THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class BJ1462
Book .G3

GPO

X
352

DEPARTMENT OF STATE.
+ 352
LIBRARY.

X
3

LA

LIBERTÉ MORALE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DU Cte AGÉNOR DE GASPARIN

Un grand peuple qui se relève. — *Les Etats-Unis en 1864.* 2me édition. Un vol. grand in-18..... 3 »

L'Amérique devant l'Europe. — *Principes et intérêts.* Un vol. in-8..... 6 »

Le Bonheur. 3me édition. 1 vol. grand in-18..... 3 »

La Famille, — *ses devoirs, ses joies et ses douleurs.* 5me édition. 2 vol. grand in-18..... 6 »

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

C — 6 bands
LIBRARY
RECEIVED
JAN 11 1869
DEPARTMENT OF STATE

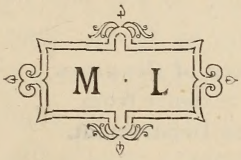
LA
LIBERTÉ MORALE

PAR

LE C^TE AGÉNOR DE GASPARIN

Etienne

TOME PREMIER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

BJ1462
.G3

Library of Congress
By transfer from
State Department.
MAY 31 1927

LC Control Number
tmp96 029157

PRÉFACE

Je suis de ceux qui ne savent parler que de ce qu'ils aiment. Aussi n'est-ce pas sans une secrète terreur que je vois arriver le jour où j'aurai terminé deux études aimées entre toutes. La famille et la liberté ont tenu tant de place dans ma vie et dans mon cœur, que je ne sais pas comment je me résoudrai à me séparer d'elles. Aussi n'ai-je garde de me hâter outre mesure. — Pour la famille, je me suis réservé prudemment le plaisir de raconter son histoire [1]. Je la prépare à mon aise, moitié par respect du public, moitié peut-être par crainte d'en finir trop vite; je lis, j'accumule les notes, au risque de succomber sous le poids et de faire dire de moi ce que Voltaire disait de Diderot : « Il met plus de pain au four

1. J'espère aussi montrer un jour quelle part décisive la famille peut prendre à la solution de la question sociale.

qu'il n'en peut cuire. » — Pour la liberté, j'ai reconnu bien vite, et avec une satisfaction que je ne cherche pas à dissimuler, qu'elle renfermait deux sujets et non pas un seul : la liberté morale d'abord, la liberté sociale ensuite, tel est l'ordre qui s'impose, dès qu'on veut prendre au sérieux ce qui est si sérieux et si grand en soi. C'est le premier ouvrage que j'offre maintenant au public ; les matériaux du second sont réunis.

Me reprochera-t-on d'avoir mal choisi mon moment? Nous ne choisissons, ce me semble, ni notre moment ni notre œuvre. Opportune ou non, une vérité s'est emparée de nous ; nous lui appartenons, elle est devenue un devoir. Il se peut que le mot de liberté sonne étrangement, à l'heure où l'Europe ne pense qu'à la guerre et où elle se dispose à avoir quelque chose comme trois millions d'hommes sous les armes; mais notre métier d'écrivains ne consiste pas précisément, je pense, à hurler avec les loups. Résister aux entraînements aveugles, dénoncer les tyrannies de l'opinion, éveiller les nobles questions engourdies, voilà notre tâche.

Le monde se tourne vers la force? Eh bien, nous nous tournerons vers le droit, ou, ce qui revient

au même, vers le devoir. Nous nous demanderons comment on s'y prend pour devenir des hommes libres; nous rechercherons, dans nos âmes d'abord, les causes profondes de servitude; nous ceindrons nos reins, nous nous mettrons à l'œuvre, et, sondant notre conscience, examinant les idées, les sentiments, les habitudes qui sont en nous, nous ferons le compte de nos voies.

Il y a une douceur réelle à s'occuper de cela aujourd'hui. Je me rappellerai toujours que l'an dernier, par une belle journée de juin, je venais de mettre la dernière main à mes recherches préparatoires; établi sous ma chère tonnelle, mes notes arrangées en bon ordre, j'allais commencer, quand les journaux arrivèrent; ils apportaient la nouvelle de la rupture entre l'Autriche et la Prusse. Je reportai les yeux sur mon papier, je me demandai si j'étais fou, si la pauvre liberté morale avait chance de se faire écouter désormais; puis, regardant autour de moi, je vis un tel éclat, une telle paix de la nature, la persistance tranquille de l'ordre divin m'apparut avec tant d'évidence, que j'eus honte d'avoir douté. Deux nids étaient là, cachés sous les pampres et commis à ma garde; à l'heure même où les

premiers coups de canon se tiraient en Bohême, les deux mères couvaient leurs œufs, les deux pères voltigeaient et chantaient sur l'arbre voisin.

Je compris alors combien de place l'immuable occupe sur la terre. Quel bonheur de se plonger au sein de ce qui ne change pas ! Voici les lois éternelles, voici les vérités, voici les principes ; un principe défie un événement.

Loin d'être inopportune, l'étude que j'avais entreprise répondait aux besoins de notre génération. Quand avait-il été plus urgent de former des hommes ? Quand avait-il été plus nécessaire d'être soi, de ne pas dépendre des accidents, de ne pas s'agenouiller devant le succès, de ne pas se perdre dans la foule, de ne pas subir les nivellements ?

La liberté est donc en relations étroites avec la morale ; fait capital, dont je me doutais depuis longtemps et dont à présent je suis sûr. Qui ignore cela court le double risque de ne pas honorer la liberté comme elle le mérite et de ne pas la chercher où elle est.

Rien ne dure que ce qui repose d'aplomb sur le devoir. Si nous plaçons la liberté ailleurs, nous en faisons tantôt le jouet des révolutions,

tantôt le caprice des gens d'esprit, tantôt le luxe des époques privilégiées. Ceux qui aiment la liberté dans les lois, et je suis certes du nombre, doivent vouloir la liberté dans les cœurs. Son premier nom, son grand nom est celui que j'écris en tête de ce travail : elle est avant tout la liberté morale.

Considéré de la sorte, le problème de la liberté est d'une incomparable magnificence. Voilà des années que je passe avec lui en tête-à-tête, le creusant, m'examinant moi-même, cherchant à comprendre et à me rendre compte ; chaque jour je découvre une beauté nouvelle, cela dépasse tout ce que j'avais rêvé. Je croyais la liberté bien grande, et je la faisais trop petite.

Écoutez ce cri des opprimés qui s'élève de partout ici-bas; songez aux opprimés de l'État, de l'Église, de la famille, de la société, à ceux que l'on connaît et à ceux qu'on ignore, à ceux qui se plaignent et à ceux qui se taisent; descendez au plus profond de votre cœur et interrogez là l'opprimé par excellence, l'esclave de l'égoïsme, du vice, du désir, de la peur, du monde, des coteries, des doctrines reçues, des habitudes régnantes. Il s'agit de l'affranchir, celui-là, de

lui conférer la possession de soi et le gouvernement de sa vie; il s'agit de lui donner des convictions qui soient à lui; il s'agit d'en faire quelqu'un.

La liberté morale opérera ce miracle. Ne le demandons ni à la science ni à l'industrie; elles peuvent transformer le monde, elles ne peuvent pas rendre une seule âme capable de préférer le bien au succès, de combattre le nombre au nom du droit et la force au nom de la vérité.

La liberté est un lieu commun, je ne l'ignore pas, et la morale en est un autre. Dieu me préserve d'innover en pareille matière!

> Il faut être ignorant comme un maître d'école,
> Pour se flatter de dire une seule parole
> Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
> C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Mais si la morale est un vieux sujet, c'est aussi le plus neuf, le plus original qu'il y ait jamais eu. Rien n'est rebattu comme son côté déclamatoire; rien n'est inconnu comme son côté profond. L'étude de l'âme est inépuisable; tout vrai moraliste est un découvreur. Que sont nos meilleurs livres? des lieux communs rajeunis par des consciences.

Le génie n'y gâte rien sans doute et l'on n'écrit pas souvent de ces livres-là. Je ne me fais pas la moindre illusion sur celui que j'offre au public ; je crois seulement qu'il peut être utile s'il éveille les curiosités élevées, s'il pousse quelques âmes à s'examiner, s'il les amène à apercevoir l'étendue de leur servitude. C'est humiliant, on peut m'en croire, de contempler la liberté, d'admirer la liberté, et de reconnaître qu'on est si peu libre. C'est humiliant et c'est bon.

Pour achever cette confession (une préface est-elle autre chose?) je dois avouer que j'ai pillé sans trop de remords les savants qui pouvaient m'aider dans mes recherches historiques. Quoique j'aie pris soin d'indiquer les sources où j'ai puisé chemin faisant, je me suis senti pressé de me dénoncer moi-même, avant que le lecteur ait tourné la première page.

Malgré mes larcins, ceci est un livre qui, à défaut d'autre mérite, a du moins celui d'exprimer la conviction la plus personnelle, la plus sérieuse, la plus entière, la plus réfléchie. J'ai écrit vite, j'ai pensé longtemps. J'ai senti ma responsabilité; ma plume n'a pas tracé une ligne qui ne répondît à ma pensée intime. Je me suis

proposé de ne rien donner à l'effet. J'ai écarté résolûment tout ce qui se serait rattaché aux incidents du jour ; je n'ai voulu dire que ce qui est essentiel, immuable, vrai en soi. Un livre sur l'indépendance doit être indépendant des circonstances passagères ; il doit être tel, que, dans cent ans comme aujourd'hui, il réponde aux besoins des âmes droites.

Valleyres, 9 octobre 1867.

LIVRE PREMIER

LA LIBERTÉ MORALE

DANS L'ANTIQUITÉ

PREMIÈRE PARTIE

UNE ENQUÊTE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

QU'EST-CE QUE LA LIBERTÉ ?

Les définitions de la liberté ne manquent pas dans les livres. J'ai moi-même rédigé plus d'une formule dont je fais grâce au lecteur. La vérité est que nous nous trouvons ici en présence d'une de ces conditions premières de notre nature avant lesquelles il n'y a rien et que rien par conséquent ne peut définir. Le mot de liberté suffit ; les mots que nous emploierions pour expliquer celui-là seraient moins simples, moins clairs, moins élémentaires que lui. Il s'agit d'un fait de conscience.

Nous avons conscience de notre liberté quand nous nous sentons maîtres chez nous.

Un peuple a la liberté politique quand il est maître chez lui, quand il se donne les lois qu'il préfère, quand il dirige ses affaires à son gré, enfin, comme on l'a

dit, quand il fait ce qu'il veut et quand il veut ce qu'il fait.

Une commune a la liberté municipale quand elle est maîtresse chez elle, quand elle règle et gouverne elle-même tous ses intérêts locaux.

Une Église a la liberté religieuse quand elle est maîtresse chez elle, quand nul autre qu'elle ne décide comment elle doit croire, prier, évangéliser.

Une famille a la liberté domestique quand elle est maîtresse chez elle, quand aucune puissance ne s'entremet entre les enfants et les parents, quand ceux-ci résolvent souverainement les questions d'école et d'éducation.

Un homme a la liberté morale quand il est maître chez lui, dans son âme, quand il ne trouve pas là quelque tyran, convoitise, peur ou vice, pour lui imposer son joug.

En fait de définitions, décidément je m'en tiens là. Ce chapitre, qui aurait pris des dimensions considérables si je l'avais écrit il y a quelques années, sera très-court aujourd'hui. Plus j'ai réfléchi au grand sujet que j'essaye de traiter, plus je me suis convaincu qu'il est aussi puéril de définir la liberté par les mots qu'il est important de la définir par les choses.

L'étude des choses, voilà ce qui va nous occuper. Nous verrons sur quels principes s'appuie la liberté, quels dangers mortels la menacent, quelles doctrines, quels sentiments l'affermissent ou la compromettent. La vraie définition, la seule exacte, la seule féconde, se dégagera toute seule d'une telle étude.

CHAPITRE II

QUELQUES IDÉES A PRIORI

Nous pouvons hasarder un ou deux pas de plus, sans trop nous écarter du fait de conscience dans lequel nous nous sommes enfermés jusqu'ici.

Qui ne sent d'abord que la liberté morale est la première des libertés? Ce qui nous rend libres est en nous, ce qui nous rend esclaves est en nous; ne cherchons point ailleurs.

Je puis avoir la liberté politique et être esclave; je puis avoir la liberté religieuse et être esclave ; je puis avoir la liberté personnelle et être esclave. Mais si la liberté morale habite mon cœur, je serai libre en dépit de toutes les servitudes extérieures.

Notre conscience nous l'atteste, et, grâce à Dieu, l'histoire nous le montre. Il n'y a pas de tyrannie qui parvienne à supprimer la liberté de l'homme moralement libre. Chargez-le de chaînes, enfermez-le dans un cachot; là même sa liberté éclatera, le cachot en sera illuminé.

La liberté morale se passe donc, au besoin, des autres libertés. Non pas certes que leur abolition soit un faible mal. Quelle est la liberté que nous tiendrions

pour indifférente? Serait-ce la liberté politique, ou la liberté des cultes, ou la liberté de l'enseignement, ou la liberté communale, ou la liberté du commerce, ou la liberté de l'industrie? Je vois là un ensemble de libertés dont les parties sont liées entre elles, qui forment un tout vivant, dont on ne saurait impunément sacrifier une seule partie. Non-seulement je crois qu'il nous faut toutes les libertés pour former la liberté, mais je crois que quiconque n'aime pas toutes les libertés n'en aime réellement aucune. Et j'ajoute ceci : Quoique la liberté morale puisse subsister par elle-même, il est certain que cet isolement la compromet, l'affaiblit et risque de la tuer. C'est au milieu des autres libertés virilement pratiquées qu'elle trouve l'atmosphère qui lui convient; ailleurs elle s'étiole et elle languit.

Quant aux libertés du dehors, lorsque la liberté du dedans leur fait défaut, elles reposent en quelque sorte sur le vide. Alors elles décroissent en vertu d'une loi irrésistible ; elles tendent à se proportionner au milieu moral où elles sont condamnées à vivre. Assurément il convient alors de lutter contre cette tendance et de les maintenir aussi étendues que possible, car la servitude est une cause aussi bien qu'un effet; si les âmes esclaves font les nations esclaves, les nations esclaves font les âmes esclaves à leur tour: cercle vicieux où l'on ne s'engage pas sans y compromettre à la fois et la dignité du présent et l'espérance d'un avenir meilleur.

Il demeure néanmoins certain que, quelle que soit la solidarité très-réelle qui unit la liberté intérieure et les libertés extérieures, la première est la première, et qu'en ceci comme en toutes choses il faut commencer

par le commencement. Le commencement des peuples libres, ce sont les hommes libres.

Me trouvera-t-on trop naïf si j'ajoute que, pour avoir des hommes libres, il faut d'abord avoir des hommes? — Cela va sans dire, n'est-ce pas? Mais l'expérience m'a appris que ce qu'il importe le plus de dire nettement, c'est presque toujours ce qui va sans dire.

L'homme n'est pas seulement cet animal à deux pattes et sans plumes dont parlait une définition fameuse. L'homme n'est pas davantage cet animal membre d'une tribu et vivant de la vie collective, cet habitant d'une ruche ou d'une fourmilière que tant d'utopistes ont rêvé. L'homme n'est pas non plus cet être provisoire, destiné à se perdre dans des transformations, en attendant qu'il s'anéantisse dans une absorption finale qu'ont inventée certaines religions et certaines philosophies.

L'homme est une personne. Où la personne manque, l'homme manque. En vain ferez-vous appel alors aux sentiments les plus élevés, rien ne répond, rien ne vit. Vos principes cherchent des âmes et n'en trouvent pas. Votre bonne semence tombe sur un terrain où elle ne peut que périr sur le rocher, et bien plus souvent encore dans la boue.

Je crois avoir justifié ma phrase trop vraie de tout à l'heure : pour avoir des hommes libres, il faut d'abord avoir des hommes.

Mais entre ces deux termes, des hommes et des hommes libres, les degrés à franchir sont nombreux.

Au bas de l'échelle se trouvent les hommes dont on

ne peut dire qu'une chose : ils vivent, ils ont une vie individuelle; ils ne sont pas absorbés dans un grand tout, ils conservent le gouvernement de leurs actes et de leurs pensées. Ces hommes sont d'ailleurs esclaves à tous autres égards. Quelle servitude on découvre, en y regardant de près, sous l'éclatante et menteuse individualité des grands coquins, sous l'individualité plus terne des coquins vulgaires, sous l'individualité à peine visible des honnêtes gens qui se bornent à n'être pas des coquins! Chez les plus excentriques même cette individualité n'est qu'à fleur de peau ; au fond, dans le cœur, vous retrouvez les tyrannies communes : tyrannie des passions, des vices, des appétits, des vanités.

L'homme libre commence moins bas. — Celui-là a compris la sainteté du devoir ; il s'efforce de le remplir. Il est entré dans la grande lutte morale où se forgent les caractères. Il a connu ces humiliations, ces détresses, ces progrès conquis à la sueur du visage. Il a fait ce viril métier des gens de cœur qui se sont mis à écouter leur conscience. Voyez-le, il s'affermit, il grandit, son âme acquiert des forces, il devient libre, il devient quelqu'un.

Nouveau progrès quand l'amour commence à le réchauffer. Ce que la froide notion du devoir ne pouvait accomplir, un autre sentiment l'accomplira. Les glaces de l'égoïsme se sont fondues. Il a vu disparaître son dernier despote, l'orgueil de la vertu. Maintenant il aime. Maintenant le devoir s'est transformé en plaisir, sans perdre son caractère de devoir. Maintenant il se sent vraiment libre. Maintenant il a repris possession de lui-même, il est lui et non tout le monde; ce

n'est pas l'opinion générale qui le gouverne, il regarde ailleurs, il vit d'une vie plus haute.

Ce qui achève de l'affranchir (n'oublions pas ceci). c'est qu'il est le serviteur de la vérité. Sous l'austère régime du vrai, sa liberté et son individualité se complètent en même temps. Comment se confondrait-il avec la foule, lui qui ne tient jamais compte du nombre et qui tient toujours compte du droit? Comment se courberait-il encore devant les vieux despotismes, usages, traditions, religions d'État? — Voilons-nous la face, voici un homme qui a une conscience, ô scandale! et qui ne sait pas ce que c'est que de l'asservir à la conscience commune, à la conscience de son temps ou de son pays.

Ainsi s'achève l'affranchissement moral. L'homme, montant de degré en degré, est parvenu à être un homme libre.

Et cet homme libre, remarquez-le, est plus homme que jamais. L'individualité humaine a grandi en même temps que la liberté. L'une et l'autre sont arrivées à la fois au faîte de la vie morale. Ne serait-ce pas que l'une et l'autre expriment la même chose? L'individualité, ne serait-ce pas un des noms de la liberté?

Si la définition que nous donnions en commençant est exacte, si être libre c'est être maître chez soi, alors on peut affirmer, en serrant de plus près encore le sujet, qu'être libre c'est être soi, qu'être libre c'est être aussi complétement que possible un *individu*.

Je souligne ce mot, dont notre temps commence à soupçonner la portée. Il résume tout ce que nous venons de dire et il prépare tout ce que nous dirons dans la suite.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, ils s'acharnent à la destruction de l'individu. L'individu, c'est vraiment l'ennemi public que l'on poursuit jusqu'à complète extermination. On dirait ce pauvre animal que le chasseur relance sans cesse et qui, lorsqu'il essaye de reprendre haleine, voit un nouveau relais de chiens se précipiter en hurlant sur ses traces; il ne lui reste qu'à mourir.

Ou plutôt, car les comparaisons sinistres se pressent sous ma plume à la vue de ce long assassinat des âmes, on dirait une forteresse attaquée de toutes parts. Les assauts se succèdent; les défenses extérieures sont emportées, puis on fait brèche au mur principal, puis on force le réduit, et l'épée avec la torche pénètrent au cœur de la place.

Le droit commun est le premier rempart qui protége l'individu ; il assure à tout homme la possession de sa personne. Eh bien, le premier rempart s'est écroulé. Voici des castes, voici l'esclavage. On vend et on achète des hommes; on proclame les droits illimités de l'homme sur l'homme, sur son corps et sur son âme, sur son cœur et sur sa conscience, sur sa vie morale et sur ses forces physiques.

Mais les castes et l'esclavage n'ont jamais écrasé tout le monde. Et qui sait d'ailleurs si des fiertés invincibles ne subsistent point ici et là, même au sein des classes les plus déshéritées? L'homme peut se redresser dans l'esclave et dans le paria. La citadelle de l'individu a un second rempart, la famille. Il est doux de penser que là, dans ce saint asile, les opprimés relèvent parfois la tête, qu'ils retrouvent des tendresses, qu'ils

retrouvent une dignité, qu'ils se sentent chez eux en dépit de tout, que la personne humaine reparaît là, amenant avec elle la liberté. — On y a pourvu. Ici, la polygamie a fait son œuvre; ailleurs, le divorce aisé, cette seconde polygamie, a accompli la sienne; puis sont venus les devoirs civiques et cette vie de l'agora ou du forum qui laisse peu de place à la vie du foyer. Il n'y a pas jusqu'à l'éducation des enfants qui n'ait échappé souvent au père et à la mère pour devenir affaire de législation générale et relever de l'État.

Le second rempart a cédé; le troisième tiendra-t-il mieux? Tant que l'homme croit en un Dieu qui l'aime, sa personne morale ne saurait périr. Il a là-haut un garant, un père, un défenseur. Dans ses extrêmes détresses, il regarde du côté du ciel, et ce qui en descend sur lui, ce ne sont pas des consolations seulement, ce sont des énergies, des énergies et des libertés. Ainsi l'individu se défend encore. — Mais laissez faire, on saura bien y mettre ordre. Voyez ce Dieu qui n'est plus que le néant central, source immobile et insensible de tous les êtres, gouffre vague où ils viendront s'engloutir. Voyez ces hommes déifiés, voyez ces forces de la nature personnifiées, qui prennent la place du père céleste, qui se chargent de créer les corps et les âmes. Désormais le ciel est vide; il ne subsiste plus entre Dieu et l'homme ni tendresses, ni compassions, ni rapports intimes et journaliers. L'individu se sent atteint dans son essence[1].

1. Sans doute l'idée de Dieu a en soi une valeur qu'elle ne saurait perdre entièrement, même au sein des polythéismes les plus

Mais peut-être parviendra-t-il, en dépit des cultes grossiers et des théories désolantes, à satisfaire un des besoins les plus profonds de son cœur. Écrasé par le présent, il trouvera moyen, en dépit de tout, de se réfugier dans l'avenir; après les misères, après cette vie, par delà la fosse, une nouvelle existence, radieuse et pure, ne pourrait-elle s'ouvrir pour lui? Et le voilà qui se ranime une fois encore; ses yeux ont brillé, il a repris courage. L'espérance est une grande libératrice. — Chacun sait avec quelle fureur a été assailli et renversé ce dernier rempart de l'individu. Les religions et les systèmes qui suppriment Dieu ne peuvent commettre l'inconséquence de respecter la vie à venir. Il faut rétablir l'empire de la mort : ce sera l'anéantissement dans l'abîme du néant, du grand tout ; ce sera cet autre néant des métempsycoses ; ce sera la demi-vie, la désolation, la clarté crépusculaire des champs Élysées ; ce sera la destruction totale et brutale, la dissolution au sein des puissances élémentaires de la nature.

Maintenant l'ennemi est arrivé au cœur de la place ; il s'agit de violer la conscience même de l'individu. Tant qu'il a sa conscience, il est debout; tant qu'il choisit entre le juste et l'injuste, entre le vrai et le faux, il retient par devers lui ce qui fait les hommes libres. Avec ce qu'il garde, il pourra reconquérir ce qu'il a perdu. — Comment dompter cette résistance

grossiers, même au sein des panthéismes les plus absorbants; c'est quelque chose de se sentir en face d'une puissance supérieure et de regarder plus haut que soi. Mais ces notions vagues de puissance, d'immensité, d'éternité, où peuvent-elles conduire quand elles sont séparées de la personnalité et de l'amour?

suprême et fonder l'asservissement sans remède? Tout irait bien si l'on amenait l'homme à se dire : Il n'y a point de vérité. Et on l'y amène. Il ne s'agit pour cela que de blesser au cœur la vérité centrale, la vérité religieuse. Quand l'homme aura appris à regarder ses croyances comme un fait purement territorial, quand il aura mis les dogmes sous la dépendance de la géographie, il sera bien près de dire : Il n'y a point de vérité. La religion du pays, délimitée par les frontières, commençant à tel fleuve et finissant à telle montagne, constitue la négation la plus formidable de toute religion, bien plus, de toute vérité. Sous un pareil régime, on peut se passer la fantaisie de philosopher sur la vérité politique, sur la vérité littéraire, sur la vérité artistique, même sur la vérité métaphysique ou morale; mais comment prendre quoi que ce soit au sérieux, lorsqu'on renonce à prendre au sérieux la vérité maîtresse, celle qui se rapporte à Dieu, à l'âme, à la vie future, celle qui fonde l'individu et qui engendre la liberté?

Ainsi achève de tomber pièce à pièce la sainte forteresse de l'individu. Sans doute elle ne tombe pas toujours; même aux époques les plus sombres de l'humanité, le règne du territorialisme religieux est troublé par quelques protestations de la conscience. L'homme ne consent pas toujours au suicide moral qu'on lui propose, et Dieu d'ailleurs ne l'abandonne pas.

CHAPITRE III

NÉCESSITÉ D'UNE ENQUÊTE HISTORIQUE

Je me suis arrêté tout à l'heure, de peur de me brouiller avec Bacon. Si j'avais prolongé le chapitre qui précède, j'aurais couru le risque d'abuser des considérations *à priori* et de méconnaître les droits de l'histoire. Il importe de rentrer dans cette lente et sage méthode de l'induction, qui commence par constater les faits et qui observe avant de conclure.

Nous allons donc entreprendre un voyage au travers des annales humaines, en quête de la liberté. Il serait beaucoup plus simple de s'épargner de telles recherches et de juger par voie sommaire.

L'avouerai-je? j'avais commencé ainsi. A l'étude patiente des faits j'avais substitué des généralisations commodes. L'antiquité m'apparaissait en bloc; un seul et même principe servait à l'expliquer tout entière. Au sein de cette unité païenne, chaque nation apparaissait comme une manifestation de la tendance commune, manifestation distincte, sans doute, mais qui se subordonnait harmoniquement à l'ensemble. Ma plume avait couru sur le papier, bien des feuillets étaient déjà noircis. Ils n'existent plus maintenant, j'en ai fait

justice. J'ai senti ce qu'il y avait d'artificiel dans ces vues trop systématiques. Le sentiment de mes devoirs envers la vérité, envers le public, envers le difficile sujet que j'aborde, est venu secouer ma conscience. Pendant de longs mois je me suis remis à lire et à réfléchir. Si j'ose aujourd'hui reprendre la plume, ce n'est pas assurément que je croie mes études bien complètes et ma science bien profonde ; il me semble simplement que je suis en mesure d'aller jusqu'aux choses, au lieu de m'arrêter aux idées qu'on s'en fait.

Ceci est le grand point. Les choses ont moins de complaisance qu'on ne l'imagine ; elles ne se laissent pas toujours classer dans les compartiments d'un système. Elles ont leurs inconséquences, du moins apparentes ; elles nous forcent à y regarder de plus près, à ne pas confondre sous une commune étiquette des faits qui ne se ressemblent point. Antiquité, Paganisme, Orient, Occident, cela est bientôt dit ! reste à savoir ce qui se trouve derrière chacun de ces termes. L'unité à laquelle on revient (car on y revient) lorsqu'on a constaté les diversités, est autrement vraie, autrement profonde, je dirai même autrement une, que ne l'était celle dont on se serait contenté au premier moment.

L'histoire, considérée ainsi au point de vue spécial de la liberté, est pleine de leçons et de révélations imprévues. La définition que nous avons vainement essayée en commençant s'y fait toute seule à mesure qu'on avance. Les éléments réels de la liberté morale s'y présentent un à un ; les obstacles s'y manifestent aussi : on se prend à réfléchir en présence de certaines servitudes ; on recherche la cause de certains affranchissements ; et plus on avance, mieux on comprend le

rôle prodigieux de la liberté ici-bas. On découvre qu'elle tient à tout ce qu'il y a de noble et de bon. Où elle manque, on voit s'ouvrir des abîmes que rien au monde ne peut combler, ni l'éclat des arts, ni les grâces de l'imagination, ni les triomphes militaires, ni les institutions.

Mais nulle part elle ne manque d'une manière absolue. Un peuple sans liberté morale serait un peuple sans âme. Je n'en connais pas de tel; l'âme humaine se montre toujours par quelque côté. Nous pouvons l'affaiblir et la corrompre, nous ne parvenons pas à la tuer.

Ses gémissements remplissent l'histoire. Il y a une mélancolie des choses à laquelle n'échappe aucun observateur attentif. Courbé sur ces grandes civilisations antiques, qui toutes lui révèlent des misères inconsolées et des besoins mal satisfaits ; témoin des efforts de la conscience qui cherche à se faire sa place, du malaise des cœurs généreux qui s'agitent et se retournent dans leur noir cachot, il aspire au jour où un cri de délivrance retentira enfin parmi les hommes, où la prison s'ouvrira, où les pauvres prisonniers pourront contempler le ciel, le ciel de la lumière, le ciel de la liberté.

DEUXIÈME PARTIE

DE L'ORIENT

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE NOTRE RACE EN ORIENT

Il faut commencer par le commencement. A une époque qui précède l'histoire, j'entrevois, dans le massif central de l'Asie, au sein des contrées dont l'antique Arya, le Hérat d'aujourd'hui, fut la métropole, un peuple qui en a enfanté beaucoup d'autres et qui semble être supérieur sous plusieurs rapports à la plupart de ses enfants. Ce sont les Aryas, ces descendants antiques de Japhet.

J'aime ce début de nos annales. Mes regards se reposent avec plaisir sur la nation primitive et pastorale de laquelle sont sorties presque toutes les nations qui ont fait parler d'elles ici-bas. Quand j'aurai nommé les Indous, les Persans, les Grecs, les Romains, les Slaves, les Germains et les Gaulois, j'aurai, pour

ainsi dire, épuisé la liste des grandes civilisations, de celles qui ont exercé et surtout conservé une puissante influence sur les destinées de notre globe. N'est-il pas remarquable qu'en dehors des tribus dont les ancêtres gardaient leurs troupeaux dans les vallées de l'Indoukoush et sur les bords de l'Oxus, il ne reste aucun peuple qui ait aujourd'hui une forte action ici-bas? Chine, Égypte, Assyrie, Arabie (la Judée est à part), voilà des noms illustres ; tous appartiennent au passé.

Il y a plus, lorsque, nous plongeant dans ce passé, nous désirons sonder les destinées du monde païen, c'est principalement chez les nations issues des Aryas que nous ramène une telle étude. Sans négliger les documents qui ont une autre origine [1], nous ne pouvons le contester cependant, les grandes sources historiques jaillissent chez les Indiens et chez les Grecs.

Enfin, et ceci n'est pas moins frappant, les Aryas, quoiqu'ils habitent l'Asie, ne sont pas plus Asiatiques qu'Européens. Ils sont là, qu'on me passe l'expression, avant l'Asie et avant l'Europe. Ils représentent par conséquent un type unique, le type premier, dont les traits, plus ou moins grossis ou dénaturés, se retrouveront et dans le monde oriental, et dans le monde gréco-romain, et dans le monde celto-germanique.

Par malheur, les Aryas nous sont très-peu connus. La science moderne a fait des prodiges pour pénétrer jusqu'à eux. Elle nous a montré dans les hymnes du Rig-Véda un monument qui remonterait, dit-elle, jusqu'à

1. On comprend pourquoi je laisse à part la Bible, sauf à y revenir.

nos origines [1]. La vie pastorale qui y est décrite semble être antérieure à la dispersion des Aryas. Elle a un caractère de simplicité vraiment antique que nous ne saurions méconnaître. C'est donc là, par delà toutes les civilisations et toutes les littératures, parmi les récits épiques, parmi les litanies d'un recueil dont la langue n'est pas encore le sanscrit, que nous devons rechercher quelques indications, nécessairement vagues, sur les mœurs et les croyances de nos pères, ou tout au moins des peuplades qui s'en rapprochent le plus.

Bien que je sois décidé à ne pas séjourner longtemps au sein de ces demi-lueurs qui ont trop de ressemblance avec la nuit et à laisser les conjectures pour me hâter vers les certitudes historiques, je considère comme un devoir de signaler deux ou trois points qui sont clairement établis.

Et d'abord, ceci est essentiel et distingue les Aryas des peuples qui vont leur succéder, ils possèdent encore la famille. Rien n'indique que la polygamie ait pénétré chez eux. Les hymnes védiques parlent avec honneur du mariage; ils nous montrent la femme à sa vraie place, épouse, mère, gouvernant sa maison que garde le chien fidèle et où abonde le lait des troupeaux. Ce respect des femmes, l'antiquité païenne l'a bien peu connu! Il faut traverser l'Asie et l'Europe, il faut venir jusqu'aux bords du Rhin et de l'Elbe pour retrouver quelque chose de la pureté primitive. Ainsi, aux deux extrémités du monde ancien, chez le peuple pasteur

1. La composition des Védas semble pouvoir être fixée aux environs du XVIe siècle avant J.-C.

des montagnes asiatiques et chez le peuple guerrier des forêts allemandes, la famille apparaît.

Elle n'est point parfaite, tant s'en faut ; c'est elle cependant, et cela suffit : la liberté morale possède un sûr refuge. Au milieu des Aryas comme au milieu des peuplades germaniques, l'individualisme a certainement relevé la tête, le nivellement complet des âmes n'a pu s'opérer.

Mais si la famille subsiste, que sont devenues les croyances ?

La personne humaine ne survit guère à la personne divine, et la liberté habite rarement la terre lorsqu'elle est exilée du ciel. Or, quelle est la religion des Aryas ? Tantôt les hymnes védiques semblent indiquer un culte adressé à certains génies bienfaisants et malfaisants, tantôt on croirait y voir un grossier fétichisme : prosternés devant le feu Agni[1], qu'ils ont engendré en frottant deux morceaux de bois, nos ancêtres rappellent qu'ils ont fait ce qu'ils adorent.

A tout prendre cependant, le naturalisme domine. Les prières et les hommages s'adressent aux forces de la nature, à l'eau, à la terre, à la lumière ; le culte des éléments a commencé.

Avec le Dieu vivant, l'âme vivante s'est effacée. Les regards de l'homme s'abaissent tristement vers le sol. Aucune pensée d'immortalité ne semble consoler son cœur lorsque la mort frappe un de ses bien-aimés. Il ne sait alors que prononcer ces lugubres paroles : « Terre, recouvre-le ! »

Inutile de demander si le sentiment du vrai et de

1. *Ignis* des latins.

nos devoirs envers lui vient apporter à la liberté morale des Aryas un secours dont elle aurait grand besoin après tant de blessures. L'idée d'une vérité religieuse, opposée à l'erreur et obligeant la conscience, n'est pas même soupçonnée par eux. Ils pratiquent naïvement la religion du pays, la religion de la famille. Dans chaque maison le père exerce une sacrificature; il compose et chante les hymnes sacrés, il construit un autel, il présente des offrandes au feu, en son nom, au nom de sa femme et de ses enfants.

Il y a bien là une croyance nationale et absolument impersonnelle, mais il y a une croyance. Aussi le principe païen, car c'est bien lui, n'a-t-il pas encore pris sa forme la plus funeste. Je vois chez les ancêtres de notre race l'hérédité religieuse, l'acceptation docile des traditions, la pratique des rites; je ne vois pas l'indifférence à la vérité. S'ils ignorent ce labeur de l'âme par lequel elle cherche, elle choisit, elle s'approprie, ils ignorent pareillement la dégradation de l'âme qui dédaigne assez les dogmes pour les placer sous la dépendance de la loi, qui professe ce qu'elle ne croit pas, qui vénère ce qu'elle méprise, qui fait acte d'hypocrisie officielle et de mensonge civique, qui descend enfin jusqu'à admettre qu'il n'y a ni vrai ni faux et qu'il est naturel qu'en passant la frontière on trouve d'autres dieux, une autre doctrine, une autre vérité.

En ceci comme en tout, les Aryas ont possédé l'innocence relative des enfants. Ce sont les débuts de notre race, débuts obscurs et que je n'ai garde de décrire plus clairement que je ne les vois [1]. La famille est encore à

1. Grâce au livre important de M. Pictet, les profanes peuvent pénétrer dans le sanctuaire de nos origines.

peu près intacte, bien que les fortes tendresses paraissent y manquer; le culte naturaliste n'a encore abouti ni au panthéisme, ni à l'idolâtrie, ni au polythéisme proprement dit; le territorialisme religieux ne ressemble encore qu'à demi à ce meurtrier des âmes, à ce despote du monde antique qu'on nomme le principe païen.

Tel est le pays des ancêtres. Quittons-le maintenant pour visiter tour à tour les grandes civilisations de l'Asie et de l'Europe.

CHAPITRE II

L'INDE

C'est ici que commence vraiment l'Orient ; les Aryas étaient en dehors.

L'Orient ! A ce mot une image de morne et incomparable servitude se dresse d'elle-même devant nous. Il semble que l'Asie soit un univers à part, voué à l'immobilité.

Prenons-y garde néanmoins, l'homme est partout l'homme, la liberté est donc possible partout. De notre autorité privée et en vertu des expériences du passé, nous mettons les deux tiers de la race humaine en dehors du droit humain ! Autant vaudrait décréter qu'on ne peut être homme libre, c'est-à-dire homme complet, à moins d'être né en Europe ou en Amérique. Je suis certain, au contraire, que le jour où le réveil des âmes s'opérerait dans l'Inde et dans la Perse aussi réellement qu'il s'est opéré dans certains archipels de l'Océanie, nous verrions naître les libertés indiennes et les libertés persanes, comme nous voyons fleurir celles des îles Sandwich, comme à Libéria, en pleine Afrique, des nègres se montrent capables de gouverner leur pays, de fonder des écoles, d'écrire des journaux, de

se tenir sous tous les rapports au niveau des peuples de notre sang.

Cette idée, je le sais, fera sourire plus d'un prétendu libéral qui prend à merveille son parti de la servitude de deux ou trois continents, pourvu que le coin de terre qu'il habite soit gouverné à sa fantaisie. Je les connais, ces théories de liberté que les ennemis de la liberté devraient signer des deux mains, car en proclamant la nécessité fatale des despotismes historiques, elles enlèvent à la liberté sa légitimité et son avenir. Si la liberté ne repose pas sur un principe, si elle n'est pas le but idéal vers lequel toute créature humaine doit marcher, elle descend au rang des accidents heureux. Alors nos meilleures armes nous tombent des mains.

Pour proclamer, je le répète, l'incapacité irrémédiable d'une race, il faudrait affirmer que ces hommes ne sont pas des hommes. S'ils peuvent conquérir la liberté morale, ils peuvent conquérir toutes les autres libertés; où l'affranchissement intérieur s'opère, l'affranchissement extérieur ne saurait manquer de se produire à son tour.

D'où vient donc que l'Asie n'a point participé au mouvement politique du monde grec et romain? D'où vient que le mouvement religieux qui procède des apôtres l'a effleurée à peine? Pourquoi cet univers à part qui commence à l'Égypte et qui va jusqu'aux extrémités de la Chine? Quelle explication donner de son immobilité séculaire?

Le problème s'impose d'autant plus à quiconque réfléchit, que la civilisation orientale est loin d'être inférieure en tout à la civilisation grecque et romaine.

Il y a dans les Védas, il y a dans les poëmes indous, il y a dans le bouddhisme des choses d'une élévation, d'une douceur, et je dirai presque d'une charité, qui font penser à l'Évangile. La poésie indienne a célébré souvent le devoir, le dévouement, tout ce qui relève et tout ce qui affranchit, avec un incomparable éclat.

Pourtant rien n'a été affranchi. L'Orient est demeuré pour ainsi dire impénétrable à la liberté. — Ah ! c'est que la suppression de l'individu, cette plaie mortelle du paganisme, n'a pris nulle part de si formidables proportions. En Orient, l'homme n'existe plus. Jamais la théorie du néant n'a pesé si durement sur de pauvres âmes. Vivre le moins possible, aspirer à se perdre, à se dissoudre ; avoir pour but, pour espérance, l'absorption d'une personnalité provisoire et illusoire dans le sein d'un Dieu qui se perd lui-même au milieu des vagues brouillards du panthéisme : telle est la doctrine centrale qui a engourdi sous son souffle de mort la plus grande partie de l'Orient. Ailleurs d'autres doctrines ont agi ; nous les passerons en revue, mais il était juste de signaler avant tout celle qui est comme l'incarnation suprême du génie oriental.

L'Inde, en effet, est ce qu'il y a de plus oriental en Orient. Elle a toute la poésie et toute la grâce des pays où se lève le soleil. Elle a l'imagination, elle a les arts, elle a les richesses fabuleuses. Parcourez l'histoire, de Babylone à l'Angleterre, toujours la route de l'Inde a été la grande route du commerce. L'Inde est un grand pays de morale, de métaphysique, de subtilités et de disputes. On dirait que les questions s'y remuent, que les consciences s'y agitent. A lire les vieux poëmes indiens

où les légendes merveilleuses se mêlent aux splendides descriptions, aux suaves tendresses et aux héroïques dévouements, on se prendrait à espérer que tout ce monde-là va prendre vie. Eh bien, non. La liberté morale, qui a essayé de se redresser, retombe languissante et se rendort. Une force supérieure, une force d'inertie domine tout. On croirait voir ces soldats de la campagne de Russie que gagnait l'engourdissement du froid : ils voulaient marcher, ils serraient convulsivement leurs armes, mais leur volonté d'aller en avant était moins forte que le besoin de dormir. L'Inde a eu de ces velléités de mouvement ; le froid mortel du panthéisme a glacé son sang dans ses veines, et elle a repris son sommeil interrompu.

Cela est triste, cela n'est pas fatal. La liberté humaine ne serait qu'un mot, si une race était asservie à ce qu'on nomme, à ce que j'ai nommé moi-même son génie. Mais je ne raconte pas ce qui eût pu être ; je raconte ce qui a été. L'histoire est pleine des défaites de la liberté humaine. Sous des formes diverses, nous ne verrons guère autre chose, en Occident comme en Orient.

Quoi qu'il en soit, nous rencontrons ici l'un des problèmes historiques les plus curieux et les plus négligés que présente l'étude du monde antique; impossible de faire un pas sans en avoir précisé les termes.

Le principe païen a-t-il régné dans l'Inde? Le brahmanisme et le bouddhisme ont-ils été des religions strictement territoriales ? En quoi ont-ils différé de l'hellénisme sur ce point capital?

Cela n'a guère été examiné, que je sache. J'avoue que moi-même pendant longtemps je me suis arrêté

à une idée fort inexacte, à une formule simple, que je croyais aussi vraie qu'elle était claire.

Dans le paganisme, pensais-je, la croyance se confond toujours avec la loi, le citoyen absorbe le croyant; par conséquent la notion de foi personnelle est absolument inconnue. Les religions païennes, identifiées de plein droit avec les territoires, ne peuvent conserver ce caractère de vérité, le seul qui oblige ; elles ne sont que des rites patriotiques. Un mensonge officiel, qui abaisse toutes les âmes et fausse toutes les consciences, forme la base universellement acceptée du monde païen.

Or, en jugeant ainsi le paganisme, je lui faisais tort, je tiens à le reconnaître hautement. C'est ainsi que les généralisations *à priori* succombent, s'écroulent ou se modifient devant l'examen sérieux des faits. Les formules y perdent peut-être, mais la loyauté y gagne. Nous sortons du système pour entrer dans l'histoire.

Que va nous montrer en effet l'histoire dans cette crise religieuse qui a eu l'Inde pour théâtre, dans ce gigantesque enfantement du bouddhisme sortant de la religion de Brahma? Une simple révolte de l'égalité contre le régime des castes? J'ai essayé de le croire ; cela m'a été impossible. L'émotion des âmes se sent là. C'est bien une réforme qui s'accomplit; et qui dit réforme dit travail de la conscience proclamant les droits suprêmes de la vérité. Le bouddhisme a beau être un panthéisme énervant, il a beau dépasser le brahmanisme lui-même en fait d'aspirations à l'indifférence et au néant, il n'en est pas moins une transformation, donc un effort, donc un hommage au vrai.

Lorsque Ceylan adopte le bouddhisme trois cents ans avant Jésus-Christ, il y a là autre chose que l'action

souveraine d'un roi très-dévot ; il y a sans aucun doute un travail intérieur qui rappelle l'idée de conversion. Lorsque nous voyons ailleurs des schismes éclater au sein de la religion hindoue, lorsque les princes se mettent à les extirper violemment, nous ne parvenons pas à penser que le territorialisme ait étouffé toute conviction individuelle.

Et comment le penser, en présence de ces fakirs qui s'imposent des tortures, de ces malheureux qui se précipitent sous le char sanglant de Jaggernaut? La préoccupation des choses de l'âme, et si j'ose le dire, du salut, se fait jour au travers de telles folies, comme elle se montre aussi dans la déférence pleine de crainte dont le directeur spirituel est entouré. Si l'Hindou ne mettait pas un haut prix à la vérité religieuse, il ne donnerait pas tant d'importance aux moindres paroles de son gourou.

J'avais besoin de signaler avant tout cette exception si éclatante que rencontre sur sa route le principe païen. Nous n'aurons que trop d'occasions de signaler les ravages qu'il a faits, les meurtres moraux qu'il a commis, les déserts spirituels qu'il a créés; sa domination dans l'antiquité païenne ne nous apparaîtra que trop générale et trop évidente; il est juste de dire qu'elle n'a pas eu pourtant un caractère d'universalité absolue.

Cela posé, abordons les documents où l'histoire morale de l'Inde est écrite en caractères indélébiles. Grâce aux travaux de la science contemporaine, plusieurs des livres principaux ont été mis à la portée des ignorants tels que moi, soit par des versions, soit par

des analyses ; soit par des appréciations générales.

La première place appartient aux Védas, surtout aux trois premiers. La langue que parlent ces antiques recueils d'hymnes n'est pas encore le sanscrit classique des grands poëmes. On assure qu'ils ont été formés vers le temps de Moïse, mais que les hymnes remontent plus haut.

Les Pouranas, où les Védas sont commentés, semblent appartenir à des époques très-diverses. Ils mettent à la disposition du peuple les doctrines que le clergé seul a le droit de puiser dans les Védas. Cantiques immenses renfermant plus d'un million de vers, ils célèbrent la gloire des trois grands dieux Brahma, Siva et Vichnou. Sous leur forme actuelle, ils ne datent que du XIIe siècle de notre ère. La métaphysique raffinée et les extravagances qui y abondent font ressortir la simplicité antique des Védas.

Les lois de Manou, qui suivent, dit-on, les Védas à quelques siècles de distance, règlent à la fois la vie civile et les sentiments des Indiens. Étrange code, où la législation côtoie partout la morale, le seul code assurément auquel on ait fait l'honneur de l'écrire en vers, le seul qui ait eu cette fortune inouïe de conserver son autorité pendant plus de deux mille cinq cents ans.

Les poëmes enfin, quoique je les place en quatrième ligne, sont bien plus anciens que les Pouranas, tels du moins que nous les avons aujourd'hui. Il faut chercher bien loin, mille ans au moins avant Jésus-Christ, c'est-à-dire vers l'époque des lois de Manou, l'auteur du Râmâyana et celui du Mahabharata. Valmiki et Vyasa écrivent non-seulement avant l'expédition d'Alexandre, mais avant le bouddhisme qu'ils ne nomment pas,

mais avant l'usage de brûler les veuves. J'emprunte cette remarque et j'en emprunterai beaucoup d'autres à M. Ampère[1].

Me sera-t-il permis, sans me risquer le moins du monde dans l'appréciation de ces épopées, de dire l'étonnement plein d'émotion avec lequel j'ai lu le Râmâyana? Sans doute, nous sommes bien loin des proportions harmonieuses du génie grec, les Indiens ne soupçonnent pas même cette précieuse qualité littéraire qu'on nomme la sobriété, ils confondent le grand et le colossal; au milieu des chiffres monstrueux qu'ils accumulent, l'esprit se perd, comme l'attention se fatigue à parcourir des compositions dont les vers se comptent par centaines de mille et qui ne sont aux yeux des Indiens que des abrégés d'une prétendue rédaction primitive où on les comptait, disent-ils, par millions.

Et cependant, quel charme dans le Râmâyana! Quelle vive peinture du pays qui est aujourd'hui le royaume d'Oude! Quel sentiment profond de la nature! Quelle morale et quelles vertus! Quelles fermes et hautes notions du devoir! Quel pathétique, souvent égal, parfois supérieur, selon moi, à celui d'Homère! Qu'on aime surtout Sita, l'héroïque épouse! Son enlèvement est le sujet du poëme indien, comme l'enlèvement d'Hélène est le sujet de l'*Iliade;* mais qui pourrait comparer Sita et Hélène?

Je m'arrête bien vite, craignant de me laisser entraîner vers un sujet attrayant qui n'est pas le mien. Les

1. *La Science et les Lettres en Orient.*

transformations religieuses de l'Inde se révèlent dans les trois grandes collections qui forment sa littérature nationale.

Les Védas nous montrent un peuple qui adore les forces de la nature : sous les figures poétiques des hymnes nous discernons les luttes du soleil contre les nuages, de l'humidité fertilisante contre la sécheresse.

La personnification des dieux est achevée dans les poëmes. En même temps, et par un mouvement contraire, le panthéisme commence à y menacer toute personnalité humaine ou divine; la métempsycose s'y formule, le désir de l'absorption s'y produit.

Les Pouranas nous présentent l'achèvement de ce mouvement mystérieux. L'impitoyable métaphysique a triomphé; l'abstraction règne; on dirait la religion d'un peuple de philosophes. Et quels philosophes! Leur thèse semble être le néant : ils font la théorie de l'illusion universelle; avec eux on a le sentiment qu'on marche dans le vide, qu'on s'enfonce dans le vide, que le vide est la suprême loi comme le suprême bonheur.

Essayons de peindre en quelques mots la théogonie indienne.

Avant tout apparaît Brahm, l'être irrévélé, immobile, subsistant par lui-même, le grand Tout, la substance universelle. Il n'a ni temple ni images.

Brahm se manifeste comme Brahma, ou créateur; comme Siva, ou destructeur; comme Vichnou, ou conservateur. Telle est la fameuse Trimourti. Les symboles des trois manifestations de la substance universelle sont la terre, le feu et l'eau.

Des dieux subalternes, dont le nombre est immense, sont au service des trois grands dieux.

Mais il faut considérer de plus près le rôle de Brahma, de Siva et de Wichnou[1].

Brahma, en particulier, est intéressant à étudier. Il est créateur. Que sera la création dans un système aussi expressément panthéiste que celui de l'Inde? Dieu étant la substance universelle, la création du monde n'est plus qu'une limitation, qu'une diminution de la Divinité.

Identifié avec le monde, Brahma participe à la destinée du monde, à l'abaissement, à la souffrance, à la mort, et, chose étrange mais souverainement logique, au péché.

Comme il n'y a pas création, mais émanation et incarnation au monde, la conséquence est inévitable. La légende de Brahma nous le montre parjure, débauché. Tombé très-bas, il remonte graduellement par une série de transmigrations. Impossible de dire plus clairement qu'il n'y a point de création et que ce qu'on nomme la créature n'est qu'une partie intégrante de ce Dieu vague qu'on essaye de nommer le créateur.

Siva est le destructeur, mais il est aussi le régénérateur; il est le Dieu méchant, mais il est aussi le Dieu bon. Le panthéisme indien ne s'embarrasse pas de si peu. Comme en définitive et quoi qu'on fasse on ne saurait sortir du grand Tout, comme le grand Tout renferme le mal et le bien, chaque Dieu est exposé à représenter le bien et le mal. Cependant le mal domine chez Siva.

Le bien, au contraire, domine chez Vichnou. S'il

1. Voir le livre de M. Brunel : *Avant le christianisme.*

s'incarne, c'est par dévouement. Il est Rama, il est Krichna; il défend les faibles, il prend en main la cause de la justice. Les grandes idées de conscience, de devoir, d'amour, s'éveillent et semblent se lever à son aspect.

Et maintenant, prenons-y garde, si nous étions trop précis, nous serions fort inexacts. Les trois grands dieux de l'Inde sont loin d'être des personnes, dans le sens que nous donnons à ce mot. Chacun d'eux est Brahm qui se manifeste; il y a plus, chacun d'eux, au besoin, est un des deux autres. Siva est Brahma déchu; Wichnou est Brahma non déchu. Et Brahma ne déchoit que par le fait déplorable de la création, qui est une diminution et une chute.

Qu'on me pardonne ces subtilités, où je suis loin de me complaire. Être clair, c'est décrire fort mal les choses obscures. Il vaut mieux que nous voyions le brahmanisme tel qu'il est, refusant à ses dieux une individualité réelle, passant sans cesse des réalités aux symboles, transportant dans la théogonie les figures du langage, les combinaisons des choses, les rapprochements de l'esprit. Tantôt nous touchons terre : Dieu est le Rama exterminateur des monstres, libérateur et sauveur; tantôt nous nous abîmons dans le gouffre panthéiste : Dieu est la nature souillée et méchante, Dieu est en révolte contre Dieu, jusqu'à ce que Dieu remonte graduellement vers Dieu et se réconcilie avec Dieu.

Est-il besoin de faire remarquer à quel point la liberté morale doit s'affaiblir sous l'influence de telles doctrines? L'homme qui perd ainsi son Dieu est bien près de se perdre lui-même. Il ne sait où se prendre et

où s'appuyer; une sorte de vertige le gagne, le sentiment des réalités s'efface; il ne croit plus à rien, ni aux choses visibles, ni aux choses invisibles, ni au présent, ni à l'avenir, ni à sa propre personnalité.

Ajoutons que, pour rendre la confusion plus complète, chacun des trois grands dieux est, au fond, le centre d'un culte et pour ainsi dire d'une religion particulière qui se détache au sein de la religion générale. Il y a la secte de Brahma, qui est la moins nombreuse; il y a surtout les sectes de Siva et de Wichnou. Dans les livres saints spécialement consacrés à l'un des dieux, les autres lui sont étrangement subordonnés : le Vichnou-Purana, par exemple, nous représente Brahma, à la tête de tous les dieux secondaires, adorant et célébrant Vichnou, Dieu suprême « que lui-même ne peut comprendre. »

Semblable au panthéisme sans bornes qui est son principe, le brahmanisme paraît avoir été une sorte d'abîme béant où sont venues se précipiter et se fondre trois religions successives : celle de Brahma, culte primitif et simple; celle de Siva, qui apporte les orgies, les sacrifices sanglants et l'effroyable Kali; celle de Vichnou, qui est un retour vers Brahma, une purification et une fusion. Ainsi s'expliquent historiquement les trois incarnations de Brahm, la substance universelle.

N'oublions pas enfin ceux que j'ai nommés les dieux secondaires, pauvres êtres, très-secondaires en effet, qui tremblent devant les vertus des anachorètes, leurs héritiers présomptifs. N'oublions pas l'armée non moins nombreuse des mauvais génies, en qui se manifestent évidemment les forces malfaisantes de la nature.

Voilà bien des individus! L'âme humaine, grâce à eux, ne parviendrait-elle pas à se dégager un peu des liens accablants du panthéisme? Non. Au-dessus des dieux principaux et secondaires plane véritablement l'idée centrale, l'être par excellence, Brahm, à la fois âme du monde et âme de chaque être. Tout part de lui, tout retourne et se perd en lui. Pas une existence qui soit réelle et qui doive persister. Quand on a subi quelque temps l'oppression de ce naturalisme gigantesque, on finit par trouver presque naturelles ces paroles des Pouranas citées par M. Ampère : « Comme créateur, il se crée lui-même; comme destructeur, il se détruit lui-même à la fin de chaque période de la vie de l'univers. » Il s'agit de Wichnou, qui est tout, qui s'identifie avec Brahm, qui remplit à la fois le rôle de Brahma et de Siva. O profondeur!

Et nous ne sommes pas au bout. J'ai pris soin de n'employer que sous toutes réserves le mot de création. Comment cette substance sans forme et sans volonté qui est à l'origine des choses parviendrait-elle à créer ? C'est par voie d'émanation que les êtres sortent de son sein indifférent.

Ils en sortent et ils y rentrent. C'est un échange perpétuel entre le ciel et la terre, si tant est qu'il soit encore possible de distinguer la terre et le ciel. Par l'incarnation et par l'apothéose, par les dieux qui descendent et par les hommes qui montent, la grande unité se révèle incessamment. Il y a surabondance de dieux et de génies, trois cent trente-deux millions. Dans les vallées, dans les montagnes, dans les forêts, dans les mers, dans les fleuves, dans tous les êtres, les effluves de la Divinité se sont répandues. Où qu'on aille

et quoi qu'on fasse, on marche au travers du surnaturel, on se sent pris dans le divin; l'anéantissement moral est commencé, l'absorption ne sera qu'un achèvement.

Laissez-moi insister sur cette idée de néant, qui est ici l'idée dominante et qui seule explique l'engourdissement de morne servitude où l'Inde est plongée depuis tant de siècles.

Que peuvent les principes de vie (il y en a, nous le verrons, dans la morale du brahmanisme) contre un pareil germe de mort? L'âme se trouble à contempler ce Dieu suprême, insensible et immobile, à compter les millions d'années dont se compose chacun des jours de Brahma, à sonder les profondes ténèbres des nuits qui leur succèdent et qui sont, on l'a dit, autant de suspensions de Dieu ; à suivre enfin dans sa marche fatale la destruction sans remède qui doit tout terminer. Elle aura lieu lorsque, après cent jours révolus, Brahma disparaîtra à son tour. Son anéantissement viendra couronner alors ces néants successifs qui sont l'histoire et comme l'aspiration de l'Inde.

Rien ne presse d'ailleurs, et l'anéantissement final est encore loin, car chaque jour de Brahma se compose de mille âges divins; or chaque âge divin ne dure pas moins de quatre millions trois cent vingt mille années. Nous sommes dans un monde auquel les millions ne coûtent rien, millions d'années, millions de dieux, millions de démons. Il ne manque là qu'une petite chose, un atome d'individualité sur la terre ou dans le ciel.

Le sort qui attend la vie divine, ou ce que l'on a

nommé ainsi, annonce assez que la vie humaine ne peut être qu'une fugitive apparence. Comment se prendre au sérieux, soi, ses affections, ses devoirs, sa liberté, sa vocation ici-bas, sa destinée dans l'éternité, quand on est en présence d'une divinité qui doit finir? Le Nirvâna, dont le bouddhisme a fait sa doctrine propre à force d'y insister, est déjà dans le brahmanisme ; le brahmanisme manifeste déjà une horreur profonde de la vie et une véritable soif du néant.

Vivre étant un supplice et le résultat d'une déchéance, il s'agit de s'en délivrer le plus possible. En présence des misères de l'existence, de celles de la mort, de celles des enfers, de celles du ciel même où la menace de redescendre sur la terre empoisonne toutes les joies, les pauvres âmes inconsolées n'ont qu'un refuge, ne plus exister.

En attendant qu'on en soit là, on s'efforce de diminuer la vie, de s'élever graduellement à l'indifférence, de réaliser la sainte immobilité. Jamais quiétistes ne se sont plongés plus résolûment dans le néant anticipé. La contemplation, l'extase, ont leurs règles ; c'est une science de ne pas vivre, de ne pas aimer, de fuir les œuvres, de s'absorber dans la divinité. Supprimer l'action par la contemplation, cesser même de contempler, de penser, de s'occuper ou des hommes ou de Dieu, ou de quoi que ce puisse être, oublier son individualité, perdre la conscience du moi, ne conserver aucune trace de désir ou de volonté, goûter la béatitude du vide, telle est la marche.

La célèbre théorie de l'illusion (Maya) correspond à ces aspirations effroyables. En dehors de la substance universelle il n'y a que des phénomènes, de pures

apparences; le monde n'est pas, la pensée n'est pas; ce qui est, c'est le Dieu du panthéisme, qui lui-même ne possède en soi aucune existence personnelle.

Comment ne pas souhaiter le néant, lorsqu'on est broyé par l'engrenage infernal de la métempsycose? Là se trouve encore une des causes décisives de la mort de l'individu dans l'Inde et de l'énervement de la liberté morale. Ces malheureux incessamment ballottés au travers de l'échelle des êtres, montant, descendant, perdant à chaque fois le souvenir d'eux-mêmes et la conscience de leur personnalité, ils ne sauraient vivre qu'à demi, ils doivent aspirer à ne plus vivre du tout. Ah! qui les fera sortir du *tread-mill* des transmigrations!

Afin de ne plus revenir ici-bas après la mort, ils s'efforceront de mourir tout à fait, de consumer en eux les dernières ardeurs de la vie, de sortir d'eux-mêmes, de « se faire Dieu » autant que possible par l'immobilité et par la contemplation.

Il ne fallait rien moins que cette action combinée du panthéisme, du quiétisme et de la métempsycose pour dessécher les germes de vie répandus sur le sol de l'Inde. De nobles tendances morales, un génie enclin à la recherche du vrai, il y avait là de quoi faire un peuple énergique et libre. Mais, je le répète, les principes de mort étaient trop nombreux et trop forts; ils l'ont emporté.

Je n'en considère pas moins comme un devoir de signaler le bien. C'est un devoir et c'est une joie ; on ne saurait croire combien il est doux, quand on raconte les erreurs humaines, de louer et d'admirer quelquefois, de découvrir quelques beaux côtés au sein même

des civilisations les plus dégradées, de reconnaître que Dieu ne nous abandonne jamais entièrement, d'être loyal envers les choses qu'on n'aime pas, de faire enfin cette part de la sympathie qui doit se retrouver partout dans l'histoire.

Le brahmanisme a de touchants préceptes de bonté, de charité, d'humilité ; à certains moments, on se croirait en plein Évangile. Ni le devoir de l'humilité ni celui de la charité n'ont été compris de la sorte par les Grecs et par les Romains. Ici l'on respire un air plus doux et plus pur. L'admiration de la nature, la compassion envers les animaux, y prennent des accents d'une éloquence attendrie. Sans doute le panthéisme y est pour quelque chose ; la fraternité des êtres se rattache à leur unité, hommes, bêtes et plantes participent à la même existence divine, sont parcourus (passez-moi le mot) par les mêmes âmes. Je ne saurais expliquer autrement l'impression de langueur presque maladive qui s'empare du cœur lorsqu'on lit les descriptions merveilleuses des forêts indiennes. Et pourtant, le panthéisme n'explique pas tout : rendons justice à ces sympathies vraies, à ces délicatesses ravissantes, à ces beautés qui remuent jusqu'au fond.

Je parlais de la Grèce tout à l'heure ; où trouver chez les Grecs des sentiments chevaleresques tels que ceux qui éclatent dans les poëmes indiens? Quelle dignité vis-à-vis de l'ennemi ! quel respect des femmes ! quelle soumission sans réserve à la volonté des parents ! quel oubli de soi ! quelles affections fraternelles ! quelles tendresses conjugales ! quelle recherche, presque raffinée, des moindres inspirations de la conscience ! quelle obéissance à la loi du devoir !

Et ce qui abonde dans les poëmes, nous le rencontrons çà et là, même dans les lois de Manou. Voici deux belles sentences :

« La souillure du corps est enlevée par l'eau, celle « de l'esprit par la vérité. »

« Le sacrifice est anéanti par le mensonge. »

Je sais bien que le mérite des œuvres, que dis-je? des pratiques, se trouve partout dans le code de Manou. Au sein du brahmanisme, le salut (je ne cherche plus ce que représente ce mot) se rattache souvent à des attouchements matériels. Le Gange est saint, on y lave ses fautes; le salut ne s'acquiert pas en dehors du pays qu'arrosent les fleuves sacrés. La lecture et la récitation des Védas ont aussi, cela va sans dire, une vertu purificatrice. Enfin, la notion élémentaire du bien et du mal se trouve étrangement compromise lorsqu'on découvre dans le ciel indien et au milieu des dieux six cent millions d'Apsaras, c'est-à-dire de beautés dont la vie impure semble être ainsi consacrée par la religion.

Auprès de la corruption se tient l'ascétisme, ne nous étonnons pas de pareils contrastes; en dehors de l'Évangile, la morale n'a guère su que racheter les débordements par les mutilations, trouvant plus aisé de diminuer la vie que de la transformer.

La matière étant une déchéance de la substance universelle et la plus humiliante de ses émanations, la définition ascétique du mal naît d'elle-même : le mal c'est le corps. Il s'agit donc de faire la guerre au corps par le jeûne et par les austérités. En supprimant ou affaiblissant la faculté d'agir, de jouir et de sentir, on avance vers la sainteté.

Par leurs souffrances volontaires, les ascètes parviennent à une puissance telle, qu'ils malmènent sans façon les dieux, en attendant l'heure de les remplacer. Et ceux-ci en sont si effrayés, qu'ils emploient toutes les tentations dont ils disposent, y compris les plus grossières, pour faire tomber leurs rivaux et prévenir leur propre déposition. Il paraît que la place manque là-haut, et que pour un homme qui se fait dieu, il faut qu'un dieu tombe au rang des hommes.

Représentez-vous les forêts de l'Inde remplies d'anachorètes, hommes et femmes, qu'entoure une immense vénération. Quelques-uns sont mariés; il en est qui bornent leurs austérités à vivre loin du monde, à revêtir l'habit d'écorce et à habiter parmi les bêtes sauvages dans l'épaisseur des bois; d'autres recourent à des macérations particulières. La doctrine ascétique, la recherche des tourments expiatoires, hante l'esprit de ce peuple indien et ajoute une servitude à ses servitudes. L'existence étant un mal, ce qui la trouble devient naturellement un bien; la douleur s'est transformée en vertu, et les plus saints sont ceux qui hâtent ainsi le jour de leur mort.

On n'a pas oublié la surprise qu'éprouvèrent les compagnons d'Alexandre, lorsqu'ils rencontrèrent dans les plaines de l'Indus les gymnosophistes, les philosophes nus, comme ils les nommaient, c'est-à-dire les fakirs de ce temps-là.

Des anachorètes aux brahmanes la distance n'est pas longue. L'Inde ne pouvait pas ne pas être un pays livré au joug clérical. Je ne crois pas que l'idée de clergé ait jamais pris ailleurs une forme aussi accentuée,

aussi redoutable. Le prêtre ici est en même temps l'homme de la race supérieure ; les droits que lui donne sa race se combinent avec ceux que lui confère sa vocation. Nos pères parlaient de « la caste sacerdotale ; » mais ce qui chez eux était une figure de rhétorique était chez les Hindous une écrasante réalité. Ils ont vécu, ils vivent encore sous une théocratie dont les origines se perdent dans la nuit des temps.

Si je voulais poursuivre le rapprochement que je viens d'indiquer, je découvrirais dans les plaines du Gange un interminable moyen âge, où le premier brahmane venu remplit au besoin le rôle d'Innocent III. Les rois se courbent humblement devant les prêtres et devant les ascètes ; l'excommunication est la déchéance ; malheur à qui encourt la colère du clergé !

Blesser en quoi que ce soit un brahmane, c'est commettre le crime inexpiable. Pour l'avoir frappé par colère rien qu'avec un brin d'herbe, le coupable est condamné à renaître pendant vingt et une transmigrations dans le corps d'un animal ignoble. Les Pouranas nous montrent les dieux eux-mêmes (j'entends les grands dieux, Vichnou, par exemple,) venant implorer le pardon d'un brahmane qu'ils ont involontairement offensé.

De son côté, le brahmane semble ne pouvoir mal faire ; la sainteté qui l'enveloppe est telle, qu'elle écarte nécessairement le péché. Écoutez les lois de Manou [1] :

« Un brahmane possédant le Rig-Véda tout entier ne « serait souillé d'aucun crime, même s'il avait tué tous

1. Voir, sur tout ce sujet, le livre onzième.

« les habitants des trois mondes *et accepté de la nour-*
« *riture de l'homme le plus vil.* »

Je n'insiste pas sur ces derniers mots, dont la pensée n'échappera à personne. J'aime mieux compléter l'idée du prêtre indien et le montrer en sa qualité de directeur. Ici encore les lois de Manou (livre second) sont si claires, qu'après les avoir lues on n'a pas besoin de consulter ailleurs.

« Celui qui se soumet docilement aux volontés de
« son gourou (directeur) jusqu'à la fin de sa vie, s'élève
« aussitôt après à l'éternelle demeure de l'être divin. »

Cette identification avec la substance universelle est donc la récompense assurée de quiconque abdique, entre les mains du gourou, le gouvernement de sa propre vie. La liberté morale, on le voit, continue à se retirer et à décroître ; elle achève de succomber sous les coups successifs qu'elle reçoit.

La soumission due au maître spirituel s'étend à tout ce qui est à lui, à ses femmes par exemple. Le maître spirituel est l'image de la divinité. Il est un père, un frère aîné, une mère ; et il passe avant le père, avant le frère aîné, avant la mère.

Il faut voir à quel point l'indépendance est exclue de ces grands séminaires ou colléges de brahmanes qui, de toute antiquité, subsistent à Bénarès ! Et le noviciat se poursuit ailleurs qu'au séminaire. C'est là une institution fondamentale que les lois de Manou réglementent avec un soin particulier. — Le novice doit mendier. Lorsqu'un brahmane a eu la vertu de continuer son noviciat pendant sa vie entière sans violer jamais ses vœux, la récompense suprême lui est accordée : il ne renaît plus sur la terre.

Je le répète, pour comprendre la hauteur à laquelle trônent les brahmanes au-dessus du niveau des autres mortels, il faut ne pas oublier ce qu'est la distinction des castes indiennes.

Quelle que soit leur origine historique, que les brahmanes et les kchatryas représentent ou non une race supérieure qui a conquis le pays et assujetti les vaincus, il n'en reste pas moins certain que la religion a creusé un abîme entre ceux qui sont en haut et ceux qui sont en bas. Le premier livre des lois de Manou l'établit nettement, lorsque Brahma créa l'homme, il tira le prêtre (brahmane) de sa bouche. Le prêtre se sentant désarmé contre les bêtes sauvages, Brahma tira de ses deux bras le guerrier (kchatrya) et sa femme. Le guerrier se plaignant de ne pouvoir travailler parce qu'il est appelé à combattre, Brahma tira de ses deux cuisses l'agriculteur (vaisya) et sa femme. Le cultivateur enfin étant incapable de suffire à tous les soins du ménage, Brahma tira de ses deux pieds le serviteur (soudra) et sa femme.

Avant les lois de Manou, la séparation des castes était moins rigoureuse, je le sais; le Râmâyana nous montre le roi d'Oude invitant à un sacrifice les hommes des quatre castes, sans exclure les soudras. Mais ce libéralisme antique n'est plus qu'un très-lointain souvenir. Les siècles se sont accumulés depuis que les quatre castes sont entièrement isolées et que des séparations nouvelles se sont introduites dans chacune d'elles. Il existe, dit-on, plus de cent castes intérieures parmi les seuls brahmanes; les personnes appartenant à ces subdivisions ne se marient pas entre elles, ne mangent pas même ensemble. Impossible de pousser plus loin l'or-

gueil de la fausse sainteté que peint Esaïe : « Éloigne-toi, n'approche pas de moi, car je suis plus saint que toi. »

Les brahmanes seuls ont le droit de lire les Védas; ils ont le monopole de la religion et de la science. Il n'y a de juges et de médecins que les brahmanes. Les lois, consacrées à l'exaltation de la caste sacerdotale, ont soin d'abaisser d'autant les rois : elles règlent leur genre de vie; elles décident ce que doivent être leurs visites aux brahmanes, leurs prières et leurs sacrifices. Telles sont les castes indiennes; et ce qui achève de les caractériser, c'est le principe sur lequel elles s'appuient. Les transmigrations, les préexistences, expliquent la situation respective d'un brahmane et d'un soudra. Grâce aux préexistences, n'oublions pas ceci, l'abjection se métamorphose en châtiment. — Toi, paria, tu as commis des crimes qui t'ont rejeté au dernier rang des hommes; moi, brahmane, j'ai mérité par mes vertus de monter à ce sublime degré; je t'écrase au nom de la conscience; je suis le droit et tu es le péché.

Oui, l'Inde a fait cette découverte monstrueuse, qui achève et sanctionne à la fois l'asservissement des âmes : elle a inventé la sainteté du despotisme. Il y a remède au mal tant qu'il n'est qu'un fait, il n'y a plus remède quand il devient une doctrine. Alors la pierre du tombeau est scellée; l'humanité couchée dans la fosse ne se relèvera pas, à moins que ne vienne à retentir la voix souveraine qui ouvre les sépulcres et ressuscite les morts.

Personne n'ignore que le dernier refuge de la liberté morale, la famille, n'a jamais existé dans l'Inde. Aussi haut que nous puissions remonter dans l'histoire, nous

y rencontrons ce que nous n'avons pas vu chez les Aryas, la polygamie. Les livres sacrés nous la montrent pratiquée dès l'origine par les dieux, par les génies et par les hommes.

La famille, c'est la femme; et quelle est la situation de la femme chez les Indiens? Elle est, d'après les déclarations expresses des lois de Manou, une créature inférieure, en proie à de mauvais désirs, exclue, comme les soudras eux-mêmes, du droit de lire les Védas. Son époux est son dieu; la soumission à son époux lui tient lieu de culte et de sacrifices. Mariées à dix ans, à huit ans, sans une intervention quelconque de leur volonté, les femmes ne sont jamais que l'ombre de leur mari, dépendant de lui, non-seulement pour la vie actuelle, mais pour la destinée future.

Dans ce beau poëme auquel je reviens toujours, le Râmâyana, les vertus exceptionnelles de Rama et la tendresse exceptionnelle aussi de Sita donnent à la famille indienne une réalité qui ne se retrouve guère ailleurs: la vénération soumise dont Rama entoure son père, le respect qu'il témoigne à sa mère (à ses mères, devrais-je dire), le voile de poésie que ses vertus jettent sur le harem royal, le dévouement de son frère, et par-dessus tout la tendresse exaltée de sa femme, forment un ensemble que j'admire très-sincèrement. Toutefois les vices mortels de la famille indienne se laissent entrevoir au travers de ce rayonnement, je veux dire la polygamie et l'infériorité absolue de la femme. Rama sacrifierait Sita sur l'ordre de son père ou même de son frère; la sainte égalité, la réciprocité vraie des devoirs et des sentiments, qui forment la base de l'amour selon Dieu, manquent totalement ici.

J'en ai dit assez pour expliquer un phénomène bien étrange à première vue : l'asservissement séculaire s'unissant dans l'Inde au sentiment des droits de la vérité, l'immobilité morale faisant bon ménage avec un certain mouvement des idées.

Ce peuple esclave est en même temps un peuple métaphysicien et raisonneur. Mais ne craignez rien, il raisonne dans le vide, comme il vit dans le vide; le vide est sa loi suprême, à laquelle ses sectes, ses recherches, ses philosophies, n'auront garde d'échapper.

L'agitation des sectes indiennes a été plus considérable qu'on ne croit. Brahma, Siva, Vichnou, ont eu, je l'ai dit, leurs partisans exclusifs et parfois très-ardents. Les castes inférieures, en général, se sont appuyées sur Siva et sur Vichnou pour attaquer Brahma, qui était à leurs yeux le dieu spécial et le patron des brahmanes.

Ce n'est pas tout, l'Inde a eu ses philosophies. M. Cousin nous en racontait déjà l'histoire à l'époque où sa parole éloquente excitait nos applaudissements dans la vaste salle de la Sorbonne. A voir l'audace des logiciens des bords du Gange, on croirait qu'il y a là de la liberté et de la vie. Hélas! il n'y a guère autre chose que le déploiement impitoyable du principe que recèle la religion nationale. Le fameux *Nyana,* dont Gotama est l'auteur et qu'on a comparé à l'*Organon* d'Aristote, n'est qu'un appareil dialectique qui conclut à l'athéisme en partant du néant et de l'illusion panthéistes. Cette philosophie est orthodoxe dans son athéisme.

D'autres systèmes, non moins indépendants en apparence, s'inspirent également de l'esprit qui pèse sur

l'Inde, qui l'affaiblit et qui l'assoupit. Philosophes et simples croyants, tous n'ont qu'une aspiration, ne pas renaître. Le bouddhisme, qui va venir à son heure, sera l'expression la plus parfaite de ce désir universel.

CHAPITRE III

ENCORE L'INDE

Je crois avoir décrit avec vérité les vieilles destinées de cette Inde où l'on ne doit méconnaître ni la conscience du devoir, ni la recherche du vrai, ni la préoccupation du salut; mais où les influences énervantes du panthéisme, du néant divin et humain, de la métempsycose, des castes, de la domination cléricale, de l'ascétisme, de la polygamie et de l'abaissement des femmes ont étouffé un à un les germes d'affranchissement moral.

Achevons notre étude; les tendances à la contemplation, à l'indifférence, à l'absorption, n'ont pas encore trouvé leur satisfaction complète et leur formule définitive; le boüddhisme, dont je viens d'annoncer l'approche, n'est pas encore venu. Quand il sera là, il n'y aura plus rien à souhaiter; la doctrine de servitude sera parfaite, et malgré les vertus touchantes du fondateur, malgré la beauté de certains préceptes, malgré la douceur exquise de l'atmosphère au sein de laquelle nous serons transportés, nous sentirons qu'entre la liberté et le bouddhisme la conciliation est impossible.

Et il se trouve des esprits élevés qui (au nom de la

liberté, notez-le bien) exaltent les croyances indiennes, en les comparant à l'Évangile !

Le bouddhisme est une croyance indienne. Rien ne m'a arrêté dans mes premières études sur l'Orient comme cette indication de la statistique qui semble rattacher le bouddhisme à la Chine. Le bouddhisme chinois! Cette religion du désespoir et de la mort appartenant en propre à ce peuple si pratique, si préoccupé de vivre, de devenir fonctionnaire, de passer des examens et de fabriquer de petits vers! La métaphysique de Bouddha donnant la main à la morale de Confucius! Tout cela m'a gêné, il m'en souvient, jusqu'au moment où j'ai enfin appris et compris que j'avais affaire à un produit très-authentique du génie indien, que le bouddhisme n'est en Chine qu'à l'état de doctrine importée, acceptée sans trop sourciller par la nation la plus indifférente de la terre, qui trouve moyen d'amalgamer Confucius et Sakiamouni, et qui, sous l'enveloppe banale d'un culte officiel, pratique tranquillement deux ou trois cultes contraires.

Nous essayerons d'apprécier au chapitre suivant l'influence que le bouddhisme marié au confucéisme et avant tout au scepticisme paisible qui caractérise les Chinois, a exercée sur leur liberté morale. Pour le moment, restons dans les limites de l'Inde, vraie patrie du bouddhisme, où il a vécu pendant des siècles avant d'aller dominer ailleurs.

C'est, en effet, mille années avant Jésus-Christ que Sakiamouni paraît avoir accompli sa réforme. Le bouddhisme est une révolution intérieure du brahmanisme, dont il conserve, en les exagérant encore, le

panthéisme énervant, les transmigrations mortelles à l'individu, les aspirations à l'indifférence et au néant, mais dont il renverse les castes.

Qui dit révolution dit mouvement; nous nous retrouvons donc de nouveau en présence du fait étrange que je signalais au commencement, la recherche du vrai, et par suite un certain degré de liberté morale, se maintenant en Asie malgré tous les éléments de servitude qui s'y sont accumulés.

Constatons le fait; ne nous hâtons pas de le juger. Nous serons mieux à même de nous en former une idée juste lorsque nous aurons examiné en détail la seconde religion de l'Inde, le bouddhisme.

La seconde vit longtemps côte à côte avec la première, sans provoquer aucune lutte violente. Tolérée par les Brahmanes, elle accomplit au bout de cinq ou six cents ans la conquête de Ceylan, son vrai sanctuaire; elle passe dans l'Indo-Chine et à Java; elle se met en train de convertir à ses dogmes le tiers peut-être du genre humain.

C'est après quinze siècles seulement, ne l'oublions pas, que le brahmanisme commence à persécuter les bouddhistes et les force à transporter en Chine leur patriarche et le centre officiel de leur action. Le Thibet et tous les peuples tartares acceptent la religion exilée et envahissante. Elle s'installe partout, en Corée, au Japon, tant elle convient au génie de l'extrême Orient. Et toutefois l'Inde, qui seule avait pu lui donner naissance, ne parvenait pas à la supprimer chez elle; elle semblait même ne pas le vouloir, car mille ans après la grande persécution on rencontrait encore dans les plaines du Gange et de l'Indus des traces nombreuses

du culte bouddhiste, des temples et des couvents.

Je n'entrerai pas dans l'énumération très-fastidieuse des livres sacrés du bouddhisme. Il y a trois « corbeilles » ou recueils, dont le dépouillement nous mènerait loin [1]. Les Soutras des bouddhistes remplissent à peu près le même rôle que les Védas des brahmanes. La parole de Bouddha, mise en écrit par ses disciples, voilà ce qu'ils sont censés renfermer. Par malheur, les disciples n'ont pu se mettre d'accord ; plusieurs rédactions rivales ont été publiées, plusieurs conciles se sont réunis pour décider la question, plusieurs sectes ont lutté sur ce terrain, sans arriver à autre chose qu'à grossir le nombre des compilations qui forment la Bible bouddhique.

Si nous cherchons maintenant quelle est la doctrine qui s'y trouve, nous sommes frappés avant tout de la théorie des bouddhas.

Qu'est-ce qu'un bouddha? tout simplement un homme qui, ayant traversé la série entière des transmigrations, ayant habité la terre, l'enfer et le ciel, s'est purifié à tel point par ses vertus, qu'il a mérité de ne plus renaître; il est entré dans le Nirvâna, il est parvenu à ne plus être.

Le voilà bouddha, supérieur aux dieux qui subissent encore le malheur de vivre. Les dieux l'adorent, les dieux lui obéissent, il est « dieu des dieux ».

Il n'y a jamais deux bouddhas à la fois sur la terre. Le Bodhisattva, ou Bouddha en puissance, attend dans le ciel des dieux le moment de la mort du bouddha

1. Voir, pour tout ceci, non-seulement M. Ampère et M. Brunel, mais M. Barthélemy Saint-Hilaire : *Le Bouddha et sa religion.*

auquel il doit succéder. Alors seulement il naît lui-même au sein de la famille qu'il a choisie.

Mais, outre ces bouddhas secondaires dont la succession se continue encore au Thibet dans la personne du Dalaï-Lama, le grand-pontife du bouddhisme, il y a eu un petit nombre de bouddhas suprêmes, incarnations de la substance universelle, de ce quelque chose qu'on ne pourrait personnifier et nommer Dieu sans fausser la doctrine panthéiste. Sakiamouni, le fondateur du bouddhisme, est le quatrième de ces grands bouddhas.

On sait son histoire : sa famille, famille souveraine d'ailleurs, n'appartient pas à la race des Brahmanes, mais à celle des kchatryas. On pressent, à ce seul fait, que le régime des castes va être renversé. Sakiamouni mène d'abord la vie brillante à laquelle l'appelle sa naissance ; de nombreuses femmes composent son harem. Mais la tristesse, ce n'est pas assez dire, l'horreur de l'existence le gagne. Il a rencontré successivement un vieillard, un malade, un mort, et les misères d'ici-bas ont assailli sa pensée de telle sorte, qu'il aspire au non-être.

Le voilà ascète. Pendant six années de solitude il se livre aux pénitences les plus rigoureuses. Puis il se lasse de suivre cette voie ; il rassemble des disciples, il prêche, il fait du bien et manifeste d'une façon souvent touchante les profondes sympathies qui sont en lui.

Mais là n'est pas encore la perfection, le besoin du non-être qui s'est emparé de lui réclame une satisfaction véritable. Sakiamouni se plonge dans la contemplation ; il monte sur un arbre, médite, s'absorbe, arrive ainsi au but suprême et meurt.

Son dernier enseignement a dominé et transformé tous les autres. Sur son système entier, sur sa morale souvent belle, pèse la doctrine du non-être. Ce qu'il propose à ses disciples, c'est d'échapper à l'existence, de comprendre que le monde, la matière, la vie, l'individu, n'ont aucune réalité.

Je m'arrêterais plus longtemps à exposer la théorie du bouddhisme, si je ne l'avais décrite d'avance en parlant du brahmanisme, dont le principe est le même. Seulement Bouddha l'applique avec une rigueur qui le rend presque nouveau. Voici la différence fondamentale :

Le panthéisme brahmaniste est plein de Dieu, si j'ose m'exprimer ainsi ; l'action de la divinité y est partout et semble essayer de racheter par sa surabondance ce qui manque à sa réalité personnelle.

Avec Bouddha, le vide se fait, l'idée de Dieu s'efface. On se sent tout près du naturalisme athée ; par delà le monde éternel, qui n'est guère qu'une éternelle illusion, il ne reste rien, rien à la lettre, que le Nirvâna. C'est là qu'il faut aller, et par le plus court chemin. Décidément, la fatigue de vivre est le seul ennemi à vaincre ; le Nirvâna, la non-existence, est le seul bien véritable.

Qu'est-ce, je le demande, que le foyer soi-disant divin de l'irradiation centrale d'où tout procède? Qu'est-ce que cette substance absolue, l'incompréhensible Bouddha? De lui part une lumière qui s'affaiblit en s'éloignant. Il n'agit pas ; il est la source involontaire d'où tout émane. Des incarnations qui sont des bouddhas apparaissent, et puis rentrent dans la béatitude du non-être. Des hommes, des animaux, des

plantes, parcourent en gémissant la série des métamorphoses ; et leur but suprême est le néant.

Et plus le néant est partout (la remarque est de M. Ampère), plus le bouddhisme s'efforce de le racheter par l'extravagance de la durée et des dimensions. Loin de le racheter, il le complète ainsi ; l'excessif touche au fantastique, et le fantastique achève de détruire toute conscience de réalité.

Essayez de concevoir l'homme conservant le sentiment de sa liberté morale au milieu de ces entassements monstrueux qu'enfante fatalement une force sans pensée et sans volonté! Imaginez un individu au sein de ces saturnales du panthéisme!

Voici le monde des hommes. Au milieu se dresse le mont Merou. Le long de ses flancs sont les six cieux des désirs, qui vont en s'épurant et s'affaiblissant. Au-dessus siége le pays des formes, où désirs et plaisirs n'entrent pas; et cette région de la sainte indifférence n'a pas moins de dix-huit étages superposés.

Mais le monde des hommes n'est qu'un point dans l'immensité. Ici apparaît (je pille toujours M. Ampère) une arithmétique effrayante : d'abord le chiffre modéré de cent quadrillions de mondes; ensuite, ce chiffre multiplié par lui-même, l'unité suivie de soixante-huit zéros; et ainsi de suite, jusqu'au dixième nombre, « indiciblement indicible », l'unité suivie d'assez de zéros pour former en typographie une ligne d'un kilomètre et demi.

Arrêtons-nous, cela donne le vertige. — Notez que cet univers qui repose sur la fleur de lotus a pour voisins dans la même fleur je ne sais combien de quintillions d'univers semblables. Et notez encore que c'est

par myriades de myriades que se comptent les fleurs de lotus.

Il en est de même pour le temps. Les périodes, ou kalpas, commencent toutes par la vertu qui sort passivement de Bouddha. Mais elle s'affaiblit peu à peu. Alors les désirs apparaissent, l'insensibilité bienheureuse succombe. Ainsi va le monde, jusqu'au jour où le feu le détruit, après quoi le vide règne, il ne fait ni nuit ni jour.

Et le temps amène un autre kalpa.

Ce n'est pas pour satisfaire une vaine curiosité que j'ai rappelé ces choses; j'ai tenu à montrer ce que devient la liberté humaine au sein d'une croyance parfois vantée et la plus répandue peut-être qu'il y ait ici-bas. Au sein de ces abîmes béants, en face de cette émanation mécanique, sur ces univers accumulés, sous la voûte de ces cieux mornes, l'âme ne sait où se prendre. Quel Dieu trouver? qui prier? à qui aller? D'ailleurs, la prière est doublement absurde, car elle exprime un désir; or, tout désir est un mal, car il est un signe de vie. L'homme accompli ne peut ni prier, ni désirer, ni jouir; il ne souffre pas non plus; il se perd, il contemple; il n'agit plus, il ne s'émeut plus, il n'existe plus.

Qu'importe maintenant qu'au milieu de tant de siècles, aux divers étages de la pyramide des mondes, on voie apparaître de temps en temps une manifestation spéciale de la substance absolue d'où tout émane? Ces incarnations de Bouddha s'appellent comme lui, et comme lui elles proclament le néant. Chacun des bouddhas, Sakiamouni comme ses prédécesseurs, recherche l'absorption et y aboutit. Jamais doctrine de servitude ne fut plus logique et plus complète.

Le culte du bouddhisme est connu. Il ne s'agit, au fond, que d'honorer Sakiamouni, de célébrer sa mémoire, de vénérer ses reliques. Rien de ce qui forme la partie vivante et spontanée de la religion ne se rencontre ici : ni élans de cœur, ni cris de détresse, ni sentiment poignant de péché, ni expression de la piété des simples fidèles.

Un vaste clergé, très-organisé, très-hiérarchique, revêtu d'habits distincts, séparé du commun des hommes par le célibat, aboutissant à un chef suprême qui est le Dalaï-Lama, s'interpose partout entre le peuple et ce qu'il faut bien, pour éviter les circonlocutions, appeler la divinité. Le clergé se charge de tout ce qui concerne les rapports de ce monde avec Bouddha; il accomplit les rites, entonne même une façon de prière, ou au besoin charge les moulins à prière de les débiter à sa place.

Du reste, il a laissé croître à l'ombre du bouddhisme toute une forêt de superstitions populaires. Les hommes, quoi qu'on fasse, ne se contentent pas d'une substance universelle qui rayonne; ils ont besoin, quand ils regardent le ciel, d'y trouver quelqu'un. De là le culte des génies. Si l'intelligence centrale, si le Bouddha suprême n'est pas un être particulier à force d'être la source de tous les êtres, les dieux secondaires auront du moins l'avantage d'être des personnes, ou peu s'en faut. L'imagination populaire en a mis partout, dans l'eau, dans l'air, dans les murs des maisons. Rien n'arrive dont un génie ne soit cause; les bouddhistes multiplient les cérémonies pour les fléchir.

Pauvres gens! qui s'étonnerait de la fantaisie qui les pousse à peupler tant bien que mal ce vide immense qui les attire et qui les attend? En fait de vide, le bouddhisme a dépassé le brahmanisme, ce qui semblait difficile. Il ne s'agit plus ici de se perdre en Dieu, mais de se perdre dans le rien.

Qu'on dispute sur le sens précis du Nirvâna, je le veux bien. Les admirateurs du bouddhisme, car il y en a et cela s'explique par les grands côtés de sa morale, s'efforcent de croire que le Nirvâna, ce but suprême, cette récompense et cette béatitude des saints, n'est pas tout à fait le néant.

Je n'ai garde de les contredire : on est d'ordinaire plus près du vrai en croyant au bien qu'en croyant au mal, lorsqu'il s'agit de systèmes que l'on déteste.

Admettons que le Nirvâna ne soit pas le synonyme exact du néant. En tout cas, il signifie ce calme profond, cette vie réduite à son minimum, qui semblent annoncer la cessation de l'existence individuelle. L'individu a disparu, pour ainsi dire, car il n'a plus ni affections, ni pensées, ni désirs; il s'est identifié avec l'être absolu. Que l'apathie parfaite ne soit pas le néant, que l'abolition de tous les modes d'être et de sentir ne soit pas la destruction, j'y consens, quoique la différence me semble difficilement appréciable. A côté du nihilisme, une métaphysique subtile parviendra à placer une chose qu'il est plus aisé de nommer que de définir; à la bonne heure, cette chose sera le Nirvâna. Les bouddhistes répéteront les paroles de Bouddha : « Tout m'attriste, et je désire entrer dans le Nirvâna; » ils aspireront à atteindre *le rivage opposé*. Cela suffit;

nous savons que sur ce rivage opposé rien ne vit et que c'est là ce qui fait son charme irrésistible.

La vie est le mal, voilà le dogme des dogmes. Pendant les périodes (kalpas) dont se compose l'existence de l'univers, à mesure que la vertu de Bouddha qui se communique à l'ensemble s'affaiblit graduellement, quelle est la conséquence immédiate de cet affaiblissement du divin? La vie apparaît, les désirs apparaissent; la déchéance s'appelle vie et désir, la sainteté s'appelle insensibilité et vide.

Dans le vide, on se repose d'avoir vécu. Le vide d'ailleurs a ses degrés, le bouddhisme est parvenu à distinguer dix-huit espèces de vides. On dirait une cloche pneumatique, où l'opérateur poursuit jusqu'aux dernières traces du dernier atome d'air vital.

Le brahmanisme aboutissait à Dieu, ou du moins à la substance absolue d'où tout part et où tout retourne; le bouddhisme aboutit au vide. Disons le vide, au lieu de dire le néant.

La route est longue, au reste, pour y parvenir, et pendant ce temps l'individu, déjà si malade, achève de périr broyé et rebroyé sous la pesante roue des transmigrations. Ne nous étonnons pas si la liberté ne parvient pas à prendre pied chez ces peuples où nul n'est soi, où la personnalité n'est jamais que provisoire et où le couronnement de la métempsycose doit être le vide définitif. Loin d'être surpris des servitudes, je suis surpris de rencontrer encore ici et là parmi les hommes qu'écrase une telle croyance quelques symptômes de vie morale.

Ah! je comprends cette immense lassitude, ce besoin

d'en finir qui saisit de pauvres âmes en présence du cercle fatal d'existences misérables qu'elles sont condamnées à traverser. Emportées à travers le temps et à travers l'espace par la métempsycose, elles essayent de se réfugier dans le néant. La vie leur apparaît si redoutable, qu'elles rêvent de ne plus vivre ; je ferais comme elles.

Figurez-vous des transmigrations qui épuisent l'échelle des êtres; voyage indéfini, toujours tourmenté, sans cesse interrompu par la mort et par l'oubli. Et c'est à recommencer ! Et le voyage n'est pas seulement interrompu par des milliers de morts, il l'est aussi par le supplice de l'enfer. Le bouddhisme a placé deux enfers sur le passage des créatures qui parcourent leurs transformations et qui ont besoin d'expier, de se purifier par la souffrance. Chacun de ces enfers, dont les tourments valent ceux du Dante, renferme seize étages de douleurs. Les âmes coupables passent par tous les étages, sans qu'il en manque un seul.

Puis le voyage continue, l'âme changeant d'habit, de nom, de conscience de soi à chaque relais. Enfin on arrive, les plus mauvais finissent par aboutir, par l'effet des existences successives, à la sainteté, à l'indifférence..... et au vide.

Il va sans dire que le bouddhisme a ses couvents. Aucune religion n'a autant de moines; c'est un vrai moyen âge. — Je laisse à part les solitaires et je me contente de rappeler ces moines, seul clergé des bouddhistes, qui vivent en commun, tonsurés, célibataires, portant l'habit jaune, ayant pour règle de renoncer à toute propriété individuelle et de mendier.

J'ai parlé du moyen âge bien des choses semblent

ici nous y reporter. Les beaux temps du bouddhisme ont multiplié les monastères, les donations aux monastères. On ne cessait alors d'entendre le son des cloches saintes ; on allait de pèlerinage en pèlerinage adorer des religieux ; on environnait les religieux d'une immense vénération. Ceux-ci menaient une vie d'abstinence, se livraient aux austérités, faisaient de longs noviciats. Non contents de dire leur chapelet, ils instruisaient les enfants ; le couvent, c'était l'école, c'était la bibliothèque ; la dévotion, la science, la littérature, le mouvement d'idées que comporte une religion d'esclaves, tout s'était réfugié là. On allait au couvent se mettre en retraite ; les moines distribuaient en aumônes aux portes du monastère une portion de ce qu'ils avaient recueilli en mendiant.

Aujourd'hui encore, les bonzes ou talapoins qui habitent les nombreuses pagodes-couvents de Siam, sont traités par le peuple avec beaucoup de respect. Dans le Birma, un souverain dévot et presque moine nous reporte aux souvenirs de notre roi Robert. Il n'est pour ainsi dire personne parmi les Birmans qui n'ait suivi, enfant, les écoles des religieux et qui n'ait même passé plusieurs années dans les couvents[1].

Les vies oisives et mendiantes des moines bouddhistes ne sont pas très-édifiantes, j'en conviens. Néanmoins la vénération subsiste et les aumônes destinées aux bonzes forment dans le budget des Birmans un article qui surprendrait notre parcimonie. Il y a là un état social que nous ne connaissons plus, mais que nos pères du xe siècle auraient compris.

1. Voir un article de M. Bastian : *Revue des Deux Mondes*, 1866.

Si le bouddhisme établit une distinction profonde entre les laïques et les clercs, s'il appelle un clergé ascète et mendiant à occuper la première place, il n'en proclame pas moins une morale dont les devoirs concernent tous les hommes sans exception, et c'est par là que la liberté, qui semblerait avoir dû périr mille fois, retrouve encore la force de manifester sa présence.

Elle a la vie dure, Dieu l'a voulu ainsi. Comme elle ne saurait entièrement disparaître sans emporter avec elle l'homme lui-même, il n'arrive nulle part qu'on parvienne à l'anéantir. Où les dogmes panthéistes menacent de l'étouffer, la morale vient à son secours et la recherche du vrai lui tend la main; où la morale est rabaissée et la recherche du vrai remplacée par la pure croyance territoriale, les dogmes écrasants du panthéisme s'en vont. Nulle part, je le répète, les deux ennemis ne l'ont assaillie en même temps. Mais n'anticipons pas.

L'histoire de Bouddha est touchante. Lorsqu'on la lit, on se sent en contact avec une âme d'élite, désintéressée, aimant les hommes, aimant aussi la vérité. Sa charité rappelle, non pas précisément celle des apôtres, mais celle, bien plus quintessenciée, de certains saints du calendrier. Il fait l'aumône de ses yeux, l'aumône de sa tête; il livre son corps à un pauvre tigre qui meurt de faim.

Aussi ses disciples ne se sont-ils pas bornés à recommander en son nom l'observation des préceptes religieux, vénérer Bouddha, vénérer les reliques et les images de Bouddha, vénérer les livres qui contiennent

la doctrine de Bouddha, vénérer les moines de Bouddha ; ils ne se sont pas bornés à proclamer les cinq préceptes moraux, ne pas tuer, ne pas voler, ne pas mentir, ne pas commettre adultère, ne pas s'enivrer ; ils sont descendus plus avant dans la conscience humaine : ils ont fait vibrer les cordes de l'amour et de l'humanité, si souvent muettes dans le monde antique ; ils se sont élevés parfois à des hauteurs telles, que M. Ampère va jusqu'à risquer un mot étrange : le christianisme de l'Orient.

Le fait est que la pensée de l'Évangile se présente d'elle-même à nous, lorsqu'au sortir des monstruosités dogmatiques que j'ai citées, nous rencontrons des splendeurs morales, bien inattendues et d'autant plus précieuses. Un système qui a fait des humbles et des débonnaires ne méritera jamais les condamnations sommaires du dédain.

Sans doute ces charités sont ascétiques, sans doute ces humilités sont raffinées, sans doute ces pauvretés volontaires sont des pratiques, sans doute la grande puissance qui transforme est absente ici, il n'y a pas renouvellement mais mutilation ; et pourtant c'est quelque chose cela ; nous rencontrerons d'autres civilisations où la pensée d'un sacrifice volontaire, d'un devoir envers la vérité ne se montre presque plus.

L'histoire des bouddhistes signale des fondations d'hôpitaux. « Les maisons de médicaments, de bonheur et de vertu, » pour parler leur langage, apparaissent chez eux bien des siècles avant le christianisme.

Si je voulais peindre leur douceur à l'égard des animaux, il me faudrait redire et développer ce que

j'ai dit en parlant du brahmanisme. L'institution des hôpitaux a-t-elle été étendue aux bêtes? Je l'ignore. En tous cas, les moines sont tenus d'abandonner à leur intention dans des lieux déserts une partie de la nourriture qu'ils ont recueillie en mendiant. — Ce n'est pas à nous, si durs, parfois même si cruels et si lâches envers les créatures de Dieu, qu'il conviendrait de tourner en ridicule ces touchantes compassions.

Ce qui assure une place à la morale bouddhiste dans le respect des hommes, c'est le rang qu'elle assigne aux sentiments charitables. Elle dépasse de beaucoup le brahmanisme, en ce qu'elle est désintéressée. La doctrine des œuvres méritoires lui est inconnue; les macérations des ascètes sont sans valeur à ses yeux. Comme le bouddhisme, sous certains rapports, ressemble plus à une philosophie qu'à une religion, comme la notion nette de Dieu n'apparaît nulle part chez lui, comme il ne s'agit en tous cas que d'arriver au vide final, la bonté n'a jamais ici le caractère d'un calcul.

Et pourtant n'exagérons rien : la bonté des bouddhistes se relie à leur quiétisme; c'est un peu la bonté de l'homme qui ne tient à rien, qui n'espère rien, qui se débarrasse volontiers de son bagage de vie.

Le roi de Kankarvana n'ayant plus qu'une seule petite mesure de nourriture pour l'empêcher de mourir de faim, fit cette réflexion : « Si je la mange, je vivrai; si « je ne la mange pas, je mourrai. » Puis il ajouta : « Que je la mange ou que je ne la mange pas, il faudra « toujours de toute nécessité que je meure; j'ai assez « de la vie. » Et il la donna.

J'ai assez de la vie; ce mot explique bien des sacrifices. Un bouddhiste s'écrie au moment où il va s'offrir

en proie à une tigresse affamée : « Je n'abandonne la « vie, ni pour la royauté, ni pour le plaisir, ni pour le « rang de saka, ni pour celui de monarque souverain, « mais bien pour arriver à l'état suprême de bouddha « accompli. »

Ces hommes compatissants et bons sont avant tout des hommes pressés d'en finir. « Va Purna, délivré, « délivre ; arrivé à l'autre bord, fais-y arriver les autres ; « consolé, console ; parvenu au Nirvâna complet, mon- « tres-en le chemin [1]. »

La morale du bouddhisme ne cesse de recommander l'aumône, de flétrir l'égoïsme. Elle veut que tous les êtres, « qu'ils soient sur la terre ou dans l'air », témoignent de la charité des hommes.

Mais le bouddhisme nous réserve de bien autres surprises. C'est assurément un des faits les plus étranges et des plus inexpliqués de l'histoire que cette manifestation de vie au sein d'une doctrine de mort. L'âme humaine n'a jamais mieux montré ce que Dieu a mis de liberté en elle ; en dépit de sa chape de plomb, elle marche, elle s'agite ; le poids du néant l'oppresse sans la tuer ; avec une élasticité sans pareille elle réagit, elle se redresse ; sous ce ciel sans Dieu, sur cette terre réservée à la destruction, parmi ces créatures qui toutes marchent à l'envi vers la félicité de ne plus être, elle accomplit de grandes réformes sociales, elle s'enthousiasme pour des idées, elle les prêche, elle souffre à cause d'elles, elle sonde, elle cherche ; elle semble

1. J'emprunte ces citations, tirées des livres bouddhiques, à M. Brunel : *Avant le christianisme.*

oublier un moment son quiétisme, sauf à s'y engourdir ensuite de nouveau. Elle se fait missionnaire, raisonneuse, travailleuse.

L'abolition des castes est une des plus magnifiques réformes qui se soient accomplies ici-bas. Ce qu'elle exigeait de courage et de forte conviction, ce qu'elle a dû exiger de dévouements obscurs indépendamment des souffrances dont l'histoire a gardé le souvenir, chacun peut l'imaginer. On assure qu'afin de mieux consacrer le nouveau principe de l'égalité des hommes, le bouddhisme a pris soin de choisir successivement ses premiers patriarches au sein des diverses castes indiennes : le premier de tous a été brahmane, le second kchatrya, le troisième vaisya, le quatrième soudra.

Sur un autre point, l'égalité des hommes a été proclamée par le bouddhisme : non content d'effacer la distinction des castes, il a effacé la distinction des pays. En plein paganisme antique, nous rencontrons là un système, plus philosophique que religieux il est vrai, qui renie le principe des religions nationales. Sans doute nous n'en sommes pas encore à cette sublime notion de l'Église, société des croyants, recrutée parmi tous les peuples par la seule adhésion personnelle ; mais si nous n'avons pas l'Église, nous avons déjà l'Humanité. Ce n'est pas peu de chose ; parmi les Grecs et les Romains un petit nombre de génies supérieurs parviendront seuls à oublier par moments les différences de race, à supprimer les frontières, à sentir que les hommes sont frères, quelles que soient leur patrie, leur langue, leur race.

Et le bouddhisme ne s'arrête pas là ; après avoir aboli les distinctions de caste et de nation, il essaye

une autre réforme : la femme est admise par lui aux cérémonies religieuses ; il lui reconnaît une âme, il fait cesser la dégradation absolue qui pesait sur elle dans le brahmanisme. Révolution immense, qu'il a la gloire d'entreprendre, mais qu'il n'a pas la force d'achever. L'égalité des peuples était plus aisée à concevoir en Asie que l'égalité des sexes ; le mépris des femmes avait alors des racines si profondes, que Bouddha lui-même les injurie en essayant de les affranchir. Son dédain s'exprime avec une brutalité que, grâce à Dieu, nous ne comprenons plus.

Faisons encore un pas : approchons d'une idée sainte, l'idée de vérité. Le bouddhisme l'a-t-il saisie ? A-t-il reconnu les droits du vrai sur notre conscience ? A-t-il éprouvé le besoin de répandre des doctrines ? A-t-il eu une prédication ? A-t-il eu un prosélytisme ?

Pour prendre au sérieux la prédication bouddhique, il faut oublier l'institution merveilleuse que le christianisme seul a fondée parmi les hommes, l'enseignement populaire qui, sur tous les points du globe, met sans cesse à la portée des plus simples les plus hautes vérités. Mais, quelle que soit la distance qui la sépare de la prédication chrétienne, la prédication bouddhique a existé. Ce qu'Athènes et Rome païennes n'ont jamais vu, l'extrême Orient l'a possédé. Du sein des monastères sortaient des hommes qui allaient exposant la morale, et plus souvent encore les subtilités métaphysiques du bouddhisme. Ce n'était là ni un fait constant, ni une pratique faisant partie intégrante du culte public ; mais si rare et si exceptionnelle qu'elle fût, cette prédication a existé et des savants ont pu nous le

dire[1], voilà vingt-quatre siècles que le bouddhisme prêche.

Si quelqu'un mettait en doute le mouvement intellectuel dont je cherche à donner une idée, je l'engagerais à lire d'abord la relation du voyage que fit au VIIe siècle de notre ère le religieux chinois Hiouen-Thsang, ensuite le bel ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire, le *Bouddha et sa religion*. On est surpris de rencontrer tant de braves gens enfiévrés de théologie.

Hiouen-Thsang entreprend et exécute un voyage périlleux, dans le seul but de réunir quelques traditions sur Bouddha, de rapporter en Chine quelques manuscrits, de visiter les grands monastères bouddhistes existant encore dans l'Inde, d'y soutenir la saine doctrine, de servir en un mot dans l'un et l'autre pays ce qui à ses yeux est la vérité.

Et Hiouen-Thsang n'a pas été seul à agir de la sorte. Avant lui, après lui, d'autres religieux ont accompli des voyages semblables. Ce n'est point un apostolat; il s'agit moins de gagner des âmes que de compléter des bibliothèques et de l'emporter dans certaines luttes intérieures. Mais ces luttes mêmes témoignent d'un état moral qu'on ne soupçonne guère quand on ne consulte que le paganisme des contrées méditerranéennes. Avouons qu'une croyance qui produit un Hiouen-Thsang, si désintéressé, si simplement dévoué et courageux, si fortement soutenu par l'amour de la vérité, était autre chose qu'un rite national. Il faut voir l'intérêt immense qu'excite ce pieux voyageur, l'émotion des peuples et des princes, les efforts qu'on fait pour le

1. M. Émile Burnouf.

retenir, le respect avec lequel on reçoit ses décisions en faveur du grand Véhicule ! Il faut le voir à son retour, ramenant comme un conquérant ses dépouilles opimes portées par de nombreux chevaux, puis consacrant le reste de sa vie à mettre au service de ses frères les trésors théologiques qu'il a recueillis ! Il refuse les avantages personnels qui lui sont offerts, mais il ne peut empêcher que la puissance impériale n'environne sa personne et ses travaux de toute sorte de marques d'honneur.

Cette relation, à laquelle l'analyse de M. Barthélemy Saint-Hilaire vient de rendre la vie, jette beaucoup de jour sur un côté mal connu des religions de l'extrême Orient. Qui le savait, dans le grand public du moins, que l'Inde et la Chine avaient eu un moyen âge, d'innombrables couvents, une vraie scolastique, des docteurs aussi puissants que des princes, des questions subtiles publiquement discutées et passionnant les multitudes ?

Au fond, l'homme est toujours l'homme. Les doctrines mêmes qui poussent le plus à sa destruction n'y parviennent jamais entièrement. Le paganisme occidental, armé de son territorialisme religieux et de la négation du vrai qu'il renferme, n'est point parvenu à le tuer. Le paganisme oriental a eu beau l'écraser sous le divin avec Brahma ou lui enlever le divin avec Bouddha, il n'est point parvenu à le tuer : l'homme est demeuré là, meurtri, impropre aux développements énergiques, incapable de liberté ; cependant, au travers de sa somnolence et de sa servitude séculaire, il a eu son heure de réforme, et longtemps après, un mouvement d'idées, un conflit de sectes religieuses

et philosophiques se prolongeait encore au fond de l'Asie.

Sachons être justes envers ces croyances antiques, qui sont aussi des croyances modernes, car elles ont conservé toute l'étendue, sinon toute la réalité de leur empire, et leur influence, bien qu'affaiblie, s'exerce aujourd'hui encore sur une très-grande partie du genre humain.

Sans doute elles sont devenues, et c'est le signe de leur déchéance, de simples croyances nationales, de simples traditions machinalement acceptées et qui intéressent aussi peu que possible la conscience; mais elles n'ont pas toujours eu ce caractère, et j'ai tenu à le rappeler.

Je n'ai pas moins à cœur, au reste, de prévenir une seconde erreur, qui serait plus grave que la première.

Dans notre enthousiasme, tout récent et parfois un peu factice, pour certaines civilisations asiatiques, nous pourrions être tentés d'établir je ne sais quelle égalité entre la foi qu'enfante le bouddhisme et celle que l'Évangile a introduite ici-bas; toute réserve faite quant aux questions d'erreur et de vérité, nous pourrions être entraînés à supposer que de part et d'autre le mouvement des consciences a été à peu près semblable. On ne saurait assez protester contre une pareille exagération.

Même à sa grande époque, le bouddhisme n'a rien eu qui ressemblât, de près ou de loin, à ce fait immense de l'évangélisation, qui commence aux apôtres. Il n'a connu ni ce besoin de répandre une révélation divine, ni cette ardente préoccupation du salut des âmes, ni

cette conception absolue du vrai qui exclut radicalement son contraire. Entre le bouddhisme et le brahmanisme la lutte des doctrines ne tarde pas à s'épuiser; une sorte d'indifférence vague prévaut, et nous en trouvons plus d'une preuve dans les relations de Hiouen-Thsang avec les brahmanes. Et quel but se propose celui-ci, en fin de compte? De gagner des âmes à la vérité? Je n'oserais pas l'affirmer. I désire avant tout ramasser des livres et des reliques, compléter les recueils de traditions et de légendes, assurer enfin le triomphe d'une école sur une autre école, du grand Véhicule sur le petit.

A vrai dire, ceci est une œuvre monastique; les corporations y jouent un plus grand rôle que les individus. Où est-elle là, je le demande, la sainte popularité de l'Évangile? où sont-ils les grands missionnaires laïques du livre des Actes et des Épîtres? Nous sommes loin de la religion qui fera sentir à chaque fidèle, grand ou petit, savant ou ignorant, l'obligation d'agir, de combattre, de devenir un témoin, de gagner ceux qui l'entourent par ses paroles, et plus encore par ses prières et par sa vie. Dans le paganisme de l'extrême Orient je vois des moines, des théologiens, des philosophes, parfois aussi des rois, qui mettent leur autorité au service de leur croyance; je ne vois pas le peuple de franche volonté, le peuple évangéliste, le peuple apôtre.

Il ne faudrait même pas considérer de trop près les travaux des religieux bouddhistes. Ce qu'on nomme chez eux des prédications, ce n'est souvent que la lecture machinale des Soutras. On sait comment elle s'accomplit aujourd'hui même à Ceylan. Les religieux

lisent de nuit, à la clarté des torches, du haut d'une chaire tournante, d'où la parole, ou plutôt le bruit sacré, se répand de façon égale sur la foule des auditeurs.

La foi de l'individu, cette manifestation suprême de la liberté morale, n'a qu'une forme possible, l'Église, la société libre des croyants assemblés sous tous les cieux, le lien direct établi entre chaque âme et Dieu, la fraternité vivante des enfants du même père. La notion d'Église apparaît-elle, à un degré quelconque, au sein du bouddhisme?

Les disputes, les recherches, les travaux, les dévouements même dont nous avons parlé, portent l'empreinte de la scolastique. Rien de libre, rien de spontané ; le respect, que dis-je? l'adoration des manuscrits, des anciens, des commentateurs, des autorités, oui; on compile, on cite, on traduit; des monastères entiers sont voués à la transcription des vieux textes. A l'aspect de cette activité si prodigieuse et si stérile, on est presque tenté de prendre en horreur les idées, les discussions, les livres, la poursuite de la vérité; on se tournerait volontiers vers les peuples que le principe païen a franchement dominés, qui ont accepté leur culte et n'ont pas daigné se demander ce qu'il valait, qui ont trouvé bon que chaque nation eût le sien, et qui, dans l'insouciance suprême du vrai, ont concentré les énergies de leur âme dans la satisfaction des ambitions terrestres, faisant de la politique, faisant de l'art, laissant aux philosophes le soin de poser çà et là quelques questions sans conséquence sur l'âme et sur Dieu

Il ne faut pas trop confondre le bruit avec la vie et les dissertations métaphysiques avec le mouvement des

consciences en travail. Souvenez-vous de Byzance. Quelle société a été plus éprise que celle-là de recherches et de discussions? Il semblait qu'on n'y eût plus qu'une préoccupation : trouver le vrai. Voici des églises qui retentissent des acclamations provoquées par les sermons de Chrysostôme; voici des couvents où l'on dispute sur la lumière incréée du Thabor; voici des empereurs qui prennent parti; voici des multitudes qui se passionnent. Et rien de sérieux, la mort partout; derrière les subtilités et les disputes, s'avance d'un pas sûr le despote qui étouffera sous un pan de sa robe toutes ces velléités de liberté impuissante. Ayant suffisamment disputé, le monde byzantin va s'endormir au sein de la religion officielle.

Les discussions du bouddhisme ont eu même fortune. Si elles constituent un des incidents les plus curieux de l'histoire, elles ne constituent pas, tant s'en faut, un élément de vie énergique et de durable liberté. La tempête bouddhique une fois calmée, le vacarme des débats intérieurs et des travaux d'érudits continue assez longtemps. Ensuite, ce vacarme lui-même cesse et les nations retombent, plus inertes que jamais, dans leur engourdissement.

La stérilité de l'extrême Orient est un des grands enseignements de l'histoire, on me pardonnera d'y avoir insisté. Il valait la peine de se demander pourquoi les principes qui produisent ailleurs la liberté ne remplissent plus là que le rôle de complices ou, si l'on aime mieux, d'ornements de la servitude.

Le bouddhisme proclame l'égalité des hommes et entrevoit le dogme de l'Humanité; il prêche le déta-

chement, l'humilité, la douceur, la bonté envers tous les êtres; il s'adresse aux sentiments élevés qui d'ordinaire font des hommes et des hommes libres. Eh bien, non, il ne fait que des esclaves; sa doctrine étouffe sa morale. Le principe d'indifférence et de langueur gagne de proche en proche; sous la fascination du néant, l'âme humaine s'anéantit elle-même; elle renonce à vivre, à lutter, à sentir, à penser. Pourquoi se donnerait-elle la peine de choisir entre le mal et le bien? Elle ne souhaite autre chose que de sortir du monde de la diversité et de la lutte pour entrer dans celui de l'unité, du repos et du vide.

Et ce qui est vrai du bouddhisme n'est pas moins vrai du brahmanisme, dont il est juste que je dise encore un mot avant de prendre définitivement congé de l'Inde.

C'est presque avec épouvante que nous avons découvert dans les vieux poëmes indous des notions si sublimes de devoir, des modèles si achevés et si attachants de tendresse, de dévouement, de droiture, de modestie. Cette poésie, qui berce les imaginations sans remuer les consciences, ces nobles préceptes que chacun accepte et que personne ne prend au sérieux, cette sympathie tout esthétique pour le bien qui n'enfante aucun effort viril, tout cela nous a fait comprendre à quel point est mortelle la blessure que reçoit l'homme lorsqu'on lui arrache son individualité, lorsque, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, on le condamne à n'être plus quelqu'un.

Et remarquez-le, si le devoir est mis en lumière par les vieilles légendes de l'Inde, la charité y a sa place aussi; encore un agent de liberté qui n'a rien produit,

absolument rien. — L'histoire de Rama renferme des actes d'abnégation héroïque qu'on ne peut lire sans se sentir repris et humilié; des compassions puissantes envers toutes les créatures remplissent les pages du livre. Mais lisez avec soin, examinez de près; que découvrez-vous? Une sorte de malaise accompagne votre admiration. Ah! ils sont malsains, ces enivrants parfums qui montent des poëmes indous comme ils montent des plaines embaumées du Gange. Il y a là un amour passionné de la nature, qui devient un culte. On se sent envahi, submergé par une puissance mystérieuse qui endort la pensée, paralyse les forces de l'âme et fait naître le pressentiment de l'absorption avant même que la doctrine en soit formulée. Vous êtes suffoqué par les vapeurs si douces qui sortent de ces régions grandioses; votre vie individuelle se perd au sein de la vie universelle.

Quand vous avez senti cela, vous savez pourquoi l'extrême Orient, placé entre des religions qui tuent l'homme et des principes qui devraient le faire vivre, a été défendu, hélas! par ses croyances contre sa morale.

La même impuissance atteint un troisième agent libérateur, le plus important peut-être, la conscience des droits de la vérité. Je n'ai pas à revenir sur le fait considérable que nous venons de constater : les sectes et les philosophies rivales, la grande réforme bouddhique, le long ébranlement intellectuel et moral qui la suit, en voilà plus qu'il n'en faut pour signaler la présence d'une notion de vérité. L'idée que la vérité oblige, que le vrai exclut le faux, que l'usage ne décide pas tout, qu'une religion nationale peut être une religion men-

songère et qu'une religion mensongère doit être rejetée, cette idée, si étrangère en général au paganisme, a troublé la paix d'une contrée qui passe pour vouée à l'immobilité absolue. Mais ici encore l'élément de servitude l'emporte à la longue sur l'élément de liberté. Les crises une fois passées et quelles que fussent parfois les préoccupations persistantes des théologiens de profession, la masse retombait dans sa séculaire apathie. Il fait si bon dormir de ce sommeil des âmes qui sont délivrées d'elles-mêmes, qui n'ont pas charge de se conduire, et qui, laissant là les embarras de la vie individuelle, se laissent glisser les yeux fermés vers l'abîme du Grand Tout ou vers l'abîme du néant[1] !

1. Encore un coup, j'ai écrit *néant* faute d'un meilleur mot. J'aurais voulu respecter plus complétement la vague élasticité de ces doctrines que nous estropions toujours un peu en les faisant entrer dans le cadre inflexible de l'esprit occidental. Ni nos idées ni notre langage ne correspondent à ces idées et à ce langage-là; on ne peut traduire cela en français. De même que l'athéisme bouddhiste nous laisse entrevoir je ne sais quelles ombres divines au-dessus desquelles flotte même parfois une autre ombre moins distincte encore et destinée à disparaître comme les autres, l'ombre du dieu suprême, de même l'anéantissement bouddhiste s'appelle au besoin « immortalité » ou « intelligence accomplie. » — Et qu'importe, puisqu'il signifie en tous cas suppression du mouvement, du désir et de la pensée, abolition de l'individualité?

CHAPITRE IV

LA CHINE

Voici un phénomène unique dans l'histoire : un peuple qui a trois religions et qui n'en a point. Au bord du Grand fleuve et du fleuve Jaune, sur toute l'étendue de cet immense empire dont les habitants se comptent par centaines de millions, au sein de cette civilisation raffinée dont l'antiquité se perd dans la nuit des âges, vous découvrirez beaucoup de temples, beaucoup de pratiques dévotes; mais derrière les pratiques vous chercherez vainement un Dieu ; il y a des rites ; il n'y a ni croyances ni adoration.

Un tel fait a de quoi confondre, et pour moi, je l'avoue, j'ai été longtemps à étudier la Chine sans la comprendre le moins du monde. Est-elle bouddhiste ? Non, le bouddhisme, nous venons de le voir, est une doctrine non moins sérieuse que désolante; l'indifférence profane des Chinois s'accommoderait mal de la passion concentrée du non-être. Le peuple chinois appartiendrait-il à la religion du Tao ? Non, car le culte officiel, pratiqué au nom de tous, est celui de Confucius. Le culte de Confucius est-il donc le culte national? Non, car le bouddhisme et le Tao ont des adhé-

rents bien plus nombreux, et ils ne sont point exclus des témoignages de respect que le gouvernement, dans sa piété prête à tout faire, prodigue à la religion. Serait-ce donc que la Chine vivrait sous le régime de la liberté des cultes, qu'elle aurait devancé les siècles pour la tolérance comme pour la poudre à canon, et qu'elle présenterait le même spectacle que donnent aujourd'hui les pays de notre Europe où plusieurs croyances coexistent et sont impartialement admises à recevoir certaines faveurs administratives? Non, car en Chine les croyances ne sont pas rivales, tant s'en faut. Personne n'y a le mauvais goût de croire ce qu'il croit au point de rejeter ce qu'il ne croit pas; chacun y est disposé à accepter, à pratiquer au besoin le culte de son voisin. Ce qui confondrait ces braves Chinois, qui apprécient si bien les nécessités pratiques de la vie, ce serait que, sous prétexte de conscience, il se trouvât un lettré, un fonctionnaire qui fît difficulté d'adopter la religion des fonctionnaires et des lettrés, la religion de Confucius. Aussi ne s'en trouve-t-il pas un ; c'est affaire de position, non de conviction.

On me dira que la religion de Confucius est une simple philosophie. — Je le veux bien, et j'accorderai pardessus le marché, si l'on y tient, que celle du Tao n'est pas autre chose, non plus que le bouddhisme chinois. Mais ces philosophies sont accompagnées de rites, même celle de Confucius; mais ces philosophies ont leurs dogmes, même celle de Confucius; mais ces rites, ces dogmes sont loin d'être identiques; et néanmoins le peuple accommodant de l'Empire du Milieu ne trouve pas de difficulté à leur acceptation alternative ou simultanée.

Ceci me confond. A l'aspect d'un pays où coexistent trois religions, j'aurais cru d'abord que le principe païen des croyances territoriales y avait été vaincu avec éclat; et il se rencontre que nulle part il n'a remporté une plus décisive victoire. Au-dessus des diversités qui semblent l'exclure, il fait dominer un éclectisme sceptique, une indifférence qui admet tout parce qu'elle ne croit à rien. Impossible de mieux ruiner au fond de l'âme humaine ce qui enfante la liberté.

Ainsi s'efface cette diversité, la plus surprenante de toutes en pleine antiquité, la diversité religieuse. A sa place nous voyons apparaître une morne unité, que ne troublera certes aucune dissidence fâcheuse. Le culte officiel est bien là; quand le Fils du Ciel officie, c'est bien la religion du pays qui accomplit ses rites au nom du pays entier.

La difficulté n'est donc qu'à la surface; entre la pluralité des cultes et la religion d'État l'accord s'est établi sans luttes et sans débats. Ce qui crée les embarras en pareille matière, ce sont les gênantes et fâcheuses prétentions de la foi personnelle. Otez la foi personnelle, il n'y a plus d'embarras.

Je ne pense pas qu'elle ait jamais disparu nulle part d'une façon aussi effrayante. La suprême indifférence des Chinois me consterne d'autant plus, qu'elle s'allie avec la fidélité à leurs usages et avec la régularité de leurs pratiques. Ils tiennent à ces pratiques; mais, du reste, la notion d'une vérité exclusive, c'est-à-dire d'une vérité, ne les aborde pas un instant. Ils se meuvent avec une nonchalance aisée dans le cercle étroit de leurs travaux, de leurs habitudes, se gardant d'innover, se gardant de chercher, se gardant de jeter un

regard indiscret sur les choses qui dépassent tant soit peu les bornes de l'existence présente. Rangés dans leur compartiment réglementaire, le populaire ici, les mandarins là, ils servent Bouddha ou suivent Confucius, sans avoir choisi ni l'un ni l'autre. Nul ne tient à sa foi, nul ne songe à la propager, nul n'attaque celle d'autrui ; je vais plus loin, nul ne la blâme et ne s'avise de la croire fausse, car il faudrait pour cela commencer par croire vraie celle qu'on professe soi-même. Et la preuve de ce que j'affirme, c'est que le jour où la Chine a vu paraître des hommes qui croyaient à la vérité, qui affirmaient et qui niaient, ce peuple si indifférent et si tolérant s'est mis à persécuter avec violence. Bouddha, Lao-Tseu et Confucius pouvaient faire bon ménage ensemble ; mais le christianisme ! mais les missionnaires ! mais ces hommes grossiers qui soutiennent que le vrai exclut le faux et qu'il faut réellement choisir ! A leur aspect, tout se soulève, voilà l'ennemi. Pour le principe païen, peu importe une religion de plus ou de moins ; il ne déteste que les religions exclusives.

Reste à savoir ce que signifient les religions qui ne sont pas exclusives. L'exemple de la Chine nous montrera quels ravages elles font, à quel point elles abaissent et débilitent l'homme moral. Dès à présent nous pouvons pressentir que nous mettons le pied dans une contrée de servitude.

Un des descendants de Gengis-khan faisait discuter devant lui les diverses religions qui existaient et qui existent encore en Chine ; il terminait le colloque en les déclarant *toutes bonnes ;* puis, étendant le bras, j'ai cinq doigts, disait-il, et je n'ai qu'une main.

Il donnait alors la formule ingénieuse du système de scepticisme plus que tolérant vers lequel bien des gens qui ne sont pas nés en Chine veulent nous ramener aujourd'hui. — Toutes les religions sont bonnes ! Admirable prétexte pour déclarer qu'aucune ne l'est. — Il y a plusieurs doigts et une seule main ! Que vient-on donc nous parler de vérité, de conviction, de révélation divine, de conscience ? Les religions se valent, elles correspondent à des besoins divers, à des états divers de la société ; à elles toutes, elles forment *la religion*.

Ceux qui méprisent les religions ont coutume de respecter fort la religion. — La religion des Chinois se composait de trois cultes différents ; leur main n'avait que trois doigts ; mais en eût-elle eu cinq, le mal n'eût pas été grand ; ce Tartare avait bien raison.

Son discours, qui n'est pas long, vaut la peine d'être médité. Il nous donne le mot de l'unité religieuse qui s'est établie en Chine.

Le culte de Bouddhâ[1] a été importé de l'Inde vers le temps de Jésus-Christ. — A merveille ; le bouddhisme recevra des honneurs officiels, à certains jours déterminés on portera des offrandes dans ses temples, au nom de l'État[2].

Le culte du Tao a été fondé par le philosophe Lao-Tseu. — C'est bien ; l'État ne saurait se faire scrupule d'adorer aussi le Tao, c'est-à-dire la Raison primitive ;

1. Le Fo des chinois.

2. Non-seulement l'empereur honore le bouddhisme dans la personne du Bouddha vivant, le grand Lama ; il lui a même pris la fantaisie de le faire naître au sein de la famille impériale. Je ne sais s'il y a réussi.

d'honorer ses prêtres et ses prêtresses célibataires, en visitant ses temples envahis par l'astrologie. Toutes les religions sont bonnes.

Quant à Confucius, sa place était faite d'avance. Il a déteint sur la Chine entière; il a fondé la vraie religion nationale. C'est à peine une religion, mais qu'importe? Les tendances vraiment chinoises, vraiment autochthones, s'y sont incarnées. Voyez, il s'agit avant tout de vénérer les ancêtres, de maintenir les anciennes traditions. Piété filiale, respect de la vieillesse, culte des morts, tout cela a pour couronnement le pontificat patriarcal du père commun, de l'empereur. Seul pontife, il offre les sacrifices des équinoxes. Joignez à ces rites nationaux ceux qui s'accomplissent dans la famille, et vous avez la religion entière. Les sujets du Fils du Ciel se demandent-ils ce qu'est « le Ciel? » J'en doute. Confucius, pour son compte, n'a pas l'air de s'en être préoccupé beaucoup. Doué du génie tout chinois des religions officielles, il y met aussi peu de religion que possible; de la morale, des cérémonies et principalement des souvenirs patriotiques, voilà l'essentiel.

Le confuciéisme, encore un coup, est la religion nationale [1]. Confucius, qui est le Chinois par excellence, a formulé sans aucune pensée d'innovation les croyances incolores des anciens habitants et le vague déisme des conquérants mongols. Il demande qu'on se conforme aux rites prescrits et aux usages reçus. C'est le précepte auquel il ne cesse de revenir.

Entre la doctrine étrangère des bouddhistes et la

1 Voir, sur tout ce chapitre, M. Pauthier : *Livres sacrés de l'Orient.*

doctrine nationale de Confucius, la dynastie mongole avait flotté. Sous la dynastie chinoise des Ming et sous la dynastie actuelle des Tartares Mantchoux, la doctrine nationale a décidément prévalu. Mais, pas plus au temps où les empereurs hésitaient que depuis que leur choix est fixé, on n'a vu se poser en termes sérieux une question sérieuse de vérité.

Quelques détails sur les trois religions dont j'ai parlé nous mettront à même d'apprécier l'action qu'a dû exercer sur la liberté morale des Chinois cet ensemble de doctrines fraternellement associées.

Quant au bouddhisme, je n'ai pas à y revenir. Un mot seulement sur ses destinées en Chine.

Le patriarche du bouddhisme s'y était réfugié lors de la grande persécution indienne. Depuis, au moment où les Mongols, qui avaient conquis la Chine, semblaient prêts à soumettre toute la terre, le patriarche eut sa part de tant de grandeurs : on l'éleva au rang des rois.

Comme celui auquel échut cette brillante fortune (cette donation de Pepin, dit M. Ampère) se trouvait être un Thibétain, on lui assigna pour royaume quelques provinces du Thibet, où il fixa sa résidence et où il prit le nom de Lama, qui signifie prêtre.

C'est le moment du zèle bouddhiste, moment unique et que la Chine n'a pas revu. Non-seulement les monastères s'agitent, mais les empereurs eux-mêmes s'associent parfois au mouvement; il en est qui embrassent le bouddhisme, vont vivre au milieu des bonzes et fondent des couvents.

La ferveur passée et les choses rentrées dans l'ordre

habituel, le système chinois a pris sa forme définitive. Le Lama continue à résider au Thibet. Mais il a un maître; quand des ordres arrivent de Pékin, le chef spirituel du bouddhisme a grand soin de s'y conformer. C'est M. Ampère qui nous le dit, « le tribunal des rites l'autorise à s'appeler *Dieu suprême,* pourvu qu'il ajoute *et sujet obéissant.* » Si Pékin n'est pas content de lui, on l'invite à venir à la cour, « on le reçoit avec de grands honneurs; le Fils du Ciel pousse la bonté jusqu'à le faire soigner par ses propres médecins. Au bout de quelques jours, on lit dans la *Gazette officielle* que le Bouddha a changé de demeure et se trouve ainsi tout porté pour renaître au Thibet. »

Le Tao, qui est la doctrine du philosophe Lao-Tseu et dont les sectateurs portent le nom de Tao-Tsé, se place logiquement auprès du bouddhisme; chronologiquement il le précède, pour la Chine du moins.

C'est un fait remarquable que la même époque, le sixième siècle avant Jésus-Christ, ait vu naître les trois grands fondateurs de religions ou de philosophies faisant office de religion dans l'extrême Orient, Bouddha, Lao-Tseu et Confucius. La Chine a d'abord été à l'école de Lao-Tseu. Confucius est venu aussitôt après; puis, après un long espace de temps, les persécutions indiennes ont poussé jusqu'aux bords du Grand fleuve les disciples de Bouddha.

Les Tao-Tsé forment une société religieuse qui a ses chefs, son culte et ses superstitions. Quant au fondateur de cette croyance, il a professé une philosophie dont les rapports avec le bouddhisme sont extrêmement frappants. Que se passait-il donc alors, et

quel besoin généralement senti précipitait les esprits vers la recherche du non-être? L'œuvre capitale de Lao-Tseu, le *Tao-te-King* (Livre de la Raison suprême) n'a pas d'autre visée. Dégager l'âme des entraves du corps, l'affranchir des sentiments et des désirs, l'abîmer dans la contemplation, telle est la voie par laquelle on parvient à s'absorber, à se perdre, à se délivrer de soi. Dès les premières pages du livre son dogme fondamental apparaît : « Lorsqu'on est constamment exempt de passion, on voit l'essence spirituelle du Tao. »

On croirait entendre Bouddha. Comment s'étonner que les Tao-Tsé aient été les alliés du bouddhisme en Chine et que les deux religions se soient rapprochées, presque jusqu'à se confondre? Comment s'étonner aussi de l'impuissance où sont tombés les peuples soumis à de si débilitantes influences? On courbe la tête sous les conquêtes tartares, on accepte le despotisme administratif le plus étouffant qu'il y ait eu sur la terre. La liberté ne se conçoit pas même dans un pays dont Bouddha, Lao-Tseu et Confucius ont été les instituteurs.

C'est dans le *Livre de la voie et de la vertu* que Lao-Tseu a déposé ses enseignements. Là siége le dieu du panthéisme, le Tao, existence absolue, dénuée de qualités, étrangère au bien et au mal. Il existe à peine, et pourtant toute existence émane de lui. Les êtres sortent de lui et reviennent s'y perdre.

Si les dogmes rappellent l'Inde, l'aridité des développements nous avertit bientôt que nous sommes en Chine ; il n'y a plus trace ici de cette poésie démesurée qui éclate au sein du brahmanisme.

Sèchement, logiquement, en vertu de la dialec-

tique et comme un vrai philosophe, Lao-Tseu établit la théorie du vide, et le non-être le conduit au non-agir. La vertu consiste dans l'inaction et dans l'impassibilité. — « Celui qui est parvenu au comble du vide garde fermement le repos. » — « L'homme doit clore sa bouche, fermer ses oreilles et ses yeux. » — « Augmenter sa vie, est une calamité. »

A la poursuite du vide se joint celle de l'unité. L'unité étant l'essence universelle, la diversité n'existe pas; donc il n'y a ni vrai ni faux. Le sage éclairé par le Tao s'élève au-dessus de ces vaines distinctions [1]. Lao-Tseu ne se vante pas seulement d'être sans passions, il se vante d'être sans lumières. La perfection consiste, selon lui, à atteindre la région où les idées disparaissent aussi bien que les affections.

Ennemi de l'action, prosterné devant la nature des choses et professant sur son excellence des maximes que les stoïciens semblent avoir reproduites, il n'a garde de tomber dans les glorieuses inconséquences qui devaient faire un jour leur gloire; Lao-Tseu veut que le bien s'accomplisse tout seul, il reproche à Confucius de faire appel à l'activité, de mettre en jeu des vertus pratiques et de troubler ainsi le cours majestueux du fleuve qui doit tout entraîner, la nature des choses. Écoutez les paroles du *Tao-te-King* : « Le saint pratique le non-agir; il s'occupe de la non-occupation; il savoure ce qui est sans saveur; il fait consister ses instructions dans le silence. »

Malgré les rapports du Tao avec le bouddhisme, sa tendance à l'absorption me rappelle plutôt le brahma-

1. Voir M. Ampère.

nisme. Lao-Tseu est un panthéiste, il y a un dieu, tel quel, et non pas seulement l'ombre passagère d'un dieu, au sommet de son système ; chez lui, on se perd en dieu, non dans le néant. Aussi enseigne-t-il une espèce de vie à venir.

Ses disciples ont proclamé son apothéose et vénèrent en lui une incarnation de la Raison suprême. Du reste, ils ont inventé des superstitions sans nombre dont Lao-Tseu n'est point coupable. Dans le *Livre des récompenses et des peines,* qu'on lui attribue mais qui lui est de beaucoup postérieur, les génies, les sacrifices, un culte tout entier, viennent se superposer à l'enseignement du philosophe, transfiguré lui-même en un être divin. Lorsqu'il forgeait sa métaphysique alambiquée, obscure à se rompre le cou, il était loin de deviner qu'il était en train de fonder une religion et une religion des plus grossières, munie de charmes magiques et apprenant à ses adeptes comment se fabrique le breuvage d'immortalité.

Du reste, les subtilités du maître ne furent pas entièrement perdues, ses disciples renchérirent même sur lui à certains égards : ainsi le Tao finit par devenir *l'Indistinct.* Le néoplatonisme alexandrin n'a rien trouvé de plus sublime que cela.

Pour ce qui est de la morale, ce beau côté, sachons le reconnaître, des doctrines orientales, Lao-Tseu serait souvent admirable, si le quiétisme ne venait énerver les préceptes et mettre la sourdine aux mâles accents qui couraient risque de remuer les esclaves. Non-seulement la vertu chinoise, la piété filiale est là, mais la charité envers les hommes, la bonté envers les bêtes, la chasteté, le détachement, l'humilité, lui font cortége.

Quel dommage que le principe du non-agir frappe tout cela d'impuissance! Plus de volonté, plus d'intelligence, plus de lutte contre le mal. Celui qui conserve le Tao garde ses défauts. Il n'y a pas lieu d'agir, « le sage arrive sans marcher. »

Lao-Tseu applique cette règle à la vie publique comme à la vie privée. Ici, du reste, il ne se trompe pas toujours. Je lui pardonne, pour mon compte, de recommander le non-agir aux gouvernements; je trouve qu'il n'a pas trop tort lorsqu'il pense que gouverner peu c'est gouverner bien.

J'aime aussi beaucoup son horreur de la guerre. Oh! que le non-agir aurait là de belles applications! Voici ce qu'il raconte :

« Dans l'antiquité, quand un général avait remporté la victoire, il prenait le deuil. Il se mettait dans le temple, à la place de celui qui préside aux rites funèbres, et, vêtu de vêtements noirs, il pleurait et poussait des sanglots. »

N'est-ce pas Wellington qui a prononcé cette belle parole : « Rien n'est plus triste qu'une victoire, excepté une défaite? »

Le Tao, nous venons de le voir, est la suppression absolue de la liberté humaine, car celle-ci ne saurait survivre à la volonté, à l'action et à la vie. La morale de Confucius, qui ne tombe pas dans ces profondeurs du mysticisme panthéiste, sera-t-elle beaucoup plus favorable à la liberté? Examinons.

Lao-Tseu était déjà vieux, lorsque vint à lui cet homme dont nous avons eu l'étrange fantaisie de latiniser le nom et qui, bon gré mal gré, s'appellera à

jamais Confucius. Qui eût pu deviner alors en Koung-fou-tseu le génie évidemment supérieur auquel tout se rattache dans la civilisation chinoise, le seul philosophe qui ait eu l'étrange fortune de fonder une règle de mœurs, une forme immuable d'enseignement, presque une religion, pour un peuple immense? Voilà deux mille ans que cela dure et que trois cents millions d'hommes ne jurent que par Confucius.

En effet, ce ne sont pas seulement les lettrés et les mandarins qui lui appartiennent ; à côté du monde officiel auquel il fait la loi sans conteste, la nation entière reçoit son empreinte ; les bouddhistes eux-mêmes, qui représentent toujours un peu l'élément étranger, sont Chinois par leur tendance innée vers les doctrines qui forment l'essence du confuciéisme, le respect des ancêtres, la vénération de ce qui est ancien, la soumission aux rites et aux coutumes, la modération, le juste milieu, l'âme fonctionnaire et mandarine, l'indifférence religieuse.

Quelle époque que cette époque des philosophes! Avant Confucius, Lao-Tseu ; après Confucius, Mencius. L'ère de Confucius a fondé et engourdi la Chine ; depuis lors, elle n'a plus bougé ; c'est le palais de la belle au bois dormant.

Et n'allons pas croire que Confucius lui-même fût un dormeur. Sa vie est dévouée ; il a eu, cet ennemi des passions, la plus noble des passions, celle du bien ; peu de cœurs ont été aussi préoccupés que le sien du bonheur de l'humanité.

Voyageant avec ses disciples, consulté par les empereurs et par les ministres, il finit par être comblé d'honneurs qu'il n'avait pas recherchés, constatons-le. Sa

doctrine, qui ne se donne nulle part comme révélée, arrive avec une rapidité inouïe à se transformer en une sorte de religion officielle. A côté du culte des ancêtres, le seul rite qu'il ait fondé, il a prêché tout ce que les Chinois aiment, la piété filiale, la morale pratique, à la fois pure et circonspecte, le maintien des traditions, enfin cette profusion de révérences, de formules fleuries, de sentences et de grands mots qui constitue, hélas ! la politesse dans l'Empire du Milieu.

Confucius a horreur de la métaphysique. En vain chercheriez-vous chez lui, chez Mencius[1], son disciple, ou dans toute l'école des lettrés qu'ils ont créée, un seul mot qui se rapporte aux grands problèmes de l'âme et de Dieu. Dieu n'est pas nommé ; vous ne trouverez que ces mots vagues, le Ciel, la Raison. Nulle part on ne suppose l'existence individuelle de l'âme après cette vie.

Nous sommes aux antipodes de l'Inde. Auprès du pays théologique, plongé et submergé dans l'océan du divin, auprès du pays contemplateur et poëte, se tient la prose chinoise, et sa morale qui n'a pas besoin de regarder plus haut que la terre. Non content d'écarter la métaphysique, Confucius la méprise et la blâme ; il veut qu'on s'attache à la pratique, sans remonter aux principes des choses.

Ceux qui ont voulu établir un rapprochement entre lui et Socrate, son contemporain (l'ère des philosophes s'est étendue jusque-là), me semblent faire tort au maître de Platon. A moins que son disciple, comme il l'en accusait, ne lui ait attribué des choses auxquelles il ne songeait guère, il faut convenir que la spéculation

1. Meng-Tseu.

tenait chez Socrate une place qui demeure inoccupée chez Confucius.

Révérer le Ciel et les ancêtres, observer les rites, voilà toutes les satisfactions qu'il offre aux besoins religieux. C'est à se demander si nous sommes encore en Orient, dans ces contrées où les dieux s'incarnent, où l'imagination se donne carrière, où le visible est dévoré par l'invisible, où l'âme inquiète, rêveuse, lasse de vivre, se précipite avec passion, tantôt au sein du grand Tout, tantôt au sein de l'anéantissement.

Je n'ai garde de prétendre que l'idée de Dieu soit absolument absente des livres de Confucius. Parfois le Ciel semble s'animer et s'occuper des créatures. Le philosophe, dans ses maladies, s'est posé des questions au sujet de la prière ; mourant et troublé par la pensée de mourir, il s'est posé des questions au sujet de la vie future. Mais les questions sont restées sans réponse et ce qu'il y a de mieux à dire en faveur de Confucius, c'est d'abord qu'il les a posées, ensuite qu'il les a posées avec tristesse et que les aspirations de sa conscience sont allées plus loin et plus haut que sa doctrine.

Aucune doctrine d'ailleurs n'est plus clairement établie. Chez ce peuple lettré les livres ne sauraient manquer. A vrai dire, les livres de Confucius ne sont que des éditions nouvelles, revues et corrigées, de livres plus anciens que lui.

C'est sous la forme qu'il leur a donnée que les livres sacrés des Chinois se sont conservés : le *Y-King*[1], traité

1. Le Y-King est attribué à l'un des plus anciens empereurs. Il fonde toute une série de définitions et de recommandations sur

de cosmogonie ou livre des changements; le *Chi-King,* livre des vers, recueil de chants populaires, de cantiques, d'épithalames, de satires, et le *Chou-King,* livre des annales.

Ici, Confucius ne s'est pas borné à une révision, il s'est donné carrière; le récit qui forme le fond du *Chou-King* lui sert de texte pour exposer ses principes de politique et de morale. M. Martin[1] fait remarquer avec raison que sa méthode rappelle Tite-Live; comme lui, il prête de superbes harangues à ses personnages. Mais il va bien plus loin que l'historien romain, car, sans souci aucun des vraisemblances historiques, il prêche continuellement.

Le *Chou-King* renferme d'ailleurs quelques-uns des documents les plus anciens qu'il y ait au monde. Il est des choses que Confucius n'a pas altérées, en petit nombre cependant, car l'uniformité du livre est trop grande pour qu'on ne suppose pas un remaniement général. Quant à la partie oratoire, elle est consacrée aux développements. Le Ciel y intervient fréquemment; on dirait un peu le déisme du XVIIIe siècle et sa croyance à l'Être suprême.

Dans ces antiques annales qui commencent au temps des patriarches et qui vont jusqu'à l'ère des philosophes, Confucius aime à retracer l'histoire ou la légende des bons empereurs. On assiste à leurs entretiens; on entend sortir de leur bouche des paroles de sagesse et de vertu. Les vers, les préceptes, y figurent tour à tour; l'ensemble a l'air honnête d'une morale en action.

soixante-quatre lignes qu'il a découvertes et qu'il commente. Digne début de la littérature chinoise!

1. *La Morale chez les Chinois.*

Un quatrième livre sacré, le *Li-King* ou livre des rites, s'est perdu au milieu des guerres civiles, il n'en reste que des fragments. Rempli de détails sur les temps très-antiques, sur leurs usages et leurs croyances, il a fourni à Confucius une autorité qu'il invoque sans cesse pour appuyer ses propres enseignements et surtout le commandement de la piété filiale.

Après les quatre livres sacrés, qui forment en quelque sorte, selon l'expression de M. Brunel, l'Ancien Testament de la Chine, viennent les quatre livres classiques (tout est symétrique dans ce bienheureux pays) qui forment le Nouveau Testament. Ce sont les discours de Confucius, recueillis par ses disciples.

Le *Ta-hio,* ou la grande étude, est un manuel destiné aux jeunes gens qui se vouent à la vie politique, c'est-à-dire qui veulent devenir fonctionnaires. Avouons que tous les manuels politiques ne sont pas aussi honnêtes que celui-là. Il va sans dire que depuis Confucius on l'enseigne et l'apprend par cœur dans les colléges; on l'y enseignera tant qu'il y aura une Chine au monde.

Le *Tchoung-Young,* ou l'invariable dans le milieu, vaut mieux que son titre. Le juste milieu en matière de morale serait une triste doctrine; ce n'est point celle de Confucius. Malgré la modération tout officielle qui le caractérise, il a soin d'établir que le milieu est la ligne droite, le chemin dont on ne doit s'écarter ni à gauche ni à droite.

Le *Lun-Yu,* ou entretiens philosophiques, a plus que les autres le caractère d'une dissertation. La théorie s'y mêle aux considérations pratiques. C'est toujours, d'ailleurs, ce niveau un peu rabaissé, cette médiocrité

dans le bien, cette température uniformément tiède qui ne connaît ni les tempêtes glacées ni les rayons brûlants du soleil, cette brave doctrine, en un mot, qui n'a rien à démêler avec le sublime.

Enfin, le quatrième des livres classiques porte tout simplement le nom de son auteur, Meng-Tseu, dont nous avons fait Mencius. On dirait un second Confucius venu deux siècles après le premier. Comme lui, il voyage avec ses disciples; comme lui, il est consulté par les princes; comme lui, il donne de bons conseils de gouvernement et de morale; comme lui, il parle du Ciel et ne le prie point.

Je laisse à penser si les livres sacrés et les livres classiques sont commentés depuis des siècles! Avec l'immobilité d'admiration qui la caractérise, la Chine étudie, récite, rumine ses huit volumes; génération après génération, chacun vient s'abreuver tour à tour à la même petite source tempérée. Un Chinois se croirait perdu s'il lui arrivait de chercher autre chose et de penser autre chose que ce qu'ont pensé ses ancêtres. Le fait est d'autant plus frappant, qu'aucun de ces livres, pas plus les sacrés que les classiques, ne se donne le moins du monde pour une révélation[1].

Sans entrer dès à présent dans le détail de la morale de Confucius, dont j'aurai occasion de parler en étudiant un peu plus loin la morale chinoise en général, je puis constater son principe essentiel : elle a la prétention de vivre par elle-même, sans métaphysique,

1. Outre les quatre livres classiques, on attribue à Confucius le livre de la piété filiale (Hiao-King), dont il n'existe que des fragments.

sans religion. De là son impuissance; on se promène au milieu de ces beaux préceptes en grelottant; ce sont les régions polaires; tout y est pur, brillant et gelé.

Jamais exemple plus authentique et plus frappant ne prouva l'inanité de la morale indépendante. Celle-ci est le plus souvent excellente, et elle ne touche personne, elle n'affranchit personne, elle crée un peuple de pédants, qui répètent la même leçon depuis deux mille ans, et toujours avec le même plaisir. La morale de Confucius, qui eût dû être un agent de liberté, est devenue ainsi le plus redoutable des agents de servitude; elle a donné la connaissance sans donner l'élan, elle a enseigné aux hommes la vénération des mots, vénération d'autant plus funeste que les mots sont plus beaux et meilleurs.

La morale de Confucius n'a pas fait des hommes libres; mais sachons reconnaître qu'elle a fait des hommes égaux. Sous cette influence, si différente de celles qui ont prévalu dans le reste de l'Asie, le régime des castes est demeuré impossible, et la Chine, inventant d'emblée l'absolutisme démocratique, a trouvé le secret de concilier avec l'autorité incontrôlée du Fils du Ciel l'égalité réelle de ses sujets. Il n'y a en Chine de supériorité que celle du mérite. Il est vrai que les examens chinois qui constatent le mérite sont le plus effroyable instrument de nivellement bête qui ait été construit par notre espèce.

On sait ce qui est arrivé à Confucius : ce fondateur d'une morale sans religion s'est transformé en un fondateur de religion ; bien plus, il a reçu lui-même des hommages religieux. La Chine lui rend une espèce de culte au

printemps et en automne; des temples lui sont dédiés partout; il n'est pas de collége qui ne renferme une chapelle de Confucius, où on lui rend les honneurs prescrits.

Ce qui est plus étrange et plus important, c'est que Confucius, sans attaquer, sans proscrire les autres doctrines reçues chez ses compatriotes, a trouvé moyen de les subordonner à la sienne. Que dis-je? il les y a incorporées; une sorte d'unité officielle a absorbé les diversités, et le tout a porté une seule empreinte, l'empreinte nationale, le cachet de Confucius.

Cela ne s'est pas fait en un jour; certaines réactions violentes se sont même produites. Le fameux Hoang-Ti, dernier empereur de la dynastie des Thchéou, voulut anéantir l'école de Confucius, dont l'influence excitait sa jalousie. Il s'y prit rudement : les lettrés furent mis à mort, les livres furent jetés au feu, les sectateurs du Tao furent appelés à remplir les places vacantes. Mais une nouvelle dynastie, celle des Han, se hâta de remettre les choses dans l'état normal : le confuciéisme fut restauré.

On assure que cette terrible aventure, loin de brouiller les deux doctrines, eut pour effet de les rapprocher. Les Tao-Tsé, que leur récente fortune avait rendus habiles, montrèrent bien qu'ils ne s'étaient pas frottés en vain à la diplomatie et à la cour; ils se mirent à enseigner que Confucius avait été disciple de Lao-Tseu; entre les deux systèmes les plus contraires qu'il soit possible d'imaginer ils découvrirent des harmonies secrètes.

Le fait est que le confuciéisme devint de plus en plus la croyance nationale, devant laquelle devaient s'effa-

cer les croyances étrangères. L'empereur fut à la fois le chef de toutes les religions et l'adepte de Confucius. Les fonctionnaires furent tous, sans exception, de l'opinion de l'empereur. Je me trompe, l'opinion n'a rien à voir ici, l'indifférence chinoise n'en est pas à se préoccuper de ces vétilles, le vrai et le faux.

On mit donc ses enfants à l'étude des livres du grand philosophe, pour peu qu'on voulût leur faire subir les examens et les introduire dans la carrière des emplois. Ainsi Confucius se superposa partout à Bouddha et à Lao-Tseu, sans bruit, sans réforme, sans rien abolir, en laissant subsister et le culte de Fo avec ses bonzes, et le culte du Tao avec sa Raison suprême, son panthéisme dégénérant en polythéisme, sa métempsycose et ses prêtres magiciens.

Le déisme moral laissa subsister ses rivaux, mais les força à se ranger humblement sous la bannière de l'État, où il avait écrit les trois mots de sa formule : le Ciel, les ancêtres, l'empereur.

L'indifférence chinoise ne trouva rien là de difficile. On vit les commentateurs prendre avec une égale aisance leurs textes dans les livres de Confucius et dans ceux de Lao-Tseu. Parmi les soixante-quatre commentateurs principaux du livre de ce philosophe intitulé *Livre de la vie et de la vertu*, savez-vous combien il y a de Tao-Tsé? Vingt seulement. Sept sont bouddhistes; les autres sont disciples de Confucius. Et tous s'accordent, que cela fait frissonner. La Chine commente, il ne lui en faut pas davantage. Qu'importent les idées, pourvu qu'on fasse des phrases? Lao-Tseu, Bouddha, Confucius, c'est tout un. Des textes à apprendre par cœur, des textes bien vieux, voilà l'important.

M. Ampère conseille de consulter sur ce point le *Livre des récompenses et des peines*. Les trois religions y sont conciliées à la chinoise. L'auteur cite les livres bouddhistes et *L'invariable dans le milieu* de Confucius; puis il conclut ainsi : « Lorsque l'on compare les paroles des saints hommes qui appartiennent aux trois religions, on se sent porté à croire qu'elles sont sorties d'une même bouche. »

La notion de vérité ainsi abolie, il ne reste plus que la croyance officielle et le triomphe du confuciéisme est assuré, en même temps que celui de la servitude morale.

Cependant les préceptes des philosophes chinois sont beaux. Confucius, en qui tout se résume, a construit un noble édifice qui repose sur deux colonnes, les vertus de famille et l'humanité.

L'humanité elle-même s'appuie sur la piété filiale. C'est ici la pierre de l'angle. Lorsque Confucius nous introduit dans cette salle des ancêtres, ornement de toute maison chinoise, il nous conduit au centre même de la vie sociale qu'il s'attache à régler. On n'y pénètre qu'avec des sentiments de vénération, on s'y rappelle que le soin des pauvres, la justice, le respect du prince, ont été les vertus des ancêtres et que par cette raison seule elles sont le devoir des descendants. Oui, le devoir est une tradition.

Au nom des ancêtres, Confucius proclame des règles de conduite admirables. L'histoire, usurpant la place de la conscience, devient la grande révélatrice des devoirs; il s'agit moins de faire ce qui est bon que de refaire ce qui a été fait. Quoi qu'il en soit, qui n'admirerait les maximes suivantes, citées par M. Brunel :

« Ce que l'on ne désire pas qui nous soit fait, il ne faut pas le faire aux autres. » — « Le philosophe étant sorti, les disciples demandèrent ce que leur maître avait voulu dire. Thseng-Tseu répondit : La doctrine de notre maître consiste à avoir la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même. » — « Le philosophe dit : L'homme supérieur rougit de la crainte que ses paroles ne dépassent ses actions. »

Aucun moraliste n'a mieux dit. N'allons pas cependant prendre tout cela au pied de la lettre. Confucius ne veut pas « qu'on se sacrifie à coup sûr » pour sauver quelqu'un. Il veut qu'on pense d'abord à soi. Son système, qui tient à écarter les extrêmes et qui se méfie du sublime, ne recommande que ce qui est raisonnable et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Il n'en demeure pas moins certain que l'humilité, si peu connue des Grecs et des Romains, est déjà en honneur dans les livres classiques de la Chine. Et elle s'y trouve en excellente compagnie, avec la patience, avec la douceur, avec la bonté, avec le perfectionnement de soi. Notez d'ailleurs qu'aux yeux de Confucius les différences de rang ne changent rien au devoir et les différences de race ne changent rien au droit. Ce n'est pas peu de chose d'avoir pensé et écrit cela plusieurs siècles avant l'Évangile.

D'où vient donc que cette morale si pure a été si impuissante ? D'où vient que la Chine, si bien enseignée, est si dépravée ? A côté des sentences vertueuses, nous trouvons l'astuce, la lâcheté, le mensonge, tous les genres de bassesses. A côté des préceptes les plus propres à enfanter un peuple libre, nous découvrons le despotisme le plus illimité, le régime administratif à

son apogée, et l'esclavage, et le mépris des femmes, et la vente des femmes et des enfants.

L'explication est simple : entre dire et faire il y a loin ; ce qui constitue la grande morale, c'est moins la beauté des préceptes que le mobile agissant sur le cœur et assurant l'obéissance. Je me sens glacé quand je parcours des enfilades de maximes auxquelles il ne manque guère que ce qui manquait au cheval de Roland.

Donnez-moi un peu de vie, un peu de flamme, et je vous tiendrai quitte de votre algèbre morale, procédant par A plus B. Vous raisonnez, vous prêchez, vous répétez à chaque instant : « Il faut, on doit, il convient. » Et qui en doute ? Je le sais bien, qu'il faut être doux, fidèle, loyal, oublieux de moi-même ; donnez-moi moins de lumière et plus de chaleur.

J'éprouve un indicible dégoût, à la rencontre de ces belles morales qui ne sont que de belles morales, de ces dissertations sur le devoir et sur la vertu qui nous laissent tels qu'elles nous ont pris. Cela est délicat jusqu'au raffinement peut-être, et cela va s'enseigner couramment dans les écoles d'un peuple lâche et fripon. Cela meublera toutes les intelligences, cela sera dévotement récité dans tous les examens; et pas une âme ne se redressera, pas un homme libre ne regardera en face les usages reçus, les infamies de la tradition.

Tant vaut le mobile, tant vaut la morale. Si le mobile est de ceux qui émeuvent les consciences, qui brisent les orgueils, qui touchent et réchauffent les cœurs, soyez tranquille, la morale fera son chemin. — Ici, rien de semblable ; une longue série de préceptes desséchés ; vous diriez les fleurs, jadis brillantes et parfumées, qu'un botaniste tire de son papier gris.

Non-seulement Confucius n'a rien à nous dire de ce qui nous remuerait, il a soin de nous dire que nous sommes bons; il ne s'agit pour nous que de laisser faire notre nature et d'écouter nos nobles instincts. Sur ce point-là il se rencontre avec Lao-Tseu et avec beaucoup d'autres. Une fois sûrs de notre bonté native, contents de nous, préservés de tout contact avec un dieu vague qui s'appelle le Ciel, nous n'aurons garde de nous contraindre et nous aurons soin que la morale de nos livres ne gêne pas trop la morale de nos vies.

La morale des livres est restée magnifique en Chine; elle est là, dans son étui, conservée comme une momie. Nul ne s'aviserait d'y changer un seul mot; on la médite, on la commente, on la vénère, on la transmet des pères aux enfants; tout Chinois qui a fait ses études sait le nombre et la classification des vertus; et cela lui suffit.

Chez aucun peuple la morale ne joua un tel rôle; jamais, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, on ne vit une nation entière prosternée ainsi devant des préceptes et méditant des philosophies. Tout est d'accord : les livres, les mœurs, les lois; ce que les poëtes décrivent, c'est ce que les maîtres d'école enseignent et ce que les empereurs promulguent dans leurs décrets. Oui, la Chine a poussé l'adoration de la morale jusqu'à la décréter; ses codes tiennent le même langage que Confucius : Respectez les vieillards; donnez l'hospitalité, et le reste.

On sait ce qui en est advenu. — Serait-ce que la morale, quand elle va seule, ne va pas loin ?

Pour achever de comprendre la Chine, il faut assister

à ses examens. Là est le centre de son existence nationale; là elle est vraiment elle; là règne et triomphe Confucius. Vous croiriez volontiers que sur les portes de toutes les salles d'examen on a écrit les deux préceptes fondamentaux : Suivez les anciens; suivez la droite raison qui réside dans le juste milieu.

Non-seulement rien n'a changé, mais rien ne doit changer. Il est défendu d'être soi, d'avoir des idées; la servitude des âmes est devenue une doctrine, la doctrine des doctrines.

Figurez-vous une scolastique moins indépendante cent fois que celle du moyen âge. Tout en citant les anciens et en invoquant les autorités, le moyen âge ne pouvait s'empêcher de poser des questions; entre les Pères et Aristote des problèmes immenses se glissaient. En Chine, aucun problème ne se glisse. On commente des commentaires, et on est enchanté. Ces intelligences, engourdies par un tel régime, ne demandent rien de plus. Avec les mots de jadis on fabrique des phrases jolies et subtiles; ces mièvreries vieillottes font la joie des examinateurs et la gloire des candidats. Vivre de traditions et d'imitations, en faut-il davantage pour aboutir à l'impuissance finale? Un peuple qui a renoncé à penser a renoncé à vivre.

Je ne m'élève pas, tant s'en faut, contre le système des examens; je reconnais au contraire que rien n'est plus libéral en principe; j'admire aussi l'égalité absolue qui ouvre de la sorte à tout citoyen quel qu'il soit l'entrée de toutes les carrières; je crois que les examinateurs chinois sont plus équitables qu'on ne le dit et que la part réservée à la faveur n'est pas grande. Cela admis, je suis bien forcé d'ajouter que ces examens si

libéraux et si justes ont produit la plus exécrable race de fonctionnaires, les êtres les plus bornés, les plus corrompus. On le comprend certes, quand on a mesuré les courtes dimensions du lit de Procuste où l'on rogne les esprits depuis deux mille ans.

Les Chinois excellent à rapetisser les arbres; à force de diminuer les vases et d'appauvrir le régime, ils font des pommiers grands comme la main et des chênes qui tiennent à l'aise sur une étagère de salon. Remarquez que chênes et pommiers sont bien complets, bien parfaits, ayant racines et tronc, fleurs et fruits. Le même problème de haute horticulture a été résolu à l'égard des hommes. Grâce à certains procédés, on est parvenu à les rapetisser, sans leur ôter aucun des organes physiques, intellectuels ou moraux qui constituent un homme d'après la définition des dictionnaires.

La méthode d'amoindrissement et d'asservissement a eu d'autant plus de succès, qu'elle est devenue une institution nationale, la seule peut-être qui excite l'enthousiasme des Chinois, la seule qui ait défié des révolutions. Les dynasties sont tombées ; les examens sont restés debout[1].

Lorsque les journaux annoncent quelque part l'arrivée du président des examens[2], on ne parle plus d'autre chose ; chez les riches, chez les pauvres, dans les rues, dans les magasins, la préoccupation universelle se donne carrière.

1. On assure que ce qui a le plus contribué à l'insuccès des Taë-pings, c'est qu'ils ont été exclus des examens. Un parti sans lettrés a paru monstrueux à bien des gens.

2. Voir la *Revue britannique* de septembre 1866.

C'est que tout le monde se sent en cause. Dans toutes les classes les aspirants sont nombreux. Et pourtant les chances de succès sont bien faibles! On compte souvent un candidat sur deux cents habitants; mais sur cent candidats un seul obtient le diplôme, et parmi ceux qui obtiennent le diplôme, combien y en aura-t-il qui atteindront les rives de cet Eldorado, les grandes fonctions publiques?

Il n'importe, on se propose, on prend son rang, la tête bourrée de phrases de Confucius et de Mencius. Plusieurs succombent; plusieurs deviennent fous; ce sont des accidents prévus auxquels personne ne fait attention.

Maintenant, quels seront les habiles, les génies supérieurs? Qui saura par cœur les livres sacrés et leurs commentaires? Qui saura le mieux parler sans rien dire? Qui aura le mieux débarrassé son intelligence de toute pensée propre, de toute velléité de révolte contre les opinions reçues? Qui aura le mieux fait le vide en soi? Qui aura le mieux acquis l'indifférence philosophique? Qui saura le mieux tourner de petits vers et trousser galamment une antithèse? Qui excellera en calligraphie?

Telle est la question qui se pose à l'ouverture des examens. Je me trompe, les candidats vont être interrogés aussi sur un autre sujet d'étude qui ne risque pas d'éveiller en eux ce qui fait des hommes : je veux parler de l'alphabet.

En Chine, personne ne l'ignore, les lettres de l'alphabet sont les mots du dictionnaire[1]. Les écoles pri-

1. Ce sont ces fameux mots monosyllabiques de la Chine. J'indique le fait en gros, rien de plus.

maires enseignent 700 lettres ; mais il y en a 70,000 à apprendre, et les pauvres Chinois s'évertuent à en emmagasiner le plus qu'ils peuvent. Ceux qui en ont logé 7,000 dans leur cervelle sont terriblement savants. Quant à les loger toutes, il n'y faut pas songer ; tout érudit chinois est assuré de mourir avant d'avoir achevé d'apprendre à lire.

Il ne saura pas lire, mais il sera gouverneur, vice-roi, conseiller d'État, général. Ses examens lui vaudront les qualifications suivantes : talent fleuri, homme supérieur, puits de science, forêt de littérature. Après ce dernier grade, il faut tirer l'échelle. *Forêt de littérature* est un titre oublié par le docteur Pancrace dans sa fameuse énumération : « Homme de suffisance, homme de capacité, homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales et politiques, homme savant, » et ce qui suit.

Ces choses qui nous font sourire sont terriblement sérieuses en réalité. Je ne puis voir partir de Pékin la chaise à porteur qui renferme un examinateur bien enfermé à double tour, je ne puis voir la boîte toujours close qui traverse l'empire, transmise avec des précautions infinies de gouverneur à gouverneur, sans penser aux milliers, aux millions d'intelligences atrophiées, d'âmes asservies et devenues incapables de tout élan que représente ce petit homme prisonnier et invisible. Ce petit homme, c'est l'uniformité, c'est la tradition, c'est l'adoration des textes, c'est la routine avec ses examens de mémoire et ses tours d'écureuil en cage.

En vain la Chine aura-t-elle des écoles dans le moindre village, des journaux à la portée de chacun,

des livres en abondance et bien moins chers que chez nous; en vain aura-t-elle une littérature immense, des poëmes, des romans, un théâtre; son éternelle scolastique l'a frappée de mort. Beaucoup de livres et pas une idée; beaucoup de leçons et pas une spontanéité; beaucoup de lettrés et pas un homme.

L'exemple vient de loin : le grand Chinois, Confucius, a commenté jusqu'à son dernier jour; aurait-il une doctrine à lui, à Dieu ne plaise! Il expose la vieille doctrine des Kings. Lao-Tseu, lui aussi, repoussait comme une injure la supposition qu'il pût enseigner au nom d'une conviction personnelle; sa philosophie du Tao ne vint pas de lui, il l'a servilement empruntée aux anciens.

Entre ses philosophes et son alphabet, que vouliez-vous que fît la Chine? L'alphabet, à lui seul, suffisait pour racornir l'esprit d'un peuple; avec ses caractères hiéroglyphiques qui représentent des choses et non des sons, il rend le progrès radicalement impossible. Le rôle de la mémoire devient tel, qu'il ne reste plus de place pour les autres opérations de l'esprit.

On a comparé la Chine à un hôtel de Rambouillet de trois cents millions d'hommes. C'est faire tort aux Précieuses. Dans ces salons de la marquise où Richelieu et Condé rencontraient Balzac et Voiture, il y a autre chose que des affectations et des puérilités; un vaste mouvement d'idées commence là; derrière Mlle de Scudéry, Benserade et d'Urfé, je sens venir Corneille et la période des grands écrivains. Rien de pareil en Chine : on s'en tient aux bouts-rimés et aux acrostiches.

Pas de pays où la poésie soit plus inconnue; pas de pays où l'on fabrique plus de vers. Nous voici bien

loin de l'Inde et de ses gigantesques poëmes! Au lieu des descriptions éblouissantes qui les remplissent, vous trouverez dans les romans chinois de petits tableaux très-patiemment faits; c'est cela : on voit la maison, le canal, les bergers et les quelques arbres qui sont là, plantés avec une sorte de symétrie. Vous applaudiriez, si en tournant la page vous n'aperceviez un autre tableau à peu près semblable, et ainsi de suite jusqu'au bout.

Il en est de la peinture des passions comme de celle de la nature. Tout est uniforme, tout est médiocre. Le mot d'ordre de la littérature est celui de la nation : faire ce qui a été fait, dire ce qui a été dit, ne pas s'écarter de la voie battue, qui est en même temps la voie moyenne; les bons n'y sont pas très-bons, les méchants n'y sont pas très-méchants.

Ce genre tempéré règne dans la philosophie aussi bien que dans la littérature. La Chine, qui le croirait? a toujours philosophé. Il n'est pas plus difficile de philosopher sans penser, que de faire des vers sans poésie et des livres sans idées. Indépendamment des philosophes qui ont précédé Lao-Tseu et Confucius, ceux qui les ont suivis s'appellent légion. A les voir, on croirait qu'ils ont quelque chose à débattre entre eux, car ils se divisent en plusieurs écoles; on en comptait six au temps de Jésus-Christ, plus tard leur nombre s'est élevé à dix ou quinze. Mais ne nous fions pas aux apparences, les écoles philosophiques ont beaucoup écrit et n'ont rien produit. Je me trompe, le confuciéisme semble avoir fait un pas vers le bouddhisme; afin de rapprocher et de confondre de plus en plus les croyances, on a doté Confucius d'une espèce de métaphysique, et

cette métaphysique est bouddhiste, elle enseigne qu'après la mort il n'y a pas d'existence personnelle. La Chine n'avait pas besoin d'un semblable progrès [1].

Sur d'autres points le progrès lui est impossible, elle est arrivée à la perfection. Qu'ajouter à l'étiquette chinoise? Quel perfectionnement apporter à ce code du cérémonial qui se trouve tout au long dans les livres sacrés? La Chine, on l'a dit, est le royaume de l'étiquette : on s'habille, on se déshabille, on se couche, on se lève, on mange, on boit, on parle conformément à la règle. Les visites ont leur législation, et pour saluer les gens selon leur rang, il faut avoir fait ses études. M. Jourdain avait le pressentiment de l'éducation chinoise lorsqu'il priait son maître à danser de lui montrer comment il devait saluer une marquise qui s'appelait Dorimène. — Pays des rites et de la civilité, tu nous fais prendre en grippe cette chose charmante, la politesse. La voilà transformée en institution, l'heure viendra bientôt où elle sera transformée en vertu.

Hélas! l'heure est venue; il y a longtemps que la Chine tient pour un homme accompli et suffisamment vertueux celui qui sait son monde et qui fait bien la révérence.

Mais, dira-t-on, la liberté morale doit conserver en

1. Y a-t-il eu des doctrines à la base de la révolte récente des Taë-ping? Je l'ignore. Peut-être qu'au contact de l'Évangile quelque chose s'est ému dans l'Empire du Milieu; peut-être cette émotion a-t-elle été exploitée par l'ambition des chefs du mouvement, par les haines de race et par les rivalités personnelles.

Chine un sanctuaire inviolé : la vie de famille, avec ses tendresses, ses énergies et ses saintetés, doit exister dans cet empire, dont la morale entière repose sur la piété filiale.

La piété filiale y est devenue elle-même un agent de servitude. L'autorité du père est telle, que les autres membres de la famille n'existent en quelque sorte pas devant lui. Il a le droit de vendre sa femme et ses enfants. Il peut les faire mourir sous le bâton sans s'exposer à une peine grave, tandis que le moindre coup porté au père ou au mari est puni de mort.

Nulle part les femmes ne sont placées plus bas qu'en Chine; on les marie enfants; on les traite comme si elles n'avaient point d'âme; la polygamie, le divorce, la réclusion, le régime entier du harem, les reçoivent à l'entrée de leur vie et ne les lâchent plus.

Voici en quels termes Confucius parle des femmes dans le *Chou-King* : « Fille, elle a été sous l'autorité du père et de la mère, ou, à leur défaut, de ses frères plus âgés qu'elle; femme, elle a été gouvernée par son mari tant qu'elle a vécu; veuve, elle est sous l'inspection de son fils, ou du plus âgé de ses fils, si elle en a plusieurs. »

Je sais bien que les romans chinois parlent d'amour et racontent certains mariages d'inclination. Qui n'a lu *les Deux Cousines?* Je me suis donné, il y a trois ou quatre ans, le plaisir de les relire, et j'ai retrouvé toutes mes impressions d'autrefois. Les étranges amours! La personne n'y est pour rien; ce qu'on aime, c'est l'érudition, l'habileté à tourner des vers. Cela rappelle Armande et Bélise s'enflammant pour Trissotin. Le cœur des deux cousines est au concours, il appartient

d'avance au plus lettré d'entre les lettrés. On se sent sous le régime des examens. Ne parlons ni de beauté, ni de passion, ni de vaillance ; nous ne sommes pas en pays de chevalerie.

Aussi trouvons-nous presque naturel que les deux cousines se partagent leur lettré. Ce mariage à trois nous scandalise à peine, tant l'idée d'amour se montre peu, tant nous sommes loin du vrai mariage [1].

Le mandarinisme est proche parent du despotisme : chez un peuple de fonctionnaires et d'aspirants fonctionnaires, nous ne saurions imaginer la moindre parcelle de liberté politique. Au sein de ces existences oisives, sceptiques, corrompues et vides, parmi ces êtres douceâtres, dans cette société pédante, froide, ennuyée, une seule chose est possible, l'immobilité.

Les uns administrent, les autres sont administrés. A côté de la multitude des candidats se tient la multitude non moins grande des refusés. Ceux-ci sont impropres à l'agriculture et à l'industrie ; précepteurs, écrivains publics, ils assiégent les carrières qui ne leur semblent pas trop indignes des lettrés, et s'ils ne réussissent à rien, ils s'abrutissent, ils deviennent fumeurs d'opium.

Il y a sans doute d'autres classes, bien plus considé-

1. Ce jugement sommaire est un peu brutal, je le sens. Si c'était ici le lieu, je m'arrêterais à faire remarquer ce qu'il y a d'aimables détails, de touches délicates, de tableaux de genre finement peints dans le livre dont je parle. Peut-être y a-t-il même de l'amour. Qui sait? le cœur ne perd jamais tous ses droits.

rables que celles-là ; mais si les mandarins, les employés et les lettrés sont en petit nombre, ils sont l'expression vraie des tendances nationales. Elles se retrouvent au sein des trois autres classes entre lesquelles le peuple est officiellement partagé, les agriculteurs, les industriels et les commerçants.

A quelque classe qu'il appartienne, un Chinois lit dévotement son *Moniteur,* je veux dire sa *Gazette de Pékin,* et professe les opinions qui ont le cachet administratif. C'est le même Chinois que vous rencontrez partout, partout dans l'espace et partout dans le temps. Si par grand hasard il avait une question à résoudre, ce Chinois n'interrogerait ni sa raison ni sa conscience, il se demanderait ce qu'on a décidé trois mille ans avant lui. Ce Chinois se dit avec bonheur que sa maison, son jardin, ses meubles, ses habits, ses pensées, ses sentiments, ses goûts littéraires, ses mœurs et ses salutations sont exactement conformes au modèle invariable et qu'il vit selon les rites.

Voilà un peuple aisé à gouverner ! Non-seulement il n'a pas d'opinions, ce qui serait incommode, mais rien de ce qui gêne l'absolutisme administratif ne se rencontre chez lui, ni aristocratie, ni croyances, ni peuple, ni individus. Par-dessus le marché, l'État est seul propriétaire ; les gouvernés ne possèdent qu'un usufruit, qui cesse de plein droit lorsque l'administration juge qu'ils ne le cultivent pas bien ou lorsqu'ils cessent de payer l'impôt.

Maintenant, au-dessus d'une société ainsi constituée, placez l'empereur, fils du Ciel, père et mère de son peuple, revêtu de l'autorité illimitée du père de famille ; vous aurez le gouvernement absolu fondé sur

la piété filiale. Le despotisme sera un dogme dans cette contrée qui n'en a point.

Tout émane de l'empereur; sa volonté est presque divine, son pinceau sacré trace presque des révélations. En sa qualité de pontife, il est seul médiateur entre la nation et le Ciel; seul il officie dans les grandes fêtes; seul il offre des sacrifices pour le peuple; si de grandes calamités annoncent la colère du Ciel, c'est lui qui se sent responsable, lui qui s'humilie, lui qui confesse publiquement ses péchés.

Je sais que les philosophes, Mencius surtout, ont présenté aux princes de fortes vérités, leur rappelant leurs devoirs, déclarant même parfois que leur pouvoir vient du peuple. Mencius dit : « Les fondateurs des trois dynasties obtinrent l'empire par l'humanité, leurs successeurs le perdirent par l'inhumanité et la tyrannie. Voilà les causes qui renversent et élèvent les empires, qui les conservent ou les font périr. »

Rien de mieux. Remarquons toutefois que le renversement des empires est une pauvre garantie de liberté. Accepter un maître et de temps en temps le jeter à bas pour en prendre un autre, c'est l'histoire de tous les peuples esclaves. Celle de la Chine n'est pas autre : elle a fait beaucoup de révolutions et n'a jamais fait un progrès, elle a souvent changé de dynastie et n'a jamais changé de gouvernement.

La Chine, en somme, est un pays qui ne ressemble à aucun autre, mais qui se ressemble à lui-même plus que de raison. Immuable au travers de ses révolutions dynastiques, elle en est toujours à Confucius, aux rites, aux ancêtres, aux examens, aux boutons de

mandarins. Si les Tartares l'envahissent, à l'instant les Tartares se font Chinois et étudient Confucius. Confucius règne, exemple unique dans l'histoire d'un philosophe dont la parole fait loi et n'a jamais eu un contradicteur.

Vous me direz que, pour contredire, il faut avoir une conviction à soi, et qu'on risque alors d'entrer dans les voies de la liberté, qui ne sont pas celles de la Chine. D'accord; avouez cependant qu'une docilité si longue valait la peine d'être étudiée avec soin.

Aujourd'hui la Chine est ouverte, et c'est là un événement dont personne ne peut prévoir la portée. Que deviendra, au contact de la civilisation chrétienne, l'antique nation des lettrés, si fière de son égalité parfaite, de sa politesse et de sa corruption ? Déjà elle est forcée de mettre au rebut les mappemondes où l'Empire des fleurs occupait toute la place, ne voyant autour de lui que des déserts habités par des bêtes féroces, par des nations barbares et par des bannis.

Les Chinois ont appris qu'ils n'étaient pas seuls sur la terre; ils apprendront bientôt qu'il y a d'autres sources de lumière que les livres de Confucius. Le jour où le problème du vrai se posera enfin chez eux, nous assisterons peut-être à un mouvement des consciences qui sera, je l'espère, un mouvement de liberté.

Oui, je l'espère, non pas seulement parce que l'homme est le même partout, quoi qu'on en dise, parce que toutes les âmes ont les mêmes besoins, parce qu'il n'y a pas une vérité pour Pékin, une vérité pour Londres ou pour Paris, mais aussi parce que le caractère chinois a des côtés très-honorables que je me fais un devoir de signaler en terminant.

M. du Hailly nous l'a rappelé en racontant sa campagne au fond de l'Orient, les Chinois, partout où ils émigrent, font preuve d'une énergie, d'une patience, d'une sobriété admirables. A côté de ces ouvriers si habiles et si endurants, les autres races se sentent incapables de tenir pied. Maltraités, persécutés à cause de leur supériorité même, les Chinois ne perdent pas courage, et leur résignation obstinée est pleine de sérénité. A force d'économie et de persévérance, ils réussissent. M. du Hailly leur croit une mission providentielle : nul peuple ne lui semble plus propre à devenir le trait d'union entre notre monde et l'extrême Orient. Les Chinois sont sans préjugés, imitateurs; résignés maintenant au contact de l'Europe, qui sait jusqu'à quel point ils deviendront européens ?

S'ils se bornent à nous copier, le progrès sera médiocre ; après nous avoir emprunté notre industrie et nos armes, ils nous emprunteront nos vices ; une Chine européenne, ce serait plus hideux que la Chine chinoise. Mais s'il y a transformation et non pas imitation, si le peuple des traditions et des rites apprend à penser, si ce phénomène qu'il n'a pas connu, la conviction individuelle, vient à se produire dans son sein, si au lieu de chercher ce qu'on a cru il s'avise de chercher ce qu'il faut croire, alors les liens séculaires tomberont, notre temps verra une œuvre d'affranchissement comparable à celle qui date des apôtres, l'Asie aura son tour.

En attendant, il convenait de nous arrêter un peu devant les annales de la Chine. Peuple étrange, qui a tout découvert et qui n'a rien vu, qui a devancé les autres civilisations et qui est resté immobile ; la poudre, l'imprimerie, la boussole, les inventions qui ont révo-

lutionné notre Europe, sont là depuis des milliers d'années, oubliées et impuissantes. La Chine a des manufactures, des routes, des canaux, depuis qu'elle se connaît; elle a une littérature; elle peint aujourd'hui comme elle peignait sous la première dynastie; elle fabrique toujours les mêmes affreux bonshommes en porcelaine. L'égalité, la morale, les règles les plus raffinées du savoir-vivre, sont aussi vieilles chez elle que la bassesse, que la ruse et la servilité. Courbée vers la terre, elle a fait ici-bas tout le chemin qu'on peut faire quand on ne se redresse pas, quand on ne poursuit pas le vrai, quand n'a pas soif de l'idéal, quand on ne regarde pas du côté du ciel.

CHAPITRE V

LA PERSE

Laissons la Chine et le vaste cortége des pays qui lui ressemblent[1]; rentrons en terre âryenne. La Perse est cousine germaine de l'Inde; nous sommes donc un peu parents; chez elle nous serons moins dépaysés, nous nous sentirons en route pour nous rapprocher de chez nous.

1. Décidé à ne dire que ce qui est utile, je n'ai garde de décrire ces pays. Nous y retrouverions ce que nous avons vu en Chine, les mêmes diversités religieuses apparentes et la même indifférence, les mêmes pagodes, les mêmes autels domestiques où l'on brûle des bâtonnets odorants et du papier doré, les mêmes sentences morales gravées sur des tablettes, les mêmes préoccupations exclusivement terrestres, la même acceptation froide de la mort, parfois la même manie du suicide. Le Japon seul se distingue par quelques traits originaux. Si sa féodalité le préserve de l'aplatissement démocratique, l'institution des *contrôleurs*, à la supposer réelle, risquerait de le faire tomber plus bas que la Chine elle-même. Est-il vrai qu'une moitié de l'empire espionne l'autre, que chacun sente à ses côtés l'homme chargé de le surveiller et de le dénoncer? Je pense que cela ne concerne que la classe élevée; mais, quelle que soit l'étendue de cette institution, elle ajoute un trait ignoble au tableau déjà bien chargé de la démoralisation japonaise. Si le régime des grands vassaux maintient certaines habi-

La Perse, à mon avis, est le pays le moins oriental de l'Orient. Nous ne rencontrons plus ici ni les contemplations du panthéisme, ni le quiétisme de Bouddha, ni l'asservissement sceptique aux traditions qui caractérise les Chinois, nous rencontrons quelque chose qui ressemble à l'action et à la lutte viriles.

Voyez l'histoire de la Perse; ce n'est pas encore l'histoire d'un peuple libre, ce n'est plus l'histoire d'un peuple endormi. Djemschid du Zend-Avesta (l'Achéménès des Grecs) fonde cette grande civilisation. Parmi les Achéménides ses successeurs, Cyrus nous présente un type qui n'est certes pas dépourvu de vigueur. Vers le même temps, dit-on, vient se placer Zoroastre, c'est-à-dire une réforme de la religion[1]. Vaincus par Alexandre, opprimés ensuite pendant cinq ou six siècles par les Parthes (Arsacides), les Perses ne périssent

tudes d'indépendance, d'autre part les lois somptuaires règlent les moindres actions; et quant à la croyance, il va sans dire qu'elle aussi elle est réglée. Peut-être est-on allé trop loin en comparant le Mikado et le Taïkoun au pape et à l'empereur de notre moyen âge. En tous cas, le pouvoir spirituel du Mikado est incontestable et l'idée d'une croyance individuelle n'aborde pas plus l'esprit des Japonais que celui des Chinois. Chez les uns comme chez les autres l'unité officielle accepte avec une aisance étonnante la pluralité des cultes; chez les uns comme chez les autres un certain fonds de croyances autochthones antérieures au bouddhisme a continué à subsister. En Chine elles ont abouti à la doctrine des tao-tsé; au Japon elles paraissent s'être conservées plus entières: dans des temples sans idoles les sectateurs du *Sintou* adorent, dit-on, un dieu suprême, plusieurs grands dieux et un nombre considérable de demi-dieux.

1. Plusieurs réformes religieuses ont eu lieu sans doute en Perse. Le Zend-Avesta renferme des parties qui semblent remonter à une très-haute antiquité.

pas ; ils reviennent avec les Sassanides et font trembler l'empire romain ; leurs Sapors, leurs Chosroës, battent les légions. Il n'a fallu rien moins que l'islamisme pour tuer la Perse antique et supprimer, ou peu s'en faut, le culte du Zend-Avesta ; le torrent des conquêtes arabes était irrésistible. Depuis lors, il y a eu encore une Perse brillante un moment sous Nadir-Shah. Cette Perse a maintenu son individualité en demeurant chiite vis-à-vis de l'orthodoxie musulmane ; mais, avouons-le, le ressort national est brisé et Djemschid n'a plus de descendants.

Les mœurs et les croyances primitives de la Perse paraissent avoir eu des rapports frappants avec ce que nous avons vu chez les Aryas[1]. C'est l'adoration des éléments, le feu, l'eau, la terre, les vents, les astres, surtout le soleil et la lune ; c'est la religion sans temples, sans idoles et sans clergé. Chaque père de famille célèbre dans sa maison le culte du feu. Des habitudes rudes, l'ivrognerie, les tendances guerrières, reportent l'esprit vers l'autre bout de la race âryenne, vers les Germains.

On attribue aux Mèdes l'introduction du système sacerdotal. Tout cela, au reste, est fort obscur ; en fait de documents, nous n'avons guère que le livre sacré de la Perse et son épopée nationale, le Zend-Avesta et le Shah-Maneh.

Le Shah-Maneh (Livre des Rois), cette œuvre immor-

1. J'aurai à consulter souvent pour ce chapitre et pour ceux qui suivent, le vaste travail de Creuzer (*Symbolique*) traduit et remanié par M. Guigniaut (*Religions de l'antiquité*).

telle de Firdousi, contient l'histoire entière de la Perse, depuis les temps fabuleux jusqu'à l'heure sombre où elle périt noyée dans l'islamisme.

Le Zend-Avesta (Parole vivante) passe pour avoir été écrit dans la langue zend, l'antique idiome des Médo-Perses, par Zerdouscht lui-même, que nous nommons Zoroastre. A quelle époque a-t-il vécu? Est-ce bien sous Cyaxare Ier, roi des Mèdes? N'y a-t-il pas eu plusieurs Zoroastres? Peu de questions sont plus controversées. En tout cas, le Zend-Avesta entier n'est point parvenu jusqu'à nous ; sur vingt et un livres, nous n'en possédons que trois et quelques fragments d'un quatrième.

C'est en consultant ces débris que les savants sont parvenus à retrouver les annales antiques de l'Iran, la lutte des deux principes, les préceptes moraux et religieux de Zoroastre, des hymnes et des prières. Ai-je besoin de dire que bien des doutes sont permis et que nous devons renoncer à connaître jamais d'une manière précise cette vieille religion, qui est aussi un vieux code et qui, selon l'usage, confond d'une manière absolue le citoyen et le croyant[1]?

Je voudrais montrer sur-le-champ quels sont les côtés lumineux de cette religion.

En premier lieu, nous sommes sortis du panthéisme complet : plus d'absorption, Dieu n'est pas le monde; Zoroastre lui-même se présente en qualité de simple prophète ; il n'est pas une incarnation de Dieu, comme Manou.

1. Anquetil-Duperron a traduit le Zend-Avesta.

Ensuite, l'idée de lutte, de lutte pour la lumière et pour le bien, se retrouve ici partout. Le devoir apparaît, non plus affaibli par l'anéantissement de la personnalité humaine qui a peine à se retrouver entre deux transmigrations, mais appuyé sur l'individu. Il semble, en vérité, que nous ne sommes pas loin de la liberté morale.

Remarquez, d'ailleurs, que nous venons d'entrer dans une des contrées les plus religieuses de l'antiquité. Les Persans ne ressemblent sous ce rapport ni aux Grecs ni aux Chinois : ils ont toute la ferveur que comporte une croyance nationale et obligatoire.

Ils prient beaucoup; osons le dire, ils prient trop. Ne connaissant pas cette prière continuelle qui se mêle à tout, qui fait que tout s'accomplit sous le regard de Dieu et en invoquant sa bénédiction, ils se perdent et s'abrutissent dans des récitations sans fin. Leurs prières ne sont plus que des litanies. Ne faut-il pas s'adresser à chaque Amschaspand, à chaque Ized, à chaque Ferver, aux génies du bien et à ceux du mal? La nature entière doit être invoquée, car elle est l'œuvre d'Ormuzd et il n'est pas une de ses forces dont la liturgie ne fasse mention.

Nous voilà, hélas! aux prises avec le naturalisme qu'aucun culte païen ne saurait exclure et avec le formalisme toujours prêt à tenir la place de la piété. Mais j'ai dit que je voulais signaler les beaux côtés de Zoroastre, j'y reviens.

S'il enseigne l'adoration des forces de la nature et particulièrement du feu, il faut convenir qu'il ne taille point d'idoles; c'est une noble exception dans le monde ancien.

Le maintien de notre identité personnelle dans une autre vie et la résurrection des corps, corollaire indispensable de cette doctrine, sont consacrés en termes formels par le Zend-Avesta : « Chaque homme ressuscitera de cette manière : leurs âmes d'abord, ensuite leurs corps dispersés dans le monde. L'âme reconnaîtra les corps et dira : C'est là mon père, c'est là mon frère, c'est là ma femme, ce sont là mes proches, tous mes parents. »

Laissez-moi rappeler aussi un magnifique symbole. Après la mort, l'âme voit apparaître devant elle son *Kerdar* vivant, c'est-à-dire le principe qui l'a animée, sa conscience morale[1].

Ce Kerdar apparaît à l'âme juste, apporté par une brise du midi. L'âme lui dit : « Qui es-tu ? Parmi les êtres qui habitent les corps, je n'en ai jamais vu de plus admirable. » Le Kerdar lui répond : « Je suis ta propre loi ; je suis ton désir pur, ta pensée pure, ta parole pure, ton action pure, ta loi pure... »

Le Kerdar de l'âme injuste, au contraire, est une forme horrible, apportée par le vent du nord. Interrogé par elle, il répond qu'il est son désir impur, sa pensée impure, sa parole impure, son action impure, sa loi impure.

A part la teinte de dualisme qui se retrouve ici, à part ce classement absolu qui crée deux races distinctes et ne voit que pureté chez les purs, qu'impureté chez les impurs, à part surtout l'exaltation d'une vertu dont la gloire est attribuée à l'homme et non pas à Dieu, il

1. J'emprunte à M. Brunel cette analyse tirée du Zend-Avesta et plusieurs autres détails.

est impossible de ne pas admirer le sentiment vrai de cette unité morale qui réside en nous, dont nous n'avons pas toujours pleine conscience, que semblent nier les inconséquences et les contradictions de nos vies, et qui se révèle dans sa réalité profonde au seuil de l'éternité.

Abordons maintenant les doctrines caractéristiques de Zoroastre. Fidèle au plan que nous nous sommes tracé, étudions-les au point de vue de la liberté.

Sans un Dieu personnel et libre, notre personnalité et notre liberté se sentent en grand péril. Le Dieu personnel et libre se trouve-t-il dans le Zend-Avesta?

Au-dessus de tous les êtres, à la source de l'existence, nous apercevons Zervan-Akérené, le *Temps sans bornes*. Rien ne ressemble moins à une personne. Vous diriez l'*Idée* de Hegel ou le *Grand Pan* dont les parcelles étaient répandues dans l'univers, ou le *Tout incréé* des brahmanes, gouffre béant et insensible qui a tout engendré et qui absorbera tout.

Évidemment la même pensée n'a cessé de tenter l'esprit humain : se passer de Dieu, douer la matière d'une sorte de divinité vague, ou plutôt d'une puissance en vertu de laquelle elle produit incessamment et aveuglément.

Elle produit, elle ne crée pas. Il n'y a point de créateur chez Zoroastre; du sein de ce Dieu suprême, muet et insensible qui rappelle trop les panthéismes, les êtres sortent en vertu d'une nécessité irrésistible; c'est une irradiation, une émanation, comme vous voudrez.

Zervan-Akérené donne ainsi naissance aux deux

principes, aux deux dieux, à Ormuzd et à Ahriman; la lumière et les ténèbres, le bien et le mal émergent de l'éternité. Les hommes s'occuperont de la lumière et des ténèbres, d'Ormuzd et d'Ahriman; ils oublieront le Temps sans bornes; à peine fait-on mention de lui dans le culte. On dirait que le génie persan, plus pratique que le génie indien, s'est défié du Dieu impersonnel et a refusé d'adorer sérieusement une idée qui n'est pas un être.

Ce qui est très-sérieux ici, c'est le dualisme. Zervan-Akéréné contient en lui de toute éternité et enfante dans le temps deux principes ennemis; le bien et le mal commencent à lutter. Or ce n'est pas le bien qui vient de Dieu et le mal qui vient de la créature déchue, homme ou ange; il n'y a ici ni Adam et Ève ni Satan, il y a un dieu mauvais en lutte avec le dieu bon. Même aux époques sombres où le rôle du diable a été étrangement amplifié et dénaturé, nul n'a songé à lui attribuer un pareil rôle.

A chacune des émanations d'Ormuzd, Ahriman en oppose une autre destinée à la combattre et à la gâter. — Ormuzd a placé autour de son trône les sept Amschaspands ou princes de lumière dont il est lui-même le chef, au-dessous les vingt-huit Izeds ou génies de tout ce qui est bon, au-dessous encore les innombrables Fervers; Ahriman se forme aussi une cour, les sept dews supérieurs et une armée immense de dews inférieurs. Ormuzd donne naissance aux bêtes utiles, aux bonnes plantes, aux vents favorables; Ahriman donne naissance aux bêtes féroces, aux plantes vénéneuses et aux tempêtes.

Je n'ignore pas qu'Ormuzd est au-dessus d'Ahriman; ils sont rivaux sans être égaux : « Le jour est venu d'abord, la nuit n'est venue qu'après. » Les livres sacrés des Persans nous montrent ailleurs Ahriman incapable de résister à Ormuzd : « Ormuzd prononça une fois la parole, et Ahriman eut le corps brisé de frayeur; il la dit deux fois, et Ahriman tomba sur ses genoux ; il la prononça vingt et une fois, et Ahriman fut accablé et sans force; et Ormuzd veilla sur son peuple. »

Le dualisme de Zoroastre n'est pas le dualisme grossier des Manichéens, il est réel cependant. La rivalité, même inégale, est une notion monstrueuse, qui ébranle les bases mêmes de la morale. On ne sait plus où l'on en est lorsqu'on voit le génie du mal procéder en droite ligne de l'Être éternel, puis prendre sa place d'emblée en face du dieu supérieur et bon. « Je parle clairement, dit Ormuzd; au commencement du monde céleste, il me dit : O toi qui es l'Excellence, Je suis le Crime. »

On peut essayer bien des explications subtiles; le Zend-Avesta, réduit à ses quelques pages à demi déchirées et qui n'appartiennent pas toutes à la même époque, prête admirablement aux dissertations; je me garderai d'y entrer. Admettons, c'est le meilleur parti, les interprétations les plus favorables : Ormuzd est supérieur à Ahriman ; lui seul est véritablement Dieu; il n'en demeure pas moins certain que le mal s'est posé dès la première heure vis-à-vis du bien ; le mal n'est pas Dieu, comme chez les panthéistes qui ne peuvent rien exclure de la substance universelle, mais le mal existe de plein droit en quelque sorte, Ahriman sort directement ainsi qu'Ormuzd du sein de Zervan-Akéréné.

Ceci est énorme. Le problème du mal, quoi qu'on fasse, sera toujours le problème de la liberté. Si vous faites du mal une portion intégrante de Dieu comme le panthéisme, ou une émanation primitive de Dieu comme Zoroastre, la liberté morale est atteinte dans son essence. Ne soyez point surpris alors quand les hommes mauvais se placeront vis-à-vis des bons, de la même manière qu'Ahriman s'est placé vis-à-vis d'Ormuzd : le dieu mauvais et inférieur a ses peuples, puisque le dieu bon et supérieur a les siens ; deux mondes rivaux surgissent, et les bons sont bons parce qu'ils sont d'Ormuzd, et les mauvais sont mauvais parce qu'ils sont d'Ahriman ; la liberté, la conscience, n'ont rien à y voir. Il y a deux principes primitifs, il faut qu'il y ait deux espèces d'êtres, deux races d'hommes : la race de lumière et la race de ténèbres.

Je ne connais qu'une solution de problème du mal qui maintienne la liberté, c'est celle qui met en jeu le libre arbitre. Dieu a créé des êtres libres et responsables, c'est-à-dire capables de choisir le bien ou le mal. Un libre choix introduit le mal sur la terre, un libre choix pourra ramener au bien.

Le Zend-Avesta lutte honorablement contre son propre système et cherche à mettre dans la morale la liberté qu'il n'a pas mise dans le dogme. Bien plus, il essaye aussi de la rétablir dans le dogme : certains passages du Zend-Avesta donnent à penser qu'Ahriman était originairement bon. — Y gagne-t-on grand'chose? J'en doute, pour ma part. Un Dieu qui devient mauvais par jalousie, c'est une déification du mal non moins effrayante à coup sûr que celle qui résulterait de la coexistence immédiate et primitive de deux principes ennemis.

Cette coexistence primitive s'accorde seule avec l'ensemble du système. Il y a un dualisme fondamental dans le Zend-Avesta : on y sent la lutte de l'agriculteur contre le pasteur, de l'Iran, terre bénie d'Ormuzd, contre le Touran, terre maudite d'Ahriman, qu'habite un affreux peuple tartare courant le pays avec ses troupeaux.

Le combat du bon et du mauvais principe forme tellement l'essence de la religion persane, que Firdousi, tout musulman qu'il est, s'en est constamment inspiré. Son *Livre des Rois* serait, au besoin, le commentaire naïf et fidèle du Zend-Avesta. On y verrait à quel point les traditions persanes sont dualistes.

Si nous conservions quelque doute, nous n'aurions qu'à considérer les déclarations du Zend-Avesta qui concernent le jugement et la vie future. La fin correspond au commencement; un salut magique correspond à une influence non moins irrésistible du mauvais principe. Le libre arbitre, qui ne joue aucun rôle dans l'avénement du mal, n'en jouera aucun dans sa destruction. Dès lors, point de morale digne de ce nom; ici encore, comme dans le brahmanisme, comme dans le bouddhisme, comme chez Confucius, un principe de mort rendra inutiles les meilleures maximes. Il y a longtemps qu'on joue à ce jeu, faire des esclaves et leur dire : Soyez libres! tuer les gens et leur dire : Vivez!

Le jugement prononcé sur les âmes après la mort est bien basé sur cette notion de responsabilité qui suppose le libre arbitre : les âmes pures peuvent seules passer le pont Tchinevad et entrer dans le paradis; les injustes sont précipités dans le Douzakh, dans l'abîme

ténébreux d'Ahriman. Mais vient le jour de la résurrection universelle : chaque âme se revêt de son corps, un jugement solennel a lieu, les uns retournent au paradis et les autres en enfer ; le châtiment des uns et le bonheur des autres durent trois journées, après quoi s'accomplit la grande épuration par le feu.

« Tout homme passera par les métaux fondus, comme dans un bain de lait chaud, et sera purifié. De cette manière les *darvands* (damnés) aussi bien que les justes deviendront excellents et heureux, et tous ensemble, unis dans une même œuvre, feront un grand sacrifice à Ormuzd et aux Amschaspands. »

« Le plus méchant des darvands sera pur, excellent, céleste ; oui, il deviendra céleste, ce menteur, ce méchant. Il deviendra saint, excellent, céleste, ce cruel. »

Ahriman, éperdu, sera saisi lui-même par la puissance d'Ormuzd, il sera plongé lui aussi dans le fleuve des métaux coulants. Et son impureté, brûlée par ces métaux, deviendra pure.

Ainsi Ahriman, les dews, les méchants, tout se transformera subitement sous l'action du feu, sans l'intervention du moindre agent de moralité et de liberté. Le contact du métal coulant produira en un instant ce que les grâces de Dieu et les luttes intérieures de l'homme n'ont pu produire.

Je ne crois pas que l'atténuation du péché et la négation de l'être moral aient jamais été poussées plus loin. Pas un mouvement de conscience, pas un cri de repentir, pas même un appel au repentir ; non, que le fleuve brûlant s'avance et le mal s'en ira comme il est venu, en dehors de toute libre détermination des êtres responsables! On se demande, en vérité, pourquoi, le

remède étant si simple, il n'a pas été employé plus tôt. A quoi bon ces préceptes du Zend-Avesta, quand le métal coulant doit suffire ? A quoi bon cette longue mise en scène de principes ennemis, de race de ténèbres et de race de lumière ? Pourquoi ne nous donne-t-on pas bien vite le tableau final, la conversion universelle par le feu, la dévotion imprévue d'Ahriman et de ses dews, le sacrifice solennel offert d'un même cœur par les mauvais et par les bons ?

On me comprend, nul ne souhaiterait plus que moi l'abolition du mal ; si je proteste contre le coup de théâtre de Zoroastre, c'est que son fleuve brûlant n'anéantit pas seulement le mal, il anéantit la liberté.

La morale y périt aussi, cela va de soi, et c'est vraiment dommage, car le Zend-Avesta est rempli de préceptes qui ne sont pas seulement bons, mais énergiques. Au sein de cette atmosphère de lutte où nous font vivre les deux principes toujours aux prises, nous respirons une senteur de vie ; on croirait volontiers que la liberté n'est pas loin. Il y a je ne sais quoi de viril et de vaillant dans ce bruit de guerre, dans ces sons répétés de la trompette sacrée qui appelle les hommes à combattre Ahriman et ses légions infernales.

La bataille n'est pas seulement au fond du cœur : la nature entière lui sert de théâtre ; les travaux des champs sont une attaque dirigée contre les mauvaises plantes d'Ahriman ; la destruction des bêtes féroces est une victoire sur Ahriman.

Point d'élément ascétique chez Zoroastre. On sent bien, je le répète, que la Perse est le contre-poids de l'Inde ; à peine sommes-nous encore en Orient. Au lieu

des macérations, la joie et le travail; au lieu du besoin d'échapper à l'existence, la vie acceptée comme un bien; au lieu de la matière maudite, la matière sanctifiée, car elle appartient à la création d'Ormuzd aussi bien qu'à celle de son rival.

Préoccupé de la guerre à faire au mal, le Zend-Avesta a un caractère essentiellement pratique qui nous transporte à mille lieues de ces gigantesques panthéismes où la conscience de la vie se perd avec celle de la réalité, où la divinité qui est tout finit par n'être rien, où les incarnations divines errent semblables à des ombres, où, écrasée par l'exubérance d'un monde fantastique, l'âme se penche vers le néant.

Ici, tout est réel, simple, tangible, dans le ciel et sur la terre. Le devoir est clair : il faut accroître l'empire d'Ormuzd et restreindre celui d'Ahriman. L'idée de la solidarité humaine se fait jour; ce serait la charité, si Zoroastre allait jusqu'au pardon des offenses et jusqu'à l'amour des ennemis.

Il va du moins jusqu'à la répudiation de cette béatitude égoïste où le brahmane aime à se plonger, ne songeant qu'à son salut personnel, se plaisant dans sa dévotion solitaire, oubliant ses frères pour hâter l'heure si désirée de son absorption en Dieu. Le Zend-Avesta renferme des prières pour les méchants; chaque fidèle implore leur conversion, celle des dews, celle d'Ahriman lui-même.

Lorsque je vois ces beaux préceptes, je m'explique les dignes guèbres et les honnêtes parsis dont les voyageurs nous racontent les vertus. Mais, d'un autre côté, je comprends que la morale de Zoroastre soit mieux obéie aujourd'hui par ses derniers représentants, assez

peu orthodoxes, qu'elle ne l'était à l'époque où le dogme, dans sa pleine vigueur, pesait sur les âmes et les empêchait de s'affranchir.

Non-seulement la morale de Zoroastre est privée de mobile, non-seulement aucun amour divin ne vient émouvoir le cœur des hommes, non-seulement on ne découvre dans le Zend-Avesta ni expiation, ni grâce, ni tendresses ineffables, il est trop certain en outre que le mal, qui y est sans cesse dénoncé, y est en même temps consacré. En présence d'un mal nécessaire, la conscience se trouble et s'obscurcit.

Le mal nécessaire, c'est la grande erreur, à la fois métaphysique et morale, de Zoroastre. — Quand Zervan-Akéréné eut engendré la lumière, les ténèbres naquirent nécessairement : elles étaient nécessaires pour limiter le bon principe, sans elles il n'aurait pas eu à lutter et à faire effort ; le progrès aurait été impossible !

Ainsi le mal est la condition du progrès ; le mal est la condition du bien ; Ahriman est la condition d'Ormuzd. Il faut le principe impur en face du principe pur, il faut des hommes impurs en face des purs, il faut des animaux impurs en face des purs, il faut des plantes impures en face des pures. Cela est parfaitement logique, et tout dualisme qui sait ce qu'il dit doit proclamer la nécessité du mal. Mais avouez que la morale est un peu compromise quand elle a la nécessité du mal pour corollaire.

L'état social qui procède de Zoroastre ne renferme pas beaucoup d'éléments de liberté.

Si la polygamie semble exclue au premier coup

d'œil, le couple primitif étant donné pour modèle, l'histoire nous apprend ce qu'étaient les harems persans[1]. Le Zend-Avesta est étranger sans doute aux tendances monastiques si naturelles à l'Orient; il ne veut pas plus du célibat que des souffrances méritoires, et par là, ainsi que nous l'avons remarqué, il pousse à la vie naturelle et simple, il développe certains instincts énergiques et semblerait propre à créer un peuple libre, Mais, d'autre part, que de causes d'asservissement!

Voyez les castes. Quoique les distinctions soient ici beaucoup moins profondes que dans l'Inde, puisqu'il n'y a pas un peuple conquérant et un peuple conquis, la division en quatre ordres existe néanmoins : l'ordre des prêtres, celui des guerriers, celui des agriculteurs, celui des artisans et des marchands. Tous sont de la même race, tous descendent du même couple, l'affreuse doctrine des préexistences ne vient pas creuser des abîmes entre ceux-là et ceux-ci; toutefois, un autre abîme a été creusé, c'est celui qui sépare la caste sacerdotale de toutes les autres. La Perse est assujettie à un gouvernement clérical.

Les origines du magisme sont demeurées obscures. Quelques-uns le considèrent comme un élément étranger qui se serait greffé sur la religion et la civilisation persanes. Selon eux, la partie la plus ancienne du Zend-Avesta ne mentionnait pas les mages; ceux-ci, d'origine chaldéenne et plus semblables à une tribu qu'à une

1. La polygamie marche ici avec l'inceste. Les témoignages historiques semblent prouver qu'un Persan pouvait épouser sa sœur, même sa fille ou sa mère!

caste, ne se seraient introduits qu'après la prise de Babylone par Cyrus.

J'ai vu cette hypothèse, je n'en ai pas vu les preuves. — Quoi qu'il en soit d'ailleurs, la Perse, telle que nous la connaissons, remet à la caste sacerdotale un pouvoir immense. Les mages sont les seuls savants[1], en même temps que les seuls prêtres et les seuls interprètes des livres sacrés. La politique, l'administration, sont plus ou moins dans leurs mains. La religion et la législation étant inséparables (tout le monde païen en est là), il ne se rencontre point d'acte qui ne devienne un acte religieux, jusqu'au cérémonial de la cour. Aussi les mages règlent-ils en maîtres la vie entière du roi, il faut qu'il les ait sans cesse à ses côtés.

Remarquons, en outre, que la caste des mages se subdivisait elle-même en trois classes : les apprentis, les maîtres, les maîtres accomplis. Ces derniers avaient seuls le droit d'offrir des sacrifices et des prières, de consulter l'avenir, d'interroger les astres et d'interpréter les songes.

Ceci nous ramène au côté grossièrement matériel du Zend-Avesta. Ces prêtres qui règlent la vie publique et privée, qui interviennent, sous prétexte de rites, dans les actions les plus indifférentes des citoyens, ont enveloppé la Perse d'un réseau de pratiques abrutissantes. Leur direction a enfanté toute une discipline : il y a des formules à réciter, des prescriptions incessantes à observer.

Il s'agit moins de se préserver du mal que d'éviter

1. On croit qu'ils étaient aussi les seuls juges.

le contact des souillures matérielles qui viennent d'Ahriman. Aussi les fidèles portent-ils, en priant et en mangeant, un voile qui empêche les souillures intérieures, telles que l'haleine, de toucher les choses sacrées.

En dépit des précautions, le plus habile se trouve souvent souillé. Alors le mage arrive, avec ses prières liturgiques, avec ses ablutions, et la purification s'opère. — Sous de telles influences, la partie spirituelle et élevée de la religion de Zoroastre ne pouvait que s'effacer bientôt pour faire place au formalisme. Or tous les formalismes se ressemblent, tous font des esclaves.

Si le despotisme n'a cessé de peser sur la Perse, nous en savons maintenant les raisons. Voici un peuple qui, sans tomber dans la langueur des Hindous ou dans l'indifférence des Chinois, n'a su marquer sa longue histoire par aucun mouvement de la pensée, par aucune manifestation du progrès moral, par aucun de ces symptômes auxquels on reconnaît que des hommes sentent, veulent et s'appartiennent. La Perse a eu certaines énergies et certaines vertus ; elle n'a eu aucune liberté. Une monarchie limitée par un clergé, voilà sa définition. A voir la taille que les bas-reliefs de Persépolis attribuent à ses rois [1], on devine que les sujets étaient peu de chose. Et quelle cour que cette cour du grand roi ! Des armées de serviteurs, un harem, et tout au fond, un homme, que dis-je, un homme ? un être supérieur, invisible. Il va sans dire que les satrapes

1. Le même fait se reproduit en Égypte.

imitaient leur souverain et que chaque gouverneur de province disposait d'un pouvoir auquel on ne songeait guère à résister.

Individualisme et liberté, c'est tout un; or, quelle est en Perse la place de l'individu? Le Zend-Avesta avec sa morale annulée par son dualisme, le règne d'une caste de prêtres qui réduit la vie entière en pratiques et en formules, un code sacré qui est en même temps un code civil, réglant à la fois la religion, les mœurs, la politique, la liturgie et l'économie domestique, en voilà plus qu'il n'en faut pour réduire au néant les convictions personnelles. La Perse, selon la méthode païenne, charge la nation de croire, au lieu et place des individus.

Cela ne l'a pas empêchée d'avoir une réforme, très-nationale aussi et opérée de haut, celle de Zoroastre. Elle a eu, en outre, des philosophies et des sectes, celles-ci inclinant à la métempsycose indienne, celles-là penchant vers le scepticisme ; mais nous avons vu tout cela dans d'autres pays, où les fantaisies philosophiques et sectaires ont conservé, comme en Perse, ce caractère accommodant qui évite de mettre en péril l'unité et sait se prêter à l'accomplissement des rites.

Telle a été la Perse. J'ai dit le bien et le mal. Tout en signalant les causes de servitude morale qui ont pesé sur elle, j'ai reconnu avec joie ce qui la rend supérieure à l'Inde et à la Chine. La Perse a eu le ciel sur sa tête et la terre sous ses pieds; elle a connu les espérances éternelles, elle s'est proposé, non d'échapper à la vie, mais d'en remplir les devoirs. Il y a là tout un côté sain de ses croyances; il explique la vigueur d'une nationalité qui a été si lente à mourir.

Lorsqu'après cinq siècles de domination des Parthes arsacides, les Perses se lèvent comme un seul homme sous la conduite d'Artaxercès, lorsqu'ils rejettent leurs oppresseurs en Scythie et fondent la dynastie glorieuse des Sassanides, le Zend-Avesta reparaît avec eux, les idoles tombent, les temples sont abattus, le culte du feu recommence et un concile national, composé de quatre-vingt mille mages, manifeste la puissance d'une foi que le polythéisme avait supprimée sans parvenir à la détruire.

CHAPITRE VI

L'ARABIE, L'ASSYRIE ET LA SYRIE

Notre voyage en Orient serait incomplet si nous ne visitions ces peuples sémitiques qui y ont occupé une grande place. Outre les Hébreux, dont j'aurai à parler plus tard, les Arabes, les Assyriens, les Syriens, les Phéniciens, semblent devoir se ranger dans cette catégorie [1].

En mettant le pied sur le sol de l'Arabie, nous entrons dans un monde nouveau, aussi différent de la Perse que la Perse elle-même diffère de l'Inde ou de la Chine. L'Arabie antique adorait les astres, avant tout le soleil, dieu suprême; puis la lune et les étoiles, dieux subordonnés. Ce peuple vivant au désert, sous le ciel, adressait directement ses hommages aux manifestations les plus éclatantes des forces de la nature. La religion des astres est si bien la sienne, qu'elle a emprunté à l'une de ses principales tribus, les Sabéens, le nom bien connu de sabéisme.

Il y a mieux : l'Arabie, où rien ne change, où le

1. Voir Guigniaut et Creuzer, *Religions de l'antiquité*.

Bédouin de nos jours suit encore les mêmes sentiers qu'il suivait au temps de Moïse, a trouvé moyen, en dépit de Mahomet, de conserver quelques traces de ses vieilles croyances nationales. Un voyageur anglais, qui vient d'y faire un vrai voyage de découvertes et de le raconter admirablement [1], nous apprend qu'à l'exception des wahabites, qui sont très-musulmans, les Bédouins sont en général restés fidèles au sabéisme. Ils joignent à l'adoration journalière du soleil un culte fétichiste qui s'adresse à divers objets et en particulier aux tombeaux de leurs ancêtres.

Nous sommes donc ici en dehors du polythéisme proprement dit. Non-seulement il n'y a ni images ni idoles, mais le dieu soleil l'emporte tellement, que l'adoration complète ne s'adresse peut-être qu'à lui seul.

Est-ce certain ? Je ne l'examine pas. En tout cas, le fait est moins rare qu'on ne le suppose. La notion du dieu unique, antérieure aux polythéismes, aux panthéismes, aux fétichismes, et dont on retrouve la trace partout sous la forme d'un être suprême plus ou moins distinct, s'est conservée principalement chez quelques populations errantes et isolées. Ce qui est faux quand il s'agit des sémites en général peut être vrai quand il s'agit de certaines portions du désert arabe. Au fond d'un autre désert, d'autres tribus nomades, les Peaux-Rouges d'Amérique, n'ont d'autre divinité que le Grand Esprit. Mais quel rapport y a-t-il entre le Grand Esprit et le Dieu personnel, libre, créateur et père?

Il est nécessaire d'insister sur ce point parce qu'on

1. Palgrave.

a inventé, pour expliquer le monothéisme des Juifs, le prétendu monothéisme naturel de la race sémitique. Or, sans vouloir entrer dans aucune controverse, je dois rappeler, au seul point de vue de l'histoire, d'abord que plusieurs peuples non sémitiques ont été aussi monothéistes que les Arabes, en second lieu que la plupart des peuples sémitiques n'ont été monothéistes à aucun degré.

Pour les Arabes eux-mêmes, il y aurait beaucoup à dire, et les superstitions grossières qui dominaient chez eux lors de la venue de Mahomet, l'adoration de la pierre noire en particulier, les idoles des diverses tribus réunies à la Kaaba de la Mecque et formant ainsi ce qu'on a justement nommé une sorte de panthéon sémitique, n'annoncent pas qu'ils fussent, malgré l'influence des Juifs et des chrétiens, des adorateurs bien décidés du Dieu unique.

Interrogez ensuite sur leur croyance les autres peuples sémitiques. L'Assyrie, la Syrie, la Phénicie, sont plongées, nous allons le voir, dans le polythéisme le plus fangeux. Les nations ismaélites qu'Israël rencontre (de vrais Arabes ceux-là) pratiquent un culte idolâtre et impur. Enfin les Juifs eux-mêmes sont si peu monothéistes dans l'âme, qu'ils retombent à chaque instant dans l'idolâtrie; ce sont les veaux d'or de Dan et de Béthel; c'est le culte de Baal; ce sont des croyances polythéistes obstinément empruntées à leurs voisins. Il faut les remontrances continuelles des prophètes pour maintenir à grand'peine deux tribus sur douze dans une fidélité souvent douteuse au culte du vrai Dieu.

Il se peut que les Sémites soient naturellement monothéistes. Seulement ce ne sont pas ceux que nous

connaissons et dont nous parle l'histoire : ce ne sont ni les Ammonites, ni les Madianites, ni les Moabites, ni les Assyriens, ni les Syriens, ni les Phéniciens, ni les Israélites.

Je ne demande pas à être cru sur parole et je me réserve de fournir mes preuves un peu plus loin; mais il fallait protester d'entrée contre la thèse au moins bizarre du monothéisme naturel des sémites.

Si l'Arabie est plus libre que l'Inde, que la Chine et que la Perse, elle doit moins cette liberté relative à l'affranchissement des âmes qu'aux circonstances extérieures, à la vie errante, à l'indépendance nécessaire du nomade. Il y a une liberté qui tient à la dispersion, à l'état sauvage, dépourvu de gouvernement et de lois. Les Peaux-Rouges que je viens de mentionner étaient libres, parce que dans leurs expéditions de chasse et de brigandage ils ne dépendaient guère que d'eux-mêmes.

La liberté morale dont nous nous occupons a d'autres bases, Dieu merci, que les accidents en vertu desquels certaines peuplades connaissent peu le joug parce qu'elles ignorent la règle. Quand l'occasion le fait, ces hommes libres sont d'affreux tyrans; ils s'abandonnent à leurs passions sans mesure et sans remords.

Le beau poëme d'Antar nous fait assister à cette existence du désert, où le vol à main armée occupe la première place, où l'on massacre, où l'on s'enrichit noblement de dépouilles. Il est vrai que cette existence a les énergies de la guerre comme elle en a les violences. A côté des meurtres, de l'esclavage, de la

polygamie, Antar nous montre des amours passionnés et d'héroïques dévouements.

L'Arabie est vivante, c'est quelque chose. Que de pays en Asie dont nous n'avons pu en dire autant !

J'invite ceux qui conserveraient des illusions sur le culte monothéiste du soleil, à voir ce qu'il est devenu à Ninive, à Babylone, à Damas, à Tyr, à Sidon, et jusqu'à Carthage. La ressemblance très-réelle de ces pays au point de vue religieux repose sur l'adoration de Baal (Seigneur), c'est-à-dire du soleil, adoration très-naturelle, j'en conviens, lorsque la notion sérieuse de Dieu s'efface du cœur. Le soleil, en effet, semble être la grande source de vie; chaleur, lumière, végétation, vents, vapeurs, pluies, fleurs, la force sous ses formes infiniment variées, tout vient de lui.

Mais, pour être naturel, le culte du soleil n'en est pas meilleur. Je ne me risquerai certes pas à le décrire tel qu'il se pratiquait à Babylone, à Ninive et à Tyr. Après avoir rappelé les chars symboliques du soleil, les zodiaques, les invocations adressées à la lune, aux planètes, aux étoiles principales, les feux sacramentels, les sépultures sur les hauteurs, on ne peut qu'indiquer par allusion les infamies gigantesques qui accompagnaient un tel culte, les mœurs qu'elles supposaient et qu'elles créaient. Essayez de vous représenter dans un tel milieu des consciences vivantes et un déploiement, si faible soit-il, de l'indépendance morale !

Voilà à quel niveau était descendue cette Babylone, la ville de Bel ou Baal, la capitale d'une des plus puissantes nations de l'antiquité. Lorsque Cyrus l'eut prise en dépit de ses murailles qui avaient trois cents pieds

de haut et vingt lieues de tour, lorsque la nouvelle eut pénétré, au bout d'une journée, jusque dans ses quartiers les plus éloignés, elle comprit que le temps de Baal était passé; avec la docilité qui caractérise les croyances impersonnelles, elle adopta le culte du vainqueur, c'était toujours le culte de l'État. Alors l'idolâtrie disparut et les Chaldéens entrèrent sans se faire prier au service de Zoroastre.

Mais deux choses demeurèrent : la vieille servitude et la vieille corruption. Alexandre, vainqueur de l'Asie, n'hésita pas à choisir Babylone pour en faire le théâtre des débauches au sein desquelles ses forces et sa vie se consumèrent si promptement.

Continuons à suivre dans sa marche le culte du soleil. A mesure qu'il avance vers l'ouest, il devient atroce, effrayant; ses impuretés se font un cortége de cruautés; son idolâtrie, qui se complique, est une idolâtrie de boue et de sang.

Ici encore il faut renoncer à décrire. Les peuples de ces climats brûlants adorent, avec le soleil, toutes les forces productives de la nature. Entre Moloch, le roi, Astarté, la Vénus impure, Adonis, l'enfant mutilé, ils se font le plus exécrable des systèmes religieux, le plus favorable aux passions mauvaises, le plus propre à détruire dans leur germe les énergies et les libertés morales.

En Syrie et en Phénicie, le soleil porte plusieurs noms et est adoré sous plusieurs formes : c'est Moloch, c'est Baal, c'est Melkart, l'Hercule phénicien, dont le temple principal est à Tyr et qu'on adore dans toutes les colonies phéniciennes, à Carthage, à Malte, à Gadès.

Mais partout, outre le soleil, pouvoir suprême et générateur, on adore d'autres divinités, la lune, les génies de la navigation ou cabires.

Cruelle, dissolue, faisant le trafic de la chair humaine, mutilant les enfants, approvisionnant les harems, la Phénicie gagne de l'argent, s'enivre de dissolutions et mêle à son culte immonde les cris des victimes brûlées entre les bras rougis du dieu soleil.

Aussi ne faudrait-il pas considérer de trop près les libertés politiques qui semblent poindre au sein de ces confédérations de villes commerçantes. Si les vastes entreprises et le mouvement des navigations lointaines ne leur permettent pas de dormir du sommeil qui a saisi d'autres nations, s'il y a là des colonies fondées, des mines exploitées en Espagne, des plans de voyage, des capitaux maniés avec hardiesse, la vie enfin que crée le grand négoce; si les hommes qui ont passé le détroit de Gadès et affronté les vagues de l'Océan ne peuvent pas être asservis à la façon des Hindous, leurs sujets et leurs esclaves ont payé cher ce que nous appelons leur liberté. Tyr et Carthage ont des sénats où une aristocratie marchande tient en échec le pouvoir royal; mais Tyr et Carthage sont les maîtres les plus durs qui aient épouvanté la terre de leur férocité. Et à côté des esclaves qu'on fouette et qu'on tue, je vois là d'autres esclaves, les maîtres, ceux qui délibèrent au sénat, les esclaves du lucre, les esclaves de la passion sans frein, les hommes d'argent qui n'ont plus ni cœur ni conscience.

Ah! les Hindous dont j'ai parlé étaient plus libres. Au moins, ils avaient la poésie; au moins, ils avaient le devoir; et tout courbés qu'ils étaient vers le gouffre

de l'absorption, il leur arrivait de rêver aux noblesses de l'âme, aux sublimes délicatesses de la vertu.

Tyr n'en est point là. Ses marchands sont des rois, comme dit la Bible, et en même temps le joug d'une croyance infernale les abaisse jusque dans la fange. Leur religion pèse sur eux, et certains traits de l'histoire semblent prouver que leur clergé possède un redoutable pouvoir; l'époux de Didon, sœur du roi de Tyr, n'est autre que le chef des prêtres Sicharbas.

Les comptoirs phéniciens ont propagé en divers lieux la cruelle religion de la Syrie[1].

Carthage est l'enfant le plus illustre de Tyr. Son Moloch et son Astarté sont connus. Qui peut penser à Carthage, sans voir l'affreuse statue d'airain et sans se souvenir des prêtresses d'Astarté?

Carthage a une constitution politique; elle a ses deux rois ou suffètes élus à vie, son assemblée générale; elle a ses discussions, elle a ses factions et ses familles rivales, les Hannon et les Barcas; mais derrière cet appareil de liberté on sent régner une incommensurable servitude. Je ne sais pas si le plus cruel des escla-

1. Les traces s'en retrouvent en dehors des peuples sémitiques.

Chez les Phrygiens, leur dieu du soleil, Attis, leur culte de Cybèle, leurs prêtres mutilés, les Galles, ne rappellent que trop les infamies dont j'ai tenté de donner une idée.

Chez les Chananéens, le même naturalisme plus ou moins panthéiste a enfanté les mêmes croyances. C'est toujours la puissance mâle, Baal, le soleil, et la puissance femelle, Astarté, la lune, sortis on ne sait quand de la Nuit éternelle, source première, ignorante, ignorée et insensible, dont on ferait au besoin un Dieu suprême; c'est toujours une série de divinités secondaires dans lesquelles se personnifient les forces de la nature; c'est toujours le culte souillé et sanglant.

vages n'est pas celui qui délibère. Un mensonge pèse sur la ville de négoce et de sang. Elle a des maîtres, ceux qui ne parlent pas, dont les décisions sont secrètes, dont les coups atteignent dans l'ombre. Le conseil des Cent est un despote qui vaut les rois de Babylone enfermés dans leur sérail.

Ce chapitre serait incomplet et mes affirmations paraîtraient peut-être hasardées, si je ne présentais à l'appui des preuves incontestables. — Considérée comme livre d'histoire, la Bible doit fournir sur les peuples avec lesquels Israël a été en contact, des renseignements d'autant moins suspects (je parle pour les gens qui n'acceptent pas la révélation), qu'ils sont donnés incidemment, qu'ils se reproduisent de cent façons, et que sous les plumes les plus diverses ils ne cessent de s'accorder. D'ailleurs, la religion et les mœurs de la Syrie, de l'Assyrie et de l'Arabie sont une portion de la vie même d'Israël.

Commençons par les plus proches voisins. La Syrie et la Phénicie touchaient au nord les dix tribus, c'est-à-dire la fraction d'Israël chez laquelle les coutumes païennes se sont reproduites avec le plus de constance et d'humiliante fidélité.

Je ne voudrais pas être injuste envers les Phéniciens. S'il est vrai qu'ils aient inventé l'écriture, ils méritent par cela seul la reconnaissance de quiconque tient une plume entre ses doigts. C'est d'ailleurs un de ces peuples qui ont su être grands avec un petit territoire. Rappelez-vous la description magnifique de Tyr, qui remplit le chapitre XXVIIme d'Ézéchiel : « Tes confins sont au cœur de la mer ; ceux qui t'ont bâtie t'ont rendue

parfaite en beauté..... Tu as rassasié plusieurs peuples par la traite des marchandises qu'on apporte de tes foires au delà des mers..... » — Il faut lire cela, il n'est pas permis d'en donner des extraits.

Mais, à côté de ces splendeurs des Phéniciens, quelles ignominies ! Un mot suffit : ce peuple adorait Astaroth, que la Bible appelle, et que la conscience humaine appelle aussi « l'abomination des Sidoniens. »

La Syrie avait Baal, comme la Phénicie, comme les Assyriens et comme les Philistins. « Manassé releva les autels de Baal et fit un bocage, ainsi que l'avait fait Achab, roi d'Israël. Il se prosterna devant toute l'armée des cieux [1]. »

Le culte de la Syrie, en somme, est aussi celui de la Phénicie. Baal et Astaroth vont ensemble, suivis de cette *armée des cieux*, dont la mention perpétuelle prouve que l'adoration des étoiles accompagnant celle du soleil et de la lune se trouve au fond de toutes les superstitions sémitiques. Je ne m'arrête pas à chercher d'ailleurs si les dieux principaux sont le soleil et la lune, ou les deux plus brillantes planètes, Jupiter et Vénus. Quant aux noms que la Syrie donnait à ses dieux, à quoi bon les rechercher [2] ?

En effet, les noms changent çà et là, mais les croyances ne changent guère. Avec le Dagon des Chananéens [3], comme avec le Baal et l'Astaroth de la Phénicie, nous voyons apparaître les rites les plus corrupteurs ou les

1. II, *Rois*, XXI, 3.
2. Rimmon est un des principaux.
3. L'arche ayant été amenée par les Philistins dans le temple

plus cruels. « Achaz fit des images de fonte aux Baalins. Il fit aussi des encensements dans la vallée du fils de Hinnom et fit brûler plusieurs de ses fils au feu, *selon les abominations des peuples que l'Éternel avait chassés de devant Israël* [1]. » — « Manassé rebâtit les hauts-lieux qu'Ézéchias avait démolis. Il fit *selon les abominations des peuples que Dieu avait chassés...*, car il rebâtit les hauts-lieux, les autels des Baalins, fit des bocages et se prosterna devant toute l'armée des cieux [2]. »

Je ne fatiguerai pas le lecteur en citant les passages analogues; ils sont innombrables, et partout nous voyons figurer cet ensemble : Baal et son cortége de dieux, les hauts-lieux et les bocages, le culte adressé aux astres.

En Assyrie, nous retrouvons le culte du soleil et de la lune, ou de Jupiter et de Vénus, peu importe, ainsi que celui des autres planètes et des étoiles. Chaque peuplade assyrienne avait, bien entendu, ses divinités favorites : la Bible, en racontant l'établissement des colons que Salmanazar avait envoyés dans la Samarie, nous fournit une énumération que je n'aurai garde d'épuiser [3]. Les gens de Babel firent Succoth-Bénoth, ceux de Cutle firent Nergal, ceux de Hémath firent Asima, etc., etc. Les idoles assyriennes se dressèrent donc de tous côtés, et l'Écriture ajoute : « Ceux de Sépharvajim brûlaient leurs enfants au feu. »

de leur dieu Dagon, à Asdod, on trouva le lendemain Dagon étendu, le visage contre terre, devant l'arche. I, *Samuel*, v.

1. II, *Chroniques*, XXVIII, 2 et 3.
2 II, *Chroniques*, XXXIII, 3 à 7.
3. II, *Rois*, XVII, 29 à 31.

Parmi ces divinités grossières qui disparaissent devant la conquête de Cyrus et devant la religion de Zoroastre, Nébo occupe une des premières places; mais la première incontestablement appartient, comme toujours, à Baal, qui prend ici le nom de Bel : « Bel est tombé sur ses genoux. » Le roi de Babylone s'exprime ainsi lui-même : « Daniel, qui a nom Belsatsar, *du nom de mon dieu* [1]. » L'Assyrie a autant d'idoles que la Syrie. « Les jours viennent où je prendrai les images taillées de Babylone [2]. »

Mais les Arabes, du moins, n'étaient pas idolâtres! Eh bien, passons le Jourdain, visitons dans leurs déserts brûlants les Ammonites et les Moabites. La première rencontre d'Israël et de Moab est rapportée par le chapitre XXV du livre des *Nombres* : « Le peuple commença à se corrompre avec les filles de Moab, car elles convièrent le peuple aux sacrifices de leurs dieux et le peuple s'accoupla à Baal-Péhor [3]. »

Ailleurs Moab est appelé, du nom d'un de ses dieux, « le peuple de Kémos. » Ailleurs nous voyons un roi de Moab prendre son fils premier-né et l'offrir en holocauste sur le mur de sa capitale. Ailleurs, Josias

1. *Daniel*, IV, 8.
2. *Jérémie*, LI, 47.
3. Notez aussi les reproches que les prophètes ne cessent d'adresser aux Juifs à cause des idolâtries qu'ils avaient empruntées aux peuplades du désert : « Est-ce à moi, maison d'Israël, que vous avez offert des sacrifices dans le désert pendant quarante ans? au contraire, vous avez porté le tabernacle de votre Moloch et de Kijun, vos images et l'étoile de vos dieux. » (*Amos*, V, 25.)

profane les hauts-lieux que Salomon avait bâtis sur la montagne même des Oliviers, en face de Jérusalem ; ils étaient consacrés à Astaroth, l'abomination des Sidoniens, à Kémos, *celle des Moabites,* à Malcam, *celle des Ammonites*[1]. — Et Jérémie, dans les malédictions qu'il adresse aux Ammonites, s'écrie : « Hurle, Hesbon, car Malcam ira en captivité[2]. »

On le voit, un lien étroit réunit tous les peuples sémitiques, et ce n'est pas en vertu d'une fantaisie arbitraire que j'ai assemblé dans le même chapitre les Arabes, les Assyriens et les Syriens. Non-seulement leurs langues ont un fond commun et se distinguent des langues indo-européennes par plusieurs caractères essentiels[3], mais leurs religions, sorties de la source commune du sabéisme, aboutissent également à un polythéisme idolâtre enté sur l'adoration du soleil et des étoiles.

Tous nous ont présenté le nom générique du grand dieu Baal, qui reparaît aussi bien à Carthage chez les Anni*bal* et les Asdru*bal* qu'à Babylone chez les *Bel*satsar. Tous allument un feu sacré dans leurs temples et organisent des orgies sacrées. C'est contre tous que les prophètes ne cessent de s'élever, en dénonçant les idolâtries fort peu diverses qui assaillent Israël par le Nord et par le Sud, par l'Orient et par l'Occident. Écoutez :

« Les enfants d'Israël se mirent à servir les Baalins et Astaroth, les dieux de Syrie, les dieux de Sidon, les

1. II, *Rois,* III, 27, et XXIII, 13.
2. *Jérémie*, XLIX, 3.
3. Entre autres, l'écriture usuelle sans voyelles.

dieux de Moab, les dieux des enfants d'Ammon et les dieux des Philistins[1]. »

« Même il y avait des gens au pays prostitués à l'impureté, selon les abominations des peuples que l'Éternel avait chassés de devant Israël[2]. »

Le second livre des *Rois*[3] nous montre les enfants d'Israël qui font passer par le feu leurs fils et leurs filles. Au chapitre XXI du même livre, Manassé bâtit des autels « à toute l'armée des cieux » dans la maison même de l'Éternel, à Jérusalem, et fait passer son fils par le feu. Au chapitre XXIIIme, Josias abolit les encensements offerts à Baal, au soleil, à la lune et aux astres; il démolit la maison de prostitution sacrée; il ôte de devant la maison de l'Éternel les chevaux consacrés au soleil.

Nous pouvons juger maintenant, pièces en main, du monothéisme naturel qui aurait caractérisé les peuples sémitiques et de l'appui que cette croyance aurait donné chez eux à la liberté morale! Je cherche un peuple sémitique, un seul, qui soit monothéiste, et je ne le trouve pas. Leur instinct les pousse si peu de ce côté, qu'Israël lui-même, ce représentant unique du monothéisme, ne l'est, on peut le dire, qu'à son corps défendant. Son histoire, pendant des siècles, se compose d'une suite non interrompue d'efforts pour échapper au monothéisme. Toutes les idoles des nations voisines, sans qu'il en manque une, sont adorées par lui, Baal, Astaroth, Moloch, Kémos, Thammez et toute

1. *Juges*, x, 6.
2. I, *Rois*, xiv, 22 à 24.
3. Chap. xvii.

l'armée des cieux. Ce sont idolâtries sur idolâtries et réformes sur réformes. A Jérusalem, les réformes tiennent à peu près pied aux idolâtries; mais dans les dix tribus, c'est-à-dire dans la plus grande partie d'Israël, les penchants polythéistes du peuple l'emportent décidément. « Samarie, s'écrie Osée, ton veau t'a chassée loin. » Et Samarie ne s'en est pas tenue à son veau d'or; elle s'est donnée à Baal. Si ses prêtres sont un moment vaincus par Élie [1], ils ne tardent pas à prendre leur revanche; le peuple est pour eux, et Élie, fuyant la colère de Jézabel, a le sentiment d'être resté seul fidèle au vrai Dieu. C'est alors qu'il s'écrie dans l'amertume de son cœur : « C'est assez, ô Éternel, prends maintenant mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères [2]. »

Désormais les dix tribus appartiennent à l'idolâtrie et se distinguent toujours moins des autres peuples sémitiques. Que Jéhu vienne et extermine avec la race d'Achab les prêtres attachés au service de Baal, lui-même aura soin de laisser debout les veaux d'or et, respectant un polythéisme qui est vraiment la

1. Voir la scène redoutable du Carmel. I, *Rois*, XVIII.

2. Sans la Bible qui éclaire ici toute la question, il serait bien malaisé de connaître les croyances et les mœurs des pays sémitiques, et de constater cette grande unité centrale du sabéisme qui les relie entre eux. Les cultes grossiers fondés sur l'adoration des astres, apparaissant aussi bien chez les tribus arabes de Madian et de Moab que dans les riches cités corrompues de la Phénicie et de la Chaldée, en disent cent fois plus sur la commune origine de ces peuples et sur l'ébranlement des bases de la liberté morale au milieu d'eux, que ne pourraient le faire quelques données douteuses empruntées aux historiens grecs ou aux traducteurs des traducteurs de Sanchoniaton.

religion nationale, il tiendra ouverte la porte par laquelle toutes les idoles des pays voisins reviendront bientôt en Palestine pour n'en plus sortir de longtemps.

CHAPITRE VII

L'ÉGYPTE

Dans le temple de Saïs on lit, sur la statue d'Isis : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera, et aucun mortel n'a encore levé mon voile. »

Cette inscription me revenait à la pensée lorsque je remontais le Nil, il y a vingt ans de cela. J'avais beau regarder et admirer, j'avais beau étudier les livres et entasser sur la table de ma cange ces monceaux de notes qui sont l'illusion, la consolation (et le désespoir) des ignorants tels que moi, je ne parvenais pas à comprendre la mythologie égyptienne.

Oui, l'inscription a raison, aucun mortel n'a levé le voile. Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé. Il faudrait citer ici avec Creuzer et Guigniaut, avec Brunel, avec Ampère, avec Champollion, avec M. Mariette, avec M. Alfred Maury, une foule d'écrivains, parmi lesquels les voyageurs anglais occupent une large place.

On a déroulé les papyrus, on a déchiffré les hiéroglyphes, et qu'a-t-on trouvé ? Point de livres antiques, des rituels. L'impression qui demeure, c'est que précisément pour comprendre l'Égypte il faut ne pas trop la comprendre, qu'elle est mystérieuse et doit

rester telle. Cette idée résume toutes celles que le voyageur recueille en la visitant. Je me trompe, une autre vient s'y joindre et la complète : l'immobilité. Rien n'est changé ; comme le Nil promène les mêmes ondes parmi les mêmes huttes et les mêmes palmiers, comme les mêmes monuments resplendissent sous le même soleil, les mêmes signes inintelligibles au vulgaire couvrent les pylônes et les obélisques. Impossible de rendre ce qu'il y a de massif, de puissant, et aussi de raide et d'uniforme, dans ces palais-temples, dans ces statues dont les jambes collées l'une à l'autre, dont les bras sans mouvement, dont l'attitude consacrée, annoncent que l'art égyptien avait ses règles posées par la religion. L'Inde doit produire une impression semblable ; et pourtant, quelle différence entre l'Inde et l'Égypte, ces deux pôles de la haute antiquité ! D'un côté, le pays de l'imagination poétique et des grandes épopées ; de l'autre, le pays enfermé dans la prose de ses pratiques invariables. D'un côté, le pays du panthéisme, des bûchers, de l'aspiration au non-être ; de l'autre, le pays du naturalisme et des momies, que préoccupe le désir de conserver les cadavres et de les faire vivre en quelque sorte au travers des siècles.

Les castes de l'Égypte diffèrent essentiellement de celles de l'Inde. Nous ne rencontrons pas sur les bords du Nil ces classes qui sont des races, séparées par l'infranchissable barrière qu'élèvent les vices et la sainteté des existences antérieures. Il y sans doute des castes, celle des prêtres, celle des guerriers, celle des artisans et celle des paysans ; mais elles peuvent se toucher sans se souiller. Longtemps on a cru que les profes-

sions étaient héréditaires, et l'on sait en quels termes Bossuet vante cette prétendue coutume qui fait pour lui de l'Égypte une sorte de société idéale. L'Égypte n'a pas mérité ses éloges; des découvertes récentes établissent que, dans l'intérieur des castes, le fils n'était point forcé d'exercer le métier de son père.

Ce qui a écrasé et asservi l'Égypte, c'est moins la distinction des castes que la prépondérance de l'une d'elles. Nulle part peut-être le sacerdoce n'a dominé à ce point la société. Non-seulement les rois ont été longtemps choisis dans la caste des prêtres, ceux-ci en outre n'ont pas cessé de se tenir auprès et souvent au-dessus des rois. Élevés dans l'enceinte des temples, servis par les fils des prêtres, les souverains n'étaient pas plutôt montés sur le trône, qu'on leur conférait, pour ainsi dire, la prêtrise : ils étaient initiés aux doctrines sacerdotales, ils prenaient un nom sacerdotal. Bien mieux, ils devenaient des incarnations visibles de la divinité, adorés à peu près pendant leur vie et destinés à être adorés tout à fait après leur mort. La théocratie assurément ne saurait revêtir une forme plus authentique : tantôt rois chefs des prêtres, tantôt rois serviteurs des prêtres, et le plus souvent sans doute l'un et l'autre à la fois, ils personnifient en eux l'alliance intime, je ne dis pas assez, la confusion absolue du trône et du sacerdoce, du temporel et du spirituel.

On sent bien qu'en Égypte la civilisation a descendu le Nil, qu'elle est venue de cette vieille Méroë sur laquelle Diodore de Sicile donne de si étranges détails. — Là, pour élire le roi, les prêtres choisissent d'abord les principaux de leur caste; puis un oracle d'Ammon

choisit parmi ces candidats. Lorsque les prêtres veulent que le roi meure, ils le lui ordonnent de la part d'Ammon. Les oracles décident de la paix et de la guerre.

Les prêtres égyptiens semblent être aussi, quoiqu'à un moindre degré, les maîtres du pays. Ils rendent la justice, ils administrent, ils répartissent les impôts, ils ont (chose énorme) le monopole de la science. Le rempart des initiations s'élève entre le peuple et le clergé : il faut être initié pour comprendre la religion ; il faut être initié pour lire les inscriptions gravées sur les monuments nationaux. Une langue hiératique, réservée aux initiés, fait bonne garde autour d'une science hiératique.

Aussi y a-t-il bientôt une religion des prêtres et une religion du peuple. Celui-ci s'en tient à ce qu'on lui donne, au fétichisme. Chaque ville a une fondation destinée à nourrir l'animal consacré à sa divinité particulière ; ce sont des chats, des chiens, des ibis, des éperviers et des crocodiles.

Les prêtres étaient les hommes supérieurs : toujours vêtus de lin, purifiés par des ablutions perpétuelles, ils formaient comme une nation sainte au milieu de la nation profane. Si parfois des monarques puissants avaient l'audace de secouer pendant leur vie le joug des directions sacerdotales, le jour de leur mort amenait une solennelle revanche. La momie, selon l'usage, passait en jugement. Or le jugement, qui l'inspirait ? qui le dictait ? Le peuple ne se prononçait qu'après avoir entendu le discours d'un prêtre. Quel roi ne devait trembler en pensant à ce réquisitoire d'outre-tombe, qui pouvait conclure à le priver de la sépulture

sacrée, à effacer son nom des monuments, à l'arrêter net au moment où il achevait de devenir dieu et à confisquer son apothéose [1]?

Plus j'avance, et plus j'étouffe; cela me rappelle l'impression qu'on éprouve dans les étroits couloirs qui mènent à la chambre centrale, au cœur de la grande pyramide. Lorsque je me promène parmi les institutions et les croyances de l'Égypte, il me semble toujours que je marche dans ces ténèbres mal éclairées par des torches, que l'air va manquer et qu'une montagne artificielle est amoncelée sur ma tête.

Avançons cependant, et, fidèles à notre méthode, ne nous demandons pas si les systèmes sont vrais ou faux, demandons-nous s'ils affranchissent l'âme humaine ou s'ils l'asservissent. La question de liberté nous occupe seule; après cela, rien n'empêche (ce n'est pas notre affaire) qu'elle ne devienne une question de vérité.

Qu'était la religion égyptienne? Pour le peuple, un fétichisme; pour les initiés, un naturalisme plus ou moins savant, au sommet duquel figure, selon l'usage, un être indéterminé, source inconsciente de laquelle tout sort.

L'être indéterminé ne devrait pas nous surprendre,

1. Le clergé, qui pouvait priver le pharaon de tous les honneurs après sa mort, pouvait aussi lui en accorder de son vivant. Lisez l'inscription de Rosette : « Il a donc plu aux prêtres de tous les temples du pays de décréter que tous les honneurs appartenant au roi Ptolémée toujours vivant, le bien-aimé de Phtha, dieu Épiphane très-gracieux, ainsi que ceux qui sont dus à son épouse et à sa mère, seront considérablement augmentés..... »

nous, les contemporains de Hégel; nous devrions concevoir aussi bien que les néo-platoniciens d'Alexandrie ce qu'est un Dieu sans pensée, sans volonté et sans affection; et pourtant, il faut bien l'avouer pour ce qui me concerne, je n'y ai jamais rien compris. D'aucuns sont parvenus à découvrir dans la religion égyptienne, je le sais, un vaste système de métaphysique. Je n'en suis pas là, et le lecteur voudra bien me permettre de lui exposer, en hésitant, le peu que j'entrevois.

Ce qui ajoute à mon embarras, c'est que, grâce au système de l'émanation manié avec cette profondeur mêlée de subtilité qui a fait la gloire des philosophies égyptiennes, les dieux sortent les uns des autres, rentrent les uns dans les autres, reparaissent sous trois ou quatre noms différents. Vous croyez connaître Osiris, une émanation de l'Être infini qui s'est incarnée et est descendue jusqu'à la condition humaine? Détrompez-vous; Osiris est à la fois un petit dieu et un grand dieu, un dieu du troisième ordre et un dieu du premier. Si la vie spirituelle est représentée par Anubis, elle l'est aussi par Toth et par Hermès. Isis, la grande déesse, a commencé par être Athor, ou la nuit profonde; elle est ensuite Néith, en recevant l'esprit industrieux; enfin elle devient Isis, qui est la nature féconde [1].

1. Voir M. Le Bas, *Précis de l'histoire ancienne.*

Si j'en étais capable, j'essayerais de suivre ici les savants égyptologues qui ont découvert dans les papyrus le dogme d'un Dieu suprême (Chnouphis) créant et animant la nature (Néith), laquelle engendre le dieu-soleil (Ammon-Ra). — Du dieu-soleil provient toute divinité et toute vie. C'est à partir de lui que se déroulent

Nous sommes évidemment chez un peuple habitué aux transmigrations. Or, si la métempsycose a ses grâces spéciales, si un Pythagore se souvient d'avoir combattu au siége de Troie, le commun des martyrs s'y embrouille et s'y perd. Je ne suis pas sûr qu'Isis se souvînt clairement d'avoir été Neith et Athor. L'avoir été? Je suis bien hardi de parler au passé! Elle l'a été et elle l'est. Les dieux égyptiens se transforment sans cesse, font échange de nom et d'office, ce qui rend d'autant plus respectable, bien entendu, la science hiératique de l'Égypte.

Ses dogmes avaient un sens profond, qui en doute? Pour ne dire que ce que j'entends, j'indiquerai l'origine évidente d'un des mythes, celui d'Isis, d'Osiris et de Typhon. Quiconque a vu l'Égypte ne peut conserver l'ombre d'un doute sur ce point. Comme toute vie procède du Nil, comme la terre est fécondée par le fleuve, comme l'obstacle vient des sables que pousse l'affreux désert, il est évident qu'Isis est la terre, l'Égypte; qu'Osiris est l'eau, le Nil; que Typhon est le sable, le désert. Isis aime passionnément Osiris; Osiris

les triades, invariablement composées d'un dieu père, qui est l'époux d'une déesse mère et qui naît aussi d'elle, sous un autre nom, en qualité de fils. Connaissez-vous rien de rebutant comme ces métaphysiques théogéniques symbolisant l'action du soleil ou tout autre fait naturel, et ne répondant d'ailleurs à aucun besoin de l'âme? En vérité, qu'il y ait ou non une vague notion du Dieu unique au sommet de ces générations divines qui se remuent au sein des ténèbres sacerdotales de l'Égypte sans que la conscience y soit intéressée en rien, cela nous touche infiniment peu. La moindre parole d'amour importerait cent fois plus à notre indépendance morale.

naît, grandit et meurt; Typhon tue Osiris et menace Isis. C'est l'histoire de l'Égypte.

Le mythe ira se transfigurant. Isis, la mère universelle, sous la forme d'Athor (la nuit), conçoit un fils et une fille, qui sont Isis (encore Isis) et Osiris. Ils s'aiment déjà dans le sein de leur mère ; Isis est enceinte avant de naître et enfante Horus (un autre Osiris). Enfin ils naissent tous trois ensemble, le mari, la femme et le fils.

Je ne voudrais pas tenter ici une œuvre qui dépasserait de beaucoup mes forces et qui d'ailleurs sortirait de mon cadre, un essai de mythologie égyptienne. Je dois m'en tenir à indiquer sous quel joug de croyances sans clarté et sans entrailles le peuple du Nil était courbé. Je cherche un Dieu qu'on puisse aimer et prier, et je ne trouve que des allégories, des mythes, des incarnations, des divinités qui, afin de mieux perdre leur individualité, changent incessamment de rôle et de nom.

Si nous parcourions les trois ordres de dieux, les huit suprêmes, les douze intermédiaires, les sept inférieurs (j'indique ces chiffres en tremblant), nous verrions l'émanation et la transformation se donner étrangement carrière. Chaque dieu figure plus ou moins dans les trois ordres, il émane de lui-même et se reproduit de sphère en sphère. En vérité, les prêtres égyptiens n'avaient pas besoin des hiéroglyphes pour empêcher les profanes de pénétrer dans la science sacrée[1].

1. On me saura gré de laisser dormir et le panthéisme de l'Égypte (livres d'Hermès), et le dualisme (Athor et Kneph), et les grands dieux métaphysiques (Ammon, Kneph, Athor, Phtha, Thot).

Au-dessous de la religion savante, qui tantôt exprime des doctrines métaphysiques, tantôt symbolise des puissances naturelles ou des sentiments moraux, se tiennent les dieux populaires, les fétiches.

Or les dieux populaires sont ceux qui, en tout pays, méritent le plus d'attention. Ce qui importe, c'est ce que pense, c'est ce que sent le grand nombre. Je ne consentirai jamais à juger une religion d'après les interprétations sublimes que lui donnent les gens instruits; je la jugerai d'après l'action qu'elle exerce sur l'âme et sur la vie des ignorants. Relève-t-elle? Améliore-t-elle? Et, pour m'en tenir à la question centrale qui nous occupe, affranchit-elle?

Les ibis, les chats et les oignons, que le vulgaire adore en Égypte, ne sont assurément aux yeux de la science sacerdotale que des représentations de la divinité présente partout ou des forces de la nature; aux yeux de l'artisan le symbole est une idole. Ce bélier, symbole d'Ammon, ce chien, symbole d'Anubis, ce taureau, symbole d'Osiris, sont des dieux auxquels il adresse ses hommages. Nous rencontrons ici le fétichisme pur et simple, nous nous sentons en terre africaine.

Peut-être deux religions se sont-elles rencontrées aux bords du Nil, les superstitions indigènes et un culte plus savant venu avec des envahisseurs étrangers; peut-être a-t-on amalgamé tant bien que mal les deux croyances en amalgamant les deux peuples; la méthode païenne excelle à conclure de telles alliances, les religions impersonnelles entrent sans peine en arrangement.

Quoi qu'il en soit, le pays se trouva consacré aux fétiches. On le répartit entre les dieux populaires. Ici était la région du bouc, ailleurs celle du chat ou celle du loup. Chaque ville, bien plus, chaque maison avait ses animaux protecteurs dont les momies étaient conservées avec soin. Le bœuf Apis[1], adoré par l'Égypte entière, était l'expression la plus complète du culte dont je parle et que comprendraient mieux que nous les nègres prosternés devant les serpents.

Mais, nous dit-on, le beau côté de la religion égyptienne, c'est sa doctrine de l'immortalité, et celle-là est populaire; la distinction du sacré et du profane s'arrête au bord du tombeau, les initiés et les ignorants ont des droits égaux à l'existence à venir!

Par malheur, la doctrine de l'immortalité se présente à nous sous deux formes aussi opposées que possible; on dirait que l'Égypte a voulu tenir jusqu'au bout sa gageure d'obscurité.

Selon Hérodote, dont les informations, longtemps suspectes, semblent être le plus souvent confirmées par les découvertes modernes, l'immortalité égyptienne ne serait qu'une grossière métempsycose. — L'âme, après avoir quitté le corps d'un homme qui vient de mourir, entre dans celui d'un animal né précisément à cet instant-là. Puis elle passe successivement dans le corps de tous les animaux. Cela dure trois mille ans; et alors seulement, elle anime de nouveau un homme.

Telle est la déclaration d'Hérodote, qui s'était

1. Quand les Israélites sortant d'Égypte firent leur veau d'or au Sinaï, c'était évidemment un souvenir du bœuf Apis.

longtemps entretenu avec les prêtres égyptiens. Celle de Plutarque[1] est fort différente. Il nous annonce qu'il y a un empire des morts (Amenthès); là règne Osiris sous le nom de Sérapis, là chacun est traité selon son mérite.

Les caisses des momies et les peintures qui les recouvrent paraissent dire la même chose; les rituels qu'on y trouve contiennent des prières dont le but est d'être admis parmi les dieux après la mort. Les soins mêmes qui sont donnés à la conservation du corps ne sont-ils pas une indication de la survivance d'une âme qui conserve son individualité et qui reste en rapports avec le cadavre si soigneusement embaumé?

En parcourant les tombeaux des rois, près de Thèbes, on se demande instinctivement lequel a eu raison d'Hérodote ou de Plutarque. Ces chambres couvertes de peintures racontent l'histoire de chaque Pharaon après sa mort. Quelles alternatives d'épreuves et de repos! quelle marche sans fin! Arrivera-t-on? Je ne sais.

S'il est vrai qu'Amenthès signifie *celui qui donne et qui reçoit*, cela irait bien à la métempsycose. Il me semble néanmoins que M. Brunel a raison lorsqu'il dit que la métempsycose n'exclut pas l'enfer; nous avons déjà vu qu'il en est ainsi chez les Hindous. — Voici comment Hérodote et Plutarque se concilient tant bien que mal :

Conduites dans l'Amenthès, les âmes y sont jugées par Osiris, assisté de quarante-deux juges, de ses deux fils Horus et Anubis et d'Hermès son conseiller. Pe-

1. *Isis et Osiris.*

sées dans la balance, les âmes se rendent, ou vers la portion de l'Amenthès réservée aux justes[1], ou vers la portion réservée aux méchants et dont les cercles, qui rappellent ceux de Dante, présentent une effroyable variété de supplices.

C'est après avoir subi pendant un temps plus ou moins long les supplices de l'enfer, que les âmes méchantes sortent de l'Amenthès et commencent leurs transmigrations[2].

Je donne cette explication comme probable et non comme certaine. En tout cas, la doctrine de l'autre vie ne pouvait être très-claire, puisque les historiens sont si peu d'accord, et je ne saurais supposer qu'au travers de pareilles ténèbres et sous la menace des transmigrations, l'âme humaine pût prendre cette solide possession d'elle-même, ce sentiment d'une personnalité indestructible que réclame avant tout la liberté.

Soyons justes cependant, si confuses soient-elles, les notions que possède l'Égypte sur la vie future sont supérieures à celles que nous avons rencontrées jusqu'ici. La famille égyptienne est également supérieure. Bien qu'il lui manque une base dont l'importance est capi-

1. Les trépassés se rendent des témoignages de vertu que les fidèles monuments de l'Égypte nous ont conservés. — « J'ai donné à manger à celui qui avait faim; j'ai donné à boire à celui qui avait soif; j'ai vêtu celui qui était nu. » — Les règles de la charité n'étaient pas inconnues, on le voit, à la vieille Égypte.

2. Les dernières découvertes semblent établir que les méchants finissaient par être anéantis, tandis que les justes ne parvenaient au bonheur définitif auprès d'Osiris qu'après s'être purifiés au travers de nombreuses épreuves.

tale, quoique la propriété des terres soit réservée aux rois et aux prêtres[1], cependant elle est debout. Autant qu'on peut le savoir d'après les papyrus, Hérodote ne s'est pas trompé quand il a dit : « Les Égyptiens n'ont qu'une femme chacun, comme les Grecs. » La situation des femmes était plus relevée chez eux qu'elle ne l'a été en général chez les anciens : plusieurs figurent dans les inscriptions en qualité de reines, bien plus, en qualité de prêtresses. Certains rituels ne vont-ils pas jusqu'à nous montrer des maris égyptiens jurant obéissance à leur femme!

Quoi qu'il en soit, la famille égyptienne paraît avoir été pure et bien réglée. C'est avec la conquête persane et plus tard au contact des Grecs que commence la corruption monstrueuse qui a compromis la bonne renommée des Égyptiens de toutes les époques. On sait ce qu'a été sous ce rapport la dynastie des Ptolémées : Cléopâtre n'est pas la première qui ait eu pour maris ses frères enfants[2].

Nous en savons assez maintenant pour pouvoir nous

1. Sous tous les régimes et dans tous les temps le même fait s'est reproduit en Égypte, sous les Ptolémées, sous les sultans, sous les mamelouks et sous les vice-rois, comme sous les Pharaons.

2. Au moment où j'écrivais ceci, un cours donné à Genève par M. Mathey, et que n'oublieront pas ceux qui ont eu le privilége de l'entendre, racontait cette vie domestique des Égyptiens qui est écrite partout sur les bords du Nil et notamment dans les chambres de Béni-Hassan. Là, des bas-reliefs, que tous les voyageurs ont admirés et qui remontent, dit-on, à deux siècles avant Abraham, nous montrent un peuple aussi raffiné que nous pouvons l'être nous-mêmes. Je ne parle ni des bijoux, ni des faux cheveux, ni

représenter ce qu'était la liberté morale de l'ancienne Égypte. Un mot dit tout : l'Égypte est, plus que l'Inde elle-même, le moyen âge de l'antiquité.

Sous le poids d'un gouvernement de prêtres, en face d'une langue hiératique, d'une religion insondable qui avait des allégories grandioses pour les initiés et des fétiches pour le peuple, au seuil d'une éternité non moins mystérieuse, privés de la propriété foncière dont le pharaon et les prêtres s'étaient réservé le monopole [1], subissant un despotisme royal sans autre limite que le sacerdoce, les Égyptiens n'ont pu faire qu'une chose, durer.

On se sent consterné du spectacle de cette immobilité dans la servitude. M. Michelet va trop loin quand il dit : « Le plus grand monument de la mort sur ce globe est certainement l'Égypte ; » mais je conviens qu'elle éveille des pensées de mort. Lorsqu'on sort des tombeaux de Thèbes ou des pyramides de Memphis, on se dit qu'on vient de voir les monuments les plus égyptiens de l'Égypte.

Sa réputation de sagesse n'est-elle pas surfaite? Pythagore, Platon, ont visité l'Égypte ; d'accord, et leur triste métempsycose ne montre que trop ce qu'ils en ont rapporté. Le fait est qu'on a beau déchiffrer les papyrus, on ne découvre rien de merveilleux. Les

des carrosses ; je parle des habitudes polies qui semblent régner, de la liberté pleine de grâce avec laquelle les femmes non voilées prennent place à table auprès des hommes empressés à leur témoigner une déférence de bon ton.

1. La Bible elle-même constate que quand Joseph assura au roi la propriété de toutes les terres d'Égypte, il fit une exception en faveur du clergé. (Voir *Genèse*, XLVII, 22 et 26.)

hiéroglyphes n'ont d'autre mérite que leur obscurité[1]. Plus indigents en littérature que les Chinois eux-mêmes, les Égyptiens, qui avaient des chants, n'ont rien produit qui ressemblât le moins du monde aux grandes épopées de l'Inde et de la Perse.

1. C'est un pauvre système d'écriture, dans lequel le même signe représente successivement un objet, une idée, et quelquefois une lettre.

CHAPITRE VIII

UN MOT SUR LA JUDÉE

Il me reste à parler d'Israël. Si j'ai prouvé tout à l'heure[1] ses inclinations polythéistes, il n'est que plus nécessaire d'indiquer la cause puissante en vertu de laquelle le culte du Dieu unique a fini par prévaloir chez lui, malgré lui. L'indiquer, ai-je dit; quant à l'étude complète d'un fait aussi considérable, je ne pourrais l'entreprendre sans dépasser de beaucoup les bornes que je dois m'imposer. Ma foi même à l'action directe de Dieu chez les Israélites m'empêche de traiter cette histoire comme une autre et de m'y appesantir.

Il est une cause de servitude que nous avons rencontrée partout dans l'Orient antique : la suppression de la personnalité, au ciel et sur la terre. Nulle part le Dieu vivant; nulle part, et le second fait se rattache au premier, nulle part l'individu, l'homme en possession de son moi, de sa croyance, de sa pensée et de sa vie.

Il en va tout autrement en Judée. Cela repose le

1. Au chapitre VI.

cœur, de se sentir enfin en présence d'un Dieu père et créateur, d'un Dieu libre, d'un Dieu qui se révèle, d'un Dieu qu'on prie, qui aime et qu'on aime. Après ces dieux suprêmes sans intelligence et sans conscience d'où procédaient toutes choses par la voie d'une émanation nécessaire, après le Nirvâna du bouddhisme, après le « Ciel » de Confucius, après le dualisme des Persans, après les cultes allégoriques et les fétiches de l'Égypte, après les polythéismes sémitiques, après les dépravations religieuses de Babylone et de Tyr, qui ne sentirait le prix inestimable du trésor dont Israël seul a été le gardien, la notion de Dieu? Quiconque ouvrira Moïse après avoir ouvert le Zend-Avesta ou les Védas éprouvera l'impression d'un homme qui a traversé une nuit obscure et qui voit venir le jour.

Dieu explique seul Israël. L'histoire entière de ce petit peuple repose sur ceci, que seul pendant de longs siècles il a prononcé ici-bas le nom de Dieu. Le nom de Dieu, c'est celui du père qui est au ciel.

Où il y a un père, il y a des enfants. Comment dire l'importance de ce grand fait? Voici des hommes qui cessent d'être une foule, pour devenir des individus : ils se sentent une âme, ils ont une foi personnelle, une responsabilité personnelle; la liberté morale s'éveille en eux.

Je ne prétends pas certes que la liberté morale ne se soit jamais montrée au sein des autres nationalités : la conscience était là en dépit de tout; et le Père céleste, qui n'oublie aucune de ses créatures, était là aussi; l'action, la lutte morale, l'effort vers la lumière et vers le bien, le besoin du pardon, du secours, du progrès, de l'éducation personnelle, la vie de l'âme en un mot,

n'ont jamais cessé nulle part, Dieu merci, d'une manière absolue. Mais où trouver des accents comparables à ceux des psaumes d'Israël?

« Que l'Éternel te réponde au jour où tu seras en détresse! Que le nom du Dieu de Jacob te mette en une haute retraite!..... La délivrance faite par sa droite est avec force. Les uns se vantent de leurs chariots et les autres de leurs chevaux; mais nous nous glorifions du nom de l'Éternel notre Dieu [1].

« L'Éternel est mon berger, je n'aurai point de disette. Il me fait reposer dans des parcs herbeux et me mène le long des eaux paisibles. Il restaure mon âme et me conduit, pour l'amour de son nom, par des sentiers unis. Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal; ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent [2].

« L'Éternel est ma lumière et ma délivrance; de qui aurais-je peur? L'Éternel est la force de ma vie; de qui aurais-je frayeur?..... Mon cœur me dit de ta part : Cherchez ma face. Je chercherai ta face, ô Éternel. Ne me cache point ta face, ne rejette point en courroux ton serviteur. Tu as été mon aide, ô Dieu de ma délivrance, ne me délaisse point et ne m'abandonne point. Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Éternel me recueillera [3]. »

« Oh! que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert! Oh! que bienheureux est l'homme à qui l'Éternel n'impute

1. Psaume XX.
2. Psaume XXIII.
3. Psaume XXVII.

point son iniquité et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude! Quand je me suis tu, mes os se sont consumés..... J'ai dit : Je ferai confession de mes transgressions à l'Éternel, et tu as ôté la peine de mon péché. C'est pourquoi tout bien-aimé de toi te suppliera au temps où l'on te trouve, tellement qu'en un déluge de grandes eaux elles ne l'atteindront point [1]. »

« J'ai cherché l'Éternel, et il m'a répondu, et il m'a délivré de toutes mes frayeurs. L'a-t-on regardé, on en est illuminé, et leurs faces ne sont point confuses..... Savourez et voyez que l'Éternel est bon [2]. »

« Comme un cerf brame après le courant des eaux, ainsi mon âme soupire ardemment après toi, ô Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant. Oh! quand entrerai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu!..... Un abîme appelle un autre abîme au son de ses canaux; toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi..... Mon âme, pourquoi t'abats-tu et frémis-tu au dedans de moi? Attends-toi à Dieu, car je le célébrerai encore. Il est ma délivrance et mon Dieu [3]. »

« O Dieu, aie pitié de moi selon ta gratuité; selon la grandeur de tes compassions, efface mes forfaits. Lave-moi parfaitement de mon iniquité et me nettoie de mon péché, car je connais mes transgressions et mon péché est continuellement devant moi [4]. »

« Mon âme, bénis l'Éternel, et que tout ce qui est

1. Psaume XXXII.
2. Psaume XXXIV.
3. Psaume XLII.
4. Psaume L

au dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté. Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. C'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes les infirmités[1]. »

Et le psaume CVII, où les détresses morales sont décrites avec une si poignante énergie! « Célébrez l'Éternel, car il est bon, parce que sa bonté demeure à toujours. Que ceux-là le disent qui sont les rachetés de l'Éternel, lesquels il a rachetés de la main de l'oppresseur. » Suivent les images sous lesquelles le psalmiste décrit les misères de l'âme éloignée de son Dieu. Ce sont d'abord des hommes égarés au désert; affamés, altérés, le cœur leur manque; « alors ils ont crié à l'Éternel dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses. » Ce sont ensuite des hommes plongés dans les ténèbres d'un cachot, « garrottés d'affliction et de fers. » Personne ne leur vient en aide; « alors ils ont crié à l'Éternel dans leur détresse, et il les a délivrés. » Puis, ce sont des mourants; puis ce sont des navigateurs en proie à la tempête. « Ils montent aux cieux, ils descendent aux abîmes; leur âme se fond d'angoisse. » — Et toujours, lorsque l'angoisse morale est arrivée à son comble, le cri éclate, la prière brûlante et aussitôt exaucée.

Il faudrait tout citer; je m'arrête. N'est-il pas vrai que nous avons retrouvé la vie, la vie et la liberté? N'est-il pas vrai qu'en retrouvant Dieu nous avons retrouvé l'homme? Voici des cœurs qui battent; nous avons quitté la région des langueurs malsaines, des rédemptions magiques, des rites remplaçant la piété,

1. Psaume CIII.

des formules dispensant de la prière. Les rapports directs, personnels entre le ciel et la terre sont rétablis.

Mais le ciel n'existe pas pour les Juifs ! Le seul peuple qui ait cru au Dieu vivant est le seul, ou peu s'en faut, qui n'ait pas cru à une autre vie ! Ces Israélites qui prient, qui implorent le pardon de leurs péchés, qui font appel au berger divin dont le bâton et la houlette consolent dans la vallée de l'ombre de la mort, ils savent très-bien que la mort est l'anéantissement !

Je ne voudrais pas réfuter sérieusement ce qui n'est pas sérieux. Comment s'y prend-on pour croire en Dieu et croire au néant ? Je l'ignore. Je ne suis même pas bien sûr que l'homme parvienne à supprimer jamais la conscience de son immortalité. Notre long voyage en Asie le prouverait au besoin. Il n'est pas jusqu'aux bouddhistes affamés de non-être qui ne témoignent par leur doctrine entière de la difficulté d'y parvenir ; jamais ils ne réussissent à faire de leur Nirvâna un néant absolu.

Pour comprendre l'Ancien Testament, il faut se rappeler que la révélation est progressive ; toutes les vérités n'ont pas été dévoilées à la fois. Le Dieu qui a toléré plusieurs usages des Israélites, le divorce entre autres, « à cause de la dureté de leurs cœurs, » n'a pas jugé bon dans sa sagesse d'éclairer dès le premier jour d'un vif éclat certaines doctrines qui auraient pu être mal comprises. Qu'avait produit chez les anciens peuples l'idée confuse d'immortalité ? Ici, la perte dans le Grand Tout ; ailleurs, la métempsycose ; ailleurs encore, ces champs Élysées et ces enfers dont la description avait amusé quelques poëtes sans remuer une seule conscience.

L'Ancien Testament, que les apôtres comparent à une faible lampe brillant dans un lieu obscur, n'a donné sur la vie à venir qu'un commencement de révélation. Il a montré les morts retenus dans le Shéol, en attendant le Rédempteur.

Le Shéol est un lieu de silence, d'attente et d'inaction. — Là, qui célébrera Dieu? Qui annoncera sa bonté[1]?

Mais entre cette inaction momentanée du Shéol et l'anéantissement la distance est grande, on en conviendra. L'anéantissement est nié d'un bout à l'autre de l'Ancien Testament. — Qu'est-ce que l'ascension d'Hénoch quand « Dieu le prit? » Qu'est-ce qu'Élie montant aux cieux dans un tourbillon? Lorsqu'Élisée criait : « Mon père, chariots d'Israël et sa cavalerie, » pensait-il que Dieu venait d'accorder à Élie, comme à Hénoch, la grâce de les anéantir?

Et ce cri : « Que je meure de la mort des justes et que ma fin soit semblable à la leur! » Que renferme-t-il? En quoi la mort des justes est-elle donc souhaitable? Néant pour néant, en quoi celui d'Ésaïe vaut-il mieux que celui de Jézabel?

Quelle est la perspective qui relève Job[2], à l'heure de ses plus cruelles angoisses? — « Lorsqu'après ma peau ceci aura été rongé, je verrai Dieu de ma chair. Je le verrai moi-même ; mes yeux le verront. »

Plusieurs siècles après, Ésaïe écrivait à son tour : « Tes morts vivront ; même mon corps mort vivra. Ils

1. Psaumes VI et LXXXVIII; *Ésaïe*, XXXVIII. Voir aussi *Job*, III, 13 et 14.

2. Chapitre XIX.

se relèveront. Réveillez-vous et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous, habitants de la poussière ; car sa rosée est comme la rosée des herbes, et la terre jettera dehors les trépassés[1]. »

Et la vision des os secs dans Ézéchiel[2], comment la comprendre chez un peuple étranger à la notion de vie future et de résurrection ? — « Fils d'homme, ces os pourraient-ils bien revivre ? — Seigneur Éternel, tu le sais. »

Aller plus loin, ce serait vouloir démontrer l'évidence. Daniel parle à son tour[3] de ceux qui dorment dans la poussière et qui se réveilleront. L'Ecclésiaste lui-même, dans ce livre de désespoir où tous les systèmes sont essayés jusqu'à l'heure où leur vanité éclate, s'écrie à l'aspect de la mort : « La poudre retourne à la terre, comme elle y avait été ; l'esprit retourne à Dieu, qui l'a donné. »

Quant aux psaumes, je me borne à ce verset : « Je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de sa ressemblance quand je serai réveillé[4]. »

Supposons que quelques-uns de ces passages ne soient pas très-exactement traduits, à qui fera-t-on croire qu'on parviendra à les annuler tous par des traductions et par des commentaires ? N'est-il pas évident que, dans les livres les plus anciens comme dans les plus récents de la Bible, dans les déclarations comme dans les faits, dans le souhait d'un Balaam in-

1. *Ésaïe*, XXVI, 19.
2. Chapitre XXXVII.
3. Chapitre XII.
4. Psaume XVII, 15.

fidèle comme dans la mort d'un fidèle Moïse, se retrouve la grande doctrine que Dieu proclamait déjà avant le déluge, lorsqu'il « prenait » Hénoch?

Cette doctrine, je l'ai dit, n'est qu'un exemple entre beaucoup d'autres de la méthode éducative employée par la Bible. C'est peu à peu que Dieu introduit la lumière dans les institutions aussi bien que dans les esprits.

Rien de plus remarquable sous ce rapport que le progrès incessant qui s'accomplit au sein de la famille israélite. Un moment, elle est envahie par la polygamie, cette peste de l'Orient; nous voyons des patriarches polygames, des rois polygames, même quelques simples citoyens, tels que le père de Samuël, polygames. Eh bien, en vertu de ce grand principe posé dès les premiers versets de la Genèse et qui fait de la femme « une aide » semblable à l'homme, une vraie compagne, une *moitié,* l'imitation momentanée des mœurs étrangères disparaît entièrement. Au temps de Jésus-Christ, on n'aurait pas trouvé une seule famille polygame en Palestine. — Restait le divorce, dernier témoin d'une déchéance morale que la puissance d'affranchissement déposée dans la Bible devait faire cesser jusqu'au bout.

Voilà déjà une révolution bien singulière. Pendant que la femme remontait ainsi à sa place chez les Juifs, on continuait à pratiquer chez les Hindous, chez les Chinois et ailleurs, ces mariages de petites filles, ces ventes d'enfants qui sont une des formes les plus odieuses de la servitude antique. Les harems de la

Perse, de Babylone et de la Syrie continuaient à se recruter[1].

J'ai parlé de servitude. L'esclavage proprement dit a été, comme la polygamie, le fléau et la honte du monde païen. Non-seulement il se retrouve partout en Asie et en Afrique, mais en Grèce et à Rome, aux époques de liberté publique, la famille et la société entière reposent sur cette base odieuse; la traite des blancs, une traite immense et continuelle, approvisionne les marchés.

Pourquoi la Judée a-t-elle suivi une marche précisément inverse? Pourquoi, partie du niveau général, s'est-elle élevée au-dessus? Pourquoi l'esclavage a-t-il reculé chez elle presque autant que la polygamie, incapables qu'ils étaient l'un et l'autre de supporter le voisinage d'un esprit libérateur?

Le fait est que, lors de la venue de Jésus-Christ, les traces de l'esclavage sont à peine visibles chez les Juifs. Je ne connais pas de marché aux esclaves à Jérusalem; nous ne rencontrons guère d'esclaves dans les familles où entre Jésus. Ce n'est qu'après que l'Église a fait des conquêtes au milieu du monde gréco-romain, que l'esclavage occupe une place importante dans les écrits apostoliques[2].

1. Rien de plus frappant que cette monogamie israélite, devenue sérieuse et complète en pleine Asie, tandis que l'Europe elle-même se tenait à grande distance d'un type de la famille réalisé par les seuls Hébreux. La Judée, fait étrange, ne connaissait ni le gynécée des Grecs, ni les permissions de polygamie accidentelle données par Solon et par Lycurgue, ni le divorce aisé et perpétuel qui fut la polygamie des Romains.

2. Josèphe aussi est intéressant à consulter. Quelle différence sous ce rapport entre l'historien juif et les historiens latins ou grecs!

Ajoutons que, dès les premiers temps, les lois de Moïse avaient traité les esclaves comme on ne les a traités nulle part ailleurs. Non-seulement l'esclave juif devient libre au bout de six ans, mais l'esclave étranger est protégé, autant qu'il pouvait l'être alors, contre des iniquités dont une époque dure et grossière se faisait peu de scrupule. — Celui qui a blessé grièvement son esclave, est tenu de l'affranchir. C'est un crime de livrer l'esclave fugitif; c'est un devoir de ne pas renvoyer les mains vides celui qu'on met en liberté. Enfin, les esclaves ont des âmes, les lois de Moïse ne permettent pas de l'oublier. Dieu sait à quel point on l'oublie de nos jours encore dans les pays où subsiste l'esclavage !

Voici donc ce qui s'est passé en pleine antiquité et en pleine Asie : Une société polygame est devenue monogame, une société à esclaves a adouci et en partie aboli l'esclavage, une société passionnément idolâtre a rejeté toute idolâtrie, au point de verser le meilleur de son sang pour ne pas sacrifier aux faux dieux. Je ne connais pas de phénomène plus digne d'attirer l'attention des penseurs.

Qu'y avait-il dans cette société ? Quelle fermentation intérieure la travaillait ? Quel principe de liberté la poussait si loin des routes battues? Je pose les questions, laissant à chaque lecteur le soin de répondre selon sa conscience.

Au reste, la morale de cette société n'est pas moins étonnante que son histoire. Si nous avons rendu justice aux préceptes qu'on rencontre çà et là dans l'Inde, en Chine, en Égypte et en Perse, que faudrait-il dire

de cet ensemble incomparable de préceptes qui remplissent l'Ancien Testament? A vrai dire, il y a là autre chose que des préceptes, il y a une vie. A côté du commandement se trouve le mobile qui nous rend capables de l'accomplir; l'Israélite n'est pas seulement placé et ramené sans cesse en présence du devoir, il est aux prises avec un amour divin qui l'étreint, qui l'échauffe, qui peut, s'il n'est pas repoussé, fondre toutes les glaces de son égoïsme. Le Dieu qui s'entretenait avec ses pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, l'appelle à vivre sous son regard et sous sa paternelle bénédiction.

Qu'elle est forte et pénétrante, lorsqu'elle vient de lui, la grande parole de l'Ancien Testament qui est aussi la grande parole du Nouveau : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même[1] ! »

Je trouve dans le livre de M. Le Bas une énumération à laquelle je demande la permission de faire quelques emprunts :

Tu ne te vengeras point. — Tu n'opprimeras point l'étranger. — Tu soulageras l'animal qui succombe sous le fardeau. — Tu n'emmusèleras pas le bœuf qui foule le grain. — Maudit soit celui qui méprise son père ou sa mère! — Tu te lèveras devant les cheveux

1. On l'a fait remarquer, « œil pour œil et dent pour dent » n'est pas une règle à l'usage des fidèles, mais à l'usage des magistrats; c'est un article de la loi pénale. Nous aussi, dans le code, nous disons souvent à nos juges : « dent pour dent. »

Quant aux exterminations ordonnées, Dieu n'a jamais caché que sa sainteté a des arrêts redoutables. Le peuple qu'il avait choisi s'est vu appelé à exécuter la sentence portée contre la dépravation des Chananéens. C'est terrible et j'en frémis. Est-ce injuste?

blancs. — Tu ne feras aucun tort à la veuve et à l'orphelin. — Achète la vérité et ne la vends point. — Tu ne ramasseras pas les épis tombés. — Tu ne grappilleras pas jusqu'aux derniers raisins. — Tu ne recevras point en gage la meule du moulin. — Si quelqu'un insulte le sourd ou s'il met quelque chose dans le chemin de l'aveugle, qu'il soit maudit!

Sur l'article si important de la foi personnelle, le judaïsme occupe, comme sur tous les autres, la position d'un peuple enfant qui en est à ses débuts. Il a une religion nationale et non une église, il confond de la manière la plus formelle le citoyen et le croyant; aurions-nous donc ici devant nous ce principe que j'ai nommé le principe païen parce qu'il exprime la tendance fondamentale de tous les paganismes?

Il s'en faut de beaucoup. Les paganismes, nous l'avons vu, se divisent en deux classes : la plupart ignorent entièrement la notion de vérité; à leurs yeux, chaque contrée doit avoir sa religion, les divinités changent avec la langue et avec les lois; quelques-uns sont attachés à leur culte national, mais, tout en le préférant et en s'efforçant même parfois de le répandre, ils éprouvent pour les autres cultes une indulgence étrange, qui dit assez où s'arrêtent pour eux les droits de la vérité.

Israël pense tout autrement : sa foi n'est pas seulement préférée, elle est exclusive. A ses yeux, les croyances des peuples étrangers ne sont pas seulement entachées d'erreurs regrettables, elles sont une abomination. Son prosélytisme n'abdique jamais; chez lui la question religieuse est tellement la grande question,

qu'elle ne cesse jamais de l'agiter. Révolutions, réformes, chutes, relèvements, avertissements des prophètes, châtiments de Dieu, il n'est rien qui ne démontre que pour Israël l'intérêt essentiel, national dans le sens élevé du mot, c'est un intérêt de vérité.

En doutez-vous? Suivez des yeux les autres religions nationales; partout elles périssent avec la nation. Une seule survit à l'existence indépendante de son peuple; elle revient de la captivité de Babylone; elle résiste aux Séleucides; elle prend le chemin de l'exil au temps de la conquête romaine; ni les défaites ni le despotisme ne parviennent à la détruire. Cette religion nationale est si bien la religion des individus, que par les individus elle maintient la nation. Aujourd'hui encore, après dix-huit siècles, il y a un peuple juif, parce qu'il y a des Juifs.

Notez que, de tout l'Orient, Israël est le seul peuple chez lequel nous rencontrions la vie publique, des citoyens qui pensent, des oppositions qui s'expriment, quelque chose comme la liberté. Des révolutions, il y en a partout; des changements dynastiques, rien n'est plus commun; mais le mouvement dont je parle a un autre caractère. L'histoire d'Israël est un mouvement perpétuel.

Cette histoire commence, fait presque unique en Asie, par une très-longue république. Le gouvernement de Josué et des Juges a duré plus de trois siècles et demi, celui des rois moins de cinq siècles. Josué, vers la fin de sa vie, convoque deux diètes solennelles, ou plutôt de véritables assemblées populaires; il leur pose la question autour de laquelle devait se déployer l'existence en-

tière d'Israël, la question de vérité religieuse. Après lui, le gouvernement républicain des juges comporte une liberté si grande, que, selon l'expression de la Bible, « chacun faisait ce qu'il voulait. »

C'est un peu trop. Qui n'a été frappé de voir avec quelle répugnance les prophètes israélites accueillent la royauté ? Il faut voir au chapitre huitième du premier livre de Samuel en quels termes il réprimande le peuple qui demande un roi pour faire comme ses voisins ! — « Ce sera ici la manière dont vous traitez le roi qui régnera sur vous : il prendra vos fils et les mettra à ses chariots... Il prendra aussi vos filles pour en faire des parfumeuses... Il prendra aussi vos champs... Il dîmera ce que vous aurez semé et vendangé, et il le donnera à ses eunuques et à ses serviteurs. »

Si l'Asie en général nous présente une image d'immobilité et de sommeil, la Palestine semble bien peu asiatique, car elle s'agite, du commencement à la fin de son histoire. A peine la royauté a-t-elle remplacé la vieille république, que David entre en lutte avec Saül. Monté à son tour sur le trône, il a à combattre des mouvements populaires et des révoltes. Lorsque la grande pensée de construire le temple se présente à son esprit, il a soin d'assembler le peuple, il lui parle, il obtient son assentiment. Dans une seconde assemblée, il réclame des contributions volontaires. C'est encore en présence du peuple que Salomon dédie le temple, exprimant lui-même les sentiments de tous par une prière solennelle. Cependant les psaumes ont été écrits, et le côté populaire du culte se développe.

Après Salomon, révolution nouvelle : cette fois la

nation se partage en deux ; sur douze tribus, dix se prononcent contre la dynastie de David et contre le temple de Jérusalem ; la Samarie a son veau d'or.

Un immense conflit s'est engagé; les prophètes élèvent la voix ; Élie, Élisée, sont aux prises avec la famille à moitié phénicienne qui règne sur les dix tribus. Le redoutable Jéhu arrive, il extermine les prêtres de Bahal et les chiens lèchent le sang de Jézabel.

La bataille religieuse, bataille nationale s'il en fut, s'étend à la Palestine tout entière ; les deux tribus fidèles sont entamées à leur tour par le polythéisme, et les prophètes dénoncent l'infidélité de Juda comme ils ont dénoncé celle d'Israël. On voit alors se succéder jusqu'à la fin les révolutions idolâtriques et les contre-révolutions pieuses, les chutes et les réformes. Les rois idolâtres alternent avec les rois fidèles, avec les Asa et Josaphat.

Il y a des convulsions violentes, des souverains renversés dans les deux États. La nation est remuée jusqu'au fond. Le roi Ozias s'adresse à elle ; il l'invite à la repentance, au jeûne et à la prière. Les prophètes se multiplient ; une opposition puissante s'organise ainsi contre les tendances païennes des gouvernants. Qui ne serait frappé (je parle au point de vue purement humain) de cette manifestation d'énergie et de liberté dont nous chercherions en vain un exemple ailleurs? Il se fonde des écoles de prophètes ; « les fils des prophètes » se montrent à Béthel et à Jéricho ; une infatigable protestation se dresse au-devant du culte syrien et des nombreux partisans qu'il a sur le trône ou dans la nation. Hurarja, Osée, Amos, prennent la parole ; Michée raconte « le procès de l'Éternel contre son

peuple; » la voix puissante d'Ésaïe retentit. Jérémie est accusé, emprisonné, délivré; mais aucune menace n'impose silence à la répréhension prophétique [1].

Je ne m'étonne plus qu'un peuple si vivant traverse sans s'y perdre les calamités de la conquête assyrienne et de la transportation à Babylone. Quel spectacle que celui de son retour! Soixante-dix ans se sont écoulés, les petits-enfants des premiers exilés se rassemblent autour d'Esdras et de Néhémie. Ils sont bien peu nombreux; n'importe, ils iront, soutenus par cette croyance qui seule fait les hommes libres. Ils rebâtissent le temple, ils rebâtissent les murailles de Jérusalem; menacés jour et nuit, ils travaillent, hommes, femmes, enfants, tenant la truelle d'une main et l'épée de l'autre. Puis, ce peuple étrange se réorganise : toujours soutenu par la prophétie, il accomplit des réformes, il résiste à l'ennemi du dedans et à celui du dehors, il affranchit ses esclaves, il se remet à servir son Dieu. Il a rompu désormais avec les idoles [2].

Vienne, en effet, le temps où de nouvelles attaques polythéistes seront dirigées contre sa foi, il trouvera, pour résister aux rois de Syrie, une énergie patriotique incomparable. En vain les Séleucides versent-ils le sang des martyrs, en vain conduisent-ils en Judée leurs grandes armées et leurs éléphants de guerre, une poi-

1. Le fait du prophétisme est si grand, que nous voyons aujourd'hui les écrivains les moins respectueux pour la Bible signaler cette manifestation de vie nationale et de liberté, unique dans les annales du monde oriental.

2. Toute cette réorganisation s'accomplit par la voie libre et populaire. Ce sont des assemblées qui délibèrent et qui prennent des résolutions.

gnée d'hommes héroïques leur tient tête; la Judée renaissante a vaincu le vieil ennemi païen, elle fonde la dynastie nationale des Macchabées.

Cette puissance de vie, qui ne s'était laissé détruire ni par la Babylonie ni par Antiochus, nous la retrouvons au milieu des dernières convulsions de l'existence des Juifs. Ceux qui ont lu le récit de Josèphe savent ce qu'ont été les vaillances, les douleurs, les férocités du siége de Jérusalem. Tandis que Titus les presse au dehors, au dedans les Juifs s'occupent à s'entre-déchirer; faction contre faction, ils semblent avoir à dépenser une surabondance de mouvement et de vie. — Et nous sommes en Orient!

Ce qu'Israël a été vis-à-vis de Nébucadnetzar, d'Antiochus, de Titus et d'Adrien, il le sera vis-à-vis des avanies et des cruautés du moyen âge. C'est une surprenante histoire que celle de ce peuple dispersé, méprisé, dépouillé, mis à rançon, livré aux caprices sanglants de la populace, payant pour toutes les défaites, pour toutes les calamités, pour toutes les ruines, et toujours vivant, toujours debout, réalisant à la lettre la prophétie d'Amos : « Je ferai errer la maison d'Israël parmi toutes les nations, comme on fait promener le blé dans le crible, sans qu'il en tombe un grain à terre [1]. »

1. Si j'avais pu développer ma pensée, j'aurais insisté sur le phénomène de l'enseignement laïque et démocratique qui, donné d'abord par les prophètes, a été continué jusqu'à la fin par les Scribes. — Cherchez chose pareille dans l'antiquité païenne.

CHAPITRE IX

CONCLUSIONS SUR L'ORIENT

Il me semble que l'histoire d'Israël éclaire celle des autres peuples orientaux. Ses fautes sont lourdes, ses crimes sont grands ; mais, crimes ou fautes, la vie est là, cela remue. Israël a des hommes ; c'est dire que la liberté morale a fait son œuvre chez lui.

Des hommes, voilà ce qui manque au reste de l'Orient. Ce ne sont pas les principes qui lui ont fait défaut, ce sont les hommes. Les meilleures règles du cœur et de la vie lui ont été connues ; d'où vient donc que la liberté n'a jamais pris le moindre essor en Orient? D'où vient que la liberté morale en est absente, aussi bien que la liberté sociale? C'est que l'Orient a subi l'influence des religions les plus énervantes, de celles qui alanguissent le mieux et tuent le plus sûrement la personnalité. Ici le panthéisme, là le quiétisme, ailleurs l'indifférence philosophique, plus loin le dualisme, plus loin encore le naturalisme savant, le naturalisme grossier ou les cultes accompagnés de dépravations sacrées, ont pesé d'un poids écrasant sur les vastes régions du soleil. La vie a disparu de la terre, comme le Dieu vivant a disparu du ciel. Des millions d'hommes ont dormi d'un

long sommeil, troublé çà et là par des rêves. Ils ont eu des arts et des monuments, des industries, des richesses, des moralistes, des bibliothèques ; et néanmoins on les sent morts. Nous venons de traverser un monde entier voué à la plus morne, à la plus uniforme, à la plus désolante des servitudes. Sauf le petit coin de la Palestine, ce monde-là ne bouge jamais.

On a peine à se figurer ce qu'il serait devenu, s'il avait été livré à l'empire absolu des religions territoriales, si l'idée même d'une vérité souveraine avait, pour ainsi dire, disparu de notre globe.

Il y a, je le sens, une compassion immense de Dieu dans ce fait que les contrées où la croyance détruisait le plus impitoyablement l'individu ont été celles où pendant de longs siècles les droits de la vérité se sont fait quelquefois sentir. En vertu d'une dispensation providentielle, les deux paganismes ne s'y sont rencontrés qu'assez tard, le paganisme du fond et celui de la méthode.

Oui, grâce à Dieu, le panthéisme indien et le quiétisme bouddhiste n'ont jamais admis d'une manière complète que la religion fût affaire de législation civile et que les dieux dussent varier avec les pays ; c'est ailleurs que le principe païen est adopté sans hésitation. L'Assyrie et la Syrie, dont l'histoire nous est mieux connue grâce à la Bible, admettent en plein la théorie des religions territoriales, c'est-à-dire des religions étrangères par principe à la notion de vérité.

Lorsque Salmanazar envoie des colons assyriens dans le pays de Samarie, ils servent leurs dieux, et en même temps ils ont grand soin d'honorer « le Dieu du pays. »

Lorsque Nahaman a été converti par Élisée, il lui adresse ces paroles : « L'Éternel veuille pardonner ceci à ton serviteur, c'est que, quand mon maître entrera dans la maison de Rimmon et qu'il s'appuiera sur ma main, je me prosternerai dans la maison de Rimmon. » Nahaman comprend sans doute en partie que la foi en l'Éternel impose des devoirs; cependant l'idée d'une vérité excluant l'erreur lui est si complétement étrangère, qu'il sollicite l'autorisation de servir le vrai Dieu sans cesser d'honorer en Syrie le dieu du pays, et que le prophète, le livrant à sa conscience, qui le mènera plus loin qu'il ne l'a prévu, se contente de lui répondre : « Va en paix. »

Qui ne se souvient du discours de Rabsaké, adressé aux habitants de Jérusalem assiégés par l'armée de Sennachérib, son maître[1] ? « N'écoutez point Ézéchias, quand il voudra vous persuader en disant : l'Éternel nous délivrera. — Les dieux des nations ont-ils délivré chacun leur pays de la main du roi des Assyriens ? Où sont les dieux de Hamath et d'Arpad ? Où sont les dieux de Sépharvajim, de Hénah et d'Hivah ? Et même a-t-on délivré Samarie de ma main ? Qui sont ceux d'entre tous les dieux de ces pays-là qui aient délivré leur pays de ma main, pour dire que l'Éternel délivrera Jérusalem de ma main ? »

Les pays étant en guerre, leurs dieux sont en guerre ; et, par une conséquence logique (les exemples abondent), le vainqueur emmène prisonniers les dieux des vaincus.

Les dieux se transforment si bien en chefs des

1. II, *Rois,* XVIII, 28 et suiv.

nations, que les chefs de nations sont tentés de se transformer en dieux. Quand Nébucadnetzar ordonne de dresser sa statue dans la plaine de l'Euphrate et qu'il exige que ses peuples viennent l'adorer, il donne un exemple qui deviendra plus tard une règle.

Jéroboam fondant ses veaux d'or n'a fait qu'adopter le principe païen, pour s'en faire un rempart contre Jérusalem et sa vérité exclusive.—« Ce vous est trop de peine de monter à Jérusalem, dit-il aux dix tribus. Voici tes dieux, ô Israël, qui t'ont délivré du pays d'Égypte. »

Je m'arrête, de peur de me répéter. A côté des doctrines religieuses ou irréligieuses qui ruinent la liberté morale, nous avons vu le régime des castes peser presque partout sur l'Orient. J'ai montré ce qu'était la caste sacerdotale dans l'Inde, en Perse et en Égypte. J'ai montré aussi l'antique Orient envahi par le monachisme; ceux qui s'imaginent que les peuples chrétiens ont inventé les moines oublient d'ouvrir les vieilles annales des brahmanes ou des disciples de Bouddha.

Enfin, le fait valait la peine d'être signalé, la liberté politique est en blanc dans l'histoire entière de l'Asie. Quel est celui de ces peuples, Hindous, Chinois, Japonais, Persans, Égyptiens, Assyriens ou Syriens, dont le nom rappelle la plus fugitive idée de liberté? Sauf l'exception qu'il faut toujours faire, celle du pays d'Israël, il est rigoureusement vrai que l'Orient a appartenu sans réserve et sans interruption à l'absolutisme.

Et pourtant, l'Asie est un noble pays, et j'aurais bien mal rendu ma pensée si je ne lui avais pas rendu jus-

tice. Là est le berceau de notre race; là se trouve l'origine des arts, des littératures, des religions. La civilisation grecque a eu ses sources en Orient, la civilisation chrétienne a eu ses sources en Orient.

L'Orient a la noblesse des vieilles races; quand nous voulons remonter bien haut, nous allons consulter ses Védas ou déchiffrer ses papyrus. Qui sait d'ailleurs si la vieille race n'est pas réservée à une illustration nouvelle? La question d'Orient se pose; que dis-je, toutes les questions d'Orient, car il y en a plusieurs. La Chine et le Japon viennent de s'ouvrir, le canal de Suez va mettre l'Asie à nos portes; l'Inde est transpercée par les chemins de fer de l'Angleterre, envahie par ses missionnaires et par ses écoles. Qui oserait dire que le rôle de l'Orient soit fini, que la vie ne puisser germer dans ces belles contrées où le soleil se lève, que les âmes ne puissent y être éveillées de leur long sommeil et que la région d'esclavage ne puisse devenir quelque jour une région de liberté ?

TROISIÈME PARTIE

DE L'OCCIDENT

CHAPITRE PREMIER

LA GRÈCE

Il n'y a pas à se mettre en défense contre les séductions du génie grec. *Sa grâce est la plus forte,* comme dit Alceste, et, sans pousser l'irrévérence, à Dieu ne plaise! jusqu'à faire de la Grèce la Célimène de l'antiquité, je ne puis m'empêcher de sentir qu'au milieu de grandes et fortes qualités, ce qui domine ici, ce qui donne l'accent, c'est la grâce. Est-on bien sûr, au reste, que la grâce ne soit pas une vertu?

Ne nions aucun des enchantements de la Grèce : cette sérénité, cette vie brillante, cette imagination radieuse et réglée, cet instinct des proportions qui s'impose dès le premier jour à la poésie et à l'art, cette perfection un peu sèche et qui n'en est pas moins la

perfection, ces victoires merveilleuses qui gagnent tant à être racontées par le peuple qui les remporta, ces libertés publiques enfin dont le spectacle nous émeut d'autant plus que l'Asie nous y avait moins habitués.

Je ne veux rien contester, rien diminuer. Je l'éprouve autant que qui que ce soit, le ravissement d'entrer dans notre Occident par la porte dorée des Grecs. Après les races engourdies, j'aime à rencontrer la race vivante, remuante, bruyante, fût-elle un peu hâbleuse. Après les panthéismes gigantesques de l'Inde et les religions à triple voile de l'Égypte, je ne crains pas de voir venir un culte où il fait clair. En Grèce du moins nous saurons à quoi nous en tenir ; ces dieux si parfaitement humains, ces croyances si résolûment étrangères à toute idée de vérité, ces cultes si naïvement nationaux, nous placeront en pleine réalité. Nous allons toucher terre et vivre au milieu des hommes.

De tels progrès se payent. Aussi la Grèce, comparée à l'Inde, produit-elle sur l'historien une double impression dont il a quelque peine à se rendre compte. Elle est en avant et elle est en arrière ; elle a plus de mouvement et moins de profondeur. Le développement de sa liberté politique, qui ne gagne pas d'ailleurs à être examiné de trop près, est loin de reposer sur un développement égal de sa liberté morale.

La liberté morale ne saurait être bien ferme quand la morale elle-même boite des deux pieds. — A part quelques pages de Platon[1] où nos devoirs envers Dieu

1. Le Théetéte, le Gorgias, le Timée.

sont noblement marqués, à part quelques cris du Prométhée d'Eschyle où semble apparaître la grande figure de la Justice venant se placer en face de la Force, la morale grecque a le caractère de tout ce qui est grec : elle est si bien proportionnée, elle a tant de modération et de mesure, qu'on se prend à regretter les vertus passionnées de Rama, ces délicatesses de conscience, ces sacrifices, ces dévouements qui vont jusqu'à l'immolation. Ce n'est pas chez les Hindous qu'un héros tel qu'Ulysse aurait été possible. Chez les Grecs, il occupe la première place, moins à cause de sa vaillance très-réelle qu'à cause de ses ruses. Homère égale, ou peu s'en faut, le renard au lion, Ulysse à Achille. Ulysse, l'habile homme, est demeuré l'un des types favoris de la nation grecque, et quand viendra le drame, il traitera ce type avec autant de respect que l'épopée.

Aristote est bien le compatriote d'Ulysse. Il recommande les vertus moyennes; il veut qu'on marche entre les deux extrêmes, et construit en matière de morale la doctrine du juste milieu.

Aussi chercherait-on en vain chez lui les notions de charité que les sectateurs de Brahma et de Bouddha ont maintes fois devinées. Sa doctrine sur la bienfaisance n'est gênante pour personne : elle n'exige que l'emploi raisonnable de la fortune que nous possédons. Hésiode lui-même, un des représentants les plus moraux du génie hellénique, se borne à nous prescrire de donner à qui nous donne et d'aimer qui nous aime. — Voilà des vertus calmes. Les vertus grecques participent à la sérénité de l'art et des dieux.

Aussi n'empêchent-elles pas de massacrer les prisonniers sans défense. Les héros de l'Iliade trouvent par-

faitement simple de tuer les vaincus, de tirer les femmes au sort et de se partager les enfants. Aucune compassion importune ne vient les troubler. Bien des siècles après, Lysandre, après avoir battu les Athéniens à Ægos-Potamos, faisait égorger de sang-froid ses trois mille prisonniers ; et les Athéniens en faisaient autant ailleurs, avec aussi peu de remords.

Quant à la notion d'Humanité, quant au respect dû à l'homme en qualité d'homme, les Grecs n'y sont jamais arrivés. Renfermés dans leur étroite patrie, ils font sans hésiter deux parts du genre humain : les Grecs, qui sont faits pour la liberté ; les barbares, qui sont faits pour l'esclavage. Il faut voir avec quel mépris Euripide, ce libre esprit si dégagé des préjugés anciens, s'exprime encore sur le compte des barbares! Ni les philosophes tels qu'Aristote et Platon, ni les orateurs tels que Démosthène, ne se placent à un point de vue plus élevé. L'Humanité n'apparaît un peu que chez les stoïciens et les cyniques.

Sous d'autres rapports que je ne puis qu'indiquer, la morale grecque est plus qu'incomplète, elle est révoltante. Laissant de côté les énormités que flétrit l'épître aux Romains et dont la conscience grecque ne s'est jamais émue, je suis forcé de rappeler deux ou trois faits.

Les captives de Troie entrent dans la maison des rois vainqueurs sur le pied de concubines, et cela semble fort naturel au vieil Homère. Plus tard, Athènes possède dans les Hétaïres une véritable institution. Elles se distinguent des courtisanes, et les honnêtes Grecs, qui pourraient se faire scrupule (chose rare) de fréquenter celles-ci, se font gloire d'aller chez celles-là.

Ils y viennent parfois avec leurs femmes. Il y a là des salons; on y cause politique, poésie, art, religion, voire même morale. Qui songe à causer dans un gynécée?

Ne soyons injuste envers personne : Aspasie fut une femme supérieure et une amie fidèle. Périclès, qui ne put l'épouser parce qu'elle était étrangère, ne cessa de trouver en elle un conseil et un appui. Elle fut pour quelque chose, dit-on, dans la composition de son discours en l'honneur des Grecs morts pendant la guerre du Péloponèse. Athènes légitima leur fils, qui porta le nom de son père. Évidemment nous avons là autre chose qu'une Laïs et qu'une Ninon de Lenclos.

Mais, quelle que soit la valeur de ces distinctions, il n'y a pas deux morales, et l'âme humaine était bien malade chez un peuple auquel son plus grand orateur pouvait dire, sans étonner ou scandaliser personne : « Nous avons des femmes légitimes pour nous donner des enfants de notre sang[1] et garder nos maisons, » ajoutant d'ailleurs que, passé cela, le rôle des femmes légitimes est fini; celui des courtisanes et celui des Hétaïres commence.

Ceci m'amène à dire un mot de la famille grecque. — Sans doute elle l'emporte sur la famille orientale, c'est un fait immense que la disparition du harem. Voilà la Grèce en avant de l'Inde; mais est-il certain

1. Des fils surtout : il importe que la descendance mâle se conserve, car le sacerdoce domestique se maintient par elle. Quand une famille s'éteint, sa divinité particulière disparaît. Les dieux de la famille sont, chez les Grecs et chez les Romains, une des formes du principe païen; la négation de toute foi individuelle se complète ainsi.

que d'autre part elle ne soit pas en arrière? La contradiction qui nous a déjà frappés ne se reproduit-elle pas encore, une supériorité compensée par une infériorité? L'Inde a eu des accents d'amour conjugal, de fidélité, de pureté, de noble passion, dont l'écho semble bien affaibli lorsqu'il parvient à Athènes.

Ce n'est pas que le gynécée n'ait été maintes fois un sanctuaire. La femme grecque a rempli souvent un rôle plus relevé qu'on ne l'a dit. Deux noms m'empêcheraient d'en douter si j'en avais la tentation : celui d'Andromaque et celui d'Antigone.

On sait ce qu'est l'Andromaque d'Homère ; qui a oublié les adieux d'Hector? La même Andromaque, dans Euripide, refuse en ces termes l'hymen que lui offre son maître : « Je méprise celle qui, perdant un premier époux, peut donner son cœur à un autre. » Si le génie grec n'a pas toujours compris ainsi Andromaque, c'est chose remarquable cependant qu'une telle idée, la fidélité d'outre-tombe, se soit une fois présentée à lui.

Auprès d'Andromaque je pourrais placer Alceste ; mais je ne suis pas bien sûr de lui savoir gré de son sacrifice, tant son ignoble époux me dégoûte. Mieux vaut fixer nos regards sur l'héroique Antigone, fille dévouée, sœur courageuse, le seul homme qu'il y a à Thèbes pour tenir tête à Créon.

Nous voilà loin du gynécée, ce semble; Homère se chargera de nous y ramener. Aucun Grec n'était choqué d'entendre Télémaque s'exprimer ainsi : « Rentre dans ton appartement, ma mère; donne tes soins aux ouvrages de ton sexe..... C'est aux hommes qu'il appartient de parler, et surtout à moi qui suis le maître dans la maison. »

Tout est calme dans la fidélité de Pénélope, aussi bien que dans ses regrets. Si l'émotion trouble çà et là les paisibles vers de l'Odyssée, c'est quand Ulysse est reconnu par la nourrice de sa femme ou par ce vieux chien qui meurt en lui léchant les pieds. Je me trompe, l'entrevue du père et du fils est bien touchante aussi ; ils se tiennent embrassés en pleurant, « et le soleil se serait couché qu'ils auraient encore pleuré, si Télémaque n'avait adressé la parole à son père[1]. »

Ne nous étonnons pas du rôle subordonné que les Grecs font à la femme. Le gynécée, je le répète, est à la fois au-dessus et au-dessous du harem. Quoique le génie hellénique ait entrevu çà et là cette sainte chose qu'on nomme l'amour, presque toujours il lui a substitué un sentiment d'une toute autre nature. Incessamment menacée par le divorce, la femme grecque a bien d'autres ennemis à combattre.

D'abord la monogamie n'est pas en Grèce un principe tellement sacré qu'on ne puisse l'immoler au besoin. Une loi de Périclès favorise les enfants illégitimes et autorise la bigamie. Plusieurs fois, lorsqu'une guerre avait diminué le nombre des hommes, Athènes avait permis à ses citoyens de prendre plusieurs femmes. De telles mesures étaient discutées au point de vue de l'utilité, non au point de vue de la morale.

A Sparte comme à Athènes, la concubine était souvent admise à côté de la femme légitime, bien que celle-ci conservât seule les droits d'une maîtresse de maison. Il faut au reste que les plus simples règles de

1. Voir une étude de M. Favre sur Homère, dans la *Bibliothèque universelle* de 1866.

moralité fussent méconnues, pour qu'un homme tel que Platon ait pu proposer sans rougir la communauté des femmes. Aristote, qui le combat, s'appuie avant tout sur la nécessité de maintenir la famille ; il ne pousse pas d'ailleurs très-loin les scrupules, et ses idées sur la fidélité du mari ne rappellent que trop le langage tenu par l'Andromaque d'Euripide : « O cher Hector, tu n'éprouveras point ma jalousie. Si Vénus t'inspira quelques faiblesses, j'aimais à cause de toi celles qui en étaient les objets. »

Je suis fâché qu'Euripide nous gâte ainsi son Andromaque. Mais elle n'en représente que mieux la doctrine conjugale des Grecs : sévérité pour la femme, indulgence pour le mari. — Que de Grecs il y a encore parmi nous, à commencer par les rédacteurs de nos codes !

S'il est vrai que la liberté morale ait besoin de la morale d'abord, de la famille ensuite; s'il est vrai que, sans cette ferme base et sans ce sûr asile, elle soit toujours en péril, nous pouvons deviner dès à présent ce qui manquait à la Grèce. Loin de faire comme la Judée, qui, partant de la polygamie accidentelle, arrive à la famille pure et réglée sous la forte discipline de la Bible, elle s'enfonce toujours plus dans la fange d'une dépravation acceptée de tous.

Même remarque pour l'esclavage. En Judée il s'affaiblit, presque jusqu'à disparaître ; en Grèce il s'accroît, jusqu'à devenir le fondement reconnu des institutions républicaines. Otez les Ilotes de Sparte et les esclaves d'Athènes, ni Sparte ni Athènes ne subsisteront une heure.

La liberté appuyée sur l'esclavage ! Tous les sophismes du monde ne parviendront point à faire accepter cela. Et cela est devenu, remarquez-le bien, une théorie politique qui, après avoir passé pour un axiome chez les Grecs et chez les Romains, n'a pas manqué de partisans dans les temps modernes. Sans esclaves, aurait-on des citoyens? Si quatre cent mille travailleurs vendus au marché n'avaient été chargés des œuvres viles, comment les quinze mille Athéniens auraient-ils pu se vouer noblement aux affaires de la république ?

Voilà ce qu'on dit encore de nos jours. L'antiquité y allait plus rondement; elle n'hésite pas à jeter l'anathème sur le travail et à déclarer que l'oisiveté est le signe glorieux auquel on reconnaît les hommes libres. Si Aristote semble faire une exception en faveur du commerce, si, plus tard, le génie romain honore l'agriculture, il est certain qu'en somme les travailleurs sont méprisés. La *République* de Platon donne aux artisans des âmes de fer, aux soldats des âmes d'argent et aux magistrats des âmes d'or. Aristote, qui écarte les artisans des fonctions publiques, aborde sans ambages le problème de l'esclavage. Écoutez le commentaire des libertés grecques écrit par un Grec :

« Qu'est-ce qu'un esclave ? C'est un outil animé dont on est propriétaire. L'esclave n'est, par sa nature, qu'un outil plus parfait et capable de manier d'autre outils. » — Et ailleurs :

« La nature, conséquente avec elle-même, donne des corps différents à l'homme libre et à l'esclave. Elle donne à celui-ci des membres robustes pour des travaux grossiers..... La nature crée certains hommes pour la liberté et certains autres pour l'esclavage. »

Socrate et Platon sont moins nets; ils recommandent une sorte d'humanité envers l'esclave. Aristote, lui, va jusqu'au bout de sa doctrine. — L'esclave est esclave à bon droit, parce que la nature a mis en lui un cœur servile; il est permis d'abuser de lui, comme on abuse légitimement de sa chose.

L'esclavage grec est beaucoup plus dur que l'esclavage oriental. Il est vrai qu'il est beaucoup moins dur que ne le sera l'esclavage romain, qui ne sera dépassé par aucun autre, pas même par notre esclavage colonial. Athènes, rendons-lui cette justice, punissait le citoyen qui avait blessé ou tué un esclave.

Je ne veux rien forcer. Tout en faisant mes réserves, je n'ai certes pas l'intention paradoxale de nier la liberté du peuple grec. En l'abordant, je l'ai dit, on se sent sous le charme. Quel soulagement pour l'esprit, lorsqu'au sortir de cette immobile Asie qui semble n'avoir jamais eu de jeunesse, on rencontre les Grecs, ces jeunes gens, qui ont remué tant d'idées et ont si bien rompu les vieilles entraves! Je comprends, sans le partager jusqu'au bout, l'enthousiasme de M. Gladstone et des hommes qui comme lui ont achevé de s'éprendre de la Grèce dans un commerce habituel avec elle [1]. A voir la Grèce, on sent qu'un progrès immense s'est accompli, qu'une émancipation s'est opérée. Ce petit pays dont l'indestructible influence se fait encore sentir de nos jours, cette nation qui gouverne ses propres affaires,

1. Voir son discours *Sur le rôle de l'ancienne Grèce dans l'histoire providentielle du monde,* prononcé à l'expiration de son rectorat d'Édimbourg.

qui introduit sur la terre tout un ensemble de libertés, qui parmi les merveilles qu'elle enfante ne perd jamais la noble préoccupation d'être libre, c'est là un spectacle dont on ne se lasse point.

Déjà les Grecs d'Homère procèdent à la façon des assemblées délibérantes : convoqués par Agamemnon, harangués par les chefs, ils pèsent les arguments pour et contre : leur camp rappelle l'Agora.

Ne vous étonnez donc pas si, plus tard, Périclès disait en revêtant sa chlamyde : « Songes-y bien, Périclès, c'est à des hommes libres que tu commandes. » C'était à des hommes libres que s'adressaient les orateurs athéniens. Aussi leur parole était-elle un acte et entraînait-elle une responsabilité. L'orateur était presque un magistrat; on le chargeait souvent d'exécuter ce qu'il avait conseillé, et l'insuccès retombait sur lui.

Il y a là une grandeur que je suis loin de méconnaître ; mais qu'on ne me demande pas d'aller plus loin. Je sais un âge où, frais émoulu du collége, on s'imagine volontiers que la forme est l'essentiel et que république est synonyme de liberté. Plus tard on découvre que des républicains, même des républicains grecs, peuvent être assez médiocrement libres.

Nous nous sommes aperçus, en y regardant d'un peu près, que la liberté de la nation ne nous suffit pas sans la liberté de l'individu. Voici une nation libre, elle délibère, elle dirige ses destinées ; mais cette nation se compose d'individus qui ne s'appartiennent pas : sans parler des esclaves, sans parler des femmes, presque esclaves aussi dans le gynécée, les hommes eux-mêmes ne disposent ni de leur conscience ni de leurs enfants, la croyance et l'éducation sont livrées au despotisme

de l'État. Combien faudrait-il de libertés publiques pour compenser la perte de ces libertés personnelles, la liberté de l'âme et celle de la famille?

La théorie des libertés nationales dévorant les libertés personnelles a été faite par Aristote en termes simples et clairs : « L'État est avant la famille et avant les individus, parce que le tout est avant sa partie. »

Et Platon! La subordination de l'individu à l'État a-t-elle été jamais plus absolue, plus effrayante que dans la république idéale qu'il proposait à ses compatriotes et qui ravissait ses disciples? Plus de famille, plus de propriété, plus de conscience; ajoutons, plus d'hommes; l'État seul demeure, l'État seul possède, l'État seul croit; les enfants sont les enfants de l'État, les hommes et les femmes sont mariés, démariés, remariés par l'État.

Le projet de Platon n'est qu'un idéal (un idéal!). Eh bien, revenons à la réalité. Que devenait l'individu en Grèce? Y avait-il place pour l'existence personnelle, pour l'existence morale et domestique, à côté de la vie publique telle que la concevaient les Grecs?

Aristote n'exprimait que trop bien leur pensée quand il définissait l'homme « un animal politique. » L'animal politique appartenait à la nation; il devait vivre au dehors, sur la place publique. Entre son dème et sa tribu, entre les assemblées du peuple et les tribunaux dont tout citoyen faisait partie, entre les représentations théâtrales et les cérémonies religieuses, un Athénien trouvait à peine le temps de rentrer un moment chez lui.

Le citoyen libre n'était pas un homme libre. Dans de telles conditions, la liberté morale ne pouvait grandir;

elle ne se passe pas de l'individu. Et de là le cercle vicieux où les républiques de l'antiquité ont tourné jusqu'à la fin sans avancer d'une ligne : point de libertés complètes, faute d'individus; point d'individus, faute de libertés complètes. Les libertés de la personne, qui sont les libertés essentielles, leur sont demeurées absolument étrangères.

Encore faudrait-il s'exprimer avec plus de sévérité si, au lieu de penser à cette Athènes qui émeut toujours les cœurs généreux, nous portions nos regards du côté de Sparte. Or Sparte, c'est aussi la Grèce; non-seulement elle a joué un grand rôle et a vaincu souvent sa rivale, mais elle a excité une admiration très-générale chez les Grecs.

Loin d'être à leurs yeux une monstruosité, son organisation leur faisait l'effet d'un idéal presque aussi beau que celui de Platon. Les philosophes, les historiens, les moralistes, un Aristote, un Xénophon, un Plutarque, en attendant Cicéron, se sont inclinés, comme la Renaissance, comme nous-mêmes, devant l'admirable Lacédémone.

C'est bien ici que l'individu achève de disparaître, submergé sous les flots envahissants de l'État! — De croyance personnelle, il n'en faut point parler; Athènes seule, où l'on remue des idées, peut avoir un procès de Socrate. — La famille? Je n'ose pas dire ce qu'était le mariage institué par Lycurgue; la loi prévoyait et organisait l'adultère.— Les enfants? L'État se chargeait de les élever, et voici comment il s'y prenait :

A peine nés, ils sont présentés aux anciens de leur tribu, qui décident s'ils doivent vivre ou être exposés sur le Taygète. A sept ans, on les enrôle dans la bande

d'enfants à laquelle ils appartiendront; on les exerce à combattre et à voler; pour les habituer à la douleur, on les fustige publiquement sur l'autel de Diane.

Enfants, ils ne connaissent que l'État; hommes faits, ils ne connaîtront que l'État. Aussi Lycurgue organise-t-il les repas publics, où les citoyens, répartis par tables de quinze, continuent à vivre de la vie commune.

La propriété pourrait éveiller l'individu; Lycurgue essaye de prévenir un tel danger. Il procède au partage des terres et institue une égalité qui durera, bien entendu, ce que durent les égalités factices. Il fabrique une monnaie de fer très-incommode et très-lourde, afin d'entraver les velléités commerciales. Il ordonne que les métiers et les arts soient abandonnés aux étrangers, voulant que le Spartiate n'ait qu'une seule profession, la guerre.

Malgré les échecs partiels de son système, Lycurgue ne réussit que trop à tuer l'individu. Sparte devient une terre stérile, incapable de produire un grand homme : ni orateurs, ni artistes, ni poëtes. Le monde ne doit pas à Sparte une idée ou un progrès. Sparte s'est bien battue; elle a eu les trois cents, et assurément c'est quelque chose. Mais de quel prix n'a-t-elle pas payé cette gloire des Thermopyles!

Elle l'a payé, non de sa liberté seulement, mais de celle des peuples sur lesquels pesait son impitoyable despotisme. Elle a des Ilotes, pauvres esclaves de l'État qu'elle mène à la bataille et qu'elle associe au péril sans les associer à la gloire. Elle a les Messéniens, qui, broyés à leur tour, sont répartis parmi les Ilotes. Ceux-ci deviennent-ils trop nombreux, on s'en défait à

coups d'épée : un jour on en égorgea deux mille. C'était d'ailleurs chose ordinaire que les jeunes Spartiates, pour s'entretenir la main, allassent à travers champs à la chasse des Ilotes.

Au-dessus de ces esclaves Sparte plaçait les Laconiens; sa liberté, ou ce qu'on nomme ainsi, reposait sur deux étages de servitude. Là-haut trône le maître, le Dorien, le vainqueur, isolé au milieu des vaincus. Le maître, ai-je dit! Il est aussi esclave à son tour, esclave de l'État, qui lui prend sa famille et ses enfants, qui lui prend sa vie, qui lui prend son âme.

L'épouvante me saisit, quand j'essaye de reconnaître jusqu'à quel point l'homme avait péri dans le citoyen de Sparte. Admire qui voudra ces mères qui, après la défaite de Leuctres, visitent processionnellement les temples et remercient les dieux qui leur ont ôté leurs enfants! Dans aucun autre pays, grâce au ciel, il ne s'est trouvé une mère qui se soit écriée en ensevelissant son fils : « Le but pour lequel je l'avais enfanté m'est advenu, qu'il mourût pour la patrie. » Il y a eu d'autres contrées patriotes, d'autres soldats valeureux, d'autres âmes énergiques immolant tout au devoir; mais ailleurs qu'à Sparte on pleure, et le citoyen est encore un homme.

Quant à la horde dorienne campée en Laconie comme sur un territoire conquis, on sait que son patriotisme si vanté est loin d'avoir valu celui de la libre et turbulente Athènes. Je cherche après Léonidas; que vois-je? une ambition sans scrupule, qui travaille à l'asservissement de la Grèce et qui finit par tendre la main aux souverains de la Perse pour mieux vaincre les démocrates athéniens.

Si Sparte a sacrifié les villes grecques de l'Asie-Mineure et signé le traité d'Antalcidas, elle a joué le même rôle vis-à-vis de Rome. Lorsque la Grèce entière s'efforce de résister aux conquérants, le peuple de Lycurgue, le peuple qui avait tout immolé pour n'être que patriote, soutient contre la ligue achéenne les ennemis de la commune patrie.

Dans ces derniers et tristes temps, on fit le dénombrement des Spartiates : on n'en trouva plus que sept cents, et six cents d'entre eux mendiaient. C'était bien la peine d'avoir écrasé un pays, organisé un double esclavage, concentré aux mains d'une aristocratie tous les biens et tous les droits, pour aboutir à une populace de tyrans !

Avant de faire un pas de plus, j'ai besoin de rappeler au lecteur et, l'avouerai-je ? de me rappeler à moi-même quel est l'objet restreint, quoique bien vaste encore, de cette étude. Je n'écris ni une histoire générale des peuples, ni une histoire spéciale des religions ou de la famille. Des événements, de l'organisation sociale, des croyances, je ne dois dire que ce qui intéresse la liberté. J'étais au cœur de mon sujet quand je montrais tout à l'heure sur quelles bases de servitude les républiques de la Grèce étaient bâties, combien d'esclaves exigeaient autour d'eux ces hommes libres, à quel point ils étaient loin d'être franchement libres eux-mêmes, quelle diminution de l'individu s'opérait pour suffire au métier de citoyen, à quel petit rôle étaient réduits les femmes et les enfants. Je serai au cœur de mon sujet quand je montrerai dans un instant que le polythéisme hellénique refusait à l'âme humaine ce point

d'appui sans lequel elle ne se redresse pas, cette foi au Dieu vivant qui seule affranchit. Mais je deviendrais infidèle au plan de mon travail si je me laissais entraîner à faire un traité de mythologie.

Sans être savant le moins du monde, on peut être tenté de se lancer dans la dissertation mythologique lorsqu'on a près de soi des guides tels qu'Ottfried Muller, Alfred Maury, Émile Burnouf, Creuzer et Guigniaut. Que le lecteur se rassure; c'est bien assez de rechercher avec lui ce qui dans les doctrines de la Grèce a compromis l'indépendance de l'être moral.

Cette indépendance, je le sais, ne tient pas uniquement aux croyances. La race, le pays, les précédents historiques, sont aussi des causes de servitude morale ou de liberté ; ce n'est pas surtout lorsqu'on aborde la Grèce et lorsqu'on vient de quitter l'Asie qu'il est permis de le mettre en doute. On sent peser sur l'Asie, indépendamment des religions, une influence engourdissante dont les religions, du reste, se sont évidemment ressenties. Pour la Grèce, au contraire, à peine a-t-on mis le pied sur son étroit territoire, qu'on se voit aux prises avec d'autres hommes. Raison de plus pour interroger leur foi ; qu'elle ait produit leurs mœurs ou qu'elle en résulte, ou plutôt (car tel est le fait ordinaire) qu'elle soit en même temps une cause et un effet, peu importe, il n'en reste pas moins vrai qu'elle recèle, en Grèce aussi bien qu'ailleurs, l'explication la plus complète du génie national.

M. Gladstone l'a admirablement démontré, les Grecs ont introduit l'élément humain dans le paganisme. Si les forces de la nature ont été personnifiées ailleurs, en

Syrie et en Égypte par exemple, jamais elles ne l'ont été au même degré. L'Olympe grec est habité par des hommes animés de toutes les passions humaines, menant la vie des souverains de leur temps, entremêlant les affaires aux fêtes et aux banquets. Ce sont des époux, des amants, des héros, des scélérats.

En un mot, ce sont des personnes. Ils possèdent tous par conséquent cette portion de liberté qui est inséparable de la personnalité. Cherchez la personnalité divine dans l'Inde, où le Grand Tout émet involontairement des êtres qu'il absorbera non moins involontairement ! Cherchez-la dans le Nirvâna des bouddhistes ou dans le « Ciel » de Confucius ! Cherchez-la en Perse, où le Dieu suprême se tient immobile et enfante par voie de rayonnement les deux principes inégaux et ennemis ! Cherchez-la en Syrie, où les dieux se confondent avec les éléments ! Cherchez-la en Égypte, où la religion des savants et les fétiches du peuple luttent à qui identifiera le mieux la divinité avec les forces de la nature ! Dans tous ces pays, la personne divine est absente et par conséquent la personne humaine est bien malade. La Grèce les rétablit l'une et l'autre. Son génie, toujours simple, ne se laisse aller à aucune subtilité théologique. Sa croyance est laïque, passez-moi le terme. Plus trace de théocratie, plus de domination des prêtres, voilà un peuple qui n'a rien en lui de sacerdotal. Son libre génie a rompu avec le panthéisme incurable de l'Orient. Ses dieux hommes, ses dieux rois, ses dieux qui aiment, qui haïssent, qui se marient, qui agissent, ses dieux qui vivent, nous entraînent à mille lieues de la servitude et de l'immobilité orientales.

Tel est l'élément de liberté que l'Olympe grec introduit ici-bas. Mais cette révolution n'a pas été l'œuvre d'un jour : avant les dieux hellènes, les dieux pélages avaient régné. Ancêtres déchus des divinités régnantes, réduits au rang d'une dynastie détrônée, ils continuent à présenter çà et là les témoignages d'un génie plus sérieux à la fois et moins libre. A leur vue, l'historien se reporte instinctivement vers l'époque où les Titans n'avaient pas encore été vaincus.

L'ancien culte semble avoir été une transition entre l'Asie et l'Europe. C'est dans les pays grecs qui touchent l'Asie qu'on en rencontre les débris, à Lemnos, à Imbros, à Samothrace. Là on adorait les Cabires, dont le grand-prêtre (remarquez le cachet oriental) occupait le rang de souverain.

Les Hellènes ont changé tout cela; ils se sont affranchis des croyances trop sombres, à force de légèreté, de sérénité et, disons-le, d'indifférence au sujet de la vérité religieuse. Jupiter a ravi le sceptre à Saturne, et si la Bonne Déesse a gardé sa place dans le nouve Olympe, elle y est devenue Cérès et n'a plus gardé, excepté peut-être dans les mystères d'Éleusis, la majesté qui appartenait à la terre qui enfante, à la Mère.

Grâce aux vieux dieux pélages, la filiation apparaît évidente des Aryas aux Hellènes, des pères aux enfants. Ottfried Muller, qui soutenait l'originalité absolue de la Grèce, n'a plus aujourd'hui personne de son côté. M. Alfred Maury, entre autres, a retrouvé dans les Védas l'origine des divinités grecques, des anciennes et des nouvelles. On suit en quelque sorte la transformation graduelle des croyances, jusqu'au moment

où les poëtes grecs achèvent de changer en hommes les personnifications indistinctes du panthéisme primitif.

Presque aucun dieu grec n'a un nom grec; leurs noms sont des mots de la langue originelle, qui, dans les Védas, désignent les phénomènes naturels auxquels président ces dieux. Prométhée dérobant le feu du ciel est une légende indienne. Saturne, avec les Cabires, les Géants, les Titans, les Cyclopes, nous reporte vers les Asouras, qui représentaient dans les hymnes védiques la lutte des nuages contre le ciel.

L'œuvre de personnification absolue qui procède du génie grec est d'autant plus frappante, qu'elle a mis son empreinte sur une mythologie animée d'un tout autre esprit. Chaque dieu, sous le scalpel de la science moderne, se décompose en deux parties : l'élément védique, qui est une représentation des forces de la nature; l'élément hellène, qui est un personnage particulier, fort indépendant et même fort oublieux de son origine.

Jupiter, roi du firmament et armé du tonnerre, est Indra, je le veux bien; mais il a son histoire à lui, ses passions à lui, et ne s'inquiète guère de rester fidèle à son ancien rôle. Apollon tuant le serpent-Python, c'est encore Indra qui combat le serpent Alsi, ou, si vous aimez mieux, le ciel bleu triomphant du nuage; mais Apollon est Apollon, il agit comme un être, non comme un symbole. Bacchus, c'est la force vivante et divine qui réside dans le soma de l'Inde et dans le vin de la Grèce; soit, mais Bacchus a ses aventures, et son voyage au travers de l'Inde ne ressemble guère au retour d'un exilé dans sa patrie. Chez Hercule, je distingue moins le dieu solaire que le héros très-humain. Pluton a beau être le

dieu des enfers et représenter la terre profonde comme l'Adité des Védas, il est autre chose qu'une idée, il est l'époux de Proserpine. Neptune est souverain de la mer, à la bonne heure; mais il est bien roi, bien homme, et le Grec qui pense à lui ne pense pas à un élément.

S'il me fallait découvrir en Grèce des dieux moins individuels que les autres, je m'adresserais à ceux qui personnifient des idées ou des qualités et que M. Michelet appelle plaisamment des adjectifs. Ces abstractions revêtues d'un nom qui ne les déguise guère figurent déjà dans l'Iliade et dans l'Odyssée. Plus tard, elles se multiplient à l'infini. On voit surgir les temples de la Loi, de la Paix, de la Force, de la Nécessité, de l'Équité, de la Tranquillité, de la Pudeur.

La personnification, en pareil cas, semble se borner à l'emploi des lettres majuscules; mais là ne résident point les vrais dieux de la Grèce. Ceux-ci sont vivants: ils ont des passions, des jalousies, des colères ; ils se vengent, ils commettent des crimes. Quand ils frappent, ce n'est pas d'ordinaire qu'ils veuillent punir le mal, c'est qu'ils veulent se satisfaire. Ils ont leurs antipathies et leurs sympathies; tel dieu hait telle nation et lui fait, sans rime ni raison, autant de mal qu'il peut.

Vous avez beau me dire que Junon est la personnification de l'air, je ne vois en elle qu'une femme, qu'une épouse, jalouse, maussade, et fort décidée à perdre les Troyens. Il est vrai que d'autres dieux les protégent; aussi qu'arrive-t-il? Un beau jour, les immortels se précipitent les uns sur les autres avec fureur, une mêlée terrible s'engage où chacun combat pour le peuple qu'il favorise.

Ces dieux sont si bien des hommes, que le mélange des deux races n'a rien qui nous étonne; Thétis épouse Pélée.

Pour une religion pareille, les poëtes étaient des révélateurs très-suffisants. Rien de mystérieux : tout se passe en pleine lumière et en pleine paix. Il y a plus, dans son indifférence suprême, la Grèce accueille également deux théogonies fort peu semblables. Que lui importe? Y a-t-il une vérité religieuse?

Hésiode, qui, venu le second, est pourtant le plus ancien par les tendances de son génie, conserve bien mieux qu'Homère les traditions védiques et la personnification réelle des forces de la nature. Il nous amène en face du Chaos; ils nous montre la Terre qui enfante tout et l'Amour qui est le principe vivifiant. Ce n'est que plus tard, après l'enfantement de l'Érèbe et de la Nuit, de l'Éther et du Jour, après celui de la Mort et du Sommeil, après celui du Ciel, qu'enfin la Terre et le Ciel donnent naissance à Rhéa, à Saturne, aux Cyclopes et aux Titans.

On sent encore ici l'influence vivante de l'Inde. Avec Homère, un autre esprit a prévalu, l'imagination riante des Hellènes a dissipé toute cette fantasmagorie, une douce lueur a dissipé ces ténèbres primordiales. Fermant sans retour la période des Aèdes, ramassant les légendes des rapsodes pour en faire une religion tout humaine, prenant les blocs des constructions antérieures pour en construire son temple, un vrai temple grec où circulent la lumière et l'air, Homère a arrangé, diminué et fixé définitivement l'Hellénisme. Son Saturne est un roi détrôné, ses Titans sont des vaincus, son Olympe est un palais où circule la coupe des fes-

tins, son Amour n'est plus l'Amour d'Hésiode, il n'est que le fils de Vénus.

La Grèce se reconnut et s'aima dans ce clair miroir; la croyance nationale était fixée.

Il faut qu'il y ait dans la théologie d'Homère quelque chose de bien attrayant; car, après tant de siècles, nous qui ne sommes pas des Grecs, nous cédons parfois encore à l'entraînement. Je sais bien qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux des admirations pareilles, auxquelles on s'abandonne parce qu'on les sait sans conséquence et qui s'adressent à la poésie plus qu'à la croyance. Pourtant elles signifient une chose : c'est que nous aimons les dieux faits à notre image et à notre ressemblance, que nous aimons les religions qui ne sont pas des religions, que notre indestructible paganisme saura éternellement gré aux Grecs d'avoir mis l'âme humaine en joie et la conscience humaine en repos, lorsqu'ils ont écrit au frontispice de tous leurs temples : rien n'est vrai.

La Grèce a écarté d'un sourire ces recherches angoissantes sur la vérité où l'homme entier est en jeu et qui forment la portion la plus douloureuse et la meilleure de notre vie morale. Elle a admis sans hésiter, elle qui faisait d'Homère son théologien en titre, que de telles questions ne valent pas le tourment qu'elles donnent, que chaque peuple a ses dieux, que chaque patrie se fait un foyer de religion où tous se réchauffent en commun, que les dogmes exclusifs seraient des dogmes sectaires et qu'il ne sied pas d'affirmer ce qu'on croit jusqu'à exclure ce qu'on ne croit point.

Tout cela, par une grâce suprême, la Grèce le fait sans y penser, instinctivement, en dehors de l'esprit de

système et de la théorie pédante. Aux dieux qui lui étaient venus de l'Inde elle a joint ceux que lui a prêtés l'Égypte, et ceux que créait, sans compter, sa radieuse imagination. Elle en a eu tant, que l'apôtre a pu dire dans son discours à l'Aréopage : « Hommes athéniens, je remarque qu'en toutes choses vous êtes pour ainsi dire dévots jusqu'à l'excès. »

Heureuse et insouciante au milieu d'une multitude d'êtres qui animaient les champs, les rivières, les forêts, les airs; qui présidaient à toutes les pensées, à tous les actes, à tous les métiers[1]; qui, enfin, allant de la terre à l'Olympe, de Circé à Jupiter, ne dépassaient jamais de beaucoup la taille humaine et n'imposaient jamais à l'homme de pénibles retours sur lui-même; ayant résolu le problème de rencontrer à chaque pas la divinité sans rencontrer en aucun lieu la sainteté, elle a joui de cette liberté superficielle et fausse qui n'a rien de commun avec l'affranchissement moral.

Et nous avons regardé du côté de ces régions lumineuses où la vie est aisée, où un peuple artiste a déployé les ailes de son génie. La tradition aidant, les habitudes classiques aidant, nous avons admiré la terre privilégiée dont les vices mêmes ont été comme dorés d'un gracieux rayon et n'ont troublé ni la sérénité des hommes ni l'indifférence des dieux. Sans compter les païens convaincus tels que Gœthe, sans compter les semi-païens qui aiment les dieux hellènes pour leur vaste tolérance et parce que tous ces dieux aident en

1. Hawthorne a écrit un livre pour les enfants, que connaissent depuis longtemps les hommes faits. *Le Livre des merveilles* me ferait presque aimer la mythologie grecque.

définitive à se défaire de Dieu, combien de gens vendus aux Grecs et qui admirent leur Olympe sur la foi de leur poésie ! Musset a chanté cet enthousiasme dans des vers que je cite, parce que je suis sûr que le lecteur, qui les a lus cent fois, me saura gré de les lui faire relire :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux,
. . . . . .
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse,
Où du nord au midi sur la création
Hercule promenait l'éternelle justice
Sous son manteau sanglant taillé dans un lion,
Où les sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant,
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines,
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui,
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée,
Où tout était heureux, excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui?

Tout était heureux! Voilà le grand mot. — Nous aimons ce bonheur à fleur de peau, à fleur d'âme, si vous préférez, qui laisse bien intacte la servitude intérieure et nous dispense de la révolte contre le péché.

L'élément saintement libérateur que plusieurs religions, d'ailleurs mensongères, renferment dans une certaine mesure, fait défaut d'une façon étrange à la religion des Grecs. J'ai beau chercher, je ne découvre point là les traces de la bataille morale ; on dirait une race

parfaite, qui n'aurait à se repentir de rien et qui serait dispensée d'arriver au bien par le chemin douloureux où passent les autres hommes.

Homère nous parle bien des prières; dans une métaphore célèbre il nous les montre, ces filles de Jupiter, s'efforçant de suivre de leur pied boiteux la marche rapide de la malédiction. Elles arrivent trop tard, mais elles guérissent, si elles ne peuvent prévenir. L'image est belle, elle est médiocrement sanctifiante; tout semble se passer dans une calme région, au-dessus des bas lieux où s'agitent les consciences, où l'homme tombe et implore la main qui le relèvera, où notre âme, s'efforçant d'avancer, connaît les fatigues et les humiliations du travail.

Parmi les dieux grecs, un seul, un des moindres, un simple demi-dieu, représente une idée dont la grandeur morale se laisse entrevoir. Hercule, pour parler comme le poëte, « promenait l'éternelle justice » parmi les peuples grecs. Il s'attaque aux monstres, aux tyrans, aux principes de destruction. Il a en lui quelque chose qui rappelle Vichnou, le médiateur; il réconcilie avec Jupiter cette victime des nouveaux dieux, Prométhée, qu'il vient de délivrer. Chevalier errant du monde hellénique, il n'a malheureusement pas beaucoup d'imitateurs, la Grèce étant peu chevaleresque de sa nature. Remarquons du reste le soin qu'elle a pris de mêler des vices grossiers à la noble mission d'Hercule, afin de le ramener au niveau qu'elle aime et d'écarter les hautes ambitions morales.

Je ne prétends pas que la mythologie hellénique n'ait exprimé aucune vérité importante, aucune forte et saine pensée. Homère ne serait pas le sublime génie

qu'il est, s'il avait ignoré l'idéal. La forme n'a jamais suffi aux grands poëtes, et il ne faudrait pas feuilleter longtemps l'Iliade ou l'Odyssée pour y découvrir plus d'une aspiration élevée, plus d'un noble sentiment. La corde du devoir a vibré alors; plus tard elle vibrera encore et rendra des sons touchants sous les doigts d'un Eschyle ou d'un Sophocle. Pourtant les dieux grecs sont là, leur vie nous est connue, et que penser d'un peuple dont l'imagination se nourrissait de semblables détails!

Jupiter, l'époux adultère de sa sœur Junon, le fils révolté qui a ravi le trône à son père Saturne, remplit la terre et le ciel de ses débordements. On dirait le don Juan de l'Olympe : *Son jà mille e tre.* Sur sa liste figurent Io, Dioné, Sémélé, Cérès, Mnémosyne, Latone, Maïa, Alcmène, Danaë, Léda, Europe, et d'autres.

Junon ne se contente pas d'être jalouse, ce qui se comprendrait; elle est implacable et dure. Blessée dans sa vanité par le refus de la pomme, elle excite la guerre de Troie et s'acharne sur les malheureux compatriotes de Pâris.

Malheur à qui inquiète l'amour-propre d'un dieu ou d'une déesse! Apollon et Diane, les plus braves gens de l'Olympe[1], s'occupent à tuer pieusement les sept fils et les sept filles de Niobé, parce que celle-ci s'était mise au-dessus de Latone, qui n'avait que deux enfants. Quant à Marsyas, on sait ce qui lui arriva pour s'être cru trop

1. Parmi les dieux honnêtes (la liste en est courte) il convient de nommer encore Cérès et sa fille Proserpine. Mais ici nous mettons le pied sur le terrain de la théogonie pélasgique : Cérès est Déméter.

habile sur la flûte : son rival divin l'écorcha tout vivant, avec une cruauté d'autant plus féroce qu'elle était plus sereine. Or Apollon, je le répète, était des meilleurs, malgré ses nombreux adultères.

La réputation de Vénus est faite. Ses amants sont plus nombreux, je crois, que les amantes de Jupiter : Apollon, Mercure, Bacchus, Mars, Adonis, Anchise, et que sais-je?—Pour se venger de Diomède, qui l'a blessée au siége de Troie, elle inspire à la femme de ce prince une passion adultère. La légende grecque raconte sans sourciller l'histoire des malheureuses dont la déesse est parvenue à provoquer la chute. Les infamies de son culte à Paphos rappellent celles des religions syriennes. A Corinthe, ce sont les courtisanes qui, en leur qualité officielle de prêtresses de Vénus, vont dans son temple, lors de l'invasion des Perses, présenter les prières des Grecs pour leur patrie en péril.

Qu'on n'essaye pas ici des explications dont toute conscience honnête fait justice. — Il y avait une Vénus céleste, une Vénus Uranie, la déesse de l'amour pur! Oui, mais il y avait une Vénus vulgaire, et c'était celle que connaissait le peuple, que célébraient les poëtes. — Son culte exprimait une nécessité sociale, la traite des femmes, dont les navigateurs phéniciens étaient les agents! C'est possible; mais que penser d'une religion qui divinise ces prétendues nécessités?

Les apologistes modernes de l'hellénisme se rencontrent-ils sans rire? je n'en sais rien. Quand ils ont dit que les aventures des dieux ne sont jamais scandaleuses parce qu'elles sont des combinaisons d'éléments, que les adultères de Jupiter n'ont rien d'immoral parce que Jupiter est l'atmosphère, croient-ils avoir expliqué ou

atténué quoi que ce soit? Les personnifications grecques étaient trop vigoureuses et trop complètes pour laisser subsister, si ce n'est comme origine, les forces de la nature. Et d'ailleurs, nous ne nous lasserons pas de le répéter, chaque religion doit se juger, non d'après les interprétations subtiles de quelques savants, mais d'après les croyances populaires. Elle est ce qu'elle paraît être, l'opinion des simples est toujours celle dont il faut avant tout tenir compte.

Quiconque a visité l'Olympe sait ce qui doit manquer à la liberté morale des Grecs. S'il est vrai qu'il n'y a point d'hommes libres sans consécration au devoir et sans lutte contre les passions mauvaises, nous sommes forcés de croire que la Grèce, en dépit de ses libertés extérieures, n'a jamais brisé la grande servitude, celle du dedans.

Le grand mérite des dieux d'Homère, nous l'avons déjà reconnu, c'est qu'ils ont une individualité véritable, qu'ils ne sont pas l'émanation nécessaire d'un dieu suprême inconscient. Il ne faudrait pas néanmoins exagérer ce mérite incontestable. Très-libres, si on les compare aux mythes de l'Orient, ils ne le sont guère si l'on se souvient du Dieu de la Bible. Au-dessus de Jupiter j'aperçois un maître mystérieux, aussi impersonnel que le Temps Sans Bornes des Persans : c'est le Destin, la Nécessité, Ἀνάγκη.

Devant le Destin s'évanouit toute liberté, divine ou humaine. L'antiquité grecque et romaine n'a cessé de croire au pouvoir aveugle de la Parque, du Sort, auquel nul ne se soustrait. Quand le roi des dieux cherche à secourir des hommes qui lui sont chers, son regard se

porte sur la balance du Destin : ce plateau qui s'abaisse est plus fort que lui; il faut qu'il se soumette, il se soumet. Sa liberté n'essaye pas de lutter contre la fatalité.

Quel esclavage, et de quel poids il écrase l'âme humaine ! Elle a travaillé à s'y soustraire : du Destin elle a tâché de faire la Providence; elle a rêvé la combinaison des lois inexorables de la nature et d'une raison suprême ayant conscience de ce qu'elle fait.

Signalons ce travail, sans nous méprendre sur ses résultats. La doctrine populaire était fixée; le peuple ne cessa pas un instant de croire à la toute-puissance du Sort. — Est-il bien certain qu'en ce point comme en beaucoup d'autres nous ne soyons pas souvent demeurés grecs et païens?

La place du libre arbitre est très-petite dans les poëmes d'Homère. Chaque homme a sa destinée, à laquelle il ne cherche point à échapper. L'Agamemnon de Racine est un moderne, tout imprégné des notions libérales de l'Évangile; rien de moins conforme aux croyances grecques que ces vers :

> Assez d'autres sans vous, à mes ordres soumis,
> Cueilleront les lauriers qui vous furent promis,
> Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
> Trouveront d'Ilion la fatale journée.

Forcer la destinée ! Ce n'est pas l'Agamemnon d'Homère qui se serait permis de concevoir une pareille énormité. On accusait les dieux, on se sentait à peine responsable de ses fautes; le Destin achevait ce que les dieux, ses subordonnés, avaient commencé si bien, la ruine de la morale. Il y avait d'ailleurs un agent étrange,

Até, qui se chargeait de pousser les hommes aux crimes et aux folies, afin de leur faire accomplir leur destinée.

Plus j'avance, et plus je découvre avec terreur que ce qui manque à la religion grecque, c'est d'être une religion [1]. Point de dogmes arrêtés ; point de révélation écrite; un olympe arrangé par des poëtes ; une légende à laquelle les hommes, les femmes et les enfants ne pouvaient songer sans souiller leur imagination, quel ensemble!

Je vous défie de découvrir dans Homère un seul mot qui indique, même de loin, ce que nous nommons la piété. On craint la puissance des dieux, on invoque leur secours, jamais on ne conçoit la plus légère pensée de les aimer.

Si l'idée de piété fait défaut à la Grèce, l'idée de création lui manque pareillement. Ses dieux ne sont ni créateurs ni éternels, ils sont nés du ciel et de la terre.

Que de tels dieux n'aient quoi que ce soit à révéler, je ne m'en étonne pas. D'autres peuples posséderont des livres sacrés, un Véda, un Zend-Avesta ; chez les Grecs, rien de pareil. Il y aura dans leur culte des sacrifices, des rites, des formules, des fêtes brillantes ; il n'y aura ni une parole d'exhortation adressée aux hommes, ni une prière du cœur adressée aux dieux, ni un acte quelconque qui se rapporte à l'être moral.

1. J'ai laissé de côté bien des détails, ne voulant pas instruire le procès de l'hellénisme. Ainsi je n'ai pas parlé des sacrifices humains. M. Alfred Maury cite des exemples nombreux. Plutarque affirme que les Grecs sacrifiaient un homme avant d'aller à la bataille. On sait que Thémistocle, à Salamine, eut soin de sacrifier trois prisonniers.

On a souvent dit que la Grèce n'avait point de prêtres. — Dans un sens, on a raison. Nul n'est chargé d'instruire le peuple; mais certaines personnes savent tuer et préparer les victimes, savent lire les formules liturgiques et ordonner les processions.

Ces prêtres sont entourés d'un certain respect : leurs malédictions ont parfois le caractère de véritables excommunications; redoutés, surtout lorsqu'ils ont la qualité de devins, ils accompagnent les armées, celle d'Agamemnon, les dix mille de Xénophon, les cohortes victorieuses d'Alexandre.

Mais ce qui prouve que leur mission est plus nationale que pieuse, c'est que certains sacerdoces se rattachent aux fonctions civiles. Près des desservants attachés aux temples apparaissent les prêtres par droit politique. Tel sacerdoce appartient à telle famille; tel autre est inséparable de telle magistrature. Les rois de l'Iliade offrent eux-mêmes les sacrifices; les nobles d'Athènes (Eupatrides) occupent les grandes charges sacerdotales. Et ces charges n'ont rien d'incompatible avec d'autres fonctions ou avec le métier des armes, témoin Xénophon, qui avait été prêtre et qui fut général.

A ne prendre les choses que par leur côté superficiel, les Grecs sont une des nations les plus dévotes qui aient paru sur la terre. Ils ne font rien sans invoquer les dieux; dans la famille et dans la cité, dans les actes de la vie civile et dans ceux de la vie politique, dans les délibérations populaires et jusque dans les plaisirs, la religion apparaît. S'ils fondent une ville, s'ils envoient au loin une colonie, s'ils commencent une guerre, s'ils concluent une paix, ils ont soin de n'omettre aucun des rites prescrits. Ils font de véritables pèleri-

nages, visitant les temples les plus célèbres, assistant aux fêtes et aux mystères. — Eh bien, au milieu de tant d'actes dévots, vous ne rencontrez jamais un mouvement de piété. Jamais la prière n'est autre chose que la liturgie, jamais elle ne devient l'expression d'un besoin intime, le cri d'une âme; jamais une question de salut, de réconciliation avec Dieu, ne s'est posée dans l'esprit d'un Grec; jamais la pensée ne lui est venue d'implorer pour lui ou pour les siens des grâces spirituelles. Les sèches formules que récitaient ses prêtres n'avaient pour objet que le succès de ses entreprises, sa santé, la prospérité de sa patrie, son bonheur et celui de ses amis.

Disons le mot, la Grèce est le paganisme incarné. Chez elle, à cette clarté qui illumine tout, le principe païen se dégage, il se montre tel qu'il est. Ce peuple si dévot et si peu pieux, qui visite sans cesse les temples et n'y entre guère, qui accomplit des rites et ne prie pas, qui tient passionnément aux cérémonies et ne s'inquiète pas des dogmes, ce peuple a développé avec une logique admirable toutes les conséquences et toutes les applications de la croyance territoriale.

Son patriotisme religieux est aussi intraitable que son indifférence religieuse est accommodante. Si la popularité d'Alcibiade est ébranlée, c'est qu'on le soupçonne d'avoir manqué de respect aux dieux du pays; s'il regagne sa popularité, c'est qu'il a su organiser une procession magnifique, une célébration splendide des grands mystères, qu'il a aligné, lui sceptique, entre Éleusis et Athènes, de saintes théories de prêtres, d'initiateurs et d'initiés.

L'expédition de Sicile aboutit à un désastre ; savez-vous pourquoi ? les prières d'usage avant le départ ne se sont pas faites séparément sur chaque navire, mais sur la flotte entière, à la voix d'un héraut.

Malheur à qui viole une des règles de la dévotion nationale ! Les généraux vainqueurs aux Arginuses l'apprennent à leurs dépens.

La religion étant affaire de patriotisme, les dieux se partagent naturellement entre les diverses patries. Rien de plus frappant en Grèce que ce caractère local de la religion. — Tantôt un dieu devient la patron de telle ville ou de telle race ; tantôt, sans l'accaparer tout entier, la ville ou la race l'affecte à son service au moyen d'un surnom ; il y a une Junon argienne et un Hercule dorien. Les Doriens considèrent aussi comme leur appartenant d'une façon spéciale Apollon et sa sœur Diane. Neptune est le dieu des Ioniens, en leur qualité de peuples habitués à la mer. Athènes a des prétentions sur lui : on sait comment, au moyen d'une transaction, le dieu marin s'arrangea pour habiter l'Acropole avec Minerve.

Celle-ci resta la grande patronne des Athéniens ; toutefois elle céda une place à Neptune et même à Apollon. Trois tribus s'étant réunies pour fonder la ville, trois dieux se trouvèrent appelés à la protéger.

Des conciliations bien plus vastes s'opérèrent lorsque les peuples séparés se rapprochèrent et lorsque la Grèce apparut. Homère[1] n'a rien fait de plus hardi peut-être que de mettre en société des divinités isolées.

1. Je résume sous le nom d'Homère tout le travail qui le précède et dont l'Iliade est l'expression immortelle.

L'Olympe fut leur lieu de rendez-vous; elles y demeurèrent souvent assez hostiles; toutefois le plus difficile était fait et les religions locales avaient reconnu au-dessus d'elles une religion nationale, l'hellénisme était né.

Ainsi, trois manifestations successives et progressives du principe païen : d'abord la phratrie ou réunion des tribus que lie l'adoration commune d'un dieu, puis la cité avec le culte des dieux de plusieurs phratries, enfin la Grèce avec la coalition de tous les dieux de toutes les cités.

Parmi ces dieux, il n'en est pas qui aient un caractère plus exclusivement local que les héros. Cette dernière dynastie du ciel, qui est venue après Jupiter, comme Jupiter était venu après Saturne, se compose d'une série de patrons dévoués aux bourgades où ils sont nés.

Mais c'étaient là des patrons de second ordre, dont on ne faisait guère cas; une ville qui se respectait ne pouvait se contenter à si bon marché: il lui fallait une des grandes divinités. Athènes, je l'ai dit, en avait trois pour sa part; toutefois elle était avant tout la ville de Minerve. La déesse et la ville portaient le même nom, et il est difficile d'imaginer une marque moins contestable de nationalisme religieux.

Il fallait voir la grande fête athénienne, les panathénées, cette procession patriotique, cette récitation de prières pour Athènes et pour ses alliés. Il fallait voir les fêtes des corporations célébrant tour à tour leurs patrons : c'était la fête des forgerons, c'était celle des nourrices, celle des matelots, celle des esclaves.

Une fois que nous sommes parvenus à nous placer

dans le milieu d'une religion qui est le culte du pays et pas autre chose, nous comprenons sans peine ce qui a pu nous surprendre au premier moment, les magistratures conférant les sacerdoces, les rois de Sparte fonctionnant au temple en qualité de descendants d'Hercule, les colonies ioniennes sacrifiant par les mains des descendants de Codrus, Athènes prenant son archonte-roi, chef des cérémonies sacrées, dans les familles d'une illustration historique.

Si, montant d'un degré, nous quittons les religions locales pour considérer la religion grecque, nous découvrons qu'elle a à sa tête le dieu suprême de tous les peuples grecs, Jupiter Panhellénien, le Jupiter d'Olympie dont Phidias a sculpté la statue.

L'initiation d'Éleusis appartient à tous les Grecs, mais à eux seuls; l'esclave en est exclu, l'étranger ne se fait admettre qu'après avoir obtenu une naturalisation.

C'est pour les Grecs seuls que certains temples possèdent le droit d'asile. C'est sous la garantie collective des Grecs que sont placés certains sanctuaires. On sait ce que fut la guerre sacrée, dont Philippe se servit pour s'insinuer dans les débats de la Grèce : les intérêts religieux étaient l'affaire essentielle des amphictyons; quand les Phocidiens se permirent une attaque contre le sanctuaire de Delphes, l'anathème fut prononcé. On vit alors le roi de Macédoine, avec ses soldats couronnés du laurier d'Apollon, accomplir dévotement la sentence d'interdit et conquérir par la même occasion sa place dans le conseil du peuple grec.

J'ai parlé de Delphes; il est à lui seul une personnification éclatante du principe païen si nettement pratiqué par les Hellènes. Delphes est le temple et l'o-

racle de la nation entière[1]. Delphes règle le culte dans toute la Grèce ; il canonise les héros grecs et les place au rang des demi-dieux ; il est consulté sur la guerre, sur la paix, sur la colonisation, sur les fondations de villes. Tous les peuples amphictyoniques ont à Delphes leur capitale religieuse.

La religion du pays trône aussi dans les grandes fêtes auxquelles la Grèce entière prend part. Sans quitter Delphes, les jeux pythiques qui s'y célébraient étaient consacrés aux dieux de la Grèce. Chacun des États représentés à la diète des amphictyons était tenu d'envoyer une théorie; elles s'acheminaient par tous les chemins vers le centre reconnu de la vie nationale.

Les jeux isthmiques, les jeux néméens, les jeux olympiques surtout, étaient des solennités où la confédération des peuples grecs venait constater et fortifier son unité. Là, tout était sacré : les jeux, toujours fondés par un dieu ou par un héros; les vainqueurs, dont les concitoyens célébraient le triomphe comme une bénédiction spéciale. Pas un peuple grec qui n'eût à Olympie ses autels et ses dieux particuliers; entouré de ces chapelles et de ces adorations locales, le temple du dieu national, qui les dominait en les accueillant, était devenu un véritable panthéon[2].

Au reste, si la confédération générale avait son culte, les confédérations moins étendues avaient le leur ; la religion patriotique ne pouvait éviter de prendre aussi cette forme. C'était dans le Panionion, temple élevé sur

1. Delphes a remplacé un centre religieux plus ancien, Dodone.
2. Voir M. Alfred Maury.

le promontoire de Micale, que délibéraient en commun les douze villes de l'Ionie. Lorsque la ligue achéenne se fonda, elle eut sur-le-champ près d'Ægium son sanctuaire et son lieu d'assemblée; le temple de Cérès panachéenne fut construit. Lorsqu'il y eut une ligue étolienne, son conseil se réunit à Thermes, où se trouvait un temple d'Apollon, protecteur de la ligue.

Les dieux grecs accompagnent les colonies grecques dans leurs migrations. Après avoir consulté l'oracle de Delphes, les colons prenaient du feu sacré au prytanée de leur métropole, ils prenaient aussi les images des dieux nationaux; puis, arrivés au lieu que l'oracle avait désigné, ils accomplissaient les cérémonies qu'il avait prescrites et installaient solennellement les rites de leur mère patrie. Aussi le voyageur, à la seule vue de ces rites, savait-il s'il venait d'entrer dans une colonie athénienne, spartiate ou argienne.

Il arrivait souvent, n'oublions pas ce détail, que le dieu des colons faisait alliance avec le dieu du pays; ainsi se formait sans peine une religion nouvelle, par l'association de la religion indigène et de la religion importée. De tels arrangements sont faciles quand la conscience n'a rien à y voir.

La notion de vérité est si bien absente ici, que les émigrants ne songent pas un instant à propager leurs croyances. Le prosélytisme, ce fait en dit long, est totalement étranger au monde gréco-romain. On emporte ses dieux avec soi lorsqu'on fonde une colonie, parce que la colonie est un prolongement de la métropole; mais on n'a garde de supposer qu'il existe une religion vraie, au point de taxer d'erreurs ses voisines; surtout on n'imagine pas que l'âme puisse être inté-

ressée dans de pareilles questions. Loin d'encourager le prosélytisme, il arrivait souvent qu'un pays défendait à ses citoyens de porter ailleurs les dieux nationaux, de peur qu'ils ne procurassent ainsi à un autre peuple les profits de leur patronage.

Mais le fait le plus ordinaire, c'est la marche en avant des dieux nationaux étendant leur empire à mesure que la nation étendait elle-même ou ses conquêtes ou ses colonies. Il y a alliance étroite entre un pays et ses dieux ; ceux-ci souffrent avec lui, combattent avec lui, triomphent ou succombent avec lui. « Les dieux qui combattent pour nous, dit Euripide[1], ne céderont pas à ceux des Argiens. Si Junon les protége, la fille de Jupiter, Minerve, est notre déesse. Une divinité plus vaillante et plus vertueuse est un sûr garant de la prospérité. »

C'est toujours la doctrine religieuse d'Homère, les dieux grecs et les dieux troyens luttant auprès des murs d'Ilion. Après une guerre, les divinités ennemies se réconciliaient et les deux peuples se plaçaient parfois sous leur commune protection. Tantôt on se contentait de stipuler que, de part et d'autre, on enverrait des députations chargées d'assister au culte des dieux ennemis ; tantôt, lorsqu'une fédération était fondée, on allait jusqu'à créer aussi une religion fédérale.

On ne connaissait pas de procédé plus aimable que celui qui consistait à adopter les dieux d'un peuple dont on voulait se rapprocher. Les Eléens, désirant faire bonne amitié avec Sparte, se hâtèrent d'adopter Hercule.

1. Dans les *Héraclides*.

Quelquefois d'autres motifs amenaient l'introduction d'un dieu étranger. Si c'était un dieu en réputation, si l'on avait besoin de son secours, lors d'une épidémie, par exemple, on demandait à l'oracle de Delphes l'autorisation de l'introduire.

Des voyageurs, qui en courant le monde avaient visité les temples célèbres et s'étaient bien trouvés d'avoir invoqué certains dieux, les ramenaient avec eux dans leurs bagages et en dotaient leurs concitoyens.

En dépit des lois, Athènes finit par avoir la passion des divinités étrangères. Elles arrivaient à la file, se contentant d'ailleurs avec modestie des chapelles qu'on leur consacrait dans la ville basse, tandis que les dieux plus anciens continuaient à occuper l'Acropole et trônaient seuls au Parthénon.

Bientôt on fut forcé d'inventer des surnoms, qui établirent entre les dieux anciens et les dieux nouveaux une sorte de parenté. Le fait est qu'on marchait à l'unité religieuse par la voie de l'indifférence absolue, que le Panthéon qui exista plus tard à Rome était en formation à Athènes, et que la conséquence suprême, le couronnement du paganisme, c'était un seul culte les comprenant tous.

Plutarque, ce prêtre peu croyant d'Apollon, qui vivait dans un temps où l'hellénisme avait besoin de trouver des interprètes habiles, inventa une superbe théorie au profit du principe païen. Selon lui, un seul dieu gouverne le monde entier, mais les puissances supérieures ont reçu des noms qui varient avec les pays, quoiqu'elles soient les mêmes partout.

L'explication est bonne pour le premier siècle de

l'ère chrétienne ; mais, à la bonne époque de la Grèce, Platon avait moins d'aimable largeur. L'unité de croyance est la loi fondamentale de sa république et les dissidents y sont punis de mort. Impossible de se prononcer plus nettement pour la religion du pays et contre la religion de l'individu.

Son maître, Socrate, qui mourut victime d'une accusation ainsi conçue : « Il ne reconnaît pas les dieux de la république, » est loin de se reconnaître coupable d'un tel crime. Sondez ses paroles : « Le Dieu suprême gouverne le monde, comme l'âme gouverne le corps. L'âme elle-même est de nature divine, et par conséquent immortelle. La vie future sera un état de rémunération pour les œuvres de chacun. *L'homme est donc obligé de vénérer les dieux du pays où il vit.* »

La conséquence peut ne pas sembler très-logique ; elle n'en montre que mieux à quel point l'idée d'une croyance nationale et impersonnelle dominait même les âmes capables de s'élever jusqu'à la contemplation du Dieu suprême et jusqu'à la certitude de l'immortalité. Socrate dépasse de partout le point de vue grec, car il admet les droits de la vérité, il lui appartient, il souffre et il meurt pour elle : il est Grec cependant, il sacrifie ouvertement dans sa propre maison et sur les autels publics. Pour comprendre ce que je veux dire, il n'y aurait qu'à comparer l'attitude de Socrate et celle d'un martyr chrétien sommé de brûler de l'encens devant les idoles. L'idée, toute chrétienne, d'un témoin de la vérité, qui sert son Dieu, le vrai Dieu, qui ne saurait pactiser avec les faux dieux sans renier sa foi et sans blesser sa conscience, cette idée, grosse de troubles, de divisions et de sacrifices, ne pénètre pas un seul jour

dans la calme et lumineuse atmosphère du monde hellénique.

Aussi la liberté morale n'y prend-elle qu'un essor médiocre. Les niveaux sont bas : tout le monde pense et agit comme tout le monde. Au sein d'une liberté politique parfois très-bruyante, on compte les hommes qui ont une conviction. Cette virilité qui abonde dans les pays à croyances individuelles, cette puissance de la foi qui protége la famille, qui met à part la conscience, qui environne d'une sainte muraille le domaine réservé à l'âme, le peuple grec ne les connaît pas.

On a coutume de dire que, si la religion grecque donnait peu de satisfaction aux besoins profonds de l'homme, les mystères se chargeaient de combler la lacune. Rien n'est moins prouvé.

Qu'au travers des rites souvent grossiers ou même obscènes, l'hiérophante parvînt à faire entrevoir certains dogmes supérieurs au polythéisme vulgaire, j'en suis convaincu. Mais, chose étrange, les mystères ramenaient les Grecs vers leur origine, vers l'Inde antique. L'unité divine s'y présentait comme source de l'éternelle émanation ; la vie future n'y était guère autre chose qu'une série de transmigrations et de purifications. Si le salut y apparaissait, si Bacchus conduisait les âmes à la perfection et au bonheur, ce salut n'était qu'un effet magique de l'initiation. Je ne vois guère ce que la morale pouvait gagner à cela et je demanderais volontiers avec Diogène pourquoi le sort à venir d'un brigand initié vaudrait mieux que celui d'Épaminondas qui ne l'était pas.

Où découvrez-vous dans les mystères un élément de

véritable progrès ? Toujours des rites, et des rites nationaux ; jamais une dénonciation vigoureuse du péché, jamais un appel à la lutte intérieure, jamais un éveil de la conscience, jamais un mot de sainteté et d'amour descendant du ciel.

Ce que les mystères n'ont pas fait, les esprits forts ne le feront pas. Le temps viendra, et bientôt, où les Grecs, tout en servant leurs dieux comme de bons citoyens s'y sentaient tenus, se permettront de les railler comme des hommes intelligents devaient en éprouver le besoin.

M. Ampère nous a signalé dans les drames satiriques une moquerie très-bien accueillie, qui prend ses libertés avec l'Olympe ; on y raconte les aventures de Jupiter, on y ridiculise Mercure et on y montre Hercule ivre-mort. Rappelez-vous aussi certains vers d'Euripide et demandez-vous ce qui devait se passer chez un peuple qui, après avoir applaudi cela au théâtre, s'en allait assister dévotement aux sacrifices prescrits par la loi !

Pour ce qui est de la philosophie grecque, jamais je n'admettrai, quels que soient ses mérites, qu'elle puisse tenir lieu du moindre brin de religion. Qu'est-ce qu'une doctrine aristocratique réservée au petit nombre, en comparaison de l'enseignement populaire qui met les grandes vérités et les émotions sanctifiantes à la portée de tout le monde ?

La liberté morale de la Grèce doit très-peu à ses philosophes. Et pourtant, qui ne s'inclinerait devant des noms tels que ceux-ci, Socrate, Platon, Aristote, Pythagore, Zénon ?

Socrate met en lumière l'idée du Dieu suprême, tout en réservant leur place officielle aux dieux inférieurs

et nationaux. Il entrevoit la providence et la prière, il fonde le bonheur sur la vertu. Quiconque a assisté par la pensée à sa mort si confiante et si sereine, se sent pénétré de respect pour ce brave soldat qui, après avoir déposé ses armes, a commencé une nouvelle guerre, livrant bataille sur bataille et finissant au champ d'honneur.

Mais, si grand que soit notre respect, nous ne pouvons fausser l'histoire. La Grèce n'a été moralement affranchie ni par Socrate ni par son brillant disciple Platon. Celui-ci laisse sans doute bien loin derrière lui la mythologie d'Homère; il s'élève au-dessus des croyances communes, des divinités soumises à nos vices et à nos passions. Il connaît en partie le Dieu saint et libre, le Dieu qui est autre chose que les forces de la nature. Il veut que nous tournions vers lui nos pensées et que nous lui demandions surtout la sagesse. En dépit des préoccupations tantôt dualistes, tantôt panthéistes, qui obscurcissent sa pensée, il parvient presque à nous montrer quelqu'un dans le ciel.

Il est vrai que, par compensation, il fait à l'individualité humaine une rude guerre. Son socialisme soi-disant idéal la poursuit jusque dans ses derniers retranchements. Au-dessous d'un Etat tout-puissant il s'efforce de bâtir une ruche ignoble, un atelier communiste, où personne n'ait un intérêt, une pensée, une croyance, une affection qui lui appartienne. S'il semble relever l'individu par l'immortalité de l'âme, il le renverse de nouveau par la préexistence et par la métempsycose.

Reste la belle doctrine des Idées, de ces archétypes qui sont de toute éternité dans la pensée de Dieu. Avec Platon, nous avons la vérité en soi, non la vérité rela-

tive et dépendante des circonstances. Avec lui, nous assistons à la félicité du juste, méprisé, battu, crucifié, et plus heureux que le méchant qu'on applaudit.

Aristote [1] ne monte pas dans ces régions suprêmes où plane le génie ailé de Platon. Platon s'y perd quelquefois et le Grand Tout l'attire trop; pour Aristote, il est raisonnable et glacé. Son Dieu n'est qu'un premier moteur. Une fois le mouvement imprimé aux mondes, il se retire et disparaît. Aristote l'oublie, à parler vrai. Il n'a d'opinion arrêtée ni sur la Providence ni sur la vie à venir.

Je m'arrête. A quoi bon parler plus longuement d'une philosophie qui est demeurée presque sans action sur la liberté morale des Grecs? La liberté est notre sujet et je ne m'en écarterai pas. Que Pythagore ait propagé parmi ses auditeurs des principes de douceur, de bonté, de patience et pour ainsi dire de piété, je ne puis oublier la faible étendue de l'oasis qu'il crée pour ses disciples, pour son couvent, dirai-je, au milieu du désert de l'antiquité. Encore un coup, il n'a pas remué, affranchi les âmes; la masse n'a pas été atteinte par toutes ces doctrines d'initiés. Et qui ne sait d'ailleurs que la métempsycose détruisait la personne humaine à mesure que l'enseignement moral de Pythagore s'efforçait de la créer?

Zénon a fait davantage, mais c'est chez les Romains et non chez les Grecs que le stoïcisme prend de l'importance et que nous aurons à l'étudier.

Enfin, quant au travail étrange au moyen duquel les

1. Grâce à M. Barthélemy Saint-Hilaire, ses œuvres complètes sont maintenant accessibles à tout le monde.

néo-platoniciens s'efforcèrent à la dernière heure de sauver l'hellénisme en l'interprétant et de créer une sorte de religion païenne renouvelée d'après Platon par des gens qui connaissaient l'Évangile, nous ne pourrions en parler sans quitter la Grèce.

Un seul mot nous reste à dire pour achever l'histoire de la liberté morale chez les Grecs. Cette liberté se rattache de partout à l'espérance d'une autre vie; quelle était cette espérance dans la théologie d'Homère, dans la philosophie de Pythagore et de Platon, dans la pensée du peuple ?

Chez Homère, la préoccupation de l'âme n'apparaît guère. Ce qui survit, c'est l'ombre; elle réclame la sépulture du corps; elle se nourrit, occupant je ne sais quelle position moyenne et indécise entre l'existence physique et l'existence spirituelle. L'Odyssée nous montre un Tartare où certains scélérats subissent leur châtiment, un Élysée où les honnêtes gens entrent de plain-pied et où, sous un ciel serein, au milieu des plaines d'asphodèles, ils passent leur temps à causer, en regrettant la chaude lumière du soleil.

Ces notions agissaient si peu sur les consciences, que l'inquiétude au sujet du jugement et de la vie future ne se montre, je crois, sous aucune forme dans la littérature entière des Grecs. Ce peuple n'a pas même entrevu de la façon la plus lointaine le sentiment du péché. Parmi les prières qui nous ont été conservées, je n'en connais pas une qui implore le salut. Jamais une mère grecque n'a prié pour l'âme de ses enfants. Le Tartare, si tant est que quelques-uns y croient, ne saurait effrayer personne, tellement il semble réservé aux

crimes exceptionnels qui ont eu la chance d'être célébrés par les poëtes.

La mort n'éveille qu'une seule crainte, la crainte de n'être pas enterré. Sur ce point-là, le peuple grec est intraitable. Qu'une tempête survenue après une bataille navale empêche d'ensevelir les cadavres, les généraux vainqueurs seront condamnés d'une seule voix. Athènes est sans pitié pour un tel crime; elle semble avoir emprunté à l'Égypte les superstitions qui se rattachent à la conservation du corps.

Telle est la croyance du peuple; aucune inquiétude sérieuse ne l'attriste; aucune espérance ne l'illumine. Pour lui la perspective de ce qui suivra la mort est, on peut le dire, comme si elle n'était pas. Elle ne peut émouvoir personne, fortifier personne; elle ne peut ni enfanter un travail de sanctification, ni donner la grande liberté, qui regarde la vie actuelle en face parce qu'elle s'appuie sur la vie à venir.

Mais voici un fait remarquable : lorsque nous quittons le peuple pour nous rapprocher des penseurs, nous retrouvons en Grèce l'empreinte des origines orientales; les traces de l'Inde y sont marquées comme celles de l'Égypte.

D'après ce que nous savons des mystères, les transmigrations y étaient enseignées. Au nom d'Orphée se rattachait tout un système plus ou moins obscur de métempsycose, qui reporte à la fois la pensée vers les Égyptiens et vers les Brahmanes.

Pythagore et Platon (je nomme les philosophes qui se sont occupés du sort de l'âme) ont prouvé l'un et l'autre que la pensée grecque, lorsqu'elle cessait par hasard d'être indifférente à de tels problèmes, se pré-

cipitait inévitablement dans la théorie des préexistences.

C'est la gloire de Platon d'avoir regardé au delà des horizons de la terre. « L'homme est une plante du ciel, » a-t-il dit. Aussi l'immortalité de l'âme prend-elle sous sa plume une importance que ne lui donnèrent jamais les fables homériques des champs Élysées et du Tartare. Mais cette immortalité est une métempsycose qui anéantit l'individu. Au travers d'une série d'incarnations que séparent des séjours de mille ans dans le royaume des ombres, l'âme va se purifiant des fautes qu'elle a commises.

Au reste, le génie de Platon ne pouvait ignorer le côté vulnérable de sa doctrine. Que devient l'individu au milieu des transmigrations? Que devient la liberté? — Il essaye de se rassurer lui-même, d'abord en supposant je ne sais quelles réminiscences, ensuite et surtout en attribuant une action au libre arbitre dans le choix de la condition où chaque âme se trouvera en recommençant son existence terrestre.

Ajoutons que Platon, selon l'usage d'un temps qui réservait pour les sages et pour les savants des priviléges inaccessibles au vulgaire, semble admettre que les philosophes entreront de plein droit, mais entreront seuls, dans l'immortalité spirituelle en présence de Dieu.

Je laisse à penser si les néo-platoniciens ont brodé sur ce thème! Avec eux, au reste, nous sortons du monde grec; celui-ci me semble finir à Alexandre. Au delà s'opère une confusion gigantesque : les idées grecques pénètrent en Asie, les idées asiatiques et

égyptiennes pénètrent en Grèce; bien plus, le judaïsme d'abord et plus tard le christianisme introduisent au sein de l'hellénisme un élément absolument étranger. Alors nous voyons les philosophes d'Alexandrie tenter une transformation totale des doctrines païennes devenues méconnaissables sous leur plume. Alors nous voyons apparaître, à côté de ces dogmes si peu grecs, une morale moins grecque encore : Plutarque nous parle d'humilité, de charité; il recommande d'aimer les esclaves, il entrevoit la vraie famille; que sais-je? Un nouvel esprit a soufflé, une révolution morale se prépare, la Grèce que nous connaissions n'est plus.

J'ai dit ce que la Grèce a eu d'admirable. Son incomparable génie, sa royauté dans le domaine de l'art, la beauté harmonieuse, lumineuse et égale dont elle a gardé le secret, ses libertés politiques, si incomplètes il est vrai, mais si brillantes, son patriotisme, ses merveilleuses victoires, son rôle immense avec un territoire restreint, tout cela me frappe d'autant plus, qu'au sortir de l'immobilité asiatique le spectacle du mouvement a un irrésistible attrait.

Que manque-t-il donc à la Grèce? Le côté sérieux de la vie. — En dépit de quelques nobles accents, de quelques scènes d'Eschyle et de quelques discours de Démosthène, l'indépendance morale se laisse à peine entrevoir chez les Grecs; c'est un trouble-fête qui gâterait ces sérénités et ces harmonies. Elle remue trop profondément les âmes, elle forme des caractères trop libres, elle insurge trop brutalement l'individu contre les traditions sociales, pour que la cité grecque, heureuse et souriante, veuille accueillir un pareil hôte. Aussi ne découvrons-nous là ni une vraie vie de famille,

ni une morale élevée, ni une religion personnelle, ni une préoccupation de l'âme, ni une prière, ni un sentiment du péché, ni une conscience possédée du besoin de lutter jusqu'au sang contre le mal. C'est peu de posséder tout ce qu'a eu la Grèce, quand on ne sent même pas l'absence de ce qui lui a manqué.

CHAPITRE II

ROME

Je tiens à être juste, surtout avec les gens que je n'aime pas. Si la Grèce me charme, Rome ne m'attire jamais. Comment méconnaître toutefois ce qu'elle a eu de grand, en particulier dans ses premiers temps, dans sa période héroïque? Certes c'est un beau spectacle que celui des luttes énergiques des plébéiens contre le patriciat, et les infamies qui s'y sont mêlées n'empêchent pas que la vigueur des caractères ne s'y révèle souvent. Rome a connu alors la liberté morale, car elle a connu le dévouement. Ajoutons que, longtemps après, quand les derniers temps de Rome furent venus, quand la déchéance universelle se fit sentir, quand les chastes matrones des premiers siècles furent devenues ce que chacun sait, lorsqu'il n'y eut plus de mœurs, plus de familles, plus de libertés, une dernière manifestation de vie vint consoler le monde latin expirant, le stoïcisme parut.

Telle est Rome, considérée sous son bel aspect. Ne cherchez chez elle ni les arts de la Grèce ni sa philosophie; demandez-lui ce qu'elle a possédé et pratiqué mieux que personne, le droit, la guerre et la politique.

Ses écrivains imitent les Grecs, ses philosophes traduisent en morale les systèmes grecs. Nation pratique par excellence, habile à conquérir et à gouverner l'univers, les Romains ne nous feront jamais oublier la nation artiste et relativement libérale ; mais un motif particulier nous attirera toujours vers eux. Tout en le regrettant un peu, je le constate, nous sommes leurs enfants, le génie latin est bien le nôtre, génie de gouvernement et de législation, génie centralisateur, génie hostile aux dissidences et mortel aux individus.

Il l'est d'autant plus, que, fidèle aux traditions de la race âryenne qui semblent avoir reçu de lui une empreinte assez dure pour être désormais ineffaçable, il fait de la religion domestique la pierre angulaire de tous les despotismes de la famille et de l'État. Cette religion à domicile, saisissant l'enfant dès la mamelle, métamorphosant le père en pontife à la façon des vieux Aryas, réglant la succession et même l'affection sur la participation aux rites du foyer, cette religion qui semble être l'incarnation de l'hérédité obligatoire en matière de croyance et la négation suprême de la foi personnelle, n'a occupé nulle part autant de place que chez les Romains [1].

Elle a existé, nous l'avons dit, chez les Grecs; mais c'est ici qu'elle prospère, qu'elle prend sa forme politique et juridique, qu'elle sanctionne avec une autorité que nous subissons encore à demi plus d'une grosse injustice sociale.

Je vois des gens très-disposés à s'émerveiller, presque

1. Voir *la Cité antique* par M. Fustel de Coulanges.

à s'attendrir, lorsqu'on leur apprend qu'en Grèce et à Rome la famille antique a eu pour base la religion. Quant à moi, qu'on n'accusera pas, je pense, d'établir un antagonisme systématique entre ces deux termes, je déclare que leur alliance, telle qu'elle se produit ainsi, porte à la fois une atteinte mortelle à la religion et à la famille.

Pour la famille, Rome, avec ses institutions puissamment logiques, s'est chargée de nous fournir, la suite du chapitre le prouvera, une démonstration fort suffisante. Comme chaque famille est le sanctuaire d'une religion particulière qui vit par elle et périra avec elle, comme une telle religion ne peut être pratiquée que par les hommes, il en résulte que les filles ne sont rien. Non mariées, elles appartiennent à la *gens* du père ou du frère aîné ; mariées, elles entrent dans une autre religion, les liens du sang sont rompus, ou plutôt ils n'ont jamais existé ; le seul lien est celui des sacrifices communs. De là la minorité perpétuelle des femmes, de là la situation subalterne de la mère, de là la toute-puissance du père, de là les lois qui règlent si étrangement la succession. De là aussi le désir effréné d'avoir des fils ; le lecteur qui se souvient des indications que nous avons données sur certaines lois de Solon et de Lycurgue, sait quelles infamies pouvait enfanter la passion de conserver à tout prix les sacrifices et le sacerdoce domestiques.

Pour la religion, il n'est pas difficile de comprendre ce qu'elle devient. Une fois la confusion opérée entre le culte et le droit, tout est dit. Autour des religions locales de la famille la place des autres religions locales est marquée d'avance, religions des villes qui sont des

collections de familles, religions des pays qui sont des collections de cités, religions des confédérations qui sont des collections de pays. Le territorialisme est partout et règne en maître absolu ; impossible qu'un seul atome de foi subsiste nulle part, l'idée même de vérité religieuse a disparu.

On peut trouver cela superbe et s'extasier sur les peuples qui dressaient des autels dans toutes les demeures, sanctifiaient et divinisaient toutes les relations humaines, transformaient en dieux du foyer après leur mort ceux qui avaient été sacrificateurs du foyer pendant leur vie et élevaient les ancêtres au rang de lares ; je me borne à demander quel refuge ces religions de famille laissaient à l'âme, à ses besoins de vérité, à sa liberté morale enfin.

Au milieu de tant de religions, religion de la famille, religion de la cité, religion du pays, je cherche la religion, une religion quelconque, je ne découvre que des formes et encore des formes, du droit et encore du droit. — Les rites et les pratiques surabondent : si la Grèce nous a paru trop dévote, que dirons-nous de Rome ! Pour qui s'arrête aux premières impressions, ce peuple vit en présence de la divinité ; il semble impossible d'imaginer que sa conscience ne soit pas éveillée et qu'une œuvre sérieuse ne s'accomplisse pas au fond des cœurs. Il n'en est rien pourtant, et lorsque nous y regardons de plus près, nous nous apercevons bientôt qu'à Rome la religion est tout simplement du formalisme. Grands amateurs de procédure, habitués à confondre les formalités avec la justice, rassurés sur une guerre inique si les augures ont été bien pris et

si les prêtres féciaux sont intervenus régulièrement, les Romains offrent aux dieux des cérémonies, sans penser un moment qu'il faille donner leur cœur. Ici comme en Grèce, nous avons la douleur de découvrir que l'antiquité païenne a reculé, qu'elle connaissait beaucoup mieux les angoisses de la lutte morale sur les bords du Gange qu'aux bords du Tibre ou de l'Ilissus, et que les disciples de Bouddha agitaient des problèmes de sainteté que le monde gréco-romain n'a jamais posés.

Ce ne sont pas les prêtres qui manquent aux Romains; mais lequel d'entre eux se préoccupera un seul jour d'enseigner une vérité, d'exercer une influence religieuse, de faire aux âmes un bien quelconque? Sera-ce Jules-César peut-être, lorsqu'en qualité de souverain pontife il se trouve le chef suprême du clergé romain!

Oh! s'il ne s'agit que des formes, c'est autre chose : les Romains sont le peuple le plus dévot de l'univers. Les poulets sacrés ont-ils refusé leur nourriture, les augures sont-ils défavorables, ils ne se permettront pas de rien entreprendre. Chez eux le respect du rite est en proportion de l'indifférence religieuse. Chacun consulte son calendrier fixé par le collége des pontifes, afin de bien savoir quels sont les jours fastes ou néfastes. Le vol d'un oiseau, un faux pas, un songe, en voilà plus qu'il n'en faut pour arrêter toutes les entreprises. Voyez comme on se met en règle avec les dieux, à l'heure des grandes crises nationales! Le tonnerre a frappé le temple de Junon au moment même où Asdrubal se prépare à rejoindre son frère Annibal en Italie; aussitôt les matrones sont convoquées, elles

feront tant par leurs processions, que le fâcheux présage sera effacé.

Le bornage des terres est un acte sacré; Numa consacre les limites et dévoue aux dieux infernaux ceux qui oseront les déplacer.

La fondation des villes est plus solennelle encore, celle de Rome surtout. M. Ampère nous a dit avec quelles cérémonies saintes, avec quels rites solennels empruntés aux Étrusques, le premier fossé fut creusé autour de la cité naissante. — Romulus attelle à une charrue un taureau et une génisse sans tache, il enveloppe le mont Palatin d'un sillon qui représente le circuit des murs, le pomœrium, enceinte sacrée, au delà de laquelle commençait la ville profane, celle des étrangers et des plébéiens[1].

Tout se rattache à la religion; il n'est point d'acte de la vie publique et de la vie privée où elle n'intervienne chaque jour. Les jeux et les courses se célèbrent au nom des dieux. Les consuls, les généraux, font vœu de construire des temples, et Rome entière s'émeut si la promesse n'est pas aussitôt remplie. Les esprits forts tiennent autant que d'autres à ces choses : Scipion l'Africain, qui était trop l'élève des Grecs devenus moqueurs pour n'être pas lui-même un peu sceptique, va s'enfermer gravement dans le temple du Capitole et en sort avec des plans de guerre qui lui ont été révélés par Jupiter.

La guerre ! comme c'était la grande affaire du peuple romain, c'était aussi celle où se déployait le mieux sa dévotion formaliste. Avant de décider la guerre, on

1. Je cite l'*Histoire romaine à Rome.*

avait bien soin d'agiter les boucliers consacrés à Mars en criant : « Mars, éveille-toi. » Puis on consultait les auspices. Malheur au général qui se permettait d'agir sans attendre que le gardien des poulets sacrés eût déclaré les auspices suffisants ! On sait quels efforts il fallut, pendant la guerre des Samnites, pour obtenir du dictateur Papirius Cursor la grâce de son maître de cavalerie qui avait remporté une victoire avec des auspices incomplets.

La déclaration de guerre était un des rites les plus saisissants. Le férial s'avançait la tête voilée aux confins du territoire ennemi et s'écriait : « Entends-moi, Jupiter ! Entendez-moi, Confins ! et que le Droit m'entende. » Trois fois il apparaissait ainsi à la frontière ; à a troisième il déclarait la guerre, en lançant sur la terre ennemie un javelot trempé de sang. Rude mission, que la prudence romaine sut rendre moins périlleuse ; on plaça à Rome une borne qui était censée être celle de l'État, et ce fut là que, sans déplacement comme sans risque, le pontife romain put jeter sa lance sanglante chez les Gaulois, chez les Germains ou chez les Carthaginois.

Le même esprit formaliste se retrouve dans tous les actes de Rome vis-à-vis de l'ennemi. On dirait une nation d'avocats madrés, habile à remplacer les questions d'équité par des questions de procédure. Cette procédure est basée tout entière sur le serment, sur l'invocation des dieux ; mais prenez-y garde, pourvu que la lettre de serment soit observée, les dieux romains sont satisfaits et la conscience romaine se sent à l'aise.

Jamais cette casuistique, très-sérieuse à la fois et très-

subtile, ne s'est donné carrière, comment dirai-je? avec plus de candeur ou plus d'impudence, qu'après le désastre des Fourches Caudines. Ce fut un jeu pour de si profonds juristes de dégager la parole donnée du peuple romain. Qui est engagé? Les auteurs du traité. On ne doit aux Samnites que leur personne. « Que les féciaux, s'écrie Posthumius, nous livrent nus et enchaînés..... Rendons par notre supplice au peuple romain la liberté de combattre. »

Et voyez quel héroïsme se mêle à ce patriotique mensonge. Il s'agit de ne pas tenir ce qu'on a promis ; il s'agit en même temps d'accepter la responsabilité de ce qu'on a fait. Et voilà toute une armée qui se laisse ramener à Caudium, pour être livrée solennellement à ses vainqueurs. Arrivé devant le général samnite, Posthumius frappe le fécial qui faisait la dédition de l'armée. « Je suis devenu Samnite, dit-il, et j'ai insulté *contre le droit des gens* un fécial romain. *La guerre sera juste.* »

Le Samnite refusa la dédition. Il renvoya ces magnanimes ergoteurs à leur pays et à leur parole. Mais cette parole ne pesait plus sur eux ; les rites ayant été accomplis, la conscience artificielle ayant bien et dûment triomphé de la conscience naturelle, Posthumius et ses soldats recommencèrent à se battre. Rome n'avait plus le moindre scrupule, car la procédure religieuse venait d'anéantir le traité.

Oublier un rite, c'est bien plus grave que de manquer à une parole donnée. Jamais peuple n'observa les rites avec une telle dévotion. Les camps romains étaient toujours orientés selon les règles de la science augurale. Les généraux romains mettaient les dieux de moi-

tié dans le projet de leurs campagnes, promettant tantôt de leur vouer des temples, tantôt de leur consacrer une partie du territoire ennemi et du butin.

Les dévouements solennels qui sont une des gloires de Rome sont aussi un des monuments les plus curieux de sa jurisprudence religieuse. Lorsque le premier de cette grande famille plébéienne des Décius où le dévouement fut héréditaire offrit de se dévouer pour le salut des légions, il appela le pontife et lui dicta les paroles à prononcer. Il dévoua aux dieux mânes et à la terre, lui d'abord, ensuite l'armée et les auxiliaires de l'ennemi du peuple romain des Quirites. La formule étant dite selon les règles sacrées, le héros courut à la mort.

Rome était faite pour donner au nationalisme religieux sa forme parfaite et définitive. Avec une dévotion si étroitement liée au patriotisme, elle devait faire du principe païen son principe propre, le fondement de ses institutions et de ses conquêtes.

Cicéron le dit nettement. Lui, esprit libre et très-peu dévot au polythéisme[1], il n'hésite pas à maintenir comme citoyen ce qu'il a démoli comme philosophe. La religion de l'État doit être acceptée et pratiquée. Chaque pays a sa religion et Rome a la sienne[2].

Avant la Rome latine, la Rome sabine a déjà un dieu qui est comme la personnification de la cité, Quirinus, le dieu de la lance, comme les Sabins sont eux-mêmes le peuple de la lance (Quiris), les Quirites.

1. *De Natura deorum.*

2. Rien ne vaut le latin pour dire ces choses-là : *sua cuique civitati religio est : nostra nobis.* (Discours *pro Flacco.*)

Rome elle-même avait un nom mystérieux, qu'il était défendu de révéler et sur lequel les plus savants en sont encore aux conjectures. Y a-t-il au monde des divinités plus strictement territoriales que les dieux éponymes, protecteurs de l'oppidum, dont le nom ne se divulgue pas, de peur que par des incantations les peuples voisins ne parviennent à les attirer chez eux ?

On voyait au Capitole un bouclier consacré, sur lequel étaient gravés ces mots : « Au génie de la ville, qu'il soit mâle ou femelle. » Impossible de mieux garder le secret. Si *le génie de la ville* a été bien honoré par elle, il l'a bien protégée aussi, convenons-en. De sa ville, il a fait la capitale de l'Italie d'abord, la capitale du monde connu ensuite.

Un autre mystère, les livres sybillins, semblait présider aux destinées de Rome. Revisés par Auguste, ils furent jusqu'au bout le seul code religieux des Romains.

Le code religieux était là, confié aux pontifes. Le code politique et civil était remis aux mêmes mains. C'était dans un temple que se conservaient les plébiscites et les sénatus-consultes.

Disons mieux, le code politique comprend tout, car Rome n'admet à aucun degré et sous aucune forme la distinction du spirituel et du temporel. Pour l'admettre, il faut croire à la vérité exclusive, à la vérité sectaire, à la vérité vraie ; or le territorialisme n'admet rien de pareil.

Comme la religion est liée au territoire, le sacerdoce l'est aux magistratures. Les rois, tant qu'il y a eu des rois, ont offert les sacrifices au nom du pays entier, les curions les ont offerts au nom de chaque curie, le

père au nom de chaque famille. Partout les choses marchent avec cette régularité officielle que ne troublent aucune croyance de l'individu, aucune liberté de l'âme, aucune réclamation intempestive de la conscience.

Les grands sacerdoces demeurèrent très-longtemps patriciens; quelques-uns le furent toujours. La conquête du pontificat fut pour les plébéiens la plus malaisée et la dernière de toutes. Lorsque les Fabius ou les Quintilius offraient certains sacrifices que les hommes de leur sang avaient seuls le droit d'offrir, lorsque le sénat exerçait la puissance législative en matière religieuse, lorsque le collége des pontifes suivait la fortune des luttes intérieures et se recrutait parmi les vainqueurs, quelles que fussent au reste leur piété et leur conduite morale, il devait être difficile de distinguer entre la religion et la politique du peuple romain.

Et pourquoi distinguer? C'était une religion politique. Les droits politiques correspondaient si bien aux droits religieux, que dans les comices par curies, tels qu'ils étaient au commencement, il fallait pour voter ensemble avoir part aux mêmes sacrifices.

Rome ne connaît que des divinités locales, les unes latines, les autres hostiles. Elle pratique des invocations dont le but est d'attirer les divinités tutélaires de l'ennemi. Déjà, dans sa formation obscure, où les Pélages et les Étrusques, les Sabins et les Latins ont fourni leur contingent, nous les voyons tous apporter leurs dieux.

Première application d'une méthode naturelle au paganisme et que Rome appliquera au monde entier. Voyez le soin que met Camille, après la prise de Véies, à emmener la déesse Véienne, Junon. On l'interroge :

— Junon, veux-tu aller à Rome ? — Je le veux bien. — Alors des jeunes gens, purifiés par un bain sacré, mettent la main sur elle et l'emportent.

On y mit moins de cérémonie dans la suite, mais on ne cessa d'emporter. Dieux de l'Orient, dieux de l'Occident, tout fut de bonne prise. Autant de peuples conquis, autant de religions annexées. Avec cette largeur qui a pour base l'indifférence absolue au vrai, Rome accapara de droite et de gauche tout ce qui s'adorait ici-bas, et ainsi le jour vint où elle put bâtir le plus étrange temple qui ait été construit par les hommes, un temple qui à lui seul vaut le voyage de Rome, car il en apprend plus à lui seul que dix volumes sur la nature du principe païen : j'ai nommé le Panthéon. Là tous les dieux avaient été impartialement accueillis; Jésus-Christ y aurait eu sa niche, entre Jupiter et Sérapis, s'il ne s'était trouvé, ô scandale ! que le christianisme était une secte.

Il vaut la peine de suivre dans ses procédés cette assimilation religieuse du monde antique.

Un échange amiable ne cesse de s'opérer. Rome prend les dieux des nations étrangères, qui à leur tour prennent sans plus de scrupule ceux de Rome.

Parfois celle-ci se borne à donner des noms romains aux divinités du dehors. Lorsque Auguste transforme les dieux gaulois en dieux romains, Belen devient Apollon, Camul Mars, et ainsi de suite. Remarquez d'ailleurs que, si Rome tolère en les introduisant dans son Olympe les vieilles idoles gauloises, elle est loin de tolérer aussi patiemment le druidisme; partout où elle rencontre une doctrine, elle s'irrite et persécute.

Druides, juifs, chrétiens, ce lui est tout un; dès qu'il y a une croyance tenue pour vraie et par conséquent exclusive, la largeur païenne cesse, car l'indifférence païenne est menacée.

A part ces obstinés qui croient à quelque chose, l'uniformité polythéiste ne rencontre aucun obstacle sérieux. L'Espagne, à l'exemple de la Gaule, conserve ses dieux nationaux habillés à la romaine. Longtemps avant, la Grèce avait subi la même transformation. Que lui importait d'ailleurs que la langue latine donnât à son Zeus le nom de Jupiter, à son Athènè le nom de Minerve, à son Posseidon le nom de Neptune, à son Héraclès le nom d'Hercule, à son Aphrodite le nom de Vénus? Y avait-il rien de changé dans ses légendes? N'avait-elle même pas la certitude que, par l'influence toute-puissante de sa littérature et de ses artistes, ce serait elle bientôt qui ferait la loi, et que les divinités grossières du Latium ne tarderaient pas à adopter les modes d'Athènes? Et les choses se sont passées ainsi : depuis le jour où Tarquin, ce roi étrusque de Rome, se souvenant de son origine grecque, fit consulter l'oracle de Delphes, la religion primitive ne cessa de s'effacer sous un brillant vernis d'hellénisme. A peine reste-t-il quelques témoins du culte des Sabins et des Latins, leur dieu Terme, par exemple, égaré parmi les dieux de meilleure maison qui le traitent de manant, le tiennent éloigné de l'Olympe et l'envoient garder les champs.

S'il fallait ajouter un trait à l'image que j'essaye de tracer, je citerais encore l'apothéose des empereurs. Quelle conclusion logique du principe païen ! La reli-

gion, c'est l'État; donc le jour où l'État se personnifie dans l'empereur, l'empereur doit être adoré. Le nationalisme n'a pas trouvé de formule plus complète.

Et maintenant il me sera bien permis de conclure sur ce point et de montrer, par ce grand exemple de Rome, à quel point on peut être impie en étant dévot, lorsqu'on prend la forme pour le fond et lorsqu'on s'attache aux pratiques en oubliant la religion, c'est-à-dire la vérité.

La vérité en matière religieuse n'a pas inquiété, que je sache, un seul des penseurs romains. Le sage du stoïcisme entrevoit Dieu au travers de son panthéisme; mais il se suffit à lui-même et ne pousse pas plus loin ses recherches. La philosophie de Cicéron balbutie les mots de Dieu, de providence, de prière; mais elle n'affirme ni n'approfondit, et sa seule certitude c'est qu'il y a, qu'il doit y avoir une religion du pays. Scipion l'Africain est du même avis : quand, accusé de vol, il entraîne le peuple au Capitole (triste façon de se justifier !) : « J'irai de ce pas, s'écrie-t-il, saluer Jupiter très-grand et très-bon, Junon, Minerve et les autres dieux *qui président au Capitole et à la citadelle.* »

Ni la piété ni la moralité n'ont rien à voir dans cette croyance collective. L'infâme Sylla la chérit, comme ont pu le faire les meilleurs citoyens du meilleur temps; il augmente le nombre des pontifes et des augures, il se montre serviteur fidèle de la religion du pays.

Expliquons-nous pourtant, irai-je jusqu'à prétendre que la religion ait été sans influence sur les mœurs romaines ? Ce serait m'élever contre le témoignage le plus clair de l'histoire : à Rome comme en Grèce (et

plus qu'en Grèce) les mœurs primitives ont correspondu aux croyances primitives, la déchéance morale a correspondu à la déchéance religieuse. Les Romains sceptiques des derniers siècles ont été les Romains corrompus que nous connaissons. D'où vient cela ?

Il faudrait constater d'abord que les causes de la corruption romaine ont été plus nombreuses qu'on ne le dit : si la dévotion s'est affaiblie, l'empire s'est accru; d'immenses conquêtes, des pillages inouïs ont amoncelé les richesses et le luxe du monde entier dans les murs de la grande capitale. Les Romains primitifs n'étaient pas seulement plus dévots, ils étaient plus pauvres; ce second fait n'est pas moins important que le premier.

Il faudrait ajouter encore que, si Rome a envahi le monde, la Grèce, chargée de venger le monde, a envahi Rome à son tour. Cette conquête de Rome par les Grecs a une date qui coïncide exactement avec le commencement de la déchéance. Les vieux Romains, tels que Caton, attachés aux vieilles mœurs, prirent alors le deuil de la patrie, sentant bien que le rude et mâle génie du peuple-roi allait s'amollir dans les raffinements d'une civilisation d'emprunt, que Rome ne se mettrait pas impunément à écouter des sophistes, à copier Athènes vieillie et à désapprendre ses propres mœurs.

Nul peuple ne supporte sans s'affaiblir beaucoup l'imitation d'un autre peuple, quelle que soit d'ailleurs la supériorité de celui-ci. Être soi est la première condition de la vigueur morale et de la dignité, pour les nations comme pour les individus. — Que, parmi les leçons données alors aux fils de la louve par leurs professeurs athéniens, l'art de railler les dieux ait tenu

une large place, qui peut en douter? Que l'écroulement d'une croyance nationale soit aussi une crise nationale, qui le niera?

Tel est le caractère de ces religions qui ne s'adressent pas à la conscience de l'individu, mais sur lesquelles repose tout l'ensemble des institutions d'un pays : vivantes, elles ne donnent aux âmes ni force, ni paix, ni consolations, ni indépendance; mortes, elles laissent une société ébranlée jusque dans ses fondements. L'adoration des dieux de Rome n'avait pas remué une seule âme, n'avait pas fait jaillir d'un seul cœur une seule prière véritable, n'avait pas éveillé chez un seul homme le sentiment de son péché, n'avait pas brisé un seul de ces esclavages intérieurs qui nous tiennent courbés vers la terre et nous empêchent de voir le ciel; mais, le jour où elle a succombé, tuée par les railleries des beaux-esprits, un vide effrayant s'est fait dans l'univers romain, la vieille organisation a chancelé, les institutions, les usages, les idées ont perdu leur base et pour ainsi dire leur raison d'être, rien ne s'est plus appuyé sur rien. Terrible châtiment du paganisme, qui, en mettant la religion dans l'État, la rend à la fois très-impuissante pour le bien et très-puissante pour le mal! La religion qui n'est qu'une tradition patriotique ne s'affaisse pas dans le gouffre des traditions usées sans entraîner avec elle la patrie.

J'ai dit sur le culte de Rome ce qu'il nous importait le plus de savoir. Au point de vue de notre étude, je puis maintenant me hâter; quand le principe païen règne ainsi en maître, le détail des croyances perd sa

valeur. Quelles qu'elles soient, elles ne sauraient engendrer ce noble enfant qu'on appelle la liberté morale, car toute force leur manque. La religion une fois transformée en pratique obligatoire et coutumière, on peut presque affirmer que son contenu n'est plus qu'une question sans valeur.

Aussi suis-je sûr d'échapper une fois encore à la tentation de tomber dans le traité de mythologie. De rapides aperçus doivent suffire.

Commençons par le commencement. — On ne comprend pas Rome sans l'Étrurie. Dans ces premiers temps obscurs qui ont tant occupé les savants, Niebuhr, Ampère et les autres, l'influence civilisatrice est évidemment celle des Étrusques, bien plus avancés que les Sabins et que les Latins. C'est aux Étrusques que les premiers rois, Numa surtout, empruntent les rituels. Tite-Live a soin de le dire et les Romains, ce peuple de la tradition religieuse, ne l'ont jamais oublié. A Rome les dieux changeaient, non les formulaires ; les phrases et les formes consacrées demeurèrent jusqu'au bout la partie essentielle de la religion.

L'Étrurie rappelle l'Égypte. Un puissant sacerdoce étroitement lié à la puissance civile [1], une doctrine enveloppée de rites mystérieux et impénétrables au vulgaire, un génie lugubre, qui se voue à la construction des tombeaux, qui les remplit de peintures et de trésors, puis qui se hâte de les fermer, en sorte que tout soit pour le mort et qu'aucun œil ne voie ces souterraines splendeurs, des divinités funéraires, les Lares, que le peuple n'aperçoit jamais sous les voiles qui les

1. Le Lucumon était prêtre et roi.

couvrent, dont il ne sait que le nombre et qui exercent une puissance souveraine, tout cela nous reporte vers les sépultures royales de Thèbes, vers les pyramides, vers les hiéroglyphes, vers les fonctions infernales d'Osiris.

L'analogie se maintiendrait-elle si nous entrions dans les détails? Je ne le pense pas. L'Étrurie, qui ressemble à l'Égypte par certains côtés, a, avant tout, son caractère à elle. Ses douze dieux *consentes*, ses neuf dieux fulgurateurs, ses divinations, son art augural que les Romains ne cessèrent jamais d'étudier chez elle, forment un ensemble qui n'est ni égyptien, ni grec, ni indien, qui est étrusque.

Numa semble former la transition entre les religions d'emprunt et la religion définitivement romaine de Rome. Sabins et Étrusques l'ont poussée en même temps à l'austérité et au formalisme : elle a des rites et des formules; elle a de nombreux colléges de prêtres; elle a le culte sacré de Vesta et son couvent de Vestales. Plus tard, Tarquin commence l'introduction des dieux grecs; les dieux nationaux, sabins, latins ou étrusques, s'arrangent comme ils peuvent avec les nouveaux venus; quelques-uns changent de nom, quelques-uns s'obstinent et affrontent la concurrence.

Ceux-ci perdent leur rang. Janus n'entre pas dans l'assemblée des grandes divinités; les Lares se résignent au rôle de patrons du foyer. Ce qui demeure immuable, parce que là se trouve la vraie croyance du peuple romain, c'est l'art augural, c'est le rite, c'est la forme toute-puissante.

Ajoutons que le génie romain, d'autant plus pro-

digue de personnifications qu'il était plus étranger à la notion d'une sainte vérité religieuse, a créé par myriades les divinités de détail, dieux adjectifs, dieux substantifs, dieux symboles. Toutes les forces de la nature, tous les incidents de la vie civile, politique, domestique, militaire, agricole, toutes les émotions de l'âme, toutes les espérances et toutes les craintes finissent par avoir leur temple. M. Duruy nous cite les dieux et déesses des jachères, des engrais, de la meule, du four, de la fièvre, de la peur. Augustin, dans sa *Cité de Dieu,* nous parle des dieux de la semence, de la végétation, de la moisson, de l'enfantement, des dieux qui correspondent à chaque partie de la maison.

Brutus avait élevé un temple à *Carna*, qui présidait au cœur et aux entrailles, à l'énergie physique et morale. Auguste avait bâti l'autel de la Paix et de la Fortune qui sauve. La liberté d'inventer des dieux, à défaut de beaucoup d'autres, n'a jamais fait défaut aux Romains.

Quant aux cultes infâmes et dépravés, Rome, je le dis à son honneur, est restée en arrière de la Syrie et de la Grèce. Ce n'est qu'assez tard qu'un temple de la Vénus Érycine, fréquenté par les courtisanes, s'est ouvert chez elle. Quant à la déesse des voleurs, Laverna, elle a été, je crois, adorée de bonne heure, en souvenir de Romulus et de ses amis.

Encore un mot. Il est un côté de la religion romaine qui mérite d'être mentionné, parce qu'il indique l'influence que l'esprit de famille a exercée dans la cité austère des premiers temps. Ces dieux Lares dont j'ai parlé étaient des patrons attachés à chaque demeure et dont l'image y était toujours vénérée. Peu à peu les

Lares et les Pénates avaient été considérés comme étant les âmes des morts qui revenaient au milieu des leurs et continuaient à protéger le foyer. Dans cette religion à part dont le sacerdoce appartenait, nous l'avons vu, au père de famille, le culte du foyer et celui des morts ne faisaient qu'un. Ainsi la déification des morts s'opéra d'elle-même, les Mânes furent aussi bien traités à Rome que les ancêtres en Chine, et l'homme acheva de se croire bon, puisqu'il ne lui manquait que la mort pour devenir presque divin.

Cela étant, comment se fait-il que les croyances à la vie future aient été si incertaines chez les Romains? Je pourrais répondre qu'elles n'étaient certes pas plus positives chez les Chinois, et qu'on peut adorer les Mânes ou les ancêtres sans s'inquiéter beaucoup de leur existence d'outre-tombe.

Les sépultures romaines semblent quelquefois annoncer des espérances d'immortalité. Le mystère de Proserpine, qui descend aux enfers et retourne à la lumière, s'y trouve fréquemment reproduit. D'autres fois l'artiste y a gravé un Bacchus, que les mythes présentent comme un dieu sauveur. Enfin les rites de la sépulture annonçaient ce vague espoir d'une survivance mal déterminée. — « Porte-toi bien, » disait-on au mort. Et l'on avait soin, à certains jours, de lui apporter des aliments.

Pauvre vie, au reste, que celle dont jouissaient les trépassés! Cela n'a ni réalité ni chaleur. Voyez les champs Élysées que décrit Virgile : On y lutte, on y dispute le prix de la course, mais il n'y a là qu'un frêle souvenir de l'existence terrestre. Et encore,

qu'ai-je dit, un souvenir! Les morts ne buvaient-ils pas l'eau du Léthé, qui est l'eau de l'oubli?

Notre indépendance morale, je ne saurais assez le répéter, se rattache par toutes ses fibres à notre immortalité. Si la personne humaine ne doit pas survivre, si elle doit tomber dans l'abîme du néant ou passer par les laminoirs de la métempsycose, si sa persistance individuelle est mise en doute, aussitôt elle est atteinte dans ce qui la constitue essentiellement. Elle ne se sent plus responsable; elle n'aspire plus au progrès, elle perd à la fois l'éternité des espérances et celle des affections, ses horizons se rétrécissent, son ciel se ferme, sa mission terrestre s'abaisse, elle ne sait plus où se prendre pour conquérir sa liberté.

Aux yeux du formalisme romain, les Mânes et le culte des tombeaux ont été un rite ajouté à beaucoup d'autres. Jamais une pensée sérieuse d'immortalité n'a illuminé ces croyances sans piété, jamais un souffle d'en haut n'a remué ces sèches formules. S'il y a eu deux hommes à Rome qui aient dû croire à la vie à venir, c'est sans doute Cicéron et Marc-Aurèle; eh bien, l'un et l'autre n'y croient qu'à demi, hésitant, exprimant plutôt un désir qu'une conviction, manifestant enfin leur espérance, au risque de se tromper[1].

J'ai nommé Cicéron et Marc-Aurèle; la philosophie latine n'a rien à mettre au-dessus de ces deux noms. Le

1. Lisez les *Tusculanes*. — Un des interlocuteurs de Cicéron s'étant écrié : « On ne me fera jamais croire que l'âme périsse avec le corps, » Cicéron répond : « Voilà un sentiment fort louable, *mais il ne faut pas trop s'y fier.* »

génie tout pratique de Rome ne pouvait enfanter ni métaphysique ni théodicée; un Platon romain est impossible. Nous ne saurions rencontrer d'autres philosophes sur les bords du Tibre que ceux qui décrivent les systèmes des autres comme Cicéron, ou ceux qui les réduisent à la morale comme Marc-Aurèle.

En fait, le stoïcisme, bien qu'il soit né en Grèce, est la grande gloire philosophique de Rome. Il semble qu'il n'ait trouvé que là, chez ce peuple tourné à l'énergie et à l'action, mais peu amoureux de dialectique, le terrain propre à le développer dans son vrai sens. Là seulement il se détourne des théories panthéistes et fatalistes qui font sa faiblesse, pour se tourner vers les applications héroïques qui font sa grandeur. Le stoïcisme a été la philosophie naturelle de la vertu romaine ; il a eu l'insigne honneur de susciter au sein des siècles de décadence quelques hommes qui n'auraient pas été déplacés aux premiers temps de la république.

Quel est ce cardinal qui disait qu'en pensant à Marc-Aurèle il devenait plus rouge que sa robe ? Je le comprends certes ; il est difficile de ne pas rentrer en soi-même, quand on rencontre en plein paganisme une âme de pareille trempe.

Il est vrai que j'ai tort de dire, en plein paganisme. — L'époque où vivait Marc-Aurèle est celle où l'Évangile, sans être encore accepté par les masses et moins encore adopté par les empereurs, fait circuler en tout sens un souffle nouveau que les hommes respirent sans le savoir. Le christianisme est si bien venu ici en aide au stoïcisme, qu'aucun des stoïciens qui ont vécu avant Jésus-Chrit ne ressemble à Marc-Aurèle. Zénon a

ses vertus, que je ne nie pas; mais ce n'est point comme Marc-Aurèle une âme en travail; il ne connaît ni ces examens de conscience, ni cette humilité, ni cette piété, ni cette charité.

De Zénon à Marc-Aurèle, le stoïcisme s'est transfiguré. Sa dureté primitive a disparu, il s'est pour ainsi dire attendri. Épictète, chez qui se fait sentir déjà une influence de l'Évangile, tient le milieu entre l'ancien stoïcien et le nouveau; il en est encore à la religion du devoir, au mépris de la douleur; et pourtant la méditation habituelle sur la mort indique une marche vers des régions que Zénon ne soupçonnait pas. A la dignité morale qui avait resplendi dès les premiers jours chez les stoïques, s'ajoutent graduellement des délicatesses de conscience et des préoccupations de sainteté.

Ainsi se forme la vivante contradiction qu'on nomme Marc-Aurèle. En lui, et c'est ce qui fait son charme, l'esprit ancien et l'esprit nouveau se rencontrent, le oui et le non habitent côte à côte dans sa pauvre âme si noblement tourmentée. Marc-Aurèle a quelques-uns des vices de la civilisation antique[1], et il la dépasse de partout. Il conserve les doctrines stoïciennes, panthéisme, matérialisme, fatalisme, il croit à une âme corporelle qui se dissout après la mort, et il prie. Son stoïcisme perfectionné a déjà les repentirs, le sentiment du péché, les hautes aspirations des chrétiens. Que dis-je ? une teinte de mélancolie, bien étrangère assurément à l'antiquité romaine, signale en lui le pres-

1. On sait ce que fut, sans parler de ses torts personnels, la tolérance qu'il accorda aux désordres de Faustine.

sentiment de l'homme moderne pour qui la sérénité des croyances impersonnelles n'existera plus.

Si je fais ces remarques qu'exige la vérité historique, ce n'est pas que je veuille rabaisser en rien l'une des manifestations les plus belles de la conscience humaine. La rencontre du stoïcisme est un rafraîchissement et une consolation; il fait bon les voir apparaître au milieu de l'abaissement universel, ces grandes âmes qui refusent de s'asservir, qui protestent au nom de l'éternelle justice, qui s'enveloppent de dignité et aiment mieux souffrir que plier.

D'où vient donc qu'elles demeurent solitaires, que leur philosophie est aristocratique, ainsi que l'ont été toutes les philosophies du monde ancien? D'où vient qu'elles-mêmes elles n'ont conquis qu'une partie et la plus petite de la liberté morale? Fermes vis-à-vis des tyrans, patriotes inflexibles, appuyant leur doctrine à un parti et alliant le stoïcisme à la république, les patriotes dont je parle semblent avoir payé de leur cœur la rançon de leur indépendance. Pour s'affermir, ils n'ont trouvé qu'un moyen, s'endurcir; ils ne sont parvenus à devenir libres qu'à la condition de devenir insensibles.

Or cette liberté-là est bien incomplète. — Sauf Marc-Aurèle, qu'il faut toujours mettre à part et j'ai dit pourquoi, les stoïciens retranchent les servitudes en retranchant les affections. Ne plus rien aimer pour ne plus rien craindre, telle est leur constante méthode.

Que l'Évangile est différent! Il ne nous fait pas payer de ce prix notre liberté; seul il résout le problème de redresser l'homme sans le briser, de le transformer sans l'amoindrir, de le rendre fort sans le rendre dur,

de conserver les tendresses en supprimant les faiblesses. Mais n'anticipons pas, nous sommes à Rome et chez ces Romains d'élite que le stoïcisme a partiellement affranchi. Quel langage leur tient-il?

Tout se résume en deux mots célèbres : « Supporte, abstiens-toi[1]. » — Supporte, raidis ton âme, nie la douleur, la douleur n'est un mal que pour ceux qui ne savent pas la nier, qui tiennent compte des accidents, de la maladie, de la calomnie et de la mort. — Abstiens-toi; vis en toi-même, dédaigne l'action et l'affection, renferme-toi dans l'imprenable forteresse du repos stoïque.

Oui, l'impassibilité est une forteresse; mais l'on n'y entre que dépouillé, et ce qu'on y introduit avec soi vaut-il toujours la peine d'être défendu? Cet homme impassible, sans affections et sans espérances, sans joies et sans douleurs, est-ce encore un homme? Surtout est-ce un homme libre? Je vois bien que les autres hommes sont impuissants contre lui; les dieux eux-mêmes, et le stoïcien s'en vantait, ne peuvent avoir prise sur son égalité d'âme, car rien ne lui importe et rien ne saurait l'émouvoir. Cela suffit-il?

Sans nier le côté héroïque de ce rôle en présence d'une prostration universelle, j'ai besoin de protester contre ce qu'il a d'inhumain. Les stoïques forcent leur indépendance faute de savoir la compléter et faussent leur être moral faute de savoir le délivrer du mal. Écoutez-les :

« Tout doit céder au désir de cultiver ton âme. Rien ne doit t'en détourner, ni du bien à faire, ni ton fils à

1. *Sustine, abstine.*

instruire. Il vaut mieux que ton fils soit méchant, que toi dépravé. » Et ailleurs : « Son fils est mort! Conséquence, son fils est mort, rien de plus. »

La dialectique du système se déroule sans pitié; pour être libre il faut ne rien craindre; pour ne rien craindre il faut nier la douleur; pour nier la douleur il faut supprimer la tendresse. Les stoïciens ne sont pas les seuls qui aient raisonné ainsi.

Encore un coup, l'entreprise est grande et l'idéal est placé haut. Il s'agit, en somme, de tout immoler au devoir, il s'agit de vouloir ce qui nous arrive, de mettre fièrement notre âme en accord avec la destinée, de nous élever au-dessus des passions et des accidents, de ne fléchir devant aucun intérêt et devant aucune menace, de gagner le hautain asile de l'impassibilité dans la justice.

Nous ferions tort aux stoïciens si nous effacions cette idée de justice : conformer son âme à l'âme universelle, voilà le but. Étrange Dieu sans doute que l'âme universelle, l'âme du monde, l'âme de l'être unique qui est l'Univers! Étrange liberté que celle dont on jouit en s'abstenant, en subordonnant l'individu à l'Humanité, la partie au tout, le libre arbitre à la nécessité souveraine!

La nécessité règne d'un bout à l'autre dans le panthéisme stoïque. Tout y est fatal. L'univers est un être, l'Être, et la loi suivant laquelle il se développe se nomme le Destin. En face du Dieu-Univers, quelle ressource conserve l'homme? Faire ce que Dieu fait, conformer sa volonté au Destin, à la nature, à l'âme universelle des choses.

C'est ainsi que le sage, renonçant à lutter contre la nature et retranchant en lui ce qui pourrait faire

obstacle aux lois immuables, s'associe à la force qui mène l'univers, jusqu'à vouloir tout ce qu'elle veut. Son Dieu est le Monde, il gouverne le monde; mais il y circule et il en fait partie. L'âme du sage survivra peut-être à son corps et jouira ainsi d'un privilége refusé au vulgaire; mais lorsque l'Univers sera dévoré par les flammes, elle perdra son individualité et se dispersera dans le principe divin d'où elle est sortie. La raison du sage est la règle suprême à laquelle il soumet ses passions ; mais elle est Dieu, mais elle est la nature, mais elle est matérielle, inséparable du monde matériel, l'animant et ne s'en distinguant pas.

Nous avons beau faire, notre morale se ressent toujours de notre métaphysique, et quoique le stoïcisme romain ait été moins métaphysicien que le stoïcisme grec, son fatalisme panthéiste a pesé sur lui. Dieu lui manque, la liberté lui manque ; aussi ne reste-t-il au stoïcien qu'une ressource : s'isoler, se suffire, ne dépendre que de lui-même et s'incliner impassible devant les arrêts du sort.

Les doctrines étant ce qu'elles ont été, j'admire ce que les hommes ont su être. Les stoïciens ont tenu tête aux théories énervantes et bien plus populaires d'Épicure : leur fatalisme étrangement associé au devoir a mis en fuite les atomes, leur Destin a mis en fuite le hasard, leur panthéisme a triomphé de l'athéisme, leur impassibilité virile a regardé de haut la recherche des plaisirs et du repos[1]. Ils ont soutenu quelque temps le monde antique qui s'affaissait, ils ont arrêté quelque temps la décadence et donné à

1. *L'ataraxie* des épicuriens.

Rome le siècle des Antonins. En entendant ces voix mâles qui défient la douleur, en voyant cette femme qui tend à son mari le couteau sanglant et lui dit avec le vrai sentiment de la fermeté stoïque : « Pætus, cela ne fait point de mal, » on reconnaît que Rome n'a pas péri tout entière, que la conscience humaine proteste encore et que sous le gouvernement des affranchis il y a des hommes.

En fait de morale, j'ai montré ce que Rome a eu de mieux ; séparé de sa partie spéculative, de sa métaphysique et de sa physique, le stoïcisme constitue un pas considérable vers la règle suprême du devoir. De grandes philosophies étaient loin de l'avoir conquise comme lui : lorsque Aristote ordonne de se conformer à la nature, il ne le dit point à la façon des stoïciens. Ceux-ci s'élèvent au-dessus de l'empirisme ; selon eux, la nature est la partie raisonnable de notre être, à laquelle le reste doit être soumis. La notion fondamentale d'obligation apparaît.

Je n'ai pas à répéter d'ailleurs en quoi pèche la doctrine stoïque de l'impassibilité. Elle a, entre autres, le tort grave de se prêter à tout. Épicure aussi soutient que le sage se sent heureux, même quand il est enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris. Rien de plus simple : l'épicurien s'est dépouillé des affections et des désirs parce qu'ils troublent la béatitude, comme le stoïcien s'en est dépouillé parce qu'ils compromettent le devoir ; impassibilité des deux parts, au moins en théorie.

Mais, à côté du stoïcisme, la morale romaine, nous l'avons dit, a un autre interprète qu'on ne peut

passer sous silence. Cicéron, avec l'élégant éclectisme d'un honnête homme amateur de philosophie, a passé en revue les systèmes et formulé pour son propre compte, sinon un système bien nouveau, du moins un ensemble de règles morales qui n'ont aucune des aspirations sublimes du stoïcisme, et dont le principal mérite, mérite que je ne dédaigne pas, est d'être éminemment raisonnables.

Chez Cicéron, le stoïcisme, dont il fait grand cas, se fait sage et se tempère; je dirais volontiers qu'il s'améliore et s'abaisse du même coup, il se transforme en une bonne moyenne estimable et devient la morale des honnêtes gens[1].

Arrêtons-nous un moment à la répartition classique des devoirs : devoirs envers Dieu, envers les autres et envers nous-mêmes; en d'autres termes, morale religieuse, morale sociale et morale individuelle. — Que trouvons-nous sur chacune d'elles dans Cicéron?

Il est trop sceptique pour donner à la morale religieuse beaucoup plus d'importance que ne le faisaient les stoïciens. Ceux-ci n'avaient guère à s'en occuper, puisque Dieu pour eux était le sage, puisque se respecter en qualité de sages et d'incarnations de l'âme universelle était toute leur religion. Cicéron arrive à peu près au même résultat, mais en suivant un autre chemin : à ses yeux la religion n'est qu'une institution, la morale religieuse se noie donc dans la morale sociale.

1. Voir son traité des Devoirs (*de Officiis*). Voir aussi le livre de M. Arthur Desjardins (*Les Devoirs. Essai sur la morale de Cicéron*). — Dans l'impossibilité où je suis de citer tous les livres que j'ai pillés, je m'attache à indiquer ceux que j'ai mis le plus à contribution, afin de faciliter au besoin la découverte de mes larcins.

Peu s'en faut que la morale individuelle n'ait le même sort. Elle ne prend toute sa valeur que dans les doctrines qui s'adressent directement à la conscience, et qui posent les questions de devoir avant de poser les questions de prudence ; or telle n'est pas, bien entendu, la méthode de Cicéron. C'est surtout au point de vue de leurs conséquences qu'il juge nos actes, s'informant d'abord de leur utilité pour la société entière, ensuite de leur utilité pour nous-mêmes.

Lui aussi, il ne sort pas de la théorie de la conformité à la nature. La nature ayant appelé l'homme à la vie sociale, ses devoirs sociaux sont nécessairement les premiers de tous. Devant la société s'effacent tour à tour l'individu, et la famille, et la conscience elle-même. Il s'agit de servir la société ; il s'agit en même temps d'être approuvé par elle, Cicéron n'oublie pas de montrer que l'accomplissement du devoir procure la considération.

S'il a adopté et développé les belles doctrines stoïciennes de la fraternité humaine, si la notion d'Humanité figure dans ses traités, s'il a su voir des hommes par delà les frontières romaines, s'il a recommandé l'amour du prochain, s'il a eu l'honneur d'écrire le mot de charité[1], il gâte un peu ces nobles préceptes en faisant remarquer que la bienfaisance est une des principales branches de l'art de parvenir, qu'il convient de savoir donner quand on est jeune, et qu'on pose ainsi sa candidature.

Sa bienfaisance est toute pétrie de prudence : soyons

1. *Caritas generis humani.* — Nous sommes loin, au reste, de la vraie charité ; Cicéron hésite à conseiller le pardon des injures.

bons, mais n'allons pas excéder nos ressources, ne compromettons pas le patrimoine de nos enfants! Dans ces aimables et honnêtes conseils l'élan manque, et le souffle, et ce que j'appellerai la note héroïque. Je doute que la lecture du *De Officiis* ait jamais fait frémir personne de ce généreux frisson qui parcourt notre être quand certaines cordes sont touchées. Oui, nous sommes bien dans le pays où la charité (laissons-lui ce nom) ne s'est jamais montrée que sous trois formes : prudente chez les braves gens tels que Cicéron, indifférente chez les Épicuriens qui l'admettent aussi à condition qu'elle ne troublera pas le repos du cœur, officielle enfin chez les gouvernants. L'Empire allait se charger de mettre en relief cette dernière forme de la charité.

Je me reproche presque d'avoir parlé de la charité à propos de Rome. Ce rude génie, né pour la guerre et le gouvernement, n'a réellement connu à aucune époque aucune des douces émotions de l'âme. Les vertus de Rome, car elle en a eu, sont des vertus farouches; le stoïcisme est leur expression la plus élevée, et lorsque nous cherchons à nous rappeler un Romain de la vieille Rome, notre pensée se porte sur Caton, aussi dur pour les autres que pour lui-même.

Chacun sait ce qu'était cette guerre que Rome n'a cessé de faire tant qu'elle a vécu : égorger les vaincus et vendre comme esclaves ceux qu'on ne tuait pas, tel était l'usage, bien mieux, le droit. Les plus humains n'y trouvaient rien à y redire. César avait une réputation incontestée de bonté, et il se vantait d'avoir vendu un million de Gaulois tout en en massacrant un égal

nombre ; les sommes fabuleuses qu'il avait tirées de cet immense pillage avaient servi le plus naturellement du monde à payer ses candidatures.

Voyez une armée romaine ; elle marche suivie de marchands d'esclaves et de leurs voitures chargées de chaînes. Après la bataille, pendant que les blessés achèvent de mourir, les soldats se forment sur deux rangs, et au pied des piques plantées (*sub hastâ*) les populations entières sont mises aux enchères.

On a pris d'ailleurs soin de réserver ce que réclament les plaisirs du peuple romain, les hommes destinés à mourir élégamment dans le cirque, sur l'ordre des matrones et des vierges. On a réservé aussi ce que réclame la cérémonie du triomphe, le général vaincu. On le traînera dans les rues de Rome, puis on le tuera dans son cachot : aujourd'hui Vercingétorix que ne défendent ni son héroïsme ni la compassion du *généreux* César, demain Persée, puis Massinissa plongé au mois de janvier dans la prison Mamertine. « Romains, se borne-t-il à dire, vos étuves sont froides. » Il met six jours à mourir de froid et de faim.

Nul à Rome n'y songea et ne s'en émut. Faut-il s'étonner si cette cruauté se donne pleine carrière au temps des guerres civiles? Il y eut là des *terreurs*, auprès desquelles la nôtre pâlit. Celle qu'organise Sylla, qu'il rédige, qu'il complète et qu'il administre avec l'habileté d'un homme d'État, inspire plus d'horreur, ce me semble, que les violences effroyables de Marius; l'homme féroce dépassera toujours la bête féroce. Que Sylla ait pu se retirer et qu'il soit mort

. . . . . tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville,

je ne m'en étonne guère, car je me souviens des cent vingt mille vétérans qu'il avait établis dans les colonies militaires ; il n'avait pas besoin d'une garde pour être bien gardé. Au reste, on s'habituait aux proscriptions, et de toutes les habitudes c'est celle que le peuple romain a prise le plus aisément. A part quelques fières figures qui regardèrent les tueurs en face, tous se courbèrent devant les listes affichées au Forum par Octave et par ses deux complices; le meilleur sang de Rome coula, et la ville de sang le laissa couler.

Détournons nos yeux. Rome n'a pas seulement tué, elle a fondé le droit et constitué la famille ; il faut aussi considérer ce grand côté de son histoire.

Tout bon licencié, et le nombre en est grand parmi nous, a compris, en partie du moins, la solide beauté de ce monument, éternel comme tous les monuments de Rome, qu'on appelle le droit romain. La vraie philosophie latine est là. Formulée par les jurisconsultes, elle a, dans une législation progressive, proclamé l'un après l'autre quelques-uns des principes essentiels de la justice sociale. Le droit romain a cela d'admirable, qu'il tient compte de la simple équité, qu'il modifie peu à peu la loi écrite en vue de la loi non écrite. Quand l'Évangile eut introduit une nouvelle morale, le droit romain se trouva tout prêt à l'accueillir ; aussi l'égalité humaine a-t-elle fini par trouver elle-même sa place dans le *Corpus juris*, et les Institutes de Justinien ont elles-mêmes insinué l'illégitimité de l'esclavage. « Selon le droit naturel, disent-elles, tous les enfants naîtraient libres. »

Les Romains sont le peuple du droit ; ils en ont le

génie, ils en parlent la langue. Leurs formules sont autant de médailles si bien frappées, que les siècles se les passent de main en main sans y rien changer, et que nous qui ne savons plus le latin, nous citons du latin dès qu'il s'agit de droit. A Rome, tout le monde est jurisconsulte ; les hommes d'État, les généraux, ont plaidé à leur heure. Le droit est la vraie littérature de Rome, comme il est sa vraie philosophie.

Ce n'est pas qu'il n'y ait bien des réserves à faire ; l'esprit latin, enclin à réglementer outre mesure, sans respect pour l'individu, étranger à l'idéal, ne saurait s'adapter aux besoins d'une société libérale. Mais, en dépit de nos réserves, nous avons pour cette législation forte et vivante une très-sérieuse admiration.

En dirons-nous autant de la famille romaine ?

Rome, cette personnification de la force, semble s'être proposé de fonder avant tout une forte famille. Du père elle a fait un maître absolu ; elle a créé la centralisation domestique comme elle devait créer la centralisation politique. Sa première pensée est qu'il y ait un chef, une autorité qui administre sans contrôle, une puissante unité.

Que l'autorité du père soit ou non une tradition sabine, il n'importe, sa rudesse nous fait frémir ; nous sentons que sous un tel joug aucune indépendance ne parviendra à vivre, et que si Rome est capable d'avoir certaines libertés publiques, elle ne pourra jamais posséder les libertés personnelles.

Le père romain a le droit de vie et de mort. On lui présente l'enfant qui vient de naître et qu'il a le droit de refuser. L'abandon, rare dans les premiers temps, était devenu plus tard une coutume très-générale.

Mais la toute-puissance du chef de famille ne s'exerce pas seulement sur les enfants qui viennent de naître. Rome a eu plus d'un citoyen animé de l'esprit de Brutus, plus d'une exécution domestique a ensanglanté l'atrium.

Remarquez que ce souverain absolu étend son pouvoir sur sa femme et sur ses esclaves, aussi bien que sur ses enfants. Il est prêtre, et accomplit seul les cérémonies sacrées. Il est juge, et son arrêt est sans appel : qu'il mette à mort sa femme, qu'il vende son fils ou sa fille, qu'il aille arracher de la tribune un fils que l'âge et la dignité ne sauraient affranchir, il prononce en maître. En maître aussi, il dispose de ses biens par testament.

Tel est du moins le père du bon temps, de l'époque vaillante et pure, le père classique, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Je sais bien que peu à peu ce régime de fer a été adouci ; mais le principe a subsisté et il vaut la peine d'en prendre note, quand on s'est mis comme nous en quête de la liberté.

Examinons la position des femmes, par exemple. La femme, c'est la famille ; où elle est abaissée, il ne saurait y avoir de vraies familles, capables d'enfanter l'indépendance morale. Or la femme romaine est condamnée à une minorité perpétuelle. Par son mariage, elle tombe sous la puissance (*in manum*) ; sa personne et sa dot deviennent la chose (*res*) de son mari. Elle est un des enfants de son mari, son rang est celui des enfants. Soumise à une tutelle qui ne doit pas cesser, elle ne peut ni vendre ni léguer sans le consentement du mari, ou à son défaut sans celui des frères ou des proches parents (mâles) du mari [1].

1. L'abaissement légal des femmes romaines n'a pas empêché

Il faut voir de quel ton les Romains de la vieille roche parlent de ces êtres inférieurs ! L'histoire a conservé les invectives de Caton le censeur : « Donnez un frein à leur nature qui n'est jamais maîtresse d'elle-même et à l'animal indompté. »

Les dépravations gigantesques de Rome ne sont que trop naturellement sorties de ce régime du mépris. La famille romaine, qui avait commencé par avoir des matrones et qui n'avait pu s'empêcher de les honorer tout en maintenant leur humiliante minorité, aboutit à la dissolution que chacun sait. Les divorces se firent nombreux ; ils créèrent à Rome une polygamie aussi réelle et plus scandaleuse que celle de l'Orient. Mécène, qui eut du moins le mérite de reprendre toujours la même femme, la répudia une dizaine de fois. L'honnête Cicéron fit deux fois divorce.

C'est à lui, n'est-ce pas, qu'on s'adresserait volontiers pour découvrir cette famille modèle que Rome, dit-on, a eu la gloire de fonder. Or l'auteur du traité des devoirs ne s'est pas contenté de renvoyer ses deux femmes et de marier à treize ans sa fille chérie, il a adopté, ou peu s'en faut, la doctrine stoïcienne qui défend de pleurer les morts. Si Marc-Aurèle se moque froide-

leur valeur morale et intellectuelle de se produire maintes fois. Est-il bien nécessaire de rappeler ce que chacun sait, les grands noms qu'elles ont comptés dans l'histoire politique de Rome et jusque dans son histoire littéraire? — Sous ce dernier rapport, citons d'abord la mère des Gracques « qui a nourri de ses discours autant que de son lait les enfants qui faisaient sa gloire, » ensuite sa petite-fille Lilia et les deux filles de celle-ci. — Hommes et femmes, dans ces illustres maisons, concourent également à leur grandeur.

ment du père qui redemande aux dieux ses enfants et le compare à un paysan qui chercherait des fruits sur un figuier pendant l'hiver, Cicéron s'excuse presque[1] d'avoir écrit son livre de la consolation et de n'être pas demeuré impassible quand sa fille lui était ravie par la mort : « Il est vrai, dit-il, que je n'étais pas un sage. »

Ne l'oublions jamais, chez les Grecs et chez les Romains, chez les Romains surtout, la vie publique absorbe l'homme entier. A côté de ces maisons si bien closes et si bien tournées en dedans qui semblent faites pour le bonheur domestique, j'aperçois le forum. Là est le centre des occupations et des préoccupations.

Chaque Romain, Cicéron le premier, ne pense qu'au forum; il se hâte de quitter son logis réservé aux femmes; il va trouver les hommes, ses seuls semblables, ses seuls égaux, sur le théâtre de leur lutte commune. Cicéron admet que nos parents et nos enfants nous soient chers, mais il ajoute vite que tous ces amours sont contenus dans l'amour de la patrie. Chez ce peuple politique de Rome, les passions politiques sont les grandes passions, les devoirs politiques sont les grands devoirs, et, par une conséquence inévitable, les libertés politiques sont les grandes libertés, que dis-je? les libertés uniques.

Quiconque a une âme indépendante sait qu'on est rudement esclave quand on ne possède que ces libertés-là.

Esclave! ce seul mot réveille tout un sombre côté de

1. *Tusculanes.*

l'histoire de Rome. Je ne crois pas que la personne humaine ait jamais été confisquée, écrasée, foulée insolemment et brutalement aux pieds comme elle l'a été chez les Romains. Si l'esclavage grec dépasse en horreur l'esclavage asiatique, l'esclavage romain, je l'ai dit, dépasse l'esclavage grec. Une traite gigantesque, la traite des blancs, dépeuple l'univers au profit du peuple-roi. Rome prend les hommes, les femmes, les enfants; elle manie et brise tout cela, sans pitié, sans remords. On exploite, on souille, on prostitue; on tire parti de ces créatures. Corps et âme, elles appartiennent au maître. Puis, quand l'esclave est malade ou vieux, n'a-t-on pas l'île Tibérine? n'est-il pas naturel de ne plus nourrir qui ne peut plus servir?

Les plus honnêtes gens ne s'en faisaient faute, et de telles pratiques ne nuisirent, que je sache, à la réputation de personne. Il est vrai qu'on n'abandonnait les esclaves que lorsqu'on ne parvenait pas à les vendre. Caton recommande ce dernier parti : « Que le père de famille vende les vieux bœufs, les veaux, les agneaux, la laine, les peaux, les vieilles voitures, la vieille ferraille, *les vieux esclaves et les esclaves malades.* »

Ceci se passait dans le beau temps. Rome, remarquez-le, n'a été vertueuse qu'à la condition d'être dure; ses sentiments ne se sont attendris que quand ils ont commencé à se corrompre. A l'heure de la décadence, quelques voix plus humaines se font entendre, Cicéron et Atticus d'abord, ensuite Pline le Jeune, Tacite, Sénèque. Les uns s'expriment avec mollesse, vous chercheriez en vain chez Cicéron des accents fermes et généreux; les autres, tels que les stoïciens, proclament sans hésiter l'illégitimité de l'esclavage. Enfin l'Évan-

gile accomplit sa grande révolution morale, mère d'une révolution sociale non moins grande, et les derniers jurisconsultes de Rome poursuivent un but qui aurait bien surpris les premiers : ils s'occupent de faciliter les affranchissements.

Ne soyons pas injustes toutefois envers le beau temps de Rome. En remontant bien haut, jusqu'à l'époque où l'austérité sabine se fait encore sentir et où la guerre n'a pas encore amené de nombreux captifs, nous voyons le maître labourer avec ses serviteurs, tandis que la maîtresse file avec ses servantes.

Noble temps, temps héroïques, que Tite-Live nous embellit un peu sans doute, mais qu'on ne saurait s'empêcher d'admirer ! Les mœurs sont rudes, dures ; l'allaitement de la louve se fait sentir ; mais quels hommes ! Ce sont des consulaires pauvres dont l'État fait cultiver le champ pendant qu'ils combattent pour la patrie ; c'est un Régulus, pauvre aussi après deux consulats (il ne possédait qu'un petit champ et un seul esclave), qui, prisonnier des Carthaginois, plaide contre lui-même et contre la paix que Carthage le chargeait de solliciter ; il refuse de siéger au sénat et repart en disant : « Que les dieux se chargent du reste [1]. » Ce sont les deux Décius, le père et le fils, tous deux consuls, qui tous deux se dévouent, et qui à cinquante ans de distance donnent leur vie pour le salut de leur armée. C'est un Manlius Torquatus qui fait déca-

1. Il ne paraît pas que Carthage l'ait fait périr cruellement. La légende du tonneau garni de clous n'est plus admise par les historiens.

piter son fils, coupable d'avoir combattu et vaincu sans permission. C'est le sénat qui, le lendemain du désastre de Cannes, refuse de racheter les Romains prisonniers qu'il renvoie à Annibal, va en corps au devant du consul Varron pour lui rendre grâce de n'avoir pas désespéré de la république, et met fièrement en vente le champ où est établi le camp carthaginois.

Rome primitive n'a pas seulement des vertus publiques, elle a aussi des vertus privées. Le divorce est encore inconnu. Les matrones sont encore environnées de respect; elles gardent la maison (*domi mansit, lanam fecit*). Qui ne se souvient de Cornélie, mère des Gracques, et de Véturie, mère de Coriolan? Quel collégien n'a suivi de la pensée ce cortége des matrones qui l'accompagnent et qui va implorer jusque dans le camp des Volsques le vindicatif général? Et l'histoire de Virginie! vraie ou fausse, elle peint des mœurs qui étaient bien celles des premiers Romains. Voyez ce père, il a pris le couteau sur l'étal d'un boucher et regardant en face les décemvirs : « Ma fille, je te revendique à la liberté par le seul moyen qui soit en mon pouvoir. »

Athènes a eu plus d'éclat et, somme toute, plus de vraie liberté; elle a fait peser un joug moins lourd sur l'âme humaine; mais il est des vertus viriles dont Rome semble avoir gardé le secret. A l'époque orageuse de ses premières guerres et de ses luttes intestines, on voit chez elle des caractères. Les civilisations commençantes en ont souvent, je le sais; il y a dans l'état d'un peuple encore farouche, que les raffinements sociaux n'ont pas amolli, un degré de vigueur naïve qui se transforme aisément en héroïsme si l'amour du pays

vient se joindre au mépris de la vie et à l'ignorance des richesses. Les Gaulois, les Germains, ont eu leurs grands hommes comme les Romains, à cette différence près qu'aucun Tite-Live n'est venu leur donner l'immortalité. Je crois même qu'en cherchant bien, on trouverait parmi les Peaux-Rouges de l'Amérique des traits de vaillance, de force d'âme vis-à-vis de la douleur, de dévouement à la cause commune, tels que la sauvagerie a continué de les enfanter.

Par de tels rapprochements je ne cherche pas à rabaisser les vertus romaines, dont la source est évidemment plus haute et qui m'inspirent une sincère admiration ; mais je proteste contre les conclusions hâtives qui tendraient à confondre l'indépendance morale avec la force. La force est et demeure le nom de Rome. Et ce n'est point là un nom médiocre : la force est beaucoup, les âmes fortes sont de grand prix, le patriotisme énergique et bien portant des premiers Romains méritera toujours notre respect; néanmoins nous n'avons pas le droit d'oublier que de fermes citoyens ne sont pas toujours des hommes complets, que la vie privée est quelque chose, que la conscience est quelque chose, que l'individu est quelque chose, que la famille est quelque chose, que l'antiquité romaine a trouvé le moyen de maintenir bien des servitudes au sein de sa bruyante liberté.

Quant aux mœurs des premiers temps, elles nous inspirent plus d'estime que de sympathie. Rome primitive honorait ses matrones, elle ignorait les chaudes affections de famille. Vienne la fin de son âge d'or dont les guerres puniques ont été le couronnement, aussitôt une corruption effroyable se développera. Qui lui fe-

rait obstacle? Les saintes tendresses? Rome les ignore. Les croyances? Rome n'a que des rites.

Ces rites ne tardent pas à être tournés en moquerie. Ennius et Plaute, en attendant Lucrèce, disent leur fait aux dieux infâmes empruntés à l'Olympe grec. En vain Caton fait chasser Carnéade, le mépris des vieilles superstitions entre de partout. Lorsque Rome se mit à parler grec, lorsque toute maison qui se respectait eut son philosophe grec à demeure, les traditions s'ébranlèrent. Ce fut le commencement de la fin : les peuples qui ont pris la tradition pour la religion sont perdus le jour où ils s'avisent de raisonner.

L'effondrement fut complet; tandis que Rome faisait la conquête du monde, le monde prenait sa revanche; la vieille austérité n'était plus de mise au sein de tant de richesses; l'ancienne vertu s'enfuyait épouvantée, le jour où Scipion, le chef de la noblesse et des esprits délicats, refusait avec une magnifique insolence de rendre les comptes de sa gestion. Quant aux mœurs, on sut à quoi s'en tenir lorsqu'éclata tout d'un coup l'horrible affaire des Bacchanales. De honteux mystères se célébraient sur l'Aventin, les initiés y appliquaient sans pudeur leur doctrine : « Rien n'est mal. » Sept mille coupables furent condamnés; plus de la moitié subit la mort; par une application du droit des chefs de famille, les pères et les maris firent périr leurs filles et leurs femmes dans l'intérieur des maisons.

Quelle lueur sinistre projetée sur la société romaine! Ses vertus avaient péri; il ne lui restait plus que ce qui était indélébile en elle, sa dureté. Les années suivantes, on condamna plus de deux mille empoisonneurs. Puis, il fallut faire des lois contre la passion égoïste et dépra-

vée du célibat. Puis, le despotisme, qui avait toujours résidé au fond de cette société, acheva de monter à la surface.

Lorsque le dernier des Gracques, Caïus, abandonné par le peuple pour lequel il allait mourir, demanda à Diane que ce peuple ne fût jamais libre, il prononça une malédiction que l'histoire entière de Rome semble avoir eu mission d'accomplir.

La république avait eu des années de liberté. La lutte des plébéiens et des patriciens avait été une grande école : le peuple et le sénat avaient appris à poursuivre un dessein, à combattre, à persévérer; l'éloquence politique était née. Je comprends l'enthousiasme qu'un tel spectacle inspire à Montesquieu et à Machiavel.

Les patriciens et les plébéiens, ce sont deux peuples; les Latins contre les Sabins, le forum contre la curie, voilà la forme sous laquelle apparaît la vie publique de Rome. Les patriciens ont tout; il s'agit pour les plébéiens de tout conquérir. — Les patriciens seuls se marient régulièrement; on renversera ce monstrueux monopole du mariage et de la famille. Les patriciens seuls possèdent les sacerdoces et les formules sacrées; on forcera, au nom du peuple, les portes de la religion. Les patriciens seuls gouvernent; on leur arrachera d'abord le tribunat, puis les charges militaires, puis le consulat lui-même. La nation étrangère et sujette s'élèvera peu à peu au niveau de la nation aristocratique. Mais que d'efforts pour transformer ces clients en citoyens, cette populace en peuple!

L'histoire de ces combats est l'histoire de la liberté; toute liberté est un combat. A Rome l'antagonisme des

patriciens et des plébéiens se compliquait d'un autre antagonisme, celui des riches et des pauvres. Les riches pouvaient disposer de la liberté et de la vie de leurs débiteurs insolvables, il en résulta des atrocités dont le peuple eut grand'peine à avoir raison. Retiré sur son Aventin, il menaçait le sénat de ses colères. On discutait, le sénat accordait quelque chose, le peuple montait d'un degré, en attendant l'occasion de monter encore.

Noble lutte en définitive, glorieux apprentissage du gouvernement du pays par le pays. L'esprit pratique de cette nation se retrouvait aux heures mêmes de la passion la plus vive. Ne poussant rien à l'extrême, sachant céder et transiger, sachant aussi se réconcilier avec l'adversaire du dedans pour combattre l'ennemi du dehors [1], les Romains semblaient posséder le génie de la liberté politique. Et pourtant qui ne sourirait au seul rapprochement de ces deux mots : libéralisme et Rome? Rome a eu des libertés; elle n'a jamais eu la liberté, elle n'a jamais été libérale. Le respect de l'individu, la diminution du rôle de l'État, la religion et l'éducation soustraites à l'action du gouvernement, tout ce qui fait aujourd'hui le fond de notre foi libérale est en opposition directe avec les instincts de la race latine. Elle aime à administrer, à gouverner, à codifier, à conquérir; elle sacrifie les parties à l'ensemble et les hommes à la nation; si les institutions sont républicaines, elle s'imagine que le pays est libre.

Le pays ne le fut pas longtemps, même sous le titre de république, que les Césars eurent soin d'ailleurs de

1. Une de ces réconciliations eut lieu lors du siége de Véies.

conserver. Qu'importaient les institutions, je le demande, lorsque les clients venaient chaque matin recevoir les aumônes et les ordres politiques de leurs patrons, lorsque le peuple entier se mettait à vivre de distributions publiques? Qu'il y eût un sénat, des consuls, des tribuns du peuple, des discours et des élections, le beau profit! *Panem et circenses,* du pain et les jeux du cirque! voilà le dernier cri, le dernier droit, voilà la dernière liberté du peuple romain. La liberté du cirque, il ne se la laissera pas enlever.

Et qui songerait à la lui prendre? L'Empire survint, comme une nécessité peut-être, en tous cas comme une conclusion logique et inévitable. Quand la liberté n'est plus dans les mœurs, on ne la maintient pas longtemps dans les lois. Je suis avec Pompée contre César, mais je ne me fais pas l'illusion de croire que le triomphe du sénat eût été celui de la liberté. La liberté était morte et depuis longtemps, lorsque les Césars communiquèrent au monde la notification officielle de sa mort.

Au reste, ces notifications officielles ont leur gravité, le despotisme se donne plus aisément carrière quand les mots ont été mis en harmonie avec les choses et quand il est bien reconnu que tous les droits ont disparu. Alors commencent pour certains esprits les délices d'un état social qui assure la tranquillité intérieure et dispense les citoyens des fatigues de la liberté [1].

1. Je recommande au lecteur cette phrase souvent citée sur le gouvernement d'Auguste et de ses successeurs : « Jamais l'homme qui ne sait pas s'occuper de politique n'avait vécu plus à l'aise. » Et celle-ci : « Les républiques de l'antiquité, où chacun était forcé de s'occuper des querelles de partis étaient des séjours fort incommodes. On y était sans cesse dérangé, proscrit. » — Pour vivre

Les orages désormais ne sont plus de ceux qui troublent les gens préoccupés de leur repos. On fait beaucoup de guerres; les légions proclament beaucoup d'empereurs; elles en tuent beaucoup aussi [1]. Enfin le jour arrive où, de même que l'Empire était sorti logiquement de la guerre civile, de même le byzantinisme sort de l'Empire. Dioclétien introduit le cérémonial asiatique, la cour, les charges honorifiques, l'agenouillement devant le monarque. En même temps, le nivellement s'achève; le génie administratif complète son œuvre, les derniers atomes de liberté disparaissent, et Rome lègue au monde cette merveille qui a peut-être des admirateurs, l'égalité sous le despotisme.

Si nous cherchons maintenant à résumer nos impressions sur Rome, il nous sera facile, ce me semble, de faire la part du bien et celle du mal.

Voici un sage peuple, qui ne se noie pas dans les rêves; il est vierge de philosophie et d'abstractions; il a toutes les qualités estimables qui constituent la solidité. — Gagner du terrain, vaincre et s'assimiler les autres nations, faire des lois, gouverner, tel est son lot, Virgile le lui a dit : « Toi, Romain, souviens-toi que ta charge est de régir les peuples. »

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Le nom de Virgile nous rappelle que Rome a enfanté

à l'aise et ne pas être *dérangé,* l'absolutisme a du bon; encore ne m'y fierais-je pas.

1. Prenez les quatre-vingts années qui précèdent Constantin et comptez les empereurs qui tiennent dans cet espace de temps; puis cherchez combien il y en a qui n'aient pas péri de mort violente.

des poëtes. Fait étrange et qui est à sa gloire, elle a eu son grand siècle littéraire. Au contact de la Grèce, car il n'y a rien avant, le génie romain s'éveille. S'il imite souvent, s'il a rarement le souffle des inspirations généreuses et pures, si Plaute, Ovide, Horace, Virgile lui-même, ne sont pas des maîtres qui enseignent le chemin de la vertu, il ne faut pas oublier que Rome a possédé son Tacite et que, sur le terrain de l'histoire, mieux approprié à sa nature, elle a laissé des modèles immortels.

Puis, est-ce tradition classique ou préjugé de collége? je ne sais; il me semble que les *anciens* (et sous ce terme je réunis les Romains et les Grecs) ont en eux une chose qui méritera toujours notre admiration : ils sont vrais. La grande simplicité ne se trouve guère que là; j'entends avant l'époque des déclamateurs, des Pline, des Sénèque et des Lucain. Ne pas se farder, c'est le secret de rester jeune ; l'éternelle jeunesse des Grecs et des Latins n'a pas d'autre cause.

La vie publique des Romains a eu de magnifiques côtés. Qui se rappellerait sans émotion ces époques de luttes, d'énergie et d'éloquence[1]? Qui regarderait sans émotion ce forum, cette tribune aux harangues, ce sénat, ce mont Aventin? Soyons justes, même envers l'unité romaine ; nous ne l'aimons pas, elle nous apparaît comme l'ennemie du libéralisme, et pourtant nous ne saurions nier sa grandeur.

L'unité romaine a le même caractère que les monu-

1. Littérairement, Rome n'a rien eu, selon moi, de plus grand que son éloquence. Notez que la littérature de tribune est le privilége des peuples libres. La liberté romaine a donc été réelle, en dépit de ses lacunes.

ments dont elle a couvert le monde connu : elle est lourde et indestructible. Rome a bâti un édifice politique dans lequel cent millions d'hommes ont vécu en paix. Et cela a duré des siècles, et cette uniformité qui s'est emparée alors de la terre a passé son niveau sur toutes choses : l'univers entier a appris le latin, a accepté le droit romain, a donné à ses dieux des costumes et des noms empruntés à Rome.

Le même peuple qui avait inventé la légion, c'est-à-dire l'unité militaire, a inventé l'administration, c'est-à-dire l'unité politique. Les Romains ont été nos maîtres dans l'art de centraliser, de régulariser, de patroner, de supprimer une à une les velléités d'indépendance individuelle. Aussi qu'arrive-t-il ? Leur unité est si fortement construite qu'elle survit à Rome elle-même et que, debout au sein de la marée envahissante des barbares, elle continue à abriter, comme une forte tour, le dépôt de la civilisation antique qui lui a été confié. Elle a conservé et nous a transmis non-seulement les lois et les livres, mais jusqu'au génie du monde latin. A mon avis, c'est trop de la moitié.

Le génie du monde latin n'est pas le génie de la liberté. Entre le latinisme et l'individu, c'est une guerre à mort. Cette guerre a duré autant que Rome ; elle a continué après Rome, elle se poursuit encore, et le libéralisme ne triomphera chez nous que quand le latinisme sera vaincu.

Bien des gens s'en étonnent, ayant cru, sur la foi de nos traditions, que Rome, qui a eu la vigueur, a eu par cela même l'indépendance morale ; méprise étrange qu'il importe de faire cesser.

Gardons-nous, je le redis encore, de confondre avec

l'indépendance, cette énergie native qui distingue les époques un peu sauvages. Faudra-t-il admirer comme le type suprême de l'indépendance l'Indien d'Amérique, qui ne se courbe devant personne et qui, parcourant les solitudes sur le dos de son cheval, traînant à sa suite les misérables femmes de son wigwam, impitoyable, avide de verser le sang et de ramasser des chevelures, ne prend conseil que de lui-même et marche dans le sentiment de sa liberté? Faudra-t-il dire que le moyen âge a été l'époque des grands caractères, parce qu'alors chaque seigneur, souverain sur son domaine, pillant et rançonnant à son gré, ne craignait ni lois ni juges derrière les murailles de son château? Ou bien, irons-nous chercher nos modèles chez les gens que n'ont pas amollis les affections de famille? Un mamelouk acheté enfant, marié au hasard, n'ayant personne à aimer ou à pleurer, nous fournira-t-il ce type que nous cherchons de l'homme vraiment maître de lui?

Toutes ces indépendances sont doublées de servitudes. Ces hommes libres sont esclaves de leur orgueil et de leurs passions, esclaves de leur liberté. Ce n'est pas en diminuant la vie, en brisant les liens, en supprimant les affections et les devoirs, en sacrifiant l'ordre et les lois, en noyant la société dans l'anarchie, que Dieu crée les véritables indépendances. Nous prendrions la liberté en haine, et nous aurions raison, si elle se confondait avec la brutalité.

Il n'en est rien, absolument rien. Un Pierre le Grand, un Fréderic-Guillaume Ier de Prusse, un Brutus même, ne nous font pas l'effet d'hommes libres parce qu'ils sont rudes et grossiers, parce qu'ils battent ou tuent leurs enfants. Notre idéal ne se trouve pas au temps

des héros, des demi-dieux et des bandits, et nous tenons la monarchie administrative, si déplaisante soit-elle, pour un grand progrès libéral sur le moyen âge. Le règne de la violence, quelque relief qu'il donne à certaines natures sans frein, sera toujours le contraire du règne de la liberté.

J'insiste, parce que la morale est ici en cause. Si l'on affranchissait son âme et sa vie en s'affranchissant des devoirs, des règles, de la politesse et des égards, l'égoïsme serait un affranchissement. On sait ce qu'il en est! Lorsque je cherche dans mes souvenirs, je ne rencontre pas d'esclaves plus courbés sous leur chaîne que certains rustres qui allaient leur chemin sans s'inquiéter de personne, sans rien aimer ni rien respecter, sans rien apprendre aussi, fiers d'avoir débarrassé leur vie des gênes qui fatiguent les autres mortels, vrais pots de fer à l'encontre desquels les pots de terre n'avaient pas beau jeu; et si quelqu'un éveille au contraire en moi l'idée d'une âme noblement affranchie, capable de résistance au mal et de dévouement fidèle aux bonnes causes vaincues, c'est tel homme bon, doux, délicat, sympathique, chercheur de vérités et surtout chercheur de devoirs, auquel manquait d'une manière absolue la fausse indépendance des manants. Oui, elle se justifie dans l'appréciation des caractères individuels comme dans les jugements que nous avons à porter sur les nations, la haine instinctive que la force brutale nous inspire.

Inutile de dire en quoi ces réflexions s'appliquent à l'histoire romaine. De vigoureux caractères s'y déploient, les consulaires pauvres du commencement et les stoïciens héroïques de la fin lui font un cadre

merveilleux. Mais dans le cadre quel tableau avons-nous aperçu? Rome a-t-elle eu quelque chose de cette vie libérale dont notre monde moderne entre peu à peu en possession? A-t-elle aboli l'esclavage? A-t-elle émancipé les consciences? A-t-elle enfanté des âmes libres, c'est-à-dire appartenant à la vérité, ne pouvant servir que la vérité, prêtes au besoin à souffrir et à mourir pour la vérité? A-t-elle entrevu, même de loin, cette indépendance suprême, qui réside au plus profond du cœur, qui se fortifie dans l'asile inviolé de la famille, et qui refuse de livrer à l'État la moindre parcelle du domaine réservé à l'individu?

CHAPITRE II

LA GAULE

Nous voici chez nous, dans le pays de la bravoure, de l'élégance et de l'anarchie, si j'en crois Caton l'Ancien. Quand nous remontons le cours des âges pour rechercher nos origines, nous découvrons Rome d'un côté et les Germains de l'autre; mais, au milieu, les vrais ancêtres, ce sont bien les Gaulois.

D'où sortent-ils? De la vieille Asie, la patrie première des peuples indo-européens. Après avoir quitté les vallées de la Bactriane, de la Bouckarie et du Turkestan, ils se divisent en plusieurs rameaux, Celtes, Kimris, Gaëls, etc.— Laissant derrière eux les Kimris ou Cimbres sur ces sombres bords de la mer Noire, célèbres par leurs sacrifices humains [1], ils s'avancent vers les contrées occidentales de l'Europe, qu'ils trouvent peut-être encore inhabitées.

Représentons-nous-les, ces Gaëls primitifs, tatoués, le corps peint en bleu, parcourant armés de leurs flèches de pierre les forêts de la Gaule, de l'Helvétie, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Bien des siècles après,

1. Iphigénie en Taurîde.

la sauvagerie primitive était loin d'avoir entièrement disparu. Posidonius décrit avec horreur le spectacle que présentaient les bourgades de nos pères. — « Chacun s'empressait, écrit M. Thierry, de clouer à sa porte ou à la porte de sa ville l'irrécusable témoin de sa vaillance ; et comme on traitait de même les animaux féroces tués à la chasse, un village gaulois ne ressemblait pas mal à un charnier. » Parfois les crânes ennemis, au lieu de figurer sur les portes, étaient nettoyés, enchâssés, et servaient de coupes dans les festins. Ces festins étaient des orgies ; on s'amusait, après boire, à torturer les prisonniers de guerre, sachant d'ailleurs que, le cas échéant, on était prêt à supporter sans sourciller les mêmes supplices.

La guerre était la vie même de ce peuple, qui semblait né pour conquérir l'univers. Où ne trouve-t-on pas des traces de l'invasion gauloise? Rome brûlée, la Gaule cisalpine occupant le nord de l'Italie, la Macédoine traversée, Delphes pillée, Carthage assiégée, l'Égypte menacée, une Gaule asiatique, le pays des Galates, allant s'implanter en pleine Phrygie, voilà quelques-unes des étapes militaires de nos aïeux.

Rien n'égale leur courage. Sous le couteau du sacrificateur la victime chante doucement son chant de mort [1]. Dans leurs premières rencontres avec les légions romaines, ils quittent leurs vêtements et se font gloire de combattre nus. Polybe leur rend ce témoignage : « Le Lacédémonien, si courageux qu'il soit, s'habille

1. Voir *le Druidisme,* par M. Panchaud. Voir aussi M. Amédée Thierry et le grand ouvrage de M. Henri Martin (*Histoire de France*).

de rouge pour ne pas voir couler son sang; le Gaulois s'enorgueillit et se décore du sien comme d'une parure. »

Les Gaulois sont familiers avec la mort; elle leur apparaît belle et désirable. S'ils mêlent à leur héroïsme un peu de mise en scène, c'est encore un trait de caractère qui s'est conservé, ce me semble, chez leurs descendants. Bien plus, ils ont inventé le point d'honneur et donné à l'antiquité étonnée le spectacle des duels. Ni les Romains ni les Grecs, si braves fussent-ils, n'avaient inventé cela : ils sentaient leur honneur en sûreté et ne pensaient pas qu'un combat singulier pût le mettre en meilleure posture. Tel n'était point l'avis des Gaulois; les moindres incidents étaient prétextes à duel.

A défaut de duel, ils ont le suicide. Pour quelques pièces d'or et quelques cruches de vin qu'il distribue libéralement à ses amis, un Gaulois tend la gorge au couteau et meurt en riant. « Le cachet de la race gauloise, dit M. Henri Martin, c'est de jouer avec la mort comme ne l'a jamais fait aucune race humaine. »

Les Gaulois trouvaient-ils dans les affections de famille cette sûre retraite dont notre indépendance morale ne peut guère se passer? La question n'est pas facile à résoudre. D'un côté, nous voyons éclater le respect des femmes : des colléges de druidesses existent en Gaule; lorsqu'une expédition est projetée, le brenn convoque et consulte les femmes aussi bien que les hommes; d'autre part, quelques historiens, et surtout César, affirment que la polygamie est la règle générale chez les Gaulois, uand ce n'est

pas la promiscuité. Et César cite certains faits qui ne seraient pas à l'honneur de nos ancêtres : c'est ainsi que les défenseurs de Bourges, voulant s'échapper et craignant que la marche des femmes et des enfants ne ralentît leur marche, auraient pris le parti de les livrer à la merci du vainqueur.

L'avouerai-je? je me défie un peu en pareille matière du témoignage de César; il parle en ennemi. L'opinion des hommes qui ont le mieux étudié la Gaule est que les chefs seuls avaient plusieurs femmes à la fois, mais que, grâce à la facilité des divorces, la polygamie successive se trouvait à la portée des moindres citoyens. Il y avait donc là un état de choses qui, sans être aussi monstrueux que le fait César, ne s'élevait guère assurément au-dessus du niveau de la morale de la Grèce et de Rome[1].

A cette famille imparfaite correspond une propriété incomplète. Longtemps ce fut la tribu seule qui posséda; l'appropriation individuelle du sol ne se produisit que lentement, en commençant par les maisons et les enclos.

Quant à l'organisation sociale, elle présentait un singulier mélange de servitude et de liberté, d'ordre et d'anarchie. On y reconnaît le peuple qui saura pousser des expéditions jusqu'en Asie et qui ne saura pas concentrer ses forces pour résister à César. La Gaule est, dès l'origine, plus capable d'entreprendre que de persévérer, de fonder que de soutenir.

1. La Gaule a eu de tendres époux, témoins Sabinus et Eponine; mais que prouve cela et quel pays n'en pourrait montrer autant? Le cœur de l'homme, grâce à Dieu, ne meurt jamais tout entier.

Chez elle l'élection est partout; ses chefs sont rarement héréditaires; plus rarement encore leur autorité s'étend-elle à un territoire un peu vaste. Fractionnée à l'infini, la Gaule ne réalise une sorte d'unité que par des confédérations, des alliances entre ses diverses peuplades, entre ses divers sénats.

Le même fractionnement se produit chez elle au point de vue de la hiérarchie. Des instincts aristocratiques, qui rappellent bien plus la féodalité que le patriciat romain, ont introduit dès l'origine de nombreuses bigarrures dans la constitution de la société gauloise. En haut deux classes de citoyens, en bas deux classes de sujets, tel est l'ensemble. La noblesse se compose des chevaliers ou colliers d'or; les hommes libres viennent ensuite; puis les Taëogs, puis les Gaeths. Ces derniers sont esclaves.

Le patronage joue un grand rôle; chaque chevalier a ses écuyers, dévoués à sa personne et qui se tiennent près de lui dans la bataille. Lorsque ces chevaliers sont assis autour de la table ronde, symbole de leur égalité, les écuyers forment un second cercle autour du premier et mangent avec eux. C'est à M. Martin[1] que j'emprunte ce tableau. Il nous montre aussi les fraternités qui se forment, les chevaliers qui se choisissent un chef, qui s'associent pour la vie et pour la mort, qui se secourent fidèlement dans les combats, qui se donnent la mort sur le tombeau du chef qu'ils ont élu.

C'est vraiment une chevalerie et comme un moyen âge anticipé. Au milieu de ces gouvernements aristocratiques et de ces royautés accidentelles, au sein de

1. *Histoire de France.*

ce morcellement que la centralisation romaine n'a pas encore attaqué, parmi ces clientèles militaires, parmi ces amitiés héroïques et chaleureuses, au bruit de ces expéditions et de ces aventures, dans ce tumulte des guerres sans fin, dans cette agitation d'une société mal réglée, très-vivante et très-bruyante, vaniteuse et dévouée, passionnée de distinctions et méprisant la mort, il est impossible de ne pas rêver de croisades et de castels. La ressemblance s'achève lorsqu'on découvre le rôle immense réservé au clergé : ceci demande quelques détails.

M. Martin le fait remarquer, le sacerdoce gaulois est unique dans l'histoire; il ne constitue ni une caste héréditaire comme dans l'Inde et dans l'Égypte, ni une simple fonction politique se rattachant aux magistratures comme en Grèce et à Rome. C'est un vaste corps qui se recrute librement parmi les chevaliers et les hommes libres, absorbant ainsi toute la partie instruite de la nation.

Le clergé gaulois est immense; une sorte d'hérédité se joignant à l'élection, les familles sacerdotales finissent par former un peuple à part qui gouverne le peuple laïque. La hiérarchie ecclésiastique est parfaitement réglée : au-dessus des simples prêtres (ovates) et des bardes qui, exemptés d'impôts et ne portant pas les armes, vivent d'ailleurs de la vie ordinaire dans les bourgades ou dans les camps, apparaissent les druides qui se cachent au sein des forêts et sans lesquels le culte ne peut se célébrer. Après avoir rempli leurs fonctions sacerdotales, ceux-ci se retirent dans leurs cellules, tantôt solitaires, tantôt plus ou moins groupées

comme elles l'étaient près de Chartres et près d'Autun. Le corps entier est dirigé par un druide suprême, élu par le clergé et revêtu pendant toute sa vie d'une autorité absolue[1].

Les druides, ou hommes du chêne[2], formaient donc au milieu des forêts majestueuses qui couvraient alors la Gaule et où s'accomplissaient les cérémonies les plus solennelles du culte, une nation à part, supérieure à la nation laïque, étrangère à sa vie, possédant le monopole des lumières, dispensée des occupations et des charges communes.

Les druidesses ont aussi des fonctions sacerdotales. Il est des temples où elles seulent peuvent entrer et accomplir les cérémonies. Elles consultent les astres, elles révèlent l'avenir. Plus cruelles que les hommes, elles semblent prendre plaisir à égorger elles-mêmes les victimes humaines et à interroger leurs entrailles palpitantes.

Nous sommes en pleine théocratie. Le clergé gaulois est revêtu d'une vaste autorité politique. C'est lui qui garde le trésor national et les enseignes militaires; c'est lui qui sanctionne les actes civils; c'est lui qui juge. A certaines époques de l'année, les druides se réunissent en cour de justice. A d'autres moments, ils siégent dans les divers sénats dont ils font naturellement partie. Leur influence s'exerce sur le choix des fonctionnaires; elle décide surtout de la guerre et de la paix.

Il va sans dire que l'instruction de la jeunesse (de la

1. Voir César : *De bello gallico.*
2. *Dru* signifie chêne en gaulois.

jeunesse noble, car il ne s'agit que d'elle) leur est exclusivement confiée. Ils tiennent, comme les prêtres égyptiens, la clef de la science. Comme en Égypte encore, leurs doctrines sont secrètes et restent en dehors de l'atteinte du vulgaire. A défaut de hiéroglyphes, ils écartent le peuple, d'abord par l'ignorance où ils ont soin de le laisser, ensuite par le caractère même de leurs enseignements qui ne s'écrivent jamais et se transmettent au sein des classes privilégiées sous la forme de vers mystérieux confiés à la mémoire des élèves.

Telle est la puissance gigantesque dont dispose ce clergé, qui renferme, outre les prêtres, les poëtes (bardes) et les savants de la nation ; véritable aristocratie intellectuelle qui a ses racines dans l'autre aristocratie et qui paraît marcher en complet accord avec elle. Si les prêtres druides n'avaient été en même temps des nobles, le peuple, remuant comme il l'était, n'aurait pas longtemps supporté leur grave tutelle ; mais tout ce qui se rattachait à la noblesse était sacré aux yeux des Gaulois.

Peut-être a-t-on exagéré l'influence politique des druides ; quoiqu'elle soit constatée par Jules César, elle ne se montre pas beaucoup dans ce grand mouvement de résistance nationale auquel les *Commentaires* nous font assister. Quoi qu'il en soit, et en admettant que les historiens modernes aient forcé les traits du tableau, nous n'en avons pas moins devant nous une nation chez laquelle les conditions de l'indépendance personnelle n'étaient pas supérieures à ce qu'elles ont été plus tard au moyen âge. Que dis-je, pas supérieures ! elles étaient cent fois pires, à cause de la religion druidique.

Ici, je l'avoue, nous avançons un peu à tâtons ; les ténèbres d'un pareil sujet ne sont éclairées qu'à demi par les auteurs grecs qui ont connu la Galatie ou par les Romains, par César surtout, qui ont visité la Gaule. Aucune littérature authentiquement druidique n'est à notre disposition ; lorsque nous consultons (il le faut bien) les traditions du pays de Galles et de l'Irlande, les poésies gaëliques et kimriques, les fameuses triades des bardes, nous courons le risque de prendre pour des dogmes gaulois des doctrines sur lesquelles l'action du christianisme s'est exercée pendant des siècles. Autre chose est, je le crains, la Gaule d'après les triades, autre chose la Gaule telle qu'elle était.

Un seul document historique est resté à l'abri de toute altération ; par malheur il n'est pas facile à interpréter. Je veux parler de ces cromlechs ou enceintes sacrées, de ces dolmens ou pierres du sacrifice, qui restent encore debout en Bretagne et ailleurs[1]. Que signifient les six mille pierres levées d'Auray en Morbihan ? Les sinuosités de l'interminable avenue ont-elles un sens mystique ? Beau sujet de dissertation, qui permet de supposer et de démontrer tout ce qu'on veut ! D'autres monuments, plus modestes et non moins authentiques, les pierriers que nous découvrons de temps en temps dans nos bois, racontent à leur manière les rudes mœurs de nos ancêtres les Celtes et la férocité des rites de leur sépulture. Sous les cailloux amoncelés, on

1. La difficulté d'interpréter les dolmens est d'autant plus grande, que eur caractère celtique, si vraisemblable soit-il, n'est pas démontré.

rencontre des ossements mis en pièces qui annoncent éloquemment de quelle manière on immolait les victimes tuées en l'honneur d'un chef et ensevelies avec lui.

Il fallait bien qu'un grand seigneur parût dans la vie future avec son cortége de clients et d'esclaves, et c'était aussi pour cela que ses armes et ses parures étaient ordinairement mises à ses côtés. On voit que si le dogme de l'immortalité de l'âme se fait jour ici, la cruauté se montre en même temps. Au reste, les sacrifices humains étaient un des rites du druidisme, sacrifices d'esclaves, de prisonniers, de criminels, je le veux bien, sacrifices de victimes volontaires, j'y consens encore, mais sacrifices exécrables et qui n'annoncent certes pas une religion d'amour.

La mythologie gauloise nous présente plusieurs dieux secondaires et un grand dieu. Au-dessus de Camul, le dieu des batailles, de Tarann, le dieu du tonnerre, de Belen, le dieu du soleil, le guerrier aux cheveux d'or, de Teutatès ou Guyon, le Mercure gaulois, de Koriduen, la lune ou fée blanche, et de plusieurs autres, apparaît Esus, le grand dieu, qui s'appelle aussi l'*Inconnu*.

L'apôtre Paul aurait pu découvrir ailleurs qu'à Athènes l'autel du dieu inconnu ; ce dieu, nous venons de l'entrevoir au sommet de presque tous les paganismes: presque partout une substance suprême, un être immobile et impénétrable, sert à combler de son mystère le gouffre de l'éternité et de l'infini.

Comme on nous a fait un peu le roman de la Gaule et de ses croyances, on a eu soin de conférer à Esus les caractères d'un dieu personnel et vivant. En ce cas, qu'on y prenne garde, Esus ne serait pas autre chose

qu'un Jupiter gaulois. L'idée du dieu unique, cette idée qui ne paraît pas avoir été étrangère à nos ancêtres, ne s'appliquerait point à lui; il appartiendrait, avec les divinités secondaires, à la religion du peuple, tandis que le monothéisme serait réservé aux initiés. Je ne le nie ni ne l'affirme; mais cela me paraît conforme au génie d'un peuple chez lequel la séparation entre les clercs et les laïques, entre la noblesse et la plèbe, est si profondément marquée.

Une croyance plus élevée a plané en Gaule au-dessus du naturalisme grossier, au-dessus des dieux de la guerre et de la science, de la lune et du soleil. Il semble prouvé que le nom de Dieu était connu des Druides. Si nous pouvions prendre tout à fait au sérieux les triades et oublier qu'elles ont été écrites en plein christianisme, nous admirerions, à l'exemple de beaucoup d'autres, des sentences telles que celle-ci : « Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une vérité et un point de liberté. »

Il est incontestable d'ailleurs que la Gaule a partagé avec la Perse l'honneur d'avoir des temples sans idoles. Une religion païenne qui ne taille point d'images, c'est un fait considérable et qui vaut bien la peine d'être signalé.

Je doute, à vrai dire, que le peuple y ait gagné grand'chose et que le niveau moral de la masse s'en soit ressenti. En Gaule comme en Égypte le fétichisme du vulgaire côtoyait les doctrines transcendantes des docteurs. Outre les dieux de sa mythologie, la Gaule adorait les montagnes, les vents, les forêts, les fleuves; elle rendait un culte au Rhin; elle avait un dieu des

Alpes, un dieu des Vosges. Les patrons des localités abondaient : Autun dressait des autels à sa déesse Bibracte et Nîmes à son dieu Nemausus.

Puis venait le peuple des nains et des naines, celui des fées, que sais-je ? Je pense que l'imagination populaire s'occupait moins de Dieu même que des pierres levées, que des génies bienfaisants et malfaisants, et peut-être des serpents nourris dans les cairns ou sous les dolmens.

Encore un coup, le peuple a-t-il perdu beaucoup à ne pas connaître le Dieu unique dont on prétend que les Druides transmettaient la notion à leurs disciples ? Qu'est-ce qu'une notion abstraite ? En quoi le monothéisme est-il supérieur au polythéisme, quand son Dieu n'est pas un père, quand il n'aime pas, quand il ne nous parle pas et quand il ne nous entend pas ?

Un être de raison ne sera jamais Dieu. Et, remarquez-le, les Druides n'ont pas seulement ignoré le Dieu vivant, ils ont ignoré le Dieu saint. S'il est une chose qu'on ne retrouve nulle part dans leurs triades, c'est le sentiment du péché, c'est le besoin du pardon et de la régénération morale.

La remarque que je viens de faire tend à relever peut-être la valeur historique des triades. Étrange recueil, où le druidisme semble avoir emprunté à l'Évangile les idées d'unité divine et d'unité du genre humain, où des doctrines charitables et pures semblent s'être introduites, où brille même parfois une lueur de l'amour divin, mais où n'a pénétré aucun des dogmes qui, dépassant le déisme, caractérisent la religion chrétienne !

Cette religion chrétienne, au reste, a seule vaincu le

druidisme. En vain les Romains l'avaient-ils attaqué de toutes parts, tantôt en habillant ses dieux à la romaine, tantôt en proscrivant, comme le fit Claude, la célébration du culte gaulois. Si les riches furent prompts à céder et adoptèrent la religion en même temps que les mœurs du vainqueur, le peuple se montra plus fidèle à ses divinités nationales. En vertu du principe païen qui lie la croyance à la patrie, le patriotisme obstiné des classes pauvres tint bon. Le polythéisme territorial de la Gaule ne reçut réellement le coup mortel que lorsque la prédication de l'Évangile surprit et bouleversa les consciences en posant devant elles une question toute nouvelle, la question de croyance absolue et exclusive, la question de vérité.

Sachons d'ailleurs reconnaître que sur un point essentiel le druidisme a dépassé de beaucoup les autres religions païennes. Aucun peuple n'a saisi aussi fortement que nos ancêtres l'idée de l'immortalité. Ce n'est pas une notion vague et sans efficacité comme le Tartare et les champs Élysées des Grecs ou des Romains ; ce n'est pas un nirvâḥna comme chez les bouddhistes, une transformation magique comme en Perse, une transmigration supprimant à jamais l'individu comme celle des brahmanes ; c'est, semble-t-il, une immortalité prise au sérieux : quoique tombant, lui aussi, dans la métempsycose, le druidisme fait un effort très-original pour conserver ou pour retrouver l'identité personnelle.

Tous les lecteurs de M. Henri Martin ont assurément remarqué sa description de la nuit du jugement. C'est dans la nuit du 1er novembre que le dieu Samhan

vient s'asseoir sur son tribunal. Les âmes qui ont quitté leur corps pendant l'année s'installent sur le sombre rivage qui s'appelle encore aujourd'hui la baie des âmes, vis-à-vis de l'île sainte où résident les neuf Sènes. Voici des barques qui viennent les prendre; elle quittent la Gaule et se dirigent au couchant jusqu'à ce qu'elles descendent en Bretagne. La Bretagne (l'Angleterre) est l'île de Merlin; or Merlin est un des noms de Gwyon-Teutatès, le Mercure gaulois. Ce Mercure, qui rappelle l'Hermès des Grecs et le Toth des Égyptiens, est chargé de conduire les âmes à leur destination.

Pour comprendre les destinations diverses des âmes, il faut comprendre d'abord l'ensemble du système. Nul ne nous l'expliquera mieux que M. Panchaud[1]. Suivons-le pas à pas.

Trois cercles contiennent tous les êtres. Au centre se trouve l'abîme (*annwn*), réceptacle immense qui les renferme jusqu'au moment où ils sont appelés à l'activité. Le premier cercle qui enveloppe ce point central se nomme *abred,* terme qui signifie changement, migration ; c'est là qu'au sortir d'annwn, toute créature est introduite et doit se développer.

Vient la mort; tous retournent dans annwn pour y recevoir une nouvelle forme, mais les uns montent et les autres descendent dans l'échelle des créatures. Ceux-là seuls qui ont accompli un acte extraordinaire de dévouement sont dispensés après leur mort de retourner dans annwn et abordent le second cercle, qui se nomme *gwnfyd,* c'est-à-dire bonheur, paradis.

1. *Le Druidisme.*

Autour de ce cercle se développe encore le troisième, appelé *ceugant,* c'est-à-dire région creuse ou étendue à l'infini. Là est le séjour de la divinité. Tous les hommes finiront par arriver là ; mais après combien d'existences préliminaires, je le donne à penser!

Dans les fragments , cités par M. Panchaud, d'un poëme du XIIe siècle intitulé *Hans Taliesin,* nous lisons ces paroles : « J'ai été serpent dans la mer et vipère sur le lac ; j'ai été étoile. » Le même héros a été glaive, bouclier, hache, soc, pelle. Il a été une lampe, la corde d'une lyre, un livre, un mot de ce livre. Il a été goutte de pluie et grain croissant sur la montagne. On l'a moissonné, grillé, mangé.

Une triade, citée aussi par M. Panchaud, s'exprime ainsi : « Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie : le commencement dans Annwn, la transmigration dans Abred, la plénitude dans Gwnfyd, et sans ces trois choses nul ne peut exister, excepté Dieu. »

La théorie des transmigrations a toujours couru le monde ; ce qu'il y a d'original ici, je le répète, c'est l'effort tenté pour la concilier avec la conservation de l'individu. Les Gaulois, race remuante et peu contemplative, ont le sentiment très-vif de la personnalité humaine ; leur métempsycose essaye de ne pas ressembler à celle des Hindous. Les triades constatent, qu'arrivé dans le cercle du ciel, chaque homme demeure éternellement distinct des autres hommes. Elles vont plus loin : chaque homme retrouve là le souvenir de ses existences passées et ressaisit le fil de sa vie.

Faible consolation, on en conviendra ! Qu'est-ce que cette vie tant de fois brisée et interrompue ? Qu'est-ce

que cette personnalité qui s'est transformée si souvent, oubliant chaque fois son existence antérieure ? A quoi sert de se retrouver quand on s'est à ce point perdu? Se retrouvera-t-on réellement ? L'identité personnelle peut-elle périr et subsister en même temps ?

Il y aurait bien d'autres questions à poser : Est-il possible de mettre à profit l'expérience des existences qu'on a oubliées? Le progrès que le druidisme cherche à nous peindre se concilie-t-il avec la suspension incessante du moi ? Que chacun en juge ; pour mon compte, je n'hésite pas à reconnaître dans ces doctrines gauloises (à supposer qu'elles soient authentiques et que l'influence du christianisme ne les ait pas modifiées) une des plus nobles tentatives qui se soient faites ici-bas pour donner à l'indépendance morale l'appui de l'immortalité.

Cette doctrine élevée qui cherche à corriger la métempsycose et à sauver l'identité de l'homme au travers des transmigrations me frappe d'autant plus que, sous d'autres rapports, le druidisme est loin de se maintenir dans une aussi pure région. Sa morale est sèche et dure, elle n'a compris dans leur réalité profonde ni le péché ni la sainteté.

Ce n'est pas le péché qui sépare l'homme de Dieu, ce sont les bornes de sa nature : il est limité et Dieu ne saurait l'être, telle est la différence. Aussi s'agit-il moins de conversion que de développement, et l'homme en parcourant les trois cercles s'accroît-il plutôt qu'il ne s'amende et ne se sanctifie.

Une autre notion non moins fondamentale, celle d'amour, fait défaut ici dans le ciel comme sur la terre.

Dieu est lumière, liberté, puissance : il n'est pas amour. L'homme grandit et s'éclaire : il n'aime pas. La Gaule n'est pas montée jusqu'à l'idée d'Humanité, que Rome et la Grèce ont parfois entrevue. A plus forte raison, la charité lui est-elle demeurée étrangère. Aucune triade n'enseigne le pardon des offenses, aucune ne recommande même la piété filiale et les affections de famille. Nous nous sentons chez un peuple intelligent et dont la pensée monte fort haut ; nous nous sentons chez un peuple sec, dont la conscience et le cœur sommeillent également.

Tout préoccupés de guerre et de pillage, pleins de feu pour les assemblées délibérantes où l'éloquence et les interruptions se donnaient si bien carrière que les huissiers chargés d'y maintenir l'ordre y remplissaient leur charge l'épée à la main, les Gaulois n'avaient pas de temps à donner aux devoirs vulgaires. Chez eux pas plus que chez les Grecs l'inconduite grossière n'était blâmée. Quant aux excès de table, quant à l'ivrognerie, il va sans dire que la morale officielle du clergé officiel respectait un vice aussi national [1].

Ainsi ce vaillant peuple dont les exploits ont émerveillé le monde antique, ce peuple très-civilisé chez lequel les sciences étaient cultivées dans les écoles druidiques et chez lequel florissait l'industrie, ce peuple qui a eu sur les grands problèmes de l'éternité d'étonnantes intuitions, ce peuple dont la religion maintenait avec un soin extraordinaire la liberté divine et la liberté humaine, se trouvait en même temps presque dé-

1. Reconnaissons cependant que le mensonge est flétri par les triades.

pourvu de l'élément premier sans lequel il n'y a pas d'hommes libres, une morale et des mœurs.

Rien de plus significatif que la place occupée par la liberté dans les triades. Point de fatalisme ; le libre arbitre et la responsabilité sont partout. Les bardes célèbrent les victoires de la liberté ; ils font appel au libre dévouement des héros; ils les louent surtout d'être forts contre la douleur et de maintenir leur indépendance vis-à-vis d'elle. Mais qu'est-ce que cette indépendance-là, quand elle est seule !

Je me résume : la Gaule est vaillante et bruyante ; c'est un pays en mouvement ; rien ne ressemble moins à l'engourdissement asiatique. Aussi la métempsycose venant à elle est-elle forcée de se transformer. Et néanmoins l'homme moral, c'est-à-dire l'homme réel, ne brise pas ses liens en Gaule. Nous ne découvrons là ni famille, ni individu, ni croyances personnelles. Entre ses divisions quasi-féodales et son clergé dominateur, la Gaule s'agite sans avancer. L'esprit, chez elle, est plus vivant que la conscience, et ses doctrines valent mieux que ses vertus.

CHAPITRE IV

LES GERMAINS ET LES SCANDINAVES

Je devrais peut-être m'arrêter ici. Après les Grecs, les Romains et les Gaulois, qu'avons-nous d'important à découvrir en Europe? N'est-ce point assez d'avoir visité les deux peuples classiques et le plus illustre des peuples barbares?

Eh bien, non; il nous manque quelque chose. Par delà le Rhin, au sein de cette forêt Hercynienne qui va de la Gaule à la Bohême, j'aperçois une nation puissante qui aura son rôle à jouer dans la constitution de notre monde occidental, surtout dans la fondation de nos libertés. Là sont les *Barbares*, grand mot que j'appliquais à tort aux Gaulois et qu'il faut réserver à la race germanique. Sans les barbares, que seraient devenus les civilisés? Sans l'esprit germain, que serait devenu l'esprit latin? Sans ce jeune sang, que serait devenue l'Europe vieillie?

Ouvrez Tacite [1]. Je m'inquiète peu de savoir s'il a exagéré, s'il a forcé les couleurs d'un tableau qui devait faire ressortir, par le contraste, les laideurs de la

1. *Mœurs des Germains.*

décadence romaine; un fait est certain, et c'est le seul qui importe : Tacite a été frappé. Un spectacle tout nouveau s'est présenté à lui en Germanie: ce qu'il n'avait vu ni en Italie ni en Gaule, il l'a vu chez les Germains. Son âme en est saisie et charmée. J'en crois son enthousiasme; quelle que puisse être l'inexactitude de certains détails, et je n'ai pas à les reproduire car ils sont partout, l'impression d'ensemble demeure. Elle est vraie, elle est naïve, elle constitue par elle-même une des révélations les plus sûres et les plus précieuses de l'histoire.

Qu'est-ce donc qui a ainsi ému Tacite? Deux merveilles que son temps ne connaissait pas: des individus et des familles. En Gaule aussi bien qu'à Rome, la vie collective était tout, la vie personnelle rien. En Gaule, on voyait des peuplades, des cités, un clergé, une noblesse; ce qu'on ne voyait pas, c'était des hommes. L'homme est ce qui ressort du tableau de Tacite; il occupe la place centrale, la lumière est sur lui; impossible d'en détacher ses yeux. Il est là avec sa rudesse, avec sa loyauté, avec sa large hospitalité, avec son horreur des villes; il est là dans son vrai milieu, entouré des siens; la forteresse de l'individu est bien close, les mœurs font bonne garde. Quelle pureté! quelles tendresses! C'est un autre monde [1].

Étrange peuple que ces Germains! En bien des

1. Encore un coup, je laisse les détails. Que la polygamie de quelques chefs fasse une tache au tableau, qu'on se refuse à croire à ces femmes germaines qui auraient poussé la fidélité à leurs époux jusqu'à considérer comme un crime de se remarier après les avoir perdus, peu importe : le trait fondamental subsiste.

choses et pour des observateurs superficiels, ils sont semblables aux Gaulois : ils ont la même vaillance, les mêmes passions militaires, les mêmes duels et, qui plus est, la même intempérance. La fameuse *Bande* germanique rappelle les associations gauloises formées pour la guerre et le pillage. Si le morcellement féodal se prépare en Gaule, il se prépare mieux encore en Germanie. Après M. Guizot et son *Histoire de la civilisation en Europe,* on peut affirmer qu'il n'y a rien à dire sur ce sujet.

Telles sont les ressemblances et les différences qui me frappent quand je considère tour à tour les Gaulois et les Germains. Il y a chez ceux-ci comme une réapparition de la société primitive, patriarcale et chaste que nous avons entrevue chez les Aryas. Un tel spectacle ne se présente que deux fois dans l'histoire. Seuls de notre race les Germains sont restés jeunes.

Cette jeunesse est rude et souvent grossière ; elle est avide de combats, non moins avide de butin. Pour s'en faire une idée, il faut interroger celui des peuples de race gothique qui a laissé des traditions et des poëmes. Tandis que la Germanie n'écrit ses *Niebelungen* qu'au temps du christianisme, la Scandinavie possède dans l'*Edda* une description vivante de l'époque païenne. Le Scandinave est d'autant plus intéressant à étudier, qu'il est en quelque sorte une exagération du Germain. Plus inculte, plus ivrogne, plus vaillant encore s'il est possible, poussant jusqu'à la frénésie le goût des expéditions, des pillages et de la guerre, il a mis l'empreinte de ses passions sanguinaires dans la religion

d'Odin, qui finit par être celle des Germains comme celle des Scandinaves.

En consultant l'Edda, il importe de ne pas oublier Tacite. Des deux peuples, le meilleur est celui que nous connaissons le moins; mais le témoignage de l'historien romain est là pour nous rappeler que, si la sauvagerie scandinave n'est pas étrangère au Germain, il a eu en même temps de profondes affections domestiques, de mâles et fortes vertus. La sauvagerie à elle seule n'est pas un élément d'indépendance, nous l'avons vu; la grande indépendance germanique jaillit d'une source meilleure.

C'est sous la réserve de cette remarque que nous demanderons aux documents scandinaves des lumières, bien précieuses d'ailleurs, sur les mœurs et sur les croyances générales du gothisme.

Le pirate normand se vante de n'avoir jamais abrité sa tête sous un toit. Les chants de guerre remplissent l'*Edda :* « Va, mon fils, monte sur un cheval fougueux pour te précipiter dans la mêlée poudreuse des combats. Les nobles ne doivent songer qu'à brandir le glaive, qu'à fendre en bateau les flots de la mer. » Lodbrog, fait prisonnier et jeté dans une fosse pleine de vipères, entonne fièrement son chant de mort : « Nous avons combattu avec l'épée... nous avons creusé un fleuve de sang pour les loups et convié l'oiseau aux pieds jaunes à un large banquet de cadavres; la mer était rouge comme une blessure qui vient de s'ouvrir... »

Jamais peut-être l'ivresse des combats, le mépris de la mort, la joie de déployer ses forces, de courir le

monde, de dépouiller l'ennemi, de dépenser à tout propos une exubérance de vie, jamais ces passions d'un peuple guerrier ne se sont déployées avec une telle vigueur. La férocité touche ici à la poésie. Voyez les Sagas scandinaves, voyez l'Edda, voyez les Niebelungen : partout la grande affaire est de combattre. N'oublions pas cependant les festins ; ces hommes vaillants sont aussi des mangeurs formidables et d'éternels buveurs.

Je ne les fais pas plus beaux qu'ils ne sont. Si un chef les mécontente, la hache militaire se lève, et tout est dit. Leurs assemblées populaires, au sein desquelles réside la véritable souveraineté, sont souvent bouleversées par la violence. — Et ils ont soin de transporter dans leur vie à venir les grosses joies qui ont enchanté leur vie terrestre. Le Walhalla est bien un paradis de buveurs et de tueurs : il ne s'ouvre que pour les guerriers morts en combattant. Là se livrent chaque jour de terribles batailles, après quoi les adversaires s'assoient côte à côte autour des tables où circule l'immense coupe toute remplie d'hydromel. Les Valkiries la leur apportent, ces déesses terribles qui coupent la trame des guerriers sur le champ de bataille et les conduisent au Walhalla.

Ceci semble bien grossier, n'est-ce pas, après les trois cercles mystiques des druides? Pourtant, remarquez-le, si la grande préoccupation est de combattre, de boire et de manger (car le lard toujours renaissant du sanglier Sœhrimnir figure, dans ces imaginations gloutonnes, à côté de l'hydromel inépuisable de la chèvre Heidrun), il y a dans le paradis d'Odin une réalité, une puissance de vie, une persistance surtout de l'individualité qu'on ne trouve pas dans le système bien plus raffiné des

Gaulois. Ces rudes soldats rêvent un ciel qui ressemblera à la terre; mais, du moins, ils ne consentent pas à y devenir des ombres comme les Grecs, ou des êtres sans nom passant d'oublis en oublis et de métamorphoses en métamorphoses comme les Gaulois; ils seront là eux-mêmes, bien forts, bien vaillants, avec leur bonne épée.

Ne l'oublions pas d'ailleurs, le Walhalla n'est qu'un séjour provisoire ; ce portique des braves s'ouvre pour eux, pendant que les lâches subissent des tourments et pendant qu'un séjour intermédiaire reçoit ceux qui n'ont pas eu le bonheur de sentir le froid du glaive et de goûter l'âcre volupté des morts sanglantes. Mais de grandes transformations se préparent : après la lutte finale des dieux contre les géants, la terre sera consumée ; sur une terre nouvelle, toute brillante de jeunesse et que ne souillera pas le mal, les bons se retrouveront en paix.

Ainsi l'imagination de ces hommes de guerre et de proie a conçu l'idée de la paix. La paix sera la fin et la couronne de l'existence humaine. Un temps viendra où l'on ne se battra plus et où la béatitude sera unie à la sainteté. Quant aux méchants, ils demeureront séparés des justes et continueront à être punis.

Décidé à ne dire que ce qui est indispensable, j'écarte l'exposition détaillée de la mythologie scandinave et germanique : quelques mots suffiront.

Au-dessous du Dieu suprême dont nous retrouvons l'idée vague presque partout et que l'Edda appelle Alfader (père universel), nous apercevons le premier dieu qui émane de lui, Odin. En lui se personnifie la

religion originale que j'ai déjà cherché à faire comprendre, religion de la bataille, qui ne place qu'à l'arrière-plan, après le renouvellement du monde, une perspective de paix.

Monté sur son cheval à huit jambes, tenant une lance, ayant sur l'épaule deux corbeaux ses messagers, le grand dieu Odin anime les guerriers au carnage; il reçoit dans son Walhalla au-dessous des nuages les braves morts en combattant.

De sa femme Frigga, norne ou parque suprême, il a eu quatre fils. Les deux aînés sont Thor, le dieu de la force ou du tonnerre; puis Balder, le dieu beau et bon, principe du bien. Thor habite Troudouangour, c'est-à-dire l'asile contre la peur.

Ici se développe une immense armée de dieux, de déesses, de génies, de nains et de trolles, dont l'énumération serait sans intérêt. Cependant les géants, ennemis des dieux, ont levé la tête. En dépit de Balder, le dieu bon, le chef des géants Loki fait régner le mal ici-bas. Cela dure jusqu'au jour de la grande lutte des dieux contre les géants : Odin y périt, Thor est asphyxié par le venin du grand serpent qu'il met à mort; mais le doux Balder survit à son père et à son frère, le temps des guerres est passé, les dieux guerriers passent aussi et disparaissent, la paix descend sur la terre renouvelée[1].

Telle est la religion d'Odin, la religion des Scandinaves et des Germains. Elle me frappe par ce qu'elle a d'énergique et par le soin qu'elle prend de respecter

1 Voir M. Brunel. *Avant le Christianisme.*

l'individu. Au reste, ses dieux sont bien nationaux, car ils personnifient les passions nationales. Pas plus en Germanie qu'en Gaule on ne comprendrait une croyance personnelle, une recherche quelconque de la vérité.

Ainsi l'individualisme germanique porte au flanc une blessure. Qui l'a faite? Le meurtrier que sans cesse nous avons rencontré sur nos pas, l'ennemi de toute liberté morale. Il est temps de le regarder en face.

CHAPITRE V

LE PRINCIPE PAÏEN

Le principe païen est la quintessence du paganisme. Après la longue et consciencieuse étude que nous venons de faire, nos idées préconçues se sont modifiées sans doute, nos généralisations sont devenues moins grandioses et plus modestes, des nuances se sont introduites dans nos jugements; mais un fait demeure : l'antiquité païenne tout entière exclut en matière de croyance la poursuite individuelle de la vérité.

Au travers des diversités, et elles sont nombreuses, cette uniformité-là se maintient. Même les pays tels que l'Inde qui ont eu des révolutions religieuses et des dissidences doctrinales, même les pays (je parle de l'Occident) qui, échappant à la langueur asiatique, ont connu es agitations d'une vie politique souvent orageuse, oui, même ces pays-là sont restés étrangers à la recherche personnelle du vrai.

Au sein du mouvement et d'une sorte de liberté extérieure, l'âme humaine a sommeillé. Nous avons rencontré des nations, des partis, des associations, plusieurs formes de l'existence collective, des troupeaux d'hommes, en un mot ; l'homme ne s'est point mon-

tré. S'il se laisse entrevoir ou deviner sous l'ombre de la forêt allemande, nous sentons bien que la Germanie, mieux préparée que d'autres à l'indépendance, est loin encore de la posséder.

Le paganisme, quelle que soit sa forme, s'attaque toujours à l'individu. Détruire la personnalité divine dans le ciel et la personnalité humaine sur la terre, voilà son invariable mot d'ordre.

En vain avons-nous fouillé les annales de l'Orient et de l'Occident, nulle part le Dieu personnel et vivant ne nous est apparu. Un panthéisme, tantôt explicite, tantôt implicite, se charge de nous donner à la place de Dieu le Grand Tout, la substance universelle, du sein de laquelle le temps (seul créateur) tire peu à peu les dieux, les hommes et le reste des êtres. Une matière éternelle, une force éternelle de la nature, des idées éternelles peut-être, une nécessité, un destin, je ne découvre rien de plus.

Chez quelques-uns s'accentue le dualisme que tout panthéisme contient dans ses flancs : vis-à-vis de la matière éternelle, de ses forces aveugles et de ses immuables lois, une volonté plus sainte se dresse : alors commence le combat de l'esprit et de la matière, de la lumière et des ténèbres, d'Ormuzd et d'Ahriman ; mais la fatalité païenne est toujours là, tout est nécessaire : la lutte, le triomphe, la suppression future et magique du mal.

Ailleurs, on se dispense de monter si haut, *et tous ces grands amants de l'antique nature*, pour parler comme Musset, se contentent de l'adorer purement et simplement. Les manifestations les plus frappantes de sa puissance se transforment en divinités; le soleil, la lune,

les astres reçoivent un culte, le ciel et la terre deviennent de grands dieux. Les dieux secondaires naissent alors en foule et le génie mythologique n'a plus que l'embarras du choix ; ou plutôt, il ne choisit pas, il prend de toutes mains, les légendes héroïques, les vertus, les pensées, les craintes et les espérances, les incidents de la vie domestique, de la vie politique, de la vie rurale, les récoltes, les fleuves, les bois. Où s'arrêtera-t-on? Le fétichisme n'est pas seulement en Égypte, chaque paganisme a le sien.

Nulle part le Dieu vivant; la personnalité divine, on le voit, a disparu du ciel. Que devient la personnalité humaine sur la terre?

Le principe païen a pris ici-bas deux formes différentes, qu'un arrêt sommaire a tort de confondre et que je tiens à distinguer. — Dans les cultes naturalistes, en Syrie et en Assyrie, chez les Égyptiens et chez les Arabes, chez les Grecs et chez les Romains, il proclame en toute franchise la négation absolue du vrai : la religion est nationale et pas autre chose; elle commence à tel fleuve et finit à telle montagne; d'autres peuples ont une autre religion, une autre vérité, et ils ont raison, car les dieux du pays ne sauraient être les dieux de l'étranger. — Dans les cultes moraux, au contraire, chez les Hindous, chez les Bouddhistes, chez les Persans, chez les Gaulois, ajoutons chez les initiés aux mystères et à l'orphisme, le principe païen tente la conciliation de ces deux idées, nationalisme et vérité; la religion du pays est en même temps la religion vraie, la seule vraie.

Nous serions injustes envers le paganisme si nous

lui refusions le bénéfice de cette distinction, dont je ne veux pas contester la valeur. Les exemples de religions nationales tenues en même temps pour religions vraies abondent effectivement, en dehors même du paganisme, et nous pouvons aisément nous assurer des effets qu'elles produisent. Sans parler des contrées, trop nombreuses encore, où les dogmes d'une communion chrétienne, liés à l'ensemble des institutions ou des mœurs, s'imposent en fait à tous les habitants, sans remonter au moyen âge où l'unité religieuse obligatoire était l'état général de notre Europe, ne voyons-nous pas les Musulmans qui, bien que leur croyance soit nationale au point de confondre la loi religieuse et la loi civile, possèdent à un degré remarquable le sentiment de sa vérité absolue et exclusive?

Je ne le nie en aucune façon. Bien plus, je pense que le nationalisme ainsi conçu a pu être la forme légitime de la foi pendant l'enfance de l'humanité. L'enfant commence de la sorte : avant d'accepter il reçoit, avant d'arriver à la foi personnelle il passe par la foi héréditaire. Israël, peuple enfant, a été soumis à un semblable régime.

Mais ni l'enfant ni Israël ne sont condamnés à demeurer toujours renfermés dans ce premier stage de l'éducation. Le jour vient où l'un et l'autre sont avertis que la croyance héréditaire doit devenir une croyance personnelle, qu'elle n'aura d'efficacité qu'à ce prix, que si elle n'est pas acceptée il ne servira de rien qu'elle soit reçue, que si elle n'est pas aimée il ne servira de rien qu'elle soit pratiquée, que si elle ne pénètre pas jusqu'au fond du cœur, que si elle n'entre pas en lutte avec le péché, que si elle ne renouvelle pas la vie, son

observation minutieuse ne produira aucun effet. Même aux époques les plus obscures du moyen âge, le formalisme héréditaire n'a pu parvenir à effacer cet avertissement; toujours il en est resté quelque chose, la pensée de Dieu qui se mêlait sans cesse à la vie des hommes d'alors prouve assez qu'il y avait pour eux une vérité religieuse et qu'elle les préoccupait sérieusement.

Rien de pareil ne se passe au sein des paganismes moraux : ils ont beau s'élever au-dessus des paganismes naturalistes, ils n'atteignent pas la région où les questions de vérité deviennent des questions de devoir strict, de conversion et de vie éternelle. La préoccupation de l'âme demeure bien superficielle et bien faible, même chez les disciples de Zoroastre, même chez les initiés des grands mystères. Leur salut, en tous cas, doit s'opérer trop aisément et en dehors de la crise douloureuse des transformations morales. Des consciences en travail, émues d'une sainte jalousie pour la vérité, palpitantes de la passion de la propager et aussi du besoin de l'appliquer à l'éducation intérieure, voilà ce que l'antiquité païenne ne nous montre nulle part.

Qu'on ne me fasse pas dire plus que je ne dis; l'homme est toujours l'homme, toujours les besoins de la conscience et du cœur se sont fait sentir ici-bas. Je constate seulement que le paganisme, qui ne pouvait parvenir à tuer l'âme humaine, a fait tout ce qu'il était possible de faire pour l'engourdir, pour ruiner son individualité et prévenir son affranchissement.

C'est surtout lorsque nous considérons les paganismes

naturalistes [1], celui des Grecs et des Romains par exemple, que notre cœur se serre. Quelle destruction de l'individu ! quelle œuvre de servitude ! Malgré le progrès, trop vanté peut-être, que la Grèce fait faire à la civilisation en introduisant la vie et le mouvement dans le ciel, quelle négation gigantesque du vrai se répand alors sur la terre ! Il se peut que les dieux d'Homère, qui sont des hommes, soient très-supérieurs aux dieux de l'Asie, qui ne sont le plus souvent que des forces et des substances ; mais ce triomphe de l'individualité s'est payé chèrement, car à force d'être humain l'Olympe a ruiné la notion même du divin dans l'esprit des peuples.

J'ai plus d'une fois cherché à me représenter un Grec ou un Romain s'inquiétant d'une question de vérité religieuse ou de salut ; toujours j'ai senti qu'en forgeant une pareille hypothèse j'inventais une monstruosité, un solécisme historique. L'idée de la conversion est radicalement étrangère au paganisme ; quand les païens priaient (et on priait beaucoup à Rome comme à Athènes), la pensée de recommander à Dieu leur âme, l'âme d'un fils ou d'une fille, ne pouvait pas leur venir. Il faut arriver jusqu'à l'époque de crise où la religion grecque essaye de se transformer dans le but de se

1. Les religions orientales, nous l'avons vu, inférieures à l'hellénisme à cause de leur panthéisme immobile et radicalement impersonnel, lui étaient supérieures au point de vue de la foi ; leur supériorité subjective rachetait leur infériorité objective. Le bouddhisme, en particulier, a été plus qu'une religion nationale, il a été une croyance. Quoiqu'il fût loin de mettre en jeu la conscience individuelle à la façon du judaïsme et du christianisme, les Grecs et les Romains n'auraient pas manqué de lui donner le nom de *secte*, s'ils l'avaient rencontré sur leur chemin.

sauver et où elle subit bon gré mal gré les influences de l'Évangile, pour découvrir un païen dévot. Sous ce rapport l'empereur Julien est un phénomène ; le sérieux de ses convictions aurait scandalisé tous les honnêtes gens de l'aréopage; on sent qu'il appartient à une époque maladive, que la belle sérénité d'autrefois se trouble et que le ciel si brillant de la Grèce se couvre de nuages.

Essayez de supposer dans la Grèce du bon temps une scission religieuse quelconque, une réforme, des sectes, que sais-je? une théologie et des hommes qui daignent s'intéresser à ces misères! Essayez de supposer une prédication! vous sentirez qu'il n'y a pas moyen. Des rites, à la bonne heure; des sacrifices, oui, et de belles théories se déroulant sur la rive des mers harmonieuses entre Athènes et Éleusis. Loin de songer à une propagande et de tomber dans le prosélytisme, les païens se hâtent de cacher leurs doctrines quand ils en ont; elles deviennent des mystères en Grèce, elles demeurent l'enseignement hiératique et réservé des prêtres en Gaule et en Égypte. Ceux qui croient à une vérité religieuse n'ont rien de plus pressé que de la voiler.

Le fait est qu'on ne croit pas à une vérité religieuse. Aussi flétrit-on du nom de *sectes* les religions qui affirment et nient quelque chose. Devant cette prétention inouïe de croire au vrai et d'exclure son contraire, le monde gréco-romain frémit indigné. Deux fois seulement un tel scandale s'est produit, deux fois ce monde si tolérant a proscrit. Les juifs d'abord, les chrétiens ensuite, le scandalisent encore plus qu'ils ne l'étonnent. Quoi! il y a donc des hommes qui croient à la vérité,

qui mettent de l'importance à la vérité! Quoi! le mot de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité? » n'est pas aux yeux de tous les hommes l'abrégé de la sagesse des nations!

Les Grecs et les Romains croient aussi, mais en gens bien élevés, dont la croyance n'a rien d'exclusif et de grossièrement hostile. Ils savent que leur vérité religieuse est bonne pour eux, mais ils admettent qu'une autre vérité religieuse est également bonne pour leurs voisins. Ceux mêmes qui, à l'ouïe de la prédication des apôtres, crient avec tant de violence à Éphèse : « Grande est la Diane des Éphésiens, » comprennent à merveille que Diane ne soit pas adorée à Memphis ou à Babylone. Je soupçonne même que si d'autres peuples voulaient leur emprunter la grande Diane, ils s'en réjouiraient médiocrement. N'est-il pas juste que chacun conserve le monopole de ses dieux?

Les ravages que fait un tel principe, qui pourra le dire! Derrière ces pratiques nationales se cache une indifférence nationale, non-seulement à telle vérité, mais à la vérité en général. Après avoir abdiqué sur ce point, la conscience ne parvient pas à maintenir ailleurs son empire. Un abaissement universel se produit : toutes les vérités tour à tour s'inclinent au besoin devant le maître, c'est-à-dire devant l'usage, devant la tradition, devant le pays, devant l'État. En face de l'intérêt public, le droit se trouve bien faible ; en face de la nation, la famille se trouve bien insignifiante ; en face de tous, l'individu se trouve bien chétif. Et l'individu se courbe, et la famille se courbe, et tout se courbe, y compris la liberté.

Ainsi s'expliquent ces libertés rabaissées, qu'on admire un moment, puis dont on s'étonne et qu'on a peine à comprendre lorsqu'on lit avec attention les annales de l'antiquité classique. — Voici des luttes bruyantes au forum; les riches et les pauvres sont aux prises ; quels pouvoirs auront les tribuns du peuple? Accordera-t-on des consuls plébéiens? C'est bien, le mot de liberté retentit partout, au sénat et à la tribune aux harangues. Et il y a en effet des libertés politiques à Rome, la Rome de la République n'est pas la Rome asservie des Césars; seulement, ne vous y trompez point, il s'agit de la liberté des citoyens romains, il ne s'agit pas de celle des provinciaux, encore moins de celle des hommes. Que le reste du monde soit asservi, aucun de ces citoyens ne songera à s'en inquiéter. Que la traite dépeuple l'univers, que Rome regorge d'esclaves, cela va de soi. Et les citoyens romains, les seuls hommes libres, pensez-vous que leur liberté aille bien loin? Les libertés de la conscience et de la famille, les possèdent-ils? les désirent-ils? En aucune façon. Que les institutions politiques soient maintenues et que Rome n'ait pas de tyran, les plus audacieux n'en demanderont pas davantage.

C'est que le principe païen fait à l'âme une de ces blessures dont on ne guérit pas. L'homme moral en est atteint tout entier. Au reste, les blessures qui atteignent l'homme l'atteignent toujours tout entier; l'homme est un, la conscience est une. La souveraineté intérieure du vrai est semblable aux digues de Hollande : percées à un endroit, elles ne tiennent plus nulle part.

Pour trouver la preuve de ce que je dis, pas n'est besoin d'aller à Rome ou à Athènes; sans remonter si

haut dans l'histoire, nous n'avons qu'à regarder autour de nous, à voir ce qui se fait et à écouter ce qui se dit. Le principe païen est encore à l'œuvre et sa méthode n'a pas changé. — Maintenir des religions nationales afin de se dispenser de la religion, conserver des croyances héréditaires afin de se préserver de l'ennui de croire (ou de nier), voilà le procédé d'aujourd'hui; c'est précisément celui du temps de Périclès. De même que Platon recommandait le respect de la religion de l'État, nous ne manquons pas de philosophes qui recommandent à leurs disciples de respecter le christianisme, lequel satisfait aux besoins des masses ignorantes comme la philosophie satisfait à ceux des penseurs. Bien plus, il ne suffit pas de respecter la religion, il convient de la pratiquer dans une certaine mesure que fixent l'usage et le bon goût. Cela n'engage à quoi que ce soit; on accomplit « ses devoirs de chrétien », et l'on meurt en paix.

Avais-je tort d'affirmer tout à l'heure que le principe païen blessait mortellement la conscience? Nous voici en plein mensonge, et notre conscience ne proteste pas. Non, aucune parole ne saurait rendre cet obscurcissement qui se fait en nous lorsque la vérité cesse d'être notre absolue souveraine. Ou la vérité est souveraine, ou elle n'est rien. Si nous n'appartenons pas à la vérité, à toute vérité, grande ou petite, agréable ou fâcheuse, si nous ne la sentons pas reine et maîtresse de notre âme, non à cause de ses conséquences, mais parce qu'elle est la vérité, nous quittons les hautes régions du devoir, qui sont celles de l'indépendance morale. Il y a des hommes, je le sais, qui s'imaginent aimer la vérité, parce qu'ils aiment certaines vérités,

qui croient pouvoir choisir, esclaves du vrai quand il s'agit de science, par exemple, et prêts aux mensonges consacrés par la coutume quand il s'agit de religion. Par malheur il se trouve que nous n'avons pas une âme à compartiments, et l'idée même des droits de la vérité s'efface pour nous dès l'instant où nous cessons d'être les serviteurs-nés de toutes les vérités sans exception.

Ce qui a manqué au monde païen, ce n'est pas seulement la connaissance du vrai, c'est quelque chose de bien plus essentiel encore, l'amour du vrai. Or les droits de la vérité étant les droits de la conscience, il en résulte que l'idée de respecter une dissidence consciencieuse n'entre là dans la tête de personne. Décidément ces despotismes antiques, républicains ou non, n'ont pas une place pour l'individu. L'hôte gênant, le trouble-fête est chassé de partout. Les âmes sérieuses comme Platon, les esprits forts comme Aristophane, les natures élégantes et pondérées comme Cicéron, se rencontrent dans le même sentiment : ne blâmer aucune religion étrangère, à moins qu'elle ne soit exclusive; ne tolérer aucun abandon de la religion nationale. « Athènes, nous dit M. Renan, avait bel et bien l'inquisition. L'inquisiteur, c'était l'archonteroi; le saint-office, c'était le portique royal où ressortissaient les accusations d'impiété. Les accusations de cette sorte étaient fort nombreuses ; c'est le genre de causes qu'on trouve le plus fréquemment dans les orateurs antiques. »

On prétend quelquefois justifier le principe païen en faisant remarquer que le monde était bien jeune

alors, qu'il faut traverser la jeunesse avant d'entrer dans l'âge mûr, et qu'à l'époque de la sérénité grecque, le temps des sectes, des hérésies, des querelles religieuses, de l'individualisme en un mot, n'était pas encore venu. L'enfant croit ce qu'on lui dit et jouit de la vie, en attendant l'heure où commenceront pour lui les libertés avec les douleurs de la virilité, heure sombre et redoutable où il se mettra à chercher le vrai.

Ma réponse sera courte. — D'abord le monde gréco-romain n'était pas enfant, mais vieux et très-vieux. Ensuite, l'indifférence au vrai est si peu le caractère de la jeunesse des peuples, que les religions les plus anciennes sont les plus croyantes et que le principe païen n'achève de se dégager que dans le monde relativement moderne de l'hellénisme.

Ne confondons pas deux choses fort dissemblables, les religions nationales, et les paganismes qui nient la vérité en admettant autant de vérités que de pays. L'Israélite, qui appartenait, je l'ai dit, à cette période de l'enfance, professait sans doute une croyance collective et obligatoire, mais il la tenait pour vraie et tenait toute autre croyance pour fausse. Rappelez-vous l'entretien d'Athalie et d'Éliacin :

> J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre;
> Ce sont deux puissants dieux.
> — Il faut craindre le mien;
> Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

Voilà le principe païen en face de son adversaire. Aujourd'hui encore, au sein du christianisme, les Éliacins tiendront tous le même langage. Nos enfants en sont naturellement au régime de la croyance hérédi-

taire ; mais ils savent qu'il y a une vérité, que la vérité oblige, et qu'elle exclut son contraire.

Ici je m'arrête. Nous connaissons maintenant le principe païen et les ruines qu'il a faites. Si les dogmes païens ont détruit la personnalité divine dans le ciel, la méthode païenne a détruit la personnalité humaine sur la terre. Sous le ciel vide une terre esclave, tel est le navrant tableau qui s'est présenté à nos regards. De l'Orient à l'Occident, nous avons traversé le monde connu, cherchant des individus, c'est-à-dire de vraies libertés; nos recherches ont été vaines. Voilà des institutions, des civilisations, des peuples ; où sont les hommes?

LIVRE SECOND

LA GRANDE DOCTRINE

DE LIBERTÉ

PREMIÈRE PARTIE

UNE DATE DANS L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

LA DÉFAITE DU PRINCIPE PAÏEN

Qui a coupé en deux l'histoire? D'où vient qu'à partir d'un certain jour, tout se termine et tout commence? D'où vient que nos idées, nos usages, nos progrès, nos mœurs, nos lois, nos libertés, tout date de là? D'où vient que nous vivons tous de cela, ignorants et savants, pauvres et riches, croyants et sceptiques? Une étrange révolution s'est accomplie alors, la plus radicale que le monde ait vue, la révolution qu'opèrent les désarmés, les persécutés, les vaincus. Oui, je vois bien la révolution; mais qui est le révolutionnaire?

J'aperçois un jeune Juif que son peuple maudit, que les principaux livrent au gouverneur romain.— « Es-tu roi? » — « Tu l'as dit, je suis roi; quiconque est de la vérité entend ma voix. » Tels sont les mots échangés entre lui et son juge.

Etre de la vérité, voilà donc la condition que remplissent tous les sujets du nouveau royaume. Leur roi, ce roi qui va mourir, les reconnaît à ce signe qu'ils appartiennent à la vérité.

Une idée aussi absurde ne pouvait aborder l'esprit d'un Romain du temps de Tibère; aussi Pilate laisse-t-il tomber cette courte réplique de ses lèvres dédaigneuses : « Qu'est-ce que la vérité? »

« Être de la vérité, » — « Qu'est-ce que la vérité? » Pesez ces paroles. Dans cet immortel dialogue, la pensée des deux mondes s'est exprimée, du monde chrétien et du monde païen, du monde moderne et du monde antique.

Ah! la révolution sera immense, car l'axe de l'univers moral vient de se déplacer. Dans l'empire que fonde sur sa croix sanglante le roi de la vérité, on croira (chose nouvelle) à la vérité, à la vérité qui oblige, à la vérité qui exclut l'erreur, à la vérité qui a des droits sur nous. Cette foi au vrai est déjà un affranchissement; je sens comme un souffle de liberté qui passe sur la terre et la rajeunit.

Semblable à Lazare, l'individu se relève alors et sort du tombeau. Il n'y a plus qu'à le délivrer des bandelettes dont il est emmaillotté. Hélas! nous y avons mis le temps, et je crois qu'il nous reste encore à dénouer plus d'un lien. Mais enfin, il est vivant, Lazare, et c'est l'essentiel; la vie enfantera la liberté. Regardez, il s'avance, et chacun de ses pas fait tomber une de ses entraves. Salut individuel, foi individuelle, responsabilité individuelle, autant de conquêtes sur le régime de servitude que le paganisme avait fondé.

Oui, la personne humaine s'est redressée. Un changement prodigieux s'est accompli : voici des hommes, des femmes, des enfants qui refusent de brûler l'encens devant les dieux officiels. Pendant trois siècles on en jeta aux lions des amphithéâtres. Le monde antique se sentit menacé jusque dans ses bases. Que va devenir l'unité nationale? La religion abdiquera-t-elle devant les sectes? Maudit soit cet esprit nouveau qui pose des questions de vérité! Maudite soit la révolution funeste qui compromet pour toujours la vieille paix!

Ceux qui parlaient ainsi ne se trompaient pas. La révolution était même beaucoup plus profonde qu'ils ne l'avaient cru : il s'agissait de tout changer, pour faire place à la conscience.

C'est un grand jour dans l'histoire des hommes que celui où la tyrannie religieuse rencontre enfin une protestation, où la nation voit surgir devant elle l'individu, où, esclave de sa foi, l'homme accepte la souffrance et la mort plutôt que de renier la vérité. Notre terre a vu des douleurs volontairement subies à titre de mérite ou d'expiation : elle a vu des ascètes, des derviches, des fanatiques, qui se précipitent sous le char de Jaggernaut, des soldats qui affrontent volontiers dans une guerre sainte le trépas qui leur assure le ciel; cela est d'autant moins rare, que ceux qui se dévouent ainsi ne font d'ordinaire que sentir plus vivement ce que tout le monde sent autour d'eux. Les chrétiens, au contraire, s'isolent de la pensée générale et de la tradition; en vertu de leur foi personnelle, ils rompent avec la croyance, avec les usages, avec les idées de la nation; ils deviennent odieux et étranges, et le martyre qu'ils affrontent n'est pas méritoire à

leurs yeux; ils ne viennent pas expier leurs fautes, l'expiation est faite; ils ne viennent pas gagner le ciel, ils le possèdent déjà. Comme rachetés de Christ, comme enfants de Dieu, et par conséquent comme hommes libres, ils ne peuvent mentir à leur conscience et renier la vérité. Pour eux, il y a un Dieu vivant, donc une vérité divine, donc une obligation morale qui passe avant tout et à laquelle tout doit être sacrifié.

Ni en Orient ni en Occident nous n'avons rencontré chose semblable. Ceci est la vérité absolue, la vérité maîtresse de l'âme, la vérité avec ses droits.

Séparée de ses droits sur nous, la vérité n'est plus rien. Donnez-moi un incrédule qui aime et cherche la vérité, qui lui appartient d'avance, qui la respecte trop pour l'accueillir à la légère; donnez-moi un orthodoxe pour qui la vérité n'est qu'une commode formule et qui ne l'estime pas assez pour s'imposer la fatigue d'une recherche ou les angoisses d'un doute sérieux, et je vous dirai lequel des deux est le plus rapproché de l'Évangile, lequel finira par le servir avec le plus de dévouement.

Le doute sérieux est un des fruits de l'Évangile, l'antiquité ne pouvait le connaître. Elle avait ses douteurs, ses railleurs et ses esprits forts; je ne sache pas qu'aucun d'eux ait passé par les tortures qui, grâce à Dieu, assaillent beaucoup de cœurs aujourd'hui. Ces douleurs sont celles de l'enfantement : la liberté morale ne naît qu'à ce prix.

Dans l'Évangile, l'idée de vérité est étroitement liée à l'idée de salut. Impossible d'imaginer un individualisme plus puissant. Les nationalités, les traditions, les

institutions, tout ce que le paganisme mettait en relief, s'efface et disparaît devant cette chose chétive, l'individu. L'Évangile sauve les âmes une à une; le salut d'une âme, d'une seule, a pour lui une incomparable valeur. Aussi, voyez son prosélytisme, voyez ses prédications!

Prêcher, cela nous paraît bien simple à présent; nous ne nous étonnons pas qu'il y ait dans toutes les contrées de la terre des hommes qui mettent les plus hautes doctrines à la portée des simples et des ignorants. Mais c'est là un fait immense, un changement inouï. Prêcher, c'est supposer que la conversion est un fait individuel; prêcher, c'est nier la religion générale, héréditaire et nationale; prêcher, c'est faire appel à la liberté. Où il y a contrainte, on ne prêche pas; où l'hérédité formaliste prévaut, on ne prêche pas; où le principe païen règne encore, on ne prêche pas. Certaines époques ont vu presque disparaître la prédication du sein de la chrétienté. Pourquoi? Parce que les pratiques avaient pris la place des croyances, parce que la foi individuelle avait cessé pour ainsi dire, parce que la liberté était morte[1].

1. Je ne confonds pas la prédication avec le prêche, et je n'ai garde de transformer le sermon en institution divine. Laissons les mots et ne donnons pas aux formes une importance exagérée; un fait subsiste, c'est que l'Évangile n'a vaincu que par la parole, c'est-à-dire par la seule arme qu'emploient les conquêtes libérales. Par la parole il s'est propagé, par la parole il se maintient, par la parole il se réveille et recommence ses victoires. Par la parole il s'adresse à l'individu, mettant en jeu la raison, la conscience et le cœur. Par la parole il place à la portée de tout le monde un enseignement qui résout ces hautes questions de philosophie et de morale réservées jadis aux initiés.

En éveillant la passion du vrai, l'Évangile a éveillé une autre passion, celle du salut des âmes. « On n'a jamais été assez frappé, dit M. Guizot, de la beauté de cette passion ni de sa nouveauté dans l'histoire morale du monde, ni du rôle qu'elle a joué chez les peuples chrétiens. »

Entre les religions antiques, qui étaient des institutions nationales, et la religion nouvelle, qui ne considère que les individus, qui se préoccupe des âmes, du salut, de la vérité, la distance ne cesse de s'accroître à mesure que nous avançons dans notre étude. Si le paganisme trouve son expression suprême dans la confusion du spirituel et du temporel, le christianisme doit trouver la sienne dans leur entière séparation.

Jésus-Christ l'a proclamé lui-même. Rappelez-vous ses paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » — Ailleurs encore : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » La distinction des deux domaines est là tout entière ; elle est là et elle est dans chacun des mots de l'Évangile. Dès qu'il y a une vérité, un rapport individuel de l'âme et de la vérité, tout un côté de la vie est soustrait d'emblée à César ; la grande liberté entre alors dans le monde, elle y constitue son empire, elle y marque les frontières que le pouvoir temporel ne saurait franchir. « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. »

« Jugez vous-mêmes, s'écriaient les apôtres quand le conseil des Juifs leur défendait de prêcher, jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. » Tel est le premier *non possumus* de l'Évangile. Nous ne pouvons, c'est-à-dire nous avons un

maître au fond de nos consciences et nous n'en acceptons pas d'autres; nous ne pouvons, c'est-à-dire nous sommes libres. A cet affranchissement-là tous les autres viendront se relier : toutes les libertés se tiennent.

Je ne songe point à prouver la vérité de l'Évangile. Fidèle à mon plan, je me borne à montrer que c'est la seule doctrine libérale qui ait régné sur la terre. Voyez-le, il émancipe une à une les âmes qui le reçoivent; il va les chercher partout : parmi les libres et parmi les esclaves, parmi les femmes et parmi les hommes, fondant la grande égalité, celle des enfants de Dieu. Il renverse les barrières nationales comme les barrières sociales, n'ayant rien à faire ni avec les gouvernements ni avec les lois, ne demandant l'appui de personne et marchant dans l'humble fierté de son indépendance absolue. Jésus-Christ a annoncé à ses rachetés des persécutions; il leur a défendu de persécuter. « Vous ne savez de quel esprit vous êtes[1], » dit-il avec indignation aux disciples prêts à faire descendre le feu du ciel sur la bourgade samaritaine qui refuse de le recevoir. Que viendrait faire la force dans le domaine de l'esprit? Il ferait beau voir la contrainte matérielle jouer un rôle dans l'œuvre de la conversion, et des gouverneurs, des juges ou des bourreaux se mettre au service de celui dont le règne n'est pas de ce monde!

Le mot d'ordre du divin maître est fidèlement obéi par les apôtres. « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, » écrit Paul, « mais, ajoute-t-il aussitôt, elles sont puissantes par Dieu pour renverser les forteresses[2]. »

1. *Luc*, IX, 55.
2. II *Corinthiens*, X, 4.

Les forteresses tombent en effet l'une après l'autre. Devant cet Évangile qui n'a pas, notez-le, prononcé un seul mot sur les questions politiques ou sociales, qui s'est même abstenu d'attaquer directement l'esclavage, toutes les législations sont obligées de se transformer. Il faut que les Ulpien et les Papinien se préparent, il faut que Justinien vienne refaire les lois de l'Empire. Rien de ce qui était bon hier ne peut servir aujourd'hui, cette société nouvelle réclame des codes nouveaux. L'esclavage, qui n'est pas attaqué, se sent frappé de mort ; les combats de gladiateurs deviennent impossibles et le sable des arènes refuse de boire le sang ; la constitution de la famille se métamorphose, le divorce recule, l'abandon des enfants se fait rare en attendant qu'il soit puni, les droits atroces du *pater familias* disparaissent un à un, la femme reprend la place que Dieu lui avait donnée : « une aide semblable à toi. »

La révolution chrétienne ne se serait point bornée là, si le principe païen n'avait repris vie, s'il n'était parvenu à entraîner le christianisme lui-même dans les voies de la nationalité religieuse, de la croyance héréditaire et obligatoire, de la contrainte et de la persécution. Les deux domaines, si nettement séparés par Jésus-Christ, ne tardent pas, hélas ! à se confondre ; le paganisme est immortel.

CHAPITRE II

LES REVANCHES DU PRINCIPE PAÏEN

Les revanches du principe païen sont l'histoire de l'Europe depuis les apôtres. Voilà dix-huit siècles que le principe chrétien et le principe païen sont aux prises ; le temporel et le spirituel se séparent et se confondent alternativement, et chacun de ces mouvements immenses est une crise de la liberté.

Je réserve pour mon second traité[1] une appréciation détaillée qui ne serait pas ici à sa place. Lorsque nous aurons à nous demander ce qui a retardé si longtemps l'éclosion des libertés politiques, nous serons naturellement appelé à étudier les annales des différents peuples et à mesurer l'influence de leurs croyances sur leurs institutions. Chez les catholiques, chez les byzantins, chez les protestants, nous aurons à suivre des retours trop fréquents et trop prolongés vers les traditions du monde antique, comme aussi le réveil de la doctrine libératrice apportée par Jésus-Christ. Pour le moment, je dois me borner à deux choses : constater le mal, marquer les limites qu'il n'a jamais pu franchir.

1. *De la Liberté sociale.*

Le mal, il est déjà tout entier dans le recrutement héréditaire qui se substitue à la conversion individuelle et qui ne tarde pas à établir l'identité absolue de ce que Jésus-Christ avait absolument séparé, l'Église et le monde[1]. Auprès de cette confusion, celle de l'Église et de l'État est peu de chose ; d'ailleurs la seconde résulte inévitablement de la première. Ne soyons pas surpris si la nationalité religieuse reparaît, puisque l'individualité religieuse a disparu. Constantin et Théodose ne font que proclamer en termes officiels ce qui s'est déjà accompli au fond des âmes. La religion officielle envahit toujours le terrain que la croyance personnelle abandonne, et l'État avance quand l'individu recule.

Pour comprendre cet amalgame de christianisme et de paganisme qui s'opéra dès les premiers siècles de l'Église, il n'est rien de tel que de regarder une médaille de Constantin. D'un côté le monogramme de Jésus-Christ ; de l'autre, une divinité romaine. Parcourez les titres du même empereur ; vous en trouverez qui rappellent le chrétien ; vous en trouverez qui signalent le souverain pontife. Lisez ses lois : celle qui prescrit le repos du dimanche n'est pas loin de celle qui ordonne de consulter les auspices. Sa statue, dressée au cirque de Constantinople, tient en main une idole de la Fortune. Étranges contrastes, qui nous étonneraient moins si nous pouvions nous rappeler qu'il y avait alors deux religions d'État, que la nouvelle

1. Comment ce mal s'est-il accompli? Pour le dire il faudrait toucher à bien des questions, au mode d'introduction dans l'Église, au baptême des enfants, à la notion même de la foi qui justifie et qui régénère. Le lecteur comprend que je ne puis aborder ici ces controverses.

n'avait pas encore tué l'ancienne, et que le chef de l'État était le chef de l'une comme de l'autre. Le mérite des époques de transition est de mettre en saillie certaines énormités que les époques d'unité définitive ne laissent plus voir.

L'époque où s'étale le triomphe passablement souillé de la foi nouvelle pose devant nous, quoi qu'on fasse, une grande question à résoudre : ce qui l'emporte alors est-ce bien l'Évangile? D'où vient ce sentiment de répulsion et de dégoût qu'excite en nous, malgré quelques vertus admirables, le spectacle du christianisme triomphant? D'où vient qu'entre Constantin le chrétien et Julien le païen notre sympathie va au second? La réponse est simple ; si le christianisme remporte la victoire, le principe chrétien subit une immense défaite, la foi individuelle s'efface, la nouvelle naissance disparaît sous les pratiques et sous la transmission héréditaire, l'Évangile s'allie au paganisme, l'Église se fait mondaine et la voie étroite devient si large que toutes les ambitions, toutes les cupidités et toutes les infamies pourront désormais y marcher de front.

J'ai dit qu'après avoir indiqué les revanches du principe païen, je tenais à rappeler aussi les limites qu'il ne lui est pas donné de franchir.

Telle est la vitalité du principe chrétien, qu'une fois entré dans le monde il y marque toujours sa présence. Nous avons eu beau revenir aux croyances héréditaires et collectives, la foi individuelle maintient ses droits ; Jésus-Christ est venu, elle ne cessera désormais de protester au fond de la conscience humaine.

Nous avons des sentiments que ni les Grecs ni les Romains n'auraient compris. Le respect de la vérité,

les rapports de l'âme avec elle occupent désormais une place que personne ne peut leur ravir. Même dans le temps où au sein de notre Europe christianisée l'administration des croyances a été organisée le plus fortement, même en face de l'uniformité prescrite par les lois et acceptée par les mœurs, des diversités héroïques n'ont jamais cessé de se produire. Pieux ou impies, ces révoltés ont tenu au travers des âges le drapeau de la liberté.

Et notez ceci, ceux mêmes qui ont pratiqué depuis Jésus-Christ des religions nationales les ont pratiquées autrement qu'on ne le faisait chez les anciens. Une conviction, souvent énergique, de vérité s'est mêlée à l'acceptation docile ; plus d'une fois le formalisme a connu la passion de la propagande.

Regardez ces persécuteurs ; leurs violences réprouvées par l'Évangile ont pourtant gardé quelque chose de l'Évangile. Les bourreaux de Dioclétien et de Décius protégeaient tout simplement l'État romain et ses institutions ; les bourreaux du Saint-Office sont convaincus qu'ils défendent la vérité ; ils prétendent servir Dieu et travailler au salut des âmes. Leurs cruautés sont toutes mêlées d'une charité horrible mais réelle et dont il serait injuste de ne pas leur tenir compte.

Il n'y a pas jusqu'aux incrédules qui ne le soient aujourd'hui d'une façon qui eût bien surpris l'antiquité. S'il en est, et beaucoup, qui se conforment aux croyances de leur pays comme à ses modes et à ses usages, estimant que de telles questions ne valent pas une querelle, que la religion d'ailleurs est une portion de la patrie et que les exemples classiques de la Grèce et de Rome doivent être suivis, il en est qui se refusent

fièrement à de telles condescendances. Ajoutons qu'ils s'y refuseraient presque tous, le jour où ces condescendances deviendraient des devoirs civiques et où la loi porterait brutalement la main sur la conscience.

Ainsi, le principe païen n'a pu regagner tout le terrain qu'il avait perdu. C'en est fait, l'homme, depuis l'Évangile, a appris des choses qu'il ne parvient plus à désapprendre : il sait que la vérité oblige ; les premières assises de la liberté morale sont posées.

La vérité oblige ! C'est là ce que s'efforcent de contester les champions modernes du principe païen. En matière religieuse du moins, leur maxime fondamentale est que la vérité n'oblige pas, car elle est essentiellement relative et ne revêt jamais le caractère de l'absolu.

Impossible de retourner plus franchement au paganisme. La seule différence est que celui-ci posait l'indifférence au vrai comme un fait simple et incontesté, tandis que maintenant on se donne la peine de construire une théorie.

Cette théorie, qui ne la connaît ? Elle est en grande faveur parmi nous. — Toutes les religions sont les produits naturels des races, des pays, des époques ; toutes sont donc également légitimes à leur heure, également vraies, également dignes de recevoir les adorations du peuple et les hommages respectueux des rares esprits qui savent s'élever jusqu'à la sphère philosophique. Autant de contrées, autant de croyances nécessaires. Le christianisme a été légitime aussi et nécessaire à son heure ; nul homme intelligent ne niera son excellence et ne refusera de l'honorer. Et cela doit durer jusqu'à

ce que la religion de l'avenir paraisse à son tour, non moins légitime, non moins vraie que les précédentes.

La théorie tient grand compte d'ailleurs de la race et de la configuration géographique. Il y a autre chose qu'une succession chronologique et un engendrement progressif des croyances; il y a un rapport préétabli entre certains dogmes et certains peuples : les Hindous sont voués au panthéisme ; les plaines immenses, les fécondités prodigieuses, les profondes forêts, le climat énervant des bords du Gange, courbent irrésistiblement les âmes vers l'absorption et le quiétisme.

Les païens du paganisme étaient moins savants et moins subtils que les païens du christianisme : ils nous parlaient simplement des dieux de la plaine et des dieux de la montagne, ou bien des dieux de la patrie et de ceux de l'ennemi.

Ce n'est pas qu'il n'y ait rien de vrai dans le système dont je parle ; il est clair que les religions d'origine humaine doivent porter l'empreinte du milieu où elles se sont formées. Reste à résoudre une petite difficulté dont nos faiseurs de systèmes ne s'inquiètent guère; la voici :

Deux fois la terre a vu apparaître une croyance essentiellement indépendante du pays, de la race, du climat et des doctrines antérieures. — Parmi les peuples sémites polythéistes, un peuple sémite, un seul, professe le culte du Dieu unique qui est aussi le Dieu vivant. Aux prises avec les idolâtries de sa race, s'y laissant aller, s'en éloignant, retombant, se relevant de nouveau, il finit par s'affermir dans sa foi et devient le seul représentant du monothéisme sur la terre. — Au sein du même peuple et au nom du même Dieu, une

seconde révolution s'accomplit; une fois encore le démenti le plus éclatant est donné à la doctrine de la génération spontanée et du développement fatal des croyances.

Si toutes les croyances sans exception sont un simple produit du génie des races, je demanderai comment la race sémitique s'y est prise pour enfanter le christianisme. Non-seulement il naît dans cet étrange milieu, mais il convient également aux peuples les plus divers, aux Grecs, aux Romains, aux Germains, aux Gaulois.

Ce n'est pas tout, il est en opposition directe et absolue avec les religions existantes, et ces religions nées du sol, expression nécessaire du génie indigène, courbent la tête devant la doctrine étrangère. L'Évangile enseigne ce qui n'a été admis nulle part et ce qui va être admis partout. — On avouera que le phénomène vaut la peine qu'on l'explique et que s'il y a des naissances naturelles en fait de religions, il est permis de penser qu'il y a eu aussi des naissances surnaturelles.

DEUXIÈME PARTIE

DE L'AFFRANCHISSEMENT

MORAL

CHAPITRE PREMIER

LE RELÈVEMENT DE L'HOMME DÉCHU

Après avoir montré comment l'Évangile a renversé le principe païen en proclamant les droits de la vérité, en faisant appel à la conscience et à l'individu, il me reste à montrer comment il a servi par l'ensemble de ses doctrines la sainte cause de l'indépendance morale. Si importante que soit la façon de croire, le contenu de la foi a aussi une inappréciable valeur[1]. Mon devoir est de présenter au lecteur ce contenu de l'Évangile, dans ses relations avec la liberté. Je commence par le commencement (hélas! il n'y en a pas d'autre), le péché.

1. Dans une note il est permis d'être un peu pédant. — Nous avons vu *le côté formel* (ou subjectif) de l'Évangile, c'est-à-dire la manière de croire; nous allons voir *le côté matériel* (ou objectif), c'est-à-dire ce que l'Évangile veut qu'on croie.

C'est ce point de départ qui décide de tout : selon qu'on fait du péché une imperfection ou une chute, on pose ou on ne pose pas la question suprême en matière de morale, la question du changement complet, ou, comme s'exprime l'Écriture, de la nouvelle naissance.

L'antiquité n'a pas posé une seule fois cette question.

A ses yeux le péché n'a jamais été qu'une imperfection, imperfection parfois douloureuse et qui faisait naître chez les Hindous le désir de s'absorber dans la substance absolue, chez les Bouddhistes la soif ardente du non-être, chez les disciples de Zoroastre le besoin d'une purification finale. D'autres en prenaient mieux leur parti : l'homme étant imparfait, il n'a pas à se reprocher trop sérieusement des fautes inévitables. Tâcher de vivre le mieux possible, ne pas regimber d'ailleurs contre les lois de la nature, telle était la philosophie pratique des Grecs et des Romains.

Les Grecs et les Romains abondent encore aujourd'hui parmi nous, la théorie de l'imperfection est encore là pour nous dispenser de la repentance, du changement de cœur, des luttes de la transformation morale. Voilà ce que rapporte cette théorie; voici ce qu'elle coûte :

Elle supprime la sainteté de Dieu. Dieu est l'auteur du mal; en créant des êtres imparfaits, il a voulu des êtres pécheurs, le péché entre dans ses plans, le péché vient de lui.

Et qu'on ne se récrie pas trop, la pensée que je viens d'exprimer en frissonnant, on la rencontre chaque jour dans le monde. Que signifie cette excuse : « Je ne suis pas parfait », sinon que Dieu aurait pu nous créer

meilleurs, mais que ne l'ayant pas fait, c'est à lui, non à nous, qu'il faut s'en prendre lorsque nous cédons aux tentations de la vie. Les plus austères réservent un rôle au libre arbitre, déclarant que, sans avoir à nous reprocher toutes nos fautes (l'homme n'est pas parfait), il y en a du moins que nous pouvons, que nous devons éviter. C'est une doctrine accommodante et moyennant laquelle nous parvenons d'ordinaire à ne classer parmi les fautes inexcusables que celles que nous ne commettons pas. En tous cas, la conscience des *honnêtes gens* se tranquillise.

Est-ce là la grande et forte morale dont nous avons besoin? Est-ce ainsi que notre servitude sera brisée? Le mal qui est en nous, sentons-nous, je le demande, qu'il fasse partie intégrante de notre nature? Nous sentons-nous créés pour cela? Ne survient-il pas, en dépit de tout, au fond de nos cœurs un sentiment de remords qui s'expliquerait malaisément si notre destinée normale était d'alterner entre le bien et le mal, en vertu de l'imperfection et du libre arbitre? Parvenons-nous à nous persuader que l'imperfection soit une permission de mal faire, qu'il suffise de n'être point Dieu pour avoir le droit, je n'ose pas dire le devoir, de pécher dans une certaine mesure? Comprenons-nous le Dieu saint établissant le péché comme loi universelle de la création?

Si nous sommes imparfaits et non corrompus, si le mal chez nous n'est qu'une question de limites, si les êtres bornés sont tous condamnés au mal, si Dieu seul en est exempt parce que seul il n'est pas borné, j'ai le droit de le dire une seconde fois : non, il n'en est pas exempt, car c'est lui qui l'a voulu, car il a mis lui-

même la nécessité du mal dans la destinée de tous les êtres; le mal vient de Dieu. — Une doctrine qui mène là est jugée.

Je ne fais point de théologie, je me borne à regarder en moi. J'essaye de creuser jusqu'au fond dans l'abîme de ma corruption. Qu'est-ce que je trouve? Des péchés? Ah! quelque chose de bien plus grave que les péchés, le péché. Par delà les chutes, il y a la chute; par delà les fautes, il y a la corruption; par delà les actes, il y a l'état. L'état de péché, voilà notre grande misère en même temps que notre grande servitude; c'est de là que l'Évangile vient nous tirer.

De même qu'à la superficie on n'aperçoit que les péchés et non le péché, de même à la superficie on n'aperçoit que les œuvres et non l'œuvre. Or le Dieu sauveur qui veut détruire en nous le péché, source des péchés, veut aussi accomplir en nous l'œuvre, d'où jailliront les œuvres. — L'œuvre, c'est la nouvelle naissance, c'est le changement radical du but et de la direction de notre vie, c'est la transformation intérieure, c'est l'idéal.

J'ajoute que c'est la liberté. Tant que notre ambition morale n'ira pas jusqu'à l'idéal, tant que nous nous contenterons des petites améliorations partielles qui ne changent rien au cœur, nous demeurerons esclaves.

Il est des esclaves satisfaits de leur condition, je le sais. Comment serais-je surpris de rencontrer des hommes qui ne comprennent rien à la parole navrante de l'apôtre Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas... Ah! misérable que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » Qui me délivrera? Voilà le mot suprême. Pour être délivré

il faut avoir soif de délivrance ; et pour avoir soif de délivrance il faut sentir le poids de ses chaînes. L'Évangile nous convainc de péché, seul moyen de nous affranchir.

J'écarte les questions qui ne sont pas de notre sujet. Ce n'est pas du péché d'Adam que je me repens, c'est du mien. Le mien, je m'en sens entièrement responsable, ayant à la fois la conscience de ma corruption et la conscience du secours divin par lequel je puis échapper au mal. Je sais, d'une certitude absolue, que mon libre arbitre subsiste, que je ne suis pas déterminé forcément dans le sens du mal, que cette loi du péché qui est en moi et qui arrachait un cri de douleur à l'apôtre n'est pas une loi que je ne puisse vaincre avec la grâce de Dieu. Je sais cela, car je me repens ; et comment se repentir d'un acte nécessaire ? Je sais cela, car je lutte ; et comment lutter contre la nécessité ?

Laissons le péché nécessaire à la doctrine de l'imperfection ; la doctrine de la chute ne prend pas ainsi son parti de la corruption humaine ; elle l'attaque en face, elle prétend en avoir raison et nous conduire jusqu'à la liberté, jusqu'à l'idéal. Méditez ce verset de l'Évangile de Jean : « La cause de la condamnation, c'est que la lumière est venue et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » La cause de la condamnation, ce ne sera donc pour personne le péché originel, mais le péché personnel, le péché volontairement commis en repoussant la lumière et en retenant le train des mauvaises œuvres.

Je sais bien que la chute qui a eu lieu en Éden est la chute de l'espèce ; ce n'est pas un homme qui est tombé, c'est l'homme ; l'état de péché dont je parlais tout à l'heure en témoigne suffisamment. Mais je sais aussi que si notre race est tombée, tous les membres de la race sont appelés au relèvement, que tous en sont rendus capables, que Christ est mort pour tous, que le Saint-Esprit agit en tous, que tous peuvent reprendre le chemin de la liberté ; je sais qu'auprès de la notion profondément vraie de l'espèce vient se placer dans l'Écriture la notion non moins vraie de l'individu, le salut offert à l'individu, le relèvement de l'individu, l'affranchissement de l'individu. La corruption héréditaire pèse sur nous, mais la régénération personnelle est notre haute vocation ; le péché de notre premier père a souillé ses descendants, mais la responsabilité douloureuse qui trouble chacun d'eux est celle de son propre péché.

La théorie de l'imperfection n'est pas seulement contredite par la conscience de péché qui est en nous ; elle l'est par la manifestation de péché qui se fait sans cesse ici-bas. Quoi ! ce serait là l'état naturel, normal, celui qu'un Dieu saint et bon aurait voulu ! Quoi ! la création divine, par cela même qu'elle enfante des êtres limités, enfanterait aussi la nécessité des crimes, des injustices et des souffrances qui désolent notre terre et qui désolent pareillement les millions de terres circulant dans l'espace, puisque la limite doit être partout et par conséquent le mal !

On ne supprime pas le problème du mal. Ou le nier ou le placer en Dieu, telle est l'alternative qu'on nous

propose. Certains optimismes philosophiques ont choisi le premier terme : tout est bon, y compris le mal; le mal est la condition du bien ; sans le mal point de progrès ! — Quant à ceux qui n'ont pas le courage de trouver admirables les infamies, les iniquités et les douleurs inénarrables du genre humain, il leur reste la ressource d'adopter le second terme de l'alternative. N'osant accuser Dieu, on invente alors un dualisme : tantôt celui de Zoroastre que notre moyen âge semble avoir reproduit lorsqu'il a presque fait de Satan un Ahriman ; tantôt celui qui met le mal sur le compte de la matière, qui accuse le corps et absout l'âme, qui rattache nos péchés (nos imperfections) à l'enveloppe matérielle et qui par une conséquence inévitable considère l'âme comme purifiée lorsqu'elle est délivrée par la mort.

Ces solutions du problème ne sauraient être celles de l'Évangile ; elles insultent aux douleurs comme à la conscience du genre humain ; elles ne blasphèment pas seulement Dieu, elles blessent l'homme dans ce qu'il a de plus intime ; quoi qu'on fasse, il se sent coupable et malheureux ; ne lui dites pas que tout va bien, car tout va mal ; notre optimisme le révolte ; un désordre immense s'est produit ici-bas.

Et pourtant l'optimisme est une doctrine qui s'impose ; il est impossible de croire en Dieu et de ne pas croire que ce qu'il a créé est ce qu'il y a de meilleur. Aussi l'Évangile est-il optimiste, mais voici de quelle façon[1] :

Dieu n'a pas créé le mal, il a créé des êtres inno-

1. Qu'il me soit permis de rendre ici hommage à l'un des hommes qui ont répandu le plus de lumière sur ces graves questions. Après avoir critiqué l'optimisme de Leibnitz, M. Bonifas,

cents capables de devenir des êtres saints, des êtres capables de choisir entre le bien et le mal, en un mot, des êtres doués de libre arbitre. L'homme a choisi le mal et a introduit sur la terre le péché avec son cortége de dégradations et de misères. L'essence de l'âme humaine étant viciée désormais, l'homme ne pouvait plus par lui-même se relever et s'affranchir; le salut devait venir du dehors, Dieu a donné son Fils; le moyen d'accepter le salut devait venir du dehors, le Saint-Esprit a été envoyé. Ainsi, sans nécessité normale du péché, en vertu du libre arbitre qui caractérise la création supérieure, le mal a pris possession de notre race; ainsi, par des actes insondables de la liberté divine, tout homme a reçu le pouvoir de céder librement aux sollicitations de l'amour de Dieu et d'échapper à l'esclavage du mal.

On voit quelle place occupe la liberté dans l'Évangile. L'homme s'éloigne librement de Dieu et revient librement à lui, pressé sans doute et comme porté dans ses bras, mais ne perdant jamais le pouvoir de résister à ses plus tendres appels. Notre Père céleste aime librement les hommes, ceux qui se repentent et ceux qui ne se repentent pas, les croyants, les indifférents, « ne voulant pas qu'aucun périsse. » Le Fils éternel de Dieu verse librement son sang pour les pécheurs; sa mort est un acte souverain de liberté; si elle ne l'était pas, on l'a dit, au lieu d'une expiation nous apercevrions un supplice sur le Calvaire.

professeur à la faculté de Montauban, a exposé avec une vigueur remarquable le grand optimisme chrétien.

CHAPITRE II

LA FOI

On voit à quelle hauteur se place la question de liberté. L'Évangile est tout rempli de ce que j'oserai appeler un libéralisme divin. C'est la foi qui saisit les grâces de Dieu, et qu'est-ce que la foi ? Un acte contraint, fondé sur l'évidence ? Non, il faut que l'homme demeure libre d'accepter ou de refuser, n'obéissant qu'à son sens intime, à sa conscience et à son cœur. L'Évangile se place si résolûment sur ce terrain, qu'il nous montre l'évidence absolue sans action sur les âmes : après le règne terrestre de Christ que nous décrit l'Apocalypse, les hommes, qui viennent de voir de leurs yeux la gloire et la toute-puissance du Sauveur, n'hésitent pas à se révolter encore. Nul n'est converti par l'évidence ; grâce à Dieu, la foi demeure un acte libre, c'est-à-dire un acte moral.

S'il en était autrement, si la foi dépendait des démonstrations scientifiques, au lieu de dépendre du sentiment de notre péché, du besoin de pardon et de relèvement, un privilége serait créé au profit des esprits justes, des gens bien informés, et Rousseau aurait le droit de protester contre la condamnation qui vient l'atteindre *pour avoir mal raisonné.* — Or il s'agit

moins de raisonner que de sentir. Des miracles se feraient demain devant toutes les académies, que nous n'aurions pas un chrétien de plus, car il n'y aurait pas une âme de plus sur la terre éprouvant l'angoisse de sa dégradation et implorant la délivrance.

Non, il ne s'agit pas de science, de logique, de bons ou de mauvais raisonnements ; il s'agit de repentance, de lutte intérieure et de prière. Connaître est excellent, raisonner est excellent, l'Évangile est ami des lumières et n'a rien contre les syllogismes ; lorsqu'on déblaie les chemins qui conduisent à la foi, lorsqu'on ruine certaines préventions, lorsqu'on nous montre que le christianisme ne recule devant aucun adversaire et ne redoute aucun débat, on nous rend un important service ; mais l'essentiel reste à faire. Convaincu, je ne suis peut-être pas converti ; admettant la vérité, je puis ne pas croire en elle. La foi qui sauve c'est la foi qui change ; la foi qui nous réconcilie avec Dieu c'est la foi qui nous sépare du mal. La foi est l'acte moral par excellence.

Ce n'est pas un acte moral d'admettre un théorème ; le jour ou la démonstration géométrique deviendrait applicable à l'Évangile, les bases de nos rapports avec notre conscience ne seraient pas moins bouleversées que celles de nos rapports avec Dieu. Quelle relation la conscience pourrait-elle jamais apercevoir entre une démonstration et une nouvelle naissance ? La démonstration nous oblige ; devant la géométrie ou l'algèbre mon libre arbitre s'efface et mon âme ne saurait être en jeu. Le libéralisme divin veut que le problème moral se résolve sur le terrain moral, qu'il relève essentiellement de l'âme et non de l'intelligence ; il veut que les preuves scientifiques ici soient utiles sans être jamais suffisantes,

et que la contrainte, c'est-à-dire l'évidence, ne s'y rencontre point.

C'est le caractère admirable des faits moraux qu'ils demeurent libres quoi qu'il arrive et qu'ils ne subissent jamais les lois de la nécessité dialectique qui domine les faits intellectuels. Il me sera toujours possible, si mon orgueil titanique ne veut pas plier, de soutenir et de penser que mes péchés sont peu de chose, que l'humilité chrétienne est la maladie des esprits faibles, que le bon sens repousse ces raffinements de conscience, que mes ingratitudes envers Dieu, mes égoïsmes, mes préoccupations personnelles, mes mauvaises pensées, mes lâchetés, ne sont que des peccadilles inévitables, que je vaux mieux que beaucoup d'autres et que mes grandes vertus d'ailleurs rachètent mes petites imperfections.

« Que ceux qui ont soif viennent à moi et qu'ils boivent ! » Voilà l'appel de la grâce, voilà la condition de la foi. *Avoir soif,* être altéré de pardon, de justice, de progrès, de sainteté; croire (oui, croire, rien de plus et rien de moins) en celui qui, dans son amour et sous le regard d'amour du Père, a expié nos péchés et porté notre malédiction, ce sera toujours un acte libre, que dis-je? l'acte suprême de la liberté. Ici, la démonstration est toute morale, notre moi est en cause, il s'agit pour lui de se courber, de se renoncer, de se donner. Sans l'aide de Dieu il ne le ferait jamais, malgré cette aide il demeure capable de s'y refuser. Là est pour chaque âme la crise suprême; ce qui s'y décide, après de longs combats le plus souvent et de nombreuses alternatives, c'est son avenir entier, son esclavage ou son affranchissement.

CHAPITRE III

LA SANCTIFICATION

On voit que si l'Évangile est libéral il est aussi populaire, qu'il ne crée de priviléges ni pour les riches, ni pour les savants, ni même pour les vertueux; tous sont appelés, tous peuvent comprendre, tous ont à passer par les douleurs de la bataille intérieure; pour tous la piété se présente, non comme la ressource des existences finies et brisées, mais comme la joie, la fête, le besoin des jeunes bonheurs, comme l'auréole des belles années.

Quelle que soit la vie, elle ne se passe pas de ce rayon d'en haut. Il lui faut de l'idéal; et où serait l'idéal sinon dans la transformation morale, dans la sainteté? Que font-ils de la foi, ceux qui ne voient pas en elle la guerre déclarée au mal et le commencement de cette marche entremêlée de chutes qui conduit sur les grands sommets? La foi qui nous affranchit est la foi qui nous sanctifie. Elle nous met au chemin étroit, au chemin glorieux des enfants de Dieu et des serviteurs de la justice.

Comment nous y met-elle? En nous annonçant une grâce gratuite, en nous montrant la croix sanglante du Fils de Dieu. « Le péché, dit l'apôtre, n'aura point

d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. » Parole étrange, parole profonde : ce Dieu qui pardonne, ce Dieu qui donne son fils, ce Dieu dont les bras sont ouverts pour nous recevoir, c'est le Dieu que nous aimerons parce que nous en sommes aimés; et quand nous aimerons, nous obéirons; il n'y a de vraie obéissance que l'obéissance joyeuse et filiale.

Tel est le secret de la sanctification chrétienne ; connaissez-vous une méthode plus libérale et plus puissante? La crainte des châtiments et l'espoir des récompenses ne suffiront jamais pour changer un cœur; jamais la connaissance des plus beaux préceptes ne parviendra à créer en nous le désir persévérant de les accomplir; un Franklin aura beau dresser des listes de vertus et noter ses manquements, jamais il n'atteindra le fond même de la corruption humaine, il réformera quelques péchés (et encore!), il ne tuera pas le péché.

Ce n'est pas la belle morale qui manque en général ici-bas, c'est le mobile ; nous savons ce qui est bon ; nous savons, mais nous ne faisons pas, parce que nous n'aimons pas. La seule doctrine efficace est celle qui remue le cœur.

L'Évangile donne un nom magnifique à cette loi de l'obéissance volontaire et bienheureuse provoquée par la grâce gratuite et par l'amour divin ; il l'appelle *la loi de liberté*. — Jacques nous parle de « celui qui aura regardé au dedans de la loi parfaite, qui est celle de la liberté ; » et il ajoute plus loin : « Parlez et agissez, comme devant être jugés par la loi de liberté. » Paul nous décrit, avec l'accent d'un saint enthousiasme, cette merveille de l'affranchissement moral accompli

par le pardon : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, lesquels ne marchent point selon la chair, mais selon l'Esprit, parce que la loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort... Or tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu; car vous n'avez point reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption, par lequel nous crions abba, c'est-à-dire père. »

Il faut voir, dans un autre chapitre de la même épître aux Romains, à quel point est sérieuse l'œuvre de la sanctification ! La foi qui sauve et qui sanctifie est la foi qui nous fait passer par une crise redoutable, la mort du vieil homme : « Celui qui est mort est quitte du péché. » Le péché était le maître de l'homme esclave, la justice sera le maître de l'homme libre : « Ne savez-vous pas bien qu'à quiconque vous vous rendez esclaves pour obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice? Ayant donc été affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice..... Car, lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice..... Mais maintenant que vous êtes affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sanctification... »

Quel ferme langage ! c'est bien l'idiome de la liberté que Dieu révèle à ses enfants.

Il ne suffit pas de parler cette langue si nouvelle, il s'agit, l'apôtre l'a dit, de vivre aussi de la vie nouvelle. Sommes-nous libres à l'égard du péché? Sommes-nous

asservis à la justice? Question angoissante qui revient souvent assaillir l'âme du chrétien. Et Dieu a voulu qu'il en fût ainsi; cet aiguillon est indispensable pour prévenir notre sommeil, cette crainte est indispensable pour inquiéter notre sécurité. Si nous savons que l'amour de Dieu n'abandonnera jamais ceux qui lui ont donné leur cœur, nous savons aussi que les illusions de la foi ne sont pas la foi, et que la foi qui sauve se reconnaît à un signe certain : elle est la foi qui régénère.

Ainsi, rassurés par la gratuité du pardon, troublés par la nécessité de la sanctification, forcés, à chacune de nos fautes, de rentrer en nous-mêmes, de refaire notre examen de conscience, de recommencer nos efforts contre le mal, de ressaisir la main toujours tendue du Seigneur, nous apprenons le travail de l'éducation personnelle et les fortes disciplines de la liberté.

Je ne veux pas anticiper; nous aurons à indiquer plus loin ce qu'est la sainte étroitesse évangélique. Je tiens seulement à le déclarer dès à présent : l'Évangile, en nous délivrant de la servitude, fait œuvre sérieuse et virile. Célébrer notre foi, nous réjouir dans notre Sauveur, c'est très-bien, pourvu qu'on ne dise pas en voyant le sybaritisme de nos vies : Où sont les sacrifices de ces gens-là? pourvu qu'on ne dise pas en nous voyant choisir parmi les devoirs : Où est l'obéissance de ces gens-là? pourvu qu'on ne dise pas en nous voyant allier avec les pratiques pieuses nos ambitions, nos avarices, nos orgueils et nos haines : Où est la sainteté de ces gens-là? Si les chrétiens ne diffèrent des mondains que par des idées, c'est décidément trop peu.

CHAPITRE IV

LA LIBERTÉ

Lorsque Jésus se leva pour parler dans la synagogue de Nazareth, il déplia le rouleau du Livre et lut ces paroles : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint. Il m'a envoyé pour évangéliser aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur froissé, pour publier aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour mettre en liberté ceux qui sont foulés et pour publier l'an agréable du Seigneur. » Puis, ayant ployé le Livre, il s'assit.

Une autre fois, il se tenait au milieu des Juifs dans le temple de Jérusalem. « La vérité vous rendra libres, » s'écria-t-il. — Les Juifs s'indignèrent. « Nous sommes la postérité d'Abraham, et jamais nous ne fûmes esclaves de personne; comment donc dis-tu : Vous serez libres? » Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous dis que quiconque fait le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, l'enfant y demeure toujours. Si donc le Fils nous affranchit, vous serez véritablement libres. »

Cette parole est si vraie, si profonde, qu'on pourrait,

on devrait peut-être en faire le point de départ de toute étude sur la liberté. Il n'y a de libertés vraies que celles qui ont été puisées à cette source. De quelle indépendance il est revêtu, l'affranchi de Christ! Il se voit aimé, pardonné, gardé ; il se sent appelé à la sainteté, il a commencé à sortir du noir cachot de l'égoïsme, il respire l'air pur, il marche à la lumière du soleil, il cherche les choses qui sont en haut, il est près de s'écrier avec Paul : « L'esprit de vie m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » Pour lui se réalise la belle parole : « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. »

J'en ai connu de ces vies devenues heureuses parce qu'elles ont enfin un but, de ces vies consacrées et transfigurées, où le devoir accompli humblement, la charité la plus touchante exercée sans bruit, la joie incomparable d'appartenir à la justice et à la vérité forment un vivant commentaire de l'Évangile et font comprendre ce qu'il y a de sagesse dans la folie de la croix, ce qu'il y a de liberté dans le service de Dieu.

Essayez de compter les libertés qui sont contenues dans cette liberté! Que de tyrans dont le joug est rompu et contre lesquels nous entrons en révolte! le péché d'abord, le plus terrible de tous. On sait le mot de Luther : « Je redoute mon cœur. »

Affranchis de la tyrannie du mal, nous le sommes aussi de celle du monde, nous regardons plus haut que ses approbations et ses succès. Affranchis des inquiétudes et des rongements, car nous sommes dans les mains de Dieu, affranchis des mauvaises joies et des mauvaises douleurs, des joies corruptrices et des

douleurs découragées, nous allons en hommes libres à la rencontre de la mort, qui n'est plus « le roi des épouvantements ; » nous marchons en hommes libres dans la vie devenue belle, belle par ses devoirs, belle par son but ; et plus nous avançons, plus tombent nos dernières chaînes, celles de l'égoïsme. Le Libérateur divin achève son œuvre en nous délivrant de nous.

CHAPITRE V

L'ÉTROITESSE DE L'ÉVANGILE

Ce que je viens de décrire en quelques lignes, c'est l'œuvre de toute la vie. L'affranchissement d'une âme ne s'accomplit pas sans luttes, sans résistances, sans défaites et sans reculs. Mais il faut qu'elle s'accomplisse, et ici se montre à nous ce que j'ai déjà nommé la sainte étroitesse de l'Évangile. Il ne nous appelle ni à une demi-sanctification ni à une demi-liberté.

La dévotion aisée est une des plus misérables choses que je connaisse, car elle touche de près à l'hypocrisie. Il nous manque un Pascal pour la flétrir aujourd'hui, chez les protestants comme chez les catholiques. Que faire de notre christianisme diminué, réduit à la taille exiguë de notre petite énergie et de notre mince dévouement? L'orthodoxie y est entière peut-être, mais le côté moral est absent : point de vraie repentance, point de lutte intérieure, point de batailles livrées au moi; nous écartons les sacrifices et jusqu'aux gênes que pourrait nous imposer la piété vraie, le témoignage à rendre, les malades à visiter, les habitudes à modifier, le déplaisir du monde à encourir.

Mme de Sévigné, qui connaissait par expérience cet

état, avait du moins la franchise de s'en accuser : « Je ne suis ni à Dieu ni au diable, » s'écriait-elle. Nous, nous nous figurerions volontiers que nous sommes à Dieu par cela seul que nous entendons des prédications fidèles, que nous lisons de bons livres et que nous consacrons à de bonnes œuvres une partie de notre superflu. Nos vies chrétiennes ressemblent, à s'y méprendre, aux vies mondaines honnêtes ; nos devoirs envers Dieu et envers les pauvres passent souvent après nos moindres fantaisies ; et nous nous croyons des chrétiens modèles, parce que nous rejetons loin de nous les folies de l'ascétisme !

L'ascétisme n'est pas l'Évangile, d'accord ; mais la dévotion aisée ne l'est pas non plus, elle l'est beaucoup moins. Rejetons la fausse étroitesse, mais rejetons aussi et avant tout la fausse largeur. « Il est étroit le chemin qui mène à la vie. » Si notre chemin est large, si nous y passons avec tout notre bagage, soyons sûrs que nous nous sommes trompés de route. Ce christianisme confortable, qui a les dogmes sans avoir la vie, qui est entré chez nous sans y rien déranger, ce christianisme auquel nous n'avons rien immolé, n'est guère, prenons-y garde, qu'un raffinement ajouté à beaucoup d'autres ; c'est une sécurité qui nous manquait, une assurance prise pour l'éternité et dont la prime, peu coûteuse, tranquillise notre avenir sans trop surcharger notre budget.

L'Évangile nous appelle à une toute autre liberté, celle des enfants de Dieu, qui aiment leur père, qui aiment leurs frères, qui se sentent administrateurs plus que propriétaires de leurs biens, qui travaillent, qui

se consacrent, qui souffrent des douleurs d'autrui, qui s'inquiètent des âmes, qui appartiennent à la vérité, qui servent de cœur les bonnes causes, qui acceptent au besoin l'impopularité et le blâme, qui surveillent leur vie, qui retranchent jour après jour ce que leur conscience n'approuve pas, qui avancent, qui deviennent sans cesse plus vigilants, plus difficiles vis-à-vis d'eux-mêmes, plus indulgents vis-à-vis des autres, jouissant avec simplicité des grâces qui leur sont faites, habitant la terre, en étrangers pourtant et en voyageurs. Si vous voulez voir des hommes libres, regardez de ce côté-là. Leur liberté est celle dont il est dit : « Vous avez été appelés à la liberté ; seulement ne prenez pas occasion de cette liberté pour vivre selon la chair, mais servez-vous l'un l'autre dans la charité [1]. »

Le demi-christianisme n'affranchit personne ; les dévotions sans piété ne font que des formalistes, c'est-à-dire des esclaves ; les fadeurs de la morale commode ne mettent aucun élément d'indépendance dans nos vies, car elles n'y mettent ni l'amour ni le travail. Ne cherchons pas ailleurs la cause de ces sécheresses d'âme dont nous souffrons souvent, mais auxquelles nous remédions rarement : nous nous sommes tournés vers Dieu sans nous donner à Dieu, et une indifférence mortelle pèse sur nous, indifférence envers Dieu, envers les hommes, envers tout. Nous nous ennuyons, nous étouffons dans notre cachot ; nos chaînes nous semblent d'autant plus lourdes, que nous avons entrevu la liberté.

1. *Galates*, v, 13. — Voyez aussi I *Corinthiens*, vi, 12 ; I *Pierre*, ii, 16; II *Pierre*, ii, 19.

Autant je tiens à mettre en lumière le christianisme qui affranchit, autant je tiens à signaler le christianisme qui n'affranchit pas. Les christianismes, devrais-je dire, car il y en a bon nombre : une seule vérité, plusieurs erreurs ; une voie étroite, une douzaine de chemins larges.

Il y a une piété formaliste et parfaitement impersonnelle. Celle là a toujours dominé et dominera toujours sur la terre ; c'est effrayant et humiliant. Quelles idées, grand Dieu, nous faisons-nous de ta justice, quand nous osons fonder notre salut sur une connaissance ou sur une pratique, sur l'adhésion à une formule, sur la participation à une cérémonie, sur la régularité de notre symbole, sur l'orthodoxie de notre Église, sur un acte religieux qui sera accompli ou sur une prière qui sera prononcée à notre lit de mort, sur autre chose que ta grâce acceptée, adorée, devenue la vie de notre âme et le principe de notre régénération ! Encore un coup, cela fait honte et cela fait peur.

Il arrive aussi que, sans tomber dans cet affreux formalisme, nous nous contentons de garder en nous une piété héréditaire qui ne s'est pas transformée en piété individuelle. Les femmes surtout, qui sont moins exposées que nous à rencontrer les contradictions brutales de l'incrédulité et les rudes contacts de la vie, conservent souvent des convictions naïves dont la sincérité ne peut être contestée et dont l'impuissance réformatrice n'est pas moins évidente. Ce sont les croyances de l'enfant, puis de la jeune fille, qui se maintiennent doucement à l'état d'axiomes. L'âme est pieuse dans une certaine mesure ; elle ne traverse à aucun moment la crise où commence la vraie piété, la

crise de l'appropriation. On dirait le serviteur de la parabole, qui a reçu un talent, qui l'a enveloppé de linge et gardé fidèlement, pour le rendre ensuite à qui de droit. L'Évangile, bien enveloppé, passe là de main en main, de la mère à la fille et de la fille aux petits-enfants; je ne vois pas que personne brise l'enveloppe, s'empare du trésor et se mette à le faire valoir. Le chemin qui mène en haut est si étroit, qu'il ne livre point passage à ces bonnes âmes, et personne n'est autorisé à remplacer la conversion par la tradition. Sous une forme ou sous une autre, brusque ou lent, l'affranchissement doit s'opérer et le péché doit perdre sa souveraineté dans nos cœurs. Jésus-Christ n'a pas fait d'exceptions en faveur des âmes honnêtes, des croyances transmises et des existences unies, quand il a dit : « Si quelqu'un ne naît de nouveau, il n'entrera pas dans le royaume de Dieu. »

Poursuivons notre revue. — Il ne nous manque pas de gens dont la religion consiste à haïr les autres religions et à maudire les incrédules. « Il est méchant pour sa religion ; » ce mot, longtemps en usage dans une partie de notre Midi, montre à lui seul ce que vaut ce zèle, souvent fort ardent.

D'autres, au lieu de transformer la piété en esprit de parti, la transforment en sentimentalisme. Ce qu'on demande à l'Évangile ce sont des émotions. Il naît de là une dévotion pleine d'afféterie et d'enfantillages. Qu'elle nous berce, à la bonne heure! Je la défie bien de nous affranchir.

L'Écriture est sans pitié pour de telles illusions. Elle ne nous permet pas de prendre la religiosité pour la religion, de nous faire un christianisme sentimental, ou

bien un christianisme esthétique. Que Chateaubriand ait remué son siècle en décrivant le son des cloches, la fumée de l'encens et la poésie des cathédrales, je ne m'en étonne pas ; mais qu'on voie quelque analogie entre son procédé et celui des apôtres qui allaient droit à la conscience et se plaçaient d'emblée sur le terrain de la grande morale, voilà ce qui me passe.

Auprès de la religion qui est poésie, auprès de la religion qui est opinion ou habitude, vient se placer celle qui est bon ton et convenance ; c'est la religion bien portée, la religion d'un certain monde, d'un certain parti, une mode, pour tout dire. A tel moment et dans tel pays un entraînement se produit ; le respect humain, qui toujours attaque la foi sérieuse, se pose assez souvent en chevalier de la foi d'imitation.

Au-dessous de la religion qui est une mode, se place la religion descendue au rôle de défenseur de l'ordre public. Ses partisans sont nombreux, surtout aux époques troublées; l'église d'État reprend alors des forces étonnantes. Ne protége-t-elle pas les coffres-forts? N'est-elle pas un précieux auxiliaire de la police et de la gendarmerie?

L'Évangile, qui protége en effet la paix sociale, se propose tout autre chose. Ils sont beaucoup plus païens que chrétiens ceux qui disent qu'il faut une religion pour le peuple et qui ne trouvent pas mauvais non plus (car il faut songer à la famille) qu'il y ait une religion pour les femmes et pour les enfants. Le classique mépris de la vérité éclate là dans sa splendeur.

J'en dirai autant de la religion qui est reléguée dans un coin de la vie, qui a ses jours, ses heures, sa part

en un mot. N'ayant pas tout, elle n'a rien. L'Évangile, qui prend au sérieux l'œuvre de notre affranchissement, nous demande tout, c'est-à-dire notre cœur. Il n'a que faire d'une portion de nous-mêmes, de quelques pratiques, de quelques prières et de quelques œuvres.

Arrêtons-nous, car le dégoût nous gagnerait. Il y a eu, il y a peut-être encore de par le monde une religion fondée sur le calcul des probabilités, qu'on adopte, non parce qu'on croit en elle, mais parce qu'il y a en définitive plus de sûreté à se ranger de son côté et que *la règle des paris* dont parle Pascal est en sa faveur. Il y a des chrétiens qui entendent dans un sens si bas la triste formule « faire son salut, » que leur piété semble une incarnation de leur égoïsme. Il y en a qui font de l'Évangile une religion de la peur et qui, sans amour pour Dieu, sans douleur de leurs fautes, sans haine virile du mal, sans besoin d'aller en haut, vers la vérité et vers la lumière, sans soif de pardon, de sanctification, de progrès, de liberté, réduisent le christianisme à ces deux points : éviter l'enfer et gagner le ciel. En conscience, je crois que le stoïque qui s'efforce d'accomplir le bien pour le bien lui-même est plus près du royaume de Dieu.

Les voilà les christianismes qui asservissent, bien loin d'affranchir. Une foi fondée sur le calcul, une obéissance basée sur la crainte, un compromis par lequel on cède à Dieu quelques heures de son temps, quelques écus de sa bourse et un certain nombre de pratiques pour s'assurer l'éternité, une dévotion qui n'a rien de commun avec le relèvement moral, quel

esclavage ! Il s'agirait d'un Manitou terrible qui n'aime pas, qu'on n'aime pas, qui tue, qu'on prie, qu'on apaise, on ne s'y prendrait pas autrement pour *se mettre en règle* avec lui. Nous parvenons sans trop de peine, hélas ! à nous figurer que nous croyons ce qu'il faut croire afin d'en finir avec certaines questions. Nous acceptons volontiers en pareil cas ce que dit le curé ou le pasteur. Et l'homme moral se courbe toujours plus, au lieu de se redresser ; et l'esclave devient plus esclave ; et la piété fait bon ménage avec le péché. Ce brigand, cette courtisane, récitent dévotement leurs prières.

Quelqu'un l'a dit, lorsque le saint homme et le galant homme ne coïncident pas, il se produit un grand scandale. Parmi les ennemis de l'Évangile il n'en est pas de plus dangereux que ceux de ses serviteurs qui présentent au monde l'image monstrueuse d'une foi qui convertit sans transformer.

Plus la justification est gratuite, plus elle transforme ; plus nous sentons que Christ a tout accompli pour nous sur la croix, plus nous éprouvons l'horreur du péché expié à si haut prix et le besoin d'aimer qui nous a tant aimés. Nous ne sommes pas sauvés certes par notre régénération, mais nous sommes, passez-moi le terme, régénérés par notre salut, et qui l'accepte réellement ne peut pas ne pas entrer dans une vie nouvelle.

J'ajoute que si la conscience proteste contre la dévotion qui ne régénère point, l'Évangile proteste plus fortement encore. Sa beauté ici, c'est son étroitesse. Il n'admet rien, absolument rien, que les cœurs humiliés et renouvelés. Non content de reléguer bien loin les

parodies grossières qui viennent de passer devant nos yeux, il refuse de nous autoriser à inventer deux saintetés, celle des grands saints et celle des petits, à imaginer deux étroitesses évangéliques, celle des piétés héroïques et celle des piétés vulgaires. Pour tous les chrétiens sans exception, il marque à la même hauteur le but que nul n'atteint et que chacun doit poursuivre : « Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait. »

CHAPITRE VI

LA LARGEUR DE L'ÉVANGILE

Voici la merveille : cet Évangile si étroit est en même temps très-large ; s'il exige le renouvellement de la vie, il a en horreur sa mutilation ; s'il ne demande rien de moins que l'extraordinaire, c'est-à-dire le don du cœur, il ne demande rien de plus. Il ne retranche pas, il transforme, il fait « toutes choses nouvelles. »

Oui, toutes choses, la vie et la mort, la joie et la douleur, les devoirs, les affections, les ambitions, que sais-je ? Dans le domaine de la famille, dans celui de la politique, dans celui de la littérature et de l'art, partout agit sa puissance transformatrice, partout éclatent son libéralisme divin et son admirable largeur.

Il est aisé de sanctifier la vie en l'appauvrissant ; cette méthode, aussi vieille que le monde, faisait des saints en Orient bien des siècles avant Jésus-Christ. Oter les joies, ôter les tendresses, ôter les devoirs communs, créer une existence à part où l'âme, préservée des vils contacts de la terre, n'ait plus devant elle que l'idée de Dieu, cela est facile. Ce qui n'est pas facile, ce qui est le miracle permanent de l'Évangile, c'est de ne supprimer rien et de sanctifier tout, c'est

de prendre l'homme tel qu'il est, de le laisser aux prises avec le train de guerre d'ici-bas, et de mettre du soleil, de l'idéal, de l'éternité, passez-moi le terme, dans tout ce qu'il sent, dans tout ce qu'il pense et dans tout ce qu'il fait.

Les ennemis de l'Évangile ne s'y trompent pas. Un instinct secret les avertit que la religion qui mutile est moins à craindre que celle qui transforme, qu'il vaut mieux avoir affaire à celle qui rogne un peu la vie mais laisse le cœur tranquille, qu'à celle qui prend le cœur et ne retranche de la vie que le péché.

Voyez M. Renan ; par un tour de force presque inexplicable, il est parvenu à ne pas voir dans l'Évangile ce qui y est et à y voir ce qui n'y est pas. Le péché, l'expiation, la nouvelle naissance, la sanctification s'effacent ou n'occupent plus qu'une place insignifiante, on dirait que les Évangiles et les Épîtres n'en disent rien. Par compensation, il est vrai, M. Renan découvre que l'Église primitive est cénobitique et que son idéal est le couvent ! Il écrit cela nettement, carrément; et quand on l'a lu, on se frotte les yeux, on reprend les lettres de Pierre, de Jacques et de Paul ; on y cherche le plan d'organisation de cette société d'anachorètes, étrangère aux devoirs et aux affections de la société humaine ; on cherche, et on ne trouve que l'ordre sans cesse répété d'aimer Dieu, de servir le Sauveur, de rompre avec le mal, de goûter la liberté glorieuse des enfants de Dieu. On s'informe des conditions imposées à ceux qui sont l'élite de l'Église, aux anciens ou évêques et aux diacres, et ces conditions se résument ainsi : « Il faut que l'évêque soit irrépréhensible, mari d'une seule femme, vigilant, modéré,

honorable, hospitalier, propre à enseigner..., conduisant honnêtement sa propre maison, tenant ses enfants soumis en toute pureté de mœurs... Que les diacres soient maris d'une seule femme, conduisant honnêtement leurs enfants et leur propre famille[1]. »

Dans son enthousiasme pour le cénobitisme, M. Renan méprise fort cette chose prosaïque qu'on nomme la famille. « Il y a des âmes, dit-il, pour lesquelles la famille dans ses conditions ordinaires paraîtrait insuffisante, froide, ennuyeuse. » Il parle avec horreur de la famille anglaise, un cercle étroit et fermé où l'on étouffe. Il loue le christianisme apostolique (qui n'a guère mérité un tel éloge) d'avoir vu que la famille n'est pas le cadre absolu de la vie, et d'avoir préparé d'autres exceptions en faisant une exception pour le prêtre et pour la diaconesse. Où est cette exception? Dans le passage que je viens de citer, peut-être? Je l'ignore. Mon intention n'est pas d'entamer un débat fort inutile, car chacun peut ouvrir le Nouveau Testament; je n'ai voulu que signaler, et cela en valait la peine, la répugnance qu'inspire la largeur de l'Évangile à ceux qui repoussent son étroitesse. Ne voulant ni de la nouvelle naissance ni de la nouveauté de vie, ils se tournent vers l'ascétisme oriental.

Il va sans dire que le christianisme de M. Renan ne cherche pas seulement son idéal en dehors de la famille et de l'existence commune, il le cherche dans la muti-

1. I *Timothée*, III. — Voir aussi *Tite*, I. — Cela est d'autant plus décisif, que l'apôtre Paul avoue ailleurs sa préférence personnelle pour le célibat. Mais il a soin de dire alors : « Je n'ai point de commandement du Seigneur. » I *Corinthiens*, VII, 25.

lation de la destinée humaine : plus de science, plus d'art, plus de patriotisme; l'Évangile, en somme, est la religion de la mort, comme l'hellénisme était la religion de la vie.

Après nous avoir donné un Christ doucereux et en quelque sorte efféminé, il était naturel qu'on nous donnât je ne sais quel christianisme impuissant, propre à faire des ascètes comme ceux de l'Inde et des reclus comme ceux du Sérapeum de Memphis, mais dépourvu de cette mâle énergie qui relève l'âme sans l'appauvrir, qui lui montre le ciel sans la dispenser de ses devoirs sur la terre, qui la veut sainte sans lui retirer aucune des difficultés de l'existence, ancune des luttes, aucun des progrès, aucun des intérêts élevés, aucun des nobles développements.

Quelle religion que celle qui ruinerait la virilité! Jésus-Christ ne nous appelle pas à sortir du siècle, mais du péché : « Père, disait-il dans sa prière pour ses disciples, je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. »

Qui donc, si ce n'est lui, a aboli la distinction du sacré et du profane?—Pour ses serviteurs, rien n'est profane. « Faites tout au nom du Seigneur Jésus. » Le grand mot d'ordre du chrétien, le voilà : *tout* sanctifier par l'amour et le service de son Sauveur. Il ne s'agit pas pour lui de faire deux portions dans sa vie : les actes saints et les actes profanes, le temps réservé à Dieu et le temps réservé au monde, l'argent consacré à Dieu et l'argent consacré au monde, les prières et les affaires, la dévotion et les plaisirs; ses plaisirs, ses affaires, ses dépenses, ses actions et ses pensées, il a tout emporté avec lui dans la haute région de l'obéissance,

et, ce qu'il n'a pu emporter là, il a dû le laisser derrière lui.

Rien ne se ressemble moins que la vraie étroitesse et la fausse. Tandis que l'Évangile envisage hardiment la bataille humaine et nous lance en pleine mêlée, les doctrines dont je parle s'efforcent sans cesse de nous chercher des abris : c'est tantôt l'ignorance qui préservera notre candeur, tantôt l'indifférence envers les créatures qui assurera notre paix, tantôt la contemplation béate qui rendra notre consécration à Dieu plus parfaite.

Quant à la candeur des ignorants, je confesse que j'y crois peu. Si l'orgueil de la science nous perd, si nous ne pouvons nous convertir qu'en devenant semblables aux « petits enfants » dont a parlé le Sauveur, il n'en résulte pas le moins du monde que les ignorants ne soient jamais orgueilleux et qu'ils soient toujours de petits enfants; c'est l'opposé qui arrive d'ordinaire. L'Évangile, qui a fait appel à l'homme entier, à son cœur, à sa conscience et à son intelligence, l'Évangile qui a institué ici-bas l'enseignement universel et perpétuel des plus hautes vérités, l'Évangile qui, rompant en visière au principe païen, s'est adressé directement à l'individu, passera malaisément, ce me semble, pour un ennemi des lumières.

Les siècles de foi naïve ont été aussi des siècles de naïve corruption, où l'ignorance des esprits était loin de produire la pureté des cœurs. Y a-t-il eu des temps de ténèbres qui aient été des temps de foi individuelle, de piété agissante et sanctifiante? Je l'ignore. En tout cas, ce n'est pas ainsi que les choses se passent de nos

jours, et nous ne voyons pas, au XIXe siècle, que les pays ignorants soient les plus chrétiens et les plus moraux.

Quel contraste entre l'Évangile et l'ascétisme! Quand je passe de l'un à l'autre, il me semble presque que je descends de Jésus-Christ à Bouddha.—L'Évangile, doctrine de liberté, nous appelle à nous développer, à connaître, à aimer, à agir : Aimez Dieu, nous dit-il, et alors vous aimerez les hommes; aimez Dieu, et vous deviendrez des travailleurs; aimez Dieu, et les glaces de votre égoïsme se fondront, et vos lâchetés feront place à la vaillance des soldats de la justice; aimez Dieu, et vous serez forts, tendres, énergiques, vivants. — L'ascétisme a une méthode toute contraire : Pour aimer Dieu, nous dit-il, il faut que nous nous détachions « des créatures »; pour aimer Dieu, il faut que nous apprenions à nous anéantir devant lui, à « nous vider de toutes choses pour nous remplir de lui; » pour aimer Dieu, il faut que nous nous fassions « intérieurs et spirituels, » laissant l'action pour la contemplation et les agitations du travail pour le recueillement.

Ainsi, d'un côté, l'âme aimante, l'intelligence en mouvement, l'être entier engagé dans la bonne guerre contre le mal, l'homme travaillant, luttant, grandissant, vivant en un mot; de l'autre, l'âme s'élevant à la sainte indifférence, à l'anéantissement, à la retraite, à l'inaction, à la haine de la vie. De ces deux saintetés, laquelle est la bonne?

Le langage de l'Évangile est très-clair. — Il nous ordonne d'aimer, d'aimer beaucoup; il veut qu'il y ait de l'amour chrétien dans nos relations avec tous les hommes; il met de chaudes tendresses dans nos familles.

« Je vous donne un nouveau commandement, que vous vous aimiez l'un l'autre ; que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi l'un l'autre. » — « Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église et s'est donné lui-même pour elle. » — « Que les femmes âgées instruisent les jeunes à être modestes, à aimer leurs maris, à aimer leurs enfants [1]. »

Nous voilà loin de l'ascétisme (ou du bouddhisme), dont l'idéal consiste à n'aimer que Dieu, à se perdre en lui, à retrancher les affections, les désirs, les joies, les pensées et jusqu'à la vie, pour mieux faire place à l'amour divin. Ceci nous ramène en plein Orient, à l'absorption des brahmanes, au non-être de Bouddha, au Tao de Lao-tseu, à la sanctification par l'inaction et par la souffrance. Qu'il fait bon se retourner, après cela, vers la mâle et vivifiante simplicité de l'Évangile ! Comme on sent bien qu'on passe d'une doctrine de servitude à une doctrine de liberté ! — « J'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous, non pas moi, cependant, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. » — « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. » — « Toi donc, endure les travaux, comme un bon soldat de Jésus-Christ. » — « Il faut que le laboureur travaille premièrement, et ensuite il recueille les fruits. » — « Je connais tes œuvres, ton travail et ta patience [2]. »

Au nom de la liberté chrétienne, j'ai besoin de protester contre cet Évangile oppresseur que nous sommes parvenus à fabriquer et que j'ai rencontré tant de fois

1. *Jean*, XIII, 34 ; *Ephésiens*, V, 25 ; *Tite*, II, 4.

2. I *Corinthiens*, XV, 10 ; *Philippiens*, II, 12 ; II *Timothée*, II, 3 et 6 ; *Apocalypse*, II, 2.

chez les protestants comme chez les catholiques. Je connais une prière esclave qui devient un oreiller de sécurité et un prétexte d'inaction, une prière qui nous dispense de la lutte et presque de la fidélité, une prière qui remet si bien tout à Dieu que nous nous savons gré de nous croiser les bras. Je connais une résignation esclave qui ressemble à un suicide. Je connais une humilité esclave qui se résigne modestement à végéter dans les bas-fonds, qui renonce à combattre se sentant indigne de vaincre, qui donne la main à toutes les langueurs et à toutes les lâchetés. Ce serait une terrible histoire que celle de la piété qui asservit; mais c'est une glorieuse histoire que celle de la piété qui rend libre, et cette histoire-là, il ne faut pas la chercher bien loin, elle est écrite à chaque page de l'Évangile.

Oter à l'homme pour donner à Dieu, diminuer la vie pour la sanctifier, c'est une pauvre méthode. Je m'étonne, en vérité, que de grands esprits et de nobles cœurs aient pu considérer le péché d'une façon aussi superficielle. L'Évangile, lui, nous montre où est le siége du mal et quelle est la bataille à livrer; dans son étroitesse inexorable si bien liée à sa merveilleuse largeur, il nous demande un cœur nouveau et ne se contente pas à moins. Il a sa discipline spirituelle, il a sa mortification, la plus rude de toutes assurément.

Allons droit au passage classique de l'ascétisme : « Je mortifie mon corps et je me le soumets. » Quel chrétien n'éprouverait le besoin de se rendre maître chez lui comme l'apôtre, avec le secours de Dieu? Mais encore faut-il comprendre le langage tenu par Paul. Ouvrons ses autres épîtres. — « Comme vous avez appliqué

vos membres pour servir à la souillure et à l'iniquité, ainsi appliquez maintenant vos membres pour servir à la justice en sainteté. » Nous voici déjà dans le grand courant de la spiritualité chrétienne, nous voyons apparaître les caractères de la vraie mortification. Je poursuis : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si, par l'Esprit, vous mortifiez les actes du corps, vous vivrez. » C'est donc ainsi qu'on doit se *mortifier*. En doutons-nous encore? Lisons un dernier verset de l'apôtre : « Mortifiez vos membres qui sont sur la terre : l'impureté, la souillure, les affections déréglées, la mauvaise convoitise et l'avarice, qui est une idolâtrie. »

Pour le coup, la lumière est faite; non-seulement nous savons ce qu'est la mortification, mais nous savons en outre ce que sont nos *membres*. Le corps que mortifie l'apôtre se compose des passions mauvaises qu'il s'agit de vaincre; la mortification est la régénération[1].

Nous nous tromperions rudement si, nous en prenant au corps, nous allions oublier que le siége de notre corruption est dans le cœur. La fausse mortification qui maltraite les membres est bien plus aisée que la vraie qui s'occupe de l'homme entier et porte la guerre au centre même de la vie morale. L'Évangile ne nous parle pas de la lutte du corps et de l'âme, mais d'une chose autrement sérieuse, la lutte de la chair et de l'esprit, c'est-à-dire la lutte du bien et du mal. Si le corps était le seul ou le grand coupable, les macérations se-

1. I *Corinthiens*, IX, 27; *Romains*, VI, 19; *Romains*, VIII, 13; *Colossiens*, III, 5.

raient de mise, en attendant la mort, qui deviendrait le souverain libérateur.

De tout temps, l'homme a souhaité qu'il en fût ainsi. L'Évangile ne lui laisse pas cette illusion, il l'appelle à une autre mortification et à un autre sacrifice. Ce qu'il s'agit de retrancher chez nous, nous n'avons pas à le chercher bien loin, c'est tout simplement notre péché; ce qu'il s'agit de renverser, ce sont nos idoles, et d'abord la grande idole, qui est le moi [1].

« Je vous exhorte, en qualité d'étrangers et de voyageurs, à vous abstenir des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme. » Voilà le langage de l'apôtre Pierre; il ne lui vient pas à l'idée de recommander les pénitences ou les macérations. Il n'a pas découvert, comme tel écrivain mystique, que le vrai moyen de marcher au bon chemin consiste à aller contre ses goûts. Il n'a pas pensé que la santé soit un mal, et n'a rien dit qui ressemble à la célèbre parole de Pascal : « La maladie est l'état naturel des chrétiens. »

Il faut le considérer chez un homme de génie, pour comprendre à quel point l'ascétisme est pauvre et faux. Autant le penseur et le chrétien sont grands chez Pascal, autant l'ascète est petit. Nous nous sentons entraînés par lui à cent lieues de l'Évangile, quand nous le voyons défendre à une mère d'aimer son enfant, répondre par des duretés aux tendres soins de sa sœur, condamner son estomac à accepter des aliments qui

1. La tendance ascétique est directement attaquée par l'Évangile. Il dénonce ceux qui disent : « Ne mange pas, ne goûte pas, ne touche pas. » Voir *Colossiens*, II, 16 à 23; I *Timothée*, IV, 3, etc.

lui répugnent, s'indigner enfin à l'idée qu'on engage sa nièce au mariage, la plus basse des conditions.

Pour les apôtres, la sainteté n'est ni dans la maladie ni dans la santé, ni dans la douleur ni dans la joie, ni dans la pauvreté ni dans la richesse ; elle est dans le cœur. Le plus pauvre des hommes, sa pauvreté fût-elle volontaire, n'est pas chrétien s'il ne renaît de nouveau; le plus riche et le plus heureux est chrétien, s'il naît de nouveau. L'Évangile, qui fait toutes choses nouvelles, donne au monde le spectacle de la pauvreté sanctifiée et de la richesse sanctifiée. Sans doute les tentations de l'opulence sont très-grandes et le Seigneur ne nous l'a pas laissé ignorer; mais lorsque par sa grâce elles sont surmontées, lorsque l'amour de Dieu est là avec l'amour du prochain et les ardentes sympathies, lorsque dans cette maison où règnent peut-être les habitudes d'un luxe héréditaire, le grand luxe est de faire du bien, lorsqu'il y a là de la simplicité, de l'humilité, lorsqu'on y dépense et qu'on s'y dépense pour le Seigneur, lorsqu'on y connaît la douceur des retranchements joyeux, lorsqu'on y résiste aux fantaisies, lorsqu'il sort de là comme un rayonnement de foi, de consécration active et de prières, qui donc prétendra que l'Évangile est trop large et que l'ascétisme aurait mieux fait?

Il est des cas où l'Évangile nous dit : « Vends tes biens et donne-les aux pauvres; » il est des heures de création, de crise et de nécessité suprême, où l'Église peut solliciter sans les imposer des sacrifices semblables à ceux des premiers chrétiens de Jérusalem; dans les circonstances ordinaires, la règle est posée ainsi par les apôtres : « Dis à ceux qui sont riches en ce monde

qu'ils ne soient point hautains, qu'ils ne mettent point leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais dans le Dieu vivant qui nous donne toutes choses abondamment pour en jouir. Qu'ils fassent du bien; qu'ils soient riches en bonnes œuvres ; qu'ils soient prompts à donner, libéraux, se faisant un trésor pour l'avenir, appuyés sur un fondement solide, afin qu'ils obtiennent la vie éternelle [1]. »

Riches ou non, l'essentiel est que le devoir, le travail de l'âme, la charité pour toutes les misères, la prière continuelle pour les malheureux, pour les tentés, pour les tombés habitent nos demeures. L'essentiel est que nos joies, si nous sommes joyeux, soient des joies chrétiennes ; que nos tristesses, si nous sommes tristes, soient des tristesses chrétiennes; que notre richesse ou notre pauvreté soient une richesse, une pauvreté chrétiennes. Et il en sera ainsi quand l'amour vainqueur aura tué l'égoïsme.

Hélas! l'égoïsme a la vie dure, son empire ne tombe pas d'un seul coup, jusqu'à leur dernier jour les affranchis de Jésus-Christ traînent un bout de chaîne. Pourtant ils ne sont plus esclaves. — Je n'en dirai pas autant des hommes qui reculent au lieu de combattre et se dispensent de la vie. Il est commode de s'enfuir aux Thébaïdes : les barbares arrivent, on pressent les grands conflits et les grandes souffrances; quel charme dans le désert! Quel bonheur, sans parler même des barbares, quel bonheur de saisir à la fois ces deux choses, la sécurité et la sainteté! La vie commune a tant de périls et tant d'épines! Les jouissances y sont

1. I *Timothée*, VI, 17, 18 et 19.

mêlées de tant d'amertumes! Les devoirs y sont si complexes! Point de paix, point de règle une fois posée, c'est à recommencer tous les matins, tous les jours il faut ressaisir ses armes et reprendre le combat. Ah! qui nous donnera une existence ordonnée, la béatitude de ne plus dépendre de nous? qui nous délivrera de la responsabilité et de la liberté?

Je comprends tout cela. Au point de vue du bonheur (d'un bonheur rabaissé, s'entend), tout cela n'est que trop séduisant; mais Dieu, qui nous marque pour but le devoir et non le bonheur, nous appelle à affronter la vie et non à la fuir. Qui sait d'ailleurs si avec les douleurs de la liberté ses grandes joies ne nous seront pas accordées, et si dans l'austère régime du devoir le bonheur, quelqu'un l'a dit, ne nous sera pas donné par surcroît?

Rien n'est plus difficile à maintenir que le côté humain de l'Évangile. C'est toujours la première chose que l'homme retranche; un sûr instinct l'avertit que l'Évangile sera beaucoup moins redoutable pour le cœur mauvais quand on l'aura rendu beaucoup moins simple. Sa divinité est dans son humanité.

Nous avons forgé des types de sainteté qui dépassent de partout les prophètes et les apôtres. Que dis-je? ils dépassent Jésus-Christ lui-même. Oui, Jésus-Christ est si loin de certaines sublimités et de certains raffinements, qu'on se demande si sa vie ferait grande figure auprès de tel ou tel saint. Les auteurs sacrés sont d'une sobriété qui devrait nous frapper d'admiration. Trente années entières de l'existence terrestre du Sauveur sont passées sous silence, même par Jean, qui avait

recueilli Marie chez lui. Mettez auprès de cela les prodiges accumulés d'un *Évangile de l'enfance* et des autres apocryphes! Les apôtres sont des hommes : ils ont leurs défauts et leurs chutes ; ils affrontent les persécutions, mais ne recherchent pas la douleur ; la plupart restent dans l'ombre, ceux que nous pouvons suivre pendant quelques années disparaissent à nos yeux avant leur mort. Ce que nous savons sur tous, c'est qu'ils ont vécu en chrétiens et non en ascètes; la largeur de l'Évangile illumine ces nobles figures.

L'Évangile, qui nous raconte leur vie, néglige en général de nous raconter leur mort. Ne serait-ce pas que la vie, en somme, est l'essentiel, que l'Évangile nous enseigne à bien vivre avant de nous enseigner à bien mourir? Ceux qui meurent bien ce sont ceux qui vivent bien. La vie est belle, grande, radieuse : elle est une mission en même temps qu'une grâce; elle est consacrée au devoir et elle aboutit à l'éternité.

De quel droit fait-on donc de l'Évangile la religion des tristesses et de la mort, laissant au paganisme la vie et les joies? Mais nous les réclamons ces joies, mais nous la revendiquons cette vie ; elle est à nous, ou plutôt à ce divin Maître qui est mort pour que nous vivions et qui nous a appris autre chose que l'art de mourir.

« La pensée de la mort nous trompe, disait Vauvenargues, car elle nous fait oublier de vivre. » Ceci s'adresse au christianisme tel que nous l'avons fait, non au christianisme tel que l'ont prêché les apôtres. Si je l'osais, je rapprocherais de la parole du philosophe le mot d'une naïve enfant qui, après avoir lu plusieurs traités religieux, s'écriait avec un soupir : « Les petites

filles sages meurent toutes. » Il me semble en effet parfois que pour notre goût blasé et faussé, la simple vie, les joies terrestres, les vulgaires devoirs accomplis dans l'amour de Dieu n'aient pas assez de saveur; nos petites filles sages ne paraissent souvent nous toucher qu'à la condition de mourir vite. Prenons garde, les choses se passaient tout autrement chez les apôtres et chez les prophètes.

CHAPITRE VII

LA GRANDE MORALE

On me pardonnera d'avoir insisté sur le côté humain de l'Évangile. Ce côté humain est aussi le côté libéral, et mon sujet me commandait de l'étudier avec soin. Je crois d'ailleurs que, pour être compris des hommes, il faut leur parler leur langue, et c'est ce que l'Évangile a toujours fait : loin de nous montrer des saints détachés de tout, étrangers aux affections communes, aux devoirs et aux intérêts sociaux, il nous a montré des saints vraiment hommes, bien vivants, bien aimants, prêts à servir toutes les nobles causes et dont le privilége sera qu'il ne puisse s'accomplir un progrès ici-bas sans qu'ils en prennent leur part. L'Évangile a tué la petite morale et mis la grande morale sur la terre.

La petite morale a un nom, elle s'appelle la casuistique, vieille invention, aussi vieille que le genre humain. De tout temps, l'homme a cherché ce moyen d'endormir sa conscience et de marcher dans le chemin battu du règlement. Oui, mettre le règlement à la place de la règle intérieure et vivante, écarter le problème de bien vivre en acceptant les solutions toutes faites,

telle est la méthode. L'Évangile, lui, nous ramène au vrai problème. Rien chez lui qui ressemble à ces petites décisions résolvant autant de cas de conscience ; un seul précepte, d'où tout doit sortir, et sortir par notre propre énergie. La morale de l'Évangile est courte, et c'est pour cela qu'elle est grande ; elle se prolonge à l'infini. Qui en a vu le bout ? Quel chrétien osera dire qu'il a épuisé cette courte morale de l'Évangile ? Plus nous avançons sur la voie étroite, et plus elle s'allonge. Morale vraiment divine, qui met en jeu l'homme entier, qui le pousse en avant, toujours, toujours, lui dévoilant à chaque instant un horizon nouveau. Cette morale-là, elle est simple comme tout ce qui est excellent ; elle est vivante ; elle n'énumère pas des règles, elle les enfante au fond même de nos cœurs ; elle fait mieux que nous conduire, elle nous élève ; par delà les devoirs elle nous montre le devoir.

La casuistique a des raffinements malsains ; à force de subtilités, elle est sujette à remplacer, la conscience naturelle par la conscience artificielle ; et Dieu sait si la morale est malade quand elle devient quintessenciée ! L'Évangile ignore ces merveilles ; il se contente d'adresser à chaque homme le mot d'ordre de Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il charge chaque jour sa croix et qu'il me suive. »

Il ne s'agit là ni d'amour pur, ni de « vie unitive, » ni d'extase, ni d'indifférence à tout, même à notre salut ; ces belles choses n'étaient pas connues des apôtres, aucun d'eux n'eût été capable de s'écrier : « O Dieu, il n'y a que vous ; moi-même je ne suis point. » Mais si leur morale était moins brillante, elle allait plus

au fond et elle avait une audace que les docteurs mystiques n'eurent jamais ; elle ne dispensait personne de tendre à la perfection. Il n'y a pas là deux ordres de vertus, pas plus qu'il n'y a deux morales, celle des chrétiens vulgaires et celle des chrétiens d'élite.

Enfin la petite morale a des procédés et la grande morale n'en a point. Cherchez dans l'Évangile quelque chose qui ressemble à « l'exercice de la présence de Dieu » ou aux autres méthodes chargées de discipliner nos âmes ! Vous n'y trouverez qu'une seule discipline : la repentance, la foi, l'amour, la prière, l'obéissance, la lutte énergique contre le péché, et, pour redire le mot, la vie.

Et voilà pourquoi la grande morale nous rend libres, tandis que la petite nous asservit. Les sentiments simples et forts sont les seuls qui affranchissent. Il s'agit de monter, en regardant à Dieu et avec son secours ; là-haut le soleil brille, les devoirs s'éclairent, les questions de conduite se résolvent aisément, et nous nous faisons à nous-mêmes cette bonne casuistique de la conscience qui ne trompe jamais.

CHAPITRE VIII

LE DIEU VIVANT

Nous avançons à grands pas; nous n'avons plus à démontrer mais à montrer. Les libertés de l'Évangile se lèvent une à une devant nous, elles nous conduisent aux régions de lumière et d'indépendance.

Quelle grâce de connaître le Dieu vivant, le créateur et le père! Avant d'avoir parcouru le monde antique, peut-être nous figurions-nous que cette sainte idée de Dieu était indestructiblement attachée à l'âme humaine; maintenant nous savons ce que l'homme corrompu a mis à la place : une substance impersonnelle, une émanation involontaire, des dualismes et des polythéismes non moins contraires que les panthéismes à la doctrine du Dieu vivant.

C'est l'Évangile qui nous amène aux pieds de ce Dieu vivant ; la croix de Jésus-Christ nous révèle l'amour divin, nous apprenons à dire : père!

Et il est un autre mot que nous apprenons à prononcer : la Providence n'est plus pour nous ce qu'elle était pour les anciens philosophes, l'ensemble des lois de la nature ; elle est l'action d'un Dieu bon qui connaît nos besoins, entend nos prières et nous protége.

Ce n'est plus le Dieu esclave qui a commandé une fois et qui depuis n'a cessé d'obéir (*semel jussit, semper paret*) ; c'est le Dieu libre dont la puissance se déploie sans discontinuer. Jésus-Christ l'a dit, « mon père travaille jusqu'à maintenant, et je travaille aussi[1]. »

J'ai parlé de prières; ici encore l'Évangile opère un immense affranchissement. Voici la prière qui est autre chose qu'une contemplation ou un exercice moral, autre chose aussi qu'un rite patriotique. La prière chrétienne nous ouvre véritablement le ciel, « nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus[2]. » Nous sommes des enfants qui parlent à leur père, qui lui racontent tout, qui lui apportent tout : leurs souffrances, leurs tentations, leurs doutes, leurs difficultés, et auxquels leur père répond.

1. *Jean*, v, 17.
2. *Hébreux*, x, 19.

CHAPITRE IX

LE CIEL

Notre ciel fait notre terre et la vie actuelle est fille plus qu'on ne le croit de la vie à venir. Nous l'avons vu, partout où la mort amène à sa suite l'absorption, la métempsycose ou le néant, les horizons se ferment et se resserrent; c'est comme la voûte d'une prison qui se scelle au-dessus de notre tête. Notre personnalité précaire et qui va périr semble être devenue dès à présent moins réelle; et l'on sait ce qu'il advient de la liberté lorsqu'on ôte l'individu !

Le ciel de l'Évangile est une éclatante proclamation de l'individualisme. L'identité personnelle y éclate; elle sert de base au jugement, elle se maintient intacte dans l'éternité. Je parle du ciel de l'Évangile et non de celui de la tradition; si nous consultons le Paradis du Dante au lieu d'ouvrir le Nouveau Testament, il est certain que nous trouverons là quelque chose qui, sans aller jusqu'à l'absorption orientale, s'éloigne beaucoup du bonheur promis aux rachetés sur « la nouvelle terre où la justice habite [1]. »

1. I *Pierre*, III, 13, et *Apocalypse*, XXI, 1.

Le Dante conserve mieux l'individualité dans son Enfer; mais à quel prix! Essayez de rapprocher dans votre pensée le Dieu d'amour, le Jésus du sermon sur la montagne et ces supplices raffinés dont l'horreur vient de prendre corps sous le crayon de Doré! — Je ne prétends pas sonder des mystères que Dieu se réserve dans sa sagesse. Que signifient ces images diverses que l'Écriture emploie, le feu inextinguible, le ver qui ne meurt point, les ténèbres du dehors? Quel est le sens précis de ce terme « la seconde mort? » Quelle est la mort réservée aux méchants après qu'ils auront passé par la mort destinée à tous les hommes? Je l'ignore. Une seule chose est certaine, c'est qu'il y aura « des pleurs et des grincements de dents, » la plus inévitable des douleurs, une douleur indissolublement liée à la permanence de l'individu. Être soi, avoir rejeté tant de grâces, les rejeter encore, se sentir prisonnier dans l'enfer de son endurcissement volontaire, et voir que tout s'écroule, et voir que tout ce qu'on a préféré s'évanouit, quelle misère! Ah! si nous savons peu ce que sera l'enfer de la vie future, nous savons bien ce qu'est l'enfer de cette vie-ci. Qui de nous n'a passé par le feu? qui ne connaît le rongement du ver? qui n'a marché dans les ténèbres? Être esclave du péché, vivre dans le mal, appartenir au mal, entrer dans la société des méchants, nourrir son âme d'amertumes, de jalousies, de convoitises, de souillures, marcher sur la route obscure, tourner le dos à la lumière, à l'amour, à la justice, à ce qui fait battre le cœur et à ce qui rend heureux, qu'est-ce que cela si ce n'est l'enfer?

Qui dit liberté, dit responsabilité. La liberté a rendu la chute possible, la liberté explique l'enfer, c'est-à-dire

l'endurcissement. Une des conséquences de notre libre arbitre, c'est que nous parvenons à nous endurcir. Alors l'enfer de nos cœurs devient aussi immuable que notre affermissement dans le mal. A moins qu'un grand attentat au libre arbitre, une conversion de vive force, une transformation magique comme celle de Zoroastre ne s'opère à un moment donné, notre état définitif, volontairement accepté et maintenu, durera autant que notre personne.

Mais je le répète, il faut savoir ignorer ce que Dieu ne révèle pas. En présence de ce mot terrible, la seconde mort, je mets ma main sur ma bouche et ne veux ajouter qu'une seule parole. Quelles que soient les suites redoutables du libre arbitre, rendons grâce à Dieu qui nous l'a donné et qui nous a appelés ainsi à la vie morale. Dans l'existence future comme dans l'existence actuelle, il écarte la contrainte et maintient ce qu'il a créé, l'individu. Sa charité nous avertit du jugement irrévocable au-devant duquel nous courons; mais c'est par d'autres moyens qu'il sollicite le don de nos cœurs; son amour en Christ, son pardon gratuit, ses bras ouverts, voilà ce qui nous attire. Les conversions que fait la peur de l'enfer ne comptent pas.

TROISIÈME PARTIE

DE L'AFFRANCHISSEMENT

ECCLÉSIASTIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE

Toujours au pas de course, car développer ce serait gâter, je poursuis le dénombrement des libertés que contient l'Évangile. L'Église est une des plus grandes; beaucoup d'autres se rattachent à elle, et à mesure que nous la connaîtrons mieux, nous admirerons davantage les merveilles que Dieu avait renfermées dans cette institution, et que nous avons ignorées pendant des siècles, parce que nous nous étions écartés du simple modèle apostolique.

Je réserve pour mon second traité, consacré à la liberté sociale, l'examen des grands problèmes tou-

chant au domaine de la politique, qui se poseront alors naturellement. Aujourd'hui je veux me borner à rappeler le trait fondamental qui caractérise l'Église.

Ce trait, c'est l'adhésion individuelle. Vis-à-vis du principe païen et de ses religions nationales, Jésus-Christ a créé une société fondée sur l'individu. Point d'hérédité, point de contrainte ; l'Église est l'armée de volontaires de Jésus-Christ. A quiconque sent son cœur touché, à quiconque passe de la mort à la vie et des ténèbres à la lumière, à quiconque demande en vertu de sa foi propre à entrer dans l'Église, l'Évangile répond comme Philippe à l'eunuque : « Si tu crois de tout ton cœur, cela t'est permis. »

Sans aborder la question du baptême ou celle des rapports de l'Église et de l'État, il est permis de constater que Jésus-Christ remplace la circoncision nationale des juifs par le baptême personnel des chrétiens ; qu'il institue une société religieuse qui ne coïncide plus avec aucun peuple ; qu'il y appelle tous les convertis de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi ; qu'il établit la distinction radicale du citoyen et du croyant ; qu'en un mot la liberté et la liberté seule est chargée désormais de recruter ce corps des fidèles dont on ne doit faire partie désormais ni par droit de nationalité ni par droit de naissance [1].

1. Sur le caractère individuel de la foi, voyez *Mathieu*, III, 8 à 10; X, 14, 32, 38; XI, 20, 28; XXIII, 37; *Jean*, I, 12, 13; III, 16, 18; *Marc*, XVI, 16; *Romains*, II, 6; XIV, 12; *Galates*, VI, 5; *Éphésiens*, VI, 8; etc., etc.

Voyez aussi, I *Pierre*, III, 21, qui établit que le baptême qui sauve est « l'engagement d'une bonne conscience devant Dieu. »

Remarquez enfin que l'Écriture ne nous rapporte pas un seul

Qui pourrait dire la portée d'une telle révolution? L'individualisme chrétien terrasse le socialisme antique, la conscience est affranchie, au-dessus de la limite des empires plane la foi universelle, amenant la charité universelle et le droit universel, l'humanité apparaît, la vérité se tient debout vis-à-vis de la force, le temporel et le spirituel se séparent, le domaine de César n'est plus le domaine de Dieu.

baptême d'enfant et ne renferme aucune des prescriptions que cette coutume aurait nécessitées. Si des familles entières sont baptisées, il nous est déclaré pareillement que des familles entières ont cru. — Voir, par exemple, *Actes*, XVI, 31, 32, 33 et 34.

Ceci soit dit pour réserver la question et non pour la trancher. Il importe que d'autres ne la tranchent pas, comme on le fait trop souvent, de manière à supprimer la foi individuelle et à ruiner le principe même de l'Église.

CHAPITRE II

LE CLERGÉ ET LE CULTE

Je dis ce qui était au temps des apôtres. Que plus tard les libertés évangéliques aient été méconnues ou foulées aux pieds, c'est une autre question qui demeure étrangère à notre étude actuelle. On pourra soutenir que ces changements étaient nécessaires, que l'Église ne devait pas se contenter toujours de son organisation primitive, que le développement est un principe qui s'applique là comme ailleurs [1]. Je ne discute pas ces arguments, je mets en lumière simplement ce qui me semble incontestable, le fait apostolique, ce qui est dans l'Évangile, rien de plus et rien de moins.

Or, à ce point de vue, une chose me frappe : cette

1. Voici en quels termes M. de Sismondi a soutenu cette thèse : « Je vais chercher le christianisme plutôt dans ce qu'il est devenu que dans ce qu'il était à son origine..... Il s'est enrichi de toutes les méditations pieuses... de tout ce que l'amour de l'humanité a inspiré de plus beau et de plus pur pendant une longue suite de siècles..... J'espère qu'il se développera et se perfectionnera encore. » Il n'y a pas un mot là que nous ne repoussions; mais écartons un débat qui n'est pas de notre sujet. Ne tombons pas dans la controverse.

société religieuse que fondent les apôtres est essentiellement laïque. Elle a sans doute ses fonctionnaires, les anciens [1] et les diacres; mais l'idée de clergé n'apparaît pas. Les anciens et les diacres enseignent, distribuent, président, maintiennent l'ordre; ils ne sont pas des intermédiaires entre le peuple et Dieu, ils ne constituent pas un ordre à part. Toute âme est en relation directe avec le Seigneur, en contact direct avec la vérité; chacun est invité à écouter, à lire, à comprendre, à aimer, à agir; chacun est responsable; chacun entre dans cette grande école de liberté qu'on nomme le gouvernement de soi-même.

Que le célibat ecclésiastique n'existât pas alors, il me semble vraiment inutile de le prouver. Les deux épîtres spéciales, celles qui règlent l'organisation, n'envisagent pour les officiers de l'Église d'autre situation que le mariage [2]. Je ne dis pas que les célibataires soient exclus, je dis qu'ils ne sont pas prévus, tant le cas était rare et tant on était éloigné de considérer le célibat comme constituant une garantie morale ou un degré supérieur de sainteté.

Nous n'apercevons donc rien dans les Églises apostoliques de ce qui constitua plus tard et de ce qui avait constitué auparavant chez divers peuples la spécialité cléricale. Tous les chrétiens se trouvent sur le même pied vis-à-vis de Dieu, et en même temps les plus dignes sont appelés à maintenir l'ordre sans lequel il

1. On sait que le Nouveau Testament désigne indifféremment la première classe de fonctionnaires ecclésiastiques par les noms d'*anciens* ou d'*évêques* (surveillants). *Actes*, xx, 17 et 28; I *Timothée*, III, 1 et 8; *Tite*, I, 5 et 7, etc.

2. I *Timothée*, III; *Tite*, I.

n'y aura jamais de liberté. L'imposition des mains leur confère une charge, non un caractère ; ils sont les officiers de l'Église et les égaux de ses membres.

Quant au culte, les apôtres lui laissent toute sa liberté. En vain chercherait-on dans leurs épîtres les indices d'une réglementation quelconque. Nous sommes ici à mille lieues de la mécanique religieuse, des rites multipliés, des vaines redites. Dans ces chambres hautes où l'on se réunit pour prier, pour célébrer la cène, pour chanter les louanges du Seigneur, pour lire sa parole et pour entendre de pieuses exhortations, pour adorer enfin le Père céleste en esprit et en vérité, une seule règle est établie : « Dieu n'est pas un Dieu de confusion, mais de paix [1]. »

1. Voir une grande partie de la Ier épître aux Corinthiens.

QUATRIÈME PARTIE

DE L'AFFRANCHISSEMENT

PERSONNEL

CHAPITRE PREMIER

L'INDIVIDU

Un mot suffira. Autant le paganisme antique sous toutes ses formes s'est acharné à la suppression de l'individu, autant l'Évangile prend soin de lui rendre la vie. S'il détruit jusque dans ses racines le mauvais individualisme, celui de l'égoïsme et de l'orgueil, s'il réduit en poudre le moi, s'il nous poursuit sans relâche jusqu'à ce que nous nous soyons donnés, s'il travaille à faire de nous des esclaves de la justice et de la charité, il fonde un autre individualisme, le bon, celui des âmes indépendantes.

Quelle place elle assure à l'individu, la religion qui

proclame la valeur infinie d'une seule âme, qui sauve l'individu et ne sauve la société que par surcroît ! Elle s'adresse directement à chacun de nous, elle met en jeu notre responsabilité, elle ne nous permet pas de croire que rien au monde puisse tenir lieu de cet acte, le plus individuel qu'il y ait au monde, la conversion ; elle nous met en demeure de croire nous-mêmes, de prier nous-mêmes, de lutter nous-mêmes contre notre péché, de saisir nous-mêmes les grâces sans lesquelles nous ne pouvons rien, de gouverner nous-mêmes notre pensée, notre cœur et notre vie. Enfin elle bâtit les deux grandes forteresses où s'abrite l'individu et où la liberté morale se sent à l'abri, la foi au Dieu d'amour, la famille unie en Christ.

CHAPITRE II

LE LIBRE EXAMEN

Comme il y a un faux individualisme pour lequel l'Évangile est sans pitié, il y a aussi une façon d'entendre le libre examen qui n'a jamais trouvé le moindre accès au sein des Églises primitives. Il faut voir avec quelle vigilance les apôtres répriment la moindre tentative de porter atteinte aux fondements de la foi ! L'idée d'une Église dont la seule doctrine aurait été de n'en point avoir, qui n'aurait professé d'autre foi que celle au libre examen, qui n'aurait posé pour base ni le salut par le sacrifice de Jésus-Christ, ni l'autorité de l'Écriture et des enseignements apostoliques, cette idée aurait excité alors l'indignation générale. On ne confondait pas encore la liberté et l'anarchie, et si l'on écartait les autorités humaines, on n'en établissait qu'avec plus de force l'autorité divine. Personne ne pensait à bâtir l'Église sur des doutes ou des négations, sur la cohabitation du oui ou du non, du vrai et du faux. Je ne connais point d'Église apostolique qui ait été « tolérante » dans ce sens et qui ait craint de gêner la liberté des doctrines en fermant ses portes à quiconque rejetait les vérités essentielles.

En quoi consistait donc le libre examen? En ce que tous les chrétiens, également inclinés devant leur Dieu-Sauveur et devant la révélation inspirée que leur apportent ses témoins, reconnaissent cette autorité-là et n'en reconnaissent point d'autre. Aucun apôtre ne les invite à fermer les yeux, à s'en remettre à certains hommes chargés de comprendre et d'interpréter à leur place. « Les Béréens, est-il écrit, furent plus nobles que ceux de Thessalonique, car ils reçurent la parole avec beaucoup de promptitude, examinant chaque jour les Écritures pour voir s'il en était ainsi [1]. » Ailleurs, dans la première épître aux Thessaloniciens, l'apôtre Paul adresse à ses frères cette recommandation qu'on ne saurait trop méditer : « Éprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon [2]. »

Qu'il y ait des docteurs et des prédicateurs dans l'Église, rien de plus nécessaire. Que nous écoutions, que nous consultions qui peut nous instruire, rien de plus naturel. Seulement, demeurons toujours responsables de nous-mêmes et maîtres de notre foi. « Éprouvez toutes choses. »

Certes, l'autorité est dans l'Évangile, il est même impossible de se la représenter revêtant une forme plus absolue : c'est le tête-à-tête de l'homme et de la parole immuable. Ici, point d'accommodements, point de transformation progressive ; la parole demeure, la révélation écrite et définitive ne se modifie pas ; il n'y a pas un intermédiaire, pas un voile entre la vérité divine et moi.

1. *Actes*, XVII, 11.
2. V, 20 et 21.

Notez que cette vérité est si limpide, si populaire, que, pour arriver à des interprétations divergentes, il a toujours fallu y ajouter ou en retrancher quelque chose. Ceux qui y ajoutent des traditions ou des théologies, ceux qui en retranchent les passages désagréables, opérant un choix, prenant et laissant, déclarant que telle doctrine les lie et que telle autre ne les lie pas, voilà les gens qui réussissent à ne pas comprendre ce que Dieu a écrit pour nous, ce qui n'a qu'un sens pour les hommes de foi et de prière, ce qui est plus clair que la lumière du jour.

Or le triage n'est pas le libre examen. Quand nous rêvons une liberté incompatible avec l'autorité, alors les vérités fondamentales, évidentes pour les simples, se dérobent à nos yeux. Dès l'instant où notre indépendance exclut l'obéissance, nous nous faisons un christianisme à notre guise après nous être fait une Écriture à notre convenance. Cela va de soi.

Mais les apôtres, qui proclament partout l'autorité divine, n'établissent nulle part aucune autorité humaine. L'Église maintient l'ordre dans son sein et ne reconnaît comme membres que ceux qui s'inclinent devant le Sauveur et devant sa parole; elle ne dispense personne d'interroger cette parole avec prière et d'y chercher l'aliment de sa foi. « Vous avez été achetés par prix, ne devenez pas les esclaves des hommes [1]. »

Il est vrai que nous aimons mieux être esclaves des hommes qu'esclaves de Dieu; l'autorité divine est celle que nous redoutons par-dessus tout. Protestants et ca-

1. I *Corinthiens*, VII, 23.

tholiques, nous prenons volontiers des directeurs. Fermer les yeux; faire un beau jour une fin; adopter la foi du charbonnier; se précipiter tête baissée dans une conviction toute formulée; croire sur la parole d'autrui, du curé, du pasteur, de tel chrétien en renom; secouer cette gêne, odieuse entre toutes, la responsabilité de la vie, le gouvernement de la pensée; parvenir à l'état bienheureux des gens qui sont régis, sauvés par procuration, qui endossent l'uniforme et sont dans l'Église comme à la caserne ou au couvent; tel est l'idéal, non pas des pieux, mais des sceptiques, qui veulent du moins, s'ils acceptent une religion, que cela ne leur coûte pas une recherche sérieuse et un effort.

Être administrés, c'est notre passion : qui administrera mon âme? est-ce que je suis théologien? est-ce que l'interprétation des Écritures est ma besogne? est-ce que je n'ai pas autre chose à faire? est-ce que le plus sûr n'est pas de m'en remettre à un homme du métier, à un saint homme, qui me conduira mieux que je ne me conduirais moi-même? — On sait avec quelle ardeur M. Renan a soutenu cette thèse. « Il est juste et raisonnable, dit-il, que le pasteur qui sait faire vibrer les cordes divines, le conseiller secret qui tient la clef des consciences, soit plus que le père, plus que l'époux. » Et il place au-dessus de la famille le mariage spirituel entre la femme et le confident, le guide en Jésus, que l'Église lui a donné.

Le sentiment qu'il exprime, nous sommes tous disposés à l'éprouver. Le parti le plus commode, quand on ne veut s'imposer la pénible tâche ni de rompre avec l'Évangile ni de l'admettre soi-même, c'est de décider un beau jour qu'on renonce à rien examiner, qu'on va

faire le saut périlleux et qu'on donnera charge de soi à autrui. J'ai vu des gens qui déterminaient à l'avance l'époque de ce changement. Un homme de beaucoup d'esprit me disait un jour : « Quand j'aurai soixante-dix ans, je prendrai un bon directeur et je ferai ce qu'il me prescrira de faire. » En attendant l'âge fixé, il se réservait de vivre à sa guise, de ne croire à rien et de laisser dormir d'ennuyeux problèmes dont il était bien sûr, à l'heure dite, de se procurer la solution.

Avec une religion de seconde main, nous recevons plus ou moins une morale de seconde main, et ceci est une profonde déchéance. Qui renonce à gouverner sa pensée et sa vie renonce toujours un peu à écouter sa conscience. Le moins qui nous puisse arriver, c'est qu'à force de nous laisser diriger, nous perdions la force de nous diriger nous-mêmes; n'ayant que des convictions d'emprunt, le jour où, par malheur, nous serons forcés de penser pour notre propre compte, nous ne saurons comment nous y prendre; si le guide nous manque, nous demeurerons éperdus.

L'Évangile, qui nous veut libres et forts, ne nous demande nulle part une renonciation de ce genre. Il nous prend par la main, il nous amène en présence de Dieu et de sa parole. Il ne nous y laisse pas seuls, sans doute, mais c'est un conseiller divin qu'il nous donne pour pénétrer une révélation divine : Dieu accorde le Saint-Esprit « à ceux qui le demandent. »

Ainsi se forment des âmes indépendantes, capables de chercher, de lutter et d'agir. Ne dépendre de personne que de Dieu, porter la responsabilité de sa conviction et de sa vie, n'obéir qu'aux maîtres légitimes, à la Révélation et la conscience, tel est le vaillant ré-

gime où nous met l'Évangile. La liberté de penser est à la base des autres libertés; le seul homme libre est celui qui dispose de sa pensée et conserve le gouvernement de soi.

CINQUIEME PARTIE

DE L'AFFRANCHISSEMENT

SOCIAL

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGALITÉ

La grande égalité est dans le christianisme, comme la grande liberté et comme la grande morale. Aucune caste, aucun privilége de naissance ou de science, la bonne nouvelle annoncée aux pauvres, toute âme d'homme rachetée au même prix, appelée aux mêmes priviléges, mise en possession des mêmes trésors, pénétrant aussi loin dans le Saint des saints, s'adressant d'aussi près au Père commun, voilà cette égalité selon Christ. Sa parole est offerte à tous, accessible à tous : le Saint-Esprit vient en aide à tous. Tous sont perdus : tous seront sauvés, s'ils acceptent le salut.

Il est une autre égalité que l'Évangile ne proclame pas : c'est l'égalité sociale. Doctrine de fraternité, il n'est pas, tant s'en faut, une doctrine de nivellement. Je suis socialement au-dessus de tel homme et au-dessous de tel autre. Jouerons-nous la comédie (plus triste que gaie, vous pouvez m'en croire) de l'égalité factice ? La religion de vérité ne saurait nous enseigner ce mensonge ; elle ne supprime ni la force, ni la santé, ni les dons intellectuels, ni la beauté, ni la richesse, ni l'éducation, ni la science, ni le comme-il-faut, ni l'illustration du nom ; elle fait mieux, elle supprime du même coup l'orgueil et la jalousie. Les inégalités sociales n'altèrent en rien l'égalité chrétienne ; les forts et les faibles, les savants et les ignorants, les beaux et les laids, les riches et les pauvres se sentent fils du même père et appelés au même ciel. La fraternité, ce nom chrétien de l'égalité, est d'autant plus belle qu'elle ne force rien, ne fausse rien et ne fait appel qu'aux sentiments libres du cœur.

Voyez les sacrifices volontaires qu'accomplit à sa première heure une des Églises apostoliques. On nous a parlé, avec enthousiasme vraiment, du *communisme de Jérusalem !* Grâce à Dieu, il n'y a rien eu de semblable. En présence d'une œuvre immense à fonder, les frères de Jérusalem ont donné beaucoup, plusieurs ont tout donné ; mais aucun n'a été contraint, même moralement ; ceux qui ont gardé leurs biens sont demeurés membres de l'Église [1], et, loin de faire loi ailleurs, le prétendu communisme est démenti à chaque instant

1. *Actes,* IV, 35, 36 et 37 ; V, 4 ; XIII, 12 ; XXI, 8.

par les lettres que les apôtres adressent en divers lieux [1].

J'en dirai autant des Agapes ; tous ceux qui s'efforcent d'en faire un acte d'égalité sociale oublient qu'elles étaient un acte de fraternité religieuse. C'étaient des repas où l'on communiait et qui reproduisaient ainsi le souper où la Cène fut instituée. La première épître aux Corinthiens ne laisse subsister aucun doute sur ce point. Relisez le chapitre XI : « Quand vous vous assemblez de cette manière, ce n'est pas manger la cène du Seigneur; car, lorsqu'il s'agit de prendre le repas, chacun prend par avance son souper particulier, en sorte que l'un a faim et l'autre fait bonne chère. N'avez-vous pas des maisons pour manger et pour boire? ou méprisez-vous l'Église de Dieu? »

Impossible de parler plus net ; s'il s'agit de manger et de boire, vous avez vos maisons; s'il s'agit « d'annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, » maintenez la précieuse et douce égalité de tous les frères. — Pourquoi ceux qui ont découvert un nivellement social dans les agapes primitives ne le découvrent-ils pas aujourd'hui dans ces soirées religieuses que les chrétiens de Londres offrent quelquefois aux pauvres gens qu'ils évangélisent? Les rangs s'y confondent; on y prend du thé ensemble; mais aussi on y prie, on y chante les louanges de Dieu, et personne ne peut s'étonner que les distinctions s'y effacent comme à l'église.

1. Il suffira de citer, I *Timothée*, VI, 17 à 19 : « Recommande aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux, de ne point mettre leur confiance dans l'instabilité des richesses ; » et ce qui suit.—Du devoir de mettre tout en commun, pas un mot. Le christianisme socialiste n'était pas encore inventé.

Pour que la liberté des relations entre les diverses classes subsiste, il importe de maintenir leur vérité. Ce qui est faux n'est jamais bon : la fausse égalité ne produit que de la gêne, des froissements, de l'irritation; elle amène la guerre et non la paix. Dans la crise démocratique que nous traversons et que doit marquer, espérons-le, l'heureux avénement de la classe ouvrière, le succès dépend d'une seule chose. S'adressera-t-on à la fausse égalité ou à la vraie, au socialisme ou à l'Évangile?

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ ANTIQUE SE TRANSFORME

Les vieilles inégalités païennes ne pouvaient subsister longtemps en présence de l'égalité proclamée par l'Évangile. S'il est une institution sur laquelle s'appuie, on peut le dire, l'antiquité tout entière, c'est assurément l'esclavage. Les libertés politiques de la Grèce et de Rome avaient pour condition première une servitude. Sans la classe immense des hommes et des femmes qui ne possédaient ni leur corps, ni leur âme, ni leur famille, dont on disposait sans scrupule pour le lucre ou pour le vice, ces sociétés célèbres n'auraient pas vécu un jour.

Qu'a fait l'Évangile? S'adressant aux âmes sans s'occuper jamais des institutions, scrupuleusement enfermé dans son domaine, il y a accompli avec une puissance incomparable son œuvre d'affranchissement. Il ne pouvait faire un pas sans briser quelqu'un des appuis de l'esclavage; il ne pouvait prononcer une parole sans flétrir quelqu'une de ses infamies. — Il parle du Sauveur; les esclaves ont donc un sauveur comme les maîtres. Il parle du prix des âmes; les esclaves ont donc une âme. Il parle de la famille; les esclaves ont

donc une famille. Il parle de la fraternité; les esclaves sont donc des frères. Est-ce qu'on vend son frère!

Ainsi, sans provoquer la moindre révolte, en ne cessant pas au contraire de recommander la soumission, le grand révolutionnaire poursuit sa tâche; l'Évangile change les mœurs et par conséquent les lois. Lisez l'épître à Philémon; Paul lui renvoie Onésyme, son esclave fugitif : « Peut-être n'a-t-il été séparé de toi pour un temps, lui écrit-il, qu'afin que tu le recouvres pour toujours, non plus comme un esclave, mais comme étant au-dessus d'un esclave, comme un frère bien-aimé. »

Le jour où l'esclave devient un frère, l'histoire du monde antique se ferme et nous sentons venir les temps nouveaux.

Pourquoi les temps nouveaux ont-ils été retardés dans leur marche? Pourquoi l'esclavage a-t-il ressuscité sous une forme nouvelle et non moins odieuse? Comment se fait-il que cette infamie, qui achève de mourir maintenant, ait vécu jusqu'au dix-neuvième siècle? Ceci est la question qui se pose pour toutes les libertés et pour tous les progrès. A cette question on peut répondre par une autre : Pourquoi le pur Évangile des apôtres s'est-il si promptement effacé? La réaction païenne que nous avons signalée n'explique que trop l'arrêt subit et prolongé dont on s'étonne. L'Évangile libérateur, c'est l'Évangile des apôtres.

Le réveil religieux de notre temps a beaucoup plus d'importance qu'on ne le croit en général. Quand je n'en aurais pas pour preuves les missions qu'il a fondées, les œuvres charitables qu'il multiplie, les Églises libres qu'il crée, la séparation du temporel et du spiri-

tuel qu'il réalise en dépit de tout, je reconnaîtrais sa puissance à la secousse victorieuse qui partout vient de briser les fers des esclaves.

Remarquez que les pays musulmans restent en arrière des pays chrétiens, que parmi les pays chrétiens ce sont les plus chrétiens qui agissent les premiers, et que dans ces pays c'est l'élite chrétienne qui marche en tête du mouvement. On sait d'où est partie cette abolition anglaise de la traite et de l'esclavage qui a été le grand exemple et le grand signal.

Une autre application du principe d'égalité mérite d'être signalée auprès de celle-là. Nous avons constaté ce qu'était la situation des femmes non-seulement en Asie, mais chez les Grecs et chez les Romains [1]. Ici la polygamie, là le divorce avaient abaissé les niveaux; rien d'ailleurs ne pouvait tenir lieu de cette dignité suprême que confèrent l'amour du Père céleste, le rachat par le sang du Fils éternel, le prix infini de l'âme, la foi personnelle, les rapports directs de chaque cœur avec Dieu. L'Évangile vient, et la femme s'élève bientôt du rang indigne que lui assignait le droit romain jusqu'à sa situation légitime. L'homme apprend à respecter cette compagne qui est une sœur; la mère de famille a sa place à côté du *paterfamilias*.

Je n'insiste pas sur la portée d'un tel changement; il touche à tout : aux affections, aux droits, aux devoirs,

1. Je parle du fait général, non des exceptions. Le lecteur a vu du reste si j'ai hésité à manifester l'admiration que m'inspirent les nobles matrones de Rome et les héroïnes parfois idéales des poëtes grecs.

à la famille et à la société. Le contact des barbares entra sans doute pour quelque chose dans cette transformation providentielle, les lois germaniques aidèrent à améliorer les lois romaines; néanmoins l'impulsion décisive ne cessa de venir du christianisme.

Beaucoup d'autres progrès, qu'il contenait en germe, sont restés ensevelis pendant des siècles sous les réactions victorieuses du principe païen. La liberté politique, en particulier, s'est dégagée bien lentement. Le moment n'est pas venu d'étudier en détail ce mystérieux travail des siècles, de signaler les obstacles et les secours, de suivre dans leurs rapports intimes les idées et les institutions.

Ce que nous pouvons entrevoir dès à présent, c'est que toutes les vérités se tiennent, que toutes les bonnes causes sont solidaires, et que plus nous étudierons le grand problème de la liberté, plus se dévoilera à nos yeux dans sa beauté le côté humain et libéral de l'Évangile.

CHAPITRE III

RÉFLEXIONS SUR CE QUI PRÉCÈDE

Notre revue est terminée; nous avons interrogé les civilisations païennes, et vis-à-vis d'elles nous avons placé la doctrine de Jésus-Christ [1]. Entre ces servitudes et cette liberté le contraste est tel, qu'il contient à lui seul la réfutation péremptoire de ceux qui, pour se

1. On s'étonnera peut-être de ce que, présentant l'énumération des libertés que renferme l'Évangile, j'ai omis la liberté humaine et la liberté divine. — Elles éclatent l'une et l'autre d'une si éblouissante façon à chaque page de l'Écriture, que je me serais reproché de démontrer l'évidence en essayant de les prouver ici. C'est au point de vue philosophique que les problèmes du libre arbitre et de la liberté en Dieu se posent sérieusement; aussi le retrouverons-nous dans notre prochaine partie.

Autre remarque. — J'ai consulté le Nouveau Testament tel qu'il est, sans débattre sa vérité dogmatique, sans examiner l'authenticité des écrits qui le composent, sans m'occuper non plus de savoir comment l'inspiration s'est conciliée avec la liberté et l'individualité persistantes des auteurs sacrés. En d'autres termes, j'ai pris le fait chrétien, l'événement qui s'est passé au commencement de notre ère, les doctrines qui ont fait invasion alors, la révolution qui s'est incontestablement accomplie. Laissant la théologie et me renfermant dans l'histoire, j'ai mis tout uniment la religion nouvelle en face des civilisations antiques.

débarrasser du christianisme, essayent de changer notre révélation en une continuation.

Une continuation! Et de quoi? — Des panthéismes qui niaient à la fois la personne divine et la personne humaine? Du dualisme persan qui plaçait en dehors de l'âme la lutte du bien et du mal, expliquant le péché par Ahriman ou par la matière et terminant tout par un coup de théâtre qui prend les méchants et en fait des saints? Des métempsycoses qui anéantissaient l'individu? De l'Olympe des Grecs? Du formalisme romain? Du principe païen peut-être et des religions territoriales?

Jésus-Christ a-t-il continué Platon? Ce tressaillement de la conscience qui est la gloire de Socrate, ce dévouement au vrai qui illumine sa noble mort, ces lueurs vacillantes sur Dieu et sur l'immortalité, tout cela est-il, je ne dis pas l'Évangile, mais un commencement de l'Évangile? L'immolation systématique de l'homme et de la famille à l'État établirait-elle une parenté spirituelle entre l'auteur de la *République* et les apôtres?

S'il suffisait de découvrir quelque part un certain nombre de beaux préceptes moraux pour trouver des ancêtres à la révélation chrétienne, je me charge de lui construire une généalogie qui remontera fort haut; nous avons rencontré de beaux préceptes chez les Indiens et chez les Chinois, chez les Persans et chez les Égyptiens, chez les Grecs et chez les Gaulois. Grâce à Dieu, la conscience humaine ne meurt jamais, et, quoi qu'on fasse, elle rend çà et là son témoignage. Reste à savoir si des passages isolés constituent une doctrine, s'il est permis d'écarter les énormités pour ne garder que trois ou quatre mots glanés à grand'-

peine, et si l'analogie de quelques maximes peut faire oublier l'opposition radicale des dogmes qui concernent Dieu et l'homme, le péché et le salut, la famille et la société, le temps et l'éternité.

L'Évangile continuant ce qui le précède! Autant vaudrait dire que la Révolution a continué l'ancien régime; et encore y a-t-il un fonds commun que l'ancienne France a transmis à la nouvelle, tandis que l'antiquité païenne n'a transmis quoi que ce soit au christianisme. Prenez les grandes questions, la chute, le relèvement, la grâce gratuite, la conversion, la sanctification, les mobiles de la vie régénérée, la foi personnelle, l'étroitesse de l'Évangile et sa largeur; prenez la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, sa divinité, son humanité, sa croix : ce ne sont pas des nouveautés seulement, ce sont des scandales. L'imagination n'inventerait pas une négation plus absolue de toutes les croyances et de toutes les tendances du monde païen.

Mais, nous dit-on, vous oubliez les efforts de la pensée grecque essayant de se fondre avec la pensée orientale; le christianisme, c'est l'Orient prenant possession de l'Occident; avouez que le rapprochement du panthéisme et de l'hellénisme, des ascètes et des penseurs, de la contemplation et de la morale, a bien pu produire l'Évangile, comme il a produit à divers moments la philosophie gréco-judaïque de Philon, la philosophie gréco-égyptienne d'Hermès Trismégiste, sans parler du gnosticisme.

Prenons de l'objection ce qu'elle a de plus plausible, Philon et les Alexandrins. Ils ont parlé d'un Verbe, d'un *Logos*, comme l'apôtre Jean! — Achevez donc et apprenez-nous que ce Verbe procède de Dieu par éma-

nation, qu'il n'y a point eu de création, que la matière est éternelle, qu'elle est la source du mal, que l'âme est tombée en s'unissant au corps, que nous sommes en plein dualisme. Nous sommes en plein fatalisme aussi : pas de trace de liberté; deux races existent sur la terre : les hommes de l'esprit qui sont voués au bien et les hommes de la chair qui sont d'en-bas et ne peuvent faire que le mal. M. de Pressensé, dans sa *Vie de Jésus*, a mis en lumière ces oppositions irréductibles entre Philon et l'Évangile. Philon nie le mal moral, et le point de départ de l'Évangile c'est le péché ; Philon ne veut pas de rédemption, et l'Évangile n'est que rédemption ; Philon déclare impossible l'union de la divinité avec la nature humaine, et « la Parole a été faite chair. »

Se trouvera-t-il quelqu'un pour soutenir que Jésus a continué le pharisaïsme? — Qui sait? Il ne faut désespérer de rien, et l'hypothèse des pharisiens n'est pas plus absurde que celle de Philon. Qu'objecter, en effet, à cette filiation nouvelle? Simplement que la lutte directe contre le pharisaïsme a été un des traits saillants de l'enseignement du Sauveur. Cette tendance juridique, cette casuistique remplaçant la morale, ces œuvres méritoires et réglementées, ces manuels du parfait dévot, cette jurisprudence du bien-vivre, ces questions de légalité étouffant les questions de conscience, ces minuties effaçant les grandes choses, cet automatisme chassant la vie, me trompé-je en pensant que tout cela est aux antipodes de l'Évangile?

Un mot dit tout : Jésus-Christ vient à l'époque précise où s'élabore le Talmud. Et qu'est-ce que le Talmud, sinon un entassement de traditions, d'observances et de formules, une collection de traités sur les

aliments, sur les purifications, sur les vœux, et le reste? Parmi les rabbins (je parle des meilleurs, de Hillel, si l'on veut) il n'en est aucun qui s'élève au-dessus du salut acquis par la connaissance de la loi. Quelle servitude faisaient peser sur les âmes ces scribes et ces docteurs qui traduisaient la religion en rites et l'obéissance en procédés! Vraie doctrine de mercenaires, qui n'a rien certes de commun avec la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Il est vrai qu'en dehors des deux écoles directement hostiles à l'Évangile, des pharisiens formalistes et des sadducéens matérialistes, la Judée avait, au temps de Jésus-Christ, des esséniens dont l'histoire a célébré les vertus. Mais quelle est leur doctrine? L'ascétisme juif, dont le livre apocryphe de la *Sagesse* a été l'expression la plus complète. Faire la guerre au corps, renoncer à la famille, rechercher l'isolement et le célibat, c'est prendre tout simplement le contre-pied de l'enseignement apostolique. Les esséniens en Palestine et les thérapeutes en Égypte abandonnaient leurs familles ou les mettaient en commun, habitaient de véritables couvents et se vouaient à la contemplation. Philon, qui décrit en détail les associations de thérapeutes dans son *Traité de la vie contemplative*, vante avec raison leurs incontestables vertus; mais voici ce qu'il vante avec encore plus d'enthousiasme :

« Dégagés désormais de tous les liens qui les retenaient, ils fuient sans regarder derrière eux, abandonnant frères, enfants, femmes, pères et mères, évitant même la rencontre de leurs anciennes connaissances, afin que rien ne puisse leur inspirer la tentation de retourner à la vie qu'ils ont délaissée. »

Ces cénobites du judaïsme, qui fuient le mariage, qui pratiquent l'abstinence, qui se nourrissent de pain et d'eau, qui se retirent au désert, qui n'admettent que des initiés et que leur costume autant que leur genre de vie sépare des autres hommes, me rappellent les ascètes de l'Inde et non pas, certes, les disciples de Jésus-Christ. La largeur chrétienne, la liberté chrétienne, la sainteté dans l'existence commune, ces traits éclatants du christianisme, ont dû paraître aussi horribles aux esséniens qu'aux pharisiens.

Je puis comprendre, ayant passé par là, qu'on mette en doute l'Évangile; ce que je ne puis comprendre, c'est qu'on veuille l'expliquer par les doctrines antérieures. — Ici, on a parlé du Logos; ailleurs, on a recommandé la charité ou l'humilité. Eh bien, quoi? L'Évangile serait-il l'Évangile, s'il nous enseignait deux ou trois dogmes et autant de préceptes? serait-il l'Évangile, s'il rassemblait en lui-même le recueil entier des vérités dogmatiques ou morales qui ont été entrevues avant lui? serait-il l'Évangile, sans la chute, sans l'expiation, sans la grâce, sans la grande morale, sans l'échelle dressée de la terre au ciel et dont celui qui monte n'aperçoit jamais l'extrémité? serait-il l'Évangile, sans ce feu secret qui met en jeu sa morale et qui fait qu'elle seule au monde n'est pas un mécanisme dépourvu de moteur? serait-il l'Évangile, enfin, sans Jésus-Christ, et la doctrine du Sauveur se conçoit-elle sans sa personne?

Loin d'être une continuation, l'Évangile est une répudiation du passé, une réaction, une révolution incomparable; la coupure qu'il opère est si profonde, que l'histoire des hommes recommence à nouveau et

que je défie un penseur sérieux, si prévenu soit-il contre le christianisme, de trouver au monde moderne un autre point de départ que Jésus-Christ.

Entendons-nous, je n'ai garde de nier les préparations providentielles. Une fatigue immense s'était emparée du vieux monde; les vieux rites s'en allaient pièce à pièce; sur les ruines de toutes les croyances, il n'en restait plus qu'une, la religion d'État; le paganisme se réduisait à n'être plus que le principe païen. A force d'entasser des dieux dans son panthéon, Rome avait achevé de discréditer les dieux, les augures ne se regardaient plus sans rire, les oracles se taisaient, les temples étaient déserts, un vide prodigieux s'était fait et la vérité seule pouvait le combler. Ajoutons que l'empire universel semble avoir été le précurseur de la religion universelle, et qu'en détruisant les nationalités les légions ont frayé le chemin de l'apostolat.

On peut croire ces choses, et je les crois, on peut même croire que la lassitude de l'erreur avait enfanté une soif de vérité, et ne pas admettre que l'Évangile ait continué les doctrines antérieures par cela seul qu'il a profité du dégoût qu'elles inspiraient. On s'est un peu moqué de nous, ne le croyez-vous pas? quand on nous a dit que les victoires du christianisme avaient été faciles, parce qu'il y avait, dans l'empire romain, des juiveries et des Syriens mystiques! Il ne faut répondre sérieusement qu'à ce qui est sérieux. La victoire naturelle, c'était celle d'une croyance en accord avec le cœur naturel; mais cet Évangile qui froisse tous nos instincts, qui nous dit tout ce que nous ne voulons pas entendre, que nous sommes pécheurs, que nous som-

mes perdus, que nous sommes sauvés par grâce, que nous sommes appelés à donner notre cœur et non des pratiques, à faire l'œuvre et non des œuvres, que la croix est le moyen du salut et que le supplicié de Golgotha est notre Dieu, cet Évangile-là n'a jamais eu et n'aura jamais de triomphe « naturel. »

Que se passe-t-il au premier siècle de notre ère? Au milieu de la fatigue et de l'attente préparatoires, quelles sont les doctrines qui prévalent? Ici je vois des néo-platoniciens, là je vois des esséniens et des thérapeutes; les tendances les plus relevées du temps vont à l'ascétisme, au monachisme, à l'extase, à tout ce que repousse l'Évangile. L'univers fatigué cherche un lieu de repos, et voici que l'Évangile lui apporte le train de guerre, la lutte du dedans et du dehors, la vie enfin avec ses grandeurs et ses misères, avec ses douleurs, ses joies et ses devoirs. L'univers cherche une servitude, et l'Évangile lui apporte la liberté.

Les lecteurs de Vinet n'ont pas oublié de quel air il repoussait certaines admirations qui s'adressent à l'Évangile comme au produit le plus admirable de l'histoire. Pourvu qu'il ne soit pas de Dieu, on est prêt à lui prodiguer les respects. — Rien ne l'a égalé, s'écrie-t-on; de la fournaise des idées en fusion à l'époque de Christ le métal a jailli, un noble métal, un bronze de Corinthe, une merveille!

Vinet avait raison de s'indigner. Si l'Évangile est un produit de l'histoire, de quel droit interdirait-on à l'histoire de produire un jour quelque chose de meilleur? Une autre fournaise peut s'allumer, d'autres idées peuvent entrer en fusion, un autre siècle peut

enfanter une autre doctrine ; je ne dis pas une autre religion, car le progrès consistera sans doute à fermer l'ère du surnaturel.

De quel air certains esprits considèrent Jésus, ce représentant du passé, devenu insuffisant pour le présent et surtout pour l'avenir ! On demande très-sérieusement à être délivré de ces vieilleries ; c'était bon pour le moyen âge, les temps modernes réclament autre chose, il faut donner mieux que cela à notre société laïque, savante et libre.

Il n'y a qu'un mot à répondre : Regardez, ces vieilleries brillent de l'éclat d'une impérissable jeunesse ; cette doctrine arriérée marche devant nous, et de loin nous fait signe de la suivre ; ce passé renferme tout l'avenir ; cette servitude est trop libérale pour nous.

Le dogme de la chute nous blesse ! Avons-nous trouvé une explication supérieure du problème de notre corruption ? — La rédemption nous scandalise ! Avons-nous découvert une conciliation plus belle de la justice et de l'amour ? — La sanctification et le jugement nous semblent de trop ! Admettons-nous par hasard l'identité du bien et du mal ?

Si le monde moderne est laïque, l'Évangile l'a été avant lui. Le monde moderne est sorti tout entier de l'Évangile ; il lui doit sa morale et ses libertés, il lui doit les idées dont il vit et qui lui servent à attaquer le christianisme. En fait de vieilleries, le prix infini des âmes, l'égalité des hommes, les droits de la vérité, la charité, la haine des hypocrisies, la destruction des formalismes, l'obéissance fondée sur l'amour, la transformation substituée aux mutilations, la main tendue à tous les développements, à tous les progrès, à toutes

les lumières, à toutes les causes généreuses, la grande morale enfin détrônant la casuistique, ne me semblent pas des choses que nous ayons dépassées.

Nous maintenons encore, si je ne me trompe, le principe païen des religions nationales (une vieillerie, pour le coup), et la foi individuelle a quelques leçons à nous donner. Nous reculons encore effarouchés devant une révolution proclamée il y a dix-huit siècles; nous hésitons à distinguer les deux domaines, à séparer l'Église de l'État. Je vois encore des esclaves à émanciper, des intolérances à supprimer, des familles à défendre contre le mariage après divorce ; je vois surtout des âmes à affranchir. Tant que nos servitudes morales subsisteront, nous aurons besoin, croyez-moi, de la doctrine de liberté.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

LIVRE PREMIER

Pages.

LA LIBERTÉ MORALE DANS L'ANTIQUITÉ 1

PREMIÈRE PARTIE. — *Une enquête historique*. 3

CHAPITRE I. — Qu'est-ce que la liberté?. . . . . *Ibid.*
— II. — Quelques idées à priori. 5
— III. — Nécessité d'une enquête historique. . . 14

DEUXIÈME PARTIE. — *De l'Orient*. 17

CHAPITRE I. — Des débuts de notre race en Orient. . . *Ibid.*
— II. — L'Inde. 23
— III. — Encore l'Inde 49
— IV. — La Chine. 77
— V. — La Perse 116
— VI. — L'Arabie, l'Assyrie et la Syrie. 136
— VII. — L'Égypte.. 152
— VIII. — Quelques mots sur la Judée. 167
— IX. — Conclusions sur l'Orient. 185

TROISIÈME PARTIE. — *De l'Occident*. 191

CHAPITRE I. — La Grèce. . . . . *Ibid.*
— II. — Rome. 241
— III. — La Gaule 292
— IV. — Les Germains et les Scandinaves. . . . 310
— V. — Le principe païen. 318

LIVRE SECOND

Pages.

LA GRANDE DOCTRINE DE LIBERTÉ. 331

PREMIÈRE PARTIE. — *Une date dans l'histoire*. 333

CHAPITRE I. — La défaite du principe païen. . . . . *Ibid.*
— II. — Les revanches du principe païen. 341

DEUXIÈME PARTIE. — *De l'affranchissement moral*. . . 349

CHAPITRE I. — Le relèvement de l'homme déchu. . . . *Ibid.*
— II. — La foi. 357
— III. — La sanctification. 360
— IV. — La liberté. 364
— V. — L'étroitesse de l'Évangile. 367
— VI. — La largeur de l'Évangile. 376
— VII. — La grande morale. 391
— VIII. — Le Dieu vivant 393
— IX. — Le Ciel. 396

TROISIÈME PARTIE. — *De l'affranchissement ecclésiastique*. 399

CHAPITRE I. — L'Église. . . . . *Ibid.*
— II. — Le clergé et le culte. 402

QUATRIÈME PARTIE. — *De l'affranchissement personnel*. 405

CHAPITRE I. — L'individu. . . . . *Ibid.*
— II. — Le libre examen. 407

CINQUIÈME PARTIE. — *De l'affranchissement social*. . . 413

CHAPITRE I. — L'égalité. . . . . *Ibid.*
— II. — La société antique se transforme. . . . 417
— III. — Réflexions sur ce qui précède. 421

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LA

LIBERTÉ MORALE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DU Cte AGÉNOR DE GASPARIN

Un grand peuple qui se relève. — *Les États-Unis en 1864.* 2me édition. Un vol. grand in-18..... 3 »

L'Amérique devant l'Europe. — *Principes et intérêts.* Un vol. in-8..... 6 »

Le Bonheur. 3me édition. 1 vol. grand in-18..... 3 »

La Famille, — *ses devoirs, ses joies et ses douleurs.* 5me édition. 2 vol. grand in-18..... 6 »

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LA
LIBERTÉ MORALE

PAR

LE C^TE AGÉNOR DE GASPARIN

TOME DEUXIÈME

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

LIVRE TROISIÈME

QUELQUES DOCTRINES

DE SERVITUDE

PREMIÈRE PARTIE

DE LA NÉGATION

EN MATIÈRE MORALE

CHAPITRE PREMIER

NÉGATION DE LA CONSCIENCE

La partie historique de notre travail est terminée ; notre voyage au travers du monde antique nous a conduits jusqu'à l'Évangile, c'est-à-dire jusqu'à la grande doctrine de liberté. Laissons maintenant le passé et occupons-nous de nous-mêmes. Où en est notre indépendance morale ? Quels obstacles rencontre-t-elle ? Quels secours faut-il lui apporter ? Et d'abord, n'avons-nous pas aujourd'hui nos doctrines de servitude ? Le principe libérateur n'est-il pas attaqué et compromis ? Telles sont les questions que je voudrais aborder.

Parmi les doctrines de servitude, la négation de la

conscience occupe le premier rang. Obéir à la conscience, accomplir le devoir, appartenir à la justice, voilà la liberté par excellence. Qui fait cela est maître chez lui. Qui a ce maître-là, la conscience, n'en a pas d'autres.

Mais nous avons les autres quand nous n'avons pas celui-là. Sans le devoir, l'indépendance morale s'évanouit ; il devient même impossible d'en concevoir l'idée. Comment comprendre l'indépendance morale, s'il n'y a pas de morale ? Et comment comprendre la morale, s'il n'y a pas de devoir, si le bien et le mal, le juste et l'injuste sont des imaginations fantastiques ne correspondant à rien de réel ? Otez la conscience, la lutte intérieure cesse, l'éducation personnelle s'interrompt, l'homme ne résiste à aucune tyrannie ; nous voilà tous courbés.

J'ose à peine me demander ce que serait une génération élevée dans cette conviction desséchante : il y a des plaisirs et des peines, il n'y a pas de devoirs ! — Ceux qui disent cela ne le croient qu'à moitié, parce qu'ils ont nécessairement commencé par croire toute autre chose et par respirer un tout autre air. Un reste de foi instinctive à la conscience les défend encore contre leur propre doctrine. Ceux que rien ne défendrait et qu'envahirait pleinement la théorie négative seraient tour à tour les pires des esclaves et les pires des tyrans.

La triste théorie dont je parle a été formulée par Montaigne. Écoutez-le : « Les lois de la conscience, que nous disons naître de la nature, naissent de la coutume. » Selon lui, les règles de la justice ne sont

« qu'une mer flottante d'opinions ; » aucune d'elles n'a « l'universalité d'approbation. »

L'illustre douteur a soin de confondre ici deux choses parfaitement distinctes, la nomenclature des devoirs et le sentiment du devoir. Ce que notre conscience affirme, le point sur lequel elle ne varie jamais (et ce point a une importance capitale), c'est qu'il y a un devoir. *Le bien oblige,* telle est l'inscription que rien n'efface ; sur ce fondement on peut bâtir.

Si imparfaites que soient les applications, à cause du péché qui me domine, du milieu où je suis plongé et des choses auxquelles j'ai été habitué dès l'enfance, je ne cesse de sentir que je suis tenu de faire ce qui est bon, qu'il ne se pose point là pour moi une question de jouissance, mais une question de devoir. Me voilà donc en face de l'immuable : il existe une loi morale ; le droit subsiste, quelles que soient les erreurs quant au fait ; à mesure qu'une vérité morale est éclairée en fait, elle crée une obligation en droit.

Obscurcie ou non, la conscience subsiste et elle a cela d'indestructible qu'elle s'affirme comme loi. Quand nous faisons ce qu'elle condamne, nous nous savons coupables ; ceci est une règle sans exception. Elle a pour nous un tel caractère d'évidence, que nous ne pouvons pas concevoir le monde moral reposant sur une autre base ; s'il y a des êtres moraux dans les planètes, ils sont certainement obligés par leur conscience, il y a pour eux une distinction du bien et du mal, il y a un devoir.

Le remords est à lui seul une démonstration irréfutable de la conscience. Il ne se confond pas avec la

crainte, ni avec la crainte des châtiments humains, ni même avec celle des châtiments divins. Je ne crois pas en Dieu, mon action est demeurée inconnue aux hommes, je n'ai pas même à redouter un blâme ; et pourtant je suis troublé jusqu'au fond du cœur, je suis malheureux, mécontent de moi ; noble malaise qui fait de moi une créature morale.

La conscience n'est pas un répertoire, elle est une loi : « Puisque les jugements moraux varient, a dit M. Ernest Naville, il y a des jugements moraux... Pour former des jugements moraux, même divers, il faut avoir une conscience. Ceux qui déterminent différemment l'idée du bien ont cette idée en commun. Or l'idée du bien n'est que l'expression même du sentiment du devoir. » Nos notions morales varient sous l'influence des habitudes et des préjugés, notre obligation morale ne varie pas. Ceux qui commettent en bonne conscience des crimes atroces cesseront de les commettre (en bonne conscience, du moins), le jour où une lumière plus pure brillera pour eux. Se sentir lié au bien, c'est énorme ; là est le sceau de notre origine. Qui nous ôterait cela, nous ôterait tout ce qui, malgré notre chute, fait notre grandeur. Lié au bien, je puis me tromper ; lié au bien, je puis me raidir et m'insurger ; toutefois, égaré ou non, révolté ou non, j'ai un maître, ses droits se rappellent à mon âme et la troublent ; quoi que je fasse, ma conscience demeure, elle ne m'apprend pas tout à la fois, elle ne dissipe mes erreurs de jugement que l'une après l'autre, mais si elle me pousse lentement, elle me pousse incessamment du même côté.

Que Montaigne ait ébranlé de son mieux les fondements de la certitude, qui sont ceux de la liberté ; que Locke avec sa *table rase* ait supprimé la voix divine en nous comme il supprimait les idées innées et ait nié le sens moral comme le sens intellectuel, la conscience comme la raison, je ne vois rien là qui m'étonne ; mais Pascal ! Quel que fût son pyrrhonisme, quelle que fût sa tendance fatale à bâtir la foi sur le doute et la nécessité de croire sur l'impossibilité de prouver, on souffre à voir une telle âme errer, en apparence du moins, sur une telle question. Qui ne connaît cet immortel blasphème ? « Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

Assurément Pascal nie moins la conscience qu'il n'en a l'air ; il est toutefois fâcheux d'en avoir l'air. L'unité morale du genre humain une fois brisée, à qui aller, si ce n'est à Épicure, qui nous apprend que le bien n'est que le plaisir et que le mal n'est que la souffrance ? Et puis, dans le domaine de la foi, comment ne pas descendre jusqu'à la passivité absolue ? Otez la conscience, Dieu ne peut plus nous convertir qu'en nous créant de nouveau ; il n'existe plus en nous de loi souveraine, d'anse indestructible par laquelle sa grâce puisse nous saisir ; notre libre arbitre n'a plus de rôle ; à vrai dire, l'homme a cessé d'exister.

Mais rassurons-nous, il existe. Un éternel témoignage s'élève au fond de notre âme. Le devoir est là ; nous sentons notre responsabilité, nous ne mettons pas

en doute celle des autres ; ceux mêmes qui contestent cela en théorie ne cessent de l'affirmer en pratique et savent fort bien articuler contre leur prochain des accusations et des reproches que la loi morale légitime seule. Depuis qu'il y a sur la terre des hommes qui réfléchissent, cette loi morale fait leur admiration. Quelles que soient les diversités et les erreurs de l'application, cette *obligation de bien faire,* uniformément gravée au fond des âmes, est la réfutation permanente de tous les systèmes athées : si Dieu se montre dans les magnificences de la création, il se montre avec plus d'évidence encore dans la conscience humaine. Écoutez les philosophes déistes du siècle dernier :

« Deux choses, disait Kant, remplissent l'âme d'une admiration et d'un respect sans cesse renaissants et qui s'accroissent à mesure que la pensée y revient plus souvent et s'y applique davantage : le ciel étoilé au-dessus de nous, la loi morale au dedans. »

Voltaire, à son tour, écrit une page souvent citée du *Dictionnaire philosophique :* « Je méditais cette nuit ; j'étais absorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne sait pas admirer. J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. » Puis, après avoir établi qu'il faut être aveugle pour ne pas adorer Dieu, Voltaire signale comme signe éclatant de sa présence l'universalité de la loi morale : « Si un animal pensant et sentant dans Sirius est né d'un père et d'une mère tendres qui aient été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour et de soins que nous en devons ici à nos parents. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indi-

gent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. Le cœur a partout les mêmes devoirs, sur les marches du trône de Dieu, s'il y a un trône, et au fond de l'abîme, s'il est un abîme. »

CHAPITRE II

NÉGATION DE LA VÉRITÉ

La négation de la vérité tient de près à la négation du devoir. Pour mieux dire, c'est la même négation sous deux formes différentes. Dieu a écrit quelque chose en nous; loi morale et loi intellectuelle, obligation de faire le bien et obligation d'obéir au vrai, voilà deux règles fondamentales, indestructibles, impersonnelles, qui sont en nous et ne dépendent pas de nous, qui gouvernent les jugements de notre raison comme ceux de notre conscience et posent les principes infaillibles dont l'application seule peut être faussée par nos ignorances ou par nos vices.

Les grands événements sont ceux qui s'accomplissent dans le monde de la pensée. Les servitudes qui se produisent au dehors ont toujours commencé au dedans; si les âmes perdent leur fierté, si les caractères s'effacent, si les niveaux s'abaissent, si les sociétés se courbent sous le joug, soyez sûrs que l'homme a ébranlé une des colonnes sur lesquelles la liberté morale s'appuie, la foi au devoir ou la foi à la vérité.

Il est des gens qui parlent de libéralisme et qui se moquent en même temps des principes, c'est-à-dire

des droits absolus de la vérité. Pauvres libéraux que ceux-là ! Ils n'oublient que ceci : la vérité a charge de mettre la liberté sur la terre ; qui n'est pas esclave de la vérité, ne sera jamais un homme libre.

On peut méconnaître certaines vérités sans cesser d'être un homme libre ; mais quiconque méconnaît *la vérité,* quiconque ne sent pas que toute vérité, quelle qu'elle soit, grande ou petite, agréable ou fâcheuse, est sa souveraine par cela seul qu'elle est la vérité, ne saurait se tenir debout, tête haute, en présence des événements. Vis-à-vis des faits il nous faut l'appui des principes ; vis-à-vis du succès il nous faut l'appui du droit ; vis-à-vis de la force il nous faut l'appui de la vérité.

Il est des hommes, Milton l'a dit, qui font de la vérité leur mensonge, parce qu'ils y croient comme on croit au mensonge, sur la foi d'autrui, par hasard de naissance, par habitude, par intérêt ou par nonchalance d'esprit. Nul n'est plus éloigné de la vérité que ces adhérents de la vérité ; tel autre, qui doute ou qui nie, en est bien plus près. Celui-ci du moins n'a pas pour préoccupation dominante d'éviter les responsabilités et les fatigues, de sortir d'embarras, de régler une fois pour toutes une affaire ennuyeuse et passablement indifférente. Il n'achètera jamais son repos au prix d'une abdication, il considère le vrai comme une chose trop sainte pour en agir légèrement avec lui. Ici celui qui rejette respecte bien plus le vrai que celui qui accepte.

C'est par ses droits sur nous que la vérité nous rend libres ; c'est par là qu'elle nous rend forts. La vérité, quand nous la recevons en souveraine, devient un

défenseur qui nous garde. Elle nous sauve des calculs où s'amoindrissent et se perdent les âmes qui ne sont pas amoureuses du vrai. Hélas, il y en a de telles. Il y a des habiles qui dédaignent les principes et pèsent les conséquences au trébuchet. Il y a des moyenneurs dont la seule règle est de retrancher quelque chose à chaque doctrine (ce quelque chose qui est tout), de ne se mêler ni aux gens qui sont à gauche ni aux gens qui sont à droite, de marcher au milieu, dans le ruisseau.

Il y a aussi les délicats de profession, les imitateurs de la froide sagesse antique; sans compter les subtils, qui courent après les nuances et ont en mépris les couleurs, ceux que Rabelais appelait « abstracteurs de quintessence, » qui se croiraient perdus s'il leur arrivait d'admettre carrément ou de repousser carrément quoi que ce soit, ou de conformer leur vie à leur conviction et d'imiter le grossier vulgaire qui s'imagine que la vérité est bonne à répandre, que l'erreur est bonne à combattre et qu'il est odieux de conserver les pratiques quand on a rejeté les croyances.

Ce qui est pour ceux-ci affaire d'atticisme et de bon goût est pour beaucoup d'autres, ai-je besoin de le dire? affaire d'indifférence totale. Mais il importe assez peu; pour tous, le grand principe est qu'il n'existe pas de principes, la grande vérité est qu'il n'existe pas de vérités exclusives; ils ne sont absolus que contre l'absolu. L'absolu, voilà l'ennemi. — Quoi! les vérités relatives et provisoires ne vous suffisent pas! Quoi! il vous faut de ces vérités absolues et brutales dont le contraire se nomme l'erreur! Êtes-vous infaillibles? L'esprit de votre voisin ne vaut-il pas le vôtre? De quel droit déclarez-vous qu'il se trompe et que vous avez raison?

Suspendez votre jugement; mitigez vos certitudes; comprenez que Dieu, en nous refusant l'évidence, nous a interdit l'affirmation ! Croyez, mais avec un peut-être ! Croyez, mais en n'oubliant jamais que rien n'est sûr !

En d'autres termes, croyez, mais doutez. — Bien des gens s'en tiennent là. Qu'y a-t-il de plus commode que cet état d'un esprit qui renonce à l'absolu et qui se résigne une fois pour toutes aux demi-convictions? Il n'a plus à défendre ou à attaquer quoi que ce soit; il est accommodant; il est prêt à négocier des compromis; les plus odieuses des transactions, celles qui ont la vérité pour objet, ne le scandalisent nullement. Son mot est celui de Sosie :

Messieurs, ami de tout le monde.

Il est vrai que, comme Sosie, il avance à tâtons dans la nuit, craignant les mauvaises rencontres et muni d'une lanterne qui l'éclaire assez mal. Ah ! ce n'est pas ainsi que nous créerons la race des forts, des libres, des vaillants. Qui renonce à l'absolu renonce à la liberté. Quand nous en sommes venus à ne plus croire aux vérités exclusives, nous ne sommes pas loin de nous perdre dans la foule, de donner charge de nous au nombre, aux traditions nationales ou aux usages reçus. Alors nous cessons de gouverner nos croyances. Alors le pli de la servitude morale se prend. Désormais on cédera volontiers à la tentation de vénérer les faits accomplis et de mettre le commode au-dessus du vrai.

J'ai considéré avec attention les âmes fières, celles de l'antiquité et celles du monde chrétien; j'ai cherché le

secret de ces résistances généreuses qui brisent l'uniformité de certains siècles; voici ce que j'ai trouvé : Ceux qui se sont redressés sont ceux qui ont cru, qui ont eu des principes et n'ont pas vécu à l'aventure. Aucun d'eux n'a été le serviteur des faits; aucun d'eux n'a déserté le drapeau de l'absolu. Hommes absurdes, idéologues, chercheurs du vrai et non de l'utile, ils ont asservi leur âme à leur conviction, et il est advenu qu'ainsi ils ne l'ont pas asservie à autre chose.

Pénétrons jusqu'au centre de la bataille. Les tendances matérialistes, les systèmes sensualistes tout au moins, nous ont à tel point envahis, que nous sommes souvent à notre insu disciples de Locke et de Condillac. Sans dire peut-être avec Cabanis que le cerveau fait organiquement la sécrétion de la pensée, nous sommes disposés à voir dans l'âme humaine cette table rase où Dieu n'a mis quoi que ce soit, cette statue que la sensation seule est chargée d'animer.

Prenons-y garde, les doctrines qui se répandent aujourd'hui sont celles qui déclarent qu'il n'y a rien d'inné en nous. Non-seulement nous n'avons pas d'idées toutes formées, ce que j'admets volontiers, mais nous n'avons pas de loi intérieure en vertu de laquelle doivent se former les idées universelles et nécessaires. Si nos conceptions intuitives sont une illusion, si tout est dû aux résultats de l'observation ou aux notions transmises par héritage, une conclusion terrible s'impose : Rien n'est certain d'une certitude absolue, rien ne vient de Dieu. Dès lors l'empire du vrai chancelle et toutes les assises de la liberté sont ébranlées.

Remarquez que, bon gré mal gré, nous retrouvons ici le problème de tout à l'heure, la conscience[1]. Avec la table rase, toute inscription divine s'efface, la loi morale aussi bien que la raison. Kant a tenté l'impossible lorsque, oubliant l'unité de l'homme et s'efforçant de le couper en deux, il a voulu maintenir les idées innées en matière de devoir, tandis qu'il les rejetait en matière de vérité. Le vrai importe-t-il moins que le bon? Le vrai et le bon sont-ils réellement distincts ? Les règles de la pensée sont-elles moins innées, moins intuitives, moins nécessaires, moins universelles que celles de la conduite ? S'il est impossible d'admettre qu'il y ait une terre dans l'immensité des mondes où des êtres moraux ne se sentent pas obligés envers le bien, est-il possible d'en imaginer une où des êtres intelligents ne se sentent pas obligés envers le vrai ? Si l'univers n'a pas un coin où l'ingratitude devienne une vertu, il n'a pas un coin non plus où les trois angles d'un triangle cessent d'être égaux à deux angles droits.

La règle du vrai est écrite au fond de nos âmes comme la règle du bon. Nous pouvons déraisonner sans doute en dialectique comme en morale, nous pouvons fausser les applications de la loi divine qui est en nous ; nous ne pouvons fausser ou supprimer la loi elle-même. Kant se bornait à démontrer l'impératif catégorique ; M. Cousin, allant plus loin, met en lumière l'impersonnalité, c'est-à-dire la divinité de la raison. — J'essaye d'ébranler l'impératif caté-

1. Le lecteur a vu que j'emploie ce mot conscience au sens populaire et simple. Dans un livre comme celui-ci, il faut parler la langue de tout le monde.

gorique et je n'y parviens pas ; avec quoi créerai-je le devoir ? Avec mon intérêt bien entendu ? Avec l'utilité générale ? Avec les lois positives ? Avec des sensations et des observations multipliées ? Non, je sens en moi, je reconnais à mes remords quelque chose d'antérieur et de supérieur, qui s'impose et ne se démontre pas ; on ne démontre pas le devoir.

Démontre-t-on davantage la raison ? L'évidence intellectuelle n'est-elle pas à la base de tout ? Sans les notions *à priori,* où en serions-nous ? Sans la notion d'être, par exemple, quelle science expérimentale pourrait se fonder ? Avant le raisonnement il y a la raison ; avant l'observation il y a les lois éternelles de l'esprit. Ces lois ne varient point d'une personne à l'autre, elles ne sont la propriété individuelle de personne, elles constituent une des conditions nécessaires de notre existence. — « La raison, écrit M. Cousin, est en quelque sorte le pont jeté entre la psychologie et l'ontologie, entre la conscience et l'être ; elle pose à la fois sur l'une et sur l'autre ; elle descend de Dieu et s'incline vers l'homme ; elle apparaît à la conscience comme un hôte qui lui apporte des nouvelles d'un monde inconnu dont il lui donne à la fois et l'idée et le besoin. Si la raison était toute personnelle, elle serait de nulle valeur et sans aucune autorité hors du sujet et du moi individuel. La raison est donc, à la lettre, une révélation, une révélation nécessaire et universelle, qui n'a manqué à aucun homme... »

De Platon à Bossuet[1], presque tous les grands esprits

1. Descartes, qui a tant fait pour la doctrine des idées innées, a singulièrement compromis sa thèse en attribuant à Dieu la liberté

avaient pensé cela. Par malheur, Kant est venu essayer sa fatale distinction, renfermant les règles de la raison dans les limites de la pensée individuelle, et ne rétablissant ensuite à titre de lois suprêmes et absolues que les seules règles du devoir. Depuis Kant, le scepticisme est à l'œuvre.

Restaurons la royauté du vrai auprès de celle du bon; mais écartons ce qu'a souvent eu d'excessif la théorie des idées innées. La conscience et la raison sont des lois et non des recueils; nous possédons la notion innée de devoir et non une nomenclature de devoirs; nous possédons la notion innée de vérité et non une série de vérités toutes formulées. La règle est en nous, non l'application; ni l'idée du Dieu vivant, par exemple, ni l'idée de l'immortalité personnelle ne sont innées, pas plus qu'elles ne sont universelles.

d'indifférence. Comme il peut changer à son gré les lois de la conscience et de la raison, comme le mensonge n'est préférable à la droiture que parce que Dieu le veut, comme deux et deux feraient cinq s'il le voulait, il en résulte que la vérité et le devoir sont dépourvus de toute valeur propre. Ajoutons cependant que les Cartésiens ont eu soin de corriger Descartes sur ce point-là.

CHAPITRE III

NÉGATION DU LIBRE ARBITRE

Nous venons de voir à quel point notre liberté est atteinte lorsque la loi intérieure perd à nos yeux son caractère absolu, lorsque nous ne croyons plus qu'à des devoirs contestables et à des vérités relatives; voyons maintenant ce qui se passe en nous lorsque notre libre arbitre est nié. Un mot suffira pour faire comprendre l'importance de cette question : La nécessité exclut la moralité, donc toute la morale est ici en jeu. Les crimes d'un fou ne sont pas punissables, par le seul motif que son libre arbitre lui fait défaut.

Le mal est un fait qu'il serait par trop difficile de contester; comment l'expliquerons-nous? La Bible, je l'ai déjà dit, nous apporte sa solution, la seule solution libérale que comporte un tel problème. En effet, ou le mal est un fruit de la nécessité, ou il est un fruit de la liberté. S'il est né de la nécessité, Dieu a fait des créatures mauvaises et il est auteur du mal. Si le mal est né de la liberté, Dieu a fait des créatures douées de libre arbitre, qui, mises en demeure de se déterminer, ont choisi la désobéissance et ont quitté le bon chemin.

Mais Dieu aurait pu créer des mécanismes à bonnes œuvres ! — Sans doute. Il eût pu supprimer le monde moral en supprimant les responsabilités. Est-il bien difficile de comprendre qu'il ne l'ait pas voulu, et de réfuter avec Rousseau, au nom du véritable optimisme, les railleries dirigées contre l'optimisme par la légèreté de Voltaire ? Le poëme sur le tremblement de terre de Lisbonne prouve que le mal et la souffrance sont ici-bas ; la belle découverte ! Reste à savoir s'il ne valait pas mieux créer des êtres libres que de ne créer que des esclaves et d'éviter ainsi toutes les chances de révolte.

En dehors de Dieu, dont la nature demeurera toujours un insondable mystère, nous ne saurions concevoir de créatures incapables de mal que celles qui n'ont pas de libre arbitre, et celles qui ayant usé de leur libre arbitre pour choisir le bien lui ont donné leur cœur et sont devenues pour toujours ses esclaves volontaires. Quant à celles qui seraient revêtues d'une perfection morale non acquise et non choisie, l'instinct invincible qui les pousserait au bien aurait tout simplement le caractère d'une nécessité. L'homme ou l'ange créés sur ce modèle et pratiquant le bien en vertu d'une loi irrésistible, n'auraient pas dépassé l'abeille fabriquant son miel ; que dis-je ? ils n'auraient pas dépassé le loup dévorant sa proie, car le loup qui dévore et l'abeille qui butine ont exactement la même valeur morale.

La liberté seule constitue la moralité ; la liberté fait notre prééminence sur les animaux ; la liberté nous rend supérieurs au monde qui nous écrase ; la liberté est l'image de Dieu en nous. « Il créa l'homme à son

image et à sa ressemblance, » dit l'Écriture ; en d'autres termes, Dieu l'appela à la vie morale, le rendit capable du bien. On n'en est pas capable sans la liberté.

« Dieu n'a pas créé le mal, dit avec beaucoup de raison M. Ernest Naville ; il a créé la liberté, qui est un bien. » Elle est tellement un bien, que cette marque de notre noblesse originaire ne se montre en plein chez nous qu'après l'enfance. Chez le petit enfant, l'animal domine, il est assujetti aux instincts ; plus tard et à mesure que l'homme moral se forme, la liberté apparaît.

Qu'on ne m'accuse pas de sortir du plan que je me suis tracé. Si je rappelle ici encore les grandes solutions bibliques, c'est qu'elles sont les grandes solutions libérales ; je n'invoque pas une autorité qui n'existe que pour les chrétiens, je constate l'accord qui éclate partout entre la liberté et l'Évangile. Que l'Évangile nous dise précisément ce que nous dit l'étude de nous-mêmes, que la psychologie et le christianisme s'élèvent à la fois contre les doctrines de nécessité, qu'ils fondent à l'envi l'un de l'autre l'indépendance morale, c'est un simple fait que je signale. Chacun sera libre d'en tirer ses conclusions.

Oui, l'observation psychologique nous révèle immédiatement le libre arbitre. Le libre arbitre ne se démontre pas ; tout homme en a la conscience, l'évidence en lui. « La liberté, dit Bossuet, est une évidence de sentiment. » Nous pouvons la nier, nous agissons toujours comme des gens qui y croient ; nos lois la supposent, notre morale la suppose, nos remords la

supposent, nos luttes intérieures la supposent. De quel droit, si le libre arbitre n'existe pas, avons-nous un code pénal, des tribunaux et des prisons ? De quel droit estimons-nous celui-ci plutôt que celui-là ?

Le libre arbitre est prouvé par le fait de la délibération. Je ne délibérerais pas, si je ne me sentais libre de choisir entre plusieurs déterminations. Remarquez que je puis me déterminer et que je me détermine quelquefois contre mon intérêt, bien plus, contre mon instinct et contre mon goût.

Il n'y a pas de doute possible. Ceux qui doutent théoriquement du libre arbitre ne manquent jamais d'y croire pratiquement. Ils blâment, ils louent, ils excusent; le fou, le malade, l'enfant, ne leur semblent pas aussi coupables que l'homme fait et en possession de ses facultés. Enfin on serait tenté de refaire à leur usage la fameuse scène de Marphurius et de Sganarelle :

— Vous ne devez pas dire, je suis venu; mais, il me semble que je suis venu?
— Il me semble?
— Oui.
— Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.
— Ce n'est pas une conséquence.

Les coups de bâton donnent au sceptique de Molière une certitude subite, et les misères de la vie remplissent au besoin le même office vis-à-vis des Marphurius du libre arbitre. A la rencontre de cette injustice qu'on leur fait, ils affirment bel et bien la méchanceté de leurs ennemis. On ne rencontre plus de « il me semble » dans leurs discours. Ils ont bien en face d'eux des

hommes odieux, abominables, criminels, et par conséquent responsables.

Il n'y a pas de certitude plus certaine que celle du libre arbitre. Nous demanderions en vain aux sciences exactes, aux mathématiques ou à l'astronomie un théorème mieux démontré que celui-ci : je me détermine, je ne suis pas contraint.

Un second fait non moins certain et que l'observation psychologique constate en même temps que l'Écriture le révèle, c'est la corruption héréditaire dont nous souffrons tous. Je ne veux pas reprendre des questions déjà traitées, le péché, la chute et ses conséquences. Il importe seulement que je rappelle ici que l'espèce n'absorbe jamais l'individu, que la déchéance de l'espèce humaine ne supprime pas notre péché personnel, que l'hérédité n'abolit pas la spontanéité. Le mal règne en nous; mais Dieu vient à notre aide et notre libre arbitre demeure. Il n'est pas une de mes fautes que j'aie été forcé de commettre. Et la preuve, encore un coup, c'est que je m'en sens responsable ; la nécessité ôterait la responsabilité.

Le côté héréditaire de la chute ne saurait être nié sans doute, et ce serait une vue bien superficielle de la corruption humaine que celle qui ne remarquerait que les péchés isolés sans apercevoir les traces tragiques et partout visibles de la révolte collective. Ce nominalisme sans profondeur auquel on a opposé avec raison l'explication réaliste de notre misère[1], ne saurait satisfaire les esprits sérieux ; il ne rend pas compte des

1. Voir, en particulier, M. Charles Secrétan, *la Philosophie de la liberté*.

faits et chacun sent en soi autre chose que la conséquence de ses résolutions personnelles.

Oui, nous ne sommes pas seulement des individus, nous sommes aussi des membres d'un grand tout. Dieu, dans sa sagesse, a établi la solidarité, l'hérédité ; il ne s'est pas borné à créer les personnes, il a créé l'espèce ; il a voulu l'influence de l'homme sur l'homme, il a voulu la famille, il a voulu cette filiation mystérieuse, il a voulu ces mille liens qui nous unissent aux autres hommes. Et grâces lui en soient rendues ; que serait la vie, si chacun ne vivait que pour soi !

Mais en même temps Dieu n'a pas permis qu'aucun homme fût soumis au joug de la nécessité. Que des docteurs gnostiques ou manichéens aient inventé la séparation absolue des deux races, qu'ils aient supposé des hommes de ténèbres invinciblement attachés au mal, condamnés par le seul fait de leur origine à une servitude sans remède, la conscience n'a cessé de protester, de concert avec l'Évangile. La nécessité n'est nulle part ici-bas, car le remords est partout.

Le remords, ce témoin universel du libre arbitre, vous le trouverez dans les contrées mêmes que semblent dominer des lois fatales : au fond de l'Asie, au sein de l'immobilité orientale, sous l'action énervante de ces panthéismes qui semblent être là un fruit naturel de la terre et du climat, vous verrez des âmes vivantes, des notions de morale et de progrès, la douleur des fautes commises, le besoin de la délivrance. Jamais l'homme ne cesse de se sentir libre, car jamais il ne cesse de se sentir responsable.

Sans aller jusqu'aux bords du Gange, nous nous heurtons sans cesse chez nous, je l'avoue, à des situa-

tions qui semblent exclure le libre arbitre. Il est telle combinaison du tempérament, de l'éducation, des tendances transmises, des habitudes et des circonstances diverses, qui forment un si redoutable ensemble, que là-dessous nous imaginerions volontiers des âmes réduites à l'état passif. — Eh bien, cette passivité absolue, disons-le bien haut, n'existe pour personne ici-bas. Quelle que soit la part que Dieu dans sa justice fait assurément à ces circonstances atténuantes, quelle que soit la part que la justice humaine devrait leur faire, une responsabilité subsiste, nous le savons tous. Aucun homme ne traverse la vie sans avoir su que le mal est mal, sans avoir été en mesure de résister, sans avoir été appelé à choisir. Il n'y a pas un homme qui n'ait été sollicité au bien, qui n'ait pu, à un moment donné, se déterminer dans le sens de la justice, qui n'ait pu se repentir, implorer un pardon et un secours. L'œuvre obscure que l'Esprit divin accomplit de la sorte dans les bas-fonds de nos sociétés, surprendra quelque jour peut-être plus d'une âme superbe qui se savait gré de ses vertus et à laquelle aura manqué précisément ce qui fait la nouvelle créature, le tressaillement du vrai repentir.

Bien des choses, je ne l'ignore pas, ont été décidées sans nous. Nous n'avons pas été libres de ne pas naître à telle époque, dans tel pays, dans telle religion, dans telle famille, avec tel tempérament[1]; mais la vitalité indomptable de notre libre arbitre resplendit justement en ceci que les circonstances quelles qu'elles soient ne

1. Daniel Stern, dans son étude sur la liberté, a développé cette objection.

parviennent pas à le tuer. Sous les circonstances, j'aperçois toujours l'homme ; toujours, partout, en dépit des religions et des milieux, la conscience est là, la grâce est là, la possibilité de l'affranchissement est là. Dieu ne permet pas aux influences, si fortes soient-elles, de se transformer en nécessités. Et lui seul connaît les luttes secrètes, les victoires ignorées des hommes et d'autant plus merveilleuses, les aspirations, les soupirs, les humiliations, les relèvements, les actes de liberté enfin, accomplis par son secours dans ces tristes régions qui nous paraissent vouées à la servitude et à la mort.

A entendre certaines personnes, le libre arbitre aurait pour condition première l'absence complète de motifs. — Si nous avons des goûts, si nous succédons à des parents, si nous recevons une éducation, si nous vivons dans un milieu, si une action quelconque s'exerce sur nous, nous perdons notre libre arbitre ! En dehors de l'isolement absolu et de l'indifférence complète, il n'y a que servitude ! La conscience même supprime notre liberté, car elle crée un motif d'agir et elle risque de nous gêner par la préférence donnée au bien sur le mal ! — Voici les termes de l'alternative qu'on nous pose : ou le déterminisme, ou la liberté d'indifférence. Y a-t-il des motifs ? nous ne sommes plus libres mais déterminés. N'y a-t-il plus de motifs ? nous sommes libres mais indifférents.

Il faut repousser bien loin de pareilles doctrines. La servitude est au bout ; aux deux bouts, devrais-je dire. Le déterminisme est une servitude, la liberté d'indifférence en est une autre, et c'est peut-être la pire des

deux. Quel esclave que cet être qui appartient éternellement au pur caprice, qui ne peut ni aimer, car ce serait un motif, ni croire au bien, car ce serait un motif, ni détester le mal, car ce serait un motif, ni s'émouvoir dans un sens quelconque, car toute émotion serait un motif!

Quant au déterminisme, il repose sur une pétition de principe, ni plus ni moins. Il faut que l'on commence par lui accorder que les motifs déterminent invinciblement la volonté, que le plus fort motif l'emporte toujours, qu'à égalité parfaite de motifs nous en serions réduits à ne plus bouger et à mourir sur place comme l'âne de Buridan entre ses deux mesures d'avoine. Il est certain que, dans cette belle hypothèse, nous ne sommes plus que des machines; chacun de nos actes n'est plus qu'une résultante et l'on pourrait calculer d'avance nos déterminations d'après le poids des motifs de droite comparé à celui des motifs de gauche. Or, je le demande, les choses se passent-elles ainsi? Ne nous sentons-nous pas libres vis-à-vis de nos motifs? Et que signifieraient nos hésitations, nos luttes, nos retours en arrière, si le plus fort motif l'emportait nécessairement? La nécessité connaît-elle ces incertitudes? Ne va-t-elle pas droit devant elle, à la manière des boulets de canon? Les mécanismes n'obéissent-ils pas sur-le-champ et pleinement à l'impulsion dominante?

Non, je ne suis pas un mécanisme et mes résolutions ne sont pas des résultantes. Me voici en présence d'une tentation. Mon intérêt, ma passion, ma haine me poussent au mal, ma conscience cherche à m'arrêter : que vais-je faire? Obéirai-je comme un vil esclave à la force qui se trouvera supérieure? Ferai-je le mal ou le bien en

esclave ? Nullement. Mon libre arbitre est en jeu ; c'est bien moi, je le sens, qui prendrai la résolution ; je la prendrai, je ne la subirai pas. Le motif prépondérant ne sera autre que ma volonté. Je combattrai ma passion et peut-être ma conscience ; je serai angoissé ; je changerai deux ou trois fois de parti ; je me repentirai. En tous cas, je serai responsable et l'acte quel qu'il soit sera bien mon acte.

En vérité, s'il fallait en croire des doctrines qui n'ont que trop cours aujourd'hui et qui, sans se faire accepter carrément, contribuent plus qu'on ne l'imagine à endormir notre vigilance morale, nos déterminations ressembleraient trait pour trait aux mouvements de ces plantes qui, obéissant au plus fort motif (c'est le cas de le dire), vont chercher l'air et la lumière. Elles s'inclinent, elles s'allongent, elles se dirigent du côté où se trouvent leurs conditions d'existence ; vous les diriez douées d'intelligence et de volonté. L'homme du déterminisme est tout juste aussi libre que cela.

Je voudrais traiter avec plus de respect le second système, celui de la liberté d'indifférence. Des noms illustres le recommandent ; mais en dépit de Fénelon, de Bossuet et de Reid, je ne parviens pas à douter de ce qu'il y a de plus clair en moi. Vous voulez que je me détermine sans motifs ! Vous voulez donner l'indifférence pour base à ma liberté ! Eh bien, c'est plus fort que moi, je sens la présence des motifs et je sens aussi que je demeure libre vis-à-vis d'eux. Permettez-moi d'ajouter que, le jour où tout motif de préférence aurait disparu, je tomberais dans un état que vous pourrez appeler la liberté, mais que j'appellerai, moi, la mort.

J'en veux aux grands esprits qui recommandent des sottises. Ils n'y croient jamais qu'à demi pour leur propre compte et trouvent moyen d'échapper aux conséquences par trop absurdes ; ce qui n'empêche pas les théories d'aller leur chemin et de porter tous leurs fruits.

La négation du libre arbitre est partout aujourd'hui ; elle se trouve au fond des systèmes à la mode et incline toujours plus notre cœur vers cette servitude suprême, l'abandon du gouvernement de nous-mêmes, l'adoration des nécessités prétendues, la renonciation aux nobles luttes, l'acceptation de ces maîtres qui se nomment le tempérament, la fatalité historique, le développement irrésistible des idées, les circonstances, l'événement.

Qu'on ne s'étonne donc pas du prix que je mets à la doctrine du libre arbitre. Mais s'il importe de la maintenir, il n'importe pas moins de ne pas la fausser. Quelques mots encore sur ce point.

Quoique j'aie employé plus d'une fois en parlant du libre arbitre le mot plus connu et plus populaire de liberté, je dois avouer que la liberté n'est pas le libre arbitre. La première est un état, le second n'est qu'une faculté. J'ai beau posséder mon libre arbitre, je n'en suis pas moins privé de ma liberté, tant que je demeure esclave du péché, éloigné de Dieu qui m'a créé à son image. Aussi prisonnier dans le mal que l'aigle dans sa cage de fer, je suis incapable de déployer mes ailes et de voler vers le soleil, vers le ciel, vers le bien, de planer en pleine lumière selon ma nature.

Aussi longtemps que je suis hors d'état de suivre ma

nature, je ne saurais me dire libre. Je ne le redeviendrai vraiment que lorsque, répondant aux tendres appels de mon Dieu, je prononcerai en vertu de mon libre arbitre ce oui du cœur que je puis toujours refuser et que je refuserais jusqu'au bout si j'étais abandonné à mes seules forces.

La distinction entre le libre arbitre et la liberté est si profonde[1], que le libre arbitre s'effacera, on peut le dire, lorsque nous aurons conquis la liberté. Devenus alors les esclaves volontaires et joyeux de la justice, rentrés dans notre véritable nature, nous perdrons la liberté de mal faire ; le bien sera pour nous une habitude, un besoin, un maître bien-aimé, une loi chérie. Ainsi, le triomphe suprême de la liberté supprimera en quelque sorte le libre arbitre. Il subsistera sans doute, mais il s'exercera toujours dans le même sens. Serviteurs ardents de la justice, heureux sujets de la vérité, notre obéissance, sans cesser d'être libre, arrivera à être immuable. Autant qu'il est permis de comparer les créatures au Créateur, j'ose dire que nous ferons le bien comme Dieu le fait, avec la liberté la plus absolue, avec la détermination volontaire la plus irrévocable.

Cette impuissance de mal faire, qui n'eût été qu'une servitude si elle nous avait été imposée le jour de la création, sera la plus merveilleuse des libertés quand nous y parviendrons en vertu d'un acte qui n'est pas contraint. Entre des machines saintes et des saints il y a tout l'intervalle du monde moral.

1. M. de Bonald a beaucoup contribué à mettre cette distinction en lumière.

Est-ce à dire que nous opérions nous-mêmes notre relèvement et que le libre arbitre justifie l'orgueil? L'Évangile, on le sait, n'est pas de cet avis. Consultons encore sur un point aussi grave la grande doctrine de liberté.

Le libre arbitre de l'Évangile n'est pas celui de Pélage, qui niait et la chute et la rédemption et la prescience divine. Que nous enseignent les apôtres? Que la chute est profonde, que sans la rédemption nous serions perdus, que sans le Saint-Esprit nous rejetterions la rédemption, que ceux qui ne la rejettent pas n'ont pas à se glorifier, car ils ont tout reçu, l'œuvre extérieure qui expie leurs péchés et l'œuvre intérieure qui accepte le pardon.

La grâce absolument gratuite est dans l'Écriture; ce qui n'y est pas, c'est la grâce contraignante. Le libre arbitre demeure.

Maintenant, des deux manières de mutiler l'Écriture, du système de Pélage qui ôte la grâce ou du système d'Augustin qui ôte le libre arbitre, lequel porte l'atteinte la plus grave au christianisme? Le doute n'est pas possible. Comparez dans votre pensée Augustin et Pélage, Luther et Erasme, Jansénius et Molina; songez aux jansénistes illustres, à Saint-Cyran, à Arnaud, à Nicole, à Pascal; songez à la morale austère du calvinisme, aux nobles enfants qu'il a engendrés, aux Huguenots, aux Puritains, à ces hommes forts, à ces hommes libres. Lesquels, je répète la question, lesquels ont le mieux conservé les mâles enseignements de l'Évangile, ceux qui ont enseigné à tort la grâce contraignante ou ceux qui ont nié la grâce?

Les faits répondent: L'Évangile répondrait égale-

ment, s'il entrait dans notre plan de l'interroger en détail. Nous y verrions que, tout en condamnant l'une et l'autre erreur, il s'élève avant tout contre les doctrines qui atténuent le péché, qui font de la nouvelle naissance un perfectionnement et du salut une récompense conquise par nos mérites. Ces doctrines-là, qui parlent beaucoup d'indépendance, la ruinent dans ses bases mêmes. Comment deviendrai-je libre, si je ne commence pas par apprendre que je suis esclave? Comment secouerai-je mes chaînes, si je ne les sens pas? Comment les briserai-je, si je ne m'adresse pas à plus fort que moi?

Le calvinisme et le jansénisme conservent du moins la séve de l'Évangile. La chute est là; le Sauveur est là; la prière humble et ardente est là; la lutte contre le mal est là; les puissants besoins de sanctification sont là. Je ne m'étonne pas qu'à de telles écoles il se soit formé des âmes libres, fières vis-à-vis des persécuteurs et des tyrans. Ailleurs, on prônait la liberté, mais on ne la donnait pas. La liberté ne sortira jamais du demi-christianisme, ou de la morale accommodante, ou de cette dévotion aisée qui retranche notre déchéance et notre délivrance, la souveraineté de Dieu et la conversion. Pour devenir libre à l'égard des hommes, rien de tel que d'être soumis à l'égard de Dieu; pour devenir libre à l'égard du mal, rien de tel que d'être esclave de la justice.

Je tenais à dire ces choses et à prévenir ainsi tout malentendu. On sait maintenant ce que j'entends par le libre arbitre. Celui que je défends, c'est celui de l'Évangile, celui qui vit auprès de la grâce. Dans la pratique, leur conciliation est très-simple, car nous sen-

tons en nous ces trois choses, le péché, la grâce, la responsabilité; dans la théorie, le plus sage est peut-être d'imiter Bossuet, qui se déclarait content « pourvu qu'il tînt les deux bouts de la chaîne, » et qui consentait « à ne pas voir le milieu. »

Si je n'ajoutais encore quelques lignes, on m'accuserait peut-être d'avoir esquivé la partie la plus épineuse du problème. Comment le libre arbitre subsiste-t-il en face de la prescience divine, bien plus, de l'élection, de la prédestination ?

Je n'ai jamais compris l'objection au libre arbitre qui se formule ainsi : « Puisque mes actes sont prévus ils ne sont pas libres, car je ne saurais les modifier. » Mais pas du tout; modifiez-les, agissez librement ; Dieu a prévu vos modifications et votre liberté. Pour celui qui s'appelle l'Éternel, prévoir c'est voir ; l'homme qui me voit agir ne m'empêche pas d'agir avec liberté. Dieu, dont la prescience voit mes actes, ne gêne ou ne supprime par là ni une seule de mes habitudes, ni un seul de mes changements de conduite, ni une seule des manifestations de mon libre arbitre. Il me voit hésitant, il me voit changeant, il me voit libre. En quoi ce fait me place-t-il sous un joug de nécessité? Si Mme de Sévigné, racontant la mort de Turenne, parle de ce canon « chargé de toute éternité, » il n'en résulte pas que le canonnier n'ait pas pu tirer ailleurs et que Turenne ait été forcé de s'avancer dans la direction du boulet. Dieu a vu de toute éternité les actes parfaitement libres du canonnier et de Turenne.

Il en est de même pour l'élection. Lorsque le Dieu souverainement libre, souverainement juste et souve-

rainement bon élit un de ses rachetés, pourquoi voulez-vous qu'il se détermine sans motifs? Sa prescience a tout vu, les misères de cette âme, ses luttes intérieures, sa longue résistance, enfin le triomphe de la grâce, les premières prières, les recherches et les relèvements, les progrès entremêlés de reculs; la prescience divine a vu dans tous ses détails l'œuvre admirable d'une nouvelle naissance que le libre arbitre peut toujours empêcher mais dont il ne peut jamais se glorifier, car il n'y a rien là qui se rattache à un mérite de l'homme, le salut vient de Dieu et l'acceptation du salut vient aussi de Dieu.

La prédestination, à son tour, s'éclaire d'un jour très-vif, lorsqu'on veut bien ne pas oublier la prescience. Pourquoi supposer un choix arbitraire, un amour divin qui veut le salut des uns et ne veut pas de la même manière le salut des autres, des âmes converties bon gré mal gré et d'autres âmes dérobées à l'action (nécessaire en fait) de la grâce contraignante? La grâce contraignante n'est pas plus dans l'Évangile que la prédestination arbitraire. De la chaîne d'or que déroule le chapitre huitième de l'épître aux Romains on retranche un anneau, le premier, la préconnaissance. De quel droit? Le monde moral tout entier est suspendu à cet anneau-là. Lisez l'ensemble du passage :

« Nous savons que toutes choses coopèrent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté. Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a

aussi appelés. Et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés. Et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. »

Voilà bien la chaîne complète; la prédestination s'y rattache à la préconnaissance. L'apôtre Pierre ne tient pas un autre langage, lorsqu'au commencement de sa première épître il s'adresse à ceux qui sont « élus selon la prescience de Dieu le Père. »

CHAPITRE IV

NÉGATION DE LA LIBERTÉ DIVINE

Nous touchons ici aux plus hauts sommets de notre étude. A la liberté divine se relient toutes les libertés humaines. Si Dieu n'est que l'ensemble des choses, s'il est la nature, ou le Destin, la servitude est notre loi. Si le déterminisme habite le ciel, il est clair que la nécessité habite la terre ; mettons alors la main sur notre bouche et renonçons à parler de la liberté.

L'Évangile en parle beaucoup ; la liberté divine y resplendit à toutes les lignes. Le Dieu qu'il nous montre c'est le Dieu personnel, le Dieu qui aime, qui agit, qui entend et exauce les prières, qui crée, qui se révèle, qui sauve.

Dans la Bible, la création n'est pas ce qu'elle est chez les panthéistes, un mouvement nécessaire, une émanation, un rayonnement. L'activité éternelle de notre Dieu ne réclame pas une création éternelle. « Le Père aime le Fils. » Ce mot suffit, nous entrevoyons les choses merveilleuses qui remplissent l'éternité.

Au moment qu'il juge convenable, « au commencement, » la libre activité de Dieu crée les cieux et la

terre, c'est-à-dire l'ensemble des mondes. A combien de milliers de siècles faut-il se reporter en arrière pour entendre retentir la parole créatrice? Nul ne peut le savoir. Les versets de la Genèse qui nous parlent de l'organisation actuelle de notre petite terre déjà bouleversée et sortant d'un chaos, ne nous disent pas quel espace de temps s'est écoulé entre la création de l'homme et *le commencement*. Nous ignorons cela, comme nous ignorons presque tout. Quels êtres habitent les milliers de terres semées dans l'étendue? Y a-t-il au sein de l'immensité d'autres révoltés que nous et ces anges dont la déchéance nous est racontée? Autant de questions qui s'imposent à notre pensée et demeurent pour nous sans réponse.

Mais une question que l'Écriture résout parce que sa solution nous importe au plus haut degré, c'est celle de la liberté divine. Elle éclate dans les relations, insondables à nos regards, qui subsistent éternellement entre le Père et le Fils par le Saint-Esprit. Elle éclate dans la création. Elle éclate dans les promesses, dans les avertissements, dans les révélations qui remplissent l'Écriture. Elle éclate dans les appels à la conscience. Elle éclate dans notre vie morale, où Dieu a mis partout des responsabilités, par conséquent des libertés. Elle éclate principalement dans la rédemption: Le Père donnant le Fils, le Fils se donnant lui-même; imaginez une manifestation plus magnifique de la liberté divine!

Au lieu du Dieu libre d'Évangile, certaine science est en voie de nous refaire un Destin. Par-dessus tout, elle déteste la liberté. Elle ne se plaît qu'au

sein des lois immuables que ne viennent déranger ni les miracles de Dieu ni le libre arbitre de l'homme.

La question du surnaturel n'est autre chose que la question de la liberté en Dieu. Quelques-uns des savants dont je parle, infidèles à leur système, accordent un acte surnaturel, un seul, la création ; Dieu a établi alors les lois de la nature. D'autres, plus conséquents, aiment à penser que la création s'est faite elle-même, que les lois de la nature se sont établies elles-mêmes, que tous les êtres, y compris l'homme, sont sortis peu à peu des forces naturelles ; Dieu ne peut être créateur, ou révélateur, ou sauveur. Une doctrine plus désolante et plus oppressive mille fois que le panthéisme antique, se forme ainsi pièce à pièce sous nos yeux. Le ciel se ferme ; du sein immense de la nature émanent machinalement des formations successives, et la science s'applaudit d'avoir prouvé à l'homme qu'il n'y a de liberté nulle part, ni au-dessus de lui, ni autour de lui, ni en lui.

Répétons le mot, on nous refait le Destin. C'est bien le dieu aveugle, sourd, sans entrailles, l'antique Nécessité. La nécessité règne sur la terre : ce qui est doit être, ce qu'est l'homme il l'est nécessairement, il n'est pas tombé, il n'a pu tomber, la chute n'a point de place dans les existences nécessaires. La nécessité règne au ciel : Dieu ne peut aimer et compatir, car ce qui est nécessaire n'appelle pas la compassion ; Dieu ne peut se révéler, car toute révélation est un acte libre qui trouble indiscrètement les lois nécessaires ; Dieu n'a pu sauver, car le salut suppose deux choses, une chute qui procède de la liberté, une grâce qui procède de la liberté ; la machine universelle ne connaît pas de tels

dérangements, elle fonctionne régulièrement, uniformément, éternellement ; pour qu'il y eût lieu de la réparer, il faudrait que le libre arbitre eût pu introduire un désordre, mais de telles avaries ne sont point à craindre sous le régime de la nécessité. *Anankè !*

Que deviendrait ce beau système si bien ordonné et qui excite tant d'enthousiasme, si par hasard le monde de la mécanique se trouvait être le monde de la liberté, si le libre arbitre avait amené la chute, s'il y avait des injustices et des péchés ici-bas, si les détresses de nos âmes rendaient témoignage d'une déchéance et d'une soif de relèvement, si le désordre que l'on nie avait une tragique réalité, si nos remords et nos combats démontraient une responsabilité douloureuse? Alors les angoisses de l'homme libre ne nous ramèneraient-elles pas aux compassions du Dieu libre? Ne regarderions-nous pas là-haut? N'y chercherions-nous pas la rédemption, c'est-à-dire l'amour dans la sainteté? Et lequel en ce cas nous paraîtrait le plus philosophique, l'Évangile qui constate ces misères et satisfait à ces besoins, ou la prétendue science qui déclare que tout va bien et qu'il n'y a rien à réparer? Il faut choisir. L'Évangile nous dit : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils au monde afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » M. Renan nous dit : « Les sciences historiques supposent qu'il n'y a pas d'être libre, supérieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite morale non plus que dans la conduite matérielle de l'univers. »

A l'extrême opposé de la philosophie qui nie la liberté

divine, se tient celle qui la fausse et dont nous avons déjà dit un mot. J'admettrais volontiers que ces théories qui suppriment les motifs pour mieux garantir l'indépendance sont une réaction contre la brutalité du panthéisme contemporain, si je n'apercevais, bien avant M. Secrétan, la fameuse liberté d'indifférence professée par Descartes, par Bossuet et Fénelon.

Quelle que soit, au reste, l'origine historique d'une telle doctrine, il est indispensable de lui consacrer encore quelques lignes.

M. Secrétan, qui nous a donné la formule moderne de cette étrange liberté, s'exprime ainsi dans un livre qui n'est pas facile à lire, mais qu'on se félicite toujours d'avoir lu, dans un livre qui fait enrager, qu'on admire, qui met en colère et qu'on ne pose pas sans avoir beaucoup appris, *la Philosophie de la liberté*[1] : « L'être existant par lui-même et principe de toute existence est une volonté absolument libre. Il est ce qu'il veut être, et n'a d'autre essence que sa liberté même : tout ce qui est résulte de sa volonté. »

Et ce qui résulte de sa volonté, c'est la détermination du bien et du mal, détermination arbitraire, car s'il y avait un bien en soi et un mal en soi, la liberté divine serait gênée; Dieu n'est libre qu'à la condition d'être indifférent; il faut que la sincérité ne soit supérieure au mensonge que parce qu'il l'a voulu. Le système

1. Sachons le reconnaître d'ailleurs, c'est à force de sentir le prix de la liberté morale, c'est à force de vouloir exclure le panthéisme et les lois immuables, que M. Secrétan a commis l'erreur que je signale. Son livre demeure une des manifestations les plus considérables de la philosophie libérale et chrétienne.

admet forcément qu'il aurait pu vouloir le contraire, que rien ne s'y opposait en lui, et que dans ce cas le mensonge vaudrait moralement mieux que la sincérité. O dialectique, ce serait là de tes coups!

Que nous demande-t-on en réalité? De renoncer à la distinction du bien et du mal, de reconnaître qu'il y a une loi, mais de reconnaître en même temps que cette loi ne repose sur aucun motif. On nous demande de croire qu'il y a un Dieu, et en même temps (je demande pardon du blasphème) que ce Dieu n'est pas bon, car l'idée de bonté implique celle du bien en soi.

Par bonheur, l'Évangile nous atteste que Dieu est bon et qu'il y a un bien, que Dieu est juste et qu'il y a une justice. Le Dieu bon prescrit ce qui est bon en soi, ce qui ne peut pas ne pas l'être, ce qui le serait dans quelque monde qu'il eût plu à Dieu de créer.

Le Dieu de la Bible ne crée pas le bien, il le proclame. Il ne déclare pas seulement que certaines choses sont ordonnées et que d'autres sont défendues, il déclare que les premières sont bonnes et que les secondes sont mauvaises. Ceci est capital : selon que nous adoptons la première notion ou la seconde, nous sommes en présence de la force ou en présence du devoir, notre obéissance nous rend esclaves ou nous rend libres.

J'ose l'affirmer en outre, si Dieu n'était pas bon, Dieu ne serait pas libre. S'il avait créé arbitrairement le bien et le mal, si la distinction entre l'un et l'autre résultait de sa volonté et non d'une différence intrinsèque et immuable, la liberté divine serait la toute-puissance et rien d'autre. Il est libre, parce qu'il est bon, parce que tout ce qui est bon est en lui au degré de la perfection

absolue. Cette liberté que nous goûtons ou que nous pressentons nous-mêmes ici-bas quand nous rentrons en possession de notre ressemblance divine et que nous commençons à devenir les esclaves de la justice, cette liberté que nous goûterons beaucoup plus complétement un jour quand il nous sera impossible de faire autre chose que le bien, supposons-la portée à l'infini, et nous comprendrons la liberté de Dieu, autant qu'il est donné à des créatures bornées de comprendre le divin. Ceux qui pensent que Dieu est libre parce qu'il n'existe ni bien en soi ni mal en soi, pensent-ils aussi que l'homme créé à son image aurait cessé d'être libre s'il avait choisi l'obéissance en Éden au lieu de choisir la révolte? Pensent-ils que nous cesserons d'êtres libres au ciel, quand nous serons revêtus de la sainteté? Pensent-ils que les anges fidèles ont perdu leur rang d'êtres libres? Ceci est la thèse de Satan; il y a longtemps qu'il nous insinue qu'on n'est libre qu'en s'affranchissant du bien. Je n'ignore pas que M. Secrétan est le premier à repousser de telles doctrines; c'est de la liberté de Dieu et non de la nôtre qu'il veut nous parler. Mais y a-t-il donc deux libertés? Y a-t-il deux morales, la morale du ciel et celle de la terre?

Non, la liberté divine n'exige pas le sacrifice de cette notion capitale et sur laquelle tout repose, le bien en soi. — Et la liberté humaine, comment s'en passerait-elle? Lorsqu'un Hobbes veut fonder la tyrannie, il commence par déclarer que c'est la volonté du prince qui fait le bien bien et le mal mal, il nie la valeur essentielle des déterminations morales. Prenons garde aux doctrines de servitude, qui, remontant plus haut que

Hobbes n'a osé le faire, vont briser au ciel même la distinction du bien et du mal.

A la rencontre de cet immense mystère, la nature divine, il faudrait s'arrêter avec respect et consentir à ignorer le *comment*. Ceux qui prétendent sonder l'insondable et expliquer ce qui échappe à notre intelligence bornée, arrivent vite aux abîmes. C'est une route semée de naufrages.

Voyez Descartes : en vertu de la dialectique, qui lui déclare que l'idée de l'être absolu exclut celle d'une limitation, il affirme que Dieu est libre à l'égard du vrai comme à l'égard du bien. Il ne saurait être assujetti aux lois de la logique ; donc si la partie est plus petite que le tout, ce n'est pas que la chose soit vraie en soi, c'est que Dieu l'a voulue telle !

Toute qualité nous semble être une limitation de l'infini. — Plus de Dieu personnel, car la personne est une limitation, et nous voilà ramenés au panthéisme oriental ou allemand [1]. La vérité est une limitation, par conséquent le vrai n'a pas d'existence en soi. Le bien est une limitation ; par conséquent nous renoncerons au Dieu bon, qui serait un Dieu limité.

De tous les sophismes, le plus dangereux est celui qui met aux prises en Dieu la liberté et le bien. — Dieu faisant toujours ce qu'il y a de mieux, il ne peut faire autrement et il n'est pas libre. La création, étant excel-

1. M. de Rémusat a éclairé ce point d'une vive lumière, quand il a montré qu'en Dieu l'infini est *attribut* et non *être*. Dieu est infiniment saint, bon, puissant, existant par lui-même ; mais il n'est pas toutes choses, car il serait le mal.

lente, était nécessaire; le don du libre arbitre, étant excellent, était nécessaire; la rédemption, étant excellente, était nécessaire[1]. — Qu'est-ce à dire? Dieu ne serait pas libre parce que le mal n'est pas possible en lui! Nous-mêmes nous cesserions donc d'être libres, le jour où, parvenus là-haut à la perfection, nous serons incapables de mal! En d'autres termes, l'état de liberté absolue, c'est-à-dire l'état d'un être qui se conforme absolument à sa nature et qui, dans la plénitude de sa volonté, accomplit joyeusement le bien, serait l'apogée de la servitude! En ce cas, nous ne faisons pas un progrès qui ne soit un asservissement, nous ne renversons pas un de nos tyrans intérieurs sans perdre une partie de notre indépendance, et nous aboutissons à cette formule, qui n'exprime que trop bien en effet certaines tendances de notre époque : la liberté, c'est le mal.

La dialectique en vient ainsi à contredire les données élémentaires de la conscience et de la raison. Elle nous construit un monde renversé, un monde au rebours, où l'harmonie de tout ce qui est bon, la sainteté, la justice, la charité, la lumière, la liberté, est remplacée par de monstrueux antagonismes.

Encore un coup, l'infini est en dehors de notre atteinte, et quand nous raisonnons sur Dieu nous sommes sûrs de déraisonner. Résignons-nous à savoir ce que nous savons et à ignorer ce que nous ignorons. Les attributs divins ont le double caractère d'être certains et d'être incompréhensibles. Il nous arrive pour chacun d'eux ce qui nous arrive pour l'éternité. Quand nous essayons de nous en rendre compte, nous constatons

1. Voir la réfutation de Malebranche par Fénelon.

sans peine qu'elle est certaine, car avant un temps quelconque il y a un autre temps et cela ne peut s'arrêter nulle part; mais nous constatons aussi qu'elle est incompréhensible, car le temps est une chose qui se mesure; or, des parties finies ajoutées les unes aux autres ne sauraient, quel que soit leur nombre, équivaloir à l'infini.

CHAPITRE V

LE FATALISME HISTORIQUE

Le monde moral est le monde de la liberté; la liberté et la morale apparaissent ensemble ici-bas. Pour la matière inorganique, pour les plantes, pour les animaux inférieurs il n'y a point de morale, car il n'y a point de liberté, les lois nécessaires règnent seules là. Avec les animaux supérieurs la liberté commence à poindre; aussi la morale se montre-t-elle dans une certaine mesure : un chien n'est pas étranger au sentiment du devoir, il commet des fautes, il est capable de dévouement. Mais c'est l'homme qui nous introduit en plein dans le domaine de la morale et de liberté; entre les autres animaux et lui la série ascendante s'interrompt, tant est grand l'intervalle à franchir. Nous voici au sein d'un nouvel univers, l'univers des créatures douées de libre arbitre et responsables, l'univers des hommes et des anges.

Or ici encore, remarquons-le, le développement moral se mesure au degré de liberté. Le petit enfant est au bas de l'échelle, soumis qu'il est aux forces tyranniques, aux nécessités, aux instincts; l'homme dont l'intelligence est affaiblie demeure dans des

limbes vagues, aux frontières du monde moral, à peine libre et par conséquent à peine responsable. A mesure que la liberté croît, l'être moral grandit. « L'homme est de condition libre, a dit Stern ; plus il est libre, plus il est homme. »

Il faut rappeler ces choses, car on les oublie étrangement. Au lieu du monde de la liberté, nous semblons habiter souvent le monde des lois fatales. A la façon dont on nous fait l'histoire, nous croirions volontiers que le libre arbitre n'a aucun rôle sur la terre, que l'espèce humaine se développe à la façon des végétaux, que les événements et les idées poussent, s'épanouissent et mûrissent comme les fleurs et les fruits. Enfin l'histoire court risque de ressembler à l'histoire naturelle.

On le dit clairement, l'histoire ne sera une science qu'à ce prix ; qui ne voit pas cela manque de sens philosophique en histoire ; il ne comprend pas cette série d'évolutions nécessaires qui constitue l'unité et la beauté de nos annales. Des hommes supérieurs tels que Humboldt[1] ont soutenu ces théories fatalistes. Le Cosmos nous montre une nécessité primordiale qui ne régit pas seulement la matière, mais les choses de la pensée et l'ordre moral tout entier ; de là le retour périodique des formes sociales et des événements.

Les séductions d'un tel système sont grandes. Il met de l'ordre dans le monde moral ; il le débarrasse de l'imprévu, il le fait marcher avec cette régularité des machines qui est l'idéal de tant de gens ; enfin il

1. La remarque est de M. Louis Burnier.

soumet l'esprit humain, ce révolté, à l'empire de la reine et souveraine de notre siècle, la science positive ; es lois historiques prennent leur place à côté des lois physiques, le code est complet, les divergences s'effacent, et à la seule condition de supprimer l'homme, on parvient à faire une histoire des hommes bien ordonnée et présentable.

Quelle jouissance de contempler alors l'action majestueuse, automatique de la force des choses, au lieu des soubresauts impertinents de la liberté ! Les événements se succèdent selon la règle établie, les révolutions deviennent des évolutions, chaque phase appelle celle qui doit lui succéder et qui, à son tour, appellera docilement la suivante.

Oserai-je le dire ? Je n'ai qu'une admiration médiocre pour l'*Histoire universelle* de Bossuet. Dans ce cadre inflexible où les plans de Dieu s'accomplissent seuls, c'est à peine si j'aperçois l'homme. La place de son libre arbitre y est bien petite ; quoi qu'il fasse, le plan divin se déploie et s'accomplit. — Est-ce ainsi, je le demande, que peut s'écrire l'histoire d'une race qui a commencé par la révolte contre le plan divin ? A moins de soutenir que Dieu a voulu la chute (et qui l'oserait ?) il est impossible de ne pas reconnaître le rôle immense des déterminations humaines ici-bas. Supposez, par exemple, que le christianisme apostolique se fût maintenu au lieu de disparaître presque sous une violente réaction du paganisme, l'histoire moderne tout entière en serait transformée.

Il est vrai que le christianisme apostolique ne pouvait pas se maintenir, que la réaction païenne était iné-

vitable, qu'il fallait aboutir au moyen âge, que ce qui a été devait être ! — Mais qui nous dit cela ? Le fatalisme historique, lequel est l'oracle de notre temps.

Plus habile qu'il ne l'était jadis, il écarte les formules absolues, et suspectes par cela même, d'un Vico, d'un Herder ou d'un Hegel. Il est un peu moins systématique, et n'en est que plus dangereux. Ses docteurs, au reste, bien qu'il semble les renier quelquefois, n'en sont pas moins ses docteurs, et c'est chez eux qu'il faut l'étudier.

Vico fournit au fatalisme historique la doctrine des trois phases par lesquelles passent les nations : phase de spontanéité, d'imagination et de poésie, temps héroïques ; phase de réflexion, temps historiques ; phase d'alanguissement, temps de décadence.

La même doctrine se produit aujourd'hui en termes un peu différents ; la série se compose de la phase religieuse, de la phase philosophique et de la phase scientifique ou positiviste. Mais le fonds demeure ; en passant par ces filières, l'histoire de l'humanité dépouille ce qu'elle avait de personnel et de libre : il n'y a plus d'individus, il n'y a même plus de nations, car toutes se ressemblent, partout l'*idée* se déploie avec son uniformité grandiose et fatale, partout la pensée humaine obéit aux lois qui la régissent, faisant ses trois étapes dans l'ordre marqué, enfantant sans y manquer les hommes qu'il faut et les événements qui conviennent, courant en cercle comme un cheval de manége.

On sait de quelle façon un historien illustre traitait dernièrement ces parodies de l'histoire. Examinant les trois phases qui composent le cercle complet, M. Guizot a montré que ce n'est point là l'histoire successive,

c'est l'état permanent et complexe de l'humanité ; il y a toujours eu, il y aura toujours des croyants, des philosophes et des savants, sans compter les hommes qui sont à la fois comme M. Guizot savants, croyants et philosophes.

Oui, l'homme est un, l'âme humaine ne se laisse pas mettre en morceaux ou partager en compartiments. Par malheur pour l'histoire systématique et fataliste, elle rencontre l'homme, et l'homme complet, sur son chemin. Quel dommage ! Il fait si bon poursuivre sa route sans se préoccuper des incartades de la liberté !

La liberté, une misère. Demandez à Herder, qui fait de la terre le moule de la destinée humaine et de chaque pays le moule du peuple qui l'habite. La géographie est souveraine ; étant donnés telle contrée et tel climat, vous savez ce que sont précisément les croyances, les mœurs, les littératures et les institutions.

La nécessité ne trône pas moins, on peut le croire, dans le trop fameux système de Hegel. — Dieu n'étant lui-même que l'idée qui se dégage de la nécessité des choses, je donne à penser si le développement de l'histoire (le *devenir*) est fatal, si la liberté est niée, si les victoires révèlent quelque chose de divin, si parmi ces victorieux qui ont tous leur auréole le pauvre esprit humain s'avance humblement, chapeau bas, plein de vénération pour le succès qui est une révélation et, sous prétexte d'idée, offrant son culte à l'événement !

Cet esprit de servitude s'infiltre partout aujourd'hui. La littérature elle-même a perdu son libre arbitre : M. Taine s'est chargé de nous enseigner cela. Chaque génie est une résultante ; l'époque, le climat, la race,

les circonstances, les précédents le produisent, purement et simplement.

Je sais bien que M. Taine essaye de laisser dans son mécanisme une petite place au libre arbitre ; il admettra volontiers que l'homme peut déranger un instant le jeu des rouages, pourvu que vous admettiez à votre tour que cette perturbation sans conséquence n'aura aucune action appréciable sur la marche du mécanisme. Somme toute, les sciences morales rentrent dans la catégorie des sciences naturelles, et l'histoire a ses lois comme la chimie.

Mais, je le répète, le fatalisme historique est moins dangereux lorsqu'il se constitue en système et qu'il a le courage de son opinion, que lorsqu'il se contente de pratiquer sa doctrine sans la formuler.

Montesquieu n'a pas fondé la meilleure des écoles historiques. A force de tout comprendre, il n'est pas loin de tout justifier. Avec lui nous nous promenons dans un monde où le changement des circonstances extérieures explique souvent à lui seul le changement des mœurs et des lois. La place de la justice n'y est point grande. J'y cherche les vérités éternelles et immuables, je n'y trouve que l'incessante mobilité. Je m'y habitue aux faits, quels qu'ils soient ; je les sens presque nécessaires, et peu s'en faut que je ne les croie respectables.

Ce que Montesquieu avait fait avec la mesure d'un esprit prodigieusement sensé, avec un sens divinateur qui touche au génie, avec un instinct libéral qui ne craint pas de marquer ses préférences, d'autres l'ont fait depuis d'une façon moins circonspecte. Nous avons des histoires, et dans le nombre il en est que j'admire

beaucoup sans les aimer, qui nous présentent les faits comme un déroulement inévitable, aussi étranger à la liberté et à la justice que les émanations involontaires des panthéismes antiques. Chaque fait est amnistié à son tour. Pourquoi? Parce qu'il est un fait, parce que son heure est venue, parce que ce qui est doit être. S'il faut blâmer quelque chose, car enfin on ne peut toujours approuver, on s'en prendra plutôt aux hommes qu'aux événements. Or, le sens moral exige que nous fassions précisément l'inverse, que nous condamnions toujours les actes iniques, sans les ménager sous prétexte qu'ils sont nécessaires, et que nous réservions souvent notre indulgence pour les hommes qui ont subi le vertige de ces entraînements prodigieux. Il faudrait condamner les persécutions et amnistier quelquefois les persécuteurs. Il faudrait flétrir les crimes de la Terreur et accorder quelquefois aux révolutionnaires le bénéfice des circonstances atténuantes. A suivre une autre méthode, on construit une histoire dans laquelle la notion du bien s'efface devant la notion du succès. Où est le droit? Où est la morale? Je n'en sais rien; il ne me reste après avoir lu que le respect de l'habileté, et si je fais mes réserves contre quelque politique injuste, c'est uniquement contre celle qui a forcé ses chances et qui a fini par échouer.

J'entends d'ici l'objection : Vous ne voulez pas de l'histoire fataliste et qui a des lois; que vous faut-il donc? Une histoire anecdotique, qui ramasse les faits sans les ramener à l'unité? Prétendez-vous, pour sauvegarder le libre arbitre, soutenir qu'il n'y a pas de grandes lignes, de mouvement suivi, de véritable évo-

lution dans nos annales? La philosophie de l'histoire est-elle un mot vide de sens?

Non certes. Sans aller jusqu'à dire avec Bossuet : « L'homme s'agite et Dieu le mène, » je reconnais joyeusement le gouvernement de Dieu dans l'histoire et je distingue, moi aussi, cet axe moral autour duquel se meuvent les événements.

Seulement faisons à la liberté sa place et ne confondons pas la nécessité et la Providence. On l'a dit, si Colomb avait continué de gouverner à l'Occident, s'il n'avait pas écouté Pinzon qui lui conseillait de dévier au sud-ouest, le courant du golfe l'aurait mené en Virginie et les États-Unis auraient appartenu aux peuples latins; peut-être aurions-nous eu là un second Mexique. Quoi qu'il en soit, je maintiens ce fait que Pinzon n'était pas forcé de parler, que Colomb n'était pas forcé de suivre son avis, et que les annales humaines sont pleines de déviations gigantesques résultant d'un acte de libre arbitre.

Cela posé, je n'hésite pas à reconnaître l'influence très-considérable qui appartient aux milieux et aux précédents. Il en résulte, cela n'est pas douteux, une continuité logique qui unit le présent au passé, qui prépare l'avenir dans le présent et qui autorise les penseurs à constater certaines lois de l'histoire.

L'humanité ne marche point au hasard ; s'il y a un libre arbitre individuel, il y a aussi une vie d'ensemble ; une nation est quelque chose, une race est quelque chose, le genre humain est quelque chose ; il faudrait être aveugle pour confondre la liberté avec l'éparpillement. Sans admettre le moins du monde une loi de nécessité, on peut reconnaître des lois de corré-

lation, de préparation, de réaction. Chaque époque prépare la suivante, les fils ressemblent à leurs pères et nous respirons tous l'air de notre temps. Autant il serait absurde de nier l'action spontanée et individuelle, autant il le serait de nier l'action énorme qu'exerce le milieu dans lequel nous sommes plongés, habitudes, traditions, croyances, enchaînement des faits.

Il y a un enchaînement des faits. Si nous protestons contre l'hypothèse d'un courant irrésistible dans lequel les volontés individuelles seraient emportées et noyées, nous ne réduisons pas pour cela l'histoire à n'être qu'une série de secousses fortuites et sans liaison entre elles. L'histoire est devenue plus instructive, plus profonde et plus vraie, depuis qu'elle est devenue une science, depuis qu'elle a une philosophie et des lois. L'histoire des idées a pris légitimement sa place auprès ou plutôt au-dessus de l'histoire des événements.

Je vais plus loin encore, je crois que certains événements sont inévitables; il y a de la nécessité dans l'histoire : certaines réactions sont nécessaires, peut-être aussi certaines expiations. Après l'ancien régime était-il possible d'éviter la révolution? Après la révolution était possible d'éviter le dix-huit brumaire? Les régimes violents et iniques ne disparaissent pas paisiblement, la justice divine marche derrière eux.

Ne confondons pas le fatalisme historique et l'histoire morale qui nous montre que le présent est fils du passé, que nos progrès enfantent des progrès et que nos crimes enfantent des crimes, en sorte que s'accomplît la parole du prophète : « Vous mangerez le fruit de vos œuvres. »

Croire qu'il y a de la nécessité dans l'histoire, ce

n'est pas croire que tout y soit nécessaire, que la volonté et la liberté n'y aient pas leur rôle. Surtout ce n'est pas croire que les faits soient bons par l'unique raison qu'ils sont des faits. Non-seulement tout ce qui est arrivé n'était pas inévitable, mais les choses inévitables peuvent être aussi et sont souvent abominables par la façon dont elles s'accomplissent. Prenez l'époque que vous voudrez, le moyen âge, l'ancien régime ou la révolution, à la rencontre de leurs attentats, mon âme se soulève ; elle maintient que le mal est le mal, et vis-à-vis de la force des choses la conscience reste debout.

Le fatalisme historique n'a pas de doctrine plus chère que celle des races. La plupart sont vouées par lui à la servitude ; une seule, la race indo-germanique, est vraiment capable de liberté.

Ici encore il faut reconnaître ce qu'il y a de fondé dans l'observation et repousser le reste. L'influence de la race est incontestable. Mais supposez une loi nécessaire, notre paresse morale ne s'en accommodera que trop bien. A quoi bon lutter? A quoi bon se défendre? A quoi bon répandre la vérité? Chaque race (je devrais ajouter chaque climat, car le climat joue aussi son rôle) a la religion qui lui est propre; elle a sa morale nécessaire, ses institutions nécessaires. Tout est nécessaire, en un mot, et le libre arbitre est impuissant.

Qu'est-ce à dire? L'homme ne serait-il pas le même partout? Existe-t-il des hommes quelque part qui ne soient pas pécheurs comme nous, qui n'aient pas un sens moral comme nous, qui n'aient pas un entendement comme nous, qui ne se sentent pas responsables comme nous? Connaissez-vous une contrée ici-bas où

l'Évangile ne transforme pas les âmes qui le reçoivent? Que devient la séparation des races en présence de la religion universelle, qui partout cherche l'homme et le trouve, qui partout répond aux mêmes besoins, développe le même amour, donne le signal des mêmes luttes intérieures contre le mal, provoque le même déploiement d'énergie morale et de liberté?

On nous parle des races! Mais que fait-on du genre humain? On nous parle de ce qu'il y a de nécessaire dans notre destinée! Mais que fait-on de ce qu'elle a de libre? Vaincre la nécessité par la liberté, voilà l'œuvre magnifique à laquelle nous sommes appelés ici-bas.

Grâce à Dieu, cette victoire n'est pas impossible. La race indo-germanique, dont on nous vante le libéralisme, a passé, ce me semble, par de rudes servitudes. L'Inde, la Perse, l'Empire romain n'ont pas précisément brillé par leur indépendance. Et pourtant une partie de cette race jouit maintenant de libertés que le monde antique ne soupçonnait guère. D'où vient qu'une portion seulement est libre? D'où vient que les Indo-germains de la Perse et de l'Inde sont restés esclaves, tandis que ceux de l'Europe sont émancipés? D'où vient que ceux d'Europe sont demeurés esclaves avant l'Évangile, qu'ils ont été esclaves au moyen âge pendant l'obscurcissement de l'Évangile, que leur liberté actuelle se proportionne à leur connaissance de l'Évangile?

Ah! c'est que la nécessité n'est pas dans la race, c'est que la liberté n'est pas dans la race non plus; il faut chercher plus haut. Adressez-vous à l'homme, et quel qu'il soit, indo-germain, nègre, mongol ou sémite, blanc, jaune ou noir, l'homme vous répondra. Toutes les latitudes connaissent le mal; tous les idiomes ont

des mots pour exprimer les navrantes misères que l'Évangile sait guérir ; tous les peuples peuvent arriver, en suivant le même chemin, au même développement, à la même liberté.

Prenons garde aux nécessités géographiques et ne nous résignons pas trop aisément à la machine humaine. Il n'existe pas sur la terre de race prédestinée à la servitude ou à la liberté, et cela par la bonne raison que toutes ces races sont des races d'hommes, non des ruches d'abeilles ou des tribus de castors.

Quant au climat, rappelons-nous, pour nous rassurer contre les nécessités fatales qu'on lui attribue et contre le monopole de liberté qu'on accorde au Nord, que le plus libre des États antiques, la Grèce, était un pays chaud, que la latitude de l'Angleterre est celle d'une grande portion de la Russie, que les États-Unis sont sous le même parallèle que la Chine, et qu'en France même c'est le Midi qui a été, jusqu'à la croisade albigeoise, la patrie de la liberté et du mouvement.

Une autre théorie, fort accréditée aussi, mérite que nous l'examinions un moment : je veux parler de la théorie du progrès.

Nous voici en présence d'un mécanisme qui agit par sa force propre, uniformément, constamment, irrésistiblement. Tout ce qui a été était nécessaire; chaque erreur a été vérité à son heure, chaque infamie a été vertu à son heure, il n'y a pas eu de régime qui n'ait eu son heure de légitimité. S'il en était autrement, où serait la marche incessante du progrès? Il fallait que le paganisme régnât; il fallait que Rome conquît le monde; il fallait que le christianisme fût persécuté ; il

fallait qu'il triomphât ; il fallait qu'il devînt mondain et païen ; le moyen âge, l'inquisition, la renaissance, la réforme, les églises nationales, les guerres de religion, l'ancien régime, la révolution, tout a été utile et inévitable, tout a contribué au progrès.

Ce progrès-là est une négation absolue de la vérité. Pour savoir ce qui est vrai ou ce qui est bon, je n'ai plus qu'à interroger les opinions régnantes. Elles règnent, donc elles sont bonnes ; m'en écarter, ce serait trahir la cause du progrès. Elles sont bonnes aujourd'hui ; mais elles ne l'étaient pas hier, et elles ne le seront pas demain.

La théorie du progrès nous représente l'histoire comme un vaste fleuve qui avance toujours, emportant avec lui, qu'ils le veuillent ou non, les peuples et les individus vers un but qu'ils ignorent et qu'ils ne cherchent pas. Les eaux du fleuve ont quelques remous peut-être, mais elles ne retournent pas en arrière ; le genre humain avance toujours : les reculs, les déchéances sont impossibles.

D'autres théories, nous l'avons vu, semblent ne voir dans le fleuve que ses remous. Pour elles la marche de l'humanité se compose d'une série de mouvements circulaires qui finissent par la laisser à la même place ; chaque peuple à son tour part, monte et redescend ; le cercle est achevé ; une destinée nationale s'achève avec lui, et le genre humain n'en est pas plus avancé. Telle n'est pas la doctrine du progrès ; vaut-elle mieux ? Je n'ai pas à le dire, il me suffit que l'une comme l'autre substitue le mouvement machinal à l'action libre et nous transporte en dehors du monde moral.

Pour quelques-uns des théoriciens du progrès, il

s'étend par delà les limites de la vie actuelle. — Leibnitz formule ainsi sa *loi de continuité* qui embrasse tous les êtres et l'univers lui-même : en vertu de cette loi, les monades se développent, les âmes montent toujours; d'abord âmes inertes, puis âmes sensitives, puis âmes raisonnables, elles continuent leur marche ascendante et parviendront peut-être à des progrès que nous ne pourrions comprendre aujourd'hui. Charles Bonnet, dans sa *palingénésie* qui suppose la préexistence des êtres, affirme les transformations successives du monde physique et moral. Franklin adopte simplement la métempsycose; il ne peut croire que Dieu « se donne la peine continuelle de créer des âmes nouvelles, » et il ne s'opposera pas à une nouvelle édition revue et corrigée de la sienne.

Je cite les meilleurs, ceux qui mêlent un peu de moralité et de libre arbitre au fonctionnement nécessaire de la machine du progrès. Chez d'autres, il ne reste que la machine. Quand Lessing [1] nous raconte le progrès des religions, on les voit se formuler d'elles-mêmes à jour fixe et se proportionner aux divers âges du genre humain. La religion de l'avenir se prépare déjà, en vertu de la loi irrésistible du progrès.

Le dix-huitième siècle tout entier adoptait la théorie du progrès. Schiller était du même avis que Lessing. En France le progrès était un axiome que les sages, tels que Turgot, acceptaient sans hésiter. Mais le prophète de cette foi nouvelle, c'est Condorcet : il y croit jusqu'à affirmer que les bornes de notre vie pourront reculer indéfiniment. Pour lui, le progrès ne cesse jamais;

1. Voir son petit livre, *De l'éducation du genre humain.*

c'est une marche que rien n'arrête, sur laquelle le libre arbitre n'a point d'action. Et pourtant, l'auteur de cette doctrine de servitude est un cœur libre et vaillant ; il écrit son livre en pleine Terreur ; puis, l'œuvre achevée et satisfait d'avoir fini sa tâche ici-bas, il quitte sa retraite et trouve la mort.

J'aime à rencontrer un homme qui vaut mieux que sa croyance ; cela fait compensation pour ceux qui valent moins que la leur. Au reste, la théorie du progrès n'a jamais eu peut-être plus d'influence qu'aujourd'hui ; la philosophie allemande l'a mise en vogue et elle a trouvé un allié puissant dans cette tendance générale qui sous les formes diverses du panthéisme, du socialisme, du positivisme, fait une guerre acharnée à la liberté.

Il me resterait à montrer qu'on peut repousser avec horreur la théorie du progrès qui est un mécanisme, et aimer avec ardeur le progrès qui est une liberté. Celui qui écrit ces lignes n'aime pas seulement le progrès en général, mais les progrès en particulier, tous sans exception ; il croit, il sent que tous sont solidaires, progrès de la foi, progrès des mœurs, progrès des lumières, progrès des institutions. S'il me fallait un motif de plus pour m'attacher à l'Évangile, je le trouverais dans sa complicité avec tous les progrès. Révolutionnaire éternel, il ne nous permet pas de rester en place ; il lui faut des transformations morales et des transformations sociales. Le grand mot : en avant ! n'est nulle part écrit comme là. En avant, pour les devoirs ; en avant, pour les affections ; en avant, pour la piété ; en avant, pour l'indépendance ; en avant, pour l'éducation personnelle !

L'Évangile ne fait pas consister le progrès dans la série des palingénésies et des métempsycoses. Il n'invente pas un progrès tournant sur lui-même, comme un progrès de manége qui aurait son point de départ pour but [1]. Il n'invente pas davantage cet autre progrès qui, au lieu d'être un cercle, est une spirale et s'approche, à travers bien des lenteurs et des détours, de l'idéal qu'il n'atteindra jamais. L'Évangile ne nous enseigne pas gravement qu'aujourd'hui vaut toujours mieux qu'hier et que demain vaudra mieux qu'aujourd'hui, que la Grèce asservie valait mieux que la Grèce libre, que l'Empire romain valait mieux que la République, que le christianisme du moyen âge valait mieux que celui des apôtres. Non, l'Évangile nous tient un langage tout différent. Au travers des progrès de la science et des époques brillantes de la poésie et de l'art, il signale une chose immuable, le cœur de l'homme esclave du mal. Tandis que l'homme intellectuel, industriel, civilisé, semble avancer, souvent il arrive que l'homme moral ne bouge pas.

Et c'est lui que l'Évangile met en mouvement; le progrès central, dont tous les autres dépendent, c'est lui qui l'opère. Il l'opère, sans nous placer sous la loi des mécanismes. Si l'Évangile nous révèle Dieu dans l'histoire, s'il illumine celle-ci d'un bout à l'autre en nous montrant Celui auquel tout tendait avant sa venue et duquel tout procède depuis, s'il fonde ainsi, on peut le dire, la philosophie de l'histoire universelle, il n'y a

1. J'emprunte cette définition et plusieurs autres à M. le professeur Bonifas. Personne n'a mieux combattu le faux progrès en soutenant le véritable.

rien là qui ressemble à une nécessité. L'Évangile ne nous dit pas : Maintenant que j'ai paru sur la terre, je vais produire, en vertu d'une force irrésistible, une série de développements toujours plus beaux; je vais créer des sociétés à mon image; l'humanité, grâce à moi, va monter de degré en degré jusqu'à la perfection; l'œuvre de relèvement va s'accomplir sans réactions possibles et sans reculs; en vertu d'une puissance invincible, car elle est divine, le monde va se transformer forcément.

Loin de parler ainsi, il prend soin de nous avertir que la lutte contre le mal aura ses défaillances et ses défaites, il fait appel à notre action et à notre liberté. Il annonce que l'ennemi est déjà dans la place au temps des apôtres; il veut qu'on l'attaque sans relâche, sans découragement, au risque des blessures. Il ne prophétise pas un progrès qui s'accomplira tout seul. Sondez, au contraire, le mot mélancolique du Sauveur : « Quand le Fils de l'homme viendra, croyez-vous qu'il trouvera la foi sur la terre? » Et sondez aussi cet autre mot, notre mot d'ordre : « Travaillez pendant qu'il fait jour, la nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler. »

Travaillez! Le vrai progrès est dans l'Évangile, parce qu'il y est toujours soumis à la condition du travail. C'est la noble école de la liberté qui vient de s'ouvrir, on le sent. Là on apprend à ne pas compter sur l'action irrésistible des choses et à se souvenir de la responsabilité des personnes.

L'Évangile, nous le savons, s'occupe moins de la société que de l'individu. — Que chacun lutte virilement au dedans de soi. La bataille intérieure sera rude et disputée, le moindre pouce de terrain devra être

conquis par un effort, et jamais il ne sera permis de remettre l'épée au fourreau. Alerte! L'ennemi n'est pas loin. Veillez, veillez jusqu'à la fin ; que les vainqueurs veillent sur leur victoire toujours menacée; « que celui qui est debout prenne garde de tomber! »

Tel est le libéralisme évangélique; il met en jeu toutes les énergies, et de plus, toutes les dignités morales. Ce n'est pas lui qui nous prosternera devant l'événement. Au-dessus du fait, il nous montre le droit, ou pour mieux parler, le devoir. Les doctrines de nécessité ont une autre méthode; le fatalisme historique, la théorie du progrès ne peuvent faire que des lâches et des esclaves; la marche nécessaire des choses amenant toujours ce qui doit arriver, il n'y a plus d'autre droit que le fait et d'autre légitimité que le succès.

Ceci est la pire des écoles. L'adoration du fait mène loin. La marche nécessaire des choses, même quand on l'habille de dévotion et qu'elle devient la marche providentielle, nous courbe aux pieds de toutes les injustices triomphantes. Dès que nous refusons d'admettre que l'histoire aurait pu se transformer, qu'avec plus de dévouement mis au service de la vérité l'homme aurait changé le cours de ses destinées, qu'en changeant les idées il aurait changé les faits, nous devenons les très-humbles serviteurs de ce grand maître, l'événement, notre libre arbitre abdique, nous renonçons à résister à ce qui est fatal, et le grand courant nous emporte.

Je n'invente pas, hélas! je ne fais que décrire. Le fatalisme historique ne nous a-t-il pas enseigné sa jurisprudence, la prescription en matière de morale? — Eh

bien, oui, ces crimes étaient peut-être des crimes, mais ils ont réussi et ils sont anciens, il y a prescription ! Oui, nos ancêtres ont employé d'exécrables moyens ; mais c'était au profit d'une bonne cause, car c'était celle de la civilisation !

Or, il est bien entendu que la civilisation, qui a ses lois fatales, n'aurait pu suivre une autre route. Celle qu'elle a suivie était nécessaire. Il fallait descendre dans cette boue ; il fallait traverser ces tunnels obscurs; il fallait niveler ces inégalités fâcheuses, la justice, la vérité, la liberté. Donc ce qui a réussi devait réussir, et tous les attentats heureux de l'histoire sont amnistiés.

Je me rappelle encore le frisson qui passa dans nos âmes, à nous jeunes gens de 1828, le jour où, assis sur les bancs de la Sorbonne, suspendus aux lèvres éloquentes de M. Cousin, nous l'entendîmes s'écrier que la meilleure cause l'emportait toujours, que c'était la loi de l'histoire, le rhythme immuable du progrès, et que César valait mieux que Pompée puisqu'il avait vaincu à Pharsale. Quelque chose en nous protestait contre cette théorie importée d'Allemagne et que l'Allemagne est en train de répudier.

Rien de corrupteur comme l'histoire ainsi comprise. Nos leçons d'histoire ne sont trop souvent que des leçons d'immoralité. Notre esprit s'habitue à juger par le résultat : les ambitions qui nous déplaisent, ce sont celles qui échouent ; les crimes que nous réprouvons, ce sont ceux qui n'atteignent pas leur but. Si la Terreur avait fondé quelque chose et organisé son gouvernement, nous lui trouverions une excuse providentielle ; si Napoléon n'avait pas rencontré l'hiver de 1812, nous applaudirions à la campagne de Rus-

sie ; nous avons attendu la prise de Richmond pour découvrir qu'aux États-Unis le Nord avait raison contre le Sud ; M. de Cavour et M. de Bismark, pour peu qu'ils eussent échoué, seraient à nos yeux de pauvres génies, assez semblables à ce découvreur de mondes que la révolte de ses matelots aurait pu arrêter à moitié chemin de l'Amérique,

L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard.

Sous peine de descendre bien bas et de devenir incapables de liberté, il faut que nous nous insurgions contre le fatalisme historique. Succès, insuccès, est-ce que cela change quelque chose ? Est-ce que le crime qui réussit se transforme en vertu ? Au contraire, il est deux fois crime. Je dirais volontiers de certaines causes qu'il ne leur manque qu'une chose pour devenir tout à fait odieuses, le succès.

Le succès n'absout rien ; le succès ne prouve rien. En tous cas, il ne prouve pas la justice ; le succès n'est pas le doigt de Dieu. Il ne manquerait plus que cela, en vérité, pour tourner le dos aux vaincus en toute bonne conscience et pour nous faire courtisans des soleils levants avec la noble dignité des hommes de principe qui sacrifient leurs préférences au bien général et qui ne veulent pas se mettre en travers du char de la civilisation.

Par malheur, le fatalisme historique a trouvé un allié dans les événements de notre époque ; nos révolutions incessantes n'ont pas peu contribué à faire de nous des sceptiques ; le droit a été si souvent violé, que le fait semble subsister seul. Aussi les hommes à

scrupules nous inspirent-ils un profond dédain. Nous aimons ceux qui vont au but sans s'inquiéter des broussailles de la route, et qui, au besoin, savent répéter pour toute justification la fière parole d'Humbert :

Je jure que tel jour je sauvai la patrie.

Pauvre patrie ! on ne la sauve que trop. Le simple régime de la justice lui conviendrait mieux depuis longtemps que les remèdes héroïques qu'on lui administre. En fidèles adorateurs de l'histoire, nous admirons tout ce qui a contribué à fonder l'unité française, les violences, les mensonges, les crimes. Nous saluons dans le despotisme le précurseur nécessaire de la liberté. Convaincus que le progrès n'avait qu'une forme et que ce qui a été devait être, nous frémissons à la seule pensée que nos annales auraient pu être privées d'un de ces grands rois ou d'un de ces grands ministres qui ont fait, tous et toujours, ce qu'il fallait faire. Otez-nous Louis XI, ou Richelieu, ou Louis XIV, nous nous sentons perdus.

Et il en est de même pour les autres peuples. Leur mission providentielle, ce grand sophisme qui tue la morale en justifiant tous les forfaits, nous fait apparaître chacun de leurs actes comme une sorte de révélation. Nous semblons dire, Dieu me pardonne, que le crime et l'erreur n'ont pas de rôle ici-bas, qu'il ne s'y fait rien qui ne se doive faire, et que l'histoire du genre humain est l'histoire idéale. Ne fallait-il pas que Rome conquît la terre, et l'unité indispensable se serait-elle produite si la grande nation n'avait écrasé les petites ? Ne fallait-il pas que Constantin et Théodose donnassent la forme nationale au christianisme ? Ne

fallait-il pas que l'unité religieuse fût maintenue plus tard par des bûchers? Ne fallait-il pas?... Je m'arrête. Tout ce qui est arrivé était nécessaire, tout ce qui est arrivé était bon. Maudits soient ces hommes libres qui, au nom de leur conscience, ont tenté de contrarier, les impies, la loi souveraine et majestueuse de l'histoire ! On les a écrasés et on a bien fait ; entre la nécessité et la liberté, les gens sages savent choisir.

S'il n'y avait eu que des gens sages ici-bas, l'humanité n'aurait pas réalisé un seul progrès. A la base de chaque progrès, vous découvrirez un noble cœur qui a combattu et qui a souffert. Sans les hommes qui ont osé être seuls contre tous , personne n'aurait bougé, si ce n'est pour descendre toujours plus bas dans la servitude de l'aplatissement universel.

Notre haine de l'individu est telle, que nous supprimons volontiers les grands hommes. Que sont-ils ? Un des produits de l'esprit du temps où ils ont vécu, une des manifestations de la nécessité [1]. S'il faut opter entre cette doctrine et celle que Carlyle expose dans le livre *Des héros*, j'aime encore mieux la seconde exagération que la première. Avec Carlyle, du moins, l'énergie individuelle conserve sa place ici-bas , nous nous sentons encore au milieu d'êtres libres et responsables.

L'histoire fataliste nous transporte dans des espaces glacés, au sein des régions sidérales où se meuvent les sphères obéissant à d'invariables lois; nous ne sommes

1. Voir les livres de M. Taine. Voir aussi Buckle (*Histoire de la civilisation en Angleterre*).

plus dans le monde moral. Quand nous prononçons le mot devoir, nous supposons la liberté; avec la nécessité, le devoir n'a plus de sens. Chaque chose alors va à sa fin nécessaire; chaque époque accomplit son œuvre nécessaire; chaque pas du genre humain réclame son holocauste nécessaire de droits et de vérités. La morale n'a rien à voir là-dedans. — Le progrès ne marche qu'escorté de crimes; qu'y faire? Il en a fallu pour l'unité religieuse, il en a fallu pour l'unité politique, il en faudra peut-être pour l'unité sociale. Eh bien, consolons-nous en pensant que nous avançons ainsi dans la voie de nos destinées!

La consolation peut sembler médiocre. Il n'importe, elle suffisait à l'antiquité païenne, et pourquoi ne nous en contenterions-nous pas, nous qui tournons le dos à la liberté évangélique et qui revenons au dieu Destin?

Nous n'y revenons pas tous, je me hâte de l'ajouter. L'histoire fataliste n'est pas seule aujourd'hui; voici l'histoire morale et libérale. Parmi les conquêtes de notre temps, il en est peu d'aussi glorieuses. Sachons remercier M. Guizot et ceux qui après lui nous ont ouvert cette noble voie. Le fait est jugé au nom du droit, l'événement est amené à la barre, la victoire est sommée de rendre ses comptes. Ceux qui ont lu *la Révolution* de M. Quinet (et qui ne l'a lue?) comprendront ce que je veux dire.

Ainsi apparaît la grande histoire, la seule vraie et la seule originale, celle qui fait subir une révision sévère aux traditions acceptées, aux anathèmes comme aux admirations. C'est une jouissance exquise pour l'âme

de voir réformer quelque vieux arrêts, de voir flétrir quelques iniquités longtemps triomphantes, de voir réhabiliter quelques victimes.

Je ne puis dire combien on gagne à faire soi-même et pour son propre compte cet apprentissage de l'impartialité historique. Il nous en coûte de condamner parfois nos amis et de rendre justice à nos adversaires ; cela coûte, mais cela rapporte encore plus. Cela rapporte de la dignité, de la sincérité, de la liberté. Oui, c'est à l'école de la liberté qu'on apprend à aimer le bien partout où il se trouve et à haïr le mal partout où il est. Quiconque fait cela, se sent plus libre. Un protestant qui se croit tenu d'admirer en tout Élisabeth ou Cromwell, un catholique qui s'efforce d'excuser Philippe II ou de célébrer les dragonnades, un partisan de l'ancien régime qui a le dessein arrêté de s'extasier sur le grand roi, un partisan de la Révolution qui se propose de ne pas voir les forfaits du terrorisme, sont autant de trembleurs que la vérité épouvante.

« La vérité vous rendra libre, » disait Jésus-Christ. Notre indépendance morale aurait fait un grand pas si l'histoire, ce vieux courtisan, reprenait son rôle de juge. Ses justices, même tardives, sont toujours de bon exemple. Elles constituent ici-bas une des protestations du droit contre le fait et de la faiblesse contre la force.

CHAPITRE VI

LE FATALISME PERSONNEL

Tout auprès du fatalisme historique vient se placer le fatalisme personnel. Nous laissons les annales des peuples s'arranger comme elles peuvent; mais quant à nous, nous sommes bien décidément soumis à une nécessité qui nous domine. Que notre libre arbitre existe ou non en théorie, peu importe : en fait, nous nous sentons esclaves.

Ne l'avez-vous jamais entendu prononcer ce triste mot, le mot de la servitude sans remède : Je suis ainsi fait ? — Je suis ainsi fait! c'est-à-dire prenez-moi tel que je suis; j'ai renoncé à réagir contre mes erreurs et contre mes vices, à poursuivre virilement l'accomplissement de mes devoirs; j'ai donné ma démission de moi-même; je suis ainsi fait.

Dès que le mot fatal a été prononcé, n'attendez plus rien. C'est un homme à la dérive, un vaisseau qui ne gouverne plus et dont les vents et la mer feront tout ce qu'il leur plaira. Plus de luttes, plus de vaillance, *alea jacta est*, l'âme subit sa destinée et suit sa voie.

Ceux qui en sont là ne sont pas seulement les es-

claves d'autrui, les serviteurs des opinions régnantes et des usages reçus; ils sont asservis avant tout par leurs propres défaillances. L'aveu de leur mal leur sert d'excuse. Au moyen de cette humilité au rebours, ils se justifient de tous leurs torts et se rassurent sur toutes leurs lâchetés. Que voulez-vous? Ils sont ainsi faits! — Vous me reprochez de ne pas remplir mes devoirs? Je suis le premier à le dire. Vous pensez que je ne donne pas de bonheur autour de moi? Hélas, non. Vous prétendez que je n'agis pas, que je me laisse aller inerte à l'affaissement moral, qu'une vie autrement employée ranimerait mon énergie? Je le sais bien. Mais plaignez-moi, je suis ainsi fait!

Non-seulement il y a des gens qui disent : Je suis ainsi fait. Il y en a qui disent : Je suis ainsi disposé aujourd'hui. Ce n'est plus l'abdication, c'est l'ajournement. Un autre jour on sera admirable, aujourd'hui on est insupportable. Qu'y faire? peut-on se rendre gai quand on est triste, ardent quand on est découragé, sympathique quand on est sec, aimable quand on est maussade?

Oui, on le peut (avec le secours du Seigneur, s'entend); on le peut, et on le doit. C'est notre métier ici-bas de devenir autres que nous ne sommes et de ne pas nous laisser asservir par nos dispositions du moment. Dieu nous préserve d'étudier sans cesse nos sensations, de tâter en quelque sorte notre pouls, pour savoir si notre santé morale est au point précis où nous devenons capables de quelque chose! Vous ne vous *sentez* pas en train? Il ne s'agit pas de cela; vos sensations ne

règlent pas vos obligations, et quand on n'est pas en train, il faut s'y mettre.

Il le faut, sous peine de tomber dans un état de débilité maladive. Il est des artistes et des poëtes qui attendent toujours « leur heure. » Il est des maris qui se réservent d'être charmants une autre fois. Il est des enfants qui se disent qu'ils seront très-sages quand leur sottise actuelle sera passée, une sottise dont ils ne sont pas les maîtres. Il est des chrétiens qui font tout juste le même raisonnement et qui se mettront à l'œuvre sans faute dès que le courage leur sera revenu. Il est des hommes qui n'attendent qu'une éclaircie dans leur ciel pour se mettre en route et entrer enfin dans ce beau pays des dévouements rêvés, où vraiment on ne peut aller quand il fait si sombre au fond du cœur.

J'indique, je n'appuie pas; ce sont choses connues; il n'est personne, je le crains, qui n'ait passé par là. Revenons plutôt au fond même de la théorie fataliste qui est en train de nous affaiblir pour nous asservir.

Elle nous donne un maître, notre tempérament. Nous ne nous sommes pas faits; tels nous sommes, tels nous resterons. Que pouvons-nous sur notre humeur? Les violents seront violents, les doux seront doux, les dépravés seront dépravés, les purs seront purs; nous ne saurions changer cela.

Sommes-nous des machines, ou sommes-nous des êtres moraux et responsables? Voilà ce que je me permettrai de demander, et quelque chose en nous répond. Non, la fatalité physique ne supprime pas notre libre arbitre. On peut nous construire une morale où les crimes ne soient plus qu'une maladie, quand ils ne sont

pas en outre un héritage ; on peut nous faire une histoire où les questions de santé occupent une telle place qu'elles n'en laissent plus aux questions de liberté ; la conscience n'en persistera pas moins à protester contre l'homme-machine.

Autrefois les théoriciens de la servitude se donnaient la peine d'édifier des systèmes ingénieux : Spinosa, appliquant la géométrie à notre âme, déduisait de son essence tous les phénomènes de la vie morale ; Leibnitz faisait de l'âme et du corps deux mécanismes qui marchaient d'accord, ayant été montés à la même heure, par la même main, et dont *l'harmonie préétablie* ne laissait, semble-t-il, aucun rôle au libre arbitre. Aujourd'hui on procède plus simplement ; on marche droit au but. La liberté vous gêne? nous la retrancherons. L'homme moral risquerait d'être responsable? nous le nierons. Cela ôté, il nous restera... le tempérament.

Le tempérament est l'excuse des lâches. Il nous permet d'esquiver tous les problèmes et tous les devoirs. — Il y a des hommes portés à la piété, c'est très-bien, moi je n'y suis pas enclin ; chacun son tempérament! Il y a des hommes qui aiment à visiter les pauvres et les malades, moi cela me répugne ; chacun son tempérament! Il y a des hommes qui ont l'esprit de famille, moi je m'ennuie au logis ; chacun son tempérament! Il y des hommes qui ont le goût des affaires publiques, moi je me sens mauvais citoyen ; chacun son tempérament!

Ici, comme on le voit, ce n'est pas la vigueur de l'âme qui est seule en jeu, la morale en personne est compromise et ruinée.

Quant à la liberté, si le tempérament nous gouverne,

il convient d'en faire notre deuil. — Voici de nobles natures, généreuses, indépendantes ; en voici qui sont serviles et corrompues ; c'est un fait, rien de plus, et un fait qui ne peut changer. J'ai les idées, les habitudes, les défauts de ma nature ; plaignez-moi, mais ne me demandez pas de prendre les vertus de la vôtre. Il y a de la place ici-bas pour les natures pieuses et pour les natures mondaines, pour les natures dévouées et pour les natures égoïstes ; l'essentiel est de ne pas imposer aux unes ce qui ne convient qu'aux autres.

A mesure que nous descendons ce chemin, si fréquenté aujourd'hui, du matérialisme et de la science soi-disant positive, nous perdons de vue l'habitante des lieux hauts, la liberté. Nous nous enfonçons dans le bourbier des choses fatales ; nous ne sommes plus que des combinaisons d'atomes subissant des combinaisons de circonstances et obéissant à la loi d'un développement forcé. Que devient notre libre arbitre, comme le dit quelque part M. Paul Janet, « si la vie est un enchaînement déterminé de phénomènes, tels que, l'un étant donné, l'autre s'ensuive toujours ? »

C'est la physiologie qui essaye d'envahir les terres de la morale. Que la morale se défende donc ; qu'elle fasse tête à l'ennemi ; qu'elle monte sur le rempart qui sépare les deux domaines, le domaine de la nature où règne la nécessité, le domaine de la morale où règne la liberté !

Il faut en revenir à la morale. La morale est le grand chemin de la métaphysique ; ceux qui n'ont pas commencé par regarder attentivement en eux-mêmes risquent de voir très-mal ce qui se passe ailleurs.

Et que voyons-nous en nous-mêmes? Deux choses très-claires et très-distinctes : notre personnalité et notre libre arbitre. Or toute saine philosophie est contenue en germe dans cette double observation. Vienne le matérialisme avec sa physiologie, vienne l'idéalisme avec sa logique, la morale ne laissera pas entamer son empire, appuyée qu'elle est sur le moi personnel et libre.

Regardons où il fait clair, c'est-à-dire dans notre conscience, avant de regarder où il fait obscur. Allons du connu à l'inconnu, de la psychologie aux branches plus hautes de la philosophie. Une fois que l'homme s'est vu comme cause, comme cause personnelle, comme cause qui pense, qui sent et qui veut, il a compris que la pensée et la volonté ont leur rôle ici-bas, et qu'on n'efface pas plus notre responsabilité par le tempérament qu'on n'efface le Dieu vivant par les lois de la nature[1].

1. Cette bataille de la psychologie contre la physiologie a été ivrée naguère par M. Lévêque, dans un travail très-remarqué.

CHAPITRE VII

L'UTILITARISME

Qu'elle est belle cette solidarité de la liberté et de la morale! Partout nous la retrouvons; elle est comme le fil conducteur de notre travail. Les ennemis de la liberté multiplient leurs attaques contre la morale : à peine l'assaut du fatalisme est-il terminé, que celui de l'utilitarisme commence.

La morale et l'utilité devraient marcher ensemble, la main dans la main; le bon, le vrai, l'utile, ce sont trois aspects de la même chose. Mais pour apercevoir cette unité, il faut monter un peu haut. Plus bas, des oppositions apparentes surgissent, et nous pouvons être tentés de poursuivre l'utile, sans nous préoccuper du bon ou du vrai. N'y a-t-il pas eu des erreurs utiles? N'y a-t-il pas eu des actes répréhensibles qui ont servi la cause de la vérité?

Je ne vois pas pourquoi l'on s'arrêterait en si beau chemin. Je me charge de démontrer les inconvénients pratiques de tout ce qui est excellent ici-bas, non-seulement de la vérité, souvent si incommode, mais du devoir, cette autre gêne, mais de la famille, et de l'affection, et des lumières, et par-dessus tout de la liberté.

L'utilité, ainsi séparée de la morale, devient l'excuse ou la glorification des plus grands crimes qui se soient commis sur la terre. La traite n'a-t-elle pas mis les nègres en contact avec l'Évangile? L'esclavage n'a-t-il pas complété cette œuvre bénie? Nous avons rencontré cet argument sur notre route; nos pères en rencontraient d'autres qui n'étaient pas moins plausibles. — Il faut persécuter : au prix de quelques bûchers, on préserve des millions d'âmes menacées par l'hérésie. Il faut convertir à coups de sabre : la méthode des chevaliers porte-glaive a amené plus de païens à l'Évangile que la prédication des missionnaires, et Charlemagne a été un plus grand apôtre que Paul.

La doctrine utilitaire se rattache à un nom célèbre, celui de Bentham. Je n'oublierai jamais les longues heures que j'ai consacrées à lire, à méditer, à annoter ses livres. C'était au début de ma vie d'étudiant. L'homme distingué chez lequel j'habitais alors, ami de Dumont et élève de Bentham, était partisan enthousiaste des dogmes utilitaires. Il s'efforçait de me faire partager ses convictions, et moi-même, pourquoi ne pas le dire? je m'efforçais de trouver bon un système contre lequel aucune objection venue des régions de la foi ne s'élevait alors dans mon âme. Que de jours passés en face de ces sèches analyses et de cette inexorable dialectique de Bentham! que de questions posées! que de discussions! C'était en vain : il y avait toujours un point, toujours le même, sur lequel ma persuasion naissante venait incessamment faire naufrage : je ne parvenais pas à transformer l'utilité en devoir.

Or, si tiède chrétien que je fusse alors, la conviction

du devoir était restée debout en moi. Des leçons reçues dans mon enfance ma jeunesse avait du moins conservé celle-là. Il m'était impossible de méconnaître l'obligation morale. Et comment la refaire avec l'utilité? J'essayais, à la suite de mon maître : j'entassais l'utilité immédiate et l'utilité lointaine; j'ajoutais l'utilité générale; mais toutes ces utilités mises dans l'alambic ne me donnaient pas un atome de devoir. — Pourquoi me sentirais-je tenu de faire ce qui me sera utile pendant toute ma vie, plutôt que ce qui me sera utile aujourd'hui? Pourquoi me sentirais-je tenu de faire ce qui sera utile à l'ensemble des hommes, plutôt que ce qui m'est utile à moi seul? Pourquoi, s'il n'y a pas un devoir? Je choisis mal? A la bonne heure! J'obéis à l'égoïsme mal entendu? Et de quel droit l'égoïsme bien entendu ferait-il la leçon à l'égoïsme mal entendu? Tant que vous me tenez sur le terrain de l'égoïsme, et Bentham ne veut pas en sortir, vous pouvez blâmer mon ignorance ou ma maladresse, vous ne pouvez m'accuser de mal faire.

Depuis lors, j'ai fermé Bentham et j'ai juré de ne plus le rouvrir. Je l'avoue même, j'ai conservé une rancune à l'endroit de certaine école dont le libéralisme terre à terre ressemble beaucoup trop, selon moi, à un compte de profits et pertes. Tout en adoptant dès la première heure et au temps de leur impopularité ces doctrines des économistes auxquelles nous devons la liberté du commerce, je leur en ai voulu de se renfermer trop souvent dans les étroites traditions de l'utilitarisme. L'économie politique se calomnie elle-même quand elle a l'air de tout subordonner à l'utile; elle pense à autre chose qu'au bon marché, et ses plus grands bénéfices

ne sont pas de ceux qui figurent dans un bilan. Elle abaisse les barrières internationales, elle prépare pour nos arrière-neveux la venue d'un régime de paix, elle répare de grandes injustices; enfin elle tend la main aux autres libertés, elle est un des accords de cette harmonie sociale que Bastiat a dignement célébrée. Mais Bastiat, lui, n'était pas un élève de Bentham.

Avant Bentham j'aurais dû citer La Rochefoucauld. Chez lui l'égoïsme occupe bien carrément la première place, toute la place. Écoutez-le :

« Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer. » — « La vertu n'irait pas si loin, si la vanité ne lui tenait compagnie. » — « Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. »

La Rochefoucauld, on le sait, ne s'en tient pas à ces généralités; il prend une à une nos vertus, nos tendresses, et dans chacune d'elles il nous montre la recherche de l'utile. — « L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. » — « Il n'y a pas de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour. »

La reconnaissance y passe à son tour : elle entretient le commerce des hommes. Et l'admiration : on ne loue que pour être loué. Je me demande en vérité si cet Épicure, contre lequel proteste avec raison depuis tant de siècles la conscience indignée du genre humain, a été plus loin que La Rochefoucauld et que Bentham. Épicure, qui du reste était personnellement un fort honnête homme, désintéressé, généreux, patient au

milieu des souffrances, sobre, vivant de pain et d'eau et fondant en ascète la doctrine du plaisir, posait pour principe fondamental l'utile. Il s'adressait, selon l'usage, à l'intérêt bien entendu, le chargeant de choisir parmi les joies humaines celles qui donnent le plus de bonheur. Reconnaissons d'ailleurs que sa vertu favorite était la prudence et qu'il conseillait à ses disciples de rechercher la vie sans trouble, *l'ataraxie*. S'abstenir des affaires publiques, rester célibataire, éloigner de soi les embarras de la famille, tels étaient les procédés de l'utilitarisme antique. L'égoïsme moderne n'a rien inventé de mieux.

CHAPITRE VIII

L'ÉPICURÉISME

Puisque j'ai prononcé le nom d'Épicure, je veux en profiter pour montrer en quelques mots ce que devient la liberté chez les hommes qui suivent aujourd'hui ses conseils sans s'inquiéter de son système. L'épicuréisme pratique est une des formes les plus ignobles de la servitude.

Comment en serait-il autrement? L'épicuréisme n'a qu'un principe : nous préserver de ce qui nous trouble. Or ce qui nous trouble est ce qui nous fait vivre, ce qui nous fait agir, lutter, avancer, aimer; ce qui nous trouble est ce qui nous affranchit. C'est un navrant spectacle que celui de ces mutilations successives au moyen desquelles notre égoïsme cherche à se procurer la paix. Les idées, les passions, les convictions, les affections, le gouvernement de soi, tout y passe, et la paix (heureusement) ne vient pas encore. Quand elle vient, il n'y a plus de remède, l'homme moral a achevé de mourir.

S'abstenir de penser, grande entreprise, où l'on ne réussit pas du premier coup. Mais il y a des gens, et

beaucoup, qui approchent du but. Il s'agit, bien entendu, d'écarter les idées indépendantes, de refoulèr l'invasion de celles qui pourraient gouverner notre vie et nous imposer des devoirs. Voilà les pensées redoutables; le moyen le plus simple de les supprimer consiste à se précipiter tête baissée dans une vie d'affaires où les détails envahissent tout, où les belles rêveries n'aient plus de place, où l'âme n'ait plus le temps de visiter le noble pays de l'absolu. Il pense encore, il n'est pas encore esclave, l'homme qui s'échappe quelquefois du côté des convictions, des sympathies, des principes et des causes généreuses ; l'imagination est une libératrice, une perturbatrice aussi, et les vrais épicuriens ne l'ignorent pas. Aussi lui ferment-ils leur porte. Un honnête courant d'occupations réglées qui remplissent la vie sans mettre en jeu l'intelligence et la conscience, voilà ce qu'il leur faut. Ce n'est pas penser que faire son métier, mener ses affaires, rendre ses visites, arrêter ses comptes et lire son journal.

Abandonner aux songeurs la poursuite du vrai, aux don Quichottes la défense du juste, laisser dormir les questions, ne troubler ni la société ni soi-même, se défier de l'idéal, ramener le bien à des proportions abordables, n'avoir que des ambitions mesurées et des vices autorisés, voilà la règle à suivre. Horace est le législateur de ce royaume, plus vaste qu'on ne l'imagine; l'auteur de *l'Art poétique* a écrit toute sa vie sans le dire un *Art d'être heureux*.

Rien de trop! Retenez cette maxime, *Ne quid nimis !* n'est-ce pas une belle chose que la modération? Tout juste milieu n'est-il pas rempli de sagesse? Nous voici en plein juste milieu de morale. L'image auguste

du devoir se rapetisse à vue d'œil. Point d'enthousiasme, point de dévouement. « Surtout point de zèle, » disait Talleyrand. S'il faut absolument que nous ayons des opinions, ayons-les avec modération, soutenons notre parti avec modération, servons la patrie avec modération, aimons la liberté avec modération.

Oh! sainte horreur de ce qui s'élève, que de prosélytes tu fais ici-bas! Depuis Confucius qui enseigne aux Chinois à prendre d'honnêtes moyennes, jusqu'à lord Chesterfield qui adresse à son fils les lettres que chacun sait, quelle école de lâcheté, d'abaissement et de servitude! Et cette servitude se donne pour un affranchissement. L'indifférence n'est-elle pas la liberté? Lucrèce ne nous apprend-il pas qu'on ne devient vraiment libre que lorsqu'on s'est enfin débarrassé des idées incommodes, de l'âme, de Dieu, de la vie à venir? L'existence indépendante n'est-ce pas celle qu'Anacréon chantait avant Horace et que Mathurin Régnier a chanté comme Anacréon?

> Et le prudent sera de raison dévêtu,
> S'il se montre trop chaud à suivre la vertu.

On peut diminuer la vie, on peut rétrécir le cœur, on peut en venir à se dire avec une satisfaction profonde : il n'y a plus chose au monde qui me gêne, je fais ce que je veux. — On peut en venir, je le constate en frémissant, à cet état horrible qu'on appelle la liberté d'esprit. Alors on a le bonheur de ne penser à rien, de ne croire à rien, de ne s'inquiéter de rien, de ne tenir à rien. Rappelez-vous le mot profond de Marguerite : « On voit qu'il ne prend intérêt à rien. » C'est ce qui l'épouvante à la rencontre de Méphistophélès.

L'âme perdue c'est l'âme vide. Il existe, grâce à Dieu, une passion du bien, une passion du vrai et du beau, et tout ce qu'il y a eu d'hommes libres sur la terre a brûlé de cette passion-là. Socrate et Marc-Aurèle, Léonidas et Philopœmen, Caton, Jeanne Darc, Sidney, Russell, Wilberforce, Washington, Lincoln, les Macchabées, les apôtres, les martyrs, les huguenots, les jansénistes de Port-Royal, un Dante, un Michel-Ange, un Corneille, que sais-je? je prends au hasard, y a-t-il une des grandes figures de l'histoire que n'anime le feu d'une passion? César lui-même, ce représentant immortel de la race des flegmatiques, ce type des gens faciles au pardon parce qu'ils ne haïssent pas et n'aiment guère non plus, César avait du moins une passion: il était ambitieux.

Je ne sais pas si les passions mauvaises ne valent pas mieux que l'absence complète de passion. Oui, elles valent mieux; dans l'Évangile, les froids et les bouillants ont le pas sur les tièdes. En d'autres termes, il y a de la ressource tant que le cœur bat. Malheur à ceux qui ne connaissent plus ces puissants désirs, ce trouble moral qui remue les profondeurs de notre être!

Être tiède, ce n'est pas un caractère, c'est une déchéance. Il y a des caractères ardents et des caractères tranquilles, mais les uns et les autres sont aptes à connaître la passion du bien; ils le serviront chacun selon sa nature; n'importe, ils le serviront tous et ils l'aimeront. Quant aux âmes flasques et inertes dont la prudence écarte ce qui pourrait déranger leur lâche sommeil, plaignons-les d'avoir fait si bien le désert autour de leur gîte, qu'aucun être vivant n'en approche plus,

je veux dire aucune passion, ni celle du juste, ni celle du bon, ni celle du vrai, ni la passion du croyant, ni la passion du citoyen, ni la passion de l'homme de famille.

Un devoir qu'on accomplit sans passion, qu'est-ce? Une tâche servile. Une piété dépourvue de passion, qu'est-ce? Une pratique, une récitation, une orthodoxie; cela n'a rien de commun avec cet Évangile qui nous annonce « la folie de la croix » et qui nous invite à « devenir fous pour être sages. » Les mondains eux-mêmes savent ce qu'il faut penser d'une dévotion si raisonnable; ils devinent instinctivement que se convertir est chose sérieuse et qu'on ne se passe pas de passion pour prier, pour se repentir, pour lutter contre le mal, pour aimer Dieu.

La charité est une passion ou elle n'est rien. La tendresse des époux est une passion; la tendresse des parents est une passion ; le patriotisme est une passion ; le libéralisme est une passion. Otez la passion, et je vous défie de trouver quelque part ou un champion des belles causes, ou un chrétien, ou un citoyen, ou un artiste. Qu'est-ce qu'un artiste qui n'a pas la passion de l'idéal?

La doctrine épicurienne mène droit à l'esclavage, car elle démolit une à une les assises de la liberté. La fausse liberté qu'elle prêche est la négation absolue de la vraie. C'est la liberté par l'indifférence et la légèreté de cœur, celle qui a pesé dans ses mains tremblantes les fortes affections d'ici-bas et qui s'est effrayée de leur poids.

Les hommes qu'elle nous fait ne sont pas toujours

méchants. Il leur est même permis d'être bons, pourvu qu'ils ne soient pas tendres, pourvu qu'ils se préservent des tourments, des remords et des regrets, qu'ils évitent de prendre au sérieux leur douleurs propres et qu'ils n'aillent pas chercher bien loin, pour l'entasser en insensés sur leur âme, le fardeau des douleurs d'autrui.

Si vous voulez savoir ce que vaut cette liberté-là, interrogez ses partisans. L'un des plus fameux, Lucien, ne se gênait pas pour confesser jadis que son système conduisait à la suppression du libre arbitre. A la place de la volonté, il mettait le discernement et la prévoyance ; à la place du devoir, il mettait le bonheur (et quel bonheur!) ; à la place de la liberté, il mettait l'insouciance.

La liberté est la paix des forts. Étrange méthode pour donner des forces, d'entretenir la débilité morale, d'éviter les émotions et les questions, de mettre l'homme au régime d'hôpital! Ce n'est pas la passion qui asservit, c'est l'apathie. L'indifférence est lourde à porter, quoi qu'on dise. Sous cet ignoble fardeau notre âme s'affaisse ; elle devient somnolente et passive ; elle abdique, elle évite la rencontre des convictions qui traînent après elles des devoirs.

On devient esclave par amour du repos. Aux yeux des despotes, quels qu'ils soient, les gens qui ne pensent pas du tout sont mille fois préférables aux gens qui pensent bien. Ne pas avoir d'opinion, c'est avoir de toutes les opinions la plus commode, la plus productive et la plus généralement approuvée. Mais ne pas avoir d'opinion, c'est aussi renoncer à être quelqu'un. Ainsi s'achève en nous l'œuvre de l'effondrement mo-

ral; nous ne sommes plus esclaves seulement, nous devenons serviles.

Serviles vis-à-vis du pouvoir, et serviles, ce qui est pis, vis-à-vis de la coutume établie. Rien de tel que de n'avoir pas d'opinion, pour se prosterner devant l'opinion. Alors l'intelligence suit l'exemple du cœur; elle déchoit à son tour. Nous nous emprisonnons dans le vulgaire; le médiocre nous plaît seul, nos dernières énergies se dépensent à railler ce qui est généreux et à décrier ce qui s'élève; nous répétons d'un ton doctoral les sentences de la grosse moralité mondaine. C'est un asservissement sans remède que celui des hommes qui ont renié l'idéal, qui ne comprennent plus que les jouissances du terre-à-terre, et qui, toujours en garde contre ce qui éclaire et ce qui réchauffe, ferment portes et fenêtres, de peur de laisser entrer le soleil dans leur maison.

DEUXIÈME PARTIE

DE LA NÉGATION

EN MATIÈRE RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

LA SCIENCE INDÉPENDANTE

Les temps modernes ne le cèdent pas à l'antiquité païenne en fait de haine pour la liberté. Après l'avoir poursuivie, nous venons de le voir, sur le terrain de la morale, on la poursuit encore sur celui de la métaphysique, les systèmes sans nombre qui surgissent sous nos yeux ne se ressemblent qu'en cela.

Je n'ai pas la prétention de les discuter en détail; fidèle à mon plan, je ne veux que mettre en lumière leurs conclusions uniformément rétrogrades. Ce n'est pas une question de vérité que je pose, c'est une question de liberté.

Rien n'empêche, d'ailleurs, les hommes convaincus, comme moi, que la liberté et la vérité sont sœurs [1], de

1. Elles sont si bien sœurs, que je n'ai pu écarter toujours le

tirer de cet examen telles conséquences qu'il appart tiendra. S'il existe au fond de notre âme un témoignage nvinciblement rendu à la liberté, il nous est permis sans doute de croire que tout système qui nie la liberté est faux. Mais, encore un coup, ceci n'est pas mon affaire.

« La lutte de la foi et de l'incrédulité constitue le fond essentiel et même unique de l'histoire du monde. » Cette parole de Gœthe est bien vraie. Sur quelque terrain que l'on se place aujourd'hui, morale, famille, questions politiques, questions sociales, partout les deux combattants sont aux prises. Pour moi, plus j'y regarde, plus je découvre que le christianisme renferme une philosophie et qu'il n'y a pas à en chercher d'autre ; car il résout tous les problèmes, et les doctrines qui veulent les résoudre sans lui ne manquent jamais de fausser la donnée principale, je veux dire la liberté.

A la vérité, l'essentiel est de les résoudre sans lui ; bien mieux, sans recourir à l'*hypothèse* du Dieu créateur et vivant ! Par l'expression « science indépendante » je ne désigne pas la science indépendante de la révélation, je désigne la science indépendante de Dieu. Elle seule rentre dans le cadre de mon étude, car elle seule exclut formellement la liberté. C'est là un côté trop peu connu de ces tendances positivistes qui dominent de plus en plus aujourd'hui : elles sont illibérales, à un point inimaginable. Au sein du vaste mécanisme d'où elles nous interdisent de sortir, je cherche en vain la place d'un acte libre dans le ciel ou sur la terre.

point de vue de la vérité. Je ne l'ai pu ni ne l'ai dû. Je me serais reproché de ne pas relever en passant certaines erreurs mortelles.

Voilà ce qu'il importe de signaler et de démontrer avec force. Je ne viens, répétons-le, ni débattre des problèmes scientifiques, ni examiner une à une toutes les philosophies de notre temps; je ne prends à partie que les doctrines de servitude. Il est temps de les dénoncer comme telles et de les comparer sous ce rapport à l'Évangile, qu'elles regardent de si haut.

Tantôt franches et tantôt subtiles, tantôt se proclamant athées et tantôt se faisant respectueuses ou même tendres envers les croyances dont le vulgaire a besoin, ces doctrines se ressemblent par un trait commun : elles n'admettent rien en dehors des forces de la nature. Cherchez bien, au fond de nos panthéismes modernes, au fond du vieux matérialisme qui passait pour mort et qui est vivant, vous découvrirez les lois immuables, c'est-à-dire la nécessité. Mais jamais elle n'était apparue aussi inflexible, aussi dure qu'elle l'est chez les champions du positivisme. Enfin la science indépendante semble avoir trouvé sa formule définitive. Ne nous étonnons donc point si les autres systèmes sont peu à peu absorbés par celui-là. Auguste Comte a plus de disciples qu'on ne le croit; en effet, quiconque ne consent à admettre que ce qui a été scientifiquement démontré est positiviste, qu'il le sache ou non. Voyons où nous conduisent ceux qui, comme M. Littré, sont positivistes le sachant et le voulant; avec eux du moins nous apprendrons quelles sont les conséquences logiques de leur doctrine.

Le principe est très-simple : l'homme est incapable de concevoir aucune idée du monde spirituel. Il faut donc séparer avec soin l'accessible de l'inaccessible. L'accessible, c'est le domaine des sciences exactes. Le

domaine des sciences exactes est aussi celui de la seule philosophie légitime. Cette philosophie exclut l'inaccessible; elle ne le nie pas, elle l'ignore; la religion et la métaphysique sont pour elle comme si elles n'existaient pas; sur les causes premières, sur Dieu et sur la création, aussi bien que sur l'âme et son avenir, les gens raisonnables ne pensent rien.

Ainsi, des sciences positives, et rien de plus; une succession de phénomènes, et rien de plus. On nous invite à ne plus nous occuper des chimères, de l'idéal, de l'infini, de l'invisible.

Le positivisme n'est pas le matérialisme, car ce dernier prétend remonter à la cause unique : l'atome doué de mouvement. Cet atome-là n'existe pas pour le positivisme, car la science ne l'a pas vu.

Mais Dieu n'existe pas davantage pour lui, et M. Littré le déclare nettement. Au nom de la méthode baconienne, qui substitue l'observation au syllogisme et l'induction à la déduction, on nous défend de croire en un Père céleste, en un Créateur, bien plus encore en un Sauveur. Nous voilà placés vis-à-vis des lois immuables et condamnés à nous dire que tout est au mieux sur la terre.

Par bonheur, on ne supprime pas les problèmes en les niant. Le positivisme a beau biffer la métaphysique d'un trait de plume, il n'en demeure pas moins vrai qu'après la chimie, la mécanique et la physique, l'observation, si baconienne soit-elle, rencontre une réalité qui s'appelle la vie. Il y a quelque chose de plus positif que le positivisme, c'est l'âme, l'âme avec ses besoins, ses misères et ses grandeurs.

Tant que la chimie et la physique n'auront pas créé

un peu de vie, tant que les alambics n'auront pas élaboré quelques atomes d'intelligence, nous aurons le droit de dire que la science qui prétend ignorer cela ignore tout, que l'observation qui écarte cela n'observe rien, que la philosophie qui ne veut pas s'occuper de cela n'est pas le moins du monde philosophique. La souffrance, le désordre et le péché sont d'une constatation au moins aussi sûre que les lois de la pesanteur ou de l'affinité chimique. La conscience est un fait, au même titre que l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux. Le monde réel et *positif* ne se borne pas à ce que mes yeux voient, à ce que mes mains touchent, à ce que pèse ma balance, à ce que précipitent mes réactifs, à ce que démontrent mes formules d'algèbre et de géométrie ; par l'induction seule et sans déduction d'aucune sorte j'arrive au devoir, aux droits absolus du bien, aux ardeurs immenses et inassouvies qui sont en moi.

J'arrive aussi, remarquez-le, à la liberté. Qu'il le veuille ou non, et M. Comte s'est efforcé de contester cette conséquence inévitable, le positivisme nous place sous le joug de la nécessité. Nous voici en face des lois immuables, l'inflexible despotisme de la matière pèse sur nous. Que pourrait faire, je le demande, notre libre arbitre (une pure hypothèse, d'ailleurs !) au sein d'un monde où tout est réglé ? Demandez à un fabricant ce que deviendraient ses mécanismes, si quelque cause indépendante s'avisait de modifier leurs mouvements.

« Tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. » Ce mot de l'Évangile, que d'autres déjà ont appliqué aux négations contemporaines, s'impose ici à ma pen-

sée et vient se placer de lui-même sous ma plume. Mon respect très-sincère pour les sciences exactes ne m'empêche pas de dire que si nous limitions nos certitudes aux démonstrations mathématiques, aux révélations du télescope, de la cornue et du scalpel, nous deviendrions les plus ignorants des hommes.

Des ignorants et des esclaves, car on ne peut supprimer les grands faits du monde moral, sans supprimer aussi la liberté. Je n'ai pas à entrer dans beaucoup de détails, car les découvertes récentes du positivisme nous ramènent aux vieilleries des païens. C'est toujours le Dieu libre et vivant qui s'efface devant les forces aveugles de la nature. Otez Dieu, il vous reste la Nécessité.

Point de création, les lois immuables ont agi. Point de surnaturel sous aucune forme, les lois naturelles ne peuvent être suspendues. Point de Providence, par conséquent point d'exaucement des prières. Point de révélation. En d'autres termes, car c'est là qu'il en faut revenir, point de Dieu. Que penseriez-vous d'un Dieu qui ne pourrait ni écouter ses créatures, ni en avoir pitié, ni leur venir en aide ? Que penseriez-vous d'un père qui n'aurait rien à dire à ses enfants ? Si mon père ne me tend pas la main quand je tombe, s'il ne me soulage pas quand je souffre, alors qu'est-il ? Une abstraction ou un esclave. Plutôt que de croire au Dieu indifférent et impuissant, je croirai qu'il n'y a pas de Dieu.

Les enseignements des positivistes n'ont pas de conclusion plus évidente. Ces étranges libres penseurs s'interdisent de prime abord la faculté de penser librement ; leur point de départ est un axiome qui

doit s'accepter les yeux fermés et que voici : Quand même les observations psychologiques, non moins sûres que celles des sciences exactes, s'élèveraient d'un commun accord contre cette doctrine, on doit admettre comme vérité première, indémontrable, mais évidente par elle-même, que la nécessité règne dans l'univers et que l'action d'un Dieu libre est contraire à la vraie science [1].

La vraie science consent-elle à choisir parmi les faits et à ne tenir compte que de ceux qui lui plaisent? Parce qu'elle ne comprend pas le surnaturel (cet autre nom de la liberté divine), se croit-elle autorisée à nier Dieu? Est-elle certaine que ce qu'elle appelle les lois de la nature ne soit pas une série d'actes identiques du Dieu qui agit sans cesse? Lui est-il démontré que le Dieu qui a connu de toute éternité nos besoins et nos supplications ne puisse pas en tenir compte dans ses actes et que les lois naturelles ne puissent pas s'accorder ainsi avec la Providence et la prière? Déclarerait-elle absurde à priori la pensée que le Dieu libre a déterminé dans sa sagesse quelques époques décisives où le surnaturel se manifeste comme tel, où il y a révélation, incarnation, rédemption, prophéties, miracles, et d'autres époques où le surnaturel n'existe plus que pour la foi, ayant été introduit dans la marche

1. Il faut en définitive, pour supprimer la métaphysique, commencer par retrancher la psychologie et déclarer que les faits de conscience ne sont pas des faits. Si, en regardant en nous, nous y découvrons le sens moral, le libre arbitre, le remords, ces observations ne peuvent trouver place au nombre des observations scientifiques. Mais où des hommes qui réfléchissent ont-ils découvert que les sciences qu'on nomme exactes sont les seules sciences *positives!*

régulière des choses par la prescience divine et par l'exaucement des prières ainsi prévues[1] ?

Je connais des savants très-savants qui répondent à ces questions-là autrement que ne l'ont fait MM. Comte et Littré. Ils déclarent que de toutes les façons de méconnaître les données de l'observation et les règles du bon sens, il n'en est pas de plus grossière que celles des prétendus philosophes dont le système débute par la suppression de la liberté. Liberté en nous, car nous nous sentons responsables; liberté hors de nous, car l'action du Dieu vivant se manifeste avec évidence, et la matière, quand on lui donnerait un milliard d'années, ne parviendrait pas à enfanter l'intelligence; liberté partout, comme condition suprême du monde moral, voilà le fait, puisqu'on parle de faits; voilà l'observation, puisqu'on parle d'observations ; voilà la loi, puisqu'on parle de lois, dont une science qui se respecte est tenue de prendre note.

Mais il paraît que nous aimons mieux nous trouver en face de la nature qu'en face de Dieu. La nature est rude et maussade, et s'il n'y a qu'elle, il faut convenir que notre situation ici-bas n'est guère digne d'envie. Il n'importe, ce que redoutent par-dessus tout notre

1. Le surnaturel sous la forme démonstrative du miracle est si bien réservé par l'Écriture aux grandes crises religieuses, qu'il diminue à vue d'œil du vivant même des apôtres. M. Tyndall ne tenait pas compte de cette distinction capitale entre le surnaturel et le miracle proprement dit, entre les délivrances que nous obtenons par la prière et les *signes* réservés aux époques exceptionnelles, quand il disait aux habitants du Valais qui redoutaient une inondation : « Pourquoi priez-vous pour que la pluie cesse? Demandez que le Rhône remonte et passe de l'autre côté des Alpes. »

péché et notre orgueil, c'est la rencontre du Dieu d'amour, qui est aussi le Dieu saint. Les lois immuables, de quelque nom qu'on les nomme, Grand Tout, Destin ou Nature, nous conviennent infiniment mieux.

Aussi ne suis-je pas étonné si le positivisme tend à devenir toujours plus la doctrine centrale au sein de laquelle se rencontrent les autres doctrines opposées à l'Évangile. Les athées, les matérialistes, les panthéistes, les hégéliens, trouvent un abri commode dans la philosophie qui tranche les problèmes au lieu de les résoudre et qui met les diverses négations d'accord en proscrivant le sujet même de leurs débats. Plus de métaphysique! ce mot d'ordre, le plus honteux que puisse recevoir une génération d'hommes, est accueilli avec enthousiasme par la multitude de ceux que trouble ou que fatigue l'idée de Dieu. Pourvu que toute distinction s'efface entre Dieu et la nature, ils sont contents.

Nous avons montré quelle est la pensée fondamentale des philosophies hostiles à la liberté. La nature et ses lois formatrices, voilà le Dieu qu'elles adorent en commun; au nom de la science, elles ferment les portes de la foi.

Elles les ferment du moins pour les vigoureux esprits capables d'examiner et de se rendre compte. Quant aux faibles, on leur permet volontiers de croire. Pourvu que la philosophie soit la religion des penseurs, on supportera assez volontiers que la religion soit encore quelque temps la philosophie des masses. La foi et la raison n'ont-elles pas eu longtemps leur rôle et peut-on exiger que tous les hommes gravissent les hauteurs sublimes de la sagesse?

Il y a là une distinction perfide contre laquelle nous ne saurions assez nous mettre en garde. Elle est ancienne déjà : Descartes, qui repoussait toute notion non revêtue du visa de la raison, s'empressait de réserver à la religion une place à part; Hobbes en faisait autant. Il ne faut donc pas trop nous scandaliser si d'autres aujourd'hui renversant le christianisme d'une main et le relevant de l'autre, adressent de respectueux hommages à cette erreur scientifique, qu'ils considèrent sans doute comme une grande vérité morale.

Le bon et le vrai seraient-ils donc séparés? Y aurait-il des mensonges salutaires et de funestes vérités? Les savants seraient-ils appelés à jouir de la lumière, tout en perdant les conditions du bonheur? Les ignorants posséderaient-ils le privilége de trouver dans les plus épaisses ténèbres la satisfaction des besoins profonds de leur âme?

Cette question peut prendre, si on le préfère, une forme différente : Y a-t-il deux vérités contradictoires? Les mêmes problèmes ont-ils deux solutions, celle de la science et celle de la foi? La vérité que nous découvrons est-elle, peut-elle être opposée à celle que Dieu révèle? La religion, fausse pour les savants, peut-elle être vraie pour les simples? La religion, vraie pour les simples, peut-elle ne pas être vraie pour les savants? Si l'Évangile est vrai, la philosophie et la science qui s'en écartent peuvent-elles ne pas être fausses? Si l'Évangile est vrai, n'est-il pas, sur les points dont il s'occupe, la science vraie et la philosophie vraie?

Que la philosophie et la science soient indépendantes de la révélation, personne n'en est plus convaincu que

moi; le joug scolastique est brisé pour toujours, Dieu merci. Mais, bien que les méthodes soient diverses, il n'y a point, je le répète, deux vérités pour cela. Ou l'Évangile est vrai, et il est vrai pour tout le monde, pour les savants et pour les simples; ou l'Évangile est faux, et il est faux pour tout le monde, et il importe que tout le monde le rejette, le peuple comme les docteurs.

Il ne s'agit certes pas de retourner au temps où la doctrine de l'Église était le point de départ obligé de toute science. Les recherches des savants sont libres et doivent l'être. Qu'elles contredisent ou non les déclarations de l'Écriture, leurs observations doivent être faites au seul point de vue de la vérité. Quel chrétien digne de ce nom leur a jamais demandé de dissimuler ou de mutiler les faits, de fermer les yeux, de ne pas voir ce qu'ils voient? Loin de là, le chrétien le plus convaincu, et justement parce qu'il est convaincu, constatera lui-même, s'il est savant, les expériences ou les découvertes qui paraissent inconciliables avec certains passages de la Bible. Ami de la vérité, plein de foi en la vérité, convaincu que les vérités ne sauraient lutter entre elles et que l'harmonie, si impossible qu'elle semble aujourd'hui, se rétablira un jour, il attendra avec patience l'accord définitif et constatera avec candeur le désaccord passager.

Notre foi ne doit pas compromettre notre droiture. Les faits sont des faits, et il serait abominable de les fausser ou de les cacher. Notre métier de chrétiens consiste à accueillir les vérités d'où qu'elles viennent, à ne nous défier d'aucune, à croire que tout ce qui est vérité sert la cause de la vérité par excellence, à accep-

ter la douleur très-vive des difficultés non résolues et à regarder avec confiance vers ces hauteurs où s'effaceront pour nous, quand nous y serons parvenus, les divergences qui nous tourmentent encore.

Je ne conçois pas une âme indépendante sans cette foi absolue au vrai. Nous le verrons un jour, il n'y a pas une vérité religieuse, une vérité philosophique, une vérité scientifique, il y a *la vérité*. Dieu nous préserve, en attendant, de commettre l'une ou l'autre de ces lâchetés, ou accommoder la science à la Révélation en appréciant contre notre conscience des observations et des faits qui nous apparaissent comme certains, ou accommoder la Révélation à la science en opérant un triage dans l'Écriture !

Pour nous qui croyons que l'Évangile est la vérité, il est toute la vérité sur les seules questions qui vaillent la peine d'être débattues, Dieu, l'âme, la vie à venir, le devoir. Pour nous, il y a toute une philosophie dans l'Évangile ; c'est celle qu'on voit s'organiser d'elle-même, selon Vinet, « en restant dans l'enceinte du christianisme positif. » Nous n'avons donc pas à construire puérilement à côté de lui une philosophie faite sur son modèle. Mais nous respectons chez les autres la pleine indépendance de pensée dont nous usons nous-mêmes. « Arrière ces classifications arbitraires qui creusent un abîme entre le domaine de la science et celui de la foi ! Il y a quelque chose d'absolu et d'indivisible dans la vérité, comme dans l'esprit humain. Si le christianisme est vrai, il doit l'être partout et toujours. S'il est la lumière, il doit éclairer tout ce qu'il touche. S'il n'a pas le dernier mot en philosophie et en histoire, comme en morale et en religion, il n'est

pas la vérité. » Je n'ai pu résister à citer ces paroles de M. Bonifas, qui rendent si bien ma pensée.

La liberté ne marche pas sans la vérité; partout où la foi au vrai s'altère, où ses droits souverains sur nous sont mis en doute, l'indépendance morale ne peut naître. Je me flatte que cette conclusion de notre longue étude est maintenant établie. Il est par conséquent aisé de comprendre pourquoi je repousse au nom de la liberté la théorie des deux vérités.

Il est clair d'ailleurs qu'on n'en admet deux pour le commun des mortels qu'afin d'en admettre une seule pour l'élite dont on fait partie.

Nous adorons aujourd'hui la déesse Raison, comme en 1793. On dirait vraiment que la raison siége seule en nous et que nous ne sommes que des êtres intelligents; la place de la conscience et du cœur ne se trouve plus. Que Descartes, qui avait à réagir contre le despotisme des traditions et contre les habitudes de l'argumentation scolastique, ait soumis toute connaissance à la seule raison, je le comprends sans peine ; mais les retours offensifs du moyen âge ne nous inquiètent plus. Pourquoi donc mutilons-nous notre nature?

Pourquoi? Écoutez ces chants de triomphe : — L'âge de la science est venu. La science, qui a supprimé l'espace et la douleur, est en train de supprimer Dieu et ce qui est sa plus vive empreinte en nous, la conscience et le libre arbitre. Le ciel est jaugé. Les découvertes succèdent aux découvertes; nous pénétrons chaque jour plus avant dans l'immensité, nous comptons les millions de mondes, nous mesurons leurs orbites, nous connaissons les lois de l'univers.

Et n'est-il pas juste que l'esprit qui a fait tant de choses règne et gouverne ici-bas? De quel droit mettrait-on autre chose à côté des mathématiques, de la physique et de la chimie? — Une fois sur ce chemin, on ne s'arrête pas aisément. La méthode algébrique fait comparaître à sa barre tous nos sentiments et toutes nos croyances; elle nous défend d'admettre ce qui n'est pas démontré par *a* plus *b*.

Reste à savoir ce que vaut l'homme auquel on n'a laissé que sa cervelle. Cette cervelle, fût-ce celle d'un Aristote, d'un Newton ou d'un Cuvier, ira tout droit à la folie quand on lui soumettra des questions sur lesquelles la conscience et le cœur devraient donner leur avis. L'homme ainsi mutilé déraisonne nécessairement, autant que déraisonnerait celui qui ne voudrait écouter que sa conscience et son cœur, sous prétexte que l'intelligence est inutile. Que diriez-vous de votre voisin, s'il se mettait à marcher en fermant les yeux et s'il disait : « A quoi bon les yeux, puisque j'ai des oreilles, un toucher et un odorat? »

L'homme est un; sa conscience ne se passe pas plus de sa raison, que sa raison de son cœur. L'homme est un, mais il est des questions qui mettent particulièrement en jeu telle ou telle de ses facultés. Quand un astronome calcule les mouvements d'un corps céleste, sa conscience peut rester muette. Il y a plus, chacune de nos méthodes varie selon l'étude que nous poursuivons. Il est des travaux qui appellent l'examen séparé des détails; il en est qui réclament une vue d'ensemble.

Si vous prenez un microscope pour examiner un éléphant, vous n'en acquerrez jamais une idée vraie.

Si vous faites de l'anatomie sur ce qui vit, vous le tuerez. Il ne faut pas disséquer des vivants; et que de fois on le fait! Voyez ces docteurs qui s'approchent de l'Évangile une loupe dans une main et un scalpel dans l'autre : comprendront-ils quelque chose aux grandes preuves? Sentiront-ils battre ce grand cœur palpitant d'amour? Il est des gens qu'on amène devant un tableau de Raphaël, et qui se mettent à examiner une mèche de cheveux ou la bordure d'un vêtement. Il en est à qui l'on fait entendre du Beethoven et qui analysent une mesure. Il en est qui lisent une tragédie de Corneille et qui dissertent sur des nuances. On met les chefs-d'œuvre en petits morceaux, et puis l'on s'étonne que cela ne vive pas! Les filles de Pélias s'étonnaient que leur père ne fût pas rajeuni par la chaudière de Médée.

La liste est longue, grâce à Dieu, des choses qui ne relèvent pas du scalpel, de la loupe ou de la balance. Ces choses sont les plus belles qu'il soit donné à l'homme de contempler, et ceux qui les ignorent ignorent tout. Ils peuvent savoir sur le bout de leurs doigts les phénomènes et les lois de la nature, les législations et l'histoire, ils peuvent passer pour des savants de premier ordre ; ils sont des ignorants.

Et comment ne le seraient-ils pas? Ils ne veulent croire qu'à ce qu'ils touchent de leurs mains, qu'à ce qu'ils démontrent positivement; mais on ne touche pas le devoir; mais l'âme, la conscience, la sympathie, le repentir, ne se déposent pas sur des philtres et ne se distillent pas dans des alambics. Essayez de transformer la psychologie en science positive et de déterminer les formules de l'action humaine, en sorte que, certains

mobiles étant donnés, certaines déterminations en résultent nécessairement; les caprices du libre arbitre vous donneront de perpétuels démentis.

Vous prétendez n'admettre que ce que votre intelligence a approuvé! — Votre intelligence approuve-t-elle ceci : « S'il y a un Dieu et s'il se révèle à nous, il ne peut rien mettre dans sa révélation qui nous déplaise ou nous dépasse? » Quant à moi, mon intelligence approuve la proposition contraire.

Vous rejetez tout ce qui n'est pas démontré! — Connaissez-vous une démonstration des axiomes, ce début obligé de toutes les sciences positives? Vous a-t-on prouvé l'idée de cause, ou la réalité des corps, ou le témoignage des sens?

Votre raison vous ordonne de ne croire que ce qu'elle a compris! — Et si, par hasard, la conscience et le cœur avaient leur mot à dire? Si la solution du problème reposait d'aplomb sur le sentiment du péché? Si la vraie démonstration était une démonstration morale? S'il fallait se courber bien bas pour franchir les portes et entrer dans le domaine des vérités éternelles?

Celui qui raisonne sur l'Évangile en faisant abstraction du péché déraisonne aussi sûrement que celui qui appliquerait le sentiment à la chimie; une chimie de sentiment et une étude morale purement intellectuelle se valent aux yeux de la vraie science.

Je n'ai pas encore vu un homme qui eût accepté réellement l'Évangile, s'il n'avait passé d'abord par le sentiment et par l'angoisse de son péché. Je n'ai pas encore vu un homme qui, ayant connu cette angoisse du péché, n'eût accepté l'Évangile. La preuve décisive se donne là, sur le terrain de l'âme, en présence des

grandes misères et des grands besoins; la démonstration rationnelle que réclame une fausse science est tout simplement impossible, en vertu de la nature même des choses.

Est-ce à dire que tout se passe dans la sphère du sentiment? Non certes. Maintenons l'homme entier; ne le mutilons ni d'un côté ni de l'autre; protestons, il le faut, contre ce qu'il y a d'exclusif dans le mot de Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît point; » ne soyons ni mystiques au nom du cœur, ni rationalistes au nom de la raison; soyons chrétiens. L'Évangile maintient l'unité de l'homme, aussi bien que sa liberté.

Tandis que Spinosa nous dit que « l'homme est essentiellement un être qui pense, » et que « le plus haut degré de connaissance humaine doit être le plus haut degré de bonheur humain; » tandis que notre science contemporaine prétend traiter les problèmes de l'âme par la méthode des mathématiques, l'Écriture nous parle de notre « mauvais cœur d'incrédulité; » elle nous avertit qu'il est indispensable d'avoir « la repentance pour connaître la vérité. » Oui, il y a une vérité dont le chemin passe par la repentance. On peut connaître, sans se repentir, la vérité historique, la vérité géographique, la vérité astronomique, la vérité mathématique. Quant à la vérité religieuse, il en va autrement : qui ne se sent pas malade n'a que faire du médecin; qui n'est pas courbé sous le poids de son péché n'a pas besoin d'un Sauveur.

Le voilà, le Dieu inconnu dont Paul parlait à Athènes. Au milieu de nos idoles son autel est dressé quelque part dans notre cœur; il y a quelque part en nous des

aspirations qui montent plus haut que les jouissances terrestres, plus haut que la science elle-même.

On nous dit : « Nous croyons ce que nous pouvons, et vous croyez ce que vous voulez. » Rien n'est plus faux. Loin de croire ce qu'il veut, chaque chrétien croit ce qu'il a passé des années peut-être à ne pas vouloir, ce que son cœur corrompu a repoussé avec violence. Malheur à nous si nous mettions de la volonté dans notre foi! Les gens qui croient ce qu'ils veulent se font une religion complaisante. L'Évangile n'est point tel : il nous gêne, il nous déplaît; il nous demande le plus dur des sacrifices, le don du cœur; il nous impose le plus redoutable des changements, la nouvelle naissance. Non, nous ne croyons pas ce que nous voulons; nous croyons ce qui nous est apparu comme l'évidence en personne, le jour où nous avons ressenti les misères du péché.

Alors même, nous n'avons pas cru ce que nous voulions, car l'Évangile renferme encore des passages que nous changerions volontiers et des difficultés auxquelles nous aimerions à nous soustraire. Nous ne voulons ni ce qui nous dépasse ni ce qui nous blesse; mais après avoir ressenti ces humiliations que rien ne remplace, nous avons compris que l'insondable faisait partie nécessaire du divin, que notre intelligence avait à se courber à son tour comme l'avait fait notre cœur, et qu'en se courbant elle ne se renierait pas.

Cet acte de la foi humble est un acte de raison et un acte de liberté. Un acte de liberté, car il s'agit de briser les lourdes chaînes de la corruption et de l'orgueil, pour commencer la forte vie des affranchis de Jésus-Christ, qui sont aussi les esclaves de la justice. Un acte de

raison, car il s'agit de décider si la religion, qui répond à tous nos besoins, qui provoque tous nos progrès, qui met en jeu toutes nos énergies, qui condamne toutes nos lâchetés, qui nous révèle la grande morale, qui nous montre la liberté dans le ciel et sur la terre, qui nous donne un père et un sauveur, qui du sein des ténèbres païennes fait jaillir une éclatante lumière, si cette religion, que rien ne prépare et que rien ne suit, est une invention naïve du temps des Césars, ou, qui pis est, une imposture.

La raison, on le voit, joue ici son rôle; le sien et non pas un autre. Elle n'est point seule, la conscience et le cœur ont parlé, l'homme entier a pris part à la délibération où la destinée entière de l'homme était engagée. Et c'est là ce qui vous indigne! Vous voudriez qu'un pareil problème ne relevât que de la raison! Rendons grâce à Dieu, qui n'a pas permis qu'il en fût ainsi. Savez-vous ce qui arriverait, si le oui ou le non en matière religieuse dépendait uniquement de l'intelligence? Nous retomberions dans les classements aristocratiques de la philosophie grecque. Comme les intelligences ne sont pas égales, non plus que les éducations, comme il y a des savants et des ignorants, comme il y a des gens qui raisonnent bien et d'autres qui raisonnent mal, nous aboutirions à cette conclusion cruelle que le salut est le privilége des savants et des habiles, des dialecticiens exercés, des hommes d'étude et de loisir. Malheur aux pauvres, aux ignorants et aux incapables!

Au lieu de cela, notre Dieu, le Dieu saint que la science ne trouvera jamais au bout d'un syllogisme, mais qu'un cœur sincère trouvera toujours, s'est adressé

à ce qu'il y a d'identique chez tous les hommes. Tous nous sommes égaux par le péché; tous nous avons une conscience qui affirme le bien obligatoire; tous nous avons un cœur que peut émouvoir l'amour divin; tous nous avons un libre arbitre qui défie la contrainte et maintient notre responsabilité.

Voilà le terrain de la grande égalité, qui est celle de l'Évangile. La foi qui sauve n'est pas la conclusion d'un raisonnement, elle est un acte moral. J'ai connu des esprits très-peu chrétiens, et très-persuadés cependant de la vérité du christianisme. Il y a eu des époques, il y a des pays ou personne ne met en doute cette vérité et ne se soustrait aux pratiques pieuses, quoique on y rencontre peu d'âmes qui se repentent de leurs propres fautes, qui aiment Jésus comme leur propre Sauveur et qui vivent d'une vie nouvelle. La lumière est bonne, mais la lumière n'est pas tout; l'intelligence est nécessaire, mais l'intelligence ne décide pas de tout. La résolution suprême se prend dans les profondeurs de l'âme, bien loin de ces froides régions de la démonstration scientifique où l'on voudrait nous confiner.

Savez-vous ce que nous serions si l'on nous plaçait sous le gouvernement de la raison seule? Des fous et des esclaves : des fous, car nous irions au-devant des questions morales armés d'une *Géométrie* de Legendre et d'une *Logique* de Port-Royal; des esclaves, car c'est une rude servitude que celle imposée par une faculté maîtresse qui exclut les autres. — N'écoute pas ta conscience, esclave! Est-ce que l'intelligence démontre et reconnaît le péché? Est-ce qu'elle ne prouve pas, au contraire, que l'homme est bon, quoique imparfait? — N'écoute pas ton cœur, esclave! Est-ce que l'intelli-

gence ne déclare pas que Dieu ne peut s'occuper de toi, qu'il est substance et non pas amour, que les lois de la nature règnent seules?

Un autre esclave, ce serait celui qu'on ferait en excluant l'intelligence. Certains chrétiens semblent vouloir que la conscience et le cœur prononcent seuls en matière religieuse; ils semblent recommander une foi mystique et aveugle. Le beau, selon eux, c'est de croire sans preuves; que dis-je? contre les preuves : je crois parce que c'est absurde, *quia absurdum.*

Il est des moments où Pascal a l'air d'être de ces gens-là. Pour lui le doute devient alors le point de départ de la foi, il prend plaisir à ruiner une à une les raisons de croire; dans son scepticisme de géomètre (le plus féroce de tous) on dirait presque qu'il tient à ne nous laisser pour suprême ressource que le saut périlleux, tête baissée et les yeux fermés.

Ce sont les mauvaises heures d'un très-grand esprit et d'un très-grand chrétien. Si vous le preniez à ces heures-là, il vous dirait que « le peuple croit que la vérité se peut trouver, » mais que « nous sommes incapables du vrai et du bien. » Par bonheur, il est un autre Pascal; nul plus que celui-ci n'a fait appel à l'homme tout entier, à la conscience, au cœur et à la raison. Celui-ci a décrit dans un passage immortel « les deux extrémités » de la science, c'est-à-dire l'ignorance ignorante d'où nous partons tous, et l'ignorance savante où quelques-uns arrivent en croyant : « Ceux qui sont sortis de l'ignorance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre... ceux-là troublent le monde. »

Je suis si convaincu du rôle de l'intelligence dans les questions religieuses, que je voudrais voir les chré-

tiens mériter plus souvent un beau titre qu'on a détourné de son vrai sens, le titre de libres penseurs. Nous sommes appelés par l'Évangile à penser librement, c'est-à-dire à ne devenir esclaves ni d'une tradition de crédulité ni d'une mode incrédule.

Pourquoi nous donnerions-nous l'apparence d'ennemis de la raison, nous les disciples d'une doctrine qui appelle la lumière, qui veut le progrès, qui transfigure l'existence et ne la mutile pas, qui nous veut bien vivants, bien forts, bien maîtres du gouvernement de nous-mêmes?

La foi chrétienne fonde notre indépendance vis-à-vis du mal sur notre dépendance vis-à-vis du bien, notre liberté envers les hommes sur notre soumission envers Dieu; elle fonde aussi notre résistance à l'erreur sur notre connaissance de la vérité. Connaître est un très-grand mot dans l'Écriture. La sainte ignorance, le saint esprit rétrograde, autant d'inepties qu'elle répudie. La vraie science a toujours travaillé au profit de l'Évangile, et elle continuera, j'en réponds.

Il est vrai qu'il est une fausse science, celle qui met au rebut une partie de l'être humain et qui nous donnerait volontiers les deux cervelles de Fontenelle, pourvu que nous n'eussions pas de cœur. Aux savants pieux tels que Kleper, Newton, Euler, Haller, Leibnitz, Linné, Fermat, Cauchy, Ampère, on opposerait volontiers aujourd'hui les savants du positivisme. Ils placent en dehors de la connaissance ce qui est en dehors de la démonstration scientifique. Ils s'enferment dans un étroit enclos où la philosophie n'entre pas plus que la religion et où la poésie elle-même, je le soupçonne, aurait quelque peine à se glisser. Ils savent bien des choses,

mais ils en ignorent encore plus : ils ignorent leur âme, leur péché, leur Dieu, leur avenir; ils ignorent les contradictions redoutables au milieu desquelles nous sommes jetés. Paisibles derrière le mur de leur enclos, heureux du calme de mort qui règne dans leur petit horizon, ils remplacent tranquillement la philosophie par la physiologie, l'histoire par le fatalisme, la liberté par la nécessité; et, le monde moral une bonne fois supprimé, n'ayant à se préoccuper ni de nos origines ni de nos destinées, ils se livrent à l'adoration de la dialectique, des mathématiques, des sciences exactes et naturelles.

Il est clair que la méthode est sûre : pour simplifier les questions, rien de tel que de les supprimer; mais tout le monde n'est pas d'humeur à accepter cette simplification. Il est des esprits indociles pour lesquels les problèmes moraux et métaphysiques subsistent en dépit de tout. Vous ne les délivrez des difficultés de la foi que pour leur imposer les difficultés bien plus insurmontables de l'incrédulité. — Ils se sentent libres et responsables; n'y a-t-il ni liberté ni responsabilité? Ils contemplent la création; n'y a-t-il pas de créateur? Ils se heurtent à la souffrance et au péché; n'y a-t-il pas de déchéance? Ils sentent en eux des besoins infinis; n'y a-t-il point d'infini pour les satisfaire? Ils voient l'Évangile apparaître tout à coup il y a dix-huit siècles et enfanter un monde nouveau, le monde la vraie liberté; quelqu'un a-t-il inventé Jésus-Christ et l'Évangile? Ils contemplent les victoires d'une doctrine qui a tout contre elle; son triomphe n'est-il point un miracle?

Ce sont là aussi des difficultés. Il n'est pas toujours donné à l'homme de les tenir pour non avenues, et de s'enfermer dans un univers de fantaisie, où la logique n'ait point à s'inquiéter de la conscience et où tout se borne à des combinaisons de gaz s'opérant sans trouble, parce qu'elles ne rencontrent sur leur route ni un amour ni une volonté.

Les difficultés de l'Évangile, si grandes soient-elles, paraissent bien petites lorsqu'on les compare à celles du système qui nous envahit maintenant, le système de Darwin.

Épicure, qui le premier avait enseigné avec éclat la formation de l'univers par la rencontre fortuite des atomes, n'osait pas supprimer entièrement l'idée du divin et réclamait je ne sais quel hommage pour les « dieux inactifs. » Nous sommes moins timides et plus logiques : étant donnés une molécule première et un premier mouvement (il faut toujours en revenir à cette chiquenaude que n'avait pu éviter Descartes), les évolutions créatrices commencent et la nature se suffit à elle-même. Les organisations rudimentaires naissent d'abord ; puis elles se modifient et créent de nouveaux organes selon les circonstances et les besoins. Génération spontanée et transformation des espèces, voilà, nous dit M. Bernard, les deux doctrines de l'école de Darwin : la matière produit spontanément un lichen ; il se transforme en herbe ; l'herbe devient un chêne, le chêne un insecte, l'insecte un singe, le singe un homme. Accordez à M. Darwin des évolutions innombrables, des millions de siècles, des millions d'espèces intermédiaires et d'êtres de transition, il n'en demande pas davantage ; la puissance de la nature, armée de la

sélection naturelle, c'est-à-dire du pouvoir de rejeter incessamment ce qui est mauvais et d'ajouter ce qui est bon, remplacera avantageusement le créateur.

Ce n'est pourtant pas si simple que cela en a l'air. Ce que le matérialiste sait le moins bien, c'est son commencement. Il n'est pas facile d'imaginer un commencement naturel des lois naturelles [1]. D'ailleurs on nous parle beaucoup de ces lois immuables ; mais les liquides et les gaz se comportent tout autrement dans un corps vivant que dans un laboratoire de chimiste et la vie reste à expliquer. On ajoute qu'on ne sort pas de la science positive et qu'on repousse sans miséricorde toutes les hypothèses; mais l'éther est une hypothèse et la science ne s'en passe pas, les atomes sont une hypothèse et la science repose sur cette supposition au moins étrange d'une limite à la divisibilité de la matière étendue.

Ce n'est pas tout, et sans parler de l'âme humaine, de ses besoins et de ses sublimes instincts, comment expliquer par les évolutions de la matière l'instinct même des animaux? Voici un insecte, comme le remarque M. Chevreul, qui n'a jamais vu son père et sa mère. Il n'imite pas; qui lui a appris à accomplir un travail merveilleux? Qui a fait des mollusques de si admirables architectes, dont les spirales, dont les hélices sont d'une perfection inimaginable? Les combinaisons de la matière ne m'expliquent pas que l'agneau qui vient de naître devine qu'il doit teter sa mère, que l'oiseau donne à son nid précisément la forme qui lui convient, et qu'une mouche douée d'un pressentiment

1. Voir M. Marc Bréquet, *Divinité de la révélation chrétienne*

mystérieux aille déposer son œuf dans le corps d'un animal dont la chair nourrira plus tard sa progéniture. Si large qu'on fasse la part de la matière, il est malaisé de lui attribuer de l'esprit. La matière donnant des instincts, la matière plaçant des prévisions dans les bêtes, la matière leur inspirant des actes dont aucun besoin actuel, dont aucun apprentissage, dont aucun souvenir, dont aucune expérience acquise ou transmise ne donne le mot, cela n'est pas très-simple à admettre. Il paraît que les amis de la science *positive* ne s'inquiètent pas de si peu.

On nous objecte, il est vrai, que nous ne tenons pas compte du temps, lequel explique tout. Ce n'est point mon avis; le temps, ce me semble, n'explique absolument rien. Vous auriez beau entasser les millions de siècles sur les millions de siècles, la matière sera toujours la matière, elle ne se transformera pas en intelligence. C'est bien le cas de dire avec Alceste :

Le temps ne fait rien à l'affaire.

Au bout d'un milliard de siècles pendant lesquels se seront succédé des insectes qui ne connaissent pas leurs parents, il ne sera pas plus aisé de comprendre qu'ils aient acquis leur instinct et appris à faire leur ouvrage. Je vous accorderai, si vous voulez, qu'en y mettant le temps, on pourra composer l'*Iliade* en jetant au hasard des caractères d'imprimerie; ce que je ne vous accorderai pas, c'est qu'en accumulant les combinaisons de la matière on puisse mettre une pensée quelconque dans l'univers.

Je laisse aux hommes compétents le soin de réfuter par des faits la théorie de la sélection naturelle. S'il est

une loi que les savants aient le droit d'opposer à ceux qui parlent de lois, c'est celle de la fixité immuable des espèces. Les espèces qu'on découvre à l'état de momies dans les sépultures égyptiennes ne diffèrent en rien des nôtres. Jamais on n'a vu une espèce se transformer dans une autre et les variétés que produit la domestication sont si peu profondes, qu'elles disparaissent à l'état sauvage. Il y a mieux enfin que les catacombes d'Égypte, il y a les couches géologiques. Là reposent écrites en caractères ineffaçables les annales de ces siècles sans nombre qu'on aime à invoquer; eh bien, y a-t-on découvert quelque part un animal de transition? Le long passage d'une espèce à une autre y a-t-il laissé quelque trace? Les essais successifs s'y font-ils voir? Les êtres incomplets, les organes en train de s'achever figurent-ils dans les stratifications terrestres? Notez d'ailleurs que les animaux géologiques sont loin d'appartenir uniquement aux classes les plus simples; outre les radiés, on trouve là des articulés et des vertébrés. Or les indices du passage d'une classe à l'autre manquent aussi bien que ceux du passage d'une espèce à une autre espèce.

Qu'on nous permette donc de penser que la création est plus facile à admettre que les évolutions, et que le surnaturel est plus raisonnable que l'action indépendante des forces de la nature. Entre la matière qui crée l'intelligence et l'intelligence qui crée la matière, mon choix est fait. J'ajoute qu'il est fait entre la nécessité et la liberté.

Si, au lieu de Dieu, vous me donnez des gaz, de la lumière et de l'électricité, vous portez à ma liberté un coup dont elle ne se relèvera pas. Le Destin antique avait encore l'air d'être quelqu'un; vos lois immuables

de la nature n'ont plus cet air-là. Décidément la fatalité grossière des choses règne et gouverne seule. Moi-même, suis-je bien une personne? En tous cas, je ne puis être une personne libre et responsable, car les lois nécessaires qui m'ont fait, ont fait mes vices et mes crimes.

Là est l'écueil sur lequel se briseront éternellement les systèmes naturalistes. Accordez-leur tout ce qu'ils voudront : voici une matière qui n'a pas eu de commencement; dans ses transformations innombrables elle a enfanté les êtres. C'est bien, nous avons retranché Dieu, mais comment retrancher la conscience? On aura beau douer la nature, c'est-à-dire la matière, des puissances les plus merveilleuses, on n'arrivera pas à établir un rapport quelconque entre elle et la morale. La morale sortant de la matière! Ah, je mets au défi et les alambics des laboratoires et ceux mêmes de l'imagination; jamais ils n'essayeront d'opérer la transformation de la matière en morale. La transmutation des métaux n'était rien, comparée à la transmutation nouvelle dont il s'agit; le grand œuvre du XIXe siècle est autrement impossible que celui du moyen âge. Il se peut que l'unité de substance se trouve un jour et qu'on parvienne à faire de l'or; il ne se peut pas qu'en prenant de la matière on parvienne à en tirer le moindre atome de moralité.

Sans aller jusqu'aux énormités de Darwin, tous les matérialismes commettent le même attentat : dans leur passion de supprimer Dieu, ils suppriment l'homme; la morale s'efface, la responsabilité est tuée du même coup que la liberté.

Avec une âme qui n'est qu'une résultante et qu'enfante

la rencontre des molécules chimiques, comment voulez-vous que je sois libre? Votre monde matériel n'a pas la moindre issue sur le monde moral. Je me livre à des opérations qui semblent intelligentes, et qui ne sont que la conséquence forcée des mouvements de mon organe cérébral[1]. En quoi serais-je plus responsable ou plus libre qu'une cornue de laboratoire? Mon cerveau sécrète ma pensée, comme mon estomac digère; à merveille ! que les gens en qui il y a beaucoup de phosphore montrent de l'esprit, du courage, et qui sait? de la vertu. Moi, je sens que le phosphore me manque.

O liberté ! que tu es précieuse et grande ! qu'on reconnaît bien en toi l'un des traits ineffaçables de l'image divine ! Comme on sent bien que toutes les attaques contre Dieu se dirigent contre toi et que nous ne pouvons pas te défendre sans défendre aussi l'Évangile ! Le voilà, l'homme du matérialisme : quelque effort qu'on fasse parfois pour lui conserver quelque chose qui ressemble à la morale, on ne saurait y parvenir, car la matière c'est la nécessité[2].

Nous pourrions continuer cette revue sommaire des systèmes qu'on nous propose en remplacement de l'Évangile, toujours nous reconnaîtrions ceci : chacun d'eux a en soi une difficulté auprès de laquelle les difficultés du surnaturel chrétien me semblent bien petites, ils nient uniformément la liberté.

Prenez une doctrine plus modérée que le matéria-

1. Voir Cabanis, M. Vogt, etc.

2. Démocrite, Épicure, d'Holbach arrivent à la même conclusion. Gall détermine nos dispositions morales aussi bien que nos facultés intellectuelles d'après les formes de notre cerveau.

lisme de tout à l'heure. — Aristote l'a dit, la scolastique l'a répété, il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été dans la sensation. Telle est la source unique de nos idées; elles ne sont que des sensations transformées. Dès lors le cerveau, M. Secrétan le remarque finement, n'est plus qu'un magasin où l'on entasse des marchandises apportées du dehors ; rien ne vient du dedans. Donc il n'y a rien d'inné en nous et les bases de la morale s'écroulent en même temps que celles de la raison, Locke et Condillac mènent logiquement au scepticisme.

On sait avec quelle énergie Kant a protesté contre cet empirisme, fils légitime de la sensation transformée. Épouvanté de voir que l'idée morale allait sombrer, il s'est mis à relever au nom du devoir ce qu'il avait tant aidé à démolir. Mais bien des gens ont adopté ses négations sans accepter ses affirmations repentantes, et le dix-neuvième siècle a subi une invasion du sensualisme douteur qui sera, prenons-y garde, un des périls de la liberté moderne.

Comment Hegel est sorti de Kant, toutes les histoires de la philosophie le racontent. Du jour où Kant eut limité la certitude à notre propre pensée, nous interdisant d'affirmer aucune réalité en dehors de nous, le règne de l'Idée souveraine commençait et l'idéalisme transcendental devait naître. En effet, dans la voie ouverte se précipitent l'un après l'autre Fichte, Schelling et Hegel. L'Idée apparaît, tantôt comme la seule réalité, tantôt comme la formule et la règle des réalités extérieures, du monde et de Dieu.

Et plus l'Idée devient reine, plus elle devient impersonnelle et esclave. L'écrou de la nécessité se serre de

plus en plus sur elle. Elle n'est pas à moi cette pensée qui gouverne toutes choses et qui se développe dans l'histoire selon un rhythme invariable ; elle n'est pas à moi et je suis à elle. Je ne pense plus, je ne veux plus librement. Vous pouvez me dire que mon esprit est la loi des événements et que Dieu y prend conscience de soi, ce qu'il y a de certain, c'est que j'y perds conscience de moi-même, que je m'absorbe et me noie dans mon absurde grandeur.

Le vertige ne vous prend-il pas à la vue du mécanisme effroyable où sont broyées au sein des évolutions fatales la personne divine, la personne humaine, la responsabilité, la liberté? Si tout ce qui est rationnel est réel, si l'histoire est le développement de l'esprit universel dans le temps, mon libre arbitre n'a que faire dans cette marche nécessaire de l'esprit. Tout ce que j'entrevois encore vaguement, c'est que l'idéalisme vient aboutir au panthéisme, que Dieu (un Dieu inerte et esclave lui-même) est l'unité absolue, que le monde n'est que son reflet et que nous avons retrouvé les formules indiennes sur l'illusion des choses visibles.

Le panthéisme est notre conclusion obligée quand nous prétendons nous passer de Dieu. Nous le mettons partout pour ne le rencontrer nulle part. Quel soulagement d'être délivrés à la fois de notre maître et de notre liberté! Ni l'homme ni Dieu ne subsistent au sein des doctrines panthéistes : une nature souveraine, une puissance formatrice, une matière éternelle qui agit éternellement et qui nous dispense de croire à l'acte surnaturel et arbitraire de la création, un grand Pan toujours répandu dans la vie universelle, dans la séve des plantes et dans la vie des animaux, voilà la

doctrine qu'acceptent aujourd'hui, sans l'examiner de trop près, la plupart des champions de la science indépendante.

On parle encore de Dieu ; pourquoi pas? C'est le Dieu du dedans et non celui du dehors, c'est le Dieu immanent et non transcendant, c'est le Dieu inconscient qui vit en nous. Ce Dieu s'appellera ici l'idéal, ailleurs l'humanité, au risque de s'attirer l'éloquente apostrophe de M. Quinet : « Oh le curieux fétiche ! Je l'ai vu de trop près... ramper devant cette bête rampante aux milliards de pieds ! »

Quant à notre moi, comme il n'est que la manifestation partielle de la substance unique, il ne faut point en prendre trop de souci. Destiné à me dissoudre par la mort au sein de la nature divinisée, je m'y anéantis par avance pendant ma vie. Disons mieux, je ne vis pas. Est-ce vivre que de flotter entraîné par un torrent irrésistible ? Ce que le panthéisme mitigé essaye de nier, ce que le panthéisme conséquent d'un Spinosa avoue nettement, l'impossibilité de maintenir la loi morale en présence des lois nécessaires, n'est-ce pas la mort de l'homme ? Et que reste-t-il de lui lorsqu'en lui ôtant le devoir on lui a ôté son dernier atome de liberté?

Au sein de la substance indistincte, où le mal n'est plus que la diversité, où le bien n'est que le retour au centre, Spinosa, le puissant logicien, sent à merveille qu'il n'y a pas place pour le devoir. Aussi, que dit-il, lui l'honnête homme, lui qui pratique une morale élevée et qui cherche à la fonder sur l'intérêt bien entendu ? — « Rien n'est bien ni mal en soi... non-seulement tout homme a le droit de chercher son bien, son plaisir, mais *il ne peut faire autrement*..... L'ignorant,

l'insensé n'est pas plus obligé de vivre selon les lois du bon sens, qu'un chat ne peut l'être de vivre sous les lois de la nature du lion. »

Dans les évolutions fatales de la nature, tout est bien à son heure ; le mal (ce que nous appelons ainsi du moins) a lui-même un caractère de nécessité ; le bien ne peut s'en passer, car il se réalise par son moyen.

Reste à savoir pourquoi nous nous repentons de ce qui est nécessaire. Spinosa explique ce fait du remords par l'habitude et le préjugé. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, car notre libre arbitre ne s'exerce à aucun degré, et si nous croyons nous déterminer, nous nous faisons illusion. Chacune de nos déterminations n'est qu'une conclusion qui s'impose à nous ; si nous pouvions remonter la longue série des modifications que notre âme a subies et qui se sont enfantées l'une l'autre, nous verrions que, de même que la direction de la vague qui se brise sur la plage est déterminée par tous les flots de la mer, de même nos actes prétendus de liberté ne sont que des conséquences forcées que nous aurions pu calculer à l'avance d'après les formules de la mécanique, pour peu que nous eussions noté tous les termes de la série au bout de laquelle ils se trouvent. « Le libre arbitre est une chimère, écrit froidement Spinosa... Tout ce que je puis dire à ceux qui croient qu'ils peuvent parler, se taire, agir, en un mot, en vertu d'une libre décision de l'âme, c'est qu'ils rêvent les yeux ouverts. »

Étonnez-vous après cela si Spinosa fait la théorie du despotisme politique, civil et religieux! Les stoïciens eux-mêmes, les plus nobles panthéistes qu'on ait vus sur la terre, n'ont pas rêvé d'autre liberté que l'acceptation

hautaine des lois du destin. Hegel, dont tant d'hommes qui se croient libéraux se sont proclamés les disciples, absorbait l'individu dans l'État, après avoir enveloppé le ciel et la terre dans les liens du développement nécessaire et des éternelles évolutions.

Mais à quoi bon poursuivre? Ce que j'ai dit suffit, et le lecteur achèvera aisément, si cela lui plaît, la revue des systèmes naturalistes. Je me borne à constater ceci, que partout où la science indépendante s'installe, où le surnaturel est nié, où les lois immuables fonctionnent, tantôt laissant le ciel entièrement vide, tantôt reléguant au fond de ses solitudes glacées un inutile Dieu qui ne peut aimer et agir, la liberté disparaît.

Mieux que d'autres, les hommes de génie mettent en lumière ce fait, que la science qui veut marcher seule ne parvient pas à rester libérale. Malebranche et sa vision en Dieu, Descartes et ses tourbillons ne nous donnent guère l'idée d'un univers où règne la liberté. Quant à Leibnitz, il faut le redire, l'harmonie préétablie entre la série des actes de notre corps et la série des actes de notre âme, nous transporte d'emblée dans le monde des choses sur lesquelles nous ne pouvons rien. Qui parviendrait à se souvenir de son libre arbitre, en considérant ces deux pendules réglées et montées par la main de Dieu, dont les aiguilles sont toujours d'accord et qui sonnent en même temps?

Demandez aux horlogers ce qu'ils pensent du libre arbitre des pendules! Rendons justice à Leibnitz, il n'introduit pas dans ses horloges une telle cause de perturbation. L'état actuel de chaque monade résulte de son état antérieur (y compris les préexistences); cet état actuel détermine à nos yeux ce qu'il y a de meilleur, et ce qu'il

y a de meilleur à nos yeux, c'est ce que nous ne manquons jamais de faire. O naïveté des grands esprits !

On conçoit maintenant pourquoi il arrive que la science indépendante rencontre devant elle une science plus indépendante, laquelle refuse d'accepter son mot d'ordre et déclare que les difficultés du surnaturel, si graves soient-elles, ne sont rien en comparaison des difficultés de ces systèmes qui le nient ou qui essayent de s'en passer et qui commencent ou finissent tous par la suppression de la liberté.

Ces systèmes, il est vrai, se présentent à nous revêtus d'une prétendue légitimité historique ; voici comment on l'établit. — La religion et la philosophie sont les deux manières de comprendre la vérité, méthode du cœur et méthode de l'entendement, méthode du peuple et méthode des sages, méthode des nations ignorantes et méthode des civilisations avancées. Telle est la marche invariable de l'esprit humain : d'abord les superstitions grossières, puis les cultes spiritualistes, puis la philosophie. Ajoutons qu'après celle-ci viendra le positivisme qui retranche du même coup la philosophie et la religion ; alors régnera la science exacte, bien dégagée et purifiée de toute métaphysique ; alors l'algèbre sera le *nec plus ultra* du progrès. L'humanité ne se sentira arrivée au but que lorsqu'elle ne croira plus qu'aux sacro-saintes mathématiques. Une planche noire sera notre dernière révélation.

Il est fâcheux pour une théorie si ingénieuse que l'histoire qu'elle invoque lui donne les plus éclatants démentis. Le christianisme remplaçant par l'empire de la foi l'empire des esprits forts, la Réforme détrônant

la Renaissance, le réveil religieux de notre temps succédant au XVIIIe siècle, autant de faits qui ne semblent pas prouver que les périodes se suivent selon l'ordre prescrit. Que serait-ce s'il se trouvait en outre que les hommes les plus éclairés sont maintes fois les plus croyants? Que serait-ce si parmi les pays les plus éclairés figuraient aujourd'hui même les plus pieux, ceux qui ne craignent pas d'arborer bien haut en toute occasion leurs croyances chrétiennes?

Il n'importe, on tient à cette doctrine des évolutions religieuses, parce qu'elle a le mérite de supprimer la notion même de vérité et qu'elle permet de rejeter l'Évangile sans cesser de l'environner d'hommages.

Rien de plus significatif que la persistance que l'on met à honorer ainsi le christianisme, en même temps qu'on le démolit pièce à pièce. Nous l'avons vue reparaître sans cesse dans le cours de ce chapitre. — Tantôt c'est la distinction des époques : la religion de Christ a été indispensable au temps où elle est venue. Tantôt c'est la distinction des intelligences : la religion de Christ est indispensable aux simples. Tantôt c'est la distinction des besoins : la religion de Christ est indispensable pour satisfaire certaines aspirations morales.

Somme toute, elle est indispensable, aussi indispensable qu'absurde. Ceci est précis et vaut la peine d'être noté. La science indépendante regarde la piété comme une faiblesse, mais cette faiblesse est nécessaire, et que deviendrait le monde sans elle? A part un petit nombre de positivistes très-absolus, presque tous les ennemis du surnaturel répéteront volontiers les vers de Musset parlant de la croix du Sauveur :

Eh bien, qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre,
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi.

Beaucoup comprendront que Jouffroy ait pu s'écrier : « La plus grande absurdité imaginable serait que cette vie fût tout. »

M. Renan, qui traite comme on sait le christianisme, peint en traits brûlants ce qui manquerait au genre humain si l'Évangile venait à crouler. Selon lui, il faut beaucoup de religion ; une planète où il y aurait beaucoup plus de religion que sur la terre vaudrait beaucoup plus. — « L'homme absolument sans préjugés, écrit-il, serait impuissant. Jouissons de la liberté des fils de Dieu, mais prenons garde d'être complices de la diminution de vertu qui menacerait nos sociétés, si le christianisme venait à s'affaiblir. »

Voulez-vous comprendre ce langage, où le dédain prend l'attitude du respect ? Lisez un peu plus loin. — « Notre dissidence avec les personnes qui croient aux religions positives est, après tout, uniquement scientifique. »

Uniquement scientifique ! c'est-à-dire que vous vous bornez à déclarer absurdes et fausses, au nom de la science, ces convictions sans lesquelles il n'y aurait ici-bas, de votre aveu, ni progrès ni libertés. Du reste, ces convictions, absurdes pour votre esprit, sont adoptées par votre cœur. A ce point de vue du cœur, toutes les religions ne sont-elles pas bonnes ? ou plutôt, *la religion* n'est-elle pas toujours bonne, quelle que soit la folie *des religions ?* Gœthe n'a-t-il pas dit : « Peu importe ce qu'on croit, pourvu qu'on croie ? » Les sauvages (par-

donnez ce rapprochement) ne disent-ils pas aussi à nos missionnaires : « La religion des hommes noirs est bonne pour les hommes noirs, et la religion des hommes blancs est bonne pour les hommes blancs? »

C'est le principe païen, on le voit, qui reparaît dans toute sa splendeur. Rien de vrai et rien de faux! La vérité n'oblige pas! La vérité est affaire de tempérament! Chacun admet ce qu'il a besoin d'admettre, selon ses circonstances, son tour d'esprit, son éducation! — « Comment serions-nous assez insensés pour nous mêler de ce qui dépend des circonstances sur lesquelles personne ne peut rien? » — « Lucrèce et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Voltaire et François d'Assise, Raphaël et Vincent de Paul ont également leur raison d'être, et l'humanité serait moindre si un seul des éléments qui la composent lui manquait. »

Il est doux de se retirer dans ces régions éthérées, comme un moine du quatrième siècle dans sa Thébaïde. La Thébaïde de la science est bien abritée, on y vit en paix. Tout en accordant aux pauvres humains engagés dans les batailles du faux et du vrai quelques mystiques sympathies, on ne daigne pas, fi donc! se mêler à de si grossières luttes. On conserve ce calme patient de la pensée qui sait que rien ne doit régner ici-bas à l'exclusion de son contraire et que l'harmonie de l'humanité résulte de l'émission des notes les plus discordantes.

Si j'en crois le bruit qui arrive à mes oreilles, notre génération accepte mieux les doctrines de ces nouveaux sages que leurs conseils. J'entends parler d'un mouvement qui inscrit sur sa bannière : Guerre à Dieu! J'en conclus qu'il n'est pas facile de récolter la vénération

pratique du christianisme quand on a semé le mépris scientifique des dogmes chrétiens. Les gens qui ont respiré cette malaria antichrétienne ne sont pas les mieux portants du monde, et les âmes simples sont sujettes à penser que ce qui est faux dans le cabinet des savants ne peut être vrai dans la vie du peuple. L'incrédulité brutale, qui est un progrès sur l'incrédulité bienveillante et respectueuse, commence son œuvre de démolition. C'est un progrès, je le répète; car la sincérité et la vérité sont proches parentes. Qui rejette, croit encore aux droits de la vérité; qui ne rejette ni n'accepte, ou, si vous aimez mieux, qui rejette poliment, en engageant les hommes à rester dans le christianisme sans y croire, sape et renverse dans les profondeurs de l'âme humaine la notion même de vérité.

Cette notion, hélas! est attaquée aujourd'hui de toutes parts. Il n'est presque pas un mot de l'Évangile que ne parviennent à prononcer certains adversaires de l'Évangile. Ils parlent de Jésus avec enthousiasme; ils célèbrent sa divinité, que sais-je? — Ne faut-il pas maintenir la religion populaire? Elle est si grande d'ailleurs cette religion; où trouver une expression plus haute de la vie morale? Il est vrai que Jésus est un imposteur ou un fou, car le surnaturel est impossible, par conséquent l'incarnation et la révélation. Au reste, ce détail importe peu. Nous nions tout, mais nous n'attaquons rien. Nous démontrons que l'Évangile est un mensonge, mais nous vous engageons à rester chrétiens. Nous essayons de ruiner toutes les croyances de votre esprit, mais nous respectons toutes les émotions pieuses de votre cœur. Nous nous élevons jusqu'aux régions de la

science pure où ne pénètrent pas les vulgarités de la polémique ; mais Dieu nous préserve d'offenser la foi de personne !

On l'a rappelé, les soldats romains s'inclinaient devant Jésus en disant : « Nous te saluons, roi des Juifs ; » puis ils lui frappaient le visage.

Quand on ne veut plus qu'une religion pour le peuple, on touche à l'heure où le peuple n'aura plus de religion. Quand on nous recommande de garder la religion de nos pères, on touche à l'heure où les fils achèveront de rejeter ce que les pères ont cru.

Qui n'a remarqué, dans la *Revue des Deux Mondes* [1], ce morceau de M. Cousin où, parlant de ses rapports avec Hegel, il s'exprime ainsi : « En religion, ses sentiments n'étaient pas fort différents. Nous étions tous les deux convaincus que la religion est absolument indispensable, et qu'il ne faut pas s'abandonner à la funeste chimère de remplacer la religion par la philosophie. Dès lors, j'étais fort partisan d'un concordat entre ces deux puissances : l'une qui représente les aspirations légitimes d'un petit nombre d'esprits d'élite, l'autre les besoins permanents de l'humanité. »

Le christianisme étant « la philosophie des masses, » en même temps qu'il est « la religion des philosophes, » il est clair qu'il n'est la vérité pour personne. A un tel point de vue, on comprend ce cri d'esclave : La religion de nos pères !

Avons-nous une âme à nous ? Y a-t-il une vérité, oui ou non ? Fermerons-nous les yeux ? Arrêtons-nous les battements de notre cœur ? Déclarerons-nous vrai ce qui

1. 1er août 1866.

nous semble faux, parce qu'une conviction, qui n'est pas la nôtre, a été celle de nos pères ou de notre pays? Nos pères! Et pourquoi pas nos grands-pères, qui étaient païens? Comptons-nous nous présenter devant Dieu en lui disant : J'ai la religion de mes pères? Osons-nous nous présenter devant le tribunal de notre propre conscience en disant : Je fais profession de croire ce que je ne crois pas, parce qu'il s'agit de la religion de mes pères?

Tout le problème de la liberté morale est engagé là; car où il n'y a plus de vérité, il ne peut y avoir de liberté. Sans doute, il est plus commode de mépriser la vérité que de la servir, de s'indigner quand un comte de Stohlberg se fait catholique, et de regarder tout changement de religion comme une lâcheté. La lâcheté, savez-vous où elle est? Elle est dans les pratiques que ne ratifie pas le cœur. Moins nous sommes religieux, plus nous tenons à la religion *de nos pères*. En la conservant, on s'engage aussi peu que possible; les usages traditionnels excluent l'idée d'un choix et d'une détermination personnelle. Or il convient de montrer avant tout qu'on ne met nulle importance à ces sortes de choses.

La Bible appelle Satan « le père du mensonge; » c'est pour cela qu'il est le père de l'esclavage. Il brise le lien du vrai et du bon. Où est le Pascal qui écrira pour nous de nouvelles *Provinciales?* Qui défendra la dignité humaine contre ces systèmes de pieux mensonges et de réserves mentales naissant à chaque instant sous nos pas? Une servitude incomparable se glisse au fond des âmes : on fausse les consciences; on nous apprend à ne rien croire et à tout pratiquer.

Ce que Rousseau avait enseigné dans sa *Profession de foi du vicaire savoyard*, une autre plume vient de le redire en termes qui ont ému et troublé notre génération. Je cite une phrase : « Oh ! que de tombes discrètes autour des églises de village cachent ainsi de poétiques réserves, d'angéliques silences ! Ceux dont le devoir a été de parler, égalent-ils le mérite de ces secrets connus de Dieu seul? La théorie n'est pas la pratique ; l'idéal doit rester l'idéal... »

L'angélique silence est celui du prêtre qui a prêché l'Évangile sans y croire, et célébré solennellement les rites d'une religion qu'il considérait comme fausse. Où en sommes-nous, grand Dieu, et que deviendra notre siècle, si l'énervante théorie des angéliques silences, c'est-à-dire des mensonges utiles et des convictions qui n'obligent pas, vient fausser la conscience publique? Sous prétexte de haute spiritualité, on restera membre ou même pasteur d'une Église dont on rejettera tous les dogmes. La vie morale sera corrompue jusque dans ses sources.

Lorsque Henri IV disait : « Paris vaut bien une messe, » il exprimait tout crûment un calcul sacrilége qui est aussi vieux que le monde. Personne, du moins, ne pouvait s'y tromper. Aujourd'hui on le prend de plus haut ; c'est au nom du dédain transcendantal, c'est au nom de la noble indifférence que professent les grands esprits pour ces mêmes questions de vérité qui passionnent le vulgaire, qu'on s'installe dans la calme région des sérénités antiques. On traite les divers cultes avec le même respect, la même largeur et le même mépris que les Romains du bon temps abritant dans leur panthéon banal les divinités du monde entier.

C'est ainsi que les dédaigneux fonderont, on nous l'annonce, la religion de l'avenir. Armés d'une suprême indifférence, animés des sentiments que donne la grande curiosité et qui sont l'inverse du dogmatisme, ils obtiendront un admirable résultat, « l'adoucissement général de toutes les Églises. » Ces Églises auront alors deux sortes de fidèles, « les uns croyants absolus comme au moyen âge, les autres sacrifiant la lettre et ne tenant qu'à l'esprit. »

Ceux-ci resteront sans scrupule aucun dans leurs Églises respectives, « profitant de leur culte séculaire et de leur tradition de vertu, participant à leurs bonnes œuvres et jouissant de la poésie de leur passé. » Le dogme ne tardera pas à devenir « une arche mystérieuse que l'on conviendra de n'ouvrir jamais. » Si l'arche est vide, qu'importe? L'essentiel est d'avoir une arche. La religion subsistera, on y tient; une religion sans surnaturel, sans révélation, sans salut, sans prière, et pour tout dire, sans Dieu. Mais le beau sera que l'on continuera à y parler de Dieu, du surnaturel, du salut et de la révélation. Il y aura là des prières; on lira avec vénération les livres saints dont on aura mesuré l'absurdité; on célébrera des cérémonies dont on saura le néant. — Le lecteur voit ce que la nouvelle religion compte faire de la morale!

La libre pensée (cela s'appelle ainsi) ne doit rencontrer devant elle d'autre obstacle que la libre réfutation. Ce n'est pas nous certes qui voudrions qu'on la gênât en rien. Qu'elle soit libre. Ce dilettantisme qui trouve le monde « curieux » et qui n'a garde de s'échauffer sur des misères telles que Dieu, l'âme et

l'éternité, cette insouciance hautaine qui, ne faisant cas que des sciences, range la religion parmi les pratiques indifférentes que règle l'usage et auxquelles on se conforme sans examen, ce mépris de la vérité qui autorise des actes désavoués par la conscience, cet athéisme qui se proclame dévot, constituent un des enseignements les plus pervers qui aient corrompu l'humanité. De toutes les attaques dirigées contre l'Évangile, celle qui le loue et le maintient est incontestablement la plus dangereuse. Quels esclaves nous serons, quand on nous aura dépouillés de nos derniers moyens d'indépendance, la foi au vrai et le sens moral !

Ne nous y trompons pas cependant, le grand attrait des nouvelles doctrines, c'est qu'elles promettent la liberté. — Quand l'homme sera délivré enfin du ciel, de l'éternité, de l'invisible, de l'idéal, de ce qu'on ne peut mesurer, analyser et peser, il sera libre. Quand il n'y aura plus ici-bas qu'une multitude athée (allant d'ailleurs à la messe et au prêche), quand nous ne croirons plus qu'à la matière et à la force, les temps de servitude seront finis. En effet, l'autorité n'existera plus.

L'autorité? mais il n'y a pas de liberté sans elle. C'est l'autorité de Dieu qui nous rend libres vis-à-vis des hommes; c'est l'autorité de la justice qui nous rend libres vis-à-vis de l'iniquité. Supprimez l'autorité de la conscience dans le cœur de l'homme, vous avez un esclave; supprimez l'autorité des lois dans une société politique, vous avez un pays livré au plus dur des despotes, l'anarchie.

Ce serait une histoire piquante, et plus triste encore que piquante, celle des servitudes de la libre pensée.

Les directeurs, vous pouvez m'en croire, ne manquent point à cette Église-là. On s'y ferait montrer au doigt, si l'on n'emboîtait le pas derrière monsieur un tel, l'oracle du jour.

Je sais bien que l'esclavage qu'on redoute par-dessus tout, c'est celui que les chrétiens considèrent comme la condition même de la liberté; on tient à être délivré de certaines idées importunes qui inquiètent l'âme et assombrissent la vie; on voudrait retrouver ce beau ciel calme et pur de la Grèce, que n'obscurcissait aucun nuage. Être sur la terre sans se tourmenter au sujet de l'éternité, jouir de la vie sans se préoccuper de la mort, demeurer en paix, échapper aux appels, aux avertissements de l'amour chrétien, voilà le secret du bonheur.

L'amour chrétien n'est pas le seul qui trouble. Toute affection, quelle qu'elle soit, sera une cause d'agitation. Si vous voulez être conséquent, ne vous bornez pas à supprimer Dieu, supprimez aussi l'homme, n'ayez ni parents, ni enfants, ni amis; arrêtez les battements de votre cœur et l'élan de votre intelligence, car une chose est certaine, tout ce qui nous élève nous dérange, pour s'assurer une paix complète il faudrait ne plus penser et ne plus sentir.

On nous parle de rompre notre chaîne, de laisser là les questions creuses et angoissantes, de nous réfugier dans le giron de la science positive, à l'abri de la métaphysique et de l'idéal; on nous offre de nous fortifier, c'est le mot qu'on emploie, par la sainte insouciance de l'avenir. Ce conseil-là est aussi vieux que le monde, et, sauf la nuance nouvelle que la science vient d'introduire, le langage des libérateurs d'aujourd'hui ressemble trait pour trait à celui des libérateurs de jadis. Écoutez Ho-

race : « Ne t'inquiète point de savoir quelle fin les dieux nous ont réservée à toi et à moi. Sois sage, filtre tes vins et retranche les longues espérances du court espace de la vie. » Écoutez maintenant Henri Heine ; il nous promet que nous serons heureux et libres « quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge, le ciel. » C'est la même doctrine, insouciante avant l'Évangile, passionnée et violente depuis l'Évangile, parce que depuis lors on se sent en présence de l'ennemi.

Oui, l'ennemi est là, et il n'est plus si aisé maintenant d'oublier qu'on a une âme. Quand Mme du Deffand s'écrie qu'elle « n'espère que dans le néant, » quand Voltaire, plus léger, écrit sa phrase célèbre : « Supportons la vie qui n'est pas grand'chose, ne craignons pas la mort qui n'est rien du tout, » on sent que l'un et l'autre se sentent en face d'une chose qui occupait fort peu les compatriotes d'Horace, l'éternité.

Un homme de beaucoup d'esprit, auquel on avait demandé un jour le secret de sa gaieté, répondait : « Je ne pense jamais à la mort. » La recette n'est pas à l'usage de tout le monde ; avouons pourtant qu'elle n'est pas sans efficacité.

Mais ce n'est pas tout de vivre tranquille, il faut mourir tranquille aussi et sans se poser les questions fâcheuses que l'Évangile nous apprend à poser. Si le plus libre est celui qui pense le moins et qui sent le moins, il faut célébrer l'affranchissement de l'homme par la légèreté. Qui n'en a vu de ces morts effrayantes à force de calme ? Rien ne les trouble ; le par delà est absent. Ni craintes, ni espérances, ni problèmes d'au-

cun genre ; on s'endort pour l'éternité, comme on s'endormirait pour le sommeil d'une nuit.

Ce n'est pas la mort qui est vaincue ici, c'est l'âme. L'engourdissement moral n'est pas la liberté. Un bandit mexicain qu'on pend demande qu'on le tourne de façon qu'il n'ait pas le soleil dans les yeux. Est-ce un héros? Cet homme reçoit la mort comme il l'eût donnée. Ne me parlez pas de la paix brutale des âmes qui n'ont rien senti et rien prévu, qui ne pleurent rien, n'espèrent et ne redoutent rien, et qui, rassurées par quelques pratiques, ne se troublent pas un instant à l'idée de comparaître devant Dieu !

La science indépendante peut donner, qui en doute? ce genre de tranquillité. Lorsqu'il ne s'agit que de s'étourdir et de s'engourdir, nous sommes passés maîtres. S'affranchir est une autre affaire.

L'Évangile, lui, ne nous affranchit pas de nos affections, de nos pensées ; s'il supprime l'esclavage de la crainte, c'est qu'il a brisé auparavant l'esclavage de la condamnation et du péché. Il nous délivre sans nous mutiler ; il ne nous ferme pas les yeux, pour que nous échappions à la vue du péril. Non, sa méthode est tout autre. Il veut que nos yeux s'ouvrent mieux, que nous envisagions le péril de plus près, que notre vie morale soit plus active et plus entière ; puis, à l'heure des joies comme à celle des douleurs, comme à celle de la mort, il nous donne les nobles énergies de l'homme libre. Loin de faire de nous les serviteurs aveugles du temps où nous sommes nés, de notre entourage, de notre race, de notre tempérament, des évolutions historiques et de la fatalité, il nous offre gratuitement une liberté telle, que dans tous les temps, dans tous

les pays, dans toutes les familles, en dépit des penchants personnels, des milieux, des circonstances conjurées pour les courber vers la boue, des âmes se redressent et regardent le ciel.

CHAPITRE II

LA MORALE INDÉPENDANTE

Après avoir suivi dans leurs incidents principaux la crise morale et la crise religieuse, nous arrivons au point où elles se rencontrent et se combinent. Bien des gens admettent les rapports intimes de la liberté avec la morale et n'admettent pas ceux de la liberté avec la religion ; isoler les deux questions, sauver la morale, tout en laissant la religion devenir ce qu'elle pourra, telle est leur pensée. La morale indépendante n'a pas d'autre origine. Mais l'entreprise est chimérique : ce qu'on essaye de séparer est uni par d'indissolubles liens ; la morale sans la religion est un corps sans âme, morale indépendante ou morale affaiblie c'est tout un. Donc les champions de la morale indépendante sont, à leur insu certainement, des adversaires de la liberté. Il ne sera pas difficile de le démontrer jusqu'à l'évidence.

Je commence par dire que je suis partisan décidé de la morale indépendante, comme aussi de la science indépendante ; seulement il faut s'entendre sur les termes. La liberté de la science, on vient de le voir, est

fermement voulue par les chrétiens; ils comprennent que la science doit avoir ses procédés, qu'elle doit voir ce qu'elle voit, constater ce qu'elle constate, enfin ne jamais fausser une seule de ses découvertes pour se mettre d'accord avec la foi et fonder par le mensonge cette harmonie qui s'établira un jour par la vérité. La liberté de la morale n'est pas moins précieuse : malheur à nous si nous faisions prévaloir la conscience artificielle sur la naturelle, si nous demandions au sens moral d'avoir des complaisances envers une casuistique quelconque!

Mais là s'arrête l'assentiment cordial que nous donnons à la morale indépendante. Si l'on nous invite à reconnaître que la croyance est sans action sur les sentiments et sur la vie, que les rapports du vrai et du bon n'existent pas, que la règle intérieure est la même pour les païens et pour les chrétiens, que la morale enfin ne doit rien à l'Évangile, tout ce qu'il y a en nous de bon sens se révolte contre une pareille énormité.

Nous ne voudrions pas répéter ce que nous avons dit au commencement de ce volume; contentons-nous de rappeler une distinction fondamentale et trop souvent oubliée. Autre chose est le témoignage immuable de la conscience qui affirme partout et toujours que le bien nous oblige, autre chose est l'application de cette grande règle. La règle ne varie jamais, l'application varie infiniment.

Pas plus qu'il n'y a d'arithmétique païenne ou chrétienne, musulmane ou juive, il ne saurait y avoir une conscience changeant avec les religions. La conscience est une, identique chez tous les peuples et dans tous les temps; les disciples de Confucius ou de Bouddha,

ceux de Zénon, ou d'Épicure, ou de Mahomet ont en eux, aussi bien que les disciples les plus fervents de l'Évangile, cette loi ineffaçable du devoir écrite par la main même de Dieu.

Cette loi morale ne saurait être dérivée ; il faut qu'elle ait, elle a un caractère de fixité et d'universalité absolues. Partout l'homme se sent libre et responsable. Ceci ne dépend d'aucune théologie et d'aucune métaphysique. Aucune Église n'a le monopole du sens moral ; les déistes le possèdent, et les panthéistes, et les athées, et les matérialistes, et les positivistes. Où il viendrait à disparaître, l'homme aurait disparu. Ce qu'il y a de commun entre tous les hommes, le voilà ; le signe divin de la race est sur tous les fronts.

Jusque-là nous suivons sans hésiter les partisans de la morale indépendante. Non moins fermement qu'eux, nous soutenons l'indépendance du fait moral et la réalité de la conscience, élément primitif de notre nature. La distinction essentielle du bien et du mal, l'obligation d'éviter le mal et de pratiquer le bien n'ont été inventées ni révélées nulle part.

Mais si l'obligation morale ne se modifie pas, le détail des préceptes se modifie et les mobiles qui poussent à l'obéissance se modifient pareillement. — C'est le point qu'on oublie et qu'il importe de rappeler.

Je me suis souvent demandé comment s'y étaient pris des hommes sensés, honorables et droits, pour se dissimuler à eux-mêmes une vérité aussi évidente. Ne voyons-nous pas de nos yeux autour de nous une demi-douzaine de morales fort divergentes, en dépit de l'universalité du fait de conscience ? La morale de

l'honneur mondain est-elle celle de l'Évangile? La morale du probabilisme était-elle celle de Port-Royal? La morale utilitaire de M. Stuart Mill est-elle celle de M. Jules Simon?

Le simple bon sens nous dit que les dogmes influent nécessairement sur la morale. En matière de morale il ne saurait être indifférent de croire au Dieu vivant ou à la substance universelle, de croire à la nécessité ou à la liberté, de croire à l'immortalité ou à l'absorption finale.

En fait et à ne consulter que l'histoire, cette influence est si considérable qu'il semble puéril de la démontrer. Le brahmanisme a eu sa morale; le bouddhisme a eu sa morale; le confucéisme a eu sa morale; le polythéisme grec a eu sa morale; il me sera bien permis d'ajouter, et l'Évangile a eu sa morale. Prenez la morale avant Jésus-Christ et la morale après Jésus-Christ, et puis comparez. Mettez le *Traité des devoirs* de Cicéron à côté des écrits apostoliques.

Il est vrai, à la lettre, que chaque métaphysique a créé sa morale; il suffit pour s'en assurer de considérer un instant le moyen âge, la réforme, l'islamisme, les jésuites, les jansénistes, le XVIIIe siècle. Bien plus, à l'heure qu'il est et sans sortir du cercle des honnêtes gens, je me charge de signaler trois ou quatre morales qui diffèrent autant que le jour et la nuit. Sans consulter ni les forçats du bagne qui ont bien aussi leur morale, ni les peuplades sauvages au sein desquelles on abandonne en toute bonne conscience un père âgé, où l'on vend ses enfants, où ni l'adultère ni le mensonge ne font naître le moindre remords, nous connaissons tous des écrivains qui protestent contre le

mariage et qui justifient sérieusement des actes que la morale ordinaire réprouve.

Il existe donc des hommes sincères qui pensent ainsi. Ai-je besoin d'ajouter que l'inconduite des jeunes gens, l'infidélité des maris, pourvu que certaines convenances soient respectées, rencontrent dans le code moral du monde une indulgence que, grâce à Dieu, une autre morale est loin de leur accorder?

Luther était une âme loyale, et il a autorisé la bigamie du landgrave. Plus d'un membre respectable du concile de Constance a pensé qu'on devait manquer de foi à Jean Huss et qu'il ne fallait pas tenir les engagements pris envers des hérétiques. Les persécuteurs catholiques et protestants n'ont pas tous été, bien s'en faut, des hommes sans conscience; la plupart ont cru remplir un grand devoir.

C'est au sujet du mensonge surtout que les variations de la morale sont énormes. — Le mensonge! y a-t-il un vice plus bas? Est-il possible que l'âme humaine ait hésité sur un tel article? — Je ne sais pas si c'est possible; je sais seulement que cela est. Aux yeux de beaucoup d'hommes honnêtes, Jacques II aurait dû dissimuler ses sentiments catholiques et faire de l'hypocrisie dans l'intérêt de sa cause. Lorsque François Ier, le roi-chevalier, a violé son serment de Madrid, il n'est pas prouvé que la morale d'alors s'en soit le moins du monde scandalisée; il n'est pas prouvé qu'elle ait admiré l'électeur de Saxe, cette dupe, refusant d'échapper par un mensonge aux prisons de Charles-Quint.

Et ne me dites pas que la morale d'alors tolérait ce que la morale d'aujourd'hui ne tolérerait pas. S'il y

a une morale d'alors et une morale d'aujourd'hui, il est prouvé que la morale se modifie, qu'elle subit les influences et que son indépendance est une chimère. Toujours est-il qu'un roi très-fort sur le point d'honneur réussit parfaitement à se rassurer sur un faux serment en prenant Dieu à témoin de son intention de le prêter et de le violer. Il assembla ses conseillers, qui tous devaient jurer avec lui le lendemain : le lendemain il se parjurera, voilà ce qu'il tient à affirmer devant eux ; le lendemain il mettra, en mentant, sa main sur les Évangiles, devant l'autel, la messe ouïe ; il donnera, en mentant, sa parole de gentilhomme, « Je, roi de France, gentilhomme. » Voilà ce dont il prend à témoin ses conseillers.

Le lendemain, en effet, il prête son faux serment avec une pleine liberté d'esprit. (N'a-t-il pas pris ses précautions ?) — Et ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'il se sent en règle, que personne autour de lui ne s'étonne ou ne s'afflige, que l'opinion de son siècle ne s'émeut pas, qu'il reste après comme avant le roi-chevalier, que Charles-Quint lui-même s'indigne plus en paroles qu'en réalité.

Il y avait donc au XVIe siècle une morale qui sanctionnait ou excusait le faux serment. N'y aurait-il pas au XIXe siècle une morale disposée à autoriser les tromperies diplomatiques, les faux bulletins militaires et cet ensemble de mensonges qui fait que de nos jours, lorsqu'un gouvernement publie une déclaration solennelle, la première pensée des lecteurs est d'en prendre le contre-pied et de chercher quel dessein réel recouvrent ces paroles toujours suspectes ?

Ne dites pas que de telles pratiques ne sont point

approuvées. En tous cas, elles sont blâmées bien mollement, et je ne sais pas trop à qui sert la morale indépendante si l'énergie du blâme lui fait défaut. Quand la morale dépendante, celle qui obéit à l'Évangile, n'aurait que le mérite de se fâcher, cela seul établirait entre elle et son homonyme une distance que tous les raisonnements du monde ne combleront pas. Je vois là deux morales, en définitive : celle qui sourit au mensonge ou ne le menace que du bout du doigt, et celle qui le réprouve, qui le flétrit, qui ne transige avec lui sous aucun prétexte, soit religieux, soit politique. Je vois deux morales : celle qui crée les natures vraies, c'est-à-dire les natures libres, et celle qui admet qu'on mente quand il le faut, quand c'est l'usage, quand cela peut servir une bonne cause. Je vois une morale qui affranchit et une morale qui asservit. J'en conclus qu'il y en a deux, ce qui renverse la thèse de la morale indépendante.

Est-ce une thèse ou une gageure? Ceux qui accusent sans cesse les religions d'avoir gâté la morale osent-ils bien dire que la morale est invariable? Le moment, hélas! serait mal choisi pour vanter cette immutabilité prétendue. On est en train de fausser et d'embrouiller parmi nous les principes les plus élémentaires du bien-vivre. On nous enseigne à appeler le bien mal et le mal bien. Les réhabilitations scandaleuses vont grand train : hier les maîtresses royales, aujourd'hui Néron ou Philippe II, la Ligue, les dragonnades ou la Terreur.

La morale immorale (passez-moi ce rapprochement) a pour elle aujourd'hui plus d'une plume brillante et se produit en fort bon lieu. On nous raconte là des dépravations et des complaisances ignobles, qui se trans-

forment en actes de haute vertu. C'est bien à la conscience qu'on en veut; il faut renverser ce haut rempart de dignité et de fierté derrière lequel l'homme se tenait debout. Le rempart tombé, l'homme ne lèvera plus la tête, le nivellement moral achèvera son œuvre et la servitude sera faite.

A-t-on bien calculé ce qu'il y a d'énorme à séparer la vérité de la morale? S'il existe une vérité religieuse quelconque, il est impossible qu'elle ne soit pas en relations étroites avec le gouvernement de notre vie.

J'ai dit : une vérité religieuse quelconque. Laissons en effet le christianisme, catholique ou protestant; mettez à sa place une autre religion, la vôtre, celle des déistes ou des panthéistes, ou des matérialistes peut-être, il n'importe. Parvenez-vous à vous la représenter sans relations aucunes avec la morale? Ne défendra-t-elle rien? Ne recommandera-t-elle rien? Son influence ne se fera-t-elle pas sentir dans la vie pratique?

Parmi les dogmes j'en prends un seul, la vie à venir. Il est évident que mes pensées, mes paroles et ma conduite entière auprès d'un lit de mort seront absolument différentes, selon que je croirai qu'il y a là une existence passagère qui va se perdre dans le grand tout, ou qu'il y a une âme immortelle qui va comparaître devant son juge[1].

Pour séparer la morale du dogme, il faut séparer l'intelligence de la conscience et du cœur; en d'autres termes, il faut détruire l'unité humaine. Je n'exprimerai jamais comme je le sens le dégoût que m'inspire

1. J'ai fait ici plus d'un emprunt à M. Ernest Naville.

cette idée d'une religion exclusivement dogmatique. L'idée, non ; une chimère plutôt, car je défie le plus habile rédacteur de formules d'inventer une religion qui ne renferme pas autre chose et où les doctrines puissent s'entasser sans enfanter une morale.

On ne forge au reste cette fantaisie de la religion pur dogme que pour arriver à la religion pure morale : disons mieux, à la morale seule religion. C'est là qu'on en veut venir. La morale universelle sera le fétiche du nouveau culte. Restera à savoir si la négation du dogme n'est pas un dogme et si la morale indépendante n'enseignera pas quelques dogmes, dont le premier s'exprimera ainsi : l'homme est bon.

Une autre question se pose encore devant moi : la morale indépendante ne vivrait-elle pas des emprunts qu'elle a faits à la morale dépendante ? Je crois me rappeler qu'une grande morale est entrée dans le monde sur les pas d'une grande religion. J'ai cru remarquer que la morale avant l'Évangile ne ressemblait guère à la morale après l'Évangile. Ces règles de conduite qui nous semblent si simples maintenant, parce que le christianisme les a mises partout, même dans la pensée de ses ennemis, ne couraient pas les rues au temps où les philosophes grecs ne trouvaient rien à blâmer dans les plus grossières débauches. Si la morale indépendante avait rédigé ses articles au temps de Platon, elle aurait été forcée d'en donner quelques siècles plus tard une nouvelle édition considérablement corrigée.

Est-ce à dire que la morale indépendante soit la morale chrétienne ? Non certes. Bien qu'elle n'ait rien qui ne vienne de l'Évangile, il lui manque ce qui vivifie

l'Évangile. Des deux parties qui constituent une morale, le précepte et le mobile, elle a retranché la seconde. Depuis quand suffit-il de connaître le devoir? Il s'agit de l'aimer, il s'agit d'entrer dans cette voie royale de l'obéissance des enfants, qui n'a rien de commun avec celle des esclaves. Le don du Sauveur, l'amour immense qui sollicite notre amour, voilà le mobile de la morale chrétienne. Où est celui de la morale indépendante?

Elle se félicite de n'en point avoir. Ne s'élève-t-elle pas ainsi jusqu'aux régions du devoir pur? Ne plane-t-elle pas bien haut au-dessus de la morale de l'intérêt? — Je ne sais pas si vous voudriez que votre fils vous obéît en vertu du devoir pur et sans que la tendresse y fût pour quelque chose. La tendresse n'est pas du calcul; le chrétien aime et obéit, il n'a pas supputé les profits de sa fidélité. Avez-vous jamais rencontré un homme qui fût vraiment chrétien, c'est-à-dire né de nouveau, et chez qui la crainte des châtiments ou l'espoir des récompenses fût le mobile dominant?

La morale indépendante a une seconde prétention. Elle affirme qu'en dehors d'elle la persécution doit régner sur la terre. En effet, la morale dépendant du dogme et la morale étant nécessaire à toute société, il en résulte logiquement que toute société a le droit, le devoir même d'exterminer les dissidents!

C'est une belle chose que la logique, à condition toutefois de n'en pas abuser. En fait, les pays les plus tolérants aujourd'hui sont les plus croyants. Ce n'est pas la morale indépendante, mais la morale très-dépendante de chrétiens très-décidés qui fait régner la liberté en Angleterre et en Amérique. Si le moment était venu

d'aborder un grand sujet qui appartient à notre deuxième traité, je montrerais que la tolérance, Dieu merci, a une autre base que l'indifférence, qu'il n'est rien de tel que de croire à la vérité divine pour rejeter une protection qui est une insulte et pour tenir bien closes devant l'État les portes du domaine où il ne doit pas mettre les pieds.

C'est ici que la vraie morale doit se montrer indépendante. Plus elle tient à la religion, moins elle rentre dans les attributions de l'État. Les morales d'État et les religions d'État se donnent la main. Si la loi pénale s'avise de réprimer le péché, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne se mêle pas aussi de châtier l'hérésie.

Au fait, la morale indépendante serait la plus dépendante de toutes, puisqu'en s'isolant de la religion, elle risquerait de livrer aux gouvernements une des portes de cette forteresse du spirituel où s'abritent nos meilleures libertés. Il importait d'éclaircir ces choses, de montrer nettement en quoi consiste la vraie indépendance de la morale et en quoi consiste la fausse. Il y a plus d'un malentendu au fond du débat, et plus d'un défenseur de la morale indépendante changerait de cocarde s'il découvrait qu'il a pris les armes contre la liberté.

Il n'est que juste de reconnaître que l'alliance de la religion et de la morale se présente souvent sous des formes telles, que des esprits généreux ont pu être tentés de protester. Là se trouve, je crois, l'origine et l'explication du mouvement dont je m'occupe. Peut-être ne se serait-il pas produit en présence de la simple morale de l'Évangile, si pure, si dégagée de toute ca-

suistique, si étrangère à toute pensée de direction, si populaire et si libérale. Je tiens d'ailleurs à être juste envers lui. Il a rendu, convenons-en, quelques services. Il a donné un démenti éclatant à la plus funeste des écoles, celle qui enseigne que la conscience n'a pas d'existence propre, que le devoir n'existe pas en dehors du dogme et que la morale est une invention de la religion. Il a mis en lumière l'indépendance de l'ordre moral et rappelé que le fait d'obligation est revêtu d'un caractère primitif et universel.

Les nobles cœurs (il y en a) qui ont été entraînés vers la morale indépendante par les circonstances au sein desquelles la lutte s'est engagée, sont dignes de comprendre quelle ruine irréparable ils causeraient s'ils avaient le malheur de réussir par delà leur visée première. Combien baisserait le niveau des sentiments, des idées, de la vie humaine tout entière, le jour où la morale vraiment indépendante viendrait à prévaloir ! Nous ne retournerions pas, c'est impossible, à la morale impure et cruelle du monde gréco-romain ; nous finirions du moins par trouver suffisante la morale courante du monde, la morale des braves gens qui non-seulement ne se préoccupent ni de l'amour de Dieu, ni du repentir, ni de la bataille contre le péché, mais qui ne se scandalisent pas outre mesure de l'adultère discret d'un mari, d'une fille séduite, des accidents inévitables dont il faut bien savoir prendre son parti. Morale du monde, morale des affaires, permission donnée aux gens habiles qui font fortune aux dépens du prochain sans le dépouiller violemment, voilà où nous en serions bientôt. Quelques moralistes plus rigides, se souvenant encore de l'Évangile, parleraient çà et là de

dévouement; toutefois il est permis de supposer que l'homme modèle serait celui qui, menant bien ses affaires, ne donnant point de mauvais exemples à sa famille, ne gênant pas sa femme, payant à l'échéance la pension de ses enfants au collége, leur préparant une bonne carrière, faisant aussi aux aumônes une part convenable, s'avancerait vers une vieillesse honorée avec la satisfaction intime et facile du devoir accompli.

Nous descendrons jusque-là, si nous nous résignons à la morale qui retranche le divin et qui ne nous laisse d'autre règle que nous-mêmes. Voyez ce qu'est devenue la morale dans cette Chine qui s'occupe tant de morale et si peu de religion! Voyez ce qu'elle est devenue chez nous, dans ce XVIIIe siècle qui rejetait l'Évangile et moralisait à perte de vue !

Je ne sais pas pourquoi nous aurions plus de succès que nos pères dans l'entreprise où ils ont échoué. Ésope faisait ses conditions lorsqu'on lui demandait de bâtir une ville en l'air; nous, nous acceptons sans hésiter la mission de bâtir en l'air ce qui a le plus besoin de reposer sur un fondement solide, la morale.

La morale sans Dieu, l'homme sans Dieu, quelle misère ! quelle misère et quel esclavage ! Au point où nous sommes parvenus dans notre étude, le lecteur me dispense sans doute de démontrer une fois encore les rapports étroits qui unissent non-seulement l'Évangile et la morale, mais la morale et la liberté. Évangile nié, morale détruite et liberté compromise, cette formule s'impose à nous. Je la compléterais volontiers en ajoutant : morale indépendante, âmes dépendantes.

LIVRE QUATRIÈME

LES CAUSES DE SERVITUDE

ET LES CAUSES DE LIBERTÉ

PREMIÈRE PARTIE

LES CAUSES DE SERVITUDE

CHAPITRE PREMIER

SOURCE PROFONDE DES SERVITUDES

Il importait de signaler et de juger les doctrines de servitude; mais si nous nous en tenions là, nous n'aurions rien fait. Par delà les doctrines il y a autre chose; les idées fausses n'expliquent pas tout; je dis plus, elles ont besoin d'être expliquées elles-mêmes, car si elles sont cause elles sont aussi effet. Qui les a produites? qui les fait accepter?

Il n'est pas si simple de nier la conscience, ou la vérité, ou le libre arbitre, ou le Dieu vivant. Pour admettre le fatalisme de l'histoire ou celui de la vie privée, pour se croire machine et ne plus sentir en soi l'action responsable de la volonté, pour se contenter de la morale indépendante, pour descendre jusqu'à la

morale des utilitaires ou des épicuriens, pour adhérer aux thèses monstrueuses du positivisme, du matérialisme et du panthéisme, il faut obéir à quelque chose qui s'appelle la corruption du cœur de l'homme.

La corruption du cœur explique seule la perversion des idées. L'homme déchu, qui tient à écarter le devoir et à se soustraire aux luttes douloureuses contre le péché, est capable de tout, même de se précipiter dans l'esclavage ; afin de n'être plus responsable, il consentira à ne plus être libre. La liberté devient son grand ennemi : il ne veut la rencontrer ni dans le ciel ni sur la terre. Parlez-lui d'une matière éternelle, de lois éternelles, d'évolutions éternelles; réduisez Dieu à n'être que la substance éternelle qui se transforme sans fin, il n'aura garde d'y contredire. En vain sa conscience, cet hôte incommode, fera-t-elle entendre ses protestations, l'homme trouvera bon d'être esclave, pourvu que l'esclavage règne partout dans l'univers.

Esclave, il l'est, et nous devinons maintenant pourquoi. Par delà les doctrines de servitude nous entrevoyons les causes de servitude. Je devrais dire : la cause, car s'il y a plusieurs manifestations du mal en nous, le mal a cependant son unité. C'est à cette profondeur qu'il est indispensable de creuser, lorsqu'on tient à découvrir la source commune d'où jaillissent incessamment et les doctrines serviles, et les sentiments serviles, et les actes serviles. C'est au cœur même qu'il faut regarder; les cœurs d'esclaves font les vies d'esclaves ; et les cœurs d'esclaves ce sont les cœurs corrompus.

Qui nous corrompt, nous asservit. Il y a longtemps que les despotes s'en doutent et qu'ils énervent les

consciences afin d'affaiblir les caractères. Quiconque met le bien-être avant le devoir est incapable d'indépendance.

Si voulez voir un esclave, allez voir le malheureux qui s'est affranchi du devoir. — Le voilà libre! Il ne sera plus gêné comme tant d'autres! Il fera ce qui lui plaît! — Libre, lui? Il est esclave. Le devoir c'est la liberté. A quoi résistera-t-il? Au nom de quoi résistera-t-il? Au nom de ses goûts, de ses intérêts, de son repos?

De durs tyrans se dressent à sa droite et à sa gauche. Il ne sait devant qui se courber le plus bas, devant les convoitises ou devant les craintes. Ses désirs lui ôtent un à un tous ses scrupules, c'est-à-dire tout ce qu'il pourrait avoir encore d'indépendance et de dignité. Les voilà, désirs d'argent, désirs de jouissance, désirs de succès, désirs d'approbation. Il fait ce qu'il faut faire; il dit ce qu'il faut dire; il pense ce qu'il faut penser.

Et les craintes! je n'en connais pas une qui n'écrase et n'avilisse l'homme que sa conscience ne défend plus. La crainte de Dieu elle-même devient alors un instrument de servitude. Il y a certes une crainte de Dieu qui affranchit; il en est une autre qui rend esclave. — Je ne crois guère en Dieu; en tous cas, je ne l'aime point; mais qui sait? s'il existait? s'il jugeait? si le plus sûr était de se mettre en règle? — Et l'esclave est là, tremblant, lâche, balbutiant, sous le poids de la terreur et du calcul, je ne sais quelle odieuse prière.

Cette crainte de Dieu apparaît surtout quand la crainte de la mort lui donne accès chez nous aux approches de la dernière heure. — Si tout finissait? Et si rien ne finissait? Et si ce qu'on raconte d'une autre vie

avait quelque fondement? — L'esclave frissonne. Il y a, dit-on, des procédés de salut; que risque-t-il? Il s'y précipite les yeux fermés : il récite des formules d'esclave, il accomplit des cérémonies d'esclave[1].

Et qu'ai-je besoin de parler de la mort? La crainte est partout pour qui n'est pas gardé par le devoir. L'inquiétude le guette au coin de chaque carrefour. Que sera demain? Que sera après-demain? Qu'apporteront les jours suivants? Oh! qui lui rendra le service de le délivrer de lui-même et du gouvernement de sa vie?

Soyez tranquilles, quelqu'un s'en chargera : une dernière crainte, en complétant la servitude, lui ôtera en même temps ses agitations et ses amertumes. La crainte du monde excelle à faire des esclaves qui ne regimbent plus contre le joug et qui finissent par l'aimer. Du jour où nous acceptons notre consigne, l'œuvre est achevée.

Je me trompe, un dernier pas reste à faire. Après la servitude que créent les désirs et les craintes, vient celle du misérable qui n'a plus ni craintes ni désirs. Ceci c'est la fin. Le cœur ne bat plus, la créature morale a cessé d'être. Maintenant arrive que pourra : allégé du poids des convictions et des émotions, cet homme va devant lui, sans rien souhaiter, sans rien redouter, mangeant, dormant, faisant ses affaires. Et il mourra comme il a vécu, indifférent à tout, ne s'inquiétant ni de la vie, ni de la mort, ni du présent, ni

1. L'Évangile est sans pitié pour ces menteries soi-disant pieuses: « Tout ce qu'on ne fait pas avec foi est un péché. » *Romains*, XIV, 23. Ai-je besoin d'ajouter que le pécheur qui se tourne réellement vers Dieu, fût-ce à la dernière heure, n'est jamais repoussé?

de l'avenir, ni de l'éternité, ni des siens, ni de lui-même, ni de quoi que ce soit au monde, engourdi, blasé, impassible... et esclave.

Je ne voudrais pas démontrer l'évidence. La grande servitude, la servitude mère, si j'ose parler ainsi, celle qui enfante toutes les autres, c'est la dépravation de l'âme. Ah ! que je le connais, cet asservissement au péché ! Que c'est dur ! Que c'est humiliant ! Comme on sent bien qu'on n'en sortira jamais par ses seules forces ! Souvenez-vous de la parole de l'apôtre : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. »

Il y a dans ce cri une aspiration ardente vers la liberté. Qui la souhaite ainsi est en voie de l'obtenir. Que dis-je? il l'a déjà obtenue : la délivrance est commencée lorsqu'elle est désirée, et il n'y a que l'esclave révolté qui s'indigne de ses fers.

Quant aux esclaves satisfaits, on sait ce qu'il en faut penser. Plus le mal grandit en nous, moins nous le sentons : il devient notre maître, au point que nous cessons presque de nous distinguer de lui. Le jour arrive enfin où notre servitude est notre seconde nature. Voyez ce débauché : il avait commencé par connaître les luttes et les remords; maintenant le voilà établi dans son inconduite; il y est bien, il ne souhaite pas autre chose.

Nous pourrions prendre un à un les vices grossiers, ceux de l'ivrogne, du joueur, du menteur; nous verrions que chacun d'eux est un tyran. Mais je n'ai garde de m'arrêter à ces vérités si connues et de tomber dans le lieu commun. La dégradation humaine prend di-

verses formes ; le fond ne change pas, c'est toujours un esclavage, ce sont toujours des âmes qui se courbent et deviennent peu à peu incapables de se relever [1].

Est-il un spectacle plus navrant que celui-là ? Un cœur qui se dessèche, un homme qui abdique, un être créé à l'image de Dieu qui renonce à être libre ; quelle pitié ! Ses appuis se brisent l'un après l'autre, le désir du bien, la foi au vrai, et jusqu'au sentiment douloureux de sa misère ; sa conscience n'est plus écoutée, sa déchéance ne le trouble plus, il est résigné, presque content. L'asservissement par le mal est achevé.

Ainsi les questions de liberté sont avant tout des questions de morale. Et j'en rends grâce à Dieu, car il ne dépend d'aucun homme, d'aucun fait, d'aucune institution de nous asservir. Notre liberté véritable et fondamentale réside dans une région où n'atteignent pas les événements. Libres au dedans, nous finirons toujours par l'être au dehors. Mais il s'agit d'être libres au-dedans, et ce n'est pas une petite affaire. Cela obtenu, le reste ira bien ; nous n'aurons pas à mendier des libertés politiques, demandant à deux genoux qu'on nous accorde quelque lambeau de loi. Pourquoi men-

1. Un des hommes qui ont le mieux observé cette servitude morale, M. le pasteur Martin, directeur de la colonie agricole de Sainte-Foy, s'exprime ainsi dans son dernier rapport : « Le péché use sans merci d'un pouvoir tyrannique. Il abaisse, corrompt, dégrade. Il flatte, il amorce, il violente, il énerve, il donne le vertige, il rend imbécile. » — Il n'y a pas un mot ici qui ne soit écrit sous la dictée de l'expérience. Bien des centaines d'enfants corrompus et profondément esclaves ont passé à Sainte-Foy ; beaucoup, grâce à Dieu, y sont devenus des hommes libres.

dier quand on est riche? Notre trésor est là, et la clef est dans notre main.

Être libre, que ce serait bon! Appartenir à la vérité et au devoir, aimer, n'avoir ni haines, ni amertumes, ni envies, se confier en Dieu, vouloir ce qu'il veut, jouir de ses dons, attendre ses délivrances, travailler à toute bonne œuvre, soutenir toute noble cause, voir clair sur sa route, savoir où l'on va et en savoir le chemin, sentir qu'on a mis tous ses biens en sûreté, n'aspirer qu'aux félicités élevées, quelle joie! Je voudrais que l'étude à laquelle nous nous livrons nous apprît à la désirer. En sondant une à une les causes de notre esclavage, j'espère que nous sentirons naître en nous ce besoin, cette soif ardente de l'affranchissement qui fait qu'on s'écrie : Mon Dieu, délivre-moi du mal!

CHAPITRE II

L'ÉGOISME

Délivre-moi du mal ! c'est-à-dire délivre-moi de moi-même. Si la délivrance du mal renferme toutes les délivrances, on peut dire que l'égoïsme renferme tous les péchés.

Aussi quelle servitude il crée ! Penser à soi, encore à soi, toujours à soi, se chercher et se trouver jusque dans les œuvres de dévouement et de charité, s'enfermer dans l'étroit cachot des préoccupations personnelles, ne jamais respirer une bouffée d'air libre, ne jamais connaître un de ces élans désintéressés qui portent si haut les nobles âmes, telle est la condition des égoïstes.

Comme je n'ai aucunement l'intention de faire leur monographie, j'écarte (le lecteur m'en saura gré) tous les développements où je pourrais entrer. Contentons-nous, à titre d'exemple, de prendre la classe plus inoffensive des égoïstes, ceux qui, doués d'ailleurs le plus souvent de diverses vertus, s'abandonnent à la fatale et douloureuse volupté des analyses intérieures. Ils s'étudient, ils se contemplent ; je ne dis pas qu'ils s'admirent, mais ils ne se perdent pas de vue. La loupe en main,

ils se regardent du matin au soir, attentifs à leurs sensations, constatant leurs souffrances, les difficultés accumulées sur leur route, les amertumes de leur destinée, les impuissances qui sont en eux.

Et ils deviennent impuissants, en effet. Égoïstes sans le savoir, incapables de soulever le fardeau de ce moi qui les écrase, ils ont décidément cessé d'avancer et d'agir. La vie simple, la lutte énergique, ne sont plus leur fait. Nous ne sommes simples et forts qu'à la condition de sortir de nous ; or l'égoïsme raffiné dont je parle ne permet pas de tels écarts.

Sous son influence énervante, tout se tourne contre les virilités de l'âme et de la vie. L'examen de conscience, qui devrait être l'occasion des résolutions vigoureuses, devient le prétexte des mauvaises mélancolies où se plaît notre lâcheté. L'humiliation des fautes commises, au lieu d'amener la détermination de travailler à ne les plus commettre, produit la renonciation à la lutte et la suppression de l'éducation personnelle. La prière se change en élégie, en plainte, presque en accusation dirigée contre Dieu. Les souvenirs du passé servent à construire une destinée imaginaire dont les difficultés exceptionnelles semblent avoir été combinées à dessein pour réduire au désespoir le malheureux auquel elle est échue. Les regards jetés sur l'avenir n'y découvrent ni un rayon d'espérance, ni une chance de relèvement, ni un devoir à remplir, ni un progrès à réaliser.

Avec la préoccupation de nous-mêmes, notre vie, où s'offrent de partout à nous tant de chances de faire le bien, est frappée de stérilité. On dirait un de ces enchantements dont parlent les contes de fées : tant que du-

rera le charme, je veux dire tant que nous continuerons à ne contempler que nous, l'engourdissement fatal se prolongera. Parfois nous secouons notre léthargie, nos yeux se dirigent avec ardeur du côté de la lumière et de la liberté; mais cette ardeur tombe vite, car le moi a repris sa place, toute la place : nous n'apercevons plus rien qu'au travers du moi.

C'est le juste châtiment de l'égoïsme qu'il ne puisse rien faire de véritablement bon. Les plus nobles desseins, si nous les accomplissons en vue de nous, se dénaturent sur-le-champ. Certaines entreprises louables et utiles se concilient à merveille avec les tendances égoïstes que je m'efforce de décrire; seulement dites-moi ce qu'elles valent au point de vue moral ! Sous l'obsession des rêveries malsaines qui nous envahissent de partout, nous finissons par être comme encombrés de nous-mêmes. Dès lors nos dévouements ne sont plus des dévouements, car nous nous regardons nous dévouer. Je dis plus, nos joies ne sont plus des joies, car nous nous regardons jouir; nos douleurs ne sont plus des douleurs, car nous nous regardons pleurer.

Étrange influence du moi, qui m'empêche d'être moi et qui ôte toute réalité à mes actes ! Étrange esclavage, être esclave de moi! Esclavage sans espoir, aussi longtemps du moins que je demeure enfermé dans ce cercle vicieux : plus je me cherche moi-même, plus je suis esclave; plus je suis esclave, plus je me cherche moi-même.

Le lecteur comprend pourquoi nous avons choisi cette forme de l'égoïsme. Précisément parce qu'elle est

la moins hideuse et la moins brutale, elle remplit mieux qu'une autre le but que nous nous sommes proposé. Elle nous met en mesure de saisir dans sa nature essentielle une cause de servitude qui, à force de se faire intéressante, touchante et subtile, échappe souvent aux sévérités de la loi morale. Pour apprécier avec justice les tendances mauvaises de notre nature, il importe de les prendre dans leur manifestation la moins odieuse. Autrement le jugement s'applique aux aggravations accidentelles du vice, et le vice lui-même échappe à la flétrissure qu'il méritait.

C'est le vice que j'ai cherché à saisir; j'ai voulu montrer ce que fait de nous l'égoïsme le plus honnête, à supposer qu'il y en ait de tels. Quant aux égoïsmes grossiers, je ne m'arrêterai pas longtemps à instruire leur procès.

Tel homme, fort peu porté à l'analyse et qui ne coupe guère de cheveux en quatre, écrase tout autour de lui sous sa lourde personnalité; mais ce qu'il écrase d'abord, c'est lui-même. Il fait des esclaves, mais en commençant par lui. Voyez-le : poursuivant sans vergogne son succès, sa gloire ou son profit au travers de ce qui lui fait obstacle, allant à son but aux dépens de qui il appartiendra, marchant sur les autres, blessant, mutilant, à la manière de ces batteries qui parcourent au galop un champ de bataille et broient sous leurs roues cent blessés plutôt que de faire un détour, il se donne pour ce qu'il est, un franc égoïste.

Ce tyran-là serait-il un homme libre? — Je pourrais répondre qu'aucun tyran n'est libre, et qu'on achète toujours au prix de sa liberté l'avantage de tuer celle d'autrui. Ne nous contentons pourtant pas d'une telle

réponse, si fondée soit-elle; examinons ce qui se passe dans le cœur de l'égoïste brutal.

Est-il maître chez lui? Peut-il céder aux instincts élevés d'une nature que Dieu a créée pour le bien? Non, ce despote a un despote. Le moi lui défend d'être bon, d'être généreux, d'être juste, d'être aimable; le moi lui défend d'être heureux.

Il y a, grâce à Dieu, des esclaves à la chaîne qui sont plus libres que lui mille fois, car ils possèdent leur âme. Ils aiment leurs frères, ils servent leur Dieu, ils espèrent, ils agissent, ils vivent. En dépit du joug indigne qui les opprime, ils marchent, ils avancent, ils remplissent leur noble destinée d'hommes, ils se perfectionnent, ils grandissent; leur pauvre vie se fait belle. Elle se fait indépendante aussi : dans le saint oubli d'eux-mêmes, ces esclaves ont parcouru la route lumineuse au bout de laquelle on trouve la liberté.

CHAPITRE III

LA DURETÉ

Il ne manque pas d'égoïstes qui ne sont pas précisément durs. Pourvu que leurs affaires se fassent et que leurs intérêts soient à l'abri, ils ne s'opposent pas à ce que d'autres aient sujet de se réjouir. Incapables, cela va, sans dire, de cette bienveillance active qui s'appelle la charité, ils ont parfois une bienveillance en quelque sorte passive. S'ils s'aiment trop pour aimer leur prochain, ils ne le haïssent pas, ils lui sourient volontiers et lui souhaitent bonne chance. Ils n'ont point de fiel; les émotions d'une sympathie superficielle ne leur sont point inconnues. Ils sont faciles à vivre, bons enfants.

La dureté de cœur est donc une servitude à part (car c'en est une), et nous ne saurions la passer sous silence.

Les voici, les âmes sèches, dont le contact est toujours un froissement. Elles auront peut-être quelques hautaines vertus, dures et sèches comme elles-mêmes; mais c'est tout. Les compassions, les tendresses, le côté humain de notre nature, tout cela leur manque.

Il en est qui ne sont que dures : les passions haineuses ou jalouses ne les hantent du moins pas. Dans ce cercle de l'enfer du Dante où nous venons d'entrer,

celles-là sont les meilleures et les moins misérables. Vous les avez maintes fois rencontrés ces hommes de bronze. Vous avez entendu leurs sentences qui tranchent comme un glaive : — Les maux d'ici-bas sont inévitables, Dieu l'a voulu! S'il y a des abîmes de souffrance, de tentation et de désespoir, qu'y pouvons-nous! Ne faut-il pas des pauvres à côté des riches, des malheureux à côté des heureux, des damnés à côté des élus!

Notez que ceci n'est pas pour eux un de ces faits devant lesquels on s'arrête en frémissant et mettant la main sur sa bouche; ce n'est pas un de ces abîmes où l'on n'ose regarder, car ils donnent le vertige. Non, tout cela ne les remue en aucune façon; nulle corde du cœur ne vibre en eux, ils ont le bon lot, que d'autres s'arrangent! *Dieu et mon droit.*

Ils habitent un pays où la lumière ne pénètre pas. La lumière est douce, aimable; elle éveille la vie, elle ouvre le calice des fleurs. Que voulez-vous qu'elle fasse dans les régions glacées où nous venons de mettre les pieds? Parmi les servitudes morales j'en imagine peu de plus effrayantes que celle-ci.

Quelle est notre vocation ici-bas? Notre conscience nous la révèle clairement par le malaise qu'elle nous inflige quand nous nous en écartons et par les joies pures qu'elle nous donne quand nous y retournons. — Nous sommes appelés à aimer; mais la sécheresse d'âme nous le défend. Nous sommes appelés à combattre le mal qui est en nous; mais ce mal est avant tout la sécheresse d'âme, et tant qu'elle subsiste, aucun progrès véritable n'est possible. Nous sommes appelés à servir les causes généreuses; mais les causes généreuses ne sont chéries et servies que par les cœurs gé-

néreux. Nous sommes appelés à être heureux, oui heureux, en dépit des douleurs de la vie ; mais la sécheresse d'âme exclut jusqu'à la pensée d'un bonheur digne de ce nom. Enfin nous sommes appelés à être libres; mais la sécheresse d'âme nous met en esclavage. Elle nous rend aussi incapable des émotions, des palpitations et des mouvements de la vie, que le serait un cadavre pris dans les glaces polaires.

Cette servitude si rude devient bien plus rude encore quand la malveillance se joint à la dureté. Nous avons tous rencontré des hommes qui étaient durs sans être malveillants. S'ils ignoraient ce que c'est que d'être joyeux avec ceux qui sont dans la joie et de pleurer avec ceux qui pleurent, ils ne connaissaient pas davantage ce que c'est que de haïr. Enfermés dans leur rude carapace, n'ayant aucun contact avec d'autres humains, ils ne plaignaient personne, n'aidaient personne, mais aussi n'attaquaient personne.

Par malheur, les âmes inaccessibles à la sympathie ne le sont pas aux antipathies passionnées. Qu'un sentiment d'envie s'éveille chez elles, et elles deviennent positivement méchantes. Alors leur servitude redouble : je les vois courbées sous l'obsession de cette pensée rongeante : Pourquoi celui-ci réussit-il mieux que moi? On l'applaudit, on l'exalte; a-t-il plus de talent? A-t-il rendu plus de services? D'où vient que je suis mis en oubli?

Quiconque a commencé à se dire cela a renoncé à être libre. Il appartient à sa jalousie, il travaille sous ses ordres, sous son fouet toujours levé. Qu'il le veuille ou non, un plus fort que lui le gouverne, lui inspire ses

sentiments, ses préoccupations, ses craintes ignobles et ses ignobles désirs. Son tyran ne le torture pas seulement; il le rabaisse et le rapetisse. Son supplice de chaque jour est aussi une dégradation de chaque jour.

Chez d'autres, la méchanceté naît d'elle-même, en dehors des provocations de l'envie. Certaines âmes dures sont en même temps des âmes positivement malveillantes. Le dénigrement est pour elles un besoin, je n'ose dire un plaisir.

En tous cas, elles ne connaissent que ce plaisir-là. Découvrir le mauvais côté de toute chose et de tout homme, deviner les intentions perfides, soupçonner les motifs intéressés, mettre en doute les dévouements et les vertus, passer les succès au laminoir d'une critique morose, décourager ce qui s'élance, ramener à terre ce qui s'élève, attrister ce qui s'égaye, blâmer, gémir, déplorer, découvrir les défaillances de la vertu, les faiblesses du talent et les taches du soleil, quelle joie !

Ah ! Dupont, qu'il est doux de tout déprécier !

Ce sont là joies d'esclaves. L'homme libre a des bonheurs différents. Il aime, il sympathise, il admire. Le beau côté est celui qu'il aperçoit le premier. Il excuse, il encourage, il réserve sa sévérité pour lui-même et son indulgence pour autrui. Aussi voyez, que de braves gens il rencontre sur sa route ! Et que de bons livres ! Et que de belles œuvres ! Et que de motifs d'espérer ! Il espère, en effet. Quoiqu'il voie le mal et qu'il s'en afflige, il n'a garde d'oublier la victoire remportée il y a dix-huit cents ans. Il sait que

nous sommes chargés non de gémir, mais de travailler. Et il travaille, et il le fait joyeusement, en fils de la maison. Il aime le service de son Père céleste : il se sent chez lui, il obéit à des commandements qui lui sont précieux, il combat sous un drapeau dont il est fier. Aussi n'est-ce pas ici le soldat de rencontre, ramassé par les racoleurs, enrégimenté de force ; c'est le volontaire, champion de la meilleure des causes.

Auprès de l'homme libre représentez-vous maintenant l'esclave. Enchaîné par ses haines, réduit à leurs voluptés amères et empoisonnées, marchant dans la nuit qu'elles font, il ne peut ni relever la tête vers le ciel, ni respirer à pleine poitrine une bouffée d'air pur. L'oppression des sentiments mauvais est sur lui. La malveillance qui siége en lui attriste tout autour de lui, elle dépeuple son cœur et sa vie. Ce qui réussit le blesse, ce qui grandit lui fait tort, ce qui est heureux l'offense. Sa passion venimeuse rêve je ne sais quel nivellement dans le mal. Et plus il va, remarquez-le, plus ses griefs s'accumulent. N'a-t-il pas vu ceci dans la version diabolique de l'Évangile : « Vous ne pardonnerez pas *vos* offenses à ceux que *vous* avez offensés! »

CHAPITRE IV

LA RECHERCHE PASSIONNÉE DES BIENVEILLANCES

Nous ne sommes pas au bout : l'esclavage de la malveillance enfante d'autres esclavages. Autant le contact des vraies sympathies fait de bien, autant le contact des sentiments hostiles fait de mal. Dans une atmosphère de sympathie le cœur se dilate, les facultés se développent. Heureux qui l'a éprouvé ! Comme les idées viennent alors ! Dans quelle liberté pleine de charme on agit ! L'orateur qui s'adresse à un auditoire bienveillant sait quels secours il en reçoit : il n'y a pas un visage ami qui ne lui donne quelque chose. Et ce qui est vrai du discours public est vrai de la vie tout entière ; quoi que nous fassions, la douce confiance, fille des sentiments aimables, est un aide dont nous avons grand'peine à nous passer. C'est la tiède haleine des souffles printaniers ; les fleurs s'entr'ouvrent, la vie éclate, les belles moissons se préparent.

Mais que la froide bise vienne à se déchaîner sur la terre, aussitôt tout se dessèche et se durcit. Dans l'atmosphère des malveillances, le cœur se serre ; on n'est plus soi, on se défie de ses idées, on pèse ses mots, on mesure ses actes. Et ce n'est pas de la prudence, c'est de la peur.

C'est pis encore, c'est de la servitude. Oui, nous avons perdu la liberté, sans laquelle on ne fait rien de bon ici-bas. Nous ressemblons à ces maladroits qui se savent tels et que rend cent fois plus gauches la conscience de leur gaucherie.

Notez d'ailleurs qu'il ne s'agit ici ni d'approbation ni de succès, il s'agit de sympathie. Nous pouvons nous passer de réussir ; nous nous passons difficilement d'être aimés; Je sais tel homme très-peu désireux de louanges, et que la malveillance systématique a consterné. Quand l'injustice, qui froisse toujours, se donne carrière, quand ceux sur qui l'on comptait faiblissent, quand on se heurte au parti pris, alors on fait le brave peut-être, on chante pour ne pas pleurer; mais n'y regardez point de trop près, sous cette vaillance il y a bien des tristesses, sous cette indépendance il y a déjà peut-être comme un avant-goût d'asservissement.

Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Quoique la sympathie soit douce, quoique certaines natures surtout la souhaitent passionnément, gardons-nous de la transformer en nécessité absolue. Notre liberté morale demande à être défendue aussi de ce côté-là. Ce sera difficile, sans doute : après avoir accepté la désapprobation et l'insuccès, accepter au besoin la cessation des bienveillances accoutumées, faire passer sa conviction et son devoir avant cela, ne pas fléchir, demeurer libre, ce n'est pas le fait des âmes vulgaires. Plus il y a de délicatesse en nous, et plus certaines brutalités nous atteignent; plus nous sommes aimants, et plus nous nous sentons éperdus à la rencontre de visages ennemis.

Alors naissent pour nous deux tentations : celle de la lâcheté et celle du découragement.

Deux chaînes qui conduisent à l'esclavage. — Si nous sommes lâches, si nous reculons devant l'ennemi, si nous achetons un retour de faveur, il est bien clair que nous avons cessé de nous appartenir. Si nous nous décourageons, si l'affreuse parole : A quoi bon! vient se glisser sur nos lèvres, nous renonçons à ce qui faisait notre force. Qu'est-ce qu'un soldat qui a jeté ses armes? Qu'est-ce qu'un homme qui a mis sous clef ses convictions? Le cœur libre est celui qui regarde plus haut que le succès, plus haut même que la sympathie, qui espère contre toute espérance, qui croit à la puissance intrinsèque de la vérité, qui se confie au Dieu de vérité et qui sait attendre. — « S'il tarde, attends-le. »

Ce serait une étude curieuse que celle des rapports qui existent entre la haine et la servitude. J'ai dû me borner à ces rapides indications; au reste, quiconque lit avec attention l'histoire, remarquera que les grandes libertés se sont toujours fondées dans l'espérance. Les désolations éloquentes d'un Démosthène ou d'un Tacite sont admirables pour protester contre le despotisme qui s'approche, mais elles sont aussi impuissantes qu'admirables; ces voix âpres se font entendre à l'heure des décadences sans remède. La fondation des gouvernements libres s'accomplit dans de tout autres conditions : il y faut l'enthousiasme, la foi naïve, l'élan général, les chaudes sympathies; il faut que le foyer soit brûlant, pour que le chef-d'œuvre du statuaire jaillisse du moule.

La liberté n'est point hargneuse. Essayez de la fonder

sur la haine, haine des classes, défiances, jalousies, passion de nivellement, ardeur de se venger et de punir, vous n'y parviendrez jamais. Ce qui vous manque pour cette œuvre ce sont des cœurs ouverts, de larges espérances, des perspectives lumineuses; ce sont de hautes aspirations, des générosités, des dévouements, des estimes, des admirations et, pour tout dire, des sympathies.

Non; la haine ne fonde rien, ni liberté morale, ni liberté politique. La haine asservit celui qui l'éprouve et risque d'asservir par contre-coup celui qui en est l'objet. La haine rabaisse, rapetisse et corrompt tout. Je hais la haine.

CHAPITRE V

LA SOIF DU SUCCÈS

Si le besoin absolu de sympathie fait quelques esclaves, la soif du succès en fait beaucoup plus. Autant le premier sentiment est digne de compassion et presque de respect, autant le second est inexcusable. C'est ici le cas d'appuyer un peu plus que je ne l'ai fait dans les chapitres précédents et d'entrer dans quelques détails. Me permettra-t-on, puisque je tiens une plume, d'examiner au point de vue particulier des écrivains la triste et malheureuse maladie que je signale? Ils n'en souffrent pas seuls, mais il est certain qu'ils en souffrent beaucoup. Par le temps qui court, ce danger d'asservissement existe surtout pour eux. Prenons donc cet exemple ; le lecteur généralisera lui-même ce que nous aurons exprimé d'une façon trop spéciale.

La soif du succès crée une véritable dépendance. Les préoccupations qui nous envahissent alors sont de celles qui rabaissent l'âme et la diminuent. Ne supposons rien d'ignoble : il n'y a eu ni concessions faites aux dépens de la conscience, ni flatteries adressées aux journalistes en renom ; soit, mais il y a eu attente fiévreuse, inquiétude, malaise. La liberté morale a fait naufrage.

La soif du succès peut aller jusqu'à nous créer de toutes pièces des infortunes réelles. Nous souffrons, nous faisons souffrir, nous tombons dans ces défaillances d'esclaves, l'impuissance, la langueur, le mécontentement morne qui enfante des doléances et n'aboutit à aucun déploiement d'énergie.

Et voici une vie où le soleil s'éteint, où le bonheur s'éclipse, où les grâces de Dieu ne se sentent plus, où la piété et la foi s'ébranlent. Elle est envahie jour après jour par une susceptibilité malsaine, qui voit partout des manœuvres, qui suppose des persécutions et des noirceurs. Nous voilà concentrés sur nous-mêmes, vulnérables par delà toute mesure.

Cela est bien misérable et bien petit, n'est-ce pas? Ah! l'inquiétude vaniteuse est certes un esclavage. Être sans cesse sur ses gardes, se défier, s'irriter, quel supplice ! Que deviennent à ce régime la vigueur de notre pensée et l'indépendance de nos sentiments? La simplicité de cœur affranchit; l'amertume de cœur asservit. Voyez Rousseau chez ses amis : — On est injuste envers moi! Il y a complot! Il y a mot d'ordre! Je sais quel homme a tout dirigé, quelle haine s'est donné carrière!

Vous n'êtes pas Rousseau et vous plaignez sa folie? Je le veux bien, mais comme lui vous perdez la liberté de votre âme, à mesure que vous la laissez envahir par les soupçons. L'Écriture nous avertit que les racines d'amertume ne troublent pas seulement, elles souillent[1]. Écartons de nous le plaisir amer que nous trouvons à nous plaindre des hommes, à gémir sur leurs injus-

1. *Hébreux*, XII, 15.

tices, à nier le bien, à peindre notre temps en noir, à penser que la conscience est morte, à désespérer et à prêcher le désespoir.

La fierté d'un cœur que le mal révolte n'a rien de commun avec la vanité blessée qui se dédommage en maudissant le siècle. Il est des gémissements qui finissent par exclure l'énergie : nous nous établissons dans notre douleur ; nous nous nourrissons de notre plainte, nous devenons débiles, de propos délibéré. Nous nous mettons à contempler les injustices des hommes, peut-être celles de Dieu ; et cela nous tient lieu de consolation.

Quand nous en sommes là, nous sommes bien malades. Une seule chose peut nous guérir : la ferme résolution de nous oublier nous-mêmes. C'est si doux de s'oublier! A l'instant même, tout se transforme et se transfigure. S'il y a des injustices ici-bas, il y a un Dieu là-haut; si notre personne est méconnue, notre cause triomphera ; la vérité est immortelle ; qu'avons-nous fait pour mériter le privilége de la servir et même de souffrir un peu pour elle?

Voilà les pensées qui relèvent. Par elles nous reprenons possession de nous-mêmes ; nous recommençons l'assaut des sentiments mauvais ; nous ne permettons ni à la haine ni à l'injustice des autres d'abaisser le niveau de notre vie morale ; nous restons libres ; je me trompe, nous devenons libres; nous avons la joie de nous confier, au lieu de nous défier; nous croyons au bien.

S'oublier, servir la vérité, non pour soi mais pour elle-même, s'attendre à Dieu et croire au bien, telle est la méthode d'affranchissement que j'indique. Il en est

une autre qui ne manque pas de prôneurs. — L'orgueil, nous dit-on, est le fondement de l'indépendance; ce qui nous manque, c'est la foi en nous-mêmes; quand nous aurons monté assez haut dans l'estime de notre mérite, nous dédaignerons les vaines attaques qu'on dirige de là-bas contre nous, nous penserons qu'il y a des Thersites partout où il y a des héros.

Cette théorie a un défaut (entre beaucoup d'autres) qui nous dispense de la discuter longuement : elle n'est qu'à l'usage des gens célèbres. Lorsqu'on s'appelle Voltaire et qu'on rencontre çà et là l'ennui de quelques notes discordantes au sein d'un concert d'admiration, on peut bien se consoler en écrivant : « La France, c'est sept cents hommes. » Lorsqu'on s'appelle Alfred de Vigny et que, sans être le roi de son siècle, on est une de ses illustrations incontestées, on peut bien s'écrier, dans un sentiment qui n'est pas sans noblesse : « La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle permet d'avoir confiance en soi et de dire hautement sa pensée entière. » Mais lorsqu'on s'appelle Pierre ou Paul et qu'on ne peut contempler du haut de nombreux triomphes le déplaisir passager d'un échec, décidément il faut chercher ailleurs que dans l'orgueil le sûr abri de l'indépendance.

Aussi bien l'orgueil n'offre-t-il de sûr abri à personne, et les plus grands écrivains, quand ils n'en ont pas d'autres, se montrent aussi petits que qui que ce soit. L'orgueil rétrécit, dessèche, dévaste; il nous emprisonne en nous-mêmes, il nous ferme la vue du ciel. C'est bien la peine de briser (plus ou moins) l'esclavage du dehors, pour établir celui du dedans ! L'égoïsme n'est-il pas un maître? N'est-il pas, nous l'avons

vu, la première et la plus funeste des causes de servitude?

La foi au vrai, la foi au Dieu défenseur du vrai, nous procure une liberté de meilleur aloi. Il suffit de la conscience du but élevé que nous poursuivons, pour que nous nous sentions fort au-dessus de la région où s'agitent les coteries, les tripotages et les émotions viles causées par la préoccupation du succès.

La foi au vrai ne nous donne pas d'orgueil, mais elle nous donne la dignité personnelle, la fierté, si vous aimez mieux. Ce n'est pas être très-fier que de faire dépendre son bonheur de certaines louanges ou de certaines critiques ; le désespoir où nous plongent des coups d'épingle n'a rien de fort glorieux. Je comprends qu'un trésor d'amertume se soit amassé dans le cœur d'un Roger Bacon emprisonné au fond de sa cellule de moine, aux prises avec une tyrannie ignare qui anéantissait l'une après l'autre ses découvertes, détruisait ses écrits, supprimait ses communications avec le dehors et son action sur l'humanité ; je comprends qu'il soit mort en prononçant ces tristes paroles : « Je me repens d'avoir travaillé pour la science et pour les hommes. » Je le comprends sans l'approuver et en regrettant que le grand penseur du XIIIe siècle n'ait pas mieux connu l'indépendance puisée aux hautes sources. Elle aurait illuminé son cachot en y faisant entrer Celui dont la volonté vaut mieux que la nôtre, dont la protection est plus puissante que les persécutions de nos ennemis et dont les consolations sont plus douces que nos douleurs ne sont cruelles.

Mais nous, ce que nous nommons des persécutions,

qu'est-ce, je le demande? Ah ! par fierté, si ce n'est pas un autre sentiment, ne nous affligeons pas ainsi de quelques attaques.

J'ajoute que la critique a ses droits. Moi qui veux toutes les libertés, je n'ai garde d'immoler celle-ci. Il importe qu'on soit libre de nous blâmer, même de ne pas nous aimer, même d'être injuste envers nous. La liberté de la bonne critique, qui voit avant tout les qualités, ne va point sans la liberté de la mauvaise, qui voit avant tout les défauts. Qu'on nous prenne par les grands côtés ou par les petits, qu'on soit bienveillant ou malveillant, impartial ou partial, il n'importe, la liberté de la critique demeure.

Et les services qu'elle rend demeurent aussi. Oui, les services : ceux qui nous contredisent et nous contrarient contribuent pour leur bonne part à faire de nous des hommes libres. L'indépendance ne s'apprend pas à l'abominable école de l'admiration mutuelle. Il nous est bon de rencontrer qui nous résiste. Quoique la haine, je l'ai constaté, ne produise par elle-même que de mauvais fruits, il arrive à ceux qui triomphent des tentations qu'elle enfante que l'effort développe en eux la force morale. Il est des hommes desquels on peut dire que leurs ennemis ne leur ont pas été moins utiles que leurs amis. Ils ont reçu de toutes mains.

Profiter des critiques, déférer aux sages conseils, reconnaître ses torts, se corriger, c'est le métier des âmes libres. Si nous avons le gouvernement de nous-mêmes, nous rechercherons virilement les leçons que la critique peut renfermer, et nous ne penserons pas qu'on soit nécessairement notre ennemi parce qu'on se permet peut-être de nous dire que nos homélies baissent un peu.

Il y aurait un chapitre à écrire sur la servitude des éloges. Non-seulement, dans certains cercles artistiques ou littéraires, on prend l'habitude de s'aduler réciproquement sur un ton qui touche au lyrisme ; non-seulement les confréries d'initiés finissent par employer avec une sorte de sincérité relative des formules enthousiastes que les profanes ne comprennent plus, mais en dehors même du monde où les préoccupations de succès tiennent tant de place, chacun de nous court risque de devenir l'idole de quelques personnes. A moins que, par la loyauté et la vérité des relations, nous ne donnions à nos amitiés le caractère élevé qui fait leur noblesse, il arrivera aisément que ceux qui nous aiment nous admireront aussi, à charge de revanche. Alors nous nous mettrons à nous admirer nous-mêmes un peu plus qu'il ne convient.

Pauvre métier que celui d'oracle ! On s'écoute comme tel ; on n'écoute que soi. On s'habitue à entendre parler sans cesse de ses vertus et de ses œuvres. Vous plaignez avec raison les princes, parce que la vérité a quelque peine à parvenir jusqu'à eux ; plaignez également les infortunés qui n'ont plus personne pour leur dire leurs vérités, ni un père, ni une mère, ni une femme, ni un de ces amis rares et supérieurs qui nous chérissent assez pour ne pas nous approuver toujours.

C'est dans ses compassions que Dieu place quelques avertissements sévères sur notre route. A la rencontre d'un échec nous nous éveillons. Nous sortons de l'engourdissement et du rêve, nous rentrons dans la vie réelle, vie rude et malaisée, mais vie saine, où la lutte est partout, où chaque progrès s'achète par une dou-

leur. Là se forgent les caractères. — On nous critique? Nous nous critiquerons nous-mêmes et sans pitié. — Nous nous heurtons à des injustices de parti pris? Nous travaillerons à surmonter le mal par le bien. — Nous recevons de ces coups d'assommoir qui semblent devoir tout tuer, notre paix, notre confiance, l'avenir et l'influence de nos idées? Nous regarderons en haut, nous demanderons à notre Père céleste de nous rendre plus humbles à la fois et plus forts.

Quiconque a écrit un livre a pensé plus d'une fois à ces vers si mélancoliques :

D'ailleurs, est-ce un plaisir d'exprimer sa pensée?
L'hirondelle s'envole, un goujat l'a blessée;
Elle tombe, palpite et meurt, et le passant
Aperçoit par hasard son pied taché de sang.
Hélas! pensée écrite, hirondelle envolée!
Dieu sait par quel chemin elle s'en est allée
Et quelle main la tue au sortir de son nid.

Au sortir du nid le danger commence et l'on court risque de rencontrer les goujats. Les hirondelles le avent, et pourtant, dès que leurs petits sont assez forts, elles les poussent dehors et leur donnent la volée. Puis, chose étrange! elles les oublient. Ah! si nous savions oublier ainsi! Si, après avoir pondu, couvé et nourri, nous savions donner la volée à nos enfants! — Notre livre est fait; qu'il s'en aille au hasard des aventures! Qu'il s'en aille et ne revienne plus! Qu'il se tire d'affaire tout seul! C'était, on le sait, la fière maxime de Vigny : « Publier, ne voir personne, et oublier son livre. »

Mais une maxime, si fière soit-elle, ne nous défendra jamais longtemps. Il nous faut une meilleure cuirasse, celle des affranchis de Christ qui aiment assez la vérité pour ne voir qu'elle, ne servir qu'elle, n'espérer, ne jouir, ne souffrir comme travailleurs qu'à cause d'elle. — Auprès des succès de la vérité, nos succès sont bien petits ! Auprès des échecs de la vérité, nos échecs valent-ils la peine qu'on s'en inquiète? Il ne s'agit pas de nous, il s'agit de la vérité.

De même qu'on laisse les soucis vulgaires en bas lorsqu'on gravit une belle montagne, de même, lorsqu'on s'élève jusqu'aux pures régions de la liberté morale, on laisse au-dessous de soi les pauvres préoccupations personnelles. De là-haut on distingue à peine, dans la brume des plaines, ces questions qui sont si grosses de près et si imperceptibles de loin.

Je désire être bien compris. — Dieu ne nous ordonne pas de devenir insensibles aux antipathies, elles doivent nous froisser; ni aux injustices, elles doivent nous révolter. L'homme libre n'a pas cessé de se réjouir à la rencontre des douces bienveillances et de sentir le prix d'un encouragement loyal; mais il a cessé de craindre, parce qu'il a appris à s'oublier. « La crainte qu'on a de l'homme fait tomber dans le piége, dit *le Livre des Proverbes;* c'est celui qui se confie en l'Éternel qui aura une haute retraite. »

L'antiquité rêvait des héros invulnérables, elle n'avait pas tort. Tout Achille doit avoir été trempé dans les eaux du Styx; c'est bien assez de pouvoir être blessé au talon. Nous, hélas ! nous pouvons être blessés partout. — Aussi ne sommes-nous pas des héros.

C'est dans un Styx, dans un fleuve d'oubli, que

nous avons besoin d'être plongés. Mais qu'il est dur d'être oublié ! Et qu'il est difficile de s'oublier ! L'apprentissage de l'indépendance se fait à ce prix ; il n'y a que l'humilité qui nous affranchisse. Quand nous sommes assez descendus dans notre propre estime, quand nous avons été dépouillés, quand notre moi a disparu de notre travail, alors nous sommes revêtus d'une force indomptable. Désormais nous ne fléchirons plus devant personne et devant rien.

Plus nous étudierons les causes de nos servitudes, plus nous nous heurterons à l'égoïsme. Il est partout, au fond de tout ce qui affaiblit et de tout ce qui abaisse. N'est-ce pas Nicole qui a dénoncé « ce moi d'une si grande étendue? » Il n'est pas seulement dans nos livres ; il est dans nos idées, il est dans nos œuvres. Il se fait impersonnel et dévoué, pour se déguiser mieux. Est-ce donc un tort de chérir nos œuvres? Non certes, pourvu que nous ne nous adorions pas en elles.

Et c'est là la question. L'histoire cite plus d'un homme d'État qui, pour rester à son poste et achever son œuvre commencée, a servilement subi les transformations qu'on lui imposait. Le Christianisme a connu plus d'un serviteur éminent de l'Évangile qui, dans l'idolâtrie de son œuvre, faisait au besoin litière des vérités qui auraient pu devenir des obstacles.

Dès qu'une œuvre devient notre œuvre, prenons garde, le péril est là. Bientôt, si nous ne veillons sur nous-mêmes, il arrivera peut-être que notre œuvre grandira tellement qu'il ne se trouvera pas de place en nous pour autre chose. Nous nous dessécherons alors, nous n'aimerons plus et nous ne serons plus aimés. Peu à peu, les amis de notre œuvre deviendront nos seuls amis

et même nos seuls parents ; on sait comment les grands fondateurs traitent en général leur famille ! Il est triste, on en conviendra, de diminuer moralement en faisant le bien.

L'orgueil est subtil et l'égoïsme ne l'est pas moins. Nous nous consacrons, nous dépensons notre fortune, notre temps, nos forces, notre vie ; et il se rencontre que nous n'avons pas cessé un instant de songer à nous. La même œuvre, accomplie par d'autres, n'aurait qu'un faible prix à nos yeux. Ce que nous en aimons avant tout, c'est, sinon l'approbation qu'elle nous procure, du moins la satisfaction intime qu'elle nous donne et la conscience qu'elle est bien nôtre.

L'Évangile, qui veut briser cet esclavage comme les autres, nous ramène à la liberté par le rude chemin du dépouillement : Tu t'oublieras ; tu travailleras pour ton Maître ; tu serviras tes frères ; tu appartiendras à la vérité.

Longtemps, quoique affranchis en partie, nous traînons encore un bout de chaîne. Même quand la chaîne des succès est brisée, même quand celle de l'approbation s'est rompue à son tour, celle de l'égoïsme dévoué et de l'orgueil charitable tient encore. Tel homme que les injustices de la critique ne troublent plus, n'a point cessé de s'émouvoir outre mesure à la pensée des fondations utiles qui se rattachent à lui. Combien j'envie les âmes véritablement affranchies qui, sans être insensibles, tant s'en faut, à la destinée de leurs œuvres, sans dédaigner les joies qu'un accueil bienveillant procure, aimantes, aimées, vraies, habitant la terre, ne s'élevant pas au-dessus de la sphère de l'humanité, prenant leur part de la destinée commune, des

affections, des désirs, des peines, des espérances et des devoirs, savent néanmoins trouver dans la sincérité même de leur dévouement au bien la passion supérieure qui absorbe les passions basses, la grande préoccupation du vrai où se perd la préoccupation mesquine du moi!

CHAPITRE VI

LA VÉNÉRATION DES COTERIES

Il faut maintenant que nous considérions la critique sous la forme qu'elle adopte chaque jour davantage. La critique organisée en coterie est un des plus durs instruments de servitude qui aient jamais fonctionné ici-bas. — Les journaux ont un grand et légitime rôle à remplir; que les partis politiques, que les croyances philosophiques, littéraires ou religieuses s'assurent des organes, je suis certes loin de m'en étonner. Mais pourquoi du parti descend-on parfois à la coterie? Comment en vient-on à enfanter une critique (je me renferme dans cet aspect du sujet) qui le plus souvent obéit aux mots d'ordre, proscrit ceux-ci, acclame ceux-là, sans lire en quelque sorte ni les uns ni les autres?

Encore si, en attaquant les écrits ou les personnes, on attaquait les opinions! Ce serait du moins l'esprit de parti qui se donnerait carrière. Non, ce n'est pas cela. La camaraderie pure et simple, voilà ce que nous pratiquons d'ordinaire. Nos amitiés et nos inimitiés sont rarement fondées sur des principes.

En d'autres termes, ceci est presque proclamé partout, à haute et intelligible voix : sous peine de ne

rien être et de ne réussir en rien, il convient d'entrer dans une coterie. S'assouplir, prendre le mot de passe, écarter les convictions trop raides et les allures trop fières, tel est le procédé en dehors duquel on risque fort son avenir.

Les coteries et leurs organes sont les tyrans du XIXe siècle. Ce ne sont pas les seuls, bien entendu ; mais ce ne sont pas les moins impitoyables. Nos coteries font autant d'esclaves que Louis XIV en a fait dans son temps. Nos maîtres s'entourent de courtisans aussi plats et aussi soumis que les anciens. De même qu'un jeune homme qui voulait parvenir sous la monarchie absolue savait jusqu'où il était nécessaire de courber l'échine pour s'assurer des protecteurs, de même aujourd'hui, et l'échine non moins courbée, le jeune homme frappe à la porte d'une coterie. Il sait, tout comme son prédécesseur de l'ancien régime, que l'indépendance coûte cher.

Sans doute elle est la grande route des vrais succès ; sans doute, au milieu et en dépit des coteries, la forte voix de la vraie opinion finit par dominer ; sans doute les hommes libres, en fin de compte, sont ceux qui laissent ici-bas la trace la plus profonde. Mais cette trace est ensanglantée d'ordinaire, et l'on voit bien que ceux qui ont passé par là n'ont pas reculé devant la douleur.

Beaucoup reculent et deviennent serviles. Comme l'originalité ne se pardonne qu'à la longue et lorsqu'elle a conquis sa place à la sueur de son front, comme les âmes indépendantes et les esprits de franche allure sont des monstres que toutes les coteries redoutent instinctivement, il en résulte que les débuts sont rudes pour

l'homme étrange qui a la prétention de rester soi. Les plus modérés le mettent en quarantaine; d'autres lui interdisent l'eau et le feu. Il ne faut pas que de telles gens réussissent; ce serait de trop mauvais exemple!

La puissance des coteries est grande. Quoique j'en connaisse, Dieu merci, de plus grandes, je ne nierai pas qu'on ne parvienne à accabler plus d'un esprit généreux sous l'oppression prolongée des anathèmes, du silence, du dédain, de la violence des adversaires et du découragement des amis.

Il vaut la peine de montrer comment cette énorme et perpétuelle tentation de servilité se produit au milieu des hommes.

A force de nommer les uns et d'ignorer les autres, à force de prôner ceux-ci et de mépriser ceux-là, on produit des effets qui s'étendent bien au delà des frontières de la coterie et qui envahissent jusqu'au vrai public. Que de fois j'ai vu cela! L'impression naïve du vrai public était sympathique, il aimait, il adoptait un livre, quand tout d'un coup des arrêts solennels ont été prononcés. Alors la masse des gens qui n'ont d'opinion que celle qu'il faut avoir se détache en grande hâte. Le changement de front s'opère parfois avec l'ensemble d'un mouvement sur un champ de manœuvre.

C'est horrible : l'abdication du jugement personnel, lorsqu'elle est poussée jusque-là, ne prouve que trop à quel point l'esprit de liberté a fléchi devant l'esprit de coterie. — Et il va sans dire que l'habitude de prendre une cocarde, de revêtir un uniforme, de s'enrégimenter et d'obéir aux commandements, s'applique à de bien autres choses que les livres. Si j'ai pris cet

exemple, facile à mettre en lumière, je n'ai pas oublié que l'action des coteries s'étend à tout. Qu'il s'agisse de porter un jugement sur un acte, ou sur une opinion, ou sur une personne, la direction du chef de file sera suivie infailliblement par le grand nombre. Et l'on se plaint de notre individualisme! Et l'on affirme que nous ne sommes pas gouvernables! Nous le sommes trop, et c'est pour cela que rien ne tient chez nous. Avec plus d'indépendance nous aurions plus de stabilité; on ne bâtit pas avec du sable.

Je le répète, le mot d'ordre des partis peut ne pas exclure toute liberté; les intolérances d'opinions peuvent avoir leur excuse; je conçois qu'il y ait des gens déterminés à n'aimer que les leurs, à ne voir que les leurs, à ne lire que les leurs, à vivre entre eux, entre purs, à se confiner dans leur petit cercle d'idées, à ignorer absolument et systématiquement ce qui s'en éloigne. Sans doute agir ainsi, c'est condamner son esprit, son âme et sa vie à une réelle servitude, c'est s'enfermer dans son étroitesse, c'est renoncer une fois pour toutes à la lumière, au progrès, à la vérité, et par-dessus le marché à la justice; pourtant cette servitude-là n'est point ignoble, elle a à sa base une conviction, elle est sincère et peut être digne de respect.

La servitude que créent les coteries est d'une nature bien plus basse. Des vanités qui se satisfont, des jalousies qui travaillent dans l'ombre, surtout le besoin de châtier, de décourager les indépendances, voilà ce qu'il y a chez elles. Quoique chaque coterie se groupe autour pour principe et le défende parfois ardemment, le premier principe de ses adhérents est toujours de croire en elle et de lui obéir les yeux fermés.

Aussi ses haines sans merci poursuivent-elles ceux qui partagent ses convictions et qui ont l'inexplicable tort de les défendre avec indépendance; entre l'indépendance et la coterie c'est une guerre à mort. Nous n'avons pas de plus grands ennemis que les nôtres, quand ils ne sont pas de notre coterie. On dirait alors que notre cause a trop d'amis dévoués, trop d'âmes convaincues et ferventes, trop d'écrivains, trop de poëtes. Si nous parvenons à tuer quelques-uns de ceux-là, nous sommes contents.

Et nous en tuons quelques-uns en effet. Les partis-pris de malveillance, lorsqu'ils viennent du côté d'où devraient venir les sympathies, ont quelque chose en eux qui surprend et qui glace comme le froid en plein été. Plus d'un talent a été ainsi flétri dans son germe; plus d'une plume charmante, poétique et pieuse s'est séchée; plus d'un dévouement s'est arrêté, ne sachant où se prendre et déconcerté dès ses premiers pas.

Quant à ceux qui, mieux affermis et habitués à ne compter que sur le Seigneur, poursuivent leur marche en dépit de tout, nous ne saurons jamais ce que nos injustices préméditées ont fait monter de tristesse dans leur cœur et de larmes dans leurs yeux. C'est un chagrin très-légitime que celui-là. Quiconque travaille, désire que son travail serve; or il ne sert que s'il est accueilli et connu. On ne se heurte pas sans douleur aux barrières dressées par l'esprit de coterie.

Nous serions au reste indignes de la liberté, si nous reculions devant les injustices subies à cause d'elle. C'est, au fond, la question même de liberté qui se pose ici. On ne la résout point sans souffrir? Eh bien, c'est

la vie, cela. L'indépendance morale vaut ce qu'elle coûte.

Les coteries font ainsi des hommes libres, par voie de réaction; mais ce qu'elles font directement, naturellement, ce sont des esclaves. Les meneurs en ceci ne diffèrent pas des menés; chez tous, les délicatesses morales s'en vont, l'âme perd sa fleur, pour ainsi dire. Qui ne croit fortement à rien ne résistera fermement à rien. Lorsque la conscience est remplacée par l'esprit de corps, lorsqu'on a plié son intelligence et faussé son cœur pour applaudir ce qu'il faut applaudir, pour siffler ce qu'il faut siffler, pour ne pas lire ce qu'il ne faut pas lire, lorsqu'on a appris à emboîter le pas, lorsqu'on a renoncé à juger soi-même, lorsqu'en un mot on s'est incliné devant les encycliques d'une camaraderie, si vertueuse soit-elle, on est devenu servile, qu'on le sache ou non.

Peut-être porte-t-on à son chapeau une cocarde libérale, peut-être est-on très-dévoué à des causes généreuses; il n'importe, on est devenu incapable de combattre en homme libre sous la bannière de la liberté. L'homme libre est celui qui gouverne sa pensée; qu'il s'agisse d'une question de justice ou d'une question de goût, dans le domaine du bon, du vrai ou du beau, il décide pour son propre compte et sous sa propre responsabilité. Vous le reconnaissez à cet infaillible signe, qu'il sait, au besoin, être seul de son avis.

La camaraderie nous donne d'autres allures. Chez elle, autour d'elle, les caractères s'énervent et s'effacent. On apprend vite à la redouter et à lui obéir. Dès que l'oracle a parlé, les opinions se font prudentes.

Tel a affronté une fois les anathèmes; mais, ne craignez rien, on ne l'y prendra plus. Pourquoi le bon droit n'est-il pas plus en crédit! Il est trop dur d'être seul à le soutenir et de voir tant de braves gens marchant, pensant et parlant comme un seul homme, indignés de notre coupable dissidence! Ainsi, les admirations malséantes se tempèrent, les sympathies compromettantes se cachent, les protestations se taisent, et les individualités un moment égarées se réfugient dans l'unité.

Toutes ne le font pas. Il est des cœurs nobles pour lesquels le seul fait d'un arrêt prononcé, d'une excommunication fulminée avec éclat est un motif de défiance. Ils éprouvent comme une tentation de prendre le contre-pied des opinions reçues.

Ne le sentez-vous pas? les opinions triomphantes appellent plus que d'autres une sévère révision; si tout le monde jette la pierre à quelqu'un, nous sommes tenus en conscience d'y regarder de très-près avant de jeter la nôtre. — Il y a, dans cette rencontre du grand nombre et d'un individu isolé quelque chose qui rappelle les rapports du puissant et du faible; un des pires abus de la force est donc possible.

C'est assez pour que nous nous mettions en garde. Ah! ceci est un grand devoir. En faisant front aux coteries, nous ne défendrons pas seulement la cause du droit, nous défendrons celle de la liberté. Elle est plus compromise qu'on ne l'imagine par la coutume chaque jour plus générale d'accepter sur toute chose des jugements tout faits. La liberté n'exige de nous ni l'indiscipline ni l'éparpillement; elle veut simplement, qu'au

sein même des partis, ou des églises, ou des associations quelles qu'elles soient qui multiplient nos forces en unissant nos pensées, nous conservions notre individualité. Il importe que l'union ne soit pas l'absorption.

Il fait bon rencontrer çà et là quelques hommes chez qui l'injustice de parti pris éveille un sentiment de fierté. Ils ne courberont pas la tête ; ils n'arrangeront pas leurs convictions pour les rendre acceptables. Il y a une puissance de la vérité ; eh bien, son jour viendra, ils l'attendront.

L'oppression nous sert au lieu de nous nuire, quand nous osons lui tenir tête. Elle sert à nous dépouiller, elle sert à nous faire regarder en haut. Dans la fournaise des malveillances systématiques notre âme s'épure ; elle sort de là plus forte, plus capable des luttes de la vie, forgée en quelque sorte pour le combat.

CHAPITRE VII

LE RESPECT DES IDÉES REÇUES

Laissons les coteries, allons à un despote bien plus redoutable encore, car on le rencontre partout : les idées reçues. Au village comme à la ville, loin des grands centres, loin des revues et des journaux, en dehors des préoccupations politiques, religieuses et littéraires, nous rencontrons toujours devant nous un courant d'opinions admises et consacrées. Sans que la camaraderie s'en mêle, sans que la moindre cabale ait été organisée, sans qu'il soit question d'exalter ou d'opprimer qui que ce soit, l'agent de servitude est là, à l'affût, guettant l'occasion de mettre sur nous sa lourde main.

Les moutons de Panurge sont un type immortel. Moutons de Panurge pour le mal, moutons de Panurge pour le bien, est-il certain que les seconds vaillent beaucoup mieux que les premiers? En tous cas, ce sont toujours des moutons : la mode charitable ou chrétienne se prend, tout comme la mode égoïste ou mondaine.

Ceci vaut la peine d'être signalé, en France surtout où la règle établie a tant d'empire, où nous aimons

tant à être administrés, où nous allons si volontiers à l'unité, où nous tenons si passionnément à être *comme tout le monde*. Chez nous, la soumission à la règle établie (je n'ose répéter à la mode) passe presque pour un devoir.

« Aux sacrés oiseaux ne touche, » disait Rabelais. Les sacrés oiseaux ne sont pas, comme on pourrait le croire, les dogmes religieux, ou du moins les principes de la morale ; non, vous pourriez toucher à ceux-là sans trop vous compromettre. Mais si vous touchez à un certain fonds d'opinions régnantes, vous êtes perdu. Tout esprit à la libre allure qui ne se prosterne pas devant l'opinion sur les points auxquels elle tient est un ennemi public.

L'opinion ne tient point à tout, et les choses les plus essentielles sont souvent celles qui l'inquiètent le moins. N'allez pas vous y tromper : elle a son programme du jour, sa collection de vérités indiscutables, ses axiomes qu'on doit accepter, sous peine d'être mis au ban. Ces choses convenues s'imposent sous le titre respectable de sens commun ou de bon sens. Si vous vous en écartez, on ne vous réfutera pas, réfute t-on les fous ? Vous serez un homme jugé.

Le bon sens, le sens commun, la raison générale ! un bon assommoir pour écraser l'essor des esprits et l'indépendance des cœurs. En face de la raison générale, que deviendront les convictions individuelles ? Que seront, aux yeux des gens « sensés, » ceux dont la pensée se permet de franchir le cercle des opinions raisonnables et permises ? Lorsque Jésus-Christ et les apôtres ont paru, tout ce qu'il y avait de bon sens dans le monde romain s'est indigné.

Le lecteur m'a compris : je n'attaque pas le bon sen en lui-même ; nul ne l'apprécie autant que moi. Ce que j'attaque, c'est la collection d'idées toutes faites qui usurpe ce beau nom et qui adresse incessamment ses appels à notre paresse intellectuelle et morale. Ce faux bon sens n'est que trop aimé dans notre temps et dans notre pays. Nous ne sommes que trop portés à nous dispenser, que dis-je ? à nous préserver du souci des recherches indépendantes et des convictions personnelles. En politique, en religion, en morale, en littérature, nous cherchons et nous trouvons sans peine les grosses opinions courantes. C'est là ce qu'il nous faut. Qu'en dit-on ? Que pense le monde ? Voilà la question qui se pose sans cesse pour nous. Hérétiques tant qu'il nous plaît en matière dogmatique, nous n'oserions l'être en matière littéraire ou même musicale, pour peu que la mode fût fixée en musique comme en littérature.

J'ajoute que nous cesserions de l'être en matière religieuse dès le jour où, l'indifférence disparaissant, certaines croyances deviendraient la marque obligée de l'honnête homme et entreraient dans le domaine du bon sens. Pour être hérétique en pareil cas, il faudrait une énergie et une droiture dont nous sommes absolument incapables tant que nous renonçons à avoir des opinions à nous. C'est en ce sens, je le suppose, que Franklin déclarait n'avoir connu aucun hérétique qui ne fût vertueux[1]. Aux États-Unis, où la foi chrétienne est professée par tout le monde, tel homme qui la rejette peut être moralement très-supérieur à tel autre qui ne l'accepte que pour se conformer à la coutume établie.

1. Voir le beau livre de M. Laboulaye sur Franklin.

Puisque je viens de nommer l'Amérique, qu'il me soit permis de citer un fait qui mettra ma pensée en pleine lumière. Je recevais il y a quelques mois une brochure qu'un savant américain, dont le nom se rattache à une invention importante, m'avait fait l'honneur de m'adresser. Ce citoyen éminent et justement respecté d'un des états du Nord de l'Union, a choisi pour célébrer la vertu et l'excellence de l'esclavage le moment où le Sud vient de succomber avec sa fatale institution. J'admire peu la thèse, on le croira aisément; mais j'admire beaucoup l'indépendance qui affronte ainsi l'impopularité et sacrifie peut-être la réputation à la conscience.

Il y a une indépendance vis-à-vis du bien, comme il y a une indépendance vis-à-vis du mal. On peut soutenir la vérité, on peut se ranger du côté de la justice par défaillance de cœur et par lâcheté. S'asservir, c'est toujours s'asservir.

Il est rare, au reste, que notre aplatissement profite beaucoup aux nobles causes. Ce sont de pauvres champions que ceux qui ne font que « se conformer. » Leur instinct les pousse à ne prendre du bien que l'extérieur, l'écorce, le langage, l'uniforme. Le bien, chez eux, n'est bientôt plus qu'une tradition et une coutume ; on peut dire qu'il n'est bientôt que le mal. Ces serviles transforment tout en servitude.

Leur vrai maître, celui auquel ils appartiennent, c'est la sottise. Dans leur préoccupation de suivre l'usage et de vivre selon la formule, ils tombent inévitablement sous le joug des sots. Les sottes opinions, les sottes préventions, la petite sagesse moyenne des idées

qui courent la rue, voilà le milieu qui leur va. Ne pensant pas par eux-mêmes, puisant jour après jour dans leur journal quelques convictions de troisième main qu'ils ont soin d'accommoder encore de façon à les faire concorder avec ce qui se dit autour d'eux, ils résolvent le problème de rétrécir incessamment leur horizon intellectuel et moral.

C'est tout au plus s'ils vivent, tant ils sont parvenus à éliminer de leur vie ce qui pourrait sembler original et personnel. Leur courte intelligence se raccourcit sans cesse, et il en résulte naturellement que les minuties deviennent les choses capitales à leurs yeux. Thackeray nous décrit, dans son livre des *Snobs,* cette forme, humiliante entre toutes, de la servitude humaine. Voici des millions et des millions de créatures humaines qui consacrent leurs efforts à faire comme les autres. « M. Jabot croit devoir, » disait Toepffer. Oui, nous croyons devoir dire ce que l'on dit, penser ce que l'on pense, porter l'habit que l'on porte.

Passe encore pour l'habit, quoiqu'il y ait aussi des réserves à faire sur ce point, mais l'esclavage bête dont il s'agit s'étend à de bien autres matières. M. Jourdain ne consulte pas seulement son tailleur sur ce que font « les gens de qualité; » il consulte aussi son maître de philosophie. Et Dieu sait ce que les maîtres de philosophie répondent aux Jourdains de tous les temps! Ils leur enseignent les doctrines religieuses, politiques, littéraires et artistiques qui ont cours parmi les hommes sensés. Ils leur disent comment on doit élever ses enfants, à quel âge on doit les marier, quelle règle on doit suivre dans chaque circonstance de la vie. Le programme est complet, et rien n'est plus aisé que de

régler méthodiquement sa conduite, quand on est décidé à ne pas s'appartenir.

Je ne sais pas s'il y a eu une famille Benoîton, je sais qu'il y en a par milliers; on ne rencontre pas autre chose. Suivre la mode, moins que la mode, le caprice stupide du premier venu; ne pas rester au-dessous de ses voisins; immoler la vraie élégance à la fausse; étaler son luxe; faire sonner l'argent de son gousset, qu'est-ce donc que cela? Faute d'un peu d'indépendance, nous devenons ridicules. Encore si le mal se bornait là! Si nous n'avions que du jargon et de l'étalage! Si nous ne renoncions qu'à la grâce et au bon goût! Le pis est que notre âme s'appauvrit, notre esprit tombe dans l'impuissance finale, notre cœur s'atrophie, nous devenons aussi incapables de sentir que de penser.

La liberté, on le voit, est bonne partout. Qu'il soit question de modes ou de morale, il n'est jamais inutile d'être soi. Luxe servile, élégance servile, opinions serviles, conduite servile, âme servile; où s'arrêter? La vraie servitude est au fond; si ses manifestations sont diverses, son principe est un.

Aussi la question ne cesse-t-elle pas d'être bien sérieuse, quelles que soient les formes, parfois frivoles, qu'elle revête. Sous peine d'encourir une déchéance dont personne ne saurait marquer les limites, nous sommes appelés à secouer le joug du monde et à maintenir notre droit de penser nous-mêmes, en dépit des opinions admises et des idées toutes faites.

Heureux ceux qui puisent dans leur conscience la force de résister aux menaces du qu'en dira-t-on! Ceux-

là seuls sont libres; ils se résignent à mécontenter le monde; ils consentent à paraître étranges; ils aiment mieux se compromettre que s'aplatir. A la tranquille dignité de leur attitude vous les reconnaissez.

D'autres les suivent de loin, dégoûtés de leur servitude sans être parvenus à l'indépendance. Comme le meunier de la fable, ils ont fini par découvrir que leur métier est un sot métier. Il leur prend fantaisie d'en faire à leur tête.

> Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue.
> Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
> Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
> J'en veux faire à ma tête. — Il le fit, et fit bien

CHAPITRE VIII

LA SOUMISSION A L'INFLUENCE DES MILIEUX

Je voudrais creuser notre sujet, quoique je n'aie pas certes la prétention de l'épuiser. Autant les généralités sur la servitude morale sont banales et stériles, autant il peut être important d'étudier sérieusement dans ses manifestations diverses ce mal de tous les temps qui est le mal spécial de notre temps. Tel s'agenouille devant les opinions reçues, qui serait peut-être assez fier pour rejeter le joug avoué d'une coterie : tel autre refuse de se conformer aux opinions reçues, qui accepte en fait l'influence souveraine du milieu où il est placé. La servitude dont nous parlons n'a pas de forme plus réservée et moins choquante que celle-ci.

Et pourtant, si réservée soit-elle, elle produit des conséquences d'une effrayante gravité. On dit qu'Alcibiade, libertin à Athènes, fut à Sparte le plus austère des citoyens et devint en Perse le plus efféminé des satrapes. Nous risquons de faire comme lui, quoique par d'autres motifs. Le plus souvent, c'est par mollesse que nous subissons l'action des milieux, semblables aux truites qui prennent, dit-on, la couleur du lit sur lequel coule leur rivière. Le même homme se modifiera, sans

en avoir conscience, selon qu'il entrera dans un corps de garde ou dans une grave réunion de famille. Nous prenons à notre insu une attitude générale, un son de voix, et je puis le dire en outre, un courant d'idées particuliers, lorsque nous mettons le pied dans une église ou dans un comité de bienfaisance. Il faut une indépendance puisée aux grandes sources pour rester soi-même où que l'on se trouve, et pour éviter en même temps la faiblesse qui reçoit toutes les empreintes et la rigidité affectée.

L'indépendance vraie n'affecte rien et n'a garde de souligner ses vertus. Elle est simple, naturelle, elle ne porte aucune marque d'austérité préméditée ; mais elle est ferme aussi, et partout vous la voyez fidèle à ses convictions. Où en serions-nous sans elle? J'ose à peine le dire. Il ne faudrait plus parler de vérités et de principes, parce que tout cela changerait avec les temps et les pays, bien mieux, avec les positions. Nous aurions la vérité des riches et celle des pauvres, la vérité des légitimistes et celle des républicains, la vérité des catholiques et celle des protestants, la vérité du moyen âge et celle des temps modernes, la vérité des peuples germaniques et celle des peuples latins.

Grâce aux âmes indépendantes qui aiment la vérité pour elle-même et qui ne répètent pas de mots d'ordre, la notion de vérité se maintient au milieu de tant de vérités, la dignité humaine survit et chacun de nous est autre chose que le produit de l'époque, de la race, du pays et des circonstances. Retranchez les âmes indépendantes, et la théorie qui détermine nos sentiments et nos actes en vertu d'une sorte de chimie morale ne sera pas loin d'avoir raison. Alors on aura le

droit de nous dire : Si vous étiez né à Charleston, vous aimeriez nécessairement l'esclavage; si vous étiez né à Constantinople, vous rejetteriez l'Évangile; si vous étiez né à Madrid, vous détesteriez la Réforme; si votre famille était légitimiste, vous seriez partisan du comte de Chambord; si vos parents étaient républicains, vous seriez radical. Je vais plus loin, on pourrait ajouter : Si vos parents étaient débauchés, voleurs, assassins, vous seriez condamné sans rémission à devenir la proie des tripots, en attendant la prison ou le bagne.

Nous ne sommes pas esclaves à ce point. Sans revenir à la démonstration que j'ai donnée dans une autre partie de ce travail, je me contente de signaler les hommes qui chaque jour infligent un démenti aux fatalités prétendues. Grâce à Dieu, la religion du pays, l'opinion régnante, la tradition domestique, l'air ambiant, ne résolvent pas à notre place tous les problèmes que nous sommes appelés à résoudre nous-mêmes, sous notre responsabilité personnelle.

Si nous cessions un seul jour de réagir contre l'influence des milieux, nous ne tarderions pas à nous dépraver.

La morale de tel pays autorise les plus honnêtes gens à pousser terriblement loin les habiletés commerciales; ailleurs il est admis (toujours par les honnêtes gens) que certaines formes de l'inconduite sont excusables. Nous dispenserons-nous d'avoir notre morale à nous et de consulter notre propre conscience?

Il est des Églises où l'unité est poussée jusqu'à l'uniformité. On est tenu de s'y conformer au patron officiel, non-seulement pour les croyances, non-seulement

pour les rites, mais pour les actes mêmes dont chacun devrait rester juge. On y marche ensemble; on y a les mêmes opinions, la même tenue, le même langage en toutes choses. Il y a là comme une tradition intérieure qui est soustraite à la discussion et à l'examen. — Répéterons-nous humblement les articles de ce *Credo?* Si quelque vérité y est méconnue, ne sentirons-nous pas qu'elle a droit à nos hommages?

Notre parti a ses traditions aussi, et elles ne sont pas toutes bonnes. — N'aurons-nous pas assez de droiture et de courage pour l'avertir? Abuserons-nous de la discipline, au point de supprimer l'indépendance?

Et les traditions de famille! Faudra-t-il les accepter aveuglément? Personne ne respecte plus que moi cette fidélité héréditaire aux opinions transmises de père en fils, cette honorable solidarité qui unit les générations successives autour du même drapeau. Prenons-y garde toutefois, la vie collective, dont je ne méconnais pas l'importance, ne saurait supprimer la vie individuelle. Auprès de la conscience de la famille, la conscience de l'individu réclame sa place. Et n'allez pas la lui refuser, car vous blesseriez l'être moral dans ce qu'il a de plus intime. Qu'est-ce qu'une croyance héréditaire dès qu'elle a cessé d'être une croyance personnelle? Un mensonge. — Je doute fort que les mensonges contribuent à la dignité des familles. Du moment où nos enfants ne se sentent pas libres d'obéir chez nous à leurs convictions propres, la conviction de famille n'est plus qu'une tradition; moins que cela, une convention, un signe de ralliement; une cocarde à mettre au chapeau. Quelque chose d'artificiel et de faux s'introduit alors dans nos rapports d'affection, dans notre vie en-

tière et jusque dans les habitudes de notre pensée. Nous nous mettons au régime des coteries; les vanités prennent la place des vérités, les grandes considérations s'effacent devant les préoccupations mesquines. Il se forme ainsi sous notre toit des générations d'êtres impuissants et inutiles, étrangers à tout, capables au plus de respecter le mot d'ordre d'une caste et incapables d'avoir sur quoi que ce soit une croyance, un élan, une résolution qui leur appartienne.

En d'autres termes, l'esclavage du logis a fait son œuvre. Peut-être ai-je le droit de ne point passer pour un ennemi de la famille. Mais à Dieu ne plaise que je consente à la fonder jamais sur une négation quelconque de la liberté! Que la famille ait ses opinions, transmises ou nouvelles, rien de mieux. Que tous ses membres respirent le même air; qu'il y ait une vie commune; que le souvenir des ancêtres, l'honneur du nom, la solidarité légitime du présent et du passé exercent leur saine influence; que l'affection et le respect aussi disposent les plus jeunes à marcher dans la route où sont engagés les chefs de la maison, rien de mieux encore. Seulement, n'oublions pas que l'indépendance morale est chose sainte, qu'à la sacrifier ou à l'amoindrir nul ne gagnerait, pas plus les pères que les enfants, qu'on n'est homme qu'à la condition de penser ce qu'on pense, et qu'on ne pense ce qu'on pense qu'à la condition d'avoir réfléchi et choisi. Il faut donc que, dans la famille comme ailleurs, nous fassions bonne guerre à la servitude des milieux.

CHAPITRE IX

LA PEUR

J'écris la peur, non la lâcheté. Démontrer que les lâches sont des esclaves, en vérité, ce ne serait guère la peine. Mais on peut n'être point lâche et être accessible à la peur. Cela est vrai, même des hommes qui sont braves par nature, qui n'ont point de nerfs, qui aiment et cherchent volontiers le péril. Qui dira jamais combien d'esclaves la peur a fait en 93! Et pourtant ces gens-là, qui tremblaient devant une émeute, qui votaient sur l'ordre des tribunes, qui ne savaient résister nulle part au despotisme de la rue, se montraient parfaitement braves devant l'ennemi et parfaitement fermes devant l'échafaud.

Ils mouraient à merveille : sans différence de partis, sans distinction de sexe, tout le monde alors semblait être familiarisé avec la mort. Il ne s'agit donc point ici de ceux qui, pour employer le langage de l'Écriture, « sont, par la crainte de la mort, retenus toute leur vie dans la servitude. » Non, il s'agirait plutôt de ceux que la même Écriture désigne ainsi : « Ils craignaient les Juifs. »

Ils craignaient. La peur n'agit jamais avec plus de

puissance que lorsque son objet reste dans le vague. C'est alors surtout qu'elle fait des esclaves, esclaves des Juifs au temps de Jésus-Christ, esclaves des persécuteurs païens après Jésus-Christ, esclaves des princes, esclaves du peuple, esclaves de quiconque dispose d'une puissance ou d'une menace.

Voyez comme les caractères s'abaissent, comme les convictions s'effacent ! que de trembleurs ! que de courtisans ! Celui-ci fait le raisonnement du lièvre :

Mes oreilles un jour seront cornes aussi.

Celui-là découvre instinctivement que, pour être en paix et en sûreté, il n'est rien de tel que de se concilier à tout prix qui pourrait lui nuire. On sait quel empire ont exercé d'impudents coquins, par cela seul que leur impudence faisait peur. L'Arétin racontait en riant à Titien son ami, quelles rentes il s'était procurées en mettant à rançon tout ce qui avait un rang et un nom en Italie. Chose triste à dire, il ne s'était trouvé personne, pour ainsi dire, qui eût le cœur de mettre ce misérable au défi. On ne se contentait pas de le combler de présents; on le comblait de témoignages d'estime, qu'il recevait de fort haut, comme de raison.

Ces gens-là étaient-ils des lâches? Non pas dans le sens ordinaire de ce mot, la plupart auraient fait bonne contenance devant l'ennemi. Mais la fermeté morale sans laquelle il n'existe pas d'hommes libres leur manquait totalement.

La peur nous démoralise, en même temps qu'elle nous asservit. Dès qu'elle a cessé d'être un accident pour devenir un état, dès que la peur du mal a enfanté le

mal de la peur, il n'y a plus d'infamies dont nous ne devenions capables ; les individus et les assemblées sont alors des instruments à tout faire.

Ne me parlez donc pas des braves de nature. Parlez-moi de ceux que la conscience a affranchis de la peur. Serviteurs de la vérité et de la justice, ils ont mis leur dignité en lieu sûr. Ils vivent dans une région d'où l'on regarde sans émotion les menaces et les injures. C'est le seul pays où la crainte n'entre pas. Ces indépendants sont des amis fidèles et sur qui l'on peut compter, absent et présent. Ils sont des champions invincibles de la vérité. Devant qui reculeraient-ils? Leur trésor est hors de la portée de l'ennemi.

Les questions de courage se posent parfois d'une façon fort étrange. Ce sera un des étonnements de l'avenir, et d'un avenir prochain, que le duel ait passé chez nous pour une affaire d'honneur.

L'honneur ! Les peuples les plus braves n'y ont donc rien compris ! Dans l'antiquité entière, je ne découvre que les Gaulois qui aient eu cette manie [1] ; les Grecs et les Romains, qui n'étaient rien moins que lâches, n'avaient pas inventé cela. Les nations musulmanes n'ont pas craint la guerre, elles ont eu leurs époques de chevalerie ; où sont leurs duels? Les Anglais ne passent pas pour timides, et de plus en plus il est admis chez eux qu'un homme, fût-il officier, peut maintenir intact l'honneur de son nom, sans recourir à l'épée ou au pistolet.

1. Chez les Germains je ne vois pas le duel, mais une institution bien différente, le combat judiciaire. Celui-ci a envahi toute l'Europe au moyen âge et a duré des siècles.

L'épée et le pistolet, disons-le, sont des instruments de tyrannie. Des désœuvrés, qui ont passé leur temps dans les salles d'armes et qui font mouche à tout coup, peuvent se donner la fantaisie d'imposer à qui leur déplaît une lutte parfaitement inégale, parfaitement lâche, par conséquent, et conserver, que dis-je? acquérir la situation d'hommes d'honneur.

A ce jeu-là un misérable tel qu'Aaron Burr pourra tuer aisément un grand citoyen tel qu'Hamilton[1]. Il est clair qu'en pareille rencontre les chances d'un Hamilton sont petites et celles d'un Burr énormes; il vaut mieux n'avoir rien à risquer, rien à regretter, rien à perdre; il vaut mieux n'avoir à se préoccuper ni du devoir, ni de Dieu, ni de l'éternité, ni des cœurs qu'une nouvelle sinistre peut plonger dans le désespoir. Léger de bagage, étranger aux préoccupations morales, si l'on possède par-dessus le marché l'avantage d'avoir étudié le maniement des armes en homme qui prévoit que cela pourra lui servir, il est bien probable qu'on l'emportera sur un adversaire qui pense, qui sent, qui aime, et qui est aussi inexpérimenté que brave. Vous voulez des duels? Égalisez du moins les chances : recourez aux boulettes empoisonnées, ou empruntez aux Japonais leur Hirî-Kiri; ouvrez-vous le ventre et que votre adversaire soit forcé d'en faire autant.

Cela vous paraît absurde? Je le pense comme vous; mais je pense aussi qu'en matière d'honneur, puisqu'on en parle, il vaut mieux être absurde que lâche. Je pense que l'égalité est la loi fondamentale d'un com-

1. Voir *l'Histoire politique des États-Unis*, par Laboulaye, t. III, p. 233.

bat honorable, à supposer d'ailleurs qu'il puisse y avoir égalité entre un honnête homme provoqué sans motif et un duelliste de profession, qui n'a ni famille ni carrière, et dont la mort peut-être ne fera pas verser une larme.

Si l'on prétend que le duel est précisément destiné à protéger les citoyens honnêtes et leurs familles contre certaines brutalités, je réponds que les brutalités dont on parle sont accrues et non réprimées par l'invention d'un code d'honneur, aux termes duquel on a le droit d'insulter honorablement les gens, pourvu qu'on se batte après avec eux. Ou je me trompe fort, ou les Athéniens de Marathon et les Spartiates des Thermopyles auraient été de mon avis sur ce point.

Ne confondons pas ce qui est parfaitement distinct. — Les duels sont, dit-on, une marque de vaillance! Avouons alors que nous sommes dépassés en fait de courage par des nations dont les duels sont bien plus terribles et bien plus fréquents, par les populations des villes espagnoles ou mexicaines, qui se battent sans cesse à coups de couteau. Voici des duels terribles, corps à corps, où la terrible *navaja* fait rudement son office, des duels qui jettent chaque jour quelque cadavre sur le pavé de Valence ou de Puebla.

S'il y a des offenses (je suis de cet avis) dont on ne peut pas poursuivre la réparation devant les tribunaux, il ne faut pas en accroître le nombre en offrant à ceux qui les commettent cette justification aisée et brillante de leur infamie, qu'ils trouvent sur le terrain. Il faut que le désert se fasse autour d'eux, que leur crime soit décidément une lâcheté, que les complaisances de l'opinion, presque assurées aujourd'hui par le

duel, fassent place à une réprobation générale.

L'honneur des familles saura se garder, soyez tranquilles. Je ne vois pas qu'en Suisse, par exemple, où le duel est pour ainsi dire inconnu, cet honneur coure plus de périls qu'ailleurs. En tous cas, il y aura profit pour lui à ce que la classe des insulteurs et des débauchés soit cela et pas autre chose[1]. On la verra telle qu'elle est, quand l'auréole des duels aura été arrachée de son front.

Ceci rentre dans mon sujet, bien plus qu'on ne l'imagine peut-être à première vue. Il s'agit d'un usage, qui a pu se comprendre au temps des jugements de Dieu, qui plus tard a pu se lier avec un certain éclat aux destinées de notre chevalerie occidentale. Sous le règne universel de la force, il était nécessaire peut-être que la force qui protége tînt tête à la force qui attaque. Alors d'ailleurs le duel était véritablement un combat à armes égales; ces chevaliers savaient tous manier la lance et porter la cuirasse. Aujourd'hui les choses se passent différemment : Quelle que soit la place des exercices virils dans l'éducation de nos jeunes gens, et je voudrais qu'ils sussent tous tenir une épée, il est évident que l'habileté extrême n'appartiendra le plus souvent qu'aux désœuvrés d'une certaine catégorie. C'est de la chevalerie en sens inverse; maintenant il n'y a de cuirassé que les agresseurs.

1. Cette classe se trouvera, en fin de compte, beaucoup moins nombreuse qu'on ne le croit. Il ne manque pas d'hommes élégants, exercés aux armes, tirant l'épée comme des raffinés de la cour des Valois, qui ont le cœur très-bien placé, mènent une vie très-honorable et n'ont assurément rien de commun avec les roués.

Il en résulte que les agresseurs sont aussi des oppresseurs. Le duel asservit, au lieu de protéger. Connaissez-vous une servitude plus dure que celle de l'homme qui sent le duel absurde, qui le sent criminel, qui frémit à la pensée de comparaître devant Dieu le cœur plein d'une pensée de meurtre, et dont le sang bout en même temps à l'idée de passer pour un lâche ?

Il ne passera point pour tel, s'il a fait ses preuves. Faire ses preuves, c'est la première condition à remplir lorsqu'on veut refuser les duels[1]. Les occasions ne manquent guère à qui ne veut pas les éviter. Nous vivons dans un temps où les hommes de mon âge, s'ils ont habité Paris, ont pu apprendre ce que c'est que d'entendre siffler des balles et d'enjamber des cadavres étendus sur le pavé. Des épidémies ont ravagé nos cités; des révolutions ont mis les caractères à l'épreuve. Ne craignez rien, vous qui vous affranchissez de l'esclavage du duel, il vous sera aisé de prouver qu'en agissant ainsi vous faites preuve de courage et non de faiblesse.

Les caractères fermes et libres se reconnaissent à ce signe infaillible qu'ils ne commettent jamais ce que le monde appelle de petites lâchetés. — Pas si petites cependant, car il s'agit de déserter la cause d'un ami absent, de désavouer une vérité importune.

Et cela revient tous les jours : les grandes lâchetés exigent de grandes occasions, les petites se contentent

1. La seconde condition, c'est, bien entendu, de ne pas insulter.

des circonstances ordinaires de la vie. A chaque instant, à propos de chaque question et de chaque acte, la peur de nous compromettre nous enlève notre indépendance.

Parmi les craintes qui asservissent, j'en connais peu qui y réussissent mieux que la crainte des responsabilités. Les responsabilités! Mais elles sont là sans cesse devant nous et nous ne les supprimons qu'en supprimant la vie.

C'est bien là le moyen auquel recourt en général l'esclave de la peur. Il a l'air d'ignorer que nous sommes responsables de notre inaction autant que de notre action. — Reste une ressource : agir sous l'impulsion d'autrui, déléguer sa conscience. L'homme qui a donné ainsi charge de lui-même se sent déchargé des responsabilités... et encore!

J'aurais beaucoup à dire, si je voulais montrer dans toutes ses manifestations, plus honteuses les unes que les autres, la servitude de la peur. Les petites lâchetés se diversifient à l'infini; une fois entrés dans cette voie, nous allons, avançant toujours, descendant toujours, toujours moins capables de rebrousser chemin vers les hauteurs. On nous voit, pour ne citer qu'un exemple, flexibles vis-à-vis des méchants et souvent, par compensation, tyranniques envers les bons. S'il y a dans notre famille ce qu'on appelle à juste titre un parent redoutable, un de ceux qu'on n'aime guère mais qu'on craint, nous sommes aux petits soins avec celui-là. Vous diriez le bonhomme Chrysale qui, tremblant d'offenser la terrible Philaminte, a bien soin d'adresser à sa sœur les reproches qu'il destine à sa femme :

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur.....
— Comment donc?
— C'est à vous que je parle, ma sœur.

CHAPITRE X

L'INQUIÉTUDE, LE DÉCOURAGEMENT ET L'ENNUI

L'inquiétude est-elle une des formes de la peur? Peut-être. En tous cas, le lecteur me pardonnera de consacrer ici quelques réflexions à une maladie morale qui tend à prendre aujourd'hui de redoutables proportions.

Hélas! qui ne les connaît, ces rongements que ressent notre âme quand elle est envahie par la vision de tout ce qui pourrait arriver? — Tout ce qui pourrait arriver, nous ne parviendrons jamais à porter ce fardeau. Sous ce fardeau nous fléchissons, nous succombons; impossible de nous relever. Adieu la paix: adieu aussi la liberté. Quelle liberté morale serait compatible avec une obsession qui ne nous laisse pas une minute de franche énergie? Vous connaissez ces vagues furieuses qui battent un navire : l'une n'a pas cessé que l'autre commence, et une autre, et une autre encore; jamais on n'arrive au bout de la tourmente et du péril.

De même, les vagues de l'inquiétude accourent pour nous assaillir; pas une n'y manquera; aussi loin que s'étend notre vue, nous les voyons bondir et se hâter, et d'avance nous sentons le choc de celles que nous

devinons à peine vers l'horizon. Pauvres esclaves que nous sommes alors, nous n'essayons plus même de nous affranchir; nous souffrons autant des maux futurs que des maux présents, autant des maux possibles que des maux réels.

Et aucune autre pensée ne se fait jour chez nous. Ne nous parlez pas de joies; que seront-elles demain? Ne nous apportez pas de bonnes nouvelles; qui nous dit qu'elles ne précèdent pas les mauvaises? Peut-être sommes-nous comblés de biens et entourés de tendresses; qu'importe? Nos biens sont menacés, et nos tendresses donc!

Quand nous en sommes là, nous sommes asservis. Le maître commande, nous obéissons. Il nous défend de goûter aucun bonheur, de déployer aucune force, de réaliser aucun progrès. C'est triste, ajoutons que c'est honteux. — Notre métier d'hommes libres est tout autre : à chaque jour suffit sa peine; marchons hardiment, fermement, dans la confiance en Dieu; occupons-nous de nos obligations plutôt que de nos prévisions, n'affaiblissons pas le présent sous prétexte de pourvoir à l'avenir.

Pour peu que l'imagination se mette de la partie, la vie devient littéralement impossible. C'est ici la servitude spéciale des âmes d'élite; il n'en est que plus nécessaire de la signaler. Oui, plus notre cœur est tendre, plus il est vulnérable; plus notre intelligence saisit d'objets, plus elle a de sujets d'angoisse, plus notre activité a de nobles causes à soutenir, plus nous sommes accessibles aux envahissements mortels de l'inquiétude.

Que de vies généreuses ont été ruinées ainsi! Tantôt ce sont nos parents, tantôt ce sont nos œuvres de cha-

rité qui tombent sur nous et nous écrasent. Tout ce qu'il y a de bon se transforme chez nous en venin. Nous périssons, quelle misère ! par nos affections et par nos devoirs.

Que faire? Supprimer les devoirs et les affections? Nous cuirasser d'égoïsme? Descendre au niveau de ceux que des soucis semblables ne sauraient troubler? Non certes; il faut que nous vivions avec tout cela, que nous aimions, que nous travaillions, et il faut en même temps que nous soyons libres.

Ah, si nous savions nous confier et regarder plus haut que la terre, nous porterions notre fardeau sans fléchir, car nous ne porterions chaque jour que le faix d'une journée. Et alors, quelle vigueur ! La vie a repris son charme; le devoir a repris sa place, et le bonheur aussi, et les beaux projets, et la poésie des lointains. Nous avons retrouvé l'élasticité de nos mouvements; nous avons recommencé à regarder hardiment en avant et en arrière, en avant pour espérer, en arrière pour remercier. Rien de tel que la reconnaissance pour combattre l'inquiétude ; mais rien de tel aussi que l'inquiétude pour tuer la reconnaissance.

Elle tue bien autre chose : en même temps que notre cœur se rétrécit sous l'influence des soucis dévorants, il arrive aussi que notre intelligence s'affaisse. Nous finissons par devenir impropres aux grandes choses. Les minuties nous attirent; habiles à grossir des riens, nous ne tardons pas à être asservis par eux. Les petites préoccupations, les petits intérêts, les petits bruits, les petites craintes tissent bientôt autour de notre liberté une de ces toiles d'araignée où les ailes de l'âme s'embarrassent, se ternissent et se brisent. Rappelez-vous le réveil de Gulliver, que les vagues ont jeté sur le rivage

de Lilliput : il essaye d'étendre son bras, son bras est fixé au sol par des milliers de liens imperceptibles ; il veut lever la tête, chacun de ses cheveux a été attaché pendant son sommeil ; peu s'en faut que le géant ne demeure le prisonnier des nains. Heureusement il donne une forte secousse, au risque d'une assez vive souffrance. Et nous aussi, à moins de nous secouer avec vigueur, nous demeurerons esclaves des infiniment petits.

Auprès de l'inquiétude se tient un despote plus morne et plus sombre, le découragement. Aux travailleurs qui accomplissaient gaiement leur tâche il a fait entendre la parole fatale : A quoi bon !

A quoi bon ! on ne t'aime plus, on ne t'écoute plus. A quoi bon ! d'autres feront mieux que toi. A quoi bon ! les causes que tu prétends servir n'ont pas besoin de ton appui. —Ma main tremblerait si j'essayais de sonder ces plaies du travail découragé. Que se passe-t-il chez ceux qui sentent qu'on ne les a plus à gré ? Aux prix de quels efforts deviennent-ils libres? Je l'ai indiqué ailleurs et je ne veux pas le redire.

Mon sujet, au reste, est plus vaste, et nous avons à considérer ici sous un aspect plus général la servitude du découragement. Quelle que soit la cause qui nous ait amenés là, et souvent nous y venons sans cause aucune, nous voici brisés, ployés en deux, incapables de relèvement; le ressort de notre âme est rompu, les saines énergies nous font défaut. Est-ce découragement, est-ce lassitude? Je l'ignore. Le fait est que nous sommes à terre, que nous ne nous redresserons pas, que nous aurions horreur de nous redresser.

Oui, c'est là un symptôme de cet étrange mal, qu'on s'y abandonne, qu'on lui appartient et qu'on ne se soucie pas d'en guérir. Las de tout, des questions, de la vérité, de la liberté, de soi-même d'abord, on n'aspire qu'à oublier et à s'assoupir. Vous diriez le voyageur qui, fatigué d'une longue route, ne désire plus qu'une chose, dormir. N'allez pas lui parler des plaisirs du voyage ou du but à atteindre ; il ne vous écouterait pas.

L'engourdissement est d'ordinaire au bout des découragements et des lassitudes d'ici-bas. Et ce n'est pas l'engourdissement d'une nuit. Le sommeil de l'âme où tombent nos découragés dure d'ordinaire aussi longtemps que leur vie.

Tous ne s'endorment pas, il est vrai; quelques-uns s'aigrissent et se désespèrent. Plaignons-les, sans oublier cependant que ces désespoirs suprêmes résultent moins souvent de leurs infortunes que de leurs dispositions; ils les ont créés plutôt que subis. Je comprends Valentine d'Orléans s'écriant dans l'amertume de son pauvre cœur meurtri : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien. » Je suis moins touché, je l'avoue, quand je vois des hommes qui ont peu souffert se détourner mélancoliquement de la vie, de ses devoirs, de ses travaux et de ses promesses.

Qui n'a rencontré des jeunes gens courbés sous les lassitudes séniles ? Jeunes ou vieux, nous excellons parfois à gémir au sein des conditions du bonheur. Rien ne nous intéresse, rien ne nous touche ; les affections ne sont pas faites pour nous ; les belles causes nous apparaissent sous leur méchant côté ; des vérités nous ne voyons que les objections, des roses nous ne voyons que les épines.

Triste état, profondément triste, d'autant plus qu'on finit par s'y plaire et qu'on y est malheureux avec un mélange de lâche volupté! Il faudrait réagir; il faudrait faire acte d'homme libre; non, l'esclavage est accepté. On est emprisonné dans ses doutes, dans ses amertumes, dans ses impuissances; on est emprisonné dans son propre cœur. Le cœur alors est un véritable cachot : il n'est pas question d'en sortir pour respirer l'air pur et pour contempler la lumière du soleil.

Jusqu'où l'on va ainsi, nul ne l'ignore. A force d'être dégoûtés de la vie, il en est qui finissent par s'en débarrasser violemment.

Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste;
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

C'est bien cela : ou la Trappe, ou le suicide. Les découragés de notre temps posent ainsi le grand et noble problème de l'existence. Je ne puis dire à quel point me révoltent ces leçons de débilité et de servitude. J'éprouve une inexprimable pitié pour certains désespoirs : la pauvre ouvrière qui n'a plus d'ouvrage et qui, plutôt que de se vendre, enjambe le parapet d'un pont, remue les fibres les plus intimes de mon cœur; au bord de ces abîmes, le cœur me manque; je frissonne des pieds à la tête, j'ai besoin de penser à celui qui sonde les abîmes et qui sait ce qui se passe au fond des cœurs. Quant à vous, qui forgez de toutes pièces votre malheur, qui ne voulez pas porter virilement le poids de la destinée commune, qui n'hésitez un moment qu'entre les deux manières d'en sortir, le suicide ou le couvent; vous qui ne consentez à comprendre ni le

prix des tendresses, ni les droits de la vérité, ni les saintes joies du devoir, ni, le dirai-je? les émotions fortifiantes de la lutte; vous qui renoncez si aisément à la vie parce que la vie est le combat, et qui à la première espérance trompée allumez votre réchaud, je ne vous juge pas sans doute, mais je crains que vous n'ayez été plus faible encore que malheureux et que votre découragement n'ait été la marque suprême de votre esclavage.

Auprès des découragés, j'aperçois les ennuyés. Ils se ressemblent tant, qu'il est difficile de ne pas les réunir.

Si nous savions l'histoire intime de tous ceux qui ont abouti au désespoir, nous découvririons peut-être que la plupart ont passé par l'ennui. La douleur fait moins de désespérés que l'ennui. L'ennui pesant, monotone, dont on ne sort pas, qui se reproduit incessamment lui-même et renaît de ses cendres comme le phénix, comprenez-vous cette lente et impitoyable torture?

On s'ennuie toujours lorsqu'on n'aime rien et qu'on ne croit à rien. C'est une infortune sans pareille d'avoir, comme on dit, perdu ses illusions. Dès lors, l'indifférence s'installe chez nous. Elle a bon air : elle juge de haut; elle dédaigne ; elle ne se laisse pas prendre aux apparences qui séduisent les simples esprits; elle raille les enthousiasmes; elle a reconnu la vanité de la religion, de la tendresse, de la philosophie, de la politique, de la littérature et de l'art. Elle a fait le vide autour de l'homme, or il s'est trouvé que dans le vide l'homme s'ennuyait à périr.

Prenez le plus éprouvé de ceux qui traversent, le cœur haut, les douleurs et les difficultés de la vie, vous

verrez qu'il est moins à plaindre mille fois que celui qui, par l'indifférence, s'achemine vers l'ennui. Le premier, du moins, se sent vivre : il combat, il avance, il a des devoirs, des croyances, des espérances ; je dirai même qu'il a ce fonds de bonne humeur, ces joies vaillantes qui sont l'attribut des forts. En tous cas, il ne s'ennuie pas, soyez-en certain : il marche vers un but, il comprend le privilége de servir de nobles causes et même de souffrir pour elles. Le sécond ne souffre pas ; oh ! non, il s'ennuie.

J'ai rencontré dans mes voyages des infortunés qui, comblés des biens de la fortune, étaient allés traîner à l'autre bout du monde leur chaîne d'esclave, je veux dire leur ennui. Pourquoi voyageaient-ils ? Je n'en sais rien. Ils ne visitaient pas un monument, ne contemplaient pas un point de vue, ils prenaient en pitié nos admirations naïves. Que voulez-vous ? Ils s'occupaient de voir si l'ennui de Naples, de Constantinople ou du Caire diffèrerait par hasard de l'ennui de Paris.

Pauvres gens ! Leur servitude les suit partout et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle ira croissant avec l'âge. Vous savez l'histoire des ennuyés célèbres : pour ne citer que deux noms, Mme du Deffand au siècle dernier et M. de Chateaubriand dans le nôtre, ont prouvé jusqu'où peut aller le supplice de l'ennui chez les vieillards. Sans les comparer, j'ai le droit de dire que voilà deux intelligences supérieures. Eh bien, elles semblent chargées de nous apprendre que ni l'intelligence à elle seule, ni le génie même, ni les grands rôles remplis, ni les idées, ni les souvenirs, ne nous préservent de tomber dans le vide quand nous avons le malheur de devenir indifférents. Et pourquoi donc les vieillards le

seraient-ils? S'ils ont découvert la vanité de certaines choses, ils ont dû découvrir aussi le prix immense de beaucoup d'autres. Aussi, qu'ils sont vaillants, qu'ils sont jeunes, ces vieillards qui, loin de penser qu'il ne vaut pas la peine de vivre, arrivent au bout de leur longue carrière plus convaincus que les jeunes gens du but admirable que l'existence humaine a devant elle! Ils savent ce que vaut la vérité; les progrès font battre leur cœur; il y a tant à faire et tant à aimer! Qui donc a inventé l'ennui?

Ceux-là sont libres. Quant aux autres, je ne vois pas ce qui pourrait les défendre contre l'esclavage. La vie seule se défend, et ils sont morts.

Avouons-le d'ailleurs, nous semblons parfois nous proposer l'ennui comme une sorte de perfection à atteindre. On dirait que nous cherchons à réunir autour de nous tout ce qui peut éteindre les ardeurs, consterner les gaietés, attiédir les affections, figer et glacer les croyances, transformer en mouvements mécaniques les élans de l'âme qui se porte vers le devoir. L'horreur des entraînements et des joies de l'existence nous a gagnés; nous sommes pareils à l'homme dont parle le poëte :

> Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.

Arrachez ces fleurs! Ayez des murs bien unis, bien froids, que ne dépare aucune végétation irrégulière! Rien n'est désordonné comme la vie : arrangez-vous de façon à la supprimer autant que possible! Vous aurez alors un de ces intérieurs où l'on grelotte, mais où rien ne dérange la symétrie et ne trouble la marche réglée

de l'existence. Chaque jour, à la même heure, on fera la même chose, on rencontrera les mêmes visages ayant la même expression, on entendra les mêmes paroles, on dissertera sur les mêmes sujets.

Qui n'en a vu de ces maisons, je devrais dire de ces glacières, qui n'entr'ouvrent jamais un de leurs volets pour laisser entrer un rayon? Et il y a là des enfants! Et ils végètent dans ce crépuscule! Une ponctualité monotone fixe une fois pour toutes le timbre permis de leurs rires. Je me trompe, ils ne rient pas, ils ne crient pas, ils ne disent pas de folies; pris dans le décorum, vieux avant l'âge, ils savent déjà quelle physionomie il faut avoir à table ou au salon. Ils possèderont bientôt l'art de poser des questions solennelles et de les débattre solennellement. Ils auront les opinions, le langage, et aussi les manières froides qui conviennent aux gens bien élevés; pauvres esclaves, qui feront souche d'esclaves, et qui transmettront aux générations nouvelles la tradition du genre grave et de l'ennui domestique.

Peut-être leur transmettront-ils tout autre chose : l'ennui domestique a ses réactions, et plus d'un jeune homme se jette dans le désordre pour échapper aux solennités et aux froideurs de la famille. — Ah! la maison paternelle avait une autre mission; elle devait être le nid d'une heureuse couvée; on devait apprendre là et les rires, et les pleurs, et les tendresses, et les expansions, et les devoirs, et les prières, et le vrai en tout et pour tout. Le convenu devait en être banni. Il devait y avoir là des natures franches et fortes; il devait s'y forger des caractères; il devait s'y faire des hommes libres.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'organisation de l'ennui à domicile me choque encore plus en France qu'ailleurs. Cela n'est pas conforme à notre génie national. La verdeur de nos pères ne paraissait pas devoir nous préparer à tant de roideur, à des relations si peu naturelles et cordiales. Encore, si nous étions empesés en raison de la gravité réelle de nos pensées ! Il n'en est rien ; nous sommes pédants sans être savants. Aucun besoin de l'esprit ou de l'âme, aucune préoccupation pieuse ou scientifique ne fournit sinon la raison suffisante, c'est impossible, du moins le prétexte de notre façon d'agir. Si nous emmaillottons nos enfants dans l'ennui, si nous coupons les ailes de l'imagination, si nous engourdissons le cœur, si nous desséchons les germes, si nous comprimons la vie, si nous arrêtons tous les libres mouvements, ce n'est pas même en vue d'être austères. C'est tout simplement la maladie du vide qui règne chez nous, vide de l'intelligence et vide du cœur. Nous aimons peu, nous pensons peu, et nous nous ennuyons. N'est-ce pas le cas de répéter la plainte éloquente de Musset?

> Gaîté, génie heureux, qui fus jadis le nôtre,
> Rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre,
> Esprit de nos aïeux, qui te réjouissais
> Dans l'éternel bon sens, lequel est né français,
> Fleurs de notre pays, qu'êtes-vous devenues?

Musset a pu signaler le mal ; nul moins que lui n'a connu et possédé le remède. Le remède des inquiétudes, du découragement et de l'ennui se nomme l'espérance. L'espérance est une libératrice : elle met des joies et des forces partout où elle passe. Combien de

fois je l'ai éprouvé ! Qui n'espère pas devient esclave, esclave des lassitudes et des défaillances. Mais regardons plus haut que cela ; au-dessus des nuages il y a le soleil, après le sombre hiver viendra le printemps.

> Le temps a laissé son manteau
> De vent, de froidure et de pluie.

Vent, froidure, pluie, autant de despotes qui asservissent. Que nous importe? La belle saison approche, et déjà la fête commence dans nos cœurs. Voyez comme tout s'enchante et se transfigure !

C'est un grand secret d'indépendance de croire au printemps. Il ne faut pas que la mélancolie des choses qui meurent nous fasse oublier la grâce victorieuse des choses qui renaîtront. Certes les douleurs sont grandes ici-bas, et les cœurs sympathiques en ont plus que leur part, car elles viennent à eux des quatre coins de l'horizon. Comment arrive-t-il qu'ils n'en soient pas accablés? Parce que, souffrant beaucoup, ils espèrent encore plus; leur indépendance morale est à ce prix. Joseph de Maistre l'a dit, « la bataille vraiment perdue, c'est celle qu'on croit perdue. » Les hommes qui espèrent fortement ne considèrent jamais les batailles comme perdues. Ils ont foi au bien, ils s'attendent à Dieu, ils savent que toute vérité fait son chemin.

L'espérance, soyez-en sûrs, a joué un grand rôle dans la vie de quiconque s'est affranchi soi-même et à contribué à affranchir les autres. Ce n'est pas avec des élégies sur notre temps que nous accomplirons de grands progrès. Nous sommes trop portés à gémir : il nous semble que d'autres époques nous auraient offert

des moyens d'action et des chances de succès que celle-ci nous refuse. Ce n'est pas en littérature seulement que nous avons inventé l'école des désespérés. J'aime bien mieux cet Ulrich de Hutten qui, aux prises avec les problèmes formidables du XVIe siècle, s'écriait dans son noble enthousiasme : « Qu'il est doux de vivre maintenant, quoiqu'il ne soit pas temps encore de se reposer ! »

Qu'il est doux de vivre maintenant ! Qui sent cela ne court pas risque de succomber aux découragements moroses. Rien n'est facile comme de dresser l'acte d'accusation de notre temps. Chaque siècle a eu ses misères, que dis-je? ses crimes, ses dépravations, ses défaites de l'esprit, ses reculs de la conscience; la vérité a toujours été en péril, les bonnes causes ont toujours été menacées, et dans un sens les mécontents ont toujours eu raison. Mais les mécontents sont des impuissants. Toute force naît d'une espérance. La critique, lorsqu'elle est seule, ne saurait donner à personne ni une énergie, ni une joie, ni une liberté.

CHAPITRE XI

L'ESPRIT CRITIQUE

Ce que je viens de dire sur la critique appelle de courtes explications. Vous avez lu *Faust*. D'où vient que le chef-d'œuvre de Gœthe vous a contristé et pour ainsi dire opprimé? Ce que vous éprouviez en le lisant, ce n'était pas seulement de l'émotion. Quelque chose pesait sur vous. Pourquoi?

Méphistophélès était là ; je veux dire l'esprit critique, l'ironie impitoyable qui glace tout. S'il y a quelque part un sentiment pur, il le flétrit de son contact; s'il y a une croyance, il la raille; s'il y a une tendresse, il l'avilit; s'il y a une espérance, il la tue.

Méphistophélès représente-t-il la méchanceté? Non, pas précisément; il est (voilà le trait de génie) il est l'incarnation de l'esprit, de l'esprit isolé de la conscience et du cœur, de l'esprit qui raisonne, qui doute, qui nie, qui dissout, en un mot, de l'esprit critique. Méphistophélès découvre le mal sous le bien, l'intérêt sous l'élan; il montre l'envers de toute médaille héroïque; sans y toucher et en se jouant, il désenchante, il rabaisse, il rapetisse.

Méphistophélès est un grand maître de servitude. Il

n'a pas besoin d'en exposer la théorie; à quoi bon? La servitude naîtra d'elle-même, quand rien de beau et de bon ne restera debout. En frappant au cœur les enthousiasmes et les espérances il sait bien ce qu'il fait. L'homme qui ne croit plus à rien ne peut plus s'appuyer sur rien. Dès lors, l'esclavage va de soi.

Si *Faust* n'était qu'un drame, il n'y aurait pas à s'en préoccuper beaucoup. Mais il est un symptôme; l'esprit critique qui, sous diverses formes, envahissait le monde au siècle dernier, et qui depuis n'a pas perdu ses conquêtes, avait au temps de Gœthe bon nombre d'organes qui ne lui cédaient pas en audace. Est-il bien sûr que l'honnête Kant, avec ses antinomies, n'ait pas été le premier patron des négations dissolvantes que nous voyons encore à l'œuvre aujourd'hui?

Pour disséquer il faut tuer d'abord. L'esprit critique n'y manque pas. Devant son scalpel je n'aperçois que des cadavres : cadavre de la poésie, cadavre de l'art, cadavre de la philosophie, cadavre de la religion. Et l'esprit critique fouille là-dedans; il partage, il sépare, il pèse, il met tout en petits morceaux. Une seule chose lui échappe, une chose insignifiante, la vie.

La vie ne résiste pas à l'analyse. Elle s'en va et ne reparaît plus. Vous demandez pourquoi l'être moral s'affaiblit, pourquoi les énergies et, par conséquent, les indépendances disparaissent? Adressez-vous à l'analyse. Les époques dominées par la critique ont toujours été des époques impuissantes. Rappelons-nous les Alexandrins, ces savants, ces raffinés, qui avaient si bien sondé tous les systèmes, qui les tripotaient et les mélangeaient si dextrement, sachant si bien ce qu'il fallait prendre de chacun d'eux pour composer la mixture

souveraine, l'élixir de vie destiné à ressusciter le monde antique. Un peu de judaïsme, un peu de gnosticisme, un peu de platonisme, un peu de christianisme, un peu d'illuminisme; du vrai, du faux, des doctrines mutilées et mortes, voilà les éléments. Il ne s'agissait que de mêler et de chauffer. Il sortit de là le plus abominable poison qu'on ait jamais offert aux lèvres altérées de l'humanité.

La critique est en train de recommencer Alexandrie. Comprenant tout, respectant tout, mettant de tout dans son alambic, convaincue que tout a eu sa raison d'être, que tout a été vrai à son heure, et que le sage, qui n'épargne rien, doit aussi ne rien dédaigner, elle nous mène droit à cette indifférence hautaine qui n'affirme ni ne nie. Nous nous exerçons, chose malaisée, à respirer dans le vide, je veux dire dans le doute. Le doute élégant, qui évite les gros mots, qui traite les croyances populaires avec une condescendance pleine de bon goût et qui les salue même en souriant, tel est le but vers lequel on nous conduit. A côté des sciences positives qui seules seront la vérité, nos guides inscriront un grand *peut-être,* et nous serons contents.

Un peut-être, ce n'est pas beaucoup pour vivre, pour marcher, pour lutter, pour conserver ou pour conquérir sa liberté. Aussi notre temps, qui parle beaucoup de la liberté et qui s'en inquiète à juste titre, court-il grand risque de glisser, même à son insu, vers la servitude. La question se débat bien moins dans les parlements que dans les âmes. Selon que l'esprit critique sera vaincu ou vainqueur, nous aurons ou nous n'aurons pas ce qui fait qu'on se tient debout.

Je suis loin, très-loin de désespérer. Il n'est nullement prouvé, Dieu merci, que le XIXe siècle soit le plus sceptique des siècles. Mais le péril est là. Nous ne le conjurerons pas en fermant les yeux. Il faut le regarder en face et réunir nos forces pour résister. Que les amis de la liberté y prennent garde, si la foi s'en va, leurs chances sont perdues.

Et la foi marche avec l'admiration. Ces grands et nobles esprits naïfs qui croient, qui se confient, qui regardent du côté du ciel, ont conservé le privilége d'admirer. Je dirais volontiers de l'admiration ce que j'ai dit de l'espérance : c'est une libératrice. Elle fait entrer la gaie lumière dans nos demeures, dont la critique avait fermé avec soin les portes et les fenêtres. Elle nous élève au-dessus des petites questions et nous dévoile les grandes, qui sont les vraies. Elle ouvre notre âme aux bonnes ambitions ; elle ouvre nos yeux aux vastes perspectives. Elle nous amène la poésie, la vérité, l'idéal, cette vérité par excellence. Elle nous donne le bonheur, l'entrain, la vigueur, l'horreur des choses basses et serviles. Le don d'admirer, lorsqu'il s'unit au bonheur de croire, transfigure réellement notre vie et nous prépare à notre vocation d'hommes libres.

CHAPITRE XII

LES IDOLES

Bien des routes conduisent à la servitude ; je n'ai pas la prétention de les indiquer toutes, mais je voudrais au moins nommer les principales. Si nous devenons esclaves, faute de croire, faute d'espérer et d'admirer, faute de vivre en quelque sorte, nous le devenons aussi faute de gouverner nos passions.

Une affection idolâtre nous ôte notre liberté. Elle a pris possession, elle a posé sa main sur nous ; nous voilà incapables de paix, de joie et de force. Nous ne sommes plus maîtres de notre cœur ; nous sommes, à la lettre, possédés.

A notre idole, quelle qu'elle soit, nous immolons tout, en esclaves que nous sommes. J'ai parlé ailleurs de la *Recherche de l'absolu ;* ce n'est qu'un exemple entre mille. Qui a une idole a un maître. Qu'il s'agisse de notre vanité, ou de notre intérêt, ou de notre science, ou de notre parti, ou de notre Église, ou de notre bonne cause, ou de notre famille, dès que l'idolâtrie s'en mêle, nous ne nous appartenons plus.

S'appartenir, chose essentielle. Nous ne sommes guère libres, si nous ne le sommes d'abord vis-à-vis

de nous-mêmes, de nos haines et de nos passions. « Celui qui est maître de son cœur vaut mieux que celui qui prend les villes. » Cette parole de la Bible est complétée ailleurs par un autre verset : « L'homme qui ne réprime pas ses passions est comme une ville où il y a une brèche ou qui est sans murailles. »

Oui, l'ennemi, le maître, entre là de partout. La grande affaire est de posséder le gouvernement de son âme. Ce n'est pas un homme libre, celui qui s'écrie sans cesse : C'est plus fort que moi! Les âmes sans direction ne tardent pas à trouver des directeurs qui les mènent où elles ne comptaient pas aller. La passion qui nous a asservis, fût-ce la plus petite en apparence, la passion de collectionner, par exemple, nous traînera bon gré mal gré dans la boue, dans les envies, dans les pensées haineuses; elle nous rendra fous ou méchants; elle émoussera peut-être nos instincts de délicatesse et de loyauté [1].

On ne m'accusera pas de placer le beau idéal dans la diminution de la vie. Je veux que l'homme soit bien vivant, ardent, passionné; je ne le veux pas idolâtre. Il s'agit pour nous d'être libres, avec un cœur qui bat et une imagination en travail. Au travers des amours, des joies, des douleurs, des repentirs, l'âme indépendante va son chemin; elle tient le gouvernail.

Je n'ai garde de développer. Ceci est un livre où les indications doivent suffire; chaque chapitre, s'il était traité en détail, exigerait un volume à lui

1. Lisez *le Violon de faïence*, par M. Champfleury.

seul. Qu'il me soit permis cependant de signaler en terminant une des idolâtries qui menacent notre indépendance, l'idolâtrie de la liberté.

Fait étrange, la liberté nous asservit, lorsqu'elle devient une idole; nous cessons d'être libres, dès que nous cherchons d'une certaine manière la liberté. Qui n'a rencontré des hommes que préoccupe, que domine, qu'absorbe, on peut le dire, l'idée fixe de leur indépendance? Ils sont toujours en garde et sur la défensive. Leur chère indépendance ne serait-elle pas menacée? Cette affection, s'ils s'y livraient, ne les gênerait-elle pas? Ce devoir, s'ils l'acceptaient, ne ressemblerait-il pas à un joug? Cette vérité, s'ils y croyaient, ne ferait-t-elle pas d'eux ses serviteurs? Ils se défient de leurs émotions, de leurs convictions; ils se défient d'eux-mêmes et des autres. Ils ne se consacrent à leur patrie que sous toute réserve; ils n'ouvrent leur cœur à la foi qu'à condition de rester les maîtres. Au fond, il n'y a pour eux que leur idole; leur passion les gouverne; elle dicte leurs idées et règle souverainement leur conduite; ces idolâtres de la liberté personnelle sont des esclaves.

J'en dirai autant des idolâtres de la liberté politique. Il est bon certes de l'aimer et je crois que personne ne l'aime plus que moi; mais nous ne sommes plus libres, si notre passion libérale est un fétichisme, si tout autre progrès nous devient indifférent, si tout autre intérêt s'efface devant celui-là, si tout moyen nous semble bon pour atteindre ce but. Que pensez-vous de la liberté morale des gens qui n'ont plus qu'une pensée, qui la subissent, qui la suivent, qui mettront au besoin sous leurs pieds la justice et

la pitié, leur conscience et leur cœur, pourvu qu'ils construisent quelque jour sur un monceau de ruines sanglantes le fragile édifice de la constitution qu'ils ont rêvée?

CHAPITRE XIII

L'AMOUR DE L'ARGENT

J'ai parlé d'idoles. Il y aurait de l'affectation à ne pas s'arrêter un moment devant celle qui reçoit aujourd'hui le plus d'hommages. Les esclaves de l'argent sont innombrables. Nos sociétés modernes ne renferment peut-être pas de classe plus réellement avilie et corrompue : elle est tournée vers la terre, aucune chose élevée ne la tente, aucune générosité n'a prise sur elle.

Notez que je ne parle point ici de l'avarice qui entasse, quoiqu'elle ne nous soit point étrangère ; je parle de l'amour de l'argent qui le ramasse à tout prix pour le dépenser. Il n'avait pas si grand tort, ce prédicateur dont on s'est tant moqué, lorsque, cherchant une transition et n'en trouvant pas, il s'écriait du haut de la chaire : « Puisque nous en sommes à l'avarice, disons un mot de la prodigalité. »

La prodigalité, le luxe, si l'on veut, voilà la forme que prend de plus en plus chez nous l'amour de l'argent. Et c'est bien là l'amour de l'argent, ne nous y trompons pas; l'idole, ainsi déguisée, n'en est pas moins grossière. Prenez, pour vous en assurer, le plus

brillant des industriels ou le plus habile des agriculteurs ; si sa visée se borne à gagner de l'argent et à entrer dans la terre promise du grand luxe, s'il n'y a chez lui aucune poursuite désintéressée du progrès, aucune chaude tendresse, aucun devoir, il vous sera impossible de ne pas plaindre un cœur descendu aussi bas. La moindre âme éprise d'idéal vous semblera, et avec raison, mille fois supérieure à ce pauvre riche. Fût-il, par-dessus le marché, un inventeur, un génie, vous ne parviendrez pas à voir en lui autre chose que le très-humble serviteur, le serf corvéable et taillable de l'argent.

Aujourd'hui la question d'argent est partout, à notre honte. Dans la littérature comme dans la vie, dans les drames et dans les romans comme dans les relations sociales, elle tient le haut bout. Le rêve de la mère auprès du berceau de son nouveau-né, le rêve de la jeune fille au matin de la vie, c'est un hôtel, des voitures, des chevaux de prix, un luxe bien apparent, qui se constate aux yeux de tous. Car il s'agit moins d'en jouir que de l'étaler ; ou plutôt la jouissance consiste justement dans l'étalage.

Qu'aucune pensée de devoir n'entre là-dedans, cela va sans dire. L'idée que nous sommes responsables, que nous sommes moins propriétaires qu'administrateurs, que notre fortune nous est prêtée pour faire du bien et que dans un sens sublime dont l'Évangile a le secret « la propriété c'est le vol, » cette idée n'aborde certes pas nos Turcarets. Mais ce dont ils ne se doutent pas non plus, c'est que le culte de l'argent est aussi bête qu'il est ignoble. Qu'il y a de sottise là-dedans !

Que représente ici-bas, je le demande, un millionnaire qui n'est pas autre chose? Qu'est-il? Que fait-il? A quoi sert-il? Il a cent, deux cent mille livres de rente; il donne des bals dont on parle; sa femme a des toilettes qui font du bruit; il a un hôtel; il fait courir; son cuisinier est un grand homme.

> Mais c'est un méchant plat que sa sotte personne
> Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

Lorsqu'on rencontre le luxe bête, on est tenté d'emprunter des méchancetés à Célimène.

Gagner de l'argent et gagner sa vie sont deux choses distinctes. Je suis plein de respect pour les hommes qui gagnent leur vie, pour ceux qui travaillent à assurer l'avenir de leurs enfants, pour ceux qui s'efforcent de mettre de l'ordre dans leurs affaires. On peut faire tout cela et ne pas tomber dans l'idolâtrie de l'argent. Allons plus loin encore : qui ne connaît des industriels, des commerçants, des banquiers dont le temps est consacré à diriger des opérations destinées à leur rapporter des bénéfices, et qui cependant ne sont à aucun degré ce qu'on appelle des hommes d'argent?

L'homme d'argent, voilà le misérable dont nous avons à décrire ici l'esclavage. Qu'il s'occupe de l'acquérir ou qu'il se consacre à le dépenser, il n'importe; si l'argent est sa pensée centrale, si le sentiment d'en avoir beaucoup et de s'en faire gloire est la lumière de sa vie et la joie de son cœur, plaignez-le. Sa vie, chaque jour plus abaissée et plus servile, finira par être consacrée à l'adoration de son dieu.

Servir le dieu Mammon, quelle misère! Que pense-t-on alors? Que désire-t-on? Que rêve-t-on? Reste-t-il dans ces existences encombrées d'affaires et de vanités une place, toute petite, pour les idées? Y a-t-il dans ces cœurs qui s'atrophient quelque chose qui remue encore? Voici une famille : en vérité, on ne sait qu'en faire; que chacun aille de son côté et que les tendresses soient remplacées par la banalité des relations officielles! Voici des devoirs : que d'autres les remplissent! Les hommes d'argent n'ont de temps et de force, d'entrain et de zèle, de cœur et de tête, je dirais même de conscience que pour l'argent. Ne leur parlez que d'affaires sérieuses, ce qui signifie d'affaires d'argent. Quant aux bagatelles qu'on nomme affection, dévouement, patriotisme, progrès, charité, culture de l'esprit, éducation personnelle, amour de Dieu et des hommes, ils s'en occuperont le jour où ils n'auront plus à s'inquiéter des opérations de la Bourse, de l'arrangement de leur château, ou du mariage avantageux de leur fils.

Je n'examine pas ici la question du luxe au point de vue de l'économie politique. Mon sujet est autre : il s'agit de savoir si les habitudes croissantes d'un luxe grossier et la poursuite effrénée de l'argent ne portent pas atteinte à notre indépendance morale. Que le luxe prenne les proportions d'une calamité publique, qu'en supprimant l'épargne il empêche le renouvellement du capital, je n'ai point à m'en occuper. Ce qui m'inquiète, c'est de voir à quel point nos hommes d'argent, et nous tous à leur suite peut-être, nous glissons vers la servitude.

Non-seulement les préoccupations d'argent, nous

l'avons vu, oppriment l'âme et dessèchent la vie; mais elles ne nous permettent pas de nous arrêter sur la triste voie où elles nous ont fait entrer. Marche! nous crient-elles; ne vois-tu pas que tes voisins vont te dépasser? Marche! Ne vois-tu pas que le prix de toute chose augmente? Marche! Ne vois-tu pas que tes enfants ont besoin d'être plus riches que leur père? Marche! Ne vois-tu pas que les dépenses de ta maison s'accroissent, et qu'avec tes millions tu es à la veille d'être gêné?

Peut-être, en commençant, avait-on fixé le chiffre dont on avait l'intention de se contenter. Arrivé là, on se sent pressé d'aller plus loin, et l'on fixe un autre chiffre. Chez les hommes d'argent (je ne parle que d'eux) l'avidité grandit avec la fortune. On spécule, on spécule encore. Si l'on fait des pertes, et cela arrive, il importe de les réparer. Si l'on fait des gains, il importe de mettre à profit sa veine.

L'homme d'argent est décidément un esclave. Haletant, épuisé, il ira jusqu'au bout; sa passion, le fouet levé, lui défend de se reposer une heure. Esclave malheureux entre tous, s'il a quelques jouissances fugitives et souvent empoisonnées, il ne cesse de s'inquiéter et de gémir. Écoutez-le, rien n'est sûr, il sera ruiné, il l'est. En tous cas, il est gêné, et lorsqu'on est gêné, on n'est pas gai. — Les lamentations de bien des riches sur leur gêne ne seraient que comiques, si elles n'étaient pas tristement sérieuses, comme symptôme d'un état factice, faux, forcé, d'une course au clocher où personne ne veut être dépassé et où chacun galope à se rompre le cou.

Ce qui n'est pas moins sérieux, c'est que le luxe

insensé, coupable et sot des siècles d'argent revêt toujours, en outre, un caractère provocateur. Autant je suis convaincu qu'il doit y avoir des riches et des pauvres, autant je le suis que le contraste de certaines misères et du faste grossier est mauvais en soi. Un de mes amis, fort peu démocrate de sa nature, entre un jour chez moi en s'écriant : « Je suis socialiste. » — « Vous! Et pourquoi? » — « Une chienne de voiture vient de m'éclabousser des pieds à la tête. » Il était réellement en colère, et à ce moment je ne veux pas jurer qu'il n'eût voté des deux mains une loi de nivellement. Je me permis de lui rappeler que sa voiture à lui avait éclaboussé peut-être et plus d'une fois d'honnêtes piétons. Cela parut le calmer un peu; mais souvent depuis je me suis demandé si l'étalage insolent de certaines opulences n'était pas au milieu de nous la prédication la plus éloquente du socialisme.

Il y a de si nobles luxes, et l'argent offre de si douces jouissances à qui sait s'en servir au lieu de s'y asservir! Au lieu de construire des maisons pour les ouvriers anglais et des écoles pour les nègres américains, M. Peabody aurait pu se donner les plus riches palais, les ameublements les plus splendides, des équipages à faire retourner tous les passants, une table à rendre jaloux tous les millionnaires qui ne sont pas autre chose. Il a mieux aimé l'autre luxe : chacun son goût.

La servitude de l'argent va plus loin que je ne l'ai dit. Ces existences appauvries par la richesse, ces âmes affaissées et desséchées au contact d'une passion sans grandeur, ont encore à passer peut-être par une dégra-

dation plus entière. Ce n'est point assez de s'écrier avec La Fontaine :

> Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
> Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Si la fortune vend ses dons, il est malheureusement vrai que nous sommes tentés de nous vendre nous-mêmes pour les obtenir. Le grand luxe n'enfante que trop souvent la grande mendicité, ou, si l'on aime mieux, la mendicité en grand. Comme il faut suffire à des dépenses dont l'accroissement est sans limites, une idée fixe ne tarde pas à nous hanter : Comment rétablir l'équilibre de notre budget?

Quiconque dépasse ses revenus est en train, qu'il y prenne garde, de devenir un mendiant, mendiant d'affaires lucratives, mendiant de places, que sais-je? Cet asservissement par la cupidité va vite en besogne. Pour peu que nous nous apercevions alors que notre indépendance a un prix de vente, nous nous demandons, des amis complaisants se demandent dans notre intérêt de quel droit nous préférions la gloriole d'un honneur prétendu à l'avenir de nos enfants et à la paix de notre foyer. Ces beaux raisonnements mènent loin : si un principe fait obstacle, on le supprime ou on l'interprète; si une conviction gêne, on l'ajourne à des temps meilleurs; s'il est nécessaire de courber le dos, on le courbe.

Est-ce tout? J'ai peur que non. L'esclave de l'argent ne se borne pas toujours à mendier une place, à changer sa cocarde; il n'immole pas seulement sa dignité de citoyen sur l'autel de l'idole, après y avoir immolé son

fils et sa fille, sacrifiés à quelque alliance aussi lucrative que honteuse; il va jusqu'à l'infamie des actes contraires à la probité. Il devient malhonnête homme purement et simplement.

Je ne prétends pas que ceci soit particulier à notre époque. Les fournisseurs d'armée qui prenaient leurs millions dans la pauvre gamelle du soldat, les généraux qui faisaient fortune en pillant des pays conquis, les grands seigneurs et les ministres d'autrefois qui se bâtissaient un patrimoine en entassant des confiscations sur des pots-de-vin, n'étaient pas précisément des modèles de délicatesse. Mais ces honteuses séductions de la fortune frauduleuse et rapide passent pour s'être multipliées de nos jours.

Le luxe disproportionné se concilie mal avec la loyauté absolue. Qui dépense trop veut trop gagner. Il s'agit d'aller vite; on n'a pas le temps de peser des scrupules, quand on court à triple galop. — Voici un fabricant qui se croit honnête homme. Il voudrait que ses ouvriers fussent heureux et moraux. Par malheur, sa vertu lui coûterait cher; tant pour ménager les forces des enfants et respecter la loi sur les heures de travail, tant pour le repos des dimanches, tant pour faciliter les économies et assurer le soin des malades, tant pour des logements salubres, tant pour aider au maintien des bonnes relations de famille, tant pour les écoles, total..... Il est clair qu'un père, qui se souvient de son devoir envers ses propres enfants, ne peut pas sacrifier leurs intérêts à ceux des premiers venus. Il y aura un peu de boue et un peu de sang sur les écus qu'il laissera après lui; mais comment faire?

Un autre honnête homme, incapable de commettre

aucune des coquineries qui relèvent de la police correctionnelle, n'hésitera pas à tromper sur la qualité des marchandises; « il fait comme tout le monde, » et cela met sa conscience en repos. Surtout s'il s'agit de millions, il se sent à l'abri des inquiétudes qui harcèlent les pauvres diantres occupés à tromper en détail. Ici on trompe en grand, et c'est tout autre chose. On organise une affaire sérieuse; on la lance à grand renfort de prospectus; on s'en retire à temps, avec les bénéfices assurés aux inventeurs. Quant aux imbéciles qui s'y sont pris, quant aux badauds qui ont eu la naïveté de croire à la sincérité des circulaires, tant pis pour eux, ils n'ont que ce que leur sottise mérite.

Si je ne craignais de tomber dans la déclamation (et les questions de liberté, qui sont toujours des questions morales, habitent au bord même de ce précipice), j'opposerais à l'esclavage des hommes d'argent l'indépendance de ceux qui savent se contenter de peu. L'histoire des peuples a là-dessus des enseignements magnifiques. Contemplez par la pensée la Rome des premiers temps; comparez ces mœurs simples et fortes, cette fière pauvreté, ces grands citoyens meneurs de charrue, aux Romains conquérants du monde, encombrés des trésors de l'Asie, envahis par les besoins factices, par les mœurs efféminées et par un luxe sans frein. Le règne de l'argent commence alors, et la liberté s'en va.

A Dieu ne plaise que je hasarde ici de sinistres prophéties! J'espère que la liberté ne s'en ira point ou qu'elle reviendra; mais c'est à une condition : nous nous défierons de l'argent. Il fait si bon régler sa vie,

accepter sa place quelle qu'elle soit, honorer sa position par sa conduite et viser, non à l'égalité de luxe, mais à l'égalité d'indépendance ! Elle est si douce l'indépendance qu'on puise dans la modération des désirs ! Il semble si peu désirable, vu de loin, cet étalage d'opulence dont nous lisons les récits à l'ombre de nos chênes, pendant que nos bœufs tracent leur sillon ! L'homme qui vit ainsi sous le regard de Dieu, au sein des magnificences de la création, sent le prix d'une existence qui renferme tant de vraies richesses, tant de devoirs, tant d'affections, tant d'espérances, tant de lumineuses perspectives à côté de tant de douleurs. Cet homme-là, que je connais, que j'ai rencontré quelquefois et auquel je voudrais devenir semblable, regarde de haut, vous pouvez m'en croire, les joies misérables de l'argent. Marchant dans sa dignité et dans sa liberté, il ne comprend pas qu'on se baisse pour si peu.

CHAPITRE XIV

L'AMBITION

Le même homme fait un cas médiocre des jouissances de l'ambition. — Ici plus que jamais, je veux me tenir en garde contre les déclamations et contre les phrases. Des phrases contre l'ambition ! Nous en récitions déjà au collége ; ce qui ne nous a pas empêchés, convenons-en, de sentir notre cœur battre à la pensée des grands succès et des grands rôles politiques.

Après tout, il existe une ambition généreuse dont je serais bien fâché de médire. Dieu me préserve de vanter l'égoïsme qui ne s'intéresse à rien, qui ne veut se mêler de rien, qui n'aspire à rien non plus, sinon à vivre en paix, loin des agitations et loin des questions, dédaignant fort quiconque s'échauffe pour des libertés ou pour des principes et contemplant avec le mépris de l'indifférence, qui est souvent aussi celui de l'ignorance ou de la sottise, les querelles politiques et religieuses auxquelles l'humanité est en proie ! Cet égoïsme se drape assez volontiers d'un manteau de vertu. Il se croit très-supérieur à l'ambition ; il se donne bon nombre de noms respectables : indépendance, désintéressement.

Il faut lui rendre son vrai nom ; il ne sera jamais que l'égoïsme. J'estime bien plus haut l'âme ardente que remuent profondément les problèmes débattus ici-bas. Peut-être quelques bouffées d'ambition personnelle viendront-elles l'agiter ; mais du moins ces tentations de l'égoïsme ne seront pas seules chez elle ; elles s'y heurteront à des pensées, à des émotions, à des convictions d'une nature élevée ; elles y rencontreront le devoir et le sacrifice. Ni l'un ni l'autre ne pénètrent dans les molles retraites où nous nous barricadons quand nous avons renoncé à la vie, sous prétexte de mieux nous garder de l'ambition.

Cela dit, constatons qu'à côté de l'ambition légitime que la liberté avoue et dont même elle ne se passe pas, se tiennent les ambitions mauvaises qui font des esclaves. Celles-ci se subdivisent, je le sais, en grandes ambitions qu'on doit toujours honorer, dit-on, et en petites ambitions qu'on peut blâmer quelquefois. Commençons par ces dernières.

Les petites ambitions relèvent presque toutes de la vanité. Il ne s'agit ni de servir le pays, ni de défendre une cause quelle qu'elle soit, il s'agit tout simplement de jouer un rôle. Grimper, franchir quelques degrés de l'échelle sociale, obtenir cette situation que donnent, paraît-il, tantôt les places, tantôt les sacs d'écus, voilà le but sublime qu'on se propose. Lorsqu'on est parvenu, lorsqu'on passe pour riche, qu'on est fonctionnaire d'un certain rang et qu'on a quelques rubans à sa boutonnière, on s'imagine être quelqu'un.

Hélas! on a descendu au lieu de monter. La dignité s'en est allée, l'indépendance morale a disparu ; l'am-

bition de bas étage excelle à abaisser les caractères, et parmi les impuissants d'ici-bas, parmi les lâches, parmi ceux qui redoutent comme un péril le contact d'une vaillance ou d'une croyance, parmi ceux qui tremblent toujours, qui demandent toujours et qui s'inclinent toujours, je n'en connais pas de plus aplatis que les esclaves de l'ambition vaniteuse.

De très-honnêtes gens travaillent à faire leur chemin et parcourent la carrière des fonctions publiques; mais si la passion dont je parle vient à mettre sur eux sa griffe ignoble, ils cesseront, je le crains, d'être d'honnêtes gens, dans le sens profond de ce mot. Chaque jour des natures distinguées et délicates se vulgarisent d'une façon effrayante sous l'influence de la petite ambition. Tel homme, dont le cœur était haut placé, s'amoindrit à vue d'œil dès que le désir d'avancer est devenu sa pensée dominante. Sans le vouloir, sans le voir peut-être, il se débarrasse des principes qui le gêneraient et des relations qui le compromettraient. L'illustre Bacon est là pour montrer jusqu'où peut tomber même un grand esprit, lorsqu'il se laisse glisser sur une telle pente : aujourd'hui il mendie une place; demain il se chargera de justifier la mort d'Essex, son protecteur; et le jour viendra bientôt où il subira, comme grand chancelier, une condamnation flétrissante.

Pourquoi vais-je chercher des exemples de l'autre côté du détroit? En vérité, je l'ignore, car les preuves de l'asservissement des âmes par la petite ambition remplissent malheureusement notre histoire. Prenez un seul fait, la cour de nos rois qui se forme autour d'eux à mesure que la centralisation monarchique

s'opère. La cour est un incessant appel adressé à toutes les petites ambitions : à celles d'en haut, les grands seigneurs s'empressent de descendre; à celles d'en bas, le reste de la nation aspire à monter. Entrer à la cour, devenir courtisan, il n'est fils de bonne mère qui ne porte cette idée fixe dans son cœur. Les hommes de lettres les plus illustres n'échappent pas tous à la contagion. Petit à petit, l'œuvre de la servitude s'achève; et s'il est un point sur lequel Saint-Simon s'accorde avec Dangeau, c'est bien celui-là. Je n'aperçois qu'une différence : Dangeau admire, Saint-Simon gémit. — Voyez en quels traits immortels il burine cet esclavage moral qu'on subit autour du grand roi! « L'esprit, la noblesse des sentiments, se sentir, se respecter, avoir le cœur haut, être instruit, tout cela lui devient suspect et bientôt haïssable... La souplesse, la bassesse, l'air admirant, rampant, plus que tout l'*air de néant* sinon par lui, étaient les uniques voies de lui plaire. »

Saint-Simon, un peu plus loin, écrit le vrai mot, servitude. Il n'y a pas d'autre terme en effet pour rendre cet état de prostration d'une noblesse (ne parlons plus d'aristocratie) qui, les yeux fixés sur le roi, je devrais dire sur le dieu, attend qu'un signe de lui apprenne à ses humbles serviteurs ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour obtenir des charges, des grâces, des distinctions, pour monter dans les carrosses, pour avoir le justaucorps.

L'exemple de Louis XIV faisait loi. On sait l'histoire de ce courtisan, maladroit à force de servilité, qui crut lui plaire en affichant comme lui un double adultère. Cela choqua fort le roi, qui n'aimait pas qu'on soulignât ainsi ses péchés; mais on ne le choquait point en imi-

tant autre chose, sa dévotion, par exemple. Aussi n'avait-on garde d'y manquer; l'hypocrisie religieuse fit alors des ravages dont nous nous ressentons encore peut-être, et qu'oublient un peu trop ceux qui vivent dans l'admiration du XVIIe siècle. N'ont-ils donc pas lu La Bruyère traçant le portrait de « ces hommes qui allaient à leur salut par le chemin de la fortune et des dignités? » Ne se rappellent-ils plus son mot terrible sur les faux dévots? — « Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée. »

Et cela se trouva vrai à la lettre. Le prince athée succéda au prince dévot; sous le Régent, la cour fut athée.

Pour apprécier la dépense de liberté morale qui s'est faite sous l'ancienne monarchie, il n'est point nécessaire de s'adresser aux censeurs moroses, à Saint-Simon, à La Bruyère ou à La Rochefoucauld; il suffit d'ouvrir Molière. Même pour ce libre esprit, la cour a je ne sais quel charme qu'il convient de subir. Qui dira jamais ce qui se passait au fond de l'âme humaine quand l'habitude était prise de tout admirer à la cour, de tout attendre de la cour?

La cour a produit quelque chose qui vaut moins qu'elle, l'esprit courtisan. Celui-ci, on le rencontrait ailleurs qu'à Versailles. Pas un coin du territoire, pas une classe de la société où l'on ne tendît la main, où l'on ne calculât les inconvénients de la libre pensée et de la libre conduite. Il vint un temps où la cour s'étendit ainsi à la France entière, une cour en plusieurs compartiments : on courtisait les courtisans, qui courtisaient les ministres, qui courtisaient le roi ou les maî-

tresses du roi. Spectacle honteux et que l'éclat de l'esprit ou du courage militaire ne suffit pas à rendre supportable! Voici de braves soldats qui s'étudient à plaire; voici un homme de génie, Racine, qui meurt du chagrin d'avoir déplu.

S'il s'agissait d'avilir une nation et d'y détruire pour longtemps les chances de la liberté, je ne crois pas qu'on pût employer un agent plus sûr et plus prompt que l'esprit courtisan. Avec lui, il n'y a ni bien ni mal. La morale est supprimée, vrai moyen de supprimer l'indépendance. En voulez-vous une preuve sans réplique? Ouvrez les *Mémoires de Barbier*. Voici un homme honnête et passablement éclairé; ce n'est point un solliciteur; il ne demande rien à la cour. Eh bien, cette cour, il l'adore, et son culte désintéressé en dit plus long sur les destructions morales qui s'étaient accomplies que ne le feraient les flagorneries des courtisans en titre. Barbier accepte, que dis-je? il respecte, il vénère les vices de Louis XV. Que le roi prenne cette maîtresse, ou cette autre, ou plusieurs sœurs ensemble; qu'il peuple le Parc-aux-Cerfs, le digne avocat Barbier se prosterne et admire.

Tous n'admiraient pas, sans doute; l'esprit de cour était en train d'enfanter l'esprit de révolution. Fatiguée d'avoir tout applaudi, la France allait se passer la fantaisie de tout détruire; en religion, en politique, les négations violentes allaient succéder aux adhésions aveugles. Mais est-il bien sûr que l'esprit de révolution soit l'antithèse de l'esprit de cour et n'en soit pas la transformation? Ou je me trompe fort, ou l'esprit de cour a joué un rôle immense durant la période révolutionnaire. On avait pris l'habitude de fléchir, on con-

tinua. On avait courtisé le roi, on courtisa le peuple. Faute de caractères, le noble élan de 89 n'eut que la durée d'une explosion de générosité ; la flamme s'éteignit, et la France traversa une époque sombre, tachant de sang une transformation nécessaire, laissant aux amis de la liberté la douleur inconsolable d'avoir vu leur cause ainsi servie et leur bataille ainsi gagnée. Oui, la bataille de la liberté fut gagnée sans la liberté. Malheur immense et dont nous souffrirons longtemps. La Révolution a ressemblé à l'ancien régime dont elle était le châtiment : comme lui elle a eu ses crimes ; comme lui elle a eu ses vaillances ; comme lui elle a eu ses défaillances morales, d'autant plus frappantes qu'elles n'excluaient aucune des vertus chevaleresques de la nation.

En d'autres termes, la Révolution a manqué de ce qui manquait à la monarchie absolue, de fortes indépendances qui ne courtisent personne. Le nouveau maître a été courtisé comme l'ancien.

Ne courtisons-nous plus ? Autant vaudrait demander si nous n'avons plus de petites ambitions. Ni les révolutions ni les restaurations n'ont en elles ce qui peut corriger ce vice-là ; tant que les vanités sont en jeu, tant que les habitudes mendiantes demeurent, tant qu'il ne se forme pas dans un pays une nombreuse classe d'hommes décidés à ne rien demander à personne, tant que la fermeté des principes ne crée pas la dignité des conduites, on ne peut évidemment que changer les formes de l'esclavage. Le fond subsiste, car le fond, c'est le cœur même. Serviles de cœur, nous nous inclinons devant le pouvoir quel que soit son nom ; un roi, un peuple, des électeurs, des journaux, la rue même,

l'émeute et les faiseurs d'émeutes, peu importe; donnez-nous quelqu'un à servir, montrez-nous l'endroit où l'on dit le mot d'ordre et où l'on distribue les cocardes.

Loin de nous guérir de l'esprit courtisan et des ambitions misérables, les révolutions achèvent de nous prosterner, car elles humilient les principes devant les faits et propagent une religion nouvelle, le culte de l'événement. Il s'agit donc de changer les cœurs et non de renverser les gouvernements. La grande révolution doit se faire au dedans de nous; c'est au dedans qu'est le mal, c'est au dedans qu'il faut appliquer le remède. Tant que nous ne songerons qu'à faire notre chemin, nous n'aurons que les opinions qui servent à cela. Je ne sais si nos institutions seront libres; je sais que nous serons esclaves.

C'est bien petit, l'ambition vulgaire! Si petit, qu'on serait tenté de reprocher à ces ambitieux-là de n'avoir pas assez d'ambition. Eh quoi! cela suffit pour remplir votre vie! Il ne vous faut ni les joies du devoir accompli, ni les fiertés de l'indépendance! Des places, de l'avancement, des faveurs, du crédit, des succès de vanité, la satisfaction d'émerveiller vos voisins et d'exciter peut-être leur jalousie, voilà tout ce que notre cœur réclame!

C'est à n'en pas revenir. Par bonheur, on voit bien des gens, et parmi ceux-là mêmes qui suivent une carrière publique, dont l'ambition est plus haute. S'ils désirent faire leur chemin, ce qu'ils désirent avant tout, c'est de servir leurs idées, de maintenir leur foi, de rester debout. Ils ont besoin de l'affection de leurs

amis plus que de la faveur du pouvoir, et de l'approbation de leur conscience plus que des récompenses et des distinctions. Lorsque les inquiétudes me prennent au sujet de l'avenir libéral de notre race, je me tourne du côté de ces gens-là. Je me dis : Il y en a, et je me sens réconforté.

Quant à la grande ambition, je l'accepte et je l'honore lorsqu'elle est réellement grande, ce qui n'est pas toujours le cas, tant s'en faut. Comment ne pas les comprendre les émotions des nobles luttes où l'avenir est en jeu ? Comment blâmer les hommes qui se sentent capables de servir leur cause et qui aspirent à vaincre pour qu'elle soit victorieuse, à gouverner pour qu'elle règne ? Il est bon que notre drapeau soit en de fortes mains. Il est juste que les affaires d'un pays échappent aux médiocrités et soient confiées aux hommes supérieurs. Chez ceux qui représentent une opinion et en qui s'incarne une pensée, l'ambition n'est pas seulement un droit, elle peut devenir un devoir.

Je l'admets donc sans hésiter, il existe de grandes ambitions auxquelles toute âme honnête peut applaudir. La vertu ne consiste pas à s'abstenir sans cesse ; les combats de tribune, les mêlées électorales, les partis se disputant le pouvoir, tout cela est légitime et bon. — Voici où commence le mal :

L'ambition politique est exposée à se tromper de bannière. Au lieu de celle qui porte les couleurs de notre opinion, il nous arrive de prendre celle qui porte les couleurs de notre personne. A force d'être l'incarnation d'un parti, l'homme considérable qui marche à sa tête se persuade aisément que son succès suffit, que sa présence aux affaires garantit tout, qu'il est à lui seul une

garantie, la seule garantie suffisante et réelle. Il est la garantie, il est le principe ; s'il est au pouvoir, tout va bien.

Accordons, je le veux, que cette ambition soit d'un ordre beaucoup moins bas que celles dont nous avons parlé en commençant. Dans l'échelle des vices l'orgueil est au-dessus de la vanité ; soit, il n'en demeure pas moins certain que c'est un vice, et par conséquent une servitude.

Encore s'il n'y avait ici que de l'orgueil ! Mais il advient trop souvent que sous la fierté apparente d'un tel rôle se glisse insensiblement une flexibilité peu glorieuse. On a fini par s'habituer au pouvoir. On ne s'en passe plus ; on aime le pouvoir pour le pouvoir. Rassuré par l'estime qu'on fait de soi, on ne croit pas payer trop cher de quelques concessions graves l'avantage de demeurer à la tête du gouvernement.

Avais-je tort de prétendre que la grande ambition risque de devenir petite ? Elle ne le devient pas toujours. Nous avons tous connu des ambitieux de la bonne espèce, qui acceptaient le pouvoir sans hésiter, qui le quittaient sans sourciller, qui n'en aimaient qu'une chose, la faculté de servir leurs convictions. L'idée de sacrifier leurs convictions pour garder le pouvoir aurait soulevé leur indignation. Séparé des conditions où il peut s'exercer pour le bien, le pouvoir n'aurait eu aucun attrait à leurs yeux. Ils auraient répété en pareil cas les fières paroles de Tocqueville : « Ces conditions ne se rencontrant plus, non-seulement je ne regrette pas de n'être pas ce qu'on appelle un grand personnage, mais je me sentirais bien malheureux s'il

existait une puissance quelconque qui pût me forcer à l'être. »

Ceux qui pensent autrement, qui aiment le pouvoir en lui-même et qui ne renoncent pas sans peine à être de grands personnages, risquent fort de descendre fort bas sur la pente de l'asservissement moral. C'est un triste métier de renier plus ou moins la cause qu'on est censé défendre, de changer ou de cacher son drapeau. On est tenté alors de demander aux manœuvres la force qu'on ne peut demander aux idées. On devient de jour en jour moins difficile sur le choix des moyens; on s'abaisse, tout en ayant l'air de grandir; on obéit, tout en ayant l'air de commander; enfin le jour arrive où la grande ambition perd le droit de railler la petite.

Rappelez-vous cette fable de La Fontaine *le Chien et le Loup :*

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
—Qu'est cela? lui dit-il.—Rien.—Quoi rien?—Peu de chose.
—Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est sans doute la cause.
— Attaché! dit le loup. Vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Il y a plus de cous pelés qu'on ne l'imagine, et les colliers dorés de l'ambition qui se croit grande font aussi bien leur office que les colliers grossiers de la petite ambition. On nous attache aussi solidement au moyen de l'orgueil qu'au moyen de la vanité.

Le signe auquel on reconnaît les ambitions vraiment grandes, c'est l'indépendance. Peel assure au peuple anglais le pain à bon marché, et, satisfait de son œuvre à laquelle il a tout sacrifié, même son parti, il ordonne à ses fils de ne jamais accepter la pairie. Deak reconquiert les vieilles libertés hongroises, et conserve fièrement son rang de simple citoyen.

Voilà deux grandes ambitions. Ce ne sont pas les seules, Dieu merci; plus d'une fois dans ce siècle nous avons eu le privilége de voir des hommes pour lesquels le triomphe de leur cause était tout et qui savaient s'élever au-dessus des satisfactions personnelles. Je ne dis pas qu'ils fussent insensibles à la gloire; je dis qu'ils ne voulaient à aucun prix de celle qui aurait coûté quelque chose à leur liberté.

C'étaient des ambitieux, ce n'étaient pas des politiques. Les politiques sont difficilement libres. Le besoin de jouer un rôle public, la fiévreuse ardeur de prendre part coûte que coûte au gouvernement du pays ne leur permettent guère la fermeté patiente des convictions. Il faut réussir, et vite, et par tous les moyens. « La fin justifie les moyens » est une maxime fort accréditée parmi eux. Ils ont reconnu que la raideur ne mène à rien et que les croyances absolues sont un embarras. Si vous êtes un peu loup, vous ne tarderez pas à reconnaître, en les regardant de près, qu'ils ont porté le collier et qu'ils en ont gardé la marque.

CHAPITRE XV

LA DÉVOTION SERVILE

Nous avons étudié ailleurs, au point de vue de la doctrine, le sujet de l'étroitesse religieuse; je ne songe pas à y revenir. Mais, doctrine à part, il existe de par le monde une façon d'être dévot que je n'ai pas le droit de passer ici sous silence, car elle constitue une des formes caractéristiques de la servitude morale. Il suffira d'ailleurs de quelques mots, car rien n'est plus connu.

Le premier type, le type malheureusement immortel de la dévotion servile, c'est le pharisien, l'homme à la robe traînante et aux larges phylactères, celui qui prie aux coins des rues et qui fait sonner la trompette quand il distribue ses aumônes, celui dont la piété consiste en formes et dont la morale consiste en minuties. Quel esclave que celui-là ! Il est comme pris dans sa petite dévotion. Il ne sort pas du cercle étroit de ses pratiques, de sa casuistique, de ses traditions. Il a un jargon, des attitudes convenues; il porte un uniforme. A la rencontre du pharisien, qu'il soit juif, protestant ou catholique, les gens sincères éprouvent une répulsion qui ressemble à la terreur. Cela leur fait

froid au cœur. Ce mécanisme pieux, où la vie n'a rien à voir, les consterne. Ils ne comprennent pas qu'on ait pu faire de la religion quelque chose d'aussi ignoble, qu'on se soit donné tant de mal pour être odieux, et qu'il se trouve des âmes qui soient parvenues à croire que la prière sans élan, la conviction sans spontanéité, la sainteté sans lutte, la charité sans amour, aient un prix quelconque aux yeux de Dieu.

Le second type est celui du fanatique. Sa dévotion se compose de haines. Son dévouement à sa foi se mesure à l'horreur que lui inspirent les autres croyances. Ne lui demandez pas de leur rendre justice, d'honorer ce qu'elles renferment de vrai et ce qu'elles ont fait de bon; il ne le veut ni ne le peut. Il déteste, c'est sa religion à lui. Selon les temps, il égorge. ou il se contente de maudire et de calomnier. L'histoire des persécutions religieuses et des assassinats pieux est là pour montrer jusqu'où va cette forme terrible de l'esclavage moral. Le misérable qui le subit finit par être féroce en toute bonne conscience; il ment pour servir la vérité; il tue pour sauver; une confusion épouvantable du mal et du bien s'est opérée en lui.

La dévotion servile a d'autres manifestations encore. C'est elle qui nous a fabriqué un christianisme qui se résume en ces mots : « faire son salut. » La peur de l'enfer, la combinaison des moyens les plus sûrs pour gagner le ciel, le calcul appliqué aux choses de l'âme, voilà ce qu'on découvre chez les dévots de cette espèce. Ils ont les opinions les plus accréditées; ils appartiennent à l'Église qui présente le plus de garanties; ils n'oublient aucun des rites qui peuvent leur donner le doux sentiment d'être « en règle. » Est-il besoin

d'ajouter que l'émotion d'un cœur que pénètrent les bontés de Dieu, que l'humiliation sincère, que la reconnaissance expansive, que la faim et la soif de la justice, que la confiance et l'obéissance filiales sont lettres closes pour eux?

Je n'ai garde d'épuiser un aussi répugnant sujet; la monographie complète de la dévotion servile serait à peine supportable. Je voudrais seulement, avant de clore ce court et trop long chapitre, indiquer un dernier trait qui me frappe beaucoup. — La dévotion dont je parle nous retire une de nos libertés les plus précieuses, une liberté dont la suppression fausse en nous le sens moral, la liberté d'admirer le bien partout où il se trouve.

Je tiens d'autant plus à réclamer cette liberté-là, qu'elle a été contestée par des chrétiens très-illustres. Pascal ne mettait-il pas sur la même ligne les hérétiques et les voleurs? Et avant lui quelqu'un n'avait-il pas osé dire que les vertus des incrédules sont « de splendides péchés? »

Il faut protester au nom de l'Évangile. En face d'un déiste tel que Channing, les chrétiens ont autre chose à faire qu'à dédaigner et à condamner : ils ont à s'examiner très-humblement. Il s'agit d'être plus charitable, plus dévoué au devoir, plus disposé au sacrifice, plus consacré aux bonnes causes, plus ardent à la poursuite du perfectionnement personnel.

A en croire certaines théories, nous ne trouverions en dehors de l'Évangile que des hommes occupés à manger et à boire. — Cela n'est pas, et j'en remercie Dieu. Je n'aurais ni goût ni plaisir à démontrer que la vie de Théodore Parker n'est pas une noble vie. Les vertus

de Hegel me rendent heureux. J'applaudis au patriotisme de Fichte soulevant contre nous la jeunesse allemande de 1813 et mourant victime des soins donnés aux blessés dans les hôpitaux de Berlin. On me cite des hommes qui ont été à la fois très-sceptiques et très-austères. Tant mieux! D'autres se consacrent d'une façon touchante à une mère âgée, à une jeune sœur. D'autres sont patients et doux, ne parlant jamais de leurs souffrances, aimables envers tous, d'une égalité d'humeur délicieuse. D'autres sont philanthropes avec passion. D'autres sont de vrais chevaliers redresseurs de torts. D'autres ont l'élan, les droitures exquises, l'extrême délicatesse. D'autres donnent d'une main libérale et cachent soigneusement leurs bienfaits. D'autres ont des générosités héroïques et font, au besoin, sans hésiter, le sacrifice de leur vie.

Serons-nous condamnés, pour l'honneur de l'Évangile, à nier tout cela, ou (ce qui serait pis) à flétrir tout cela? Ferons-nous taire notre conscience? Non certes. Si l'Évangile nous apporte la liberté, c'est avant tout pour que nous soyons libres d'appeler le bien bien et le mal mal. Il est doux d'admirer. Les plus chrétiens ont quelque chose à apprendre, croyez-moi, en face de certaines existences honnêtes. Quand je vois une pauvre ouvrière qui, supportant les privations et résistant aux tentations, consacre ses longues journées de travail à nourrir un père infirme ou un enfant, je me sens pénétré de respect. Mon cœur se serre à la pensée que dans cette humble et froide chambre où l'aiguille ne s'arrête guère, la foi au Père céleste n'entre peut-être pas. J'espère, je crois que la femme vaillante qui a compris le prix du devoir comprendra aussi le

prix de l'âme et que les yeux fixés sur la tâche quotidienne se dirigeront un jour vers le ciel. Je plains la pauvre ouvrière ; mais je plains beaucoup plus encore les dévots serviles qui se croient tenus de la regarder du haut en bas.

N'est-ce pas Vinet, qui parlait des « chrétiens virtuels? » En tous cas, cette parole me revient lorsque je rencontre des hommes étrangers, peut-être même hostiles à ma foi, et qui sont sérieux, sincères, chercheurs de vérités, avides de progrès. Je sais d'une entière certitude que personne n'échappe à l'empire du péché, à la nécessité du pardon et de la régénération, qu'aucune vertu n'est méritoire, que nul n'entrera au ciel en raison de ses œuvres ; je sais cela, et je sais aussi, d'une certitude non moins entière, que le bien est bien, que l'élan du sacrifice n'est pas l'égoïsme, que la fidélité au devoir n'est pas l'inconduite, que le jour où nous confondrions tout cela dans un anathème, nous troublerions l'ordre moral jusque dans ses profondeurs. Un des chrétiens qui ont le mieux eu le droit de parler de devoir et de sacrifice, M. Frédéric Monod, rappelait dans une de ses dernières lettres que la foi chrétienne ne nous apprend pas à nier la vertu, mais à distinguer entre la vertu et la sainteté. La conversion seule fait des saints ; seule elle donne l'obéissance filiale qui procède de l'amour de Dieu et de la charité envers les hommes ; les vertus de famille ne naissent que quand la famille est formée, quand il y a pour nous un Père et des frères.

Voilà la vérité, et cette vérité nous affranchit. Tant que je n'ose pas admirer et aimer tout ce qui est bon, je me sens esclave. Aidez-moi à me délivrer de ce gilet

de force. Rendez-moi l'indépendance de mes sympathies; par la même occasion, je reprendrai celle de mon blâme. Si la dévotion servile m'ordonne d'approuver Jacob surprenant par un mensonge la bénédiction de son père, ou David recommandant à son fils de punir après lui ceux qu'il a promis d'épargner, je me permettrai de désobéir. Le bien est bien, et le mal est mal; quiconque laisse obscurcir cela ne sera jamais un homme libre.

CHAPITRE XVI

LA MONDANITÉ

Il fallait démontrer les servitudes dévotes ou soi-disant telles; quant aux servitudes mondaines, il suffira de les rappeler. Afin d'aller plus vite, occupons-nous de la mondanité en bloc. Sous cette expression collective bien des faits particuliers sont réunis; néanmoins le fait général a sa réalité propre, dont, hélas, il n'est pas possible de douter.

Elles abondent malheureusement ces vies où le temps manque pour tout ce qui vaut la peine d'être fait : on n'a le temps ni d'aimer, ni de remplir les devoirs sérieux, ni de prier, ni de penser. Chaque jour, chaque nuit, la course haletante continue, une course folle, en rond, dans le vide. On s'épuise sans avancer d'un pas. Et quelle dépense des biens les plus précieux ! C'est la santé, c'est l'intelligence, c'est le devoir, c'est l'affection, c'est la famille (je ne parle pas de l'argent), que l'on prodigue sans compter, comme si l'on ne savait qu'en faire.

Que devient l'âme, je le demande, sous l'action de cette frivolité féroce, dans ce tourbillon où disparaissent l'un après l'autre tous les grands intérêts de nos

vies, où l'on apprend, c'est le comble de l'élégance mondaine, à ne s'échauffer pour rien, où la politique même, et les lettres, et l'art sont abandonnés aux pédants?

J'ai dit qu'on ne s'échauffe pour rien; je me trompe, on s'échauffe pour les faux devoirs, pour les faux plaisirs. On ne saurait être ni nourrice de ses enfants, ni mère véritable; on délègue une à une les saintes obligations de la famille; on ne saurait comment s'y prendre s'il fallait s'asseoir au chevet d'un malade et monter le fétide escalier d'un pauvre; mais s'il s'agit de faire des visites, de passer des nuits au bal, de tenir pied aux nécessités de l'existence mondaine, oh ! alors on déploie une énergie qui va jusqu'à l'héroïsme. On veut marcher et, qui sait? mourir au premier rang. On veut briller,

Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.

Les hommes, au reste, ne sont pas moins mondains que les femmes, et le sont plus sottement, n'ayant ni les mêmes grâces ni les mêmes excuses. Quelles qu'aient été les lacunes de leur éducation, car l'hérédité joue un grand rôle dans nos servitudes et dans nos vices, ils n'en ont pas été réduits, comme de malheureuses jeunes filles, au maigre régime de la broderie, des leçons superficielles et du piano. De quel droit sont-ils devenus incapables d'être maris, pères, citoyens, savants, incapables de tout ce qui n'est pas la vie du monde, la gestion de leur fortune ou les fonctions publiques? Si les mères n'élèvent guère leurs

enfants, je ne vois que pères qui ne les élèvent pas du tout. Où trouveraient-ils une heure pour cette corvée? Ils se couchent le matin, ils se lèvent au milieu du jour. Et cette vie, sous une forme ou sous l'autre, dure l'année entière. L'hiver fini, on trouvera le moyen d'avoir le même accablement d'occupations mondaines à la campagne ou aux bains de mer. On se dit fatigué, on l'est ; mais c'est une fatigue dont on ne se passerait plus : elle est devenue un besoin, c'est-à-dire un esclavage.

Esclavage est le mot. Avant d'accepter et d'aimer ce joug, on le subit, on en souffre, on le trouve écrasant, on essaye parfois de le secouer. Inutile ! les despotismes bien établis ne se laissent pas renverser de la sorte par une impatience d'un moment. D'ailleurs les obligations mondaines ne sont-elles pas des devoirs? Et depuis quand est-il permis de s'affranchir des devoirs, sous prétexte qu'ils sont une gêne? Il faut donc obéir, et l'on obéit. Quelquefois on meurt à la peine noblement. Toujours on s'use, on perd à ce métier son élasticité intellectuelle et morale. De chaque hiver, de chaque année on sort un peu plus flétri, un peu moins propre à la vie saine et bonne. Ce qu'on ne ferait pas pour remplir les devoirs véritables on le fait sans hésiter pour remplir des devoirs factices dont on sent le vide, qui ne donnent aucune joie, mais qui sont des maîtres, et cela suffit.

Les esclaves de la mondanité ont-ils jamais essayé de faire leur triste bilan, celui d'une journée, d'une saison, d'une année, d'une vie? Et ces vies se comptent par milliers de milliers ! Et il y en a eu de telles dans tous

les siècles ! L'imagination recule épouvantée devant ce gaspillage insensé de bonheurs, de caractères, d'affections. Les invasions des barbares n'ont pas fait de pareilles ruines.

C'est un rude joug que celui du monde ; mieux vaudrait avoir affaire à Genseric ou à Attila.— Votre cœur, votre intelligence ont des besoins ; vous voudriez nourrir votre esprit, vous arrêter une heure, vous recueillir. « Non, s'écrie le maître, tu iras de visite en visite et de soirée en soirée ; tu iras, jusqu'à ce que mort s'ensuive. » — L'uniformité absolue vous pèse ; vous essayeriez volontiers d'être un peu vous-même. « Tu demeureras le très-humble serviteur de la mode ; tu porteras docilement l'empreinte de l'uniformité absolue. Tu seras comme tout le monde, tu vivras, tu parleras, tu penseras comme tout le monde ; ou plutôt, tu ne penseras plus ; tu entendras, tu répéteras chaque jour les phrases convenues ; tu t'abrutiras. » — Vous êtes rongé par une douleur secrète ; votre âme est en travail. « Il n'importe, tu feras ton métier d'homme du monde, aujourd'hui, demain, toujours. Tu prendras un masque de gaieté, et si tes larmes coulent, ce sera en dedans. »

Ici apparaît cette incommensurable misère de certains riches, à l'aspect de laquelle on se prend à préférer, presque à souhaiter les douleurs de l'indigence. Il vaut certes mieux être pauvre que de jouer le rôle d'une de ces poupées couvertes de dentelles et chamarrées d'or, qui tournent toutes l'œil de la même manière, qui font les mêmes révérences aux mêmes endroits, et qui prononcent sur le même ton les mêmes mots. La vie d'un journalier qui respire le grand air, qui pioche la terre au grand soleil et qu'attendent au

logis les embrassades de ses marmots, n'est-elle pas un paradis en comparaison de la vie du travailleur des salons, qui s'essouffle, nouveau Sysiphe, à soulever sans cesse un rocher prompt à lui retomber sur le cœur? Pour celui-ci, point de famille, point de bonnes tendresses. Point de repos non plus : il ne sait pas ce que c'est que de s'asseoir une heure à l'ombre fraîche d'un arbre et d'essuyer la sueur de son visage.

Dans ces existences émiettées par la mondanité vous chercheriez en vain une simple et franche joie. Ne nous fera-t-on jamais une pièce intitulée : *les Plaisirs ennuyeux?* J'entends ceux que le monde a inventés, dont il remplit ses journées, dont il ne peut pas se passer, et dont il bâille. Il est vrai que tout cela est réglementé par une autorité souveraine. Qui songerait à lui résister?—Allons donc! s'amuser contre les règles! Pour quels manants nous prenez-vous? Nous aimons bien mieux nous ennuyer selon les règles!

Et l'on s'ennuie, en effet. Jusqu'où va ce supplice, à quel excès tragique arrive le sentiment du vide chez les âmes qui avaient d'autres besoins, plus d'un aveu nous permet de le deviner. Même quand l'esprit s'en mêle, quand la mondanité n'exclut pas la conversation (chose rare), la lassitude arrive vite. Décidément, nous avons une âme.

La mondanité a ses degrés et ses nuances. Je connais des mondanités honnêtes et modérées ; je connais même des mondanités pieuses. Sans vouloir assimiler ce qui diffère réellement, je me borne à constater ceci : la mondanité commence dès que la sobriété cesse.

On sait l'horreur que m'inspire la casuistique. Je

n'irai pas en faire ici et indiquer les plaisirs ou les usages qui ont à mes yeux un caractère mondain. Que la grande morale fasse son œuvre. « A Paris, disait le comte de Maistre, il n'est plus permis d'être chrétien, passé huit heures du soir. » Avis aux chrétiens! Entre la mondanité et la rupture brutale de toutes les relations, il y a une voie que trouveront, s'ils veulent bien la chercher, les hommes qui sont décidés à ne pas gaspiller leur vie, et qui tiennent en même temps à rester hommes du monde, dans la bonne acception de ce mot.

Je les en préviens, ils auront besoin d'énergie. Tout rejeter ou tout accepter, voilà ce qui est facile; mais nous ne sommes point ici-bas pour faire ce qui est facile. Écarter sans hésitation ce qui est contre la conscience, n'aller jamais là où le Seigneur ne vient pas avec nous, c'est déjà mieux. Est-ce assez? Non, si nous nous dissipons, si nous nous évaporons, fût-ce dans la compagnie des hommes les plus excellents. C'est la mondanisation de l'âme qu'il s'agit de prévenir, car le joug du monde se porte en dedans. Lorsque nous nous sentons gagnés par la frivolité ou par la fatigue, lorsque l'encombrement nous menace, lorsque nous courons le risque d'être surmenés, lorsque nous en sommes à chercher le temps de remplir nos devoirs, de poursuivre nos travaux, d'élever nos enfants, d'aimer notre famille, de visiter nos pauvres, de lutter contre nos vices, de nous recueillir, de prier, de mener la vie cachée avec Christ en Dieu, de respirer, en un mot, alors le moment est venu de veiller sur nous et de repousser l'ennemi.

Je songe si peu d'ailleurs à recommander un isole-

ment farouche, que je considère celui-ci comme une cause réelle de servitude. Ne voir personne, c'est bien commode; c'est trop commode. Qui ne l'a éprouvée à certains moments la tentation de se renfermer dans la famille, de ne plus sortir du *home,* cette forteresse de la liberté? — Nous avons tant de chagrins! On nous méconnaît, on nous calomnie; eh bien, nous vivrons doucement entre nous. Nous continuerons notre œuvre, mais sans nous informer de ce qu'on en dit au dehors. Nous ne lirons plus, nous ne verrons plus ce qui se passe par delà nos murailles. Notre pont est levé, notre herse est baissée; nous ne nous inquiétons de personne.

J'ai supposé le cas des chagrins; il n'est pas nécessaire d'y recourir. La solitude a, par elle-même, un charme de paresse et d'égoïsme auquel il est facile de se laisser aller. Les moines sont heureux; pourquoi ne nous ferions-nous pas moines? Ce serait un grand embarras de moins, de sortir du siècle, d'éviter les devoirs et les difficultés d'ici-bas. Quel mal y aurait-il à nous claquemurer dans une chambre bien close et à nous préserver des courants d'air?

Quel mal il y aurait? Je vais vous le dire. D'abord il n'est pas bon d'écarter les devoirs. Ensuite il nous est nécessaire de nous frotter aux autres hommes, à leurs idées, à leurs erreurs, à leurs critiques, à leurs injustices. Sans cela nous devenons, non pas des originaux (ne prostituons pas un si beau nom), mais des maniaques, c'est-à-dire des esclaves.

L'asservissement des maniaques est chose effrayante. Ne voyant personne, n'écoutant personne, vivant avec des inférieurs, peut-être avec des complaisants, ils ne tardent pas à tomber sous la tyrannie des idées fixes.

Comme ils n'entendent plus que le son de leur voix, il est impossible qu'ils n'abondent pas dans leur propre sens et qu'ils ne deviennent pas esclaves de leur propre pensée.

Voyez comme ils suivent en aveugles leurs tendances non contrôlées! Que leur manque-t-il? Des froissements, des ennuis, ce que Dieu dans sa bonté a mis de difficultés salutaires sur notre route. Qui s'arrange pour n'être plus contredit, ne deviendra jamais un homme libre. Voyez-le, incapable de supporter la critique, il en arrive tôt ou tard, lui qui se croit séparé du monde, à se fabriquer un monde à huis clos, un monde écho de ses paroles, son monde. La solitude est complaisante, et la mondanité qu'elle nous crée est d'autant plus dangereuse, qu'elle fait parfois consister notre indépendance dans le culte que nous nous rendons.

Il est une autre manière de rompre avec le monde, celle des hommes qui trouvent tout simplement que le savoir-vivre est embarrassant et que la bonne compagnie est incommode. Si nous avions besoin d'un motif de plus pour aimer et recommander les mœurs polies et les relations sociales, nous le trouverions assurément dans la théorie de la liberté, telle qu'elle est comprise par notre bohème. Cette théorie peut s'exposer en quatre mots : l'homme libre est celui qui ne se gêne pas. — La politesse est une gêne, ôtons la politesse; la famille est une gêne, laissons la famille. Pour être logique il faut ajouter : La morale est une gêne, supprimons la morale. On n'y manque pas, en effet; le genre débraillé est aussi le genre corrompu; l'épicuréisme de

café, qui ne s'inquiète de rien et de personne, conclut invariablement à la débauche.

Je ne ferai pas au lecteur l'injure de lui démontrer que ceci est le contraire exact de la liberté. Qui ne se gêne pas est esclave ; pauvre proie sans défense, sur laquelle se jettent tous les tyrans du dedans et du dehors. C'est ce qui nous gêne qui nous défend, le devoir, la conscience, la tendresse, la foi au vrai, la passion du bien. Connaissez-vous d'autres cœurs libres ici-bas que ceux des serviteurs de la justice ?

Justice à part, l'homme qui s'abandonne et renonce à veiller sur lui-même, qui regarde l'urbanité comme une servitude, qui se croirait perdu s'il était forcé de mettre un habit et des gants, qui conçoit enfin la liberté sous la forme d'une tabagie, cet homme-là ne secouera jamais le joug ignoble sous lequel il est courbé. Voyez-le, il obéit, lui aussi, aux lois du monde dont il fait partie. Il en porte le costume et il en parle l'argot. Il n'oserait pas exprimer, il n'oserait pas avoir d'autres sentiments que ceux qui sont admis là ; il reculerait devant le ridicule de certaines émotions.

CHAPITRE XVII

REMARQUES GÉNÉRALES SUR NOTRE TEMPS

Si je voulais épuiser la liste des causes de servitude, je ferais ici un cours complet de morale. Telle n'est pas mon intention ; mais j'ai été bien aise de mettre en lumière un des aspects les moins connus, quoique les plus essentiels de la morale, ses rapports avec la liberté. Dans un siècle et dans un pays où les questions de liberté se posent avec une certaine angoisse, il n'est pas inutile de montrer de quel côté la liberté est surtout menacée. C'est de ce côté-là que nous regardons le moins : de là nos déceptions.

Je ne voudrais pas quitter cette partie importante de notre étude sans indiquer en quoi le XIXe siècle me semble plus exposé qu'un autre aux périls que je viens de signaler.

Ce n'est pas que je songe à lui faire son procès. Assez d'autres se chargeront de se lamenter sur notre époque, de soutenir que tout était meilleur jadis, et que la liberté morale était plus commune. Je ne dirai pas cela, parce que je n'en pense pas un mot. Et quel siècle faudrait-il donc préférer au nôtre? Celui de Constantin? celui de l'invasion des Barbares? celui des Mérovingiens? celui de Charlemagne? celui des Croisades?

celui des Gibelins? celui du grand schisme? celui des guerres de religion? celui de Louis XIV? celui de l'Encyclopédie et de la Révolution? Je vous avoue que chacun de ces mots éveille en moi toute une nuée d'images atroces, des corruptions, des cruautés, des souffrances, des impiétés, des tyrannies sans nom. Après cela, il est bien possible que je sois victime avec beaucoup d'autres de l'illusion que La Fontaine a si bien décrite dans sa fable intitulée *la Besace*. Peut-être les siècles ont-ils leur vanité comme les individus, et sont-ils « besaciers » à leur manière. Tout en se donnant les airs de gémir sur leurs vices et leurs souffrances, peut-être ont-ils en eux je ne sais quelle satisfaction intime qui les empêche de se condamner trop sévèrement. Rappelez-vous ce que le singe répond à Jupiter :

> Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
> Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
> Jamais, s'il veut m'en croire, il ne se fera peindre.
> L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre,
> Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort,
> Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
> Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles.

On sait le reste. L'éléphant trouva la baleine trop grosse. « Dame fourmi trouva le ciron trop petit. »

> Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
> Du reste content d'eux.

Le XIXe siècle ne va point jusque-là. Content de lui! Cela est réservé aux époques vigoureuses dont la solide constitution résiste à tout, dont les vices sont bien portants, et dont les misères mêmes ont quelque chose d'allègre et de gaillard. Celles-là s'admirent naïvement,

sans réserve et sans arrière-pensée. Si elles ont leurs larmes, leurs indignations et leurs colères, elles n'ont point de découragements.

D'autres époques semblent avoir, comment dirai-je? un tempérament plus lymphatique. Tout est adouci et comme atténué chez elles, le mal et le bien; elles ont moins d'erreurs, elles commettent moins de crimes; mais les grandes passions, les grandes convictions, les grands enthousiasmes et aussi les grandes joies leur font défaut.

Notre siècle est de ceux-là. Il m'est permis d'affirmer que ses langueurs, ses défaillances, ses dégoûts, sa mélancolie, aggravent les dangers que court aujourd'hui la liberté morale. Si nos maladies ne sont pas plus graves, si elles sont moins graves souvent que celles de nos pères, le fond de notre santé s'est affaibli; il nous manque la vigueur des réactions. La moralité n'est qu'à demi morale lorsqu'elle n'est pas énergique; sans la réprobation énergique du mal, sans la poursuite énergique du bien, il n'y a pas de caractère véritablement viril.

Je voudrais me tromper; mais il me semble que notre temps, qui, selon moi, en vaut bien un autre et qui, malgré ses vices, son culte de l'argent, son positivisme naissant, sa pente à se soustraire au surnaturel et à se passer de Dieu, n'est ni plus avili ni plus impie en somme qu'on ne l'a été avant lui, court risque de glisser vers la servitude par le chemin de l'impuissance. Nous sommes mous; nos mœurs sont molles, nous avons, en histoire, par exemple, une impartialité molle. Les vives partialités, qui sont, ne nous y trompons pas, un hommage rendu à la justice, les partialités des Tacite, nous sont étrangères. Nos éducations

sont molles, comme le reste ; le devoir, l'obéissance, le respect n'y occupent pas leur place légitime. On serait souvent tenté de développer à notre intention ce texte de l'Évangile : « Ayez du sel en vous-mêmes. »

Un temps fade, qui se plaît dans les demi-teintes et dont les yeux fatigués cherchent le demi-jour, ne semble guère propre au régime de la liberté. Rude régime que celui-là ! Il y faut des bras robustes et des nerfs qui ne s'émeuvent pas au moindre bruit.

Un autre fait m'inquiète : le XIXe siècle a passé par la plus funeste des écoles, l'école des événements. Nous avons vu tant de révolutions, tant de gouvernements acceptés et acclamés ont été renversés l'un sur l'autre, que nous avons appris le mépris des principes et le respect des faits. Les faits règnent, on le dirait du moins. Les considérations de droit se retirent toujours plus à l'arrière-plan. Voyez les relations internationales : la valeur des traités s'en va, et les engagements les plus solennels ont si peu de valeur, que tout est toujours possible et que personne n'est jamais sûr du lendemain.

Dans l'insécurité absolue qui naît de là, une seule ressource nous reste, le fatalisme. Du plus au moins, nous devenons fatalistes, en ce sens que nous ne croyons plus à la puissance de la justice et de la vérité. Nous attendons, prosternés dans la poudre, que l'Événement se produise ; nous l'acceptons quel qu'il soit ; nous l'adorons d'avance. Nous pensons un peu que ce qui arrive doit arriver ; que le fait est la proclamation du droit, que l'histoire est une révélation. Si l'hégelianisme n'était pas venu, nous l'aurions inventé.

Je parle de tendances, bien entendu, et non de systèmes; on peut repousser ou ignorer le système de Hégel (c'est ce que nous faisons en général), et s'incliner cependant bien bas devant les faits accomplis. Triste position pour des hommes libres! Or, prenons-y garde, notre siècle n'est pas seulement enclin à une sorte de fatalisme empirique, il marche, il court à la démocratie.

Pour rester indépendant à une époque de nivellement absolu, où la puissance du nombre ne connaît plus de limites et où chacun se trouve en face de tout le monde, il faut avoir en soi ce quelque chose qui refuse de fléchir. Tant qu'il subsiste encore quelques abris, les faibles s'y réfugient, mais quand la démocratie triomphante a renversé le dernier donjon et rasé le dernier pan de muraille, force est bien de combattre en rase campagne. Malheur alors à quiconque est mal armé! Un triple airain n'est pas de trop pour protéger notre poitrine; les convictions fortement trempées ne sont pas de trop pour résister aux coups de cette immense armée qui a écrit sur son drapeau : La majorité est la vérité et l'opinion est la justice.

Encore si la démocratie de notre temps n'était pas compliquée de socialisme! La démocratie est un régime comme un autre; quoiqu'il soit difficile de la faire vivre auprès de la liberté, cependant l'œuvre n'est pas impossible et elle vaut la peine d'être entreprise. Mais le socialisme menace de tout gâter. Je dis le socialisme, et non les questions sociales dont la légitimité est évidente et dont aucun homme de cœur ne voudrait entraver la solution. Quant au socialisme, entre la liberté et lui nulle conciliation n'est réali-

sable; ce sont deux adversaires, il faut que l'un ou l'autre succombe.

Le socialisme nous apprend à immoler l'individu et à proclamer la toute-puissance de l'État. Armé du suffrage universel, il peut devenir étrangement redoutable. Qui sait s'il n'étendra point la compétence de l'État jusqu'à envahir le sanctuaire de la conscience et de la famille? Mon intention n'est pas d'aborder ici des problèmes réservés à une seconde étude; j'ai senti pourtant qu'il n'était pas permis d'omettre cette grosse menace qui pèse sur l'avenir libéral du XIXe siècle. Je ne pouvais la taire, car elle ne s'adresse pas seulement aux institutions, elle s'adresse aux âmes. La passion socialiste abaisse les âmes; elle les corrompt, elle les asservit. A certaines heures, sous l'excitation de certaines tempêtes, elle est capable de déchaîner sur nous la guerre des classes : ouvriers contre patrons, pauvres contre riches, nous verrions alors la société se déchirer de ses propres mains. Que deviendrait l'indépendance morale au milieu des jalousies et des haines? J'ose à peine me le demander, car je me souviens d'avoir entendu comme un bruit lointain ce cri féroce de l'envie que le socialisme démocrate voudrait faire retentir de plus près à nos oreilles : Soyons malheureux, pourvu que ceux-là le soient aussi! Soyons pauvres, pourvu qu'il n'y ait plus de riches! Soyons esclaves, pourvu qu'il n'y ait plus de libres! Et aussi (car on va jusque-là), soyons mauvais, pourvu qu'il n'y ait plus de bons!

Tels sont les motifs pour lesquels les causes ordinaires de servitude, qui sont communes à tous les siècles, peuvent être plus dangereuses aujourd'hui;

elles rencontreront, si nous ne veillons sur nous-mêmes, de moins énergiques résistances. Les remarques que je viens de présenter au lecteur se résument en troïs mots : mollesse, démocratie, socialisme. Un quatrième mot complétera ma pensée : spécialité.

L'abus de la spécialité ne fut jamais poussé aussi loin. Nous avons si bien distribué les rôles et mis l'existence en petits morceaux, que l'on ne trouve plus nulle part ni une vie complète ni un homme complet. Nous avons les hommes de la politique, les hommes de l'église, les hommes de la charité, les hommes de la science, les hommes de l'armée, les hommes du commerce ou de l'agriculture. Et chacun s'enferme dans son métier : ceux-ci gouvernent, ceux-là se battent, ou prient, ou visitent les pauvres, ou étudient, ou gagnent de l'argent. Nos savants mêmes se partagent la besogne, et les têtes encyclopédiques deviennent rares. La littérature se classe en genres, et nul ne s'avise d'en aborder plusieurs à la fois. Je ne désespère pas qu'un jour nos médecins, comme ceux de la vieille Égypte, ne renoncent à s'occuper de la santé générale du corps pour se consacrer à un seul organe.

Où cela mène, il est aisé de le pressentir. L'homme complet, disons mieux, l'homme, ne se trouve plus. Nous sommes avocats, juges, soldats, prédicateurs, négociants; nous oublions d'être hommes. Qu'est-ce qu'un homme qui délègue à d'autres ou son âme ou ses opinions? Nous n'y sommes que trop portés, en France surtout, et l'indépendance politique n'en souffre pas moins que la liberté morale. Nous achèterions volontiers des remplaçants pour nous débarrasser de ce qui n'est pas dans notre spécialité. Il nous faut des rempla-

çants pour la religion ; sommes-nous des théologiens ! Il nous faut des remplaçants pour la politique ; sommes-nous des hommes d'État !

Que le gouvernement gouverne, que l'administration administre, que les individus qui en ont le temps et le goût se consacrent aux affaires publiques, que les curés et les pasteurs s'inquiètent de l'Évangile, que des personnes charitables et qui ne feront que cela se chargent de distribuer les aumônes, voilà notre idéal. Dans cette société bien ordonnée, savez-vous ce qui arrivera? Le niveau baissera, baissera continuellement, les énergies s'en iront une à une, la spécialité tuera l'individualité.

Des politiques qui ne sont que politiques[1], des savants qui ne sont que savants, des industriels qui ne sont qu'industriels, des pasteurs qui ne sont que pasteurs, c'est triste ; avec de tels éléments vous ne ferez pas un peuple libre. L'homme qu'on nourrit avec un seul aliment dépérit et s'étiole ; l'âme qu'on occupe d'une seule chose devient débile. Adieu les vives allures, les spontanéités généreuses, la vie complète et large des forts ! L'abus des spécialités nous mène droit à l'abdication. Ce mot : « Nous avons nos affaires » peut se traduire ainsi : « Gouvernez-nous, mais laissez-nous tranquilles. » Cela n'empêche pas de se fâcher, de crier, de se passer même par-ci par-là la fantaisie d'une révolution ; cela empêche de remplir les devoirs sérieux du citoyen. Les gouvernements entendent à demi-mot ; ils nous administrent quand nous tenons à être adminis-

1. Les États-Unis en savent quelque chose ; la classe des *politicians,* depuis qu'elle s'est malheureusement formée, ne leur a guère fait que du mal.

trés, ils nous débarrassent des soucis que nous redoutons, et ainsi nous pouvons nous emprisonner à loisir dans nos vocations spéciales.

Les grands siècles ont eu d'autres méthodes. Sous ce rapport, je ne crains pas d'invoquer les anciens, moi qui ne suis pas suspect de les adorer outre mesure. A Athènes, chacun était juge, chacun était soldat, chacun était citoyen dans l'acception la plus étendue du mot : Eschyle combattait à Marathon, Sophocle était amiral, Socrate marchait contre l'ennemi à Delium, Xénophon commandait les dix mille[1]. A Rome, César était pontife, homme de loi, écrivain; Brutus était banquier; pas un général qui n'eût étudié le droit et plaidé pour ses clients; pas un avocat, pas un auteur qui fût étranger au métier des armes.

Et la Renaissance! Ses grands artistes auraient été bien surpris si on leur eût recommandé de s'enfermer dans leur art comme dans une cellule. Sculpteur, peintre et architecte, Michel-Ange n'avait garde pour cela de renoncer au métier d'ingénieur ni à celui de poëte; et l'on sait s'il se dispensait d'être philosophe, citoyen et chrétien. Que n'était pas Léonard de Vinci? Médecin, musicien, littérateur, fondeur, mécanicien, inventeur, et ne faisant rien à moitié, et, par-dessus le marché, peintre de *la Joconde*.

Sans reculer jusqu'au XVe siècle, nous pourrions trouver aujourd'hui même chez les peuples qui pratiquent fortement la liberté, une aversion instinctive pour les classements artificiels contre lesquels je proteste. Là tous s'occupent de tout, ce qui n'empêche

1. Voir *les Lettres et la Liberté*, par M. Despois.

pas que chacun ne se consacre principalement à quelque chose; tous s'informent eux-mêmes de la vérité religieuse, tous s'intéressent eux-mêmes aux affaires publiques. Chose remarquable, en Angleterre et aux États-Unis les spécialités tendent à disparaître : la spécialité pastorale s'atténue et l'action des simples chrétiens se développe de jour en jour. Quant à la spécialité militaire, l'Amérique nous a montré ce que savent faire les bourgeois, les avocats, les marchands, les maîtres d'école, quand une noble cause leur met l'épée à la main; ils s'appellent alors Sherman, Grant et Sheridan. Que la patrie un jour n'ait plus besoin d'eux, ils rentreront simplement au comptoir ou à l'atelier; ils seront après la guerre ce qu'ils étaient avant, des citoyens, des hommes.

La France certes ne le cède à personne pour les qualités militaires de son peuple. On l'a vue à l'œuvre, le monde sait si ses bourgeois se transforment quand il le faut en soldats et si elle est capable d'improviser des généraux. Je crains seulement que ses généraux ne soient pas disposés à quitter plus tard l'épaulette; l'élan national chez nous enfante vite une profession, nous retombons dans la spécialité. Voilà ce qui inquiète mon patriotisme. Jaloux pour mon pays de tous les genres de distinction, jamais je n'hésiterai à signaler les tendances qui menacent d'entraver sa marche sur le chemin de la liberté.

COMPLÉMENT

DE LA PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DES SERVITUDES PAR SITUATION

Il importait que ceci fût mis à part; j'ai tenu à séparer ces chapitres de ceux qui les précèdent. Avant tout, montrons la servitude où elle est, dans le cœur; ne laissons pas croire que les circonstances du dehors aient en elles ou la puissance de nous affranchir si nous sommes esclaves, ou celle de nous asservir si nous sommes libres. Notre lâcheté s'accommoderait trop bien d'une semblable doctrine.

L'indépendance véritable met au défi les situations. Prenez l'homme le plus pauvre, mettez-le dans le pays le moins libre, supposez-le aussi dépourvu que possible des droits et des garanties dont nous faisons avec raison grand cas, s'il est libre de cœur il sera libre de fait. Et

auprès de lui vous pourriez voir un autre homme, riche, puissant, un chef de gouvernement ou un monarque, qui est misérablement, irrémédiablement esclave. Il y a comme un rayonnement autour du premier : idées, sentiments, affections, devoirs, tout porte un sceau de vigueur et de générosité. Autour du second tout est crainte, capitulation de conscience, poursuite haletante du succès, méfiance, découragement.

Et il faut qu'il en soit ainsi. Si les situations faisaient les indépendances, la liberté morale ne serait plus à la portée de chaque homme, l'égalité constitutive du genre humain n'existerait plus.

Grâce à Dieu, elle existe; un autre homme que Henri IV, se trouvant dans la situation de Henri IV, refusera de se dire catholique après la Saint-Barthélemy et ne pensera pas, après la mort du dernier des Valois, qu'il vaut mieux consulter son ambition que sa conscience. Cela n'empêche pas cependant que les situations n'aient leur importance et leur influence. Les tentations que créent la peur et l'intérêt sont réelles; celles que créent la misère, les mauvais exemples, l'âge, la maladie, le genre de vie ne le sont pas moins et il serait injuste de n'en pas tenir compte. Nous connaîtrions mal les causes de servitude, si, nous bornant aux considérations générales, nous négligions d'examiner les périls que font naître certaines circonstances particulières.

CHAPITRE II

LES FAUSSES POSITIONS

Parmi les circonstances il en est peu qui menacent plus directement notre liberté que celles auxquelles je consacre ce très-court chapitre.

Les fausses positions sont de deux natures. — Il y en a qui sont nées de notre faute : c'est un refus que nous avons opposé à la conscience, un sacrifice qu'elle réclame et que nous ne nous résignons pas à accomplir ; c'est un interdit, pour parler l'énergique langage de la Bible. Voici un mensonge que nous exploitons, un méfait quel qu'il soit qui n'est connu que de nous seul et dont la découverte nous couvrirait de honte, une injustice ignorée dont nous profitons et que nous ne voulons pas réparer ; cela suffit pour empoisonner notre vie, ruiner notre paix et nous imposer un esclavage de toutes les heures. — Il y a aussi de fausses positions dont nous souffrons et dont nous sommes innocents. Mais les unes comme les autres se reconnaissent à la gêne morale qu'elles nous font éprouver. Nous marchons comme en présence de l'ennemi ; nous nous sentons contraints de mesurer nos actes et de peser nos

paroles. Nous sommes craintifs, inquiets; nous sommes affaiblis et impuissants.

Cet état d'âme, qui n'est assurément pas la liberté, appelle une résolution virile. Il ne s'agit pas de s'en accommoder ou de se le dissimuler à soi-même; il s'agit d'en sortir. Que la gêne dont je parle soit petite ou grande, que la servitude morale se fasse faiblement ou fortement sentir, que la fausse position soit innocente ou coupable dans son principe, il n'importe, notre devoir est de travailler à y mettre un terme.

A quoi bon développer ceci? L'asservissement par les fausses positions est plus clair que la lumière du jour; au lieu d'une dissertation, j'ai bien envie de faire une confession. Il m'est arrivé une fois dans ma vie, sinon de sentir, au moins de pressentir ce que notre liberté peut avoir à perdre quand notre situation est devenue tant soit peu fausse, et je ne vois pas pourquoi je ne le dirais pas tout uniment.

Lorsque le chef de la branche aînée de ma famille, qui avant 89 servait comme mon grand-père et avec le même grade dans le régiment de Picardie, vint nous rappeler, à mon père et à moi, qu'après lui nous hériterions d'un vieux titre, peut-être aurions-nous dû lui répondre que cet héritage ne serait pas recueilli. Sans doute notre droit n'était pas douteux, et, à défaut de nos papiers détruits pendant la révolution, il nous restait assez de lettres du siècle dernier portant le cachet aux armes des Gaspari. Cependant l'évidence du droit n'est pas sa régularité matérielle, et souvent depuis je me suis demandé s'il n'aurait pas fallu tenir compte de cette différence. Une telle conduite n'aurait-elle pas été

mieux en accord avec le caractère de mon père, si simple, si désintéressé, si dépourvu de toute ambition et de toute prétention?

La question ne fut pas même posée alors. Mon père trouva très-naturel de prendre, après la mort de son vénérable parent, le titre qu'il lui transmettait. Bien plus, avec la confiance trop absolue qui accompagne d'ordinaire la loyauté, il ne pensa pas qu'il fût nécessaire le moins du monde d'assurer à une transmission aussi légitime la sanction officielle que, dans la situation qu'il occupait à cette époque, il eût certes obtenue sans difficulté.

Ce n'était qu'une formalité; mais le jour vint où nous regrettâmes qu'elle eût été négligée. Ce jour-là (c'était vers la fin de la vie de mon père) il n'eut pas d'hésitation : il écrivit à l'Empereur, le priant de lui accorder par voie gracieuse la régularisation expresse qu'il avait omis de réclamer au premier moment. Elle est venue après sa mort, sous la forme délicate d'un décret impérial qui autorisait l'érection à Orange de la statue du comte de Gasparin.

De plus habiles que moi auraient tû ces choses. J'ai tenu à les dire, restant ainsi fidèle à nos principes de sincérité. Je ne saurais d'ailleurs parler de la liberté qu'en homme libre et à la condition de ne pas conserver dans l'arrière-cœur, même à titre de souvenir, la moindre trace d'une réticence gênante.

CHAPITRE III

LES MISÉRABLES.

Les servitudes par situation ont toutes ce caractère que leur évidence rend la démonstration inutile ; nous pouvons donc passer d'un pas rapide cette lamentable revue.

La pauvreté, j'entends la pauvreté extrême, n'asservit pas toujours. J'ai connu des indigents chez qui subsistaient à un haut degré la fierté de l'âme et l'indépendance du caractère. Toutefois il est impossible de nier qu'il n'y ait dans la misère quelque chose qui tend à écraser et à abaisser. Je n'ai pas visité ces caves de Lille et de Manchester où grelottent des familles, où la femme et les enfants à demi nus attendent un morceau de pain ; je ne suis pas entré dans ces quartiers de Londres où la vie dure la moitié moins que dans le West-End ; mais j'ai vu assez de taudis pour comprendre comment s'y prend la pauvreté quand elle attaque l'une après l'autre les bases de la liberté morale. Des malheureux qui descendent chaque jour un peu plus bas, des courages qui s'abattent, des familles qui se dissolvent, des délicatesses qui s'en vont, des consciences qui s'émoussent, des créatures humaines

qui s'habituent à vivre dans la fange, qui s'accommodent petit à petit des compensations immondes qu'offre le ruisseau, voilà un spectacle que j'ai contemplé plus d'une fois avec terreur. Dignité, respect de soi, scrupules, autant d'idées que l'on ne comprend plus dans certains milieux et qui semblent n'y correspondre à rien. On y a accepté la dégradation, comme on y a accepté la saleté, l'ignorance, le désordre sous toutes les formes, l'oubli des affections, des devoirs et de Dieu.

« Dieu a fait la pauvreté, non la misère. » Ce mot de Mme Swetschine m'a souvent fait réfléchir. Or c'est la misère qui opprime et qui corrompt. L'Angleterre nous racontait dernièrement encore les flétrissures que subissent les hôtes de ses workhouses et les infamies au milieu desquelles vivent pêle-mêle les habitants de ses *garnis*. Nous n'avons pas besoin, au reste, de passer le détroit pour trouver chez nous des scènes à peu près semblables, et au coin de nos rues nous rencontrons de pauvres femmes, de pauvres jeunes filles, presque des enfants, que la misère a précipitées dans l'avilissement suprême; spectacle navrant entre tous et qui fait monter au cœur l'imprécation de Rolla :

Pauvreté, pauvreté, c'est toi, la courtisane...

A côté de cette servitude, comment se souvenir des autres? Et pourtant elles sont là : j'aperçois un père de famille dont la femme et les enfants n'ont pas mangé depuis la veille et qui vole un pain chez un boulanger. Je vois deux pauvres vieux assis côte à côte sur les bancs de la police correctionnelle; le mari voudrait

bien être mis au dépôt de mendicité, mais il n'est pas suffisamment établi qu'il ait mendié; il faudra recommencer à vivre, à essayer de vivre, sur les dix ou quinze sous par jour que la femme gagne encore, en attendant que l'un et l'autre ne gagnent plus rien.

Quand on apprend qu'il y a là, près de nous, des gens qui ont faim, n'est-il pas vrai qu'on ne peut plus porter un morceau à sa bouche? Comment s'approcher d'un bon feu, quand on pense aux gens qui grelottent? Nos couvertures nous semblent bien lourdes et nous écrasent, si nous songeons à ceux qui n'en ont point. Les malades sans secours nous reviennent en mémoire, lorsque nous voyons tant de gens s'empresser autour de nous pour soulager notre moindre malaise.

Malheur à nous, si ces pensées ne nous hantaient pas! Nous ne parvenons à nous y soustraire qu'en évitant la rencontre des misérables. Je sais telle méthode de vie, tel système habile à transformer l'indigence en vice et la charité en duperie, dont le résultat est que nous épargnons à notre sensibilité des spectacles trop pénibles, que nous confions nos maigres aumônes aux distributeurs d'office, que nous aimons à croire, que nous réussissons à croire que l'asservissement par la misère est une invention des romanciers, comme l'*Oncle Tom* (chacun le sait!) était une invention de Mme Beecher-Stowe.

Oui, on a inventé le pauvre comme on a inventé le nègre, et l'un vaut l'autre. — On a inventé le pauvre! Hélas, je voudrais que ceux qui disent cela et qui en viennent à le penser un peu vécussent quelquefois au village, au vrai village, non point dans un château isolé,

mais dans une maison qui touche aux autres maisons. Là il faudrait bien s'apercevoir que tout le monde n'a pas toujours des habits pour les enfants, des remèdes pour les malades, que le pain n'abonde pas quand le blé est cher, et que l'on compte les pommes de terre. Qu'est-ce cependant que la misère du village à côté de celles des villes!

Si, embarqué à bord d'un vaisseau, vous appreniez, vous, passager des premières, que des émigrants entassés aux troisièmes manquent des choses les plus nécessaires à la vie, vous serait-il possible d'hésiter? Tous les raisonnements sur la propriété, sur l'imprévoyance, sur les conséquences du désordre, sur l'impossibilité d'y remédier, n'échoueraient-ils pas contre un commandement absolu de la conscience? — Eh bien, nous naviguons ensemble, et nul de nous n'a le droit d'ignorer les souffrances de ses compagnons de route.

N'oublions pas surtout que la misère est un tentateur, et qu'il faut une rare vigueur d'âme pour ne pas subir quelqu'une des servitudes morales qu'elle apporte; elle abaisse ceux sur qui elle pèse de tout son poids. Nous n'avons donc pas le droit de nous rengorger et de nous poser en juges, parce que nous nous sommes courbés moins bas. De combien aurions-nous fléchi, si le même fardeau nous avait été imposé? Ah! vis-à-vis des vices de la misère, l'extrême sévérité ressemble beaucoup à l'extrême injustice. Il n'y a pas de quoi se vanter d'être honnête homme ou honnête femme dans le sens vulgaire du mot; il n'y a pas de quoi jeter la pierre à ceux ou à celles qui ne le sont pas, qui ont tort de ne pas l'être, qui pourraient l'être (la liberté morale ne périt jamais entièrement), mais qui ont suc-

combé à des épreuves dont la classe aisée ignore le péril.

Nous marchons décidément la tête trop haute et nous nous croyons trop supérieurs aux pauvres hères dont la dégradation fait reluire notre vertu. Au lieu de les condamner sans miséricorde, que n'essayons-nous de les relever? L'entreprise vaut la peine d'être tentée ; en soulageant des misères, il nous sera donné peut-être de redresser des âmes et d'affranchir des esclaves.

L'affranchissement des esclaves sera le titre d'honneur du XIXe siècle. Ayons soin seulement que les blancs n'y soient pas omis. Notre bienfaisance, si elle est ce qu'elle doit être, deviendra une libération. — Il y a des bienfaisances qui asservissent plutôt qu'elles ne libèrent. Sans parler de la charité légale, nous connaissons tous des charités particulières qui sont fort peu charitables, des aumônes oppressives et démoralisantes. Si nous donnons l'argent sans le cœur, si l'indigent ne trouve chez nous aucune vraie et profonde sympathie, si nous le secourons de haut, si nous foulons aux pieds sa dignité, dernier appui de son indépendance, alors nous soulageons quelques pauvres et nous faisons beaucoup de mendiants.

Grâce à Dieu, il existe une autre bienfaisance, celle qui aime, celle qui respecte. Elle comprend les fiertés de l'indigence ; elle les ménage avec des délicatesses infinies. Elle secourt et elle relève, car elle tend la main. Elle aide l'indigent à s'aider lui-même, à se suffire. Elle encourage ses répugnances pour l'aumône brutale ; elle veille sur son indépendance, elle le traite en frère et en égal. Elle ne lui fait pas sentir le poids de ses dons ; elle refuse à propos et n'a garde de compromettre la dignité ou le travail.

Aussi n'emploie-t-elle pas d'intermédiaires. Elle va elle-même; elle connaît ceux qu'elle secourt et ne hait rien tant que les charités de hasard, les charités de la porte, les charités de souscription ou de correspondance. Elle sait ce qu'elle fait et se renferme dans ce qu'elle sait faire, afin de le faire mieux. Elle visite, elle conseille. Ferme vis-à-vis des abus, décidée à produire du bien et non pas du mal, elle possède cependant l'art des libéralités aimables, ce que j'appellerais volontiers le luxe de la bienfaisance. Elle ne court pas risque qu'on dise d'elle comme Mme de Tessé de sa nièce Mme de Montagu, qu'elle remet toujours aux gens « douze sous de moins qu'il ne faudrait pour les rendre heureux. » Ces douze sous-là, elle les tient toujours en réserve, dans un coin de sa bourse. Et quand elle les donne, quand ce petit superflu apparaît à l'improviste, l'humble logis en est tout illuminé; c'est la joie qui entre, menant la liberté par la main.

CHAPITRE IV

LES OUVRIERS DES MANUFACTURES

Encore une servitude par situation dont je ne dois dire que quatre mots et que je me reprocherais de passer sous silence. Le sujet est connu; je l'ai traité ailleurs, je me réserve d'y revenir, mais comment l'omettre entièrement ici?

Les ouvriers des manufactures ne sont pas des pauvres. Lorsqu'ils le sont, c'est en vertu de causes spéciales. Par conséquent, le problème de leur affranchissement se pose dans des termes qui ne sont pas ceux du chapitre précédent.

Leur affranchissement, ai-je dit; en effet, les bases essentielles de la liberté morale sont sapées par l'organisation des fabriques, telle qu'elle existe trop souvent aujourd'hui. On compte, je le sais, de très-honorables exceptions et elles tendent à se multiplier; le fait général demeure cependant et c'est lui que je dois signaler.

La liberté morale des ouvriers exige que leurs forces physiques ne soient pas épuisées, qu'il leur reste du temps pour l'âme, pour l'intelligence, pour la famille. — Or notre loi garantit fort imparfaitement cet intérêt

de premier ordre et l'exécution de la loi le garantit bien moins encore. Sous peine de ruiner la famille, il importe d'assurer à tous et le plein repos du dimanche et des heures de repos chaque jour. Je voudrais qu'aucun enfant ne pût faire plus d'une demi-journée ; et si les femmes, dont la grande besogne est au logis, étaient protégées dans la même mesure, je n'y verrais certes aucun mal.

La famille, la vraie famille, est le refuge de la liberté des ouvriers, aussi bien que de leur bonheur. Qu'est devenue la famille dans la plupart de nos centres industriels? Où sont les mères de famille? Où sont les affections? Où sont les devoirs? Où est l'éducation des enfants? Où est la joie du foyer? Et quel genre d'indépendance voulez-vous qu'ils conservent, ces êtres isolés, étrangers les uns aux autres, livrés au torrent des habitudes grossières? Les débauches, le cabaret, l'épuisement précoce, l'hébêtement, est-ce sur ces bases que vous prétendez bâtir une indépendance, quelle qu'elle soit?

Il est grand temps d'y songer. L'industrie elle-même y est intéressée : au bout d'un certain nombre d'années, si l'on poursuivait dans la même voie, on s'apercevrait que les iniquités se payent, qu'en dehors du devoir et de la famille, aucune prospérité durable n'est possible. Même pour gagner de l'argent, il n'y a pas de mal à se souvenir de la morale.

Il est clair que les industriels sont les seigneurs suzerains de notre société moderne; un châtelain de jadis, entouré de ses serfs, n'avait pas un pouvoir plus redoutable et plus étendu que le chef d'industrie comman-

dant à une armée d'ouvriers. Or le pouvoir et la responsabilité marchent toujours ensemble. Je ne connais pas d'hommes plus responsables que nos grands manufacturiers.

Je n'en connais pas qui soient en position de faire plus de bien. Que leur mission peut être belle ! S'ils se proposent fermement de préserver la famille, s'ils assurent aux femmes et aux enfants les loisirs indispensables, s'ils fondent des écoles, s'ils facilitent aux ouvriers l'accès de la propriété, s'ils entrent en lutte directe avec le cabaret et avec la dépravation sous toutes ses formes, s'ils ne croient pas avoir rempli leur tâche lorsqu'ils ont payé des salaires, s'ils ne se lavent pas les mains des infamies qui se commettent sous leurs yeux, nous verrons commencer alors une œuvre magnifique de relèvement social.

Il y a là de quoi tenter de hautes ambitions. Je connais peu de généraux qui aient eu l'occasion de livrer une si grande et si décisive bataille. Sans doute elle ne se gagnera pas sans l'Évangile ; sans doute les patrons n'affranchiront pas les ouvriers malgré eux, et ceux-ci resteront esclaves tant que le besoin d'une vie meilleure n'aura pas remué leur cœur. Mais un pas amène l'autre, et le premier coup à porter à la servitude effroyable dont je parle, c'est évidemment de transformer une organisation qui repose d'aplomb sur l'anéantissement de la famille.

CHAPITRE V

LES ENFANTS DES MAUVAISES FAMILLES

Partout où manque la famille, la vraie, il n'y a point de place pour la liberté. La famille et la liberté se tiennent de si près, qu'en m'occupant de la seconde après avoir traité de la première, il me semble que je ne n'ai pas changé de sujet. Et, au fait, y a-t-il plusieurs vérités? Au centre de la vie morale toutes ne coïncident-elles pas? Au foyer je vois la lumière, je ne distingue pas les rayons.

Nous voici en face d'une servitude par situation qui mérite une immense pitié. Ici, la négation de liberté semble telle, que la conscience hésite et se trouble. Parmi les problèmes qui bouleversent l'âme, je n'en connais pas de comparable à celui-ci. Depuis que je réfléchis, je m'arrête consterné au bord de ce gouffre, l'enfance abandonnée ou pervertie, l'hérédité du mal. Combien d'enfants sur qui pèse, dès la première heure de leur vie, l'écrasant fardeau d'une naissance irrégulière! Combien dont le berceau est souillé de boue, dont les premiers regards voient des infamies, dont les premiers bégaiements reproduisent des paroles grossières! Combien qui n'ont jamais été aimés, dont les

genoux ne se sont jamais ployés, auxquels on n'a jamais montré le ciel! Ni une caresse, ni un conseil sérieux, ni une allusion même lointaine à la distinction du bien et du mal. Le bien, le mal, ces mots n'ont plus de sens dans le milieu où commencent ainsi de jeunes vies. Quiconque a lu le navrant récit intitulé « le Rachat de Jane, » doit avoir compris la misère dont je veux parler, misère sans seconde, qu'il ne faut pas confondre avec la pauvreté.

La pauvreté, quand elle est extrême, peut contribuer pour sa part à mener là; à elle seule, elle ne mène point là. Il y a, grâce à Dieu, des pères et des mères très-pauvres qui aiment, qui élèvent admirablement leurs enfants. On ne saurait assez protester contre le dicton banal des prisons et des bagnes : « Qu'on me donne des rentes, et je serai honnête. » Une autre parole est bien plus malaisée à réfuter : « Si j'avais eu une famille, des affections, une éducation, si j'avais respiré l'air salubre que respirent tant d'autres enfants, je serais honnête. »

Je citais tout à l'heure « le Rachat de Jane; » j'aurais dû citer aussi cette « Histoire d'un petit gueux » que n'ont pas oublié les lecteurs de la *Revue britannique*. J'aurais dû citer ces pages émues où un journaliste anglais a consigné les souvenirs d'une nuit passée au *workhouse*. Quand je veux me représenter l'esclave de nos sociétés sans esclaves, je vais chercher un de ces malheureux corrompus dès la mamelle. Maltraité au logis, jeté à la rue, grelottant, mendiant, couchant sous les ponts, l'imagination remplie d'obscénités, accoutumé et fait à tout, il entre dans la vie sans avoir connu une tendresse ou un devoir. Quels amis aura-t-il? Vous le devinez. Quelles leçons lui donnera-t-on?

Je n'ai pas besoin de le dire. Il vole, il continue dans la prison son éducation commencée dans le ruisseau. Le cœur se serre, la pensée se trouble à suivre cet esclave-là, de sa naissance à sa mort, du grenier sordide où s'enivrait son père jusqu'au grabat sur lequel il expire lui-même en blasphémant. Au lieu du grabat ce sera peut-être l'échafaud.

Ah ! parmi les circonstances atténuantes, celle-ci devrait être la plus décisive. Ma première question, si j'étais juré, serait celle-ci : « L'accusé a-t-il eu un père, une mère, une éducation, de bons exemples ? » Inexorable envers l'habit noir, je ne le serais pas envers certaines blouses déchirées.

On nous a fait plus d'une fois le roman du gamin de Paris. Il est, je crois, moins admirable qu'on ne le dit, mais il est digne d'une très-grande pitié. Cet enfant vieilli avant l'âge, dont le cœur s'est atrophié, qui n'a plus de parents, qui a remplacé l'émotion par le ricanement, qui est théâtral quand il n'est pas gausseur et dont les élans parfois héroïques ont besoin d'une mise en scène pour se produire, cet enfant si peu enfant me fait l'effet d'une monstruosité.

Est-ce à dire que le gamin de Paris, le vagabond de Londres, le petit voleur des *five points* de New-York, la jeune fille corrompue avant l'âge de telle ou telle cité manufacturière, l'enfant même des bandits et des assassins, soient irrémédiablement condamnés à suivre la voie où les place leur naissance ? Non certes, je ne me lasse pas de dire, le libre arbitre subsiste toujours ; si la responsabilité diminue, et beaucoup, elle ne disparaît pourtant pas. Regardez-y de près, vous verrez qu'il

n'est pas une de ces existences où les secours de Dieu n'aient été offerts, où les occasions de relèvement ne se soient présentées. Nous les apercevons si souvent, que nous devons les supposer toujours. C'est volontairement, en vertu d'un acte libre, que telle occupation trop régulière a été rejetée, que tels scrupules très-réels ont été écartés, que l'on s'est décidément tourné du côté du vice et de la paresse.

Il importe de maintenir cela avec force, non-seulement parce que cela est vrai, mais aussi parce que celà est consolant. Que vient-on nous parler d'âmes flétries et définitivement perdues? Chaque fois qu'avec une charité courageuse on est descendu dans le gouffre des perversités sociales, chaque fois qu'on a adressé aux malheureux que personne n'aima jamais une parole de véritable affection, on a été entendu. Londres a vu sa mission intérieure, ses « femmes de la Bible, » pénétrer dans les quartiers les plus infâmes; des écoles déguenillées se sont ouvertes; des réunions de voleurs ont été tenues, les jeunes gens sans asile ont acclamé lord Shaftesbury, qui leur assurait les moyens de travailler honnêtement. La charité des dames de New-York s'occupe à régénérer les *five points*. La France a fondé ses asiles agricoles, Mettray, Sainte-Foy, et il s'est trouvé que les enfants les plus corrompus des familles les plus corrompues n'étaient pas inaccessibles à l'action du bien.

La régénération est donc possible; donc notre devoir est tracé. Si la liberté est pour nous autre chose qu'une déclamation, nous sommes tenus de lui porter secours là où elle rencontre des périls extrêmes. Les enfants des mauvaises familles ont besoin de nous; ans nous

ils deviendront ce qu'ils ne sont pas encore, des esclaves qu'on ne saurait affranchir.

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ma pensée. En parlant des mauvaises familles, je n'ai pas entendu le moins du monde les chercher toutes dans la classe indigente. Si celle-ci paraît fournir le plus nombreux contingent, si notre paupérisme est un infernal agent de servitude, nous n'avons pas le droit d'oublier que d'autres agents non moins funestes travaillent dans d'autres compartiments de l'organisation sociale. Les écus n'ont point par eux-mêmes le privilége de faire des âmes libres, pas plus que de braves gens, des enfants honnêtes ou des parents dévoués.

Y a-t-il proportionnellement plus d'esclaves en bas qu'en haut? J'avoue n'en rien savoir. Les vies vouées à l'argent et vendues à la mondanité sont sans aucun doute au premier rang de celles qui demeurent étrangères à la liberté, parce qu'elles demeurent étrangères aux pensées élevées, aux instincts généreux, aux devoirs, aux progrès, aux tendresses. Et pour ne parler que des enfants qui ont eu le malheur de naître là, que voulez-vous qu'ils deviennent?

Ah! ne parlons pas trop des priviléges du riche. Les priviléges du pauvre me frappent tout aussi souvent. Voici un enfant dont la naissance a été un événement, mais ni son père ni sa mère n'ont le temps de s'occuper de lui; ils appartiennent à d'autres devoirs; ils ont autre chose à faire que de l'aimer et de l'élever. De bonne heure il sait que sa fortune est faite et qu'il n'aura pas à se fatiguer pour vivre. De bonne heure les séductions amollissantes du luxe, les idées fausses,

les vanités, les sottises l'ont assailli. A peine sorti du collége, toutes les facilités du vice sont devant lui : une société frivole, dont la nullité n'a d'égale que sa corruption, lui ouvre d'emblée ses rangs. Comme rien ne l'attire ou ne le retient au logis, comme on n'y parle qu'affaires, toilettes, niaiseries, il est rejeté au dehors, non moins abandonné que l'enfant des rues immondes où son élégant équipage n'entrera jamais.

Voici un autre enfant. — Sa naissance a causé presque autant de terreur que de joie, car il s'agira de le nourrir. N'importe, on travaillera un peu plus, et l'enfant ne manquera de rien. Voyez avec quelle tendresse son père et sa mère veillent sur lui! Que de caresses! Quelle sérieuse et forte affection! L'affection, le travail, le devoir, se montrent à lui dès que ses yeux sont ouverts. Devant lui, au village, il a la vie vraie et saine. Il connaît les privations, mais il connaît aussi les joies. Il reçoit peu de jouets, mais il a de belles fêtes, en pleine campagne et en plein air. Il a une famille, lui, une famille où l'on aime et où l'on prie.

Lequel de ces deux enfants a le plus de chance de devenir un homme, je veux dire un homme libre?

CHAPITRE VI

SERVITUDES PARISIENNES

Je prie mes amis parisiens de ne pas prendre cette tête de chapitre pour une personnalité. Paris ne figure ici que comme type suprême des grandes villes; mon dessein n'est que d'indiquer les servitudes par situation qui tiennent, selon moi, à l'existence exclusivement citadine.

Ce n'est pas que le village n'ait les siennes. Il y a là des familles réduites en esclavage par l'ivrognerie de leur chef. Qui n'en a vu, de ces malheureuses femmes accablées de travail, plus accablées de soucis, chargées de pourvoir à tout, de nourrir et d'habiller les enfants, de les élever, de les défendre contre les exemples de leur père? Les dettes s'accroissent, la misère devient de la détresse; l'inquiétude devient de l'angoisse, l'âme perd le courage de réagir, d'espérer, de prier, presque le courage de vivre. Et le tyran domestique, libre de préoccupations importunes, ne rentre chez lui que pour trouver mauvais qu'on y soit triste, pour s'étonner qu'on y soit pauvre et pour compléter par ses violences peut-être un des plus abominables abus de la force qui se donnent carrière ici-bas.

Sous d'autres formes, je le sais, les servitudes domestiques se produisent ailleurs qu'au village. Ce serait tout un sujet à traiter; je n'ai voulu que le signaler en passant et montrer que mon amour du village est un amour sans illusions.

J'ajoute que ma haine des villes est une haine sans préjugés. — J'ai longtemps habité Paris, et je lui rends pleine justice. Si d'un mot je pouvais supprimer les villes, je ne prononcerais pas ce mot-là. Sans les grands centres le mouvement des idées s'arrêterait. Il y a des progrès, des élans généreux, des besoins élevés qui ne naissent que là ; et puisque je parle de la liberté, comment ne pas dire qu'elle a dans les villes ses meilleurs appuis? Notre histoire entière en témoigne, depuis la conquête des chartes de communes jusqu'à nos jours.

Mais, cela admis, il n'en reste pas moins certain que les grands centres ont leurs servitudes spéciales. Ce sont celles que j'ai à cœur de dénoncer dans ce chapitre.

Si le contact des autres hommes nous est utile, le recueillement et la solitude ont aussi leur rôle marqué dans notre existence. Soyez sûr qu'il manquera toujours quelque chose à l'homme qui mène constamment la vie parisienne, qui ne connaît de promenade que celle des boulevards, de fleurs que celles des squares et de lacs que ceux du bois de Boulogne. Je sais bien que le ruisseau de la rue du Bac suffisait parfaitement au bonheur de Mme de Staël, mais c'était tant pis pour elle, et son génie aurait eu un charme de plus si elle avait aimé d'autres ruisseaux. De son temps, au reste, à l'heure où son âme s'ouvrait aux inspirations qui ne la quitteront plus, la grandeur des événements,

la majesté des problèmes débattus, l'enthousiasme des libertés promises, le jeune élan qui n'avait pas encore connu les défaites, les croyances naïves, les espérances et les illusions de la première heure donnaient à la vie parisienne un caractère exceptionnel.

Aujourd'hui nous sommes rentrés, et depuis longtemps, dans la règle commune. Est-ce à dire que la vie intellectuelle ait cessé? Non certes; elle est à Paris plus active que jamais. On cause énormément; on écrit énormément; on discute, on critique, on tranche. Le courant des idées est rapide, plus rapide peut-être que profond. Reste à savoir s'il est toujours aisé de ne pas se laisser entraîner par lui. A ce torrent de modes littéraires, de traditions artistiques, de jugements sans appel, d'opinions toutes faites, il faudrait pouvoir opposer çà et là le granit d'une conviction originale; il faudrait que le despotisme des coteries régnantes se heurtât à des individus. Or les individus, les originaux, si vous voulez, ne se font pas en pleine fournaise sociale; donnez-leur un peu de solitude, un peu de tête-à-tête avec eux-mêmes, avec la nature et avec Dieu.

Ces tête-à-tête, j'en ai fait l'expérience, sont impossibles à Paris. Il est bien difficile d'y être soi. On s'y croit indépendant parce qu'on résiste à un parti, et l'on ne s'aperçoit pas qu'on obéit à un parti contraire : en politique, en religion, en philosophie, les oppositions sont enrégimentées comme le reste.

Comment en serait-il autrement? On cause trop; pas une pensée qui reste entière dans une telle mêlée; pas une croyance qui conserve ses angles. A force de se frotter contre la croyance du voisin de droite et contre celle du voisin de gauche, la nôtre devient ce quelque

chose de poli, d'arrondi, d'usé, qui glisse et roule sans laisser de trace.

L'uniformité, quoi qu'on fasse, est toujours un peu servile. Le seul moyen d'y échapper, c'est d'avoir quelques hommes (il y en a) qui se dérobent, à Paris même ou ailleurs, aux énervements sociaux, quelques sauvages, quelques solitaires, quelques émigrés; j'ajouterais volontiers, quelques campagnards. Ceux-là n'ont pas courbé la tête sous le lourd niveau du convenu, du prévu; ceux-là ne sont pas à la mode, et par là ils servent, à leurs dépens, la cause souvent compromise de la liberté intellectuelle.

Ce n'est pas la seule liberté qui coure risque de périr dans les grands centres. L'être moral tout entier s'y fatigue et s'y épuise. Essayez d'être libre, quand vous avez cessé d'être fort! Et comment être fort, quand il n'est pas permis de respirer une heure, quand on ne peut nourrir à l'aise ni son cœur ni son intelligence? Il est bien rare que l'existence parisienne ne soit pas haletante, qu'elle réserve une place aux longues lectures et, ce qui n'est pas moins nécessaire, aux longues réflexions, qu'elle respecte enfin le sanctuaire des saintes et douces tendresses, qu'elle laisse le temps de penser et de sentir.

On ne rit guère à Paris : on y sourit, ce qui est bien différent. S'y amuse-t-on? Je voudrais le croire; on fait du moins beaucoup d'efforts pour cela. Mais si j'ajoute foi aux aveux qui me viennent de ce côté, je dois penser que l'impression dominante est une impression de lassitude et d'ennui. C'est si triste de courir après le bel esprit! C'est si fatigant de vivre sous le ciel gris des conventions sociales! C'est si impatientant à la longue

de répéter ou d'entendre répéter les mêmes phrases sur les mêmes sujets ! C'est si triste de n'être plus remué par rien, d'ignorer les fraîches émotions et la jeunesse de l'âme !

Décidé à ne rien surfaire, j'ai écarté les gros vices et les gros scandales : j'ai laissé les tripots des gens mal élevés, aussi bien que les frivolités extrêmes du monde élégant; j'ai pris le Paris le plus digne d'estime, le Paris intelligent, le Paris qui pense et qui travaille. A ce Paris-là, dont plus que personne j'apprécie le grand rôle et la vaste influence, j'ose dire que sa liberté morale n'est pas entière, qu'une servitude de dissipation, d'imitation et de fatigue pèse sur lui, que ses horizons sont courts et bas, que son brouillard ne se lève guère, qu'il lui manque de voir quelquefois se déchirer le nuage et briller le soleil, qu'il serait un Paris bien plus puissant s'il était un peu moins Paris.

Qu'est-ce qui me donne tant d'audace? Une expérience personnelle. J'ai vécu à Paris; j'ai eu le privilége de connaître quelques-uns de ses hommes éminents, et j'ai compris, en partie du moins, ce que valent les ressources immenses dont il dispose. Mais j'ai compris en même temps qu'à Paris il est aisé de se dessécher et de se stériliser, qu'il est aisé d'y subir bien des jougs et qu'on n'y trouve pas toujours le temps de devenir un homme libre.

Combien j'ai béni Dieu, lorsque les circonstances m'ont amené à vivre de la vie des champs, loin des coteries, près des vrais et simples devoirs ! On peut être indépendant partout; mais il m'a semblé que, pour les faibles tels que moi, cela était plus facile au village. La

brise qui a passé sur les sapins ou sur la prairie fraîchement coupée est saine à respirer. Cela fait du bien, cela fortifie. — Je parle toujours des faibles.

Il est des choses que je ne saurais ni penser ni écrire, si je ne suis installé au grand air, sous ma tonnelle, devant la petite table rustique. Le soleil m'y poursuit, les vents m'y font une rude guerre. N'importe, je tiens bon; mes feuillets de papier sur lesquels je pose des vases de fleurs ne s'envolent que rarement, même quand l'ouragan se précipite de la montagne et renverse les arbres de notre cour.

Mais la tempête n'est qu'un accident. D'ordinaire, en été (c'est, quoi qu'on dise, la saison du bon travail), l'atmosphère a un calme, une sérénité, une transparence merveilleuse. Alors, les bruits qui m'arrivent sont tous amis : c'est le cri du paysan qui excite son attelage; c'est la *ioulée* du moissonneur; c'est le bourdonnement de la guêpe que ma présence inquiète et qui peu à peu, me voyant inoffensif, s'habitue à cet homme si étrangement occupé qui est venu s'asseoir presque à l'entrée de sa demeure; c'est une tourterelle dont le roucoulement perpétuel m'inspire des pensées de paix.

Tout cela dérange, et tout cela aide. Je n'excepte que les cousins, dont la trompette annonce une guerre à mort et qu'il faut écarter de la main au moment même où la plume va tracer la plus belle phrase. Mais qu'est-ce que cela? Il n'y a pas de roses sans épines. En définitive, il n'est pas mauvais d'être interrompu quelquefois et de remettre une belle phrase sur le métier. En attendant, le ciel est splendide, l'odeur des foins m'arrive de tous côtés, et les larves de certains papillons

qui perforent la tonnelle au-dessus de ma tête, font tomber régulièrement sur mon papier une fine sciure de bois, le sable le plus délicieux qu'on puisse répandre sur la page encore humide.

Et il y a des gens qui travaillent dans une chambre bien noire, bien morte ! Et cette vie répandue partout, offerte à tous, il y a des gens qui ne daignent pas en jouir ! C'est bien simple cependant, et il ne s'agit ici ni du luxe ni des raffinements réservés au petit nombre. Quel est l'écrivain de Paris (ces pauvres écrivains m'inspirent une compassion particulière) qui ne puisse se procurer de temps en temps quelques semaines de grand air, de soleil, de travail inconfortable, au milieu des inconvénients et des joies de la vraie nature? La nature est belle partout et partout elle affranchit. Partout on parviendra, si l'on y tient, à écrire au soleil, au vent, à la pluie, en proie aux guêpes et aux moucherons. Partout on s'en trouvera bien, j'ose l'affirmer. A part la mauvaise humeur que vous inspire le jardinier lorsqu'il vient trop longtemps arranger ou arroser ses vases autour de vous, l'âme se repose là et se dilate ; on y vit autrement, on y pense autrement qu'ailleurs. Les accidents de la vie s'y produisent et nous empêchent de dégénérer en machines philosophiques ou littéraires. Je me rappelle qu'un jour, allant consulter des livres que, faute de mieux, j'avais fourrés dans une armoire du grenier, je découvris de belles pommes rangées en bataille auprès d'eux : l'armoire, dont la cuisinière m'avait ainsi disputé la possession exclusive, était tout imprégnée de cette excellente odeur. Mes volumes en avaient pris leur part ; et pendant plusieurs jours je n'en ouvrais pas un sans que le parfum fît errer ma

pensée sous les arbres du verger, bien loin des bibliothèques et des cabinets d'étude.

Qu'est-ce qui fait, au grand siècle, le charme particulier de deux écrivains, La Fontaine et Mme de Sévigné? — Eux seuls se sont abreuvés aux sources fraîches et ont aimé la nature. Notre temps a marché, j'en conviens, dans cette voie nouvelle. Mais aujourd'hui les descriptions champêtres sont devenues comme le reste un thème tout fait, qu'on peut répéter à merveille sans quitter Paris. Les plus consciencieux vont se délasser aux eaux ou aux bains de mer, prenant pour la campagne les parcs, les villas, les allées et les bancs bien arrangés de Baden ou de Biarritz.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de vivre quelquefois, en campagnard, de la vie des champs. Il s'agit de la comprendre dans sa grandeur, dans sa poésie, dans ses devoirs. Il s'agit d'entrevoir tout au moins la beauté de l'œuvre qui nous attend au village. Il s'agit de sortir parfois de l'artificiel et du factice. Il s'agit de se ressaisir soi-même et d'aspirer ces saines bouffées d'indépendance dont notre âme a besoin. M. Quinet décrivait naguère avec son éloquence habituelle la liberté que donne l'isolement. « Le bruit des opinions m'arrive de si loin, disait-il, que j'espère ne pas me passionner pour elles. La solitude m'aidera à l'impartialité. »

Il me semble que j'ai éprouvé cela. La vie des champs élève, pacifie et affranchit la pensée. Le prosaïque Franklin avait sur ce point la même opinion que Virgile, et les conseils qu'il donne à son petit-fils rappellent le *fortunatos nimium* du poëte latin.

Heureux qui prend au sérieux la mission immense et trop négligée qu'il faudrait entreprendre dans les villages! Heureux qui goûte le charme de la vie en plein soleil! Heureux qui sait y retremper son originalité et sa vigueur! Heureux qui assiste en spectateur ému à la grande bataille des lilas!

J'embouche sur la montagne
La trompette aux longs éclats.
Sachez que le printemps gagne
La bataille des lilas.

Grande bataille que celle-là, bataille disputée, qui a ses alternatives, mais que le printemps gagne toujours. Il y a une autre bataille à livrer en nous, contre nos esclavages, contre nos alanguissements, contre nos froideurs, une autre bataille du printemps et de l'hiver.

DEUXIÈME PARTIE

LES CAUSES DE LIBERTÉ

CHAPITRE PREMIER

DIEU

Il y a des causes profondes de liberté, comme il y a des causes profondes de servitude. Je vais en indiquer quelques-unes; il sera d'ailleurs d'autant moins nécessaire de les énumérer toutes et de les exposer systématiquement, que nous n'avons pu traiter la première partie sans entamer un peu la seconde. En disant ce qui nous rend esclaves, nous avons presque dit ce qui doit nous rendre libres.

Autre observation préalable : si certaines doctrines dont nous avons déjà parlé reparaissent encore ici, ce n'est plus à titre de doctrines. C'est la façon d'y croire et de les appliquer à la vie qui nous occupe maintenant. Il existe, en effet, plus d'une façon de croire en Dieu, par exemple, et tel homme dont l'esprit admet

le Dieu unique, le Créateur, le Père céleste, ne retire de cette vérité nul atome d'indépendance personnelle. Deux professions de foi, exactement semblables en théorie, produiront deux vies parfaitement opposées. Et n'allez pas supposer que l'une d'elles soit hypocrite et mensongère ; il suffit qu'elle demeure à la superficie. Nous avons des croyances à fleur de peau qui ne renouvellent pas un seul de nos sentiments, qui ne changent en rien notre attitude morale, qui ne nous relèvent et nous affranchissent en aucune façon. Nous ne nous arrêterons point à celles-là.

Le lecteur me pardonnera ces répétitions plus apparentes que réelles et dont au reste je ne prétends pas abuser. Un seul dogme, à vrai dire, reparaîtra devant nous ; mais comment ne pas y revenir? Que signifieraient les causes de liberté si elles ne commençaient par Dieu?

Dieu est la base de la liberté. Lorsque Voltaire, bénissant le petit-fils de Franklin, prononçait ces deux mots : *God and liberty*, il proclamait une vérité que son prodigieux esprit avait entrevue, mais dont son cœur n'avait pas mesuré toute la portée. Croire en Dieu, c'est un affranchissement ; la vie en est transfigurée. — Je crois en Dieu ; donc je suis obligé, donc ma vie a une règle, donc je suis gardé au dedans contre les asservissements du dehors, donc je suis libre. Je crois en Dieu ; donc je sais qu'il existe une justice, un droit, une liberté. Je crois en Dieu ; donc je suis aimé, et les tyrannies, quelles qu'elles soient, ne m'intimident plus.

Le premier effet de la foi en Dieu, c'est de mettre en nous la prière, la prière filiale, qui raconte tous les

besoins, qui demande toutes les délivrances, la prière qui n'est ni une gymnastique morale, ni un rite, une récitation ou une sèche pratique, la prière du cœur, la prière continuelle. Qui croit en Dieu, vit avec Dieu, marchant sous son regard, s'attendant à lui quoi qu'il arrive, à l'heure des joies, et à celle des tristesses, et à celle des chutes, et à celle des amertumes, et à celle des découragements.

La vraie prière est une libératrice ; la plupart des grands hommes libres d'ici-bas ont été des hommes de prière. Songez à ces géants, auprès desquels nous sommes si petits, à ces témoins, à ces martyrs qui, en prison, aux galères, sur les bûchers, dans l'exil, dans la pauvreté, dans les séparations poignantes, dans les déchirements inexprimables du cœur, n'ont cessé de demeurer fermes. Sans remonter jusque-là, n'avez-vous jamais remarqué sur votre chemin des âmes fortes, sereines, pacifiées, qui sont en même temps des âmes très-vivantes, où brûlent d'énergiques passions, où palpitent des sympathies ardentes, et ne vous êtes-vous pas demandé si un tel spectacle d'indépendance est naturel sur notre terre corrompue?

Ah! la force morale, cet autre nom de la liberté, est chose assez rare ici-bas pour qu'on s'arrête à la contempler. Hawthorne nous en a donné le mot dans un livre d'enfants bien digne d'être lu par les hommes faits [1]. — Comment Hercule a-t-il vaincu Antée? Comment nous-mêmes vaincrons-nous l'Antée qui nous assaille à chaque pas? En le séparant de la terre qui lui rend sa vigueur. Quand nous avons pris notre ennemi

1. *Le Livre des Merveilles.*

entre nos bras et quand nous l'avons porté en haut, notre triomphe est certain. La prière porte en haut et présente à Dieu tous les tyrans qui nous asservissent, l'inquiétude, la crainte du monde, les doutes, les tentations, et par-dessus tout le péché.

Essayons d'étudier de plus près encore l'affranchissement par la foi en Dieu. Qui dit foi dit confiance. Trop souvent elle manque : maint chrétien se montre moins joyeux et paraît se sentir moins en sûreté que ceux qui n'ont pas de père au ciel. Les plus faibles accidents de la vie suffisent à le troubler ; il a des terreurs d'esclave.

Pourquoi cela? Nous l'étonnerions bien, si nous lui disions, ce qui est vrai pourtant, qu'il ne croit pas en Dieu. Lorsque la foi est réelle, elle ne nous laisse pas traîner ainsi dans les bas-fonds, elle nous fait monter sur les hauteurs, vers les « montagnes d'où nous viendra le secours. » — Voici un chagrin ; je le sens, et très-vivement, mon Père céleste me l'a envoyé pour que je le sente; mais c'est mon père qui me l'a envoyé. Voici une inquiétude ; je n'y suis point indifférent ; mais mon père est là, il m'aime, il me garde, il sait mieux que moi ce qui m'est bon.

Le jour où la confiance en Dieu se grave en nous, nous mettons le pied sur le rivage de la paix ; désormais nous respirerons à l'aise, nous serons forts et nous serons libres. Désormais ne se posera plus pour nous la question angoissante et terrible :

> O demain, c'est la grande chose!
> De quoi demain sera-t-il fait?

Demain appartient à Dieu comme aujourd'hui ; demain comme aujourd'hui il n'arrivera rien sans sa permission. La sentez-vous inonder votre âme, cette sécurité délicieuse sans laquelle il n'existe pas de bonheur? Travailler avec sécurité, aimer avec sécurité, vivre avec sécurité, quelle grâce ! Se confier, espérer, aller en avant au nom du Dieu fort, quelle source de liberté !

Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,
En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre
Et sauter dans le ciel déployé devant lui?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle?
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile;
Il sait qu'il est aiglon; — le vent passe, il le suit.

Il sait qu'il est aiglon. Sondez cette parole. Savez-vous que vous êtes enfant de Dieu? On ne s'élance pas à moins. Quand on le sait, on étend ses ailes; la conscience de l'amour divin, la certitude du secours divin nous donnent la force de planer par-dessus les petites craintes, les petits intérêts et les petites ambitions de la terre.

Mais la confiance a une compagne, une sœur, dont l'esprit austère nous effraye un peu, la soumission. Ce qu'il y a de plus de difficile, c'est de croire en Dieu jusqu'à dire : « Ta volonté, et non pas la mienne. » Un des hommes libres du XVIe siècle, dont j'admire l'énergie et dont je goûte rarement les vers, Théodore de Bèze, s'écriait un jour :

O Dieu ! si tu veux,
Je sais que tu peux

Me tirer d'ici.
Mais si pour cette heure
Veux que je demeure,
Je le veux aussi.

Nous ne devenons véritablement libres qu'à la condition de la prononcer aussi, cette parole difficile, douloureuse, qui est une parole d'affranchissement parce qu'elle est une parole de renoncement : « Je le veux aussi. » Il ne s'agit de rien moins que de prendre son cœur à deux mains, de comprimer ses battements, de se jeter décidément, absolument, dans les bras d'un père et d'un maître. — Il sait ; moi j'ignore. Un jour, là-haut, je lui rendrai grâce pour ce qu'il m'a refusé autant que pour ce qu'il m'a accordé, pour ce qui m'a fait souffrir autant que pour ce qui m'a rempli d'allégresse. Ce que tu veux, Seigneur, ce que tu veux! « Mon cœur ne s'est point élevé, chantait le psalmiste... N'ai-je point soumis et fait taire mon cœur, comme celui qui est sevré fait envers sa mère? Mon cœur est en moi comme celui qui est sevré. »

Notre indépendance est à ce prix ; il nous faut ce vent-là dans nos voiles pour entrer au havre de grâce. Autrement, que de tempêtes! Voici des prières qui semblent ne pas être exaucées, bien qu'elles le soient dans le sens le plus élevé et le plus réel. Voici des ruines, des séparations, des douleurs aiguës dont nous ne comprenons pas l'utilité. Voici des œuvres excellentes en péril. Voici des iniquités triomphantes. Voici que nous-mêmes, à l'heure où nous pouvions être utiles, nous sommes arrêtés brusquement par la maladie ou par la mort. Que de *pourquoi* se dressent alors devant nous! Quelles tentations d'incrédulité ou de murmure!

Que nous deviendrons faibles, si nous ne courbons la tête en balbutiant la grande parole : Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux !

Plus d'une fois j'ai vu de mes yeux ce spectacle, le plus beau qu'on puisse contempler sur la terre, une âme bien tendre, bien aimante, j'oserai dire bien inconsolable, et qui a trouvé la paix dans son abandon aux mains de Dieu. « Comment veux-tu que je n'aime pas Dieu ? » écrivait Mme de la Ferronnays après le naufrage de son bonheur. Nos simples paysannes pieuses en disent autant. Il en est qui, ayant chéri, soigné leur enfant avec des délicatesses d'affection, une grâce, une passion et, n'en déplaise au préjugé, une poésie que la vie des champs n'éteint certes pas, ont baisé la main qui les frappait. Elles ont gardé l'affliction qui sanctifie et rejeté celle qui asservit. Au travers de leurs larmes elles ont vu le ciel, et les belles demeures de là-haut, et la volonté de Celui qui aime mieux leur enfant qu'elles ne l'ont aimé. Elles ont vu cela, et elles ont relevé la tête, prêtes à poursuivre vaillamment le combat de la vie, le cœur plus ferme, plus décidées à remplir tous les devoirs, l'âme plus ouverte aux tendresses et même aux joies[1].

C'est que la soumission ne va pas sans la reconnaissance, de même que la confiance ne va pas sans la soumission. Confiance, soumission, reconnaissance, tout cela tient dans la foi en Dieu. Les cœurs brisés et soumis dont je viens de parler étaient des cœurs recon-

1. On comprend pourquoi, parmi les douleurs, je nomme celle des mères.

naissants. Il fait bon se souvenir des bienfaits de notre Père céleste. Chacun d'eux est une consolation et une promesse; ajoutons que chacun d'eux est une lumière qui éclaire les problèmes angoissants de nos destinées. Je ne sais pourquoi Dieu me frappe; mais je me rappelle qu'il m'a délivré. Je ne sais pourquoi il me refuse aujourd'hui; mais je me rappelle qu'il m'a exaucé cent et cent fois. En vérité, la foi sans reconnaissance est bien hésitante, la prière sans reconnaissance est bien molle, la confiance sans reconnaissance est bien imparfaite. Quant à la soumission sans reconnaissance, elle est impossible.

Que c'est grand, croire en Dieu! Que c'est beau, l'affranchissement par la simple et vraie foi! La jeunesse se retire, les forces s'en vont; cependant quelque chose naît en nous, quelque chose de jeune et de fort. Ce quelque chose, c'est la liberté.

CHAPITRE II

LE DEVOIR

Nous venons de définir l'homme libre : un esclave de Dieu. Nous aurions pu dire aussi : un esclave de la justice, de la vérité, du devoir. Tels sont les nobles esclavages qui sont la condition même de la liberté. Sans eux nous ne saurions prononcer le mot décisif et libérateur : « Je ne puis autrement. »

Ce mot est le cri de notre guerre d'indépendance. La vérité au-dessus de tout, la justice au-dessus de tout, le devoir au-dessus de tout ; c'est-à-dire Dieu au-dessus de tout. En dehors de cela, nous sommes désarmés ; et qui nous défendra contre la soif du succès, contre les mauvaises ambitions, contre les mauvais calculs, contre ce qui asservit et contre ce qui abaisse, si nous ne sommes les serviteurs du devoir ?

« Obéir à Dieu, c'est la liberté[1], » écrivait Sénèque, qui semble avoir puisé sans le savoir aux sources évangéliques. Après avoir vu la liberté qui sait croire, voyons celle qui sait d'obéir. Notre second chapitre, au fond, n'est que la continuation du premier. Vous

1. *Deo parere libertas.*

diriez une médaille dont une des faces porterait *Dieu* et l'autre *devoir*.

Je ne m'arrêterai pas à démontrer l'évidence. Qu'opposerez-vous au nombre, sinon la conscience? Que mettrez-vous vis-à-vis de la force, sinon la justice? Avoir un maître, cela empêche d'avoir des maîtres. Obéir au devoir, cela empêche d'obéir au premier venu.

Après le devoir, j'ai besoin de nommer le droit. Je dirai ainsi deux fois la même chose; mais il importe de la dire deux fois. Chez l'homme qui croit en Dieu et qui reconnaît la souveraineté du devoir, la notion du droit apparaît d'elle-même. Le droit, ce n'est pas seulement notre droit; c'est celui des autres, celui de nos adversaires. L'homme qui a le sentiment du droit sait être vaincu, grande et rare science; il sait être en minorité; il sait respecter la liberté quand elle tourne contre lui et le droit quand il sert à condamner la bonne cause.

Telle est la puissance de ce sentiment qui s'appelle respect du droit et obéissance au devoir, que partout où il se produit il enfante une certaine mesure de liberté. Et ici je n'ai garde de m'enfermer dans l'enceinte du christianisme : je vois et je salue au dehors de grandes consciences. Je sais bien ce qui leur manque, à commencer par la base même de l'affranchissement moral, le sentiment du péché; mais je sais aussi ce qu'elles ont et ce que n'a pas notre dévotion aisée, la virilité dans l'effort.

Le stoïcisme a toujours possédé un mérite auquel il faut rendre hommage: il a placé très-haut la notion du

devoir. Sous ce rapport, nous avons peut-être à apprendre de lui. Les indépendances orgueilleuses et dures qu'il a créées ne sont point à mépriser; elles valent mieux en tous cas que les défaillances vis-à-vis du péril, que les platitudes vis-à-vis du succès, que les habiletés suspectes et les compromis. Il y a là une fierté d'âme et un dédain de la souffrance qui ont leur prix. Ne pas rabaisser les exigences du devoir aux proportions de la réalité vulgaire, maintenir, par un côté du moins, le culte de l'idéal, c'est quelque chose.

« Le devoir nous porte, » me disait un chrétien vénérable, dont la longue vie a été l'expérience de cette parole. Il fait bon être porté ainsi. Nous ne touchons plus terre, nous ne nous heurtons plus aux pierres du chemin. Soulevés par le devoir, par celui de chaque jour, faibles, mais appuyés sur une forte main, nous allons vers la lumière, vers le bonheur, vers la liberté. Nos chaînes sont tombées : que notre position soit haute ou basse, elle est toujours belle alors, car le devoir est égal à lui-même. Entre ce ministre italien qui s'écriait après Novare : « Je suis au devoir, non au pouvoir » et telle pauvre servante qui fait sa tâche dans un sentiment élevé de conscience, je n'aperçois aucune différence de niveau.

Constatons-le d'ailleurs, si le devoir est la liberté, la liberté à son tour est un devoir. Quiconque ne la considère pas de la sorte ne l'a pas connue. — C'est mon devoir d'être libre vis-à-vis de l'opinion; c'est mon devoir d'être libre vis-à-vis du mal; c'est mon devoir d'être libre vis-à-vis de la force; c'est mon devoir d'être libre vis-à-vis de l'injustice et de défendre les opprimés.

J'ai fait cette remarque, parce que toute une école, bien plus accréditée qu'on ne le croit, nous offre une liberté séparée du devoir. La vieille inscription de Thélème : « Fais ce que veux, » a gagné bien du terrain depuis Rabelais. N'est-il pas un des types préférés de notre littérature, le roué homme d'honneur, le débauché plein d'énergie et de grandeur d'âme? On nous peint des hommes qui ont foulé le devoir aux pieds, et ce sont ceux-là qu'on nous présente comme des modèles d'indépendance courageuse; ce sont ceux-là qu'animent de grandes passions. On dirait que toutes les vaillances du cœur et toutes les séductions de l'esprit, je dirais presque toutes les vertus, n'attendent pour se montrer chez nous que le moment où nous avons enjambé les barrières de la morale.

Rien n'est plus faux, bien entendu : en nous affranchissant du devoir, nous nous privons de notre force, nous perdons la fraîcheur, l'élan; nous devenons des esclaves, et des esclaves usés, flétris, ennuyés, ennuyeux. Mais si fausse que soit la thèse, elle ne laisse pas d'être populaire. « Mauvaise tête et bon cœur » demeure une formule reçue. Or par « mauvaise tête » on entend l'homme qui a secoué le joug de la morale vulgaire. Voilà l'homme fort! Si vous cherchez des gens qui puissent faire acte de virilité, adressez-vous à ceux qui n'ont ni foi ni loi! Ils ne se gênent, ni vis-à-vis de Dieu, ni vis-à-vis des autres, ni vis-à-vis d'eux-mêmes; donc ils sont libres!

Encore un coup, cela ne vaut pas la peine d'être réfuté. Notre monde, grâce à Dieu, n'est pas livré à cet épouvantable conflit des principes, le mal enfantant

le bien, l'infamie nécessaire à la vertu, la dégradation dégageant ce qu'il y a de noble en nous, les délicatesses de l'âme naissant de ses corruptions et son indépendance sortant de sa servitude. La Rome des Césars cherchait les grands caractères chez ses stoïques et non point chez ses débauchés. De tout temps les hommes libres ont été des hommes de devoir, je pourrais dire des hommes d'obéissance. Nos obéissances font nos résistances : nous ne résistons au mal qu'en tant que nous sommes esclaves du bien.

Il faudrait peut-être montrer ici combien est réel ce bel esclavage des hommes libres. L'autorité pour eux est partout : autorité de Dieu, autorité des parents, autorité du devoir. — Ces gênes-là constituent notre indépendance. Mais il importe de les accepter complétement; dès que nous nous mettons à choisir parmi nos devoirs, nous sommes perdus. Je me rappelle un sermon prêché sur ce texte : « Mieux vaut obéissance que sacrifice. » M. le pasteur Descombaz nous mettait en garde contre un calcul que nous sommes disposés à faire; nous remplacerions volontiers les obligations courantes qui nous sont à charge par certains sacrifices éclatants et exceptionnels. Ni l'Évangile ni la conscience n'admettent de telles compensations; lorsque nous nous jetons dans les dévouements à grand spectacle pour nous dispenser des petits renoncements, nous échappons tout simplement à la discipline du devoir, nous n'obéissons plus, nous faisons notre volonté. En d'autres termes, nous dépouillons la forte armure qui faisait notre sûreté. Ce qui nous protége contre l'ennemi, ce ne sont pas les devoirs, mais le devoir. Quiconque choisit parmi ses

devoirs, a cessé d'appartenir au devoir : les devoirs, ainsi triés parce qu'ils nous conviennent ou parce qu'ils nous mettent en relief, sont moins nos maîtres que nos esclaves. Avec eux, notre égoïsme vit à l'aise. Vienne une tentation vraiment redoutable, il nous persuadera sans peine que certains rigorismes sont absurdes et qu'un grand succès vaut bien une petite concession.

Ne craignons pas d'exagérer le devoir; cet excès héroïque donne seul l'indépendance. Le serviteur du devoir quand même jouit seul de ce privilége de n'avoir pas à délibérer en présence d'un acte honteux : la conscience a parlé, la cause est entendue. — Voilà la voie royale, la voie droite, où il n'y a moyen ni de s'égarer ni d'hésiter.

Il convient pourtant de faire attention à une chose : nous sommes grands fabricateurs de liens, et tous les moyens nous sont bons pour attaquer la liberté. Auprès de ceux qui la ruinent en la séparant du devoir, se tiennent ceux qui la compromettent en inventant les faux devoirs; je ne suis pas sûr que ce ne soient pas quelquefois les mêmes.

Les faux devoirs! nos vies en seront bientôt encombrées, si nous n'y prenons garde. Elles seront à la fois encombrées et asservies; nous ne respirerons plus, nous ne serons plus bons à rien, et comme on ne peut suffire à tout, nous ne tarderons pas à négliger les obligations réelles afin de tenir pied aux obligations factices.

Celles-ci n'ont point de terme : Vous devriez faire ceci! Vous devriez aller là! Voici ce qu'on attend de vous! Si vous y manquez, vous étonnerez, vous scan-

daliserez! — Et les faux devoirs amènent les faux remords ; et, écrasé sous le poids des directions, des anathèmes, vous avancez d'un pas chancelant. Ce n'est plus l'allure élastique des volontaires de la vérité, c'est le pas lourd des malheureux qui marchent sous le fouet.

Triste servitude que celle-là ; d'autant plus triste, que la conscience est de la partie, que ce qui devrait nous affermir nous débilite, que ce qui devrait nous soutenir nous accable, que ce qui devrait nous affranchir nous asservit. Notre existence, qui pouvait être si belle, devient misérable et haletante. Nous ne trouvons plus de saveur au bien ; nous nous posons des questions affreuses au sujet de la vérité. Heureux si les doutes au sujet de la justice ne se glissent pas chez nous à la suite des tyrannies honnêtes, et si la lassitude écœurante des faux devoirs ne finit pas par nous dégoûter du devoir lui-même !

CHAPITRE III

LA CONVICTION

Nous ne pouvions parler de Dieu sans penser aussitôt au devoir ; nous n'avons pu parler du devoir sans penser à la conviction. L'un suppose l'autre, et dès que nous commençons à ne plus croire ce que nous croyons, nous ne sommes pas loin de nous soustraire à l'obligation morale.

J'ai dit « croire ce que nous croyons. » Je n'ai point en effet à examiner ici le contenu de notre conviction ; je demande simplement si la conviction existe, si pour nous le oui exclut le non. — Il ne faut pas s'imaginer que cela aille de soi. Rien n'est mieux porté, en France surtout, que le doute élégant et la haine de l'absolu. Nous aimons à accompagner nos affirmations d'un sourire qui montre qu'en esprits supérieurs nous réservons toujours notre jugement.

Cette réserve est de bon goût. Elle prouve que, sur certaines questions du moins, nous n'avons pas eu la sottise de pousser trop loin nos études et de tourmenter outre mesure notre âme. Les gens sensés prennent-ils au sérieux de telles vétilles? N'est-il pas plus commode, et plus convenable aussi, de se moquer un peu,

de croire un peu, de nier un peu, et de laisser faire les hommes du métier? Tout cela d'ailleurs mérite-t-il la peine qu'on prend de se faire une opinion en personne? Ne vaut-il pas mieux adopter, accepter du moins, l'opinion courante, l'opinion moyenne, qui n'engage à rien et qui donne les profits de la croyance sans en imposer les embarras?

Je ne pense pas qu'il y ait parmi nous un homme sur dix qui ne tienne ce langage ou qui n'agisse comme s'il le tenait. Les pays, les époques qui ont cherché sérieusement, qui ont lutté violemment, qui ont connu les angoisses de la poursuite du vrai, nous causent presque autant de terreur que de surprise. Il nous semble qu'il faut être fou pour s'échauffer ainsi, et nous nous savons gré d'être raisonnables.

Parmi les obstacles que rencontre la liberté, je n'en connais guère de comparable à celui-ci. L'erreur est un mal, mais elle suppose une conviction, c'est-à-dire un besoin du vrai; la croyance erronée est bien plus un hommage à la vérité que l'hypocrisie n'est un hommage à la vertu. Quant au doute adopté comme tel, quant au doute où l'on se plaît, où l'on s'installe, il ruine par la base tous les appuis de l'indépendance, car il ébranle tous ceux de la vie morale. Il y a, je ne l'ignore pas, des indépendances de hasard ou de tempérament qui semblent se passer d'appuis, se tenant en l'air, pour ainsi dire; seulement n'y regardez pas de trop près et ne les suivez pas trop longtemps des yeux : vous les verriez choir graduellement; tout en conservant peut-être des illusions et certaines fiertés de langage, elles finissent par s'incliner en fait devant un maître, vice, convoitise, ambition, que sais-je?

Pour vivre fermement il faut croire fortement. Qui ne croit pas à la vérité, ne saurait croire au devoir, cette vérité de la conscience. L'homme est un : il ne lui est pas donné d'accepter sur un point le scepticisme systématique, et d'admettre sur un autre point l'empire absolu du vrai. Qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, dès qu'il a dédaigné le vrai quelque part, il devient incapable de le respecter et de l'aimer ailleurs comme il veut être respecté et aimé.

Mais certains problèmes sont difficiles à résoudre ! — N'affirmez pas la solution avant de l'avoir trouvée ; le doute qui cherche est un doute plein de foi et qui sait le prix de la vérité.

Mais nous ne saurions posséder la vérité absolue ! — Croyez absolument à la vérité relative, à celle que vous possédez.

Mais je n'ai pas le droit de penser que je possède la vérité mieux que tel autre qui me vaut bien ! — Croyez ce que vous croyez. Que votre oui soit oui. Il n'y a pas à subtiliser là-dessus ; une conviction, lorsqu'elle est réelle, ne demande à personne la permission d'exister. La conviction ne parvient pas à se mettre en doute elle-même ; elle n'y parvient pas et n'y songe pas ; il lui serait impossible d'y songer.

Je ne saurais dire à quel point me paraît grave la maladie que je viens de décrire. Ce scepticisme élégant, mélange bizarre de légèreté et de parti pris, très-dogmatique à ses heures, très-étourdi le reste du temps, très-servile toujours et aussi prompt à subir le joug des idées régnantes qu'à repousser celui de la vérité, nous rend impropres au métier viril des hommes

libres. Que voulez-vous que soit dans notre vie une vérité qui n'exclut pas son contraire? Comment nous y prendrons-nous pour affirmer quelque chose, s'il nous est possible de penser sur un seul point que la vérité n'oblige pas? Le vrai n'oblige pas; donc il est matière à transactions et à compromis; donc il convient de renoncer en matière religieuse aux fortes convictions personnelles, et le bon sens veut qu'on s'en remette

A ceux à qui le ciel en a commis le soin.

Nous voici bons à enrégimenter et à administrer. Qu'on nous fasse marcher au pas, qu'on nous mette un uniforme. Faute de nous gouverner nous-mêmes, nous trouverons fort simple d'être gouvernés; faute de choisir nous-mêmes nos croyances, nous ne serons pas fâchés qu'on choisisse pour nous; faute de demeurer maîtres de notre âme, nous ne serons pas surpris de perdre la direction de notre vie. Notre indépendance tout entière s'écoulera par la fissure des convictions incomplètes.

Les convictions complètes, au contraire (et j'entends par là, on le sait, non les convictions fondées, mais celles qui ne se renient point elles-mêmes), ont une puissance admirable d'affranchissement. Notre pensée devient indépendante, par cela seul qu'elle ne cherche que la vérité. La trouve-t-elle toujours? C'est une autre question. En tous cas, elle ne poursuit qu'elle et regarde de bien haut ce qui n'est pas elle. Qu'on ne prétende pas assujettir notre pensée à des traditions ou à des conventions; elle est rebelle, intraitable, irrémédiablement individuelle. Vous voyez d'ici les libertés qui arrivent à la file, s'amenant l'une l'autre. Nous voilà sortis de tu-

telle ; nous ne recevons plus le mot d'ordre ; notre âme est à nous, notre existence est à nous ; elle a un sens et un but ; on ne peut plus nous appliquer l'hémistiche de Mathurin Régnier :

Nous vivons à tâtons.

Pauvre vie que celle-là, où l'on fait provision de vérités et de principes chaque jour, sauf à s'approvisionner ailleurs le lendemain ! La conviction nous préserve d'un tel malheur et d'une telle déchéance. Loin de vivre à tâtons, cherchant les deux mains tendues quels obstacles peuvent nous menacer dans notre nuit profonde, nous nous avançons sur un chemin lumineux, dont les difficultés, qui sont grandes, se montrent toutes à nos regards : nous voyons les obstacles, et nous voyons aussi les secours ; nos principes, non pas des principes d'occasion, mais ceux qui font la vie même de notre âme, ceux dont nous sommes sûrs et fiers, ceux auxquels nous avons fait des sacrifices, ceux au nom desquels nous avons brûlé nos vaisseaux, ceux qui nous rendent libres, ont en eux, nous le sentons, de quoi nous rendre victorieux.

Il est un point que j'ai déjà touché et auquel je veux revenir, afin de ne rien laisser de louche dans cette portion essentielle de notre étude. Nous ne parlons pas ici d'orthodoxie, mais de convictions. L'espèce des croyants sans conviction n'est malheureusement pas perdue, et l'espèce des incrédules altérés de vérité existe heureusement encore. Plût à Dieu qu'il y eût beaucoup d'incrédules de cette race ! Plût à Dieu que beaucoup de libres penseurs fussent effectivement

libres! Un écrivain dont je suis avec un vif intérêt les travaux, M. Janet, a fait sur ce grand mot « libres penseurs » des observations aussi justes qu'originales. On n'est pas libre penseur quand on est un sceptique de seconde main, quand on nie d'après autrui. Nier d'après autrui, ce n'est pas plus fier qu'affirmer d'après autrui. L'acte de suprême indépendance, c'est d'aller soi-même aux grandes questions, de ceindre ses reins, d'accepter en homme les conditions de la croyance et de la vie, de descendre dans sa conscience, d'interroger ses besoins, de les comparer à l'Évangile.

Quel que soit le résultat d'un tel examen (et, selon moi, le résultat ne saurait être douteux), celui qui l'aborde et l'achève sans céder à la tentation d'accepter une croyance traditionnelle ou une incrédulité toute faite, celui qui pense lui-même, qui sonde lui-même, qui croit lui-même, qui rejette lui-même, mérite le titre de libre penseur. J'en connais peu d'aussi beaux. On ne l'acquiert qu'à la sueur de son visage. Les âmes énergiques et sérieuses que tourmente la passion du vrai sont en petit nombre ici-bas; on n'en rencontre pas chaque jour. Quant à moi, lorsque j'en rencontre une, le respect me saisit, un respect accompagné d'espérance. Toute soif brûlante de vérité sera étanchée, tout chercheur sincère trouvera; j'en ai pour garant les promesses du Seigneur.

Mais il faut que les chercheurs soient sincères. Il ne suffit pas qu'ils refusent de jurer sur la parole d'autrui; si la grande droiture leur manque, s'ils n'ont pas cette loyauté supérieure qui écarte d'un geste les subtilités et qui met en fuite les sophismes, s'ils ne sont pas de la race des vaillants qui abordent de front les difficultés

et ne s'arrêtent pas avant d'être parvenus au but, la libre pensée n'est point à leur usage. La liberté de pensée, la liberté d'esprit et de cœur, ne va pas sans l'impartialité absolue. Elle se plaît à rendre justice aux adversaires : y a-t-il du vrai dans les systèmes qu'elle repousse, elle le reconnaît avec candeur; y a-t-il des vertus chez les hommes dont elle se sépare, elle est heureuse de le proclamer.

En d'autres termes, la conviction a pour condition suprême la foi complète à la vérité. Que la vérité soit grande ou petite, qu'elle plaise ou déplaise, il n'importe, elle est la vérité. Ne démontrez pas aux hommes de conviction les inconvénients de la vérité; ne les invitez pas à peser les conséquences fâcheuses des principes; leur règle est de regarder aux principes, non aux conséquences, et voilà pourquoi ils ont la ferme attitude des âmes libres. Que voulez-vous, leur chemin est toujours marqué, leur soleil ne se couche jamais, ils marchent hardiment, sûrement, à la franche lumière de la conscience.

Ceux qui s'arrêtent aux conséquences ne sauraient marcher de ce pas-là. De quel air les apôtres auraient-ils prêché l'Évangile, s'ils avaient considéré que la paix des familles allait être troublée, que des divisions profondes allaient s'introduire, que des flots de sang allaient peut-être couler? Plus les vérités sont importantes, plus elles soulèvent de résistances et provoquent de réactions. Les grands principes sont ceux dont les conséquences épouvantent d'ordinaire les observateurs superficiels.

Au reste, sans aller bien loin et en nous renfermant dans le cercle étroit des principes de la moralité jour-

nalière, en connaissez-vous un seul qui n'ait ses inconvénients pratiques? On nous prouvera très-bien, pour peu que nous n'appartenions pas corps et âme à la vérité, que tel principe appliqué à la rigueur devient funeste, qu'être trop délicat en affaires c'est faire le métier de dupe, qu'il faut agir comme les autres et ne pas se singulariser. Adieu la dignité de la vie privée et l'indépendance de la vie publique!

Volontiers je partagerais les hommes en deux classes : ceux qui regardent aux conséquences, ceux qui regardent aux principes; autant vaut dire les esclaves et les libres. — Regardez-vous aux conséquences, vous refuserez la liberté religieuse lorsque votre foi est dominante : à quoi bon faciliter la propagation de l'erreur? Vous refuserez la liberté d'enseignement; à quoi bon faire ouvrir de mauvaises écoles? Toute une morale se créera bientôt, une morale au rebours. Si moi ministre je ne corromps pas, comment résisterai-je à l'opposition qui a tant de moyens d'agir sur le pays? Si moi député je ne mendie pas et ne distribue pas des faveurs, comment l'emporterai-je aux prochaines élections? Si moi électeur je ne tire pas parti de mon suffrage, comment maintiendrai-je la position de ma famille? Si moi diplomate je ne trompe pas un peu, comment tiendrai-je tête aux mensonges des puissances rivales? Si moi journaliste je ne vante pas les amis et ne maltraite pas les ennemis, comment m'assurerai-je des appuis solides? Si moi homme de parti je ne me fais une conscience de parti, comment servirai-je la bonne cause?

L'esclave du vrai (c'est le nom de l'homme libre) ne fait pas tant de raisonnements. Les principes fussent-ils funestes, il ne leur obéirait pas moins, car il leur ap-

partient, c'est plus fort que lui ; il ne saurait se soustraire à l'empire de la vérité. — Mais les principes ne sont pas funestes ; au contraire, eux seuls nous gardent toujours et ne nous trompent jamais. Ils nous donnent cette vue claire de la route à suivre qui manque aux habiles quand ils ne sont qu'habiles. On l'a bien vu dans la dernière grande question, celle d'Amérique. Les habiles y ont-ils fait assez de bévues, accumulé assez d'erreurs ! Avons-nous payé assez cher notre refus de croire naïvement aux principes !

Le même refus ne coûte pas moins dans la vie privée. Là les principes sont simples et la conscience prend soin de nous les rappeler. Mais dès que nous les rejetons, que nous les atténuons ou que nous les ajournons, sous prétexte que l'obéissance littérale aurait ses périls, nous allons à la dérive. Autant vaudrait briser le gouvernail du navire, parce qu'il gêne la manœuvre et qu'il encombre le pont. Pourquoi résister aux vents ? N'est-il pas plus commode d'ouvrir ses voiles aux brises régnantes et de ne pas contrarier les courants ? Courants et brises se chargeront en effet de nous conduire ; mais je ne pense pas que ce soit au port.

CHAPITRE IV

LA LUTTE INTÉRIEURE

Ce n'est pas sans peine, je ne l'ai point dissimulé, que nous devenons des hommes de conviction et de devoir. L'apprentissage de la liberté ne se fait pas tout seul. Nous sommes de pauvres athlètes, tant que nous n'avons pas passé par la lutte intérieure, tant que nous n'avons pas connu ses victoires, et aussi ses défaites. Le secret des forts n'est pas ailleurs.

Les forts! Nous ne voyons que leurs forces; que serait-ce si nous connaissions leurs faiblesses! Il importe de les connaître. N'allons pas nous figurer qu'il y ait des âmes naturellement indépendantes. La liberté s'achète, comme tout ce qui a du prix; pas un de ceux qui la possèdent ne le niera. Ceux-là ont combattu, ils ont souffert, ils ont failli, ils ont crié à Dieu, ils ont goûté les amertumes et les détresses du péché. Quand nous contemplons le côté radieux des existences affranchies, la netteté des principes, la simplicité des résolutions, la sûreté de la marche, la joie du travail, n'allons pas oublier que ceci est le fruit d'un rude labeur. Avant la liberté il y avait la servitude sous toutes ses formes, servitude du cœur, servitude de la pensée; ces

fiers rebelles ont été de très-humbles sujets ; le mal a régné sur eux ; les habitudes perverses les ont gouvernés ; ils ont tremblé devant les jugements du monde ; les railleries d'un imbécile ont intimidé cent fois leurs convictions naissantes.

Comment se fait-il qu'ils soient vainqueurs? Ils sont allés à la bataille. La bataille nous déplaît et nous aimerions à triompher sans avoir lutté. Par malheur, cela n'est pas possible. Par malheur, ai-je dit! J'aurais dû dire par bonheur, car la bataille ici est une bénédiction. Il est bon de se prendre corps à corps avec ses vices, de sentir sa misère et de regarder en haut. Qui tiendrait lieu dans nos vies de cette chose excellente, l'effort? Qui remplacerait l'apprentissage des humiliations, des rechutes, des progrès lentement et douloureusement obtenus? Où verrions-nous si ce n'est là la réalité effroyable de notre corruption, la nécessité de notre renouvellement?

Une fois entrés réellement dans la lutte intérieure, nous ne parvenons plus à nous faire d'illusion complète. Réciter une formule, accomplir une pratique, réformer une habitude, changer un détail, aucune de ces recettes si vantées ne conserve la moindre valeur à nos yeux. Nous avons compris qu'il s'agit du dedans et que le cœur doit être changé. La tâche du relèvement, qui est notre grande mission ici-bas, nous apparaît alors dans sa sublimité et dans son sérieux.

On m'accusera de répéter ce que chacun sait. — Ce que chacun sait! Mais je ne vois que gens qui, tout en admettant (comment le nier?) qu'il faut nous occuper de notre perfectionnement moral, se dispensent de

mettre la main à l'œuvre. Rien n'est misérable comme nos plans de réforme ; leur modestie le dispute à leur impuissance. Non contents de placer notre idéal très-bas et très-près, nous pensons volontiers que nous y serons conduits sans que nous nous en mêlions, par le simple développement de nos vertus naturelles, par les expériences de la vie, par l'apaisement que l'âge amène, enfin par le progrès qui se fait tout seul. Que d'existences, d'ailleurs honorables et honorées, auxquelles il ne manque rien, rien que le feu sacré, rien que la soif, la passion de la liberté morale! On se résigne à être esclave : on chemine sur les petits sentiers battus des habitudes honnêtes et de l'égoïsme qui ne nuit à personne. L'égoïste sans le savoir est dévoué à ses heures, remplit les devoirs qui ne sont pas trop gênants, évite le double excès de la vertu et du scandale. Surtout il évite d'entrer en guerre avec son tyran, d'attaquer ce moi monstrueux qui occupe toute la place dans son cœur et dans sa vie.

Je ne puis dire l'émotion sympathique et respectueuse qui me gagne quand je découvre quelque part une âme qui ne se contente pas à si bon marché. Noble spectacle que celui-là : l'œuvre de l'affranchissement est commencée; peut-être est-elle peu avancée encore, peut-être y a-t-il ici des orages, des défaillances, des hauts et des bas, des angoisses et des douleurs qui font lever les épaules aux hommes contents d'eux-mêmes. N'importe, il y a lutte, il y aura victoire.

Parlez-moi des gens qui visent haut ! Les grandes ambitions sont le signe des grands cœurs. Que me proposez-vous de me perfectionner ? Je me connais ; il s'agit de me refaire ; j'ai à refaire (non par mes forces seules, bien

entendu) mes sentiments, mes pensées, mes habitudes, mes espérances. J'ai à refaire mon âme et ma vie; l'éducation personnelle n'est pas moins que cela. J'aspire à avoir le cœur en haut, à aimer, à me donner, à me détacher, à briser une à une les chaînes honteuses qui me retiennent, à prendre mon vol vers la région de la liberté. J'ai besoin de soumettre mon cœur; j'ai besoin de me nourrir de pain quotidien; j'ai besoin de me perdre de vue et de marcher sur la terre, sans négliger aucun des devoirs de la terre, sans mépriser aucune de ses joies, mais la tête dans le ciel. Il me faut du ciel dans mes tendresses, dans mes joies, dans mes douleurs, dans mon existence entière, transformée et agrandie.

Avant d'avoir repris cette existence au monde, à la frivolité, à l'égoïsme, aux sentiments mauvais, à l'imagination corrompue, il est nécessaire de livrer bataille et bien des fois à notre paresse ou à notre orgueil. L'entreprise demande autant de loyauté que de courage. Si nous ne sommes pas très-sincères avec nous-mêmes, les prétextes ne nous manqueront pas pour triompher avant l'heure et pour nous croiser ensuite les bras.

Nous avons modifié nos idées ou nos habitudes. C'est quelque chose, c'est beaucoup peut-être; mais la reconstruction est-elle achevée? Il conviendrait souvent de demander si elle est commencée : le progrès intellectuel nous dispense parfois du progrès moral, et les réformes du dehors nous donnent l'illusion du renouvellement intérieur.

Nous savons que l'habit ne fait pas le moine; néanmoins le fait d'avoir mis un habit sérieux, d'avoir ha-

billé notre vie de décorum, court risque de nous rassurer étrangement. Nous voici classés parmi les gens vertueux : les uns nous blâment, les autres nous approuvent, tous nous vénèrent ; que peut-il nous manquer ?

Il nous manque tout, et ceux-là le sentent bien chez lesquels la lutte véritable est entamée, la lutte de vie ou de mort. Ils prétendent à autre chose qu'à l'estime; ils aspirent à la délivrance. La délivrance ! N'avoir plus de souillure en soi, remonter jusqu'à sa vocation première, saisir dans son ensemble la liberté glorieuse des enfants de Dieu, voilà ce qu'ils cherchent ; ne leur offrez pas moins que cela.

Je voudrais peindre telle que je l'ai vue chez quelques hommes la passion d'être délivré du mal. Il ne s'agit pas d'être délivré du châtiment, ni même des douleurs que le mal entraîne à sa suite. Ces vertus de criminels qui ont étudié leur code et qui s'arrangent pour passer entre les articles ne nous mèneront jamais bien loin. Non, le mal est haï, le mal est redouté, le mal en lui-même, indépendamment de ses conséquences. Une soif immense de pureté, de lumière et de liberté se fait sentir.

Alors, alors seulement, commence la lutte intérieure. Elle commence et ne finira pas. Il n'y a pas de terme à l'éducation de nos âmes; la morale, comme tout ce qui est divin, participe de l'infini. Le but recule, recule toujours. Aussi qu'arrive-t-il ? A mesure que l'homme avance, sa délicatesse de conscience s'accroît, ses remords augmentent, le sentiment de sa déchéance se fait plus poignant. Voulez-vous savoir quels sont les

meilleurs ici-bas? Prenez ceux qui sont le plus mécontents d'eux-mêmes, qui s'adressent, sincèrement et non pour la forme, les reproches les plus sanglants, qui sentent leur égoïsme, qui déplorent leur sécheresse, qui s'accusent de manquer des vertus sérieuses et des vertus aimables.

Remarquez qu'ils n'ont pas tort, l'ennemi est encore là; mais c'est un ennemi qu'on traite comme tel, au lieu de l'accueillir comme un ami. Entre l'âme que tourmente le besoin d'arriver au bien et celle qui s'est installée paisiblement dans le mal, entre l'âme qui met haut l'idéal et celle qui le rabaisse à son niveau, il y a la distance du ciel à la terre.

« Qu'est-ce qu'une grande vie? C'est un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr. » Il y aurait beaucoup à dire contre cette parole souvent citée; j'aime mieux dire en quoi elle me plaît. Il est rare que nos songes de jeunesse ne soient pas illuminés de quelque reflet d'idéal : qui n'a rêvé alors un noble avenir, des actes chevaleresques, des générosités, de l'héroïsme? De mon temps du moins nous rêvions cela; j'espère qu'il en est toujours de même. Or, quoique les rêves n'engagent pas à grand'chose, je ne puis m'empêcher de voir dans ces lueurs un pressentiment et comme un avertissement de notre destination magnifique. Voilà où il faut marcher. Les jeunes gens entrevoient la vocation véritable des hommes.

Entre le songe et la réalité se place la lutte. Ai-je réussi à marquer sa gravité et sa grandeur? Elle remplit la vie; je veux dire quelques vies, celles qui laissent une trace bienfaisante ici-bas. Quelles tragédies au fond de certains cœurs vaillants! Quels combats livrés aux

tentations, aux pensées, aux choses qu'on ne s'avoue pas à soi-même et que Dieu seul connaît! C'est chaque jour à recommencer. Il faut que nos âmes soient forgées. Là, dans la fournaise, martelées par les injustices, par les épreuves, par les contradictions du dehors et du dedans, par les assauts continuels du péché, par les résistances continuelles au péché, elles deviennent fortes, elles deviennent libres.

CHAPITRE V

LE RESPECT DE SOI

Il est un trait de la liberté morale sur lequel je tiens à fixer quelques instants notre attention. Les questions d'honneur ne m'ont jamais semblé petites. C'est du superflu, dira-t-on. Je ne sais trop; en tout cas je doute que nous puissions nous en passer. Êtes-vous sûr que la morale se contente du strict nécessaire? Un brin de luxe ne gâte rien ici.

Je doute que la vertu se passe de la dignité; je doute qu'un caractère soit tout à fait indépendant s'il n'est un peu fier. Tenir son cœur en bride, c'est bien; surveiller en outre sa vie, c'est mieux. Le serviteur de la justice ne peut que gagner, et beaucoup, à contracter les habitudes du respect de soi. L'âme alors prend une attitude nouvelle : elle a de saines délicatesses; elle sent que la forme tient au fond et que sous prétexte de ne tenir qu'au fond on peut en venir à le compromettre.

Et puis, il y a dans le respect de soi bien autre chose que des formes. La vertu a besoin de cet élan, de cet excès, si l'on veut, qui la transforme en chevalerie. L'honneur est une parure qui lui sied; cela lui va d'avoir les grandes loyautés et de se revêtir de noblesse.

Je sais bien qu'on a abusé du mot honneur comme de tous les beaux mots de la langue. Il y a un honneur mondain, qui est indépendant de la morale. Bien mieux, il en tient lieu, il en dispense, il est toute la morale à lui seul.

Vous voyez des hommes qui foulent aux pieds les devoirs les plus élémentaires et qui d'ailleurs sont contents d'eux-mêmes : ne sont-ils pas hommes d'honneur? A leurs yeux et aux yeux des autres cela suffit. Écoutez Alfred de Vigny ; personne n'a rédigé en termes plus animés et plus fermes le code de cette vertu d'un nouveau genre :

« L'honneur, c'est la conscience, mais la conscience exaltée. — L'honneur, c'est la pudeur virile. — La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est donc la chose sacrée que cette chose inexprimable. »

Est-ce tout à fait faux? Le vrai moraliste n'a-t-il rien à recueillir là? Je le pense si peu , que je m'arrête devant cette école de l'honneur, me demandant ce que nous avons à apprendre chez elle, quelles exigences de la pudeur virile nous devons lui emprunter. Mais, cela dit, il importe de protester. On nous parle de la conscience exaltée! Avant de l'exalter, il eût convenu de ne pas la museler. Otez-lui son bâillon, et vous l'entendrez crier. Elle dénoncera vos débauches, vos mensonges, vos lâchetés; elle vous mettra en face de vos victimes; elle vous présentera les vies que vous avez perdues, les âmes que vous avez souillées, les familles dont vous avez ruiné le bonheur, les frais avenirs que vous avez flétris pour jamais; elle vous montrera ce qu'il y a de déshonorant dans votre honneur.

L'honneur mondain a inventé, lui aussi, sa conscience artificielle. Préoccupé de ce qui est noble et oublieux de ce qui est bon, enivré de lui-même, enflé d'un orgueil démesuré, il a fait de ses fidèles une race à part, la race supérieure au-dessous de laquelle croupissent les vilains. Encore ici le mot décisif a été dit par l'auteur de *Grandeur et Servitude militaires :* « Le noble et l'ignoble sont les deux noms qui désignent le mieux à nos yeux les deux races d'hommes qui vivent sur la terre. »

Rien n'est plus faux assurément, et nous nous en tenons à la vieille distinction du bien et du mal. Toutefois le bon est appelé à être aussi le noble, et c'est là le point que j'ai voulu mettre en lumière. Qui ne l'a remarqué? les meilleurs parmi nous, ceux qui méritent le plus de respect, oublient et négligent trop souvent ce qu'on pourrait nommer la poésie de la vertu. Nous en connaissons tous qui semblent s'attacher à rendre le bien aussi prosaïque que possible.

Hélas, ils sont de leur temps. Notre siècle n'est pas celui de la chevalerie. Nous sommes très-pratiques, très-positifs, même un peu grossiers; l'idéal ne nous hante guère. En toutes choses nous nous laissons aller, accomplissant peut-être ce que nous prescrit notre conscience, mais nous défiant à l'excès des enthousiasmes.

Il en faut cependant. C'est faute d'être chevaleresque que le bien aujourd'hui est si rarement contagieux. C'est aussi pour cela qu'on l'accomplit si mollement, avec si peu de vigueur et d'entrain. Pourquoi la vertu n'aurait-elle pas les exaltations et les loyautés splendides de l'honneur?

J'aime les gens dont on peut dire : « Ils ont l'honneur à cœur. » Le nombre semble en diminuer chaque jour. Les meilleurs, je le répète, se contentent trop souvent d'obéir en gros à leur conscience, sans s'inquiéter de ce qu'on appelle à tort des raffinements.

La conscience n'est pas raffinée, mais elle est exigeante et ne se contente pas d'une obéissance sommaire. Elle est sévère et nous veut sévères envers nous-mêmes. — Voyez ce pauvre père de famille ; il pourrait penser comme tant d'autres que les dettes contractées vis-à-vis des riches ne se remboursent pas, qu'avant de payer des gens qui n'ont que faire de son argent il doit songer aux besoins des siens. Eh bien, non ; il a l'honneur à cœur, c'est sa maladie. Il travaillera, il se privera, il mettra de côté, il s'inquiétera de s'acquitter, il tiendra à se suffire. J'ai connu de ces efforts véritablement héroïques, et j'ai toujours senti à leur vue que la vertu ne perdait rien à traiter alliance avec l'honneur.

Il serait inutile de multiplier les exemples. Le respect de soi n'est en définitive que la sévérité envers soi, envers son parti, envers son pays, envers sa cause. Patriotes, nous serons les premiers à voir et à blâmer les fautes de notre pays. Catholiques, nous nous ferons un devoir de signaler les torts du catholicisme. Protestants, nous ne laisserons à personne le soin de flétrir ceux de la Réforme. Plus notre cause nous est chère, plus nous aurons besoin de répudier en son nom ce qui la souille ; les complaisances nous répugneront à l'égal des complicités.

Pourquoi faut-il que notre foi semble exclure de

temps en temps la parfaite loyauté? — Nos bons livres ne sont pas toujours loyaux; je veux dire que l'incrédule qu'ils nous représentent et qu'ils réfutent n'est pas l'incrédule réel, celui que nous rencontrons dans le monde. — Notre histoire n'est pas toujours loyale; elle arrange les faits, glisse sur les endroits scabreux, noircit les adversaires et idéalise les amis.

La loyauté est une des lois fondamentales de l'honneur. Aussi l'honneur se trouve-t-il partout dans l'Évangile. Il serait bizarre que des chrétiens ne l'y eussent pas vu, plus scrupuleux, plus héroïque, plus chevaleresque cent fois que celui du monde. L'idéal chrétien ne ressemble pas, Dieu merci, à la prose grossière qu'il nous arrive de lui substituer.

C'est cet idéal, notez-le, qui met l'accent sur nos convictions, la joie dans notre obéissance, le rayon de lumière au fond de nos cœurs. Par lui nous sommes plus véritablement libres. Encore ici il se trouve en définitive que l'idéal est le réel, que le superflu est le nécessaire, qu'en ôtant au devoir ses séductions on lui ôte ce qui fait qu'il fortifie et qu'il affranchit. Le devoir qui nous porte, c'est celui qui a des ailes et qui monte vers Dieu. Souvenons-nous de nos heures de foi ardente, d'enthousiasme, de chevalerie.

Quelle âme ne conserve le souvenir de quelques-unes de ces heures-là? Alors nous marchions la tête dans les cieux; nous ne redoutions rien ni personne; nous n'hésitions pas; notre cause était belle; c'était un privilége incomparable de la servir; nous nous sentions appelés à aimer tout ce qui est beau, tout ce qui est bon; nous ne concevions pas un conflit possible entre une vérité

et un devoir ; nous étions altérés de sainteté, de progrès, de lumière.

Nous éprouvions alors ce qu'éprouve le soldat qui a à cœur l'honneur du drapeau. Notre fierté, parfaitement étrangère à l'orgueil, nous enseignait une à une les généreuses indépendances. Rien dans nos vies consacrées à de si grandes choses ne pouvait être livré à l'abandon ; le fond et la forme, les sentiments, les actes et les paroles revêtaient également ces habits de fête dont le poëte a si bien parlé :

> On est comme un enfant dans ses habits de fête
> Qui craint de se salir et de se profaner.

Ce n'est pas sans inconvénient qu'on se met à porter un vêtement plus grossier, celui qui est habitué aux taches et à la boue. En dépouillant son caractère de distinction et de noblesse, notre vertu baisse d'un cran. Une tenue négligée influe sur nous plus que nous ne l'imaginons, et la liberté morale s'ébranle un peu quand le respect de soi s'affaiblit.

CHAPITRE VI

LES SÉDUCTIONS DE LA DÉFAITE

Les séductions de la défaite sont la pierre de touche au moyen de laquelle on reconnaît les cœurs chevaleresques, qui mettent de l'honneur dans le devoir et de l'idéal dans la morale. Les indépendants qui ne savent ni transiger ni fléchir, et en qui se réalise cette ferme domination des principes à laquelle les Anglais donnent un nom dont je regrette que nous ne possédions pas l'équivalent, *consistency,* trouvent un certain charme à accepter la défaite, à opposer le droit au nombre, à résister aux vainqueurs, à remonter les courants.

Il y a là pour eux un charme et un attrait. Oui, les âpres jouissances de l'isolement et du péril les attirent. Volontiers ils se détournent d'un succès et vont à une cause perdue, à une vérité désavouée. Ce sont là de vraies tentations à l'usage des généreux, et je plaindrais ceux qui ne les auraient jamais ressenties.

Entendons-nous bien cependant : les généreux deviendraient absurdes s'ils ne pouvaient vivre que dans les oppositions et dans les minorités. Il est une disposition maussade, une passion d'isolement, d'où sort le mauvais individualisme, celui qui dissout et ne fonde

pas. Tout deviendrait impossible avec des indépendances prétendues (une autre forme de l'esclavage) qui ne seraient que la préoccupation maladive de soi, l'incapacité de sympathiser et de s'unir, la négation perpétuelle, la contradiction systématique, l'impuissance par conséquent.

Rien n'est moins aimable et moins respectable qu'une telle disposition. Je me demande, en vérité, si les esclaves de l'orgueil qui dit toujours non sont supérieurs aux esclaves de la lâcheté qui dit toujours oui. Quoi qu'il en soit, ce sont de part et d'autre des esclaves, la liberté n'a pas à choisir entre eux.

L'homme vraiment libre connaît et les nobles séductions de la défaite et les séductions non moins nobles du triomphe. N'allons pas les nier : elles sont si douces ! Assister à la victoire d'une bonne cause, quelle plénitude de bonheur, surtout lorsqu'on a été à la bataille pour elle ! Demandez aux vieux champions de l'abolitionisme américain si la victoire a ses joies. Mais demandez-leur ensuite si, pendant leurs longues années d'impopularité, de souffrance et d'insuccès, ils n'on pas senti que les vérités méconnues ont un charme qui n'est qu'à elles. Je sais bien comment ils répondront à vos deux questions.

Nous ne nous représentons jamais bien l'importance des minorités. Elles ont eu, elles auront toujours un rôle immense dans l'histoire. Que deviendrait-elle, cette histoire, pour peu qu'on en retranchât les vaincus ? L'imagination recule : tout ce qui a fini par vaincre ici-bas a commencé par être vaincu : toutes les idées qui sont devenues banales ont été étranges ; tous les lieux

communs ont été paradoxes. Sans les choses qui ont été honnies et persécutées, nous n'aurions rien aujourd'hui, ni science, ni philosophie, ni religion, ni liberté.

La liberté, pour ne parler que d'elle, ne se passe pas de la phalange invincible des vaincus. Otez-les, l'existence humaine devient une prison, un enfer. Ceux-mêmes qui supportent impatiemment les indépendances de maintenant sont forcés d'applaudir aux indépendances de jadis, car ils en vivent. On ne devance l'opinion qu'à la condition de la contredire, on n'est l'homme de demain qu'à la condition de renoncer à être l'homme d'aujourd'hui. Soyons reconnaissants envers ces vaillants qui ont mis leur conviction avant leur succès, qui ont combattu les injustices régnantes, qui ont dit leur fait aux erreurs en crédit, qui ont aimé les causes décriées, qui ont regardé plus haut que l'approbation, qui ont cherché simplement ce qui est bon et ce qui est beau, qui ont su enfin rester seuls, avec le droit et la vérité. Par eux, un souffle de liberté n'a cessé de parcourir notre terre. Ces vaillants-là représentent toujours quelque chose de vrai, même quand ils se trompent : ils représentent le respect du droit et la souveraineté de la conscience.

Il importe d'autant plus de ne point oublier cela, que nous vivons dans un temps de démocratie, où le nombre domine, où les questions de justice risquent de se confondre avec les questions de majorité, où l'on est bien près de dire que ce que le peuple décrète est nécessairement bon et vrai. Si jamais le respect des minorités fut nécessaire à la liberté, c'est bien aujourd'hui. Les vaincus n'eurent jamais une si grande mission à remplir.

Notre siècle aime les victorieux. Je puis bien le dire, moi qui étais pour le Nord au temps de ses désastres et pour la Prusse avant Sadowa, ces deux causes n'ont rien perdu à être triomphantes. Le métier des vaincus ne vaut décidément pas grand'chose maintenant : nous excellons à leur trouver des torts, nous leur faisons leur procès et nous démontrons pièces en main qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent. Malheur aux vaincus!

Quand le *væ victis* est prononcé avec tant de vigueur, il est bon, croyez-moi, que quelques hommes se tiennent à l'écart. Vis-à-vis du nouveau tyran qui s'appelle tout le monde, j'aime à voir se dresser l'individu. Son âme est à lui, sa pensée est à lui, il ne s'inquiète pas du scrutin, il s'inquiète de la vérité; l'indépendance humaine a conservé son champion.

Le champion de l'indépendance aime la victoire, je l'ai reconnu; mais il doit sentir aussi l'attrait particulier que revêtent les vérités proscrites et foulées aux pieds. La souffrance alors leur donne je ne sais quoi de vénérable et de touchant; il semble qu'elles soient plus vraies; leurs droits sur nous augmentent à mesure que leur empire sur le monde est nié. Vous diriez une de ces princesses injustement condamnées qui attendaient au moyen âge qu'un chevalier prît leur défense et combattît en champ clos sous leurs couleurs. Qui dira la beauté des belles causes vaincues! La défaite et le péril ajoutent à leur charme. On les aime d'autant mieux qu'on est sûr de les aimer pour elles-mêmes et que le service de la justice ne se complique ici d'aucune pensée basse d'intérêt ou d'ambition.

On le voit, je n'ai rien forcé en disant qu'un peu de

chevalerie ne nuirait pas à notre liberté morale, qu'un peu de superflu, un peu d'excès si vous voulez, n'y gâterait rien. L'indépendance qui n'est jamais excessive risque de ne pas être toujours suffisante. Le courant des opinions toutes faites noie les nageurs qui renoncent à lutter contre lui et qui se laissent emporter. Il nous faut des âmes à la Caton, qui choisissent la cause vaincue, laissant aux dieux la victorieuse, des âmes libres qui se raidissent contre les servitudes, qui dédaignent les applaudissements, allant volontiers où l'on ne va pas, fuyant les sentiers battus, consentant à être du petit nombre contre le grand, trouvant une volupté étrange à souffrir pour la justice. Je dirais qu'il nous faut des amants de l'impopularité et de la défaite, si je ne craignais d'outrer ma pensée et de compromettre la liberté morale en l'exagérant.

CHAPITRE VII

LA FAMILLE

J'avais écrit un long chapitre, que je viens, toute réflexion faite, de jeter au panier. Le respect du public exige, selon moi, quelques sacrifices ; ne pas tout dire, c'est la première marque de ce respect.

Il est très-vrai que l'étude de la liberté morale rencontre nécessairement la famille sur son chemin ; il est très-vrai qu'en recherchant les causes d'indépendance nous ne pouvons faire semblant de ne pas voir une des plus considérables. Mais l'auteur de *la Liberté* n'a pas le droit d'oublier qu'il est l'auteur de *la Famille :* si les deux sujets coïncident par certains côtés, ce n'est pas une raison pour que les deux livres se répètent. Je vais donc remplacer par de rapides remarques les développements où je m'étais d'abord complu.

Afin d'aller au plus court, réduisons la famille à son élément fondamental, le couple. En dehors du vrai mariage nous ne saurions avoir la vraie famille ; or les vraies familles possèdent seules le privilége de développer et d'abriter des libertés.

Et qu'appelons-nous un vrai mariage? Tout simplement le mariage qui est une union.

Il est rare qu'il y ait union, quand le mariage repose sur une dissidence sociale, quand les époux n'ont apporté dans la vie commune ni les mêmes relations, ni les mêmes traditions, ni la même éducation, quand leurs idées, leurs sentiments et leurs habitudes ne sont pas de niveau.

Il est bien plus rare encore qu'il y ait union, quand le mariage repose sur une dissidence morale. — Voici une âme douce, vivante, aimante; vous avez jugé bon de l'associer à une âme sèche, dure et formaliste. Préoccupés d'unir les noms ou les patrimoines, vous ne vous êtes pas arrêtés aux bagatelles : vous avez assemblé au hasard les vaillants et les lâches, les généreux et les égoïstes, les délicats et les grossiers, les chercheurs d'idéal et les utilitaires, et, pour en revenir à une distinction déjà signalée, les nobles et les ignobles. Oserez-vous prétendre que ces mariages soient des unions et qu'on puisse y goûter (bornons-nous à ceci) les félicités élevées de l'amour?

Enfin il n'y a jamais union quand le mariage repose sur une dissidence religieuse. Je dis une dissidence, non une différence : la foi a ses degrés, et personne ne délivre, que je sache, des certificats de conversion; si l'un des époux est plus avancé que l'autre, il n'en résulte pas qu'ils ne puissent avoir les mêmes croyances, le même Sauveur, et qu'ils ne parcourent pas le même chemin. Qui sait? Celui qui marche devant sera peut-être dépassé un jour, celui qui a été précédé précédera, celui qui a été aidé aidera; quoi qu'il en soit, que leurs positions viennent ou non à être interverties, ils sont

unis, réellement unis, leurs mains entrelacées ne se quitteront pas. — Mais seront-ils unis, ceux qui n'ont pas le même Dieu, ceux qui ne sauraient prier ensemble, s'humilier ensemble, rendre grâce ensemble? Quelle union que celle où l'on doit taire ses émotions les plus intimes, où l'on n'oserait penser tout haut! Je ne suis pas sûr que le mariage de deux incrédules honnêtes ne ressemble pas mieux à une union : là du moins je vois une sorte d'accord et personne n'en est réduit à dissimuler; on s'accorde à vivre sans Dieu et à s'aimer sans lendemain.

Prenons maintenant les mariages qui ne sont pas des unions, et voyons quel est le sort de la liberté morale au sein de pareilles familles.

La liberté morale ne va pas, je pense, sans la morale; or que devient la morale lorsque la conscience se met à capituler? La première pensée, celle qui naît d'elle-même le lendemain du mariage, celle qui se faisait pressentir la veille, c'est le compromis. Pour nous renfermer dans l'exemple du dissentiment religieux, voici ce qui se passe ordinairement : — Chacun cède quelque chose, l'un une partie de sa foi, l'autre une partie de son incrédulité. En tout cas, la pensée que la vérité n'oblige qu'à demi, qu'il y a lieu de distinguer, qu'il existe des vérités secondaires dont l'immolation est sans conséquence, cette pensée qui ruine l'indépendance par sa base, est entrée avec les époux dans le domicile conjugal. Heureux s'ils n'en viennent pas à se dire l'un ou l'autre, l'un et l'autre peut-être, que rien n'importe, que les doctrines ne sont rien et que le cœur n'a pas à s'inquiéter des infidélités de l'esprit !

Les infidélités de l'esprit sont bientôt aussi celles de la conduite ; il faut concéder, s'arranger, s'accommoder. — Est-il certain que la loyauté ne sera pas entamée? Ne donnera-t-on la main à aucun acte que ne ratifie pas le sens moral? En d'autres termes, restera-t-on debout? Ne tombera-t-on pas dans cet asservissement final qui est celui des consciences mal portantes ?

Vous trouvez que je suis bien sévère! Je parle de périls, je ne dis pas que personne ne puisse en réchapper. Quant aux périls, ils sont réels, ils sont de chaque jour. Une fois entré dans la voie du *distinguo*, une fois en train de classer les vérités en obligatoires et en indifférentes, c'est-à-dire en vérités que comporte une position fausse et vérités qui y seraient trop gênantes, il est difficile de contracter ou de conserver les habitudes viriles de l'indépendance.

Et nous ne sommes pas au bout : si les concessions compromettent l'indépendance, les conflits, qu'il faut bien prévoir aussi, ne la compromettent pas moins. Quand l'apôtre Paul parlait de femmes fidèles appelées à gagner des maris infidèles, il pensait à des familles déjà formées avant l'Évangile et où il avait introduit la dissidence en attendant qu'il y fondât la paix. Tel n'est point le cas actuel; on a commencé par se donner la maladie, et l'on se propose ensuite de la guérir. Je ne voudrais décourager personne ; je sais qu'il n'est jamais trop tard pour accomplir son devoir en implorant le secours de Dieu. Ne nous le dissimulons pas néanmoins, il est toujours fâcheux de mal débuter, la désobéissance première risque de peser jusqu'au bout sur la famille,

Les dissentiments qui ont été acceptés le jour du mariage se croient souvent le droit d'être tolérés plus tard, et la guerre qu'on leur déclare après coup leur fait l'effet d'une trahison. De là des luttes douloureuses : la foi risque de s'y fatiguer et de s'y amoindrir, les forces morales risquent de s'y user, au point de ne plus offrir aucun appui à la liberté.

Qu'il y ait lutte ou compromis, l'unité qu'on n'a pas su vouloir en se mariant tend à se rétablir aux dépens du mariage lui-même. Dès ce moment, quel esclavage ! Les principes qu'on professe, les livres qu'on lit, la société qu'on voit, l'éducation, l'établissement des enfants, tout est matière à querelles ou à concessions. On est tenté, quoi qu'il arrive, de se satisfaire à bon marché : de bons rapports, une tolérance réciproque, des transactions où chacun met du sien, n'est-ce pas déjà beaucoup ? N'est-il pas insensé de former des rêves plus ambitieux de bonheur ? C'est avec ce pauvre bagage qu'on s'avance vers les jours difficiles, vers la maladie, vers la mort, vers l'éternité.

Et l'on aurait pu s'avancer d'un pas si sûr, avec tant de fermeté et de joie ! La famille digne de ce nom possède tous les éléments de la véritable indépendance. Là se trouvent des forces pour les faibles, des richesses pour les pauvres, des principes, des avertissements, des secours, de la liberté pour tous : là habite la grande droiture ; là, sous le regard de Dieu, sous l'influence des convictions vigoureuses, sous l'action vivifiante du devoir, on s'est mis ensemble à servir la vérité ; là ni détours ni compromis ; là les fronts se relèvent, là on se sent en sûreté, là on échappe aux servitudes et aux

nivellements, là on apprend à ne pas s'inquiéter du nombre et de la force, mais à s'inquiéter du droit. Si l'avenir libéral de nos sociétés doit être sauvé, comme je l'espère, il sera sauvé par la famille.

CHAPITRE VIII

LES AFFECTIONS ÉTERNELLES

Les affections qui nous rendent libres sont celles qui ont le sceau de l'éternité. Par elle-même d'ailleurs et indépendamment des affections, l'éternité est nécessaire à la liberté. L'histoire nous l'a déjà dit; examinons de nouveau ce point essentiel en interrogeant notre cœur.

Essayons un moment de nous placer en face de la vie, de ses joies, de ses douleurs et de ses devoirs, en supposant que la mort termine tout. Essayons, ai-je dit! Il n'est pas prouvé qu'on n'y parvienne jamais. Rappelez-vous les dantonistes mourant : pas la moindre idée d'une vie future, la soif du néant et du repos par le néant ; la seule immortalité qu'entrevoient ces hommes à la veille de l'échafaud, c'est celle qu'on trouve « au panthéon de l'histoire. »

Ceci est une énormité, je le sais, dans une époque de vertige, une exception dans une exception. Les disciples de Rousseau, qui sont alors la nation presque entière, protestent tous à l'envi, constituants, girondins, et Robespierre lui-même. Il y a au fond de cette génération de 89, dont les égarements ne doivent pas nous faire oublier la grandeur, une sorte de déisme

vague mais persistant, une foi réelle à l'autre vie. Y croit-on aussi généralement aujourd'hui? Je n'oserais pas l'affirmer. Le positivisme, qui est la forme nouvelle du doute, ne ménage pas plus la profession de foi du vicaire savoyard que le symbole des apôtres. La nuit se fait donc complète dans beaucoup d'âmes. Beaucoup s'enferment dans les choses visibles et ne daignent pas même s'occuper de l'au-delà. Il nous est permis d'envier sous ce rapport les siècles

Où la vie était jeune, où la mort espérait.

Quand la mort n'espère plus, la vie se décolore étrangement. Qu'est-elle, la vie présente, sans la vie future? Une énigme? une ironie? Je ne sais. Toujours est-il qu'elle n'est point une école d'indépendance. Sur quoi m'appuierai-je pour résister au mal, c'est-à-dire à la servitude, s'il n'y a pas d'éternité? — Sur la foi en Dieu? Mais le Dieu vivant et la vie future disparaissent ensemble. — Sur la foi à la justice? Mais l'injustice règne ici-bas et les réparations sont impossibles, puisque la tombe achève tout. — Sur les tendresses? Mais que sont-elles, ces affections viagères! — Sur les espérances? Mais l'air nous manque pour espérer comme pour respirer; ni les vastes horizons, ni les grands espoirs, ni les beaux progrès, ni les développements infinis ne peuvent tenir dans l'étroit espace de la vie. L'infini, qui est dans notre cœur, se heurte contre le fini qui nous enveloppe et nous étouffe. Ce n'est pas la peine de vivre, d'agir, d'être libres. Esclaves, faisons notre métier d'esclaves; travaillons sous le fouet de la nécessité; allons à notre fin.

Il importe de signaler ici une erreur : nous nous imaginons très-souvent que l'indépendance consiste à ne pas craindre la mort. Je sais telle façon de craindre la mort, de frémir du moins à la pensée de notre entrée au sein des choses éternelles et définitives, qui est une des manifestations les plus éclatantes de la vie morale et de l'énergie pour le bien. Je sais telle façon de ne pas craindre la mort qui est une preuve d'engourdissement et de défaillance. L'insensibilité, l'habitude, l'oubli ou le dédain de l'invisible peuvent nous rendre indifférents à la mort.

Ce que j'admire chez les stoïciens, ce n'est pas cette indifférence à mourir que plus d'un épicurien a possédée aussi bien qu'eux. En fait de suicide, Pétrone se montre aussi ferme qu'un disciple du Portique. Ouvrez Tacite, vous verrez défiler cette série de mourants qui ne sont pas tous des héros.—Thraséas sort fièrement du sénat pour ne pas entendre Sénèque qui va lire l'apologie de l'assassinat d'Agrippine ; condamné, il s'ouvre les veines, ainsi que sa femme et sa fille. Vient le tour de Sénèque ; il entre dans le bain fatal, non moins tranquille, non moins résolu. Un peu plus tard, Pétrone, je l'ai dit, reçoit sans sourciller le même ordre de mourir ; le débauché, l'auteur des écrits infâmes, le directeur des plaisirs de Néron, se montre en cette circonstance l'égal des honnêtes gens.

Serait-ce donc qu'alors à Rome, quand se fondait le plus effroyable despotisme qui ait pesé sur l'humanité, l'indépendance courût les rues? Hélas, non, il y avait de la docilité jusque dans le suicide, et plus d'un consacrait son dernier quart d'heure à tester en faveur de César.

Le lecteur sait que je ne marchande pas aux stoïciens

les éloges qui leur sont dus. Mais ce n'est point à cause de leur dédain pour la vie que d'autres possédaient aussi bien qu'eux; c'est à cause de leur notion du devoir. Voilà ce qui a créé parmi eux des âmes libres. Elles l'eussent été bien autrement, si elles n'avaient été pétries de dureté et d'orgueil. L'indépendance incomplète, que nous nous créons en mutilant notre nature et en rétrécissant notre vie, ressemble par bien des côtés à l'esclavage. Le sage du stoïcisme, dont la vertu aristocratique et inaccessible au vulgaire repose sur le retranchement des affections, qui se croit libre parce qu'il n'aime pas et ne désire pas, ce sage qui nie la douleur après avoir nié la tendresse et qui habite une région supérieure, la région glacée et sereine, les *templa serena* où rien d'humain ne peut entrer, ce sage que préoccupe surtout le devoir envers lui-même, ce sage qui est son propre Dieu et qui n'en connaît pas d'autre, puisque le dieu répandu partout n'est que le règne des lois immuables, ce sage vous semble-t-il bien libre? Je le vois courbé sous la main de fer de son orgueil. Il est esclave, car il n'ose aimer; il est esclave, car il n'ose espérer. Son cachot, un des plus étroits qui se soient construits sur notre terre, a été éclairé, voilà sa gloire, par un noble reflet de devoir; c'est un cachot lumineux, mais c'est un cachot.

Si la mort insouciante était un indice de liberté, il faudrait mettre à côté des pauvres âmes héroïques du stoïcisme les Gaulois intrépides et vantards qui se tuaient par passe-temps, par gageure, pour faire de l'effet. Il faudrait mettre au-dessus de tous les hommes les Peaux-rouges qui acceptent et infligent les tortures avec un égal sang-froid, les Mexicains qui vont gaiement

à la potence, pourvu qu'on leur donne un cigare et qu'on ne les tourne pas du côté du soleil. L'habitude, l'abrutissement même, deviendraient les agents les plus efficaces de notre affranchissement moral; les hideux terrorismes de l'histoire seraient des époques de liberté.

Sous la terreur de Sylla comme sous celle de Tibère, les Romains s'étaient accoutumés à la mort. Sous la terreur de 93, nos pères s'y étaient accoutumés de même : riches et pauvres, hommes et femmes, royalistes et républicains, bourreaux et victimes, tous montaient du même air dans la charrette. Et ce n'était pas une comédie, une indifférence de parade; réellement, on s'y était fait. Il y en avait qui souffraient plus, qui regrettaient plus, qui espéraient plus aussi; il y en avait qui goûtaient les douceurs et les amertumes de la véritable liberté; mais les autres ne se montraient pas moins braves, et c'est là le point que je tenais à signaler.

L'accoutumance, pour employer un vieux mot qu'il vaudrait la peine de rajeunir, accomplit en nous une œuvre qui n'est pas toujours une œuvre de liberté. Pourquoi les paysans sont-ils moins troublés que nous par une grêle, par une gelée qui anéantit le fruit de leur travail? Parce qu'ils vivent chaque jour de leur vie en présence de ces périls. Pourquoi les marins dorment-ils au bruit de la tempête? Parce qu'ils l'ont entendu cent et cent fois. Pourquoi les soldats, au bout d'une rude campagne, acceptent-ils avec si peu d'émotion la chance de mourir? Parce qu'ils ont vécu au milieu des scènes de sang, parce que leurs camarades sont tombés à leur droite et à leur gauche, parce qu'ils ont vu des champs de bataille et des ambulances.

Et ce que l'habitude fait, l'hébétement moral le fait

pareillement. On en vient à ne plus craindre la mort, par cela même qu'on met en oubli son âme, Dieu et l'éternité. La mort alors, réduite au fait brutal de la cessation de la vie, perd ses terreurs en perdant sa solennité. Souffrir le moins possible et en finir le plus tôt possible, voilà le seul désir qui, dans cet affreux état moral, puisse nous émouvoir. On meurt alors avec le calme des brutes.

J'hésite d'autant moins à caractériser ceci sévèrement, que j'ai connu par expérience cette légèreté-là. Qu'il me soit permis de citer un des grands faits, un des *événements* de ma jeunesse; je le raconte sans scrupule, car il n'a rien en soi d'héroïque ou d'extraordinaire. — Un jour, M. Thiers me fit venir au ministère de l'intérieur et m'annonça que, le télégraphe étant brisé partout et le gouvernement n'étant plus renseigné sur l'insurrection de Lyon et sur la situation de plusieurs départements, il avait pensé à moi pour me charger d'une mission. Il s'agissait d'aller à Lyon, en courant la poste jour et nuit, en voyant tous les préfets sur ma route, en expédiant des estafettes à Paris et en traversant au besoin les localités soulevées. Je fis ce que chacun aurait fait à ma place, ce n'est pas là ce qui vaut la peine d'être remarqué; ce que je remarque, c'est que je n'envisageai pas un seul instant par leur côté solennel les périls que j'allais naturellement affronter. Je savais que, si je trouvais devant moi une contrée en insurrection, si je poursuivais mon voyage coûte que coûte, comme ce serait mon devoir, si j'étais arrêté, et si mon nom venait à être découvert, le fils du préfet de Lyon aurait peu de chances d'être épargné. Eh bien, aucune pensée sé-

rieuse n'aborda mon cœur, ni quand je montai dans la chaise de poste du ministère, ni quand j'y plaçai mes pistolets à portée de ma main, ni quand la pauvre voiture se brisa au bout de quelques lieues par l'effet d'une course à perdre haleine, ni quand je continuai mon voyage sur des charrettes lancées au galop, ni quand je rencontrai dans les plaines couvertes de neige les régiments qui se hâtaient, eux aussi, mais que je devançais de bien loin. En fait, le danger fut nul; les préfets que je réveillais pendant la nuit ne m'annonçaient rien de sinistre; je ne vis partout que des figures bienveillantes, et je ne rencontrai que des marques de bonté. Quand j'arrivai à Lyon, la lutte était presque finie, et l'on n'entendait plus que de rares coups de feu. J'avais fait un voyage original, pittoresque, voilà la seule impression qui me fût restée; avant, pendant, après, aucune idée grave ne m'avait traversé l'esprit. J'y ai souvent réfléchi depuis lors, et je me suis dit que l'acceptation indifférente d'une chance de mort n'est certes pas de l'indépendance morale.

Il existe heureusement une autre manière de ne pas craindre la mort. Il est des hommes qui, sans se cuirasser d'insensibilité comme les stoïques, ou d'égoïsme comme les épicuriens, ou de légèreté insouciante comme tant d'autres, le cœur bien vivant, l'âme bien éveillée, pensant à la mort, la regardant en face et la prenant au grand sérieux, arrivent à ne pas la redouter. Ceux-là sont libres, libres et heureux; ils planent au-dessus des misères de la vie et s'emparent déjà de l'éternité.

Mais il ne suffit pas pour cela d'avoir une croyance

quelconque à la vie future. Il est telle façon d'y croire qui, loin d'éveiller en nous le sentiment de notre responsabilité, contribue à l'endormir. En fait de soporifiques, je ne connais rien de plus sûr que certaine immortalité sans rapport avec notre état moral, certaine béatitude où l'on entre de plain-pied quel qu'on soit, par le seul effet de la destruction du corps. Vous vous souvenez peut-être d'un vers célèbre au siècle dernier, de l'apostrophe adressée aux méchants :

Tremblez, vous êtes immortels!

Aujourd'hui, un autre poëte a célébré, sous une forme merveilleuse, une doctrine bien différente et bien plus commode. Écoutez ces strophes qu'on ne se lasse pas de relire :

Créature d'un jour, qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre, et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;
Ton âme est immortelle, et ses pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir :
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore;
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de la pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

J'ose à peine dire que c'est un chant de sirène, tant je suis touché de l'accent sérieux, tant je devine là une

douleur vraie et des besoins profonds. Mais quelle illusion malsaine! Tous les ressorts de la moralité se détendraient en nous, si nous parvenions à nous rassurer par cette parole : « La mort va venir. »

Oui, elle vient, auguste, solennelle. Elle n'est pas une transformation magique, un coup de théâtre : celui qui meurt, c'est celui qui a vécu ; celui qui entre dans l'éternité, c'est celui qui a marché sur la terre, qui y a choisi sa route, qui a mis son trésor en haut ou en bas, qui a donné son cœur à quelque chose. Nous deviendrions les plus lâches des esclaves, le jour où nous appliquerions à l'éternité, et par conséquent à l'existence actuelle, le système qui confond le bien et le mal. Quelle folie de veiller sur son âme, de discipliner ses sentiments, de lutter contre ses vices, de servir la vérité, de s'attacher au devoir! Non-seulement il n'y a pas de profit à faire (je ne me place pas sur ce terrain), mais tout cela est néant en soi, car le grand niveau va passer sur les devoirs, sur les vérités, sur les vices et sur les vertus, l'égalité par la mort va réduire à leur juste valeur les inégalités morales que notre sottise avait inventées. Réjouis-toi, débauché ; réjouis-toi, despote ; réjouis-toi, égoïste, « ton âme est immortelle et la mort va venir. »

L'éternité qui nous affranchit est celle qui nous sanctifie ; la moralité et la liberté ne se séparent pas. L'éternité m'enseigne mieux que quoi que ce soit au monde le sens élevé de ma destinée : j'ai à prendre ici-bas des déterminations éternelles, j'ai à commencer sur la terre ce qui se prolongera ailleurs ; mes pensées, mes actes ont une portée incalculable ; ma responsabilité est

immense. Je suis éternel, une grâce éternelle m'est offerte, je prononcerai à son sujet un oui ou un non éternel. Il s'agit d'ouvrir et de donner mon cœur, d'aimer, de travailler, de combattre, d'avancer, de monter. Plus de hasard, plus de fautes indifférentes, plus de vérités sans conséquence, l'éducation virile de l'homme libre s'accomplira, car tout est grave dans la vie, tout met la conscience en jeu, tout est éternel.

Nos tendresses sont éternelles, et par cela seul elles sont transformées. Comme elles contribuent pour leur part à nous affranchir! Je sais que je retrouverai là-haut pour ne plus les quitter ces bien-aimés avec lesquels je chemine ici-bas. Le Dieu d'amour et de pardon que nous essayons de servir ensemble a mis le sceau de l'éternité sur notre affection. L'oubli n'est pas la condition du bonheur à venir, le Léthé ne coule pas à l'entrée du ciel; il n'y aura ni absorption, ni mutilation; la grande égalité du ciel ne sera pas fondée sur le dépouillement de ceux qui ont, mais sur l'enrichissement de ceux qui n'ont pas; Dieu a de quoi donner à tous. Quels que soient les mystères devant lesquels nous devons nous incliner en mettant la main sur nos bouches, ceci est plus clair que la lumière du jour; nous entrerons dans l'éternité avec nos tendresses, car nous y entrerons avec notre cœur.

Je ne passe jamais à côté de cette vérité sans y insister avec force, car elle est capitale. Voyez en particulier comment notre indépendance se rattache à l'éternité de nos affections :

On s'aime d'autre sorte, quand on s'aime pour l'éternité. On s'entr'aide, on se fortifie réciproquement. On ne se sent plus le droit de ménager aucune faiblesse et

de faire grâce à aucune lâcheté; il faut qu'on se mette ensemble à l'accomplissement du devoir. L'affection éternelle ne fait pas seulement le sérieux des relations, elle en fait l'excellence, le charme, le rayonnement, la liberté. Les petites considérations, quelles qu'elles soient, s'effacent devant la grandeur du but à atteindre.

Les grands buts enfantent les nobles vies. Grâce aux affections éternelles, nous contractons les habitudes de la demeure d'en haut; la famille éternelle, la morale éternelle, le droit éternel nous apparaissent dans leur majesté. Nous apprenons à renverser nos idolâtries, c'est-à-dire nos servitudes, à nous établir dans la confiance en Dieu et dans la soumission à Dieu. On n'est bien que là; j'ajoute qu'on n'est libre que là. Tant que des combinaisons, des plans longtemps médités et choyés pèsent sur notre pensée, nous sommes misérables et affaiblis; élevons-nous, et l'obsession cessera. Allons avec nos bien-aimés nous établir dans la maison éternelle; aussitôt nous sentirons une paix qui est une force descendre au fond de nos cœurs. Nous nous accorderons tous à vouloir ce que Dieu veut.

Le point de vue du ciel est-il celui de la vraie et complète liberté? Demandez à ceux que soutiennent des affections éternelles. Ils vous diront qu'ils sont libres, parce que tous leurs trésors sont en sûreté. Il leur semble, en vérité, qu'ils consultent encore chaque jour ceux qui les ont quittés, qu'ils sont encore ensemble, qu'ils prennent ensemble leurs décisions, dans une région où n'atteignent guère les ambitions et les craintes d'ici-bas.

Les affections éternelles mettent de l'éternité, une éternité tangible en quelque sorte, dans la vie présente.

Elles nous font remonter au-dessus de la sphère où dominent ces maîtres dont nous connaissons la puissance et la dureté, le monde, les opinions régnantes, le qu'en-dira-t-on, les inquiétudes, les découragements, et tant d'autres.

Grâce aux affections éternelles, notre regard se fixe fermement sur l'invisible, nos yeux s'habituent à la lumière du ciel. Et loin de devenir indifférents aux choses de la terre, nous découvrons alors toute leur valeur. Elles ont cela de magnifique qu'elles sont des commencements : pas un acte qui n'ait des conséquences infinies, pas une vérité, pas une erreur dont l'influence ne doive se prolonger au siècle des siècles. Comment donc nous croiserions-nous les bras et nous mettrions-nous en dehors du labeur commun? A mesure que la maison de là-haut, notre maison, se remplit, à mesure que nous nous habituons à aimer en vue de la vie qui ne finit pas, le ciel prend pour nous une réalité actuelle et effective, notre foi devient une prise de possession, et par conséquent la grande indépendance, celle qui met à leur vraie place les succès et les vanités, s'établit dans notre cœur.

CHAPITRE IX

LA BONTÉ

Nous n'aimons jamais assez : amour de Dieu, amour des hommes, amour de notre famille, chacune de ces affections éternelles est un affranchissement. Sans insister plus longtemps sur cette vérité centrale vers laquelle nous avons été ramenés plus d'une fois, je voudrais signaler un des aspects les moins connus de la question qui nous occupe, l'indépendance par la bonté.

Oui, la bonté; prenons ce simple mot. La bonté, il semble que ce ne soit pas grand'chose ; qui n'est pas bon ? — Qui? Mais d'abord les méchants, ceux qui envient, ceux qui haïssent, ceux que dominent et gouvernent les sentiments mauvais. Ensuite, les indifférents, qui se croient bons parce qu'ils ne s'intéressent à rien et ne s'inquiètent de personne. Puis, les bons qui ne sont tels qu'en vertu d'une nature bienveillante, et qui rendront volontiers service pourvu que cela ne coûte rien à leur égoïsme. Enfin (passez-moi cette énormité) les bons qui se dévouent sans aimer. Pleins de nobles illusions, ils s'essayent à faire du bien. Hélas, l'expérience vient vite. Ils ont rencontré des ingrati-

tudes et des injustices, et les voilà qui reviennent désabusés et meurtris, à peu près comme don Quichotte après ses expéditions de chevalerie errante. Il en est sans doute qui persévèrent, mais désormais ils agiront sans entrain, sans espérance et, pour répéter le mot, sans amour. Même chez ces généreux, les chaînes du moi n'ont pas été brisées : ils se sont repliés sur eux-mêmes ; en apprenant à mépriser leur prochain, ils ont d'ordinaire appris à s'estimer. Quoi qu'il en soit, les lies du cœur ont été remuées, des amertumes fermentent en eux ; l'amour n'a pas prononcé la parole d'affranchissement.

La bonté est autre chose. Vous la découvrirez, je l'ai découverte bien des fois avec attendrissement au fond des âmes que remplit le sentiment de leur indignité et que l'amour divin a remuées jusqu'au fond. Dans leur petit état, elles aiment à leur tour, humblement, fortement ; et c'est ainsi que la bonté, cette plante du ciel, se met à fleurir sur la terre.

Les bons sont libres ; je ne connais pas de fait moins remarqué et plus évident. Si vous parveniez à lever les voiles de la bonté (car elle se cache), vous verriez qu'autour d'elle tous les fronts se redressent. Non-seulement les bons sont libres, mais ils affranchissent ceux qui se trouvent sur leur chemin. Il se fait sur la terre une propagande de liberté par le moyen de la bonté. Comment cela ? Parce que la bonté crée la bonté : à son doux contact, quelque chose s'éveille en nous, notre égoïsme se sent mal à l'aise, des questions de conscience se posent ; cela peut mener loin.

Je n'ai pas à énumérer les priviléges des débonnaires ; je me borne à en constater un seul, leur indépendance.

Se mouvoir dans la bienveillance, c'est se mouvoir dans la liberté : tous les sentiments élevés accourent alors à l'envi ; ils nous fortifient, ils nous défendent contre les petits froissements et contre les préoccupations serviles. Notre cœur est au large, nous nous confions, nous croyons au bien, nous espérons.

N'avez-vous pas vu de ces âmes indulgentes et sympathiques, auprès desquelles on se réfugierait volontiers pour respirer à l'aise, pour échapper au conflit des jugements amers, des ambitions alarmées, des irritations et des jalousies? Vous approchez, et déjà un apaisement s'opère en vous, il vous semble que vos liens se détachent un à un, ceux des craintes, ceux des passions mauvaises. Vous sortez de vous-même, vous vous oubliez, vous vous intéressez au bien, à la vérité; vous vous passeriez au besoin de l'approbation du monde.

La bonté est comme la foi, elle transporte les montagnes. Elle a ses intérêts, qui ne sont pas ceux du vulgaire ; elle a son but, qui est haut placé ; elle a ses ambitions, qui sont infinies; elle a ses joies, elle a ses trésors. Pourquoi mendierait-elle ? Elle est riche. De qui dépendrait-elle ? Elle n'a besoin de rien. Elle ne sera ni inoccupée ni ennuyée ; il y a tant à faire ! Par l'ardeur, par le bonheur, par la conviction, par la démonstration de vie qu'aucune argumentation savante ne saurait remplacer, elle émancipe merveilleusement l'existence. Les cœurs en haut ! C'est un *sursum corda* perpétuel.

Il faut voir comme la bonté va en guerre, comme elle déploie fièrement son drapeau et se met à conquérir. Elle ne prétend pas seulement soulager des misères, elle prétend faire des heureux. Or, est-on

heureux sans être libre? Est-on heureux sans être bon? La bonté s'avance, les mains pleines de dons et pleines aussi d'idéal; elle dirige vers le devoir et vers la foi les regards fixés sur les basses convoitises; elle leur montre le ciel.

Arrêtons-nous un moment, le sujet en vaut la peine, à l'une des manifestations principales de la bonté : je veux-dire les œuvres charitables.

Et d'abord, permettez-moi d'insister pour qu'elles soient libres. Parmi les libertés qui nous manquent trop souvent, je suis obligé de placer la liberté de la bienfaisance. Nous sommes de terribles despotes : non contents d'avoir codifié la morale, nous avons réglementé la charité. Bien différents en cela des apôtres qui évitaient toute apparence de contrainte, même indirecte, et qui s'en remettaient avec une délicatesse infinie à la libre décision de chacun[1], nous organisons des listes nominatives, des appels qui semblent faire de la souscription à telle ou telle œuvre un devoir absolu de conscience. Prenons-y garde, sans la liberté de donner ce que l'on veut, à qui l'on veut, comme l'on veut, notre charité ne sera plus la charité. Qu'est-ce que la charité sans la liberté? Celui-là seul donne gaiement qui donne librement.

Nous ne donnons pas toujours gaiement; il nous arrive, c'est horrible à dire, d'ouvrir notre bourse par lassitude, par respect humain, afin de ne pas refuser en face. S'imagine-t-on, par hasard, qu'il y ait une de ces

1. Voir *IIe aux Corinthiens*, VIII et IX. « Que chacun donne selon qu'il l'a résolu dans son cœur, non avec tristesse et avec contrainte, car Dieu aime celui qui donne avec joie. »

souscriptions extorquées qui produise un bien quelconque? Il serait préférable qu'on donnât moins et qu'on donnât mieux.

Mais on ne donnerait pas moins, au contraire. La joie de la bienfaisance fait sa force et sa grandeur. L'œuvre que nous choisissons est toujours celle que nous accomplissons le plus fidèlement. Sans nous isoler, tant s'en faut, des œuvres communes dont la nécessité est évidente et que nous aimerons davantage quand elles s'imposeront moins, nous abriterons notre participation sous le voile de l'anonyme, évitant avant tout une charité bruyante qui met en oubli le grand précepte : « Que votre main gauche ne sache pas ce que fait la droite. »

Ainsi reparaîtra la liberté de celui qui donne ; et du même coup, ceci n'importe pas moins, la liberté de celui qui reçoit. L'aumône joyeuse n'a jamais humilié l'indigent. Ce qui l'abaisse et ce qui pourrait l'asservir, c'est l'aumône plus ou moins contrainte, celle où le cœur n'entre pour rien et où les mains ne se rencontrent pas.

M. Jules Simon semble n'avoir prévu que celle-là, lorsqu'il a réclamé la suppression complète de la bienfaisance. Je conçois la préoccupation qui l'a dominé : la fierté du pauvre est un sentiment précieux qu'on ne saurait trop ménager ; elle est une des conditions essentielles de son indépendance. Travailler, ne pas demander, se suffire, s'adresser aux associations mutuelles plutôt qu'à l'aumône, c'est excellent. La charité qui ne respecterait pas ces susceptibilités généreuses, qui détruirait ou affaiblirait ces indépendances, ferait beaucoup plus de mal que de bien.

Mais, tout en maudissant avec M. Jules Simon la charité qui ruine les énergies et qui écrase au lieu de relever, la charité aveugle ou hautaine, celle qui croit que l'argent est tout et qui pense qu'on peut aider les gens sans les aimer ou les aimer sans veiller sur le trésor de leur dignité morale, je maintiens contre lui que la bienfaisance sera toujours nécessaire. Hélas, il ne faut qu'avoir vécu un peu au village ou monté quelquefois les escaliers de l'indigence trois fois indigente des grandes villes, pour ne conserver aucun doute sur ce point. Il est des cas d'exception, maladie, vieillesse, abandon, chômages prolongés, désastres agricoles, famines, où le secours devient une nécessité absolue.

Ne disons pas aumône; disons charité, je le veux bien. Mais avouez du moins que la charité est indispensable, à moins qu'on ne la remplace par le droit au travail, ou par quelque institution de ce calibre. En dehors du socialisme qui établirait l'égalité par la misère universelle, je ne vois que la charité. Elle est, elle sera le doux lien entre les classes; c'est à elle qu'il appartient de fonder la paix sociale, de détruire beaucoup de servitudes et de n'en pas fonder une seule.

Si sa mission est belle, elle n'est point aisée à remplir. Il faut qu'elle aime; il faut qu'elle respecte; il faut qu'elle encourage les efforts personnels; il faut qu'elle s'adresse aux consciences et aux âmes. Jamais elle ne s'acquittera bien de sa tâche, si elle se borne à donner de l'argent. Elle doit savoir donner et elle doit savoir refuser; l'un n'est pas moins indispensable que l'autre. Son premier devoir est de se mettre en défense contre cette ignoble exploitation qui s'organise partout, de lettres, de demandes effrontées, de vagabonds allant

frapper à toutes les portes. La charité, qui a besoin de liberté et de lumière, repoussera bien loin ce qui les ôterait toutes deux. Elle se réservera pour les gens qu'elle connaît, et n'agira qu'à coup sûr. Alors elle donnera avec joie et donnera bien. Alors elle secourra des pauvres et ne créera pas de mendiants. Créer un mendiant, c'est faire un esclave. Or la charité qui fait des esclaves devient une misérable esclave elle-même : elle appartient aux lettres que lui apporte la poste, aux sollicitations de la porte, aux listes de hasard, à l'inconnu. Elle agit par contrainte, elle devient mécontente, hargneuse ; elle se défie, elle se décourage ; elle ne sait plus donner de bon cœur.

Cette charité-là n'est plus la charité ; cette bonté-là est une faiblesse, presqu'une maladie. Elle marche de déceptions en accablements. Pourquoi ? Parce qu'elle ne sait pas être indépendante. Oui, nous sommes appelés à conquérir l'indépendance dans l'accomplissement du bien. Toute conquête coûte quelque chose ; il est douloureux de refuser. Mais si nous ne refusons pas pour grossir la part de nos fantaisies ou de notre luxe, si nous refusons pour donner, si nous pratiquons la bienfaisance en hommes intelligents et en hommes libres, alors, soyons-en sûrs, nous ne créerons ni mendiants ni esclaves ; nous goûterons la joie de notre œuvre, à côté de ses inévitables douleurs ; nous fonderons entre les vrais pauvres et nous des relations affectueuses qui ne coûteront rien à la dignité de personne ; le travail, l'ordre, l'économie se propageront de plus en plus, et devant les énergies que développe la vraie charité, nous verrons reculer peu à peu toutes les causes de servitude.

Elles reculeront d'autant mieux, que l'égalité véritable tiendra compagnie à la vraie liberté. Sur le terrain de l'amour l'égalité est de droit. Quand on traite de la charité, on ne pense d'ordinaire qu'à celle du riche ; pourquoi oublier celle du pauvre ? Charité du pauvre envers le pauvre, charité du pauvre envers le riche, l'une et l'autre valent bien la peine d'être mentionnées. Auprès de la petite aumône de l'argent vient se placer la grande aumône des sympathies, des consolations, des encouragements, des services. Tout riche a besoin de cette aumône-là.

Les lecteurs amis (je sais que j'en ai quelques-uns de tels) ne s'étonneront pas si je cite ici nos devoirs envers les bêtes ; ils sont habitués à mes récidives. Au reste, comme il ne faut abuser de rien, je referme résolûment un gros dossier qui est devant moi, je ne veux pas redire ce que j'ai dit dans *la Famille*. Surtout je ne veux pas me mettre à raconter des cruautés. De semblables récits font plus de mal que de bien. Je me borne à un seul mot, et ce mot, je l'emprunte à la Bible : « Toute la création, écrit l'apôtre, soupire et est en travail jusqu'à maintenant. » La création soupire, et nous sommes ses tyrans. Non contents d'avoir violenté la nature, d'avoir détruit nos forêts jusqu'à livrer nos plaines aux inondations périodiques, d'avoir forcé les cultures jusqu'à amener les maladies végétales, d'avoir perfectionné les croisements jusqu'à créer des races monstrueuses et malsaines, nous avons donné carrière à notre cruauté diabolique. Il me semble parfois que le doux regard des animaux implore un retour à la liberté et à la bonté.

Le droit de tuer existe, hélas! Mais qu'a-t-il de commun avec le droit de torturer? Il est permis d'être boucher; mais avouez que vous ne penseriez pas grand bien d'un boucher qui prendrait plaisir à son métier. Quant aux chasseurs, je me permettrai de leur demander, moi qui ai été chasseur comme eux, ce qu'ils éprouvent quand il faut achever un oiseau blessé, ou forcer un lièvre haletant et fou de terreur, ou faire couper la gorge au cerf en grande cérémonie. Rien, j'en conviens, ne me touche dans la vie de Luther comme la résolution qu'il prend de ne plus chasser, parce qu'un lièvre poursuivi est venu se réfugier entre ses jambes. De Luther à François d'Assise, la transition est aisée sous ce rapport, ce sont deux grands cœurs. « Frère levraut, dit François à qui l'on venait d'apporter un petit lièvre, pourquoi t'es-tu laissé attraper? » — Il le caresse et lui rend la liberté[1].

Vous êtes-vous quelquefois demandé ce que deviendrait la liberté sur la terre, si la bonté y établissait son empire? Supposez d'ailleurs que les conditions de la vie ici-bas restent les mêmes : mêmes infirmités, mêmes besoins, mêmes intempéries, mêmes désastres, mêmes différences sociales, il y a des riches et des

1. « Si je puis parler à l'Empereur, disait-il une autre fois, je lui demanderai, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi, de publier un édit qui défende de prendre mes sœurs les alouettes. » Que ne pouvons-nous demander à qui de droit un peu de protection pour nos frères les petits oiseaux qui, à leur arrivée en Italie et dans le midi de la France, fatigués d'un long voyage, se laissent prendre par milliers et par millions! Ces massacres doivent se perfectionner et s'accroître, car le nombre des hirondelles, par exemple, diminue à vue d'œil.

pauvres, des forts et des faibles ; il y a des hommes et des bêtes. Mais la bonté est là, cela suffit, les servitudes ont disparu ; la faiblesse est protégée, l'oppression cesse.

Que d'opprimés sur la terre, à partir du papillon qu'un enfant tourmente jusqu'au nègre qu'on vend au marché ! « Toute la création soupire. » Souvenons-nous de ce mot-là, et nous qui faisons profession d'aimer la liberté, n'allons pas oublier les devoirs qu'elle nous impose.

CHAPITRE X

LE TRAVAIL

Entre le devoir et la liberté le rapport est toujours étroit, la bienfaisance vient de nous en fournir une nouvelle preuve. Elle nous affranchit en nous arrachant à l'égoïsme et nous conduisant à l'idéal ; elle nous affranchit aussi par le seul fait qu'elle met un noble travail dans nos vies. Qu'il me soit permis d'insister sur cette face de la question, le travail.

Il ne manque pas d'existences alanguies où l'indépendance ne saurait trouver place, car il y manque la vigueur, l'élan, le ressort des âmes bien vivantes et bien portantes. A Paris, on s'ennuie ; à la campagne on s'ennuie ; on payerait bien cher une occupation, un intérêt, une carrière. Situation périlleuse, qui nous met sur la pente des petites ambitions et des petites lâchetés. Ne vous est-il jamais arrivé, en dépliant votre journal, de comparer votre obscurité aux succès éclatants d'un ancien camarade ? Il a une carrière, lui, et dans cette carrière il avance à pas de géant. Vous étiez son égal autrefois, peut-être même vous jugeait-on supérieur ; maintenant vous voilà distancé : il est conseiller

d'État, il est ambassadeur, il est sénateur, sa poitrine se couvre de décorations; et vous!

Vous? Vous avez aussi une carrière devant vous. On n'y gagne point de croix, et l'avancement qu'on y obtient ne se proclame point au *Moniteur;* mais elle est si belle, si grande, que ceux qui y ont mis les pieds ne conçoivent pas qu'on puisse se contenter à moins. Il y a là de l'emploi pour toutes vos facultés, pour celles du cœur et pour celles de l'esprit; il y a des difficultés à surmonter, des ennemis à vaincre, des problèmes à résoudre, des buts élevés à atteindre, un pouvoir magnifique à exercer. Qu'est-ce que l'influence d'un fonctionnaire auprès de celle d'un homme bienfaisant?

Au reste, il ne s'agit pas d'influence, et la charité cesserait de mériter son nom si elle s'abaissait à être un calcul. Elle ne cherche ni pouvoir, ni influence, ni succès; elle veut faire du bien et non pas du bruit. Aussi voyez quelles indépendances elle fonde! Le travail de la charité nous place si carrément en présence de notre conscience, des obligations et des besoins, de la vie enfin telle qu'elle est, qu'il imprime à l'ensemble de nos pensées et de nos actes un cachet de vérité. Il fait de nous des esclaves du vrai, c'est-à-dire des hommes libres; il nous apprend le respect des âmes; il nous instruit à discerner les grandeurs réelles et à mépriser les fausses; il nous arrache au factice et au convenu; il nous ouvre la carrière des hautes ambitions; il nous revêt de la fierté sans orgueil, qui est celle des soldats de la justice.

J'aime à les rencontrer çà et là ces travailleurs qui n'ont rien à demander à personne et qui ne conçoivent rien de supérieur au privilége de faire un peu de bien.

Riches ou pauvres, il n'importe, je sens en m'approchant d'eux que notre servage moderne ne pèse pas sur leurs épaules ; ce sont les francs tenanciers de notre société contemporaine. Ils sont contents, ils trouvent que leur part est belle et ils n'en sollicitent pas d'autre.

Grand spectacle que celui de cette indépendance par le travail, qui est aussi une indépendance par le bonheur. Le travail de la bienfaisance imprime un caractère élevé aux autres occupations ; et il y en a d'autres, et beaucoup d'autres, car la charité nous prend bien moins de temps que la frivolité. C'est un ensemble d'efforts qui tendent vers un but unique ; c'est une vie qui monte tout entière ; c'est une âme qui poursuit vaillamment son éducation. Chaque jour elle devient un peu plus libre et un peu plus heureuse, prouvant la vérité de cette parole : « Le bien est plus amusant à faire que son contraire. »

On nous dit souvent que le travail dont je parle est la consolation des vies brisées. Oui sans doute, il est cela ; mais il est aussi la joie des jeunes et fraîches vies qui ne sauraient être tout à fait heureuses sans le travail de la charité. Le *travail,* je souligne ce mot, car la charité qui n'est qu'une émotion, un élan momentané, ne saurait nous débarrasser de nous-mêmes et par conséquent aussi nous délivrer des rongements, des découragements, des ennuis, des mécontentements, des convoitises, de la servitude sous toutes ses formes. Le travail seul, la bienfaisance énergique et suivie, nous apporte les expériences, les forces, les lumières, et par-dessus le marché les joies, dont nous avons besoin. L'équilibre moral ne s'établit pas autrement.

Ainsi se complète le bonheur des heureux ; ainsi se

soulage la douleur des infortunés. Les existences les plus décolorées et les plus dépourvues se raniment au contact de ce travail, comme les fleurs à moitié flétries au contact d'une eau vive. Les cœurs engourdis se remettent à battre ; on se reprend à penser qu'on a quelque chose à faire ici-bas. Oh! que je voudrais les conduire au travail de la charité, ces pauvres âmes abattues ou opprimées qui vont devant elles sans espoir, sans avenir, emprisonnées dans un horizon étroit, courbées sous un ciel bas et sombre! Aucune sympathie autour d'elles, leurs tendresses se heurtent à des rudesses, leurs délicatesses à des brutalités ; elles n'osent ni penser ni sentir. Eh bien, il y a près d'elles, bien près d'elles, un moyen sûr de briser leurs chaînes. Par le travail de la bienfaisance (par le travail, répétons-le), elles conquerront des sympathies et des tendresses : leur horizon s'élargira, leur ciel s'élèvera; elles se sentiront libres en se sentant utiles; autour d'elles elles découvriront des frères, au-dessus d'elles elles verront Dieu.

Comment se trouve-t-il quelqu'un qui consente à se sevrer d'un tel bonheur? Comment se résigne-t-on à une vie où le travail de la bienfaisance n'existe pas? Comment parvient-on à se contenter du triste programme, faire ses affaires, faire son chemin? En vérité, je l'ignore. Nous passons à côté de l'indépendance et du bonheur; nous nous détournons de ce qui nourrirait nos cœurs défaillants. « Ma nourriture, disait Jésus-Christ, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »

Faisons un pas de plus, abordons la question du tra-

vail dans sa généralité. Vous connaissez le proverbe : « Un sac vide ne peut se tenir debout. » Sacs vides, cœurs vides, existences vides, c'est tout un. Comment voulez-vous que cela se tienne debout? Le travail est notre loi ; ôtez-le, il reste un vide que rien ne peut combler.

Partout où le travail a disparu, nous apercevons le même spectacle de servitude et de prostration. Voici des pauvres qui ne travaillent plus et qui n'ont plus la noble ambition de se suffire : ils deviennent mendiants, c'est-à-dire esclaves. Voici des riches qui se dispensent du travail, sous prétexte qu'ils ont de quoi vivre. De quoi vivre? Non. De quoi végéter peut-être, de quoi languir, de quoi dépérir lentement, cœur et esprit, de quoi s'affaisser, de quoi s'asservir. Je ne décrirai pas une fois encore ces vies, misérables entre toutes, de l'oisiveté plus ou moins élégante : oisifs des grandes villes, oisifs des petites, oisifs des boulevards, des clubs et des cafés, oisifs harassés et oisifs ennuyés, oisifs que le monde commande impitoyablement pour ses corvées et oisifs qui se sont soustraits à tous les devoirs quels qu'ils soient, lesquels sont au bas de l'échelle? Je laisse à d'autres le soin de décider la question. Une chose est certaine, c'est qu'à ce métier l'incapacité du travail, de l'effort spontané, de la pensée indépendante, va sans cesse en grandissant. On commence par n'être qu'un oisif comme Figaro, « laborieux par nécessité, mais paresseux avec délices ; » on finit par ne plus connaître ni les délices de la paresse ni les nécessités du travail. Tout au plus, s'il le faut, essayera-t-on de mendier une place (la paresse produit partout des mendiants) ; mais en dehors d'une occupation réglementée et d'une acti-

vité passive, décidément on ne sera propre à rien. Le vide aura achevé de se faire dans une destinée humaine.

N'avez-vous pas trouvé l'apôtre Paul trop sévère quand il s'écrie : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas manger non plus ? » N'avez-vous pas pensé peut-être que la charité devrait tenir un langage moins rude? Eh bien, non; l'apôtre exige qu'on travaille, « qu'on mange son propre pain, qu'on ne soit à charge à personne, » parce que l'Évangile prend soin de notre dignité; il nous veut occupés, parce qu'il nous veut libres.

L'expérience le prouve chaque jour, cette sévérité qui nous étonne est de la charité. Il faut absolument que nous ayons du travail. Je n'ai pas à dire lequel : l'un travaillera de ses mains et l'autre de son intelligence; il y aura des carrières officielles et des études privées; il y aura des commerçants, des agriculteurs, des avocats, des médecins, des professeurs, des savants, des hommes de lettres, des artistes. En tous cas, il y aura des travailleurs, ayant échappé aux misères et aux tentations du vide.

Ces tentations prennent diverses formes, laissez-moi en indiquer une seule. La vie publique, lorsqu'elle cesse et lorsque des devoirs de conscience ou de convenance interdisent de la reprendre, laisse après elle un sentiment d'ennui auquel n'échappent que ceux qui savent se suffire et que leur cabinet de travail accueille dans son doux asile le jour même où d'autres occupations leur font défaut. Vous en connaissez ainsi que moi, de ces hommes publics qui n'ont pas fléchi, de

ces cabinets de travail où se sont abritées et continuées des vies illustres. Parmi les victoires de la liberté morale celle-ci n'est pas la moindre. Si nous dépendons d'une position, nous ne sommes pas indépendants; l'homme vraiment libre est celui qui, quelle que soit sa situation, porte toujours son drapeau, défend toujours ses idées, poursuit toujours sa tâche, égal à lui-même et ne se sentant pas diminué parce qu'il n'a plus un portefeuille sous le bras.

Grands ou petits, appelés à agir avec éclat ou obscurément, nous avons la même consigne; j'ose le dire, nous jouissons des mêmes priviléges. Quiconque fait une œuvre réelle et sérieuse ici-bas, a bâti un rempart qui protégera son indépendance. Il a un maître, ses convictions; il a un trésor, ses idées qu'il remue et qu'il propage. Il est riche; pourquoi tendrait-il la main?

Si je cédais à l'émotion qui me domine, j'exprimerais tout ceci bien plus vivement. J'ai vu autour de moi des existences si remplies, si embellies, si ennoblies par le travail, que je ne saurais en parler avec froideur. Moi-même je dois tant au travail, qu'il m'est impossible de concevoir qu'on parvienne à s'en passer. En ce moment même, je sens avec tant de force le privilége d'exprimer ce que je crois vrai, que toute mission me paraît médiocre auprès de celle-là. Oui, même pour les faibles au nombre desquels je me range, il y a là des joies profondes.

Mais ceci est le lot des travailleurs véritables, non de ceux qui ont inventé à leur usage je ne sais quelles occupations ressemblant fort à l'oisiveté. Le travail qui nous affranchit parce qu'il nous intéresse puissamment,

parce qu'il s'empare de notre âme et la transporte dans les sphères élevées, ce n'est pas celui de l'amateur, de « l'honnête homme, » comme disaient nos pères, de l'homme qui parcourt quelques volumes, qui se tient au courant de la littérature, qui mêle au soin de ses affaires quelques petites études libérales. Il faut prendre au sérieux ce que nous faisons, mettre de notre vie dans notre œuvre, pour que cette œuvre à son tour se charge de protéger notre vie contre les défaillances et les lâchetés. Le travail sans énergie n'est pas du travail.

Cela dit, je tiens à prévenir certaines méprises. Ce sujet a ses déclamateurs, bien entendu. On nous a fait, je ne sais combien de fois, le roman du travail. — Il est le consolateur de toutes les douleurs! Il tient lieu de toutes les félicités! Il donne toutes les indépendances!

Rien n'est plus faux. Il y a eu des savants fort savants et fort plats; la fierté de la vie n'est pas toujours, tant s'en faut, en proportion de la valeur intellectuelle, et le travail, quand il marche seul, nous protége très-imparfaitement. Les vies occupées ne sont pas toujours des vies dignes de respect.

Sont-elles toujours heureuses? Suffit-il de vivre dans la région des idées pour être heureux? Voyez celui qu'on a nommé le grand Hongrois, Széchenyi. Sous le poids de ses pensées, de ses craintes, de ses angoisses patriotiques, sa haute intelligence s'use et fléchit; la douleur le conduit à la folie, qui le conduit plus tard au suicide [1].

1. On connaît sur ce sujet la remarquable étude de M. Saint-René Taillandier.

Quand le travail prétend tenir lieu de tout, je suis prêt à me défier de lui, moi qui suis son ami dévoué. C'est qu'il existe en effet un travail abominablement égoïste et qui parvient à tout remplacer; il existe des cabinets d'étude où l'on se réfugie et se calfeutre pour échapper aux tendresses, aux devoirs, à la destinée telle que Dieu l'a faite. Oui, rien n'égale, lorsqu'ils s'y mettent, l'égoïsme des lettrés. Le monde croulerait qu'ils ne s'en mettraient pas en peine; n'ont-ils pas leurs livres, leurs auteurs favoris, les fêtes solitaires de leur pensée? Que leur parlez-vous d'une famille! Ils ont leurs livres. Que leur parlez-vous des libertés publiques! Ils ont trouvé une vieille édition en bouquinant. Ces amis prétendus de la liberté n'iront pas compromettre pour elle la tranquillité de leur cellule. Ces moines d'un nouveau genre sont sortis du monde et n'iront pas se risquer dans les luttes sociales. Le despotisme leur convient, pourvu qu'il les laisse en paix.

Je devais faire cette réserve et montrer où s'arrête l'influence libératrice de l'étude et du travail. On l'exagère jusqu'à l'absurde; elle est réelle toutefois. Cela est tellement vrai, que la liberté morale est elle-même un long travail, un effort persévérant et énergique. On reconnaît à leur travail intérieur les hommes qui marchent à l'indépendance; il me serait difficile d'en concevoir un seul qui consentît à passer oisif et inutile sur la terre. Si le moment était venu de parler de la liberté politique, j'ajouterais qu'elle réclame elle aussi des travailleurs. La liberté, qu'on la prenne au dedans ou au dehors, est toujours un des plus rudes métiers que nous puissions exercer ici-bas.

L'imagination se trouble à l'idée de la déchéance que nous encourrions, le jour où nous cesserions de travailler. Le travail excessif et souvent presque servile est sans doute un châtiment; mais l'oisiveté serait une bien autre malédiction. Figurez-vous ce que deviendraient notre impuissance, notre langueur, notre indifférence, notre ennui, notre corruption! Nous serions alors des esclaves et de lâches esclaves. — « Travaillons! » voilà l'un des mots d'ordre de la liberté; quoique sortie de la bouche d'un souverain absolu, cette dernière parole de Septime Sévère sera toujours répétée par les hommes libres. *Laboremus!*

CHAPITRE XI

LE RECUEILLEMENT

Je rappelais tout à l'heure le travail excessif qui est un châtiment, celui qui asservit parce qu'il abrutit, celui qui nous ôte le temps et la force de penser, peut-être de sentir, et qui nous transforme presque en bêtes de somme. Remarquez qu'à moins de se tourner vers l'affranchissement suprême, vers le service de Dieu et l'accomplissement du devoir, l'homme n'échappe aux misères du travail servile que pour tomber dans les misères plus grandes de l'oisiveté doublement servile ; le châtiment augmente pour ceux qui croient s'y dérober.

Mais le serviteur de la justice ne devrait pas plus connaître le travail servile que l'oisiveté servile. Il y a là un progrès à accomplir : nos vies ne seront complétement indépendantes que quand nous y aurons réservé avec un soin jaloux la place du recueillement.

« C'est un mal de trop travailler, » disait un des hommes qui ont le plus travaillé, Adolphe Monod. Il faut qu'il y ait du repos dans notre travail, du repos matériel et du repos moral, de la paix en un mot. Il faut que nous respirions, que nous pensions, que nous

rêvions même. Je plains ceux qui font toujours quelque chose et qui soumettent leurs proches à une règle si dure et si tranchante qu'elle tombe comme un fer de guillotine sur quiconque se permet de franchir les limites fixées par elle.

Nous avons besoin d'une règle, sans elle aucun travail sérieux n'est possible, elle est un des gardiens nécessaires de notre indépendance ; toutefois, prenons-y garde, le respect de la règle peut aller jusqu'à l'asservissement, l'idolâtrie de notre travail (je me le suis dit souvent, parce que je connais cette tentation) peut devenir un joug pour nous-mêmes et pour les autres, nous pouvons finir par ériger nos habitudes en lois, presque en dogmes; nous pouvons en venir au point de traiter en ennemi quiconque commet le crime de nous déranger un moment.

Compris de la sorte, le travail se change en tyran : il nous enlève nos libres allures, le calme de nos pensées et l'élasticité de nos mouvements : il nous rend maussades, hostiles ; il diminue nos forces, loin de les accroître. Ne voyant plus qu'une chose, rétrécissant notre horizon, marchant droit devant nous, à notre œuvre unique, sans regarder ni à droite ni à gauche, nous perdons les larges aspects et les vérités complètes. Bien plus, les vérités mêmes que nous conservons, les nôtres, nous les faussons à force de les isoler. Nous nous créons ainsi une vie épuisante, préoccupée, une vie d'esclaves.

Il y a beaucoup de ces vies-là aujourd'hui, et ce n'est pas toujours, tant s'en faut, par le fait du travail. La mondanité la plus frivole s'entend à nous écraser aussi

Elle a ses devoirs, ses fatigues de chaque heure, ses obsessions qui ne laissent point de relâche. Les oisifs surchargés sont moins rares qu'on ne l'imagine, et la profession de fainéant n'est pas commode tous les jours. A supposer d'ailleurs que quelques-uns parviennent pour leur malheur à faire le vide complet autour d'eux et en eux, il demeure évident que la plupart des existences mondaines sont misérablement affairées. C'est une succession ininterrompue d'obligations prétendues, de démarches, de vanités. Point de repos, pas un moment où l'on puisse se ressaisir en quelque sorte et reprendre possession de soi. Eût-on le temps, on n'aurait ni le courage ni la force. On finit par s'accoutumer au train de guerre : on ne s'en passe plus, on en a besoin ; le tête-à-tête avec soi ferait peur. Entre la difficulté et l'horreur de se recueillir, on s'agite toujours, tantôt parce qu'il le faut, tantôt parce qu'on le veut et qu'on ne sait plus vivre autrement.

Tout est arrangé dans nos sociétés modernes pour nous réduire à cela, facilité des communications, nombre des lettres, hâte en tout et partout, trains express lancés de droite et de gauche. Comment s'y reconnaître ? A qui entendre ? Où s'arrêter ? Vous le connaissez, l'étourdissement qui nous prend lorsque nous traversons les salles d'une manufacture : le mouvement des grands mécanismes et des petites bobines, les millions de particules qui voltigent dans l'air, la chaleur, l'odeur de l'huile, il y a là un ensemble bruyant et fiévreux qui s'empare de nous, en sorte que nous marchons sous une impression d'impuissance et d'accablement. Qui nous rendra l'air libre, le silence et la paix ?

Nos vies, si nous n'y prenons garde, finiront par

ressembler à la promenade déplaisante que je viens de décrire. Une fièvre continue, avec quelques redoublements, voilà ce qui attend les travailleurs et les oisifs, les oisifs surtout. Les uns par l'étourdissement d'une activité sans frein, les autres par l'encombrement des faux devoirs dont le nom est légion, tous par l'effet d'une organisation sociale qui a déclaré la guerre au repos, ils iront s'épuisant de plus en plus, s'usant, s'amoindrissant; ils cesseront de connaître la fraîcheur de l'âme et la liberté des pensées; ils porteront leur chaîne et en viendront à l'aimer.

Maudirons-nous le progrès? Regretterons-nous la destinée plus paisible et moins compliquée de nos pères, leurs rares voyages en coche, leurs lettres non moins rares sur gros papier, écrites posément, d'une écriture ronde bien lisible? Nous avons mieux à faire que de regretter ou de maudire; les faits sont des faits et notre organisation moderne s'inquiète peu de nos anathèmes. L'œuvre virile aujourd'hui consistera à demeurer libres quoi qu'il advienne. C'est à nous à lutter en hommes contre la servitude de l'encombrement, de l'étouffement, de l'écrasement. Des exemples sinistres nous avertissent chaque jour. Plus d'un s'arrête au milieu d'une brillante carrière; les forces lui manquent, son intelligence est surmenée, son cerveau est rendu, son imagination, si fraîche autrefois, est à présent paralysée; la naïveté des impressions a disparu; la vieillesse est venue avant l'heure; l'originalité a péri ensevelie sous une couche de lectures hâtives; faute de pouvoir respirer, réfléchir et se laisser vivre, ce rare esprit est tombé d'épuisement dans le banal. D'autres tombent plus bas encore; le nombre croissant

des gens nerveux, des mélancoliques et des fous annonce assez clairement que les ressorts sont forcés. Le mal est évident; quel sera le remède?

Nous l'avons déjà dit, il s'agit de faire dans nos vies la place du recueillement. Ayons pitié des fatigués de l'oisiveté et des fatigués du travail; ayons pitié de nous-mêmes.

Ici, comme toujours, l'œuvre de l'affranchissement exige d'énergiques efforts; se recueillir, ce n'est pas si facile. Pour les âmes mondaines, c'est impossible purement et simplement. Il y a dans la mondanité une telle dispersion des pensées, un tel besoin de se fuir soi-même, une telle peur du sérieux sous toutes ses formes, que la pensée même de demeurer une heure en face de la conscience excite un sentiment de répugnance insurmontable. Mais je suppose que nous ayons échappé à ce despotisme du monde qui décidément ne se concilie avec aucune liberté ; nous avons bâti une digue contre l'envahissement des riens, nous ne sommes plus submergés, nous commençons à nous retrouver et à nous reconnaître. C'est le moment d'aller jusqu'au bout et de faire la part du recueillement.

On s'imagine volontiers que le recueillement ne concerne que nos relations avec Dieu; il intéresse tous les devoirs et toutes les activités sans exception. Si nous sommes envahis et dominés, si nous n'échappons jamais au tumulte, nous demeurons incapables de gouverner notre vie. Rentrer en soi est nécessaire, lorsqu'on veut prendre possession de soi. Quand nous nous disséminons aux quatre vents des cieux, c'en est fait de nous. Comment nous soustrairons-nous aux entraînements?

Comment résisterons-nous aux courants funestes? Nous ne lutterons contre l'opinion des autres que quand nous aurons une pensée à nous. Or, pour avoir une pensée à nous, il faut bien que nous nous rencontrions quelquefois.

C'est dans ces tête-à-tête avec soi-même qu'on retrouve et qu'on reconquiert la vraie indépendance. Là sont des humiliations, et des relèvements, et des joies, et des forces que nous chercherions vainement ailleurs. Heures inestimables de liberté, heures de retraite, où nous oublions le factice et où nous nous replaçons en face du vrai, heures bénies où se découvre à nos yeux un coin du ciel, où nous retrouvons un peu d'idéal, qui dira votre grandeur et votre charme? Qui dira votre puissance? Vous nous donnez l'impartialité, le bel optimisme des cœurs bienveillants; vous nous faites monter aux régions sereines. Par vous, nous voyons clair dans nos âmes, dans nos fautes et dans nos devoirs; par vous, nous cherchons le secours où il est; par vous, nous redevenons libres. Voyageurs lassés, nous nous sommes séparés de la cohue haletante et confuse qui se hâte sans relâche, qui court devant elle et ne sait où elle va. Nous nous sommes assis à l'ombre, nous avons cherché du regard notre route; et maintenant, fortifiés par le repos, rajeunis en quelque sorte par le calme de la solitude, nous allons reprendre avec courage et avec joie le voyage un moment interrompu.

CHAPITRE XII

LA LIBERTÉ DANS L'ÉDUCATION

Ce que j'ai dit doit suffire; les causes de liberté que je n'ai pas indiquées dans la crainte d'être trop long se présenteront d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur. Si j'ai atteint mon but, j'ai mis en lumière l'idée principale : l'indépendance morale, menacée et poursuivie par une nuée d'ennemis, a trouvé les sûrs remparts derrière lesquels cesse le péril. Le mal nous asservit et le bien nous affranchit; c'est à cette vérité très-simple que notre étude nous a incessamment ramenés. Les vérités simples sont les vérités vraies; elles sont de plus, et ceci est étrange, les vérités inconnues. La découverte du simple est la dernière que nous fassions.

Au moment de quitter le sujet si grave qui nous a occupés et d'aborder notre cinquième livre, il me vient un remords qu'on pardonnera à l'auteur de *la Famille;* je me reproche de n'avoir pas signalé un nouveau point de rencontre de la famille et de la liberté. Ces coïncidences de deux études successives ne doivent être, ce me semble, ni multipliées ni évitées. Il y aurait affectation à ne pas dire quelques mots de la liberté dans l'éducation.

L'*Émile* de Rousseau aborde la question par son petit côté : Quelle est la limite précise de l'autorité des parents? — Pour peu que Rousseau eût été père, il n'aurait pas trouvé que le problème fût bien difficile, et il ne l'aurait pas résolu par un affreux paradoxe, que le cœur, la conscience et le bon sens ont refusé de prendre au sérieux. Décidément, si Dieu a créé la famille, c'est qu'elle a quelque chose à faire et à dire ; s'il a placé auprès de l'enfant un père et une mère, c'est qu'il a voulu qu'une influence s'exerçât sur ses sentiments et sur ses idées. Avant d'avoir ses idées à lui, l'enfant a celles de ses parents ; cela est dans l'ordre. Sa liberté n'en est pas affectée le moins du monde : la famille l'élève, comme elle le nourrit. Faudrait-il aussi que, sous prétexte d'indépendance, les marmots à la mamelle gagnassent leur vie dès le premier jour?

Il va sans dire d'ailleurs qu'à mesure que l'enfant deviendra un homme, la direction devra se restreindre. La théorie ici est moins aisée que la pratique ; un instinct sûr guide les parents, et aucun de ceux qui élèvent véritablement ne s'y trompe. Influer n'est pas violenter ; l'amour, qui a toutes les délicatesses, ne songera jamais à employer le gilet de force ; loin de redouter le développement spontané d'une âme précieuse, il a besoin de sentir qu'elle vit de sa vie propre, qu'elle connaît sa responsabilité, qu'elle se détermine, qu'elle choisit, qu'elle pense et qu'elle croit.

Que certains parents prétendent mouler leurs enfants d'après eux-mêmes, qu'ils s'irritent de leur émancipation graduelle et qu'ils s'efforcent de les tenir trop longtemps aux lisières, je ne le nie point, bien que le cas soit rare. Nous avons aujourd'hui une tendance tout

opposée, nous allons droit à la mauvaise indépendance.

Je ne connais pas de signe plus significatif de relâchement de nos liens de famille. Il est évident que lorsqu'on cherche à abréger sa besogne de père, lorsqu'on vise au plus court et qu'on tâche d'élever le moins possible, une thèse d'apparence libérale (ce qui ne gâte rien) s'offre naturellement à l'esprit : respectons la liberté de nos enfants, gardons-nous de surveiller leur conduite et de peser sur leurs sentiments !

Vous connaissez cette théorie. — Je laisse mon fils libre de choisir son genre de vie. Je laisse mon fils libre de choisir ses amis. Je laisse mon fils libre..... Nous n'osons pas dire jusqu'où de braves gens, fort peu libéraux de leur nature, étendent en pareille matière leurs doctrines de liberté. De mon temps on ne nous traitait point ainsi : déjà grands garçons, nous trouvions fort naturel et fort doux que nos parents s'informassent de nos relations et de nos actes; ils nous avertissaient; ils nous guidaient, et nous n'en étions pas moins libres.

Les enfants les plus tendres et les plus soumis sont aussi les plus libres. Leurs impressions sont naïves; leur conscience, tenue en grand honneur, donne une base solide à leurs convictions; leur âme est très-vivante, et par cela même très-énergique et très-individuelle. Ils auraient horreur de s'insurger contre une autorité vénérée, et en même temps ils sentent surgir une à une devant eux les grandes responsabilités de l'existence. Ne craignez pas qu'ils pensent à s'y soustraire et qu'ils donnent charge d'eux-mêmes à qui que ce soit. Laissez-les grandir, ils s'affranchiront sans

s'émanciper; hommes de devoir, ils seront hommes de liberté.

Telles sont les limites que Dieu a posées de sa main ; tel est le mode de libération progressive qu'il a institué. N'est-ce pas pitié de songer qu'au lieu de cela un progrès prétendu nous donne des pères et des enfants qui se débarrassent à l'envi de leurs devoirs ! Chacun tire de son côté; on évite de se gêner. Dieu sait quels caractères se forment ainsi et ce que gagne là l'indépendance morale !

Nous avons, je l'ai dit, abordé par son petit côté le problème de la liberté dans l'éducation ; mais le petit nous a vite conduits au grand. Nous ne demandons plus où doit s'arrêter l'autorité paternelle et maternelle, nous demandons ce qu'elle doit être. Voilà la vraie question en matière de liberté.

Pour que nos enfants deviennent capables de se conduire, comment faut-il les conduire ? — Il faut d'abord imprimer profondément dans leurs cœurs le sentiment du devoir. En d'autres termes, il faut les placer nettement et sans ambages sous le régime de l'autorité. Nous n'en viendrons à nous gouverner que si nous avons été gouvernés, si nos âmes ont pris le pli de l'obéissance et du respect. Rien ne vaut cela et ne remplace cela. Ce vide de l'obéissance, quand il existe pendant la jeunesse, ne se comble pas plus tard. De là viennent les enfants gâtés, qui le seront jusqu'à leur blanche vieillesse, ces êtres déplaisants et impuissants qui ne déploieront aucune vigueur, qui ne se gêneront pour personne, qui ne sauront jamais ce que c'est que de faire un sacrifice au devoir.

Nous répétons sans cesse que notre siècle a perdu le respect. Au lieu de gémir et de nous voiler la face, nous ferions bien mieux de remédier à un si grand mal. Chacun de nous y peut quelque chose : en rétablissant dans nos rapports avec nos enfants l'obéissance de principe que tend à supplanter l'obéissance d'inclination, en restaurant la subordination que menace la camaraderie, nous ferons plus que toutes les élégies pour ramener chez nous les fortes libertés en même temps que les fortes affections.

La liberté ne se passe pas de l'affection. Ceux qui renoncent à se faire respecter pour se faire mieux aimer se trompent étrangement dans leur calcul; nos enfants si vite émancipés et dont nous ménageons avec tant de soin la fausse indépendance, désapprennent souvent la tendresse. Il y a du devoir dans tous les sentiments de famille, et quand le devoir s'en retire, tous s'affaissent à la fois. Le cœur n'est d'ordinaire pas mieux portant que la conscience, et parmi les choses qui me consternent je citerai l'air dégagé que prennent, en France surtout, nos jeunes gens et nos jeunes filles. Il y a certes encore de bonnes et vraies familles, où l'on obéit, où l'on aime, où la tendresse a conservé ses embrassades, ses expansions, ses explosions, des familles où l'on se caresse, où l'enfant ne rentre pas après une absence sans rencontrer sur le seuil des bras ouverts et des yeux humides. Il y en a, mais le nombre diminue, le genre sec prévaut, et plus d'un lecteur lèvera les épaules en me voyant si retardé.

Oui, je suis en retard. Oui, mes yeux se dirigent vers un passé qui ne reviendra pas, vers des visages

aimés que je ne verrai plus sur la terre. Oui, je me rappellerai toujours cette bibliothèque de mon père dans laquelle nous avons passé, nous enfants, tant d'heureuses heures, allant de la machine électrique aux beaux livres d'images, visitant les rangées de volumes qu'on nous permettait de toucher, les voyages, l'histoire, et recueillant un à un les souvenirs ineffaçables qui viennent encore tant d'années après réveiller les meilleurs sentiments de nos cœurs.

On essaye aujourd'hui de faire des hommes qui n'aient pas été des enfants. Devoir, respect, subordination, tendresse, tout ce que la famille avait en réserve pour nous préparer à la vie, tous les appuis que l'éducation assurait à l'indépendance, nous tentons de nous en passer. Au lieu du sanctuaire de la maison paternelle, nous semblons nous proposer d'avoir je ne sais quel logis banal, une sorte d'auberge ou de club, où l'on se rencontrera sans se gêner, où chacun s'occupera de ses affaires, où l'on causera poliment une heure, où l'on entretiendra des rapports convenables, où l'on tâchera même de s'aimer de cette affection qui ne coûte ni un effort ni un sacrifice et qui n'a jamais fondé une liberté.

Ce que la liberté réclame, c'est cette haute moralité qui ne s'apprend qu'au sein des familles; il lui faut ces âmes accoutumées à l'idéal, ces jeunes loyautés, ces jeunes puretés, ces jeunes courages, ces jeunes enthousiasmes, qui auront en eux de quoi résister au rude contact de la destinée humaine. Au lieu de cela, que lui donnons-nous? Des familles si peu propres à former

des hommes, qu'en vérité on peut se réjouir le plus souvent de voir la maison paternelle remplacée par le collége.

L'éducation de collége cependant, surtout quand elle agit seule, est bien loin de pouvoir fonder notre indépendance morale. Sans compter que l'obéissance n'y est plus pénétrée d'affection, que la grosse morale s'y substitue à la grande, que les saintes fiertés de l'enfance, sa foi absolue au vrai, sa candeur, pour tout dire (quel mot vaudrait celui-là?), y sont froissées chaque jour, sans compter que le devoir s'y fait règlement et que la religion s'y fait leçon, le collége a souvent des tyrannies plus ou moins lâches. Tantôt c'est un élève, tantôt c'est un maître d'étude, toujours c'est un être sans défense auquel on inflige des souffrances qui sont épargnées aux forts, aux influents, aux habiles.

Le collége ressemble à la vie! Je le sais bien. Mais faut-il que la vie commence si tôt? L'abri de la famille a-t-il été créé pour rien? Pouvons-nous assister impunément, dès nos premières années, au spectacle de la force encensée et de l'habileté triomphante? N'avons-nous pas besoin que quelqu'un en pareil cas nous éclaire et nous soutienne? Voilà ce qu'il importe de se demander sérieusement. L'avenir y est engagé. En vain nous efforcerons-nous de mettre la liberté dans la société, si nous ne la mettons pas d'abord dans l'éducation.

Et notez encore ceci, les éducations qui forgent des caractères sont les éducations énergiques. La tendresse sans énergie ne nous enseignerait pas l'indépendance.

Vous voulez que votre fils devienne un homme, vous voulez lui donner cet empire sur soi au défaut duquel on subit l'empire d'autrui; n'allez pas l'élever mollement.

Il y aurait ici tout un sujet à traiter, les rapports de la vigueur physique avec l'indépendance morale. J'y insisterais si le souvenir de ce que j'en ai déjà dit ailleurs ne venait m'attrister comme un remords. — Certains peuples, dit-on, plongent les nouveau-nés dans des rivières glacées. Je ne préconise pas cette méthode qui a le tort de tuer les faibles; il ne faut pas les tuer, mais les fortifier. Un peu d'eau glacée ne gâtera rien plus tard, quand ils seront en état de la supporter. Les enfants de l'ancien temps mettaient leur gloire à être stoïques, à dédaigner leurs aises et à affronter la douleur. On eût dit qu'ils se proposaient d'être dignes des Gaulois leurs ancêtres qui mesuraient les jeunes gens au moyen de la ceinture officielle et qui punissaient ceux dont l'embonpoint excédait la dimension autorisée par le règlement. Aujourd'hui nous marchons trop peu, nous nageons trop peu, nous montons trop peu à cheval, nous manions trop peu le fleuret, nous nous endurcissons trop peu. Nos institutions scolaires laissent trop peu de place au plein air, à la santé, à la liberté, au corps en un mot, dont l'âme ne se passe pas. Rappelons-nous ces Indiens auxquels les Anglais offraient d'élever quelques-uns de leurs enfants. Ils refusèrent, parce que, disaient-ils, les précédents ainsi élevés « n'étaient bons à rien. » Ils étaient prêts, ajoutèrent-ils, à élever eux-mêmes quelques jeunes Anglais, « de façon à en faire des hommes. »

Je n'ai pas l'enthousiasme de la vie sauvage et je crois que les Anglais firent sagement, à leur tour, de

ne pas confier leurs enfants aux Mohicans. Toutefois n'y a-t-il rien à apprendre d'eux? Que de camarades j'ai eus qui s'imposaient de rudes privations! Ce ne sont pas ceux-là qui ont le plus mal tourné. Moi-même, mieux renté cependant, il m'est arrivé de faire plus d'une fois l'économie d'un dîner.

Aussi avions-nous peut-être, à côté de défauts très-grands que je n'entends pas pallier, une qualité qui est devenue plus rare aujourd'hui et qui nous préparait à l'indépendance : nous avions de l'énergie. Un jeune homme distingué, auquel j'ose à peine rappeler ses fredaines de jeunesse aujourd'hui qu'il est devenu un grave fonctionnaire public, était entravé par la faiblesse de sa vue dans son ardeur presque héroïque pour le travail. Eh bien, il avait le courage de se lever chaque matin bien longtemps avant le jour, de traverser la moitié de Paris, d'affronter la boue et la pluie, de venir m'éveiller et allumer ma lampe. Nous réalisions à nous deux une fable bien connue ; il était l'aveugle et j'étais e paralytique ; il portait ma paresse et je mettais mes yeux à sa disposition. A peine debout, je commençais à lui lire. Et que lisions-nous? De vieux bouquins, des in-folios dont il ne nous est rien resté que je sache. Je me trompe, il nous en est resté l'habitude de l'effort, et c'est quelque chose.

Ceci peut nous servir de conclusion. Ce que nous avons dit de la liberté dans l'éducation, nous pouvons le dire de la liberté morale en général. L'obstacle qu'elle rencontre presque partout, c'est l'affaiblissement ; les forces font défaut, on meurt d'anémie.

Tout ce qui nous affaiblit nous asservit ; tout ce qui

nous fortifie nous rend libres, telle est la vérité centrale qui s'est dégagée graduellement. Il fallait la signaler d'une façon bien précise en ce qui concerne l'éducation, car là se trouve la pépinière des hommes. Si les hommes manquent aujourd'hui, c'est que les enfants ont manqué hier, et si les enfants manquent aujourd'hui, les hommes manqueront demain. Ayons des enfants, de vrais enfants, soumis, respectueux, affectueux. Je frissonne jusqu'au fond de mon être quand j'entends dire : Il n'y a plus d'enfants.

Ceux qui parlent ainsi ne savent pas qu'ils signalent une des causes les plus profondes de notre impuissance en matière de liberté. Les questions de liberté, quoi qu'on fasse, se résoudront toujours au sein des familles. Là on décide, et pour longtemps, si nous fléchirons devant le monde, devant l'opinion, devant le nombre, devant le tyran quel qu'il soit, si nous céderons mollement aux difficultés inévitables de la vie, si nous aboutirons enfin au mal suprême et sans remède, l'aplatissement des caractères, ou si, serviteurs de Dieu, esclaves du devoir, armés de convictions, aguerris aux rudes combats de la lutte intérieure, prenant au sérieux l'existence et la trouvant belle car elle peut être employée au bien, nous marcherons le cœur haut à la conquête de la liberté.

LIVRE CINQUIÈME

LES

INFLUENCES LITTÉRAIRES

EN MATIÈRE DE LIBERTÉ

PREMIÈRE PARTIE

LES LIVRES DE LIBERTÉ

ET LES LIVRES DE SERVITUDE

CHAPITRE PREMIER

LIVRES DE LIBERTÉ

Je me sentirais coupable d'ingratitude si, traitant le sujet de la liberté morale, j'oubliais les amis fidèles qui l'ont si souvent éveillée en moi. Je veux parler des livres, de ceux qui reposent dans un coin aimé de la bibliothèque, de ceux auxquels on revient souvent et qu'on ne lit jamais sans monter dans la région de l'idéal. C'est comme une porte d'or qui s'ouvre, c'est comme un monde chevaleresque, un monde d'indépendance qui s'offre à nous. Phénomène étrange et qui révèle bien le côté spirituel de notre nature, il suffit d'une phrase, d'un vers, pour nous faire tressaillir. Vous diriez la voix guerrière du clairon : nous nous sommes redressés; faut-il tirer l'épée ? faut-il nous jeter dans la

mêlée ardente? La bataille pour la vérité nous tenterait, nous irions nous ranger avec enthousiasme du côté des faibles et des opprimés.

Et, remarquez-le, il ne s'agit pas seulement ici du contenu des livres, il s'agit de l'accent. Tel livre dont la doctrine est contestable et qui ne se propose point de prêcher la vertu, a en soi néanmoins ce je ne sais quoi qui nous remue et relève le niveau de nos pensées. Prenez *Jane Eyre*, par exemple (je veux citer un simple roman), vous sentirez au contact de cette âme intrépide que le dégoût des sentiments bas vous gagne et vous pénètre jusqu'au cœur. Il y a là quelque chose de brave et de fier, il y a une empreinte de devoir, il y a un souffle d'indépendance. Rien de vil, rien de lâche, vous vous écrieriez volontiers avec Ronsard :

> Quel son mâle et hardi, quelle touche héroïque,
> Et quel superbe vers entends-je ici sonner?

Vers ou prose, il n'importe ; la poésie de la vaillance morale est toujours là. Elle est si indépendante des formes, qu'une mélodie musicale peut la renfermer presque entière. Tel rhythme nous saisit, nous transporte, nous rend capables d'affronter le péril. Otez les paroles du choral de Luther et de la Marseillaise, il restera dans l'un et dans l'autre de ces chants populaires la puissance libératrice de l'accent. Je ne veux pas exagérer sans doute la libération qui s'opère ainsi ; elle est superficielle et passagère ; l'émotion tombée, nous ne nous retrouvons pas beaucoup plus braves ou beaucoup plus libres qu'auparavant. Est-ce bien vrai toutefois? N'est-ce rien d'avoir été noblement ému? Telle âme

qui se traîne dans les bas-fonds ne se souviendra-t-elle pas d'avoir un moment respiré l'air des sommets?

Les impressions littéraires sont d'une nature moins fugitive. Elles s'associent chez nous à des pensées et à des sentiments; elles ne se contentent pas d'être un ébranlement nerveux. En tous cas, les livres qui ne produiraient que cela ne sauraient être rangés au nombre des livres de liberté. Il y a là plus que l'accent, plus que le mouvement ou le style; c'est l'élan de l'homme complet, esprit et âme, vers les vraies grandeurs de la destinée humaine.

Quelques exemples, au reste, en diront plus que toutes les explications. Je vais puiser presque au hasard dans le rayon où sont rangés côte à côte les livres fortifiants et libérateurs.

Un scrupule que le lecteur comprendra m'empêche de mentionner d'abord le livre par excellence, la Bible. Il me répugne de l'envisager au point de vue de l'influence littéraire. Et pourtant, à ce point de vue même, que peut-on mettre à côté des prophètes et des apôtres? N'est-ce pas ici la forte lecture qui fait des hommes libres? Quelle simplicité! quelle vérité! Voici la morale sans casuistique; voici l'amour sans afféterie et sans fadeur; voici la profondeur sans subtilité; voici l'obéissance sans crainte servile. La Bible nous ramène de partout au devoir, à la lutte contre le mal, à l'éducation personnelle, à la conviction individuelle, à la souveraineté du vrai, c'est-à-dire aux fondements de l'indépendance. La Bible nous appelle à examiner, à choisir, à ouvrir les yeux. Elle nous met au régime de la conscience, du travail, des saines douleurs et des

saines joies. Elle nous convie, non au sentimentalisme mais à la charité, non à l'ascétisme mais au renoncement. Son accent inimitable est celui qui suscite en nous toutes les aspirations généreuses, tous les courages, toutes les sincérités.

Pour moi la Bible ne se compare à aucun autre livre : c'est le seul qu'on n'épuise pas, le seul qui ait chaque jour un secours à nous donner, une lumière, un encouragement, un avertissement, une force, une liberté. Et maintenant, cet hommage rendu, et la distance bien établie entre le livre et les livres, donnons-nous la joie d'ouvrir quelques-uns de ceux-ci.

Je commence par Eschyle. Qui ne connaît, au moins par une traduction [1], son *Prométhée enchaîné?* Dès les premiers vers, le problème de la liberté morale se pose hardiment. Admirable spectacle ! Jupiter vainqueur s'acharne sur son ennemi. La Puissance et la Force, des déités dignes de l'Olympe, sont venues accomplir leur œuvre. Elles sont sans pitié. — « Tu vois un douloureux spectacle, » s'écrie Vulcain. — « Je vois un coupable, » répond la Puissance.

Survient Mercure. C'est ici la dernière forme de la tentation d'asservissement. Mercure se moque des fiertés mal placées et des indépendances qui coûtent trop cher ; il lui semble que quand on est le plus faible, on n'a rien de mieux à faire qu'à s'incliner. Écoutez ce dialogue. Prométhée vient de pousser un cri de douleur :

1. C'est la ressource des ignorants, et c'est la mienne. Nos éducations de collége ne nous apprennent réellement pas le grec.

— Hélas! . . . . . .
— Voilà un mot que Jupiter ne connut jamais.
— Le temps marche, c'est un grand maître.
— Ce maître, pourtant, ne t'a pas encore appris la sagesse.
— En effet; sans cela, te parlerais-je, vil esclave?

. . . . . .

— Vois, je te prie, si cette obstination te peut servir.
— Tout est vu. . . .

Eschyle a une grandeur tranquille dont personne ne me semble avoir hérité depuis lui. Ces drames sans événements, les *Perses*, les *Sept contre Thèbes*, sont tout remplis d'un enthousiasme patriotique ou d'une passion guerrière, et je ne suis pas surpris d'apprendre qu'au sortir de ces spectacles presque immobiles les Athéniens étaient prêts à courir aux armes.

Et quel poids écrasant du Destin! Le poëte, dirait-on, excite contre ce dieu suprême du paganisme la révolte de la liberté humaine. En tous cas, ce sont de mâles accents. Voyez Étéocle aux prises avec la Fatalité :

— . . . . . Ah! c'est aujourd'hui que s'accomplissent les imprécations de mon père. . . . . Oui, nous nous verrons face à face, roi contre roi, frère contre frère, ennemi contre ennemi.

. . . . . .

— Le ciel hâte l'événement; le vent souffle; eh bien, donc, vogue au gré des vents, sur les flots du Cocyte, toute la race de Laïus, objet de la haine d'Apollon!

. . . . . .

— L'imprécation de mon père, la terrible imprécation veut s'accomplir. Furie impitoyable à l'œil toujours sec, elle est à mes côtés. Elle me crie : La victoire d'abord, la mort ensuite.

. . . . . .

Le Destin veut nous perdre. Pourquoi donc essayer sur lui les lâches complaisances?

Les deux frères sont morts. Une loi ordonne d'ense-

velir Étéocle et de laisser sans sépulture Polynice, l'ennemi de la patrie. Alors se présente une âme libre, une femme, l'admirable Antigone :

— Moi, je le déclare au sénat des Cadméens, si personne ne veut m'aider à l'ensevelir, je l'ensevelirai moi seule; j'en courrai le danger. Pour donner la sépulture à un frère, je ne rougis poins de désobéir aux lois. . . . .

— Écoute, ne viole pas la défense portée par les Thébains[1].

— Écoute, ne me donne pas d'avis inutiles.

— Il est intraitable, un peuple qui vient d'échapper au danger.

— Intraitable, soit; mais mon frère ne restera pas sans sépulture.

— L'ennemi de Thèbes, l'honorer d'un tombeau!

— Les dieux ne l'ont point jugé encore.

Je me refuse le plaisir de poursuivre. Après les *Sept contre Thèbes,* il faudrait parcourir l'*Orestie,* cette trilogie gigantesque et sanglante où se déroule la fatale destinée des Atrides, l'époux égorgé par l'épouse, la mère immolée par le fils, un enchaînement irrésistible de crimes, et au milieu de tout cela cette éternelle protestation du libre arbitre, qui s'appelle le remords.

J'indique, je ne transcris pas; citons cependant un ou deux mots. Cassandre, l'infortunée victime, va mourir. Le chœur, toujours prudent, lui reproche d'être trop courageuse :

— Crois-moi, c'est ton courage qui fait ton malheur.

— Ce reproche ne s'adresse jamais aux heureux.

Que pensez-vous de cette réponse? Et de celle que Clytemnestre, sortant de son crime, adresse au même interlocuteur :

1. C'est le héraut qui entre ici en lutte avec Antigone.

— . . . . Quand je vous prends à témoin de ce que j'ai fait, mon cœur ne tremble pas. Louange ou blâme, tout ce que tu diras de moi m'est égal. Voilà Agamemnon mon époux, et voilà la main qui l'a tué. L'ouvrage est d'une bonne ouvrière. J'ai dit.

Plus tard, Clytemnestre entend des cris ; c'est le signal de la mort d'Égysthe. Elle s'adresse au portier du palais qui se lamente :

— Eh bien! qu'y a-t-il? Pourquoi remplir ce palais de tes cris?
— Je te dis que les morts tuent les vivants.

Les morts tuent les vivants, c'est bien cela ; et voilà comment d'un seul mot le mâle génie d'Eschyle rappelle les responsabilités humaines au sein même du palais d'Argos et redresse la liberté en face du Destin.

Auprès d'Eschyle hâtons-nous de placer Démosthènes. Tels sont, pour moi du moins, les deux grands livres de liberté que nous offre la littérature grecque. On me reprochera peut-être de ne pas nommer ce Plutarque qui a nourri tant de fortes âmes chez nos pères. En est-il de lui comme des eaux thermales qu'il faut prendre pendant qu'elles guérissent? Je ne sais; mais ses *Grands Hommes* qu'on lisait et relisait jadis, que Catinat savait par cœur, qui ont été longtemps le catéchisme des héros, ne nous font plus l'effet aujourd'hui que de biographies imparfaites où la vérité est parfois sacrifiée à la recherche des parallèles ou des antithèses, et qu'assaisonne une morale plus prudente que relevée. Peut-être avons-nous tort. J'ai là devant moi un vieux *Plutarque* in-folio, le même peut-être où Chrysale aurait volontiers mis « ses rabats, » et qui a l'air de me regarder d'un air de reproche. La poussière qui le couvre n'a pas été essuyée

depuis longtemps. Eh bien, je m'obstine dans mon crime; cette fois encore je le laisse dans son coin et je cours à Démosthènes.

Celui-ci est un homme. A-t-il mérité quelques-uns des reproches que lui adressaient ses ennemis? A-t-il eu peu de courage à Chéronée? Je l'ignore. En tous cas, il a eu pendant sa vie entière le plus rare des courages, celui du citoyen. C'est chose admirable de le voir, parfois seul, gourmandant la légèreté des Athéniens, leur montrant du doigt l'ennemi, la tyrannie macédonienne qui s'avance. Démosthènes ne se lasse ni ne se décourage : vis-à-vis de Philippe, vis-à-vis d'Alexandre, vis-à-vis des successeurs d'Alexandre, il remplit avec une immortelle énergie cette mission périlleuse de l'orateur, qui était alors une sorte de ministre dirigeant. Il accepte les responsabilités, il lutte jusqu'au bout, et lorsqu'enfin Athènes succombe sous Antipater, livré par ses concitoyens, il porte à ses lèvres le stylet empoisonné et tombe avec la liberté et la patrie.

Quelles que soient les taches, il y a là une noble vie. Et quelle éloquence! Comme elle est vivante, mâle, simple, allant au but! Comme c'est bien là le langage de la tribune, quand la tribune a son vrai rôle! Comme cela ressemble peu à Cicéron! Il faudrait traverser bien des siècles et arriver jusqu'à Mirabeau ou jusqu'à Pitt, pour trouver ce genre de discours. Encore ne m'est-il pas prouvé que personne en France ou en Angleterre ait fait vibrer comme Démosthènes les cordes généreuses du cœur. Sans déclamation, sans emphase, sans rhétorique, il tient aux Athéniens assemblés le plus noble langage qu'un peuple ait jamais entendu. Ouvrons sa première *Philippique :*

« Philippe est-il mort? — Non, par Jupiter! Est-il malade? Mort ou malade, que vous importe? S'il lui arrive malheur et que votre vigilance demeure au même point, à l'instant vous vous ferez un autre Philippe. »

Et plus loin :

« Que Philippe, général et soldat, prodiguant sa personne, animant tout de sa présence, ne perdant pas une occasion, pas un instant, triomphe d'hommes à délais, à décrets, à conjectures, je n'en suis point étonné... Sauveurs de la Grèce entière, sauveurs de chacun de ses peuples en particulier, vous perdez vos domaines, et vous dormez! Voilà ce qui m'étonne. »

Ce « et vous dormez! » ne nous rappelle-t-il pas le « et vous délibérez! » de Mirabeau dans son fameux discours sur la banqueroute? — Démosthènes ne laisse aucune retraite à l'inconsistance athénienne : « Vous avez perdu votre temps à tergiverser, à espérer que d'autres feraient votre devoir, à vous dénoncer mutuellement... Je le dis donc : contribuez, partez, hâtez-vous. »

Jamais la parole n'a plus ressemblé à l'action. Chaque mot porte; aussi n'y a-t-il pas un mot perdu. Il ne s'agit pas pour l'orateur de briller, mais de persuader. La seconde *Philippique* n'est pas moins sincère et pas moins sévère. Je cite quelques passages pris çà et là :

« La fortune vous est plus souvent échappée pour n'avoir pas voulu faire votre devoir que pour ne l'avoir pu comprendre. »

« Un décret n'est rien, sans la détermination forte de l'exécuter avec énergie... L'exécution est la chose importante. Elle seule nous manque, acquérons-la...

Et quel moment plus favorable attendriez-vous? Si ce n'est à présent, quand ferez-vous votre devoir? »

Certes, l'orateur qui parlait ainsi avait le droit d'ajouter : « Le devoir du vrai citoyen est de faire entendre la parole qui sauve, non la parole adulatrice. »

Et il continue son rude métier. Voyez la sixième *Philippique* :

« L'invective contre Philippe a toujours à vos yeux le mérite de l'à-propos ; mais qu'exécutez-vous ?... Pour arrêter une usurpation dans sa course, ô Athéniens, il faut des actions, non des paroles. » Et Démosthènes poursuit, peignant l'inertie de ses compatriotes qui, tranquillement assis, écoutant des discours, discernant à merveille ce qu'il y a à faire, et sous ce rapport « mieux munis que Philippe, » se dispensent simplement d'agir.

Nous pourrions aller jusqu'au bout. Dans la dernière de ces mâles harangues, l'insistance de l'orateur s'accroît avec le danger :

« Pourquoi ces délais? Qu'attendons-nous, ô Athéniens, pour faire notre devoir? La nécessité sans doute! Mais la nécessité de l'homme libre, elle est là... Quant à celle de l'esclave, priez le ciel de vous en préserver ! »

Voilà une de ces paroles au contact desquelles l'être moral entre en vibration. Il est vrai qu'on accusait Démosthènes de ne donner au peuple que des paroles. Il répond simplement et noblement : « Les actes du conseiller du peuple sont de sages avis ; il n'en a point d'autres. » Et, persévérant dans son office d'avertisseur intrépide, il termine ainsi son dernier discours : « Si, toujours inactifs, vous bornez votre zèle à des

applaudissements tumultueux, si vous reculez quand il faut agir, il n'est point d'éloquence qui, sans l'exécution du devoir, puisse sauver la patrie. »

Démosthènes rencontra devant lui, cela devait être, d'autres ennemis que Philippe, des rivaux, des jaloux, des calomniateurs. Une couronne lui ayant été décernée par Athènes, Eschine l'attaqua violemment. Il faut voir avec quelle dignité il repousse cette attaque et justifie sa conduite! A chaque instant il s'interrompt : — « Qu'on lise le décret omis par cet homme, qui le connaissait très-bien. » — « Lorsque l'homme marchait contre l'Attique et que ses projets n'étaient plus douteux, lorsque la guerre était allumée, qu'a-t-il fait pour vous, cet envieux, cet avaleur d'iambes? Il ne peut rien montrer. Pas un seul décret d'utilité publique, petit ou grand, qui porte le nom d'Eschine. S'il en a, qu'il le produise à l'instant; je lui cède la parole. »

Forcé de rappeler ses services, il éveille le souvenir de la journée fatale où la nouvelle se répandit : Élatée est prise! — Les Prytanes convoquent l'assemblée. Le héraut crie : Qui veut parler? Personne ne se présente. Nouvel appel; nouveau silence. « Eh bien, ajoute Démosthènes avec un sentiment de fierté bien pardonnable, l'homme de cette journée, ce fut moi. »

Les conseils qu'il a donnés n'ont pas empêché les triomphes de la Macédoine. Croyez-vous que cette objection va l'embarrasser? Non, les questions de devoir ne sont pas, grâce à Dieu, des questions de succès. « Quand l'avenir se serait révélé à tous, quand tous l'auraient prévu, quand toi-même, Eschine, tu l'aurais prédit, publié par tes cris, tes vociférations, toi qui n'as pas ouvert la bouche, Athènes ne devait point agir au-

trement, pour peu qu'elle songeât à sa gloire, à ses ancêtres, à la postérité. Le succès, on le voit, lui a manqué : sort commun à tous les hommes, lorsque le ciel l'ordonne ainsi. »

Bien rugi, lion! N'est-il pas vrai qu'elles remuent le cœur, ces magnifiques paroles? Il en sort vraiment un souffle de liberté. Eschine, vaincu, rendait hommage, sinon à l'âme, du moins à l'éloquence de son adversaire. Rencontrant loin d'Athènes des hommes qui avaient lu le *Discours pour la couronne* et qui étaient frappés d'admiration, « que serait-ce, s'écria-t-il, si vous aviez entendu le monstre lui-même! »

Chez les Grecs Démosthènes, chez les Romains Tacite, tels sont les grands livres de liberté que nous présente l'antiquité classique. Il en est d'autres et j'ai déjà cité Eschyle; mais ces deux-là sont les premiers à mes yeux. Lorsque j'étais au collége, fort peu enthousiaste, comme il arrive, des auteurs dont les chefs-d'œuvre nous apparaissaient sous la forme de devoirs, je faisais une exception en faveur de Tacite. Un petit exemplaire, que j'ai couvert de coups de crayon, ne quittait guère ma poche; ces maximes brèves et hautaines me charmaient; mon jeune libéralisme s'en nourrissait avec passion; ma mémoire (d'alors) en était toute remplie. Mon Tacite souligné à chaque page, le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, et je ne sais plus quel livre où se trouvait reproduit le fameux numéro du *Vieux Cordelier*, suspect! suspect! voilà quelle était alors ma bibliothèque d'écolier. Rapprochement bizarre et dont je ne cherche pas à me rendre compte. Faisons mieux, ouvrons les *Annales* et empruntons-leur quelques citations :

« La loi de majesté entrait en adolescence [1]. » Ceci ouvre naturellement l'histoire de ces temps hideux où la loi de majesté suffit à tous les crimes.

Quelquefois le despotisme se faisait tolérant. Tibère permit les funérailles publiques de la sœur de Brutus. On y porta les images des grandes familles; « mais Brutus et Cassius brillaient plus que les autres, parce qu'on ne les voyait pas. »

Cependant la loi de majesté créait une armée d'accusateurs lancés à la poursuite des suspects. « Plus un accusateur était impudent, plus il devenait sacro-saint, » *sacro-sanctus*.

De nobles figures apparaissent au milieu de ces infâmes. Regardez la première Agrippine, la femme de Germanicus, qui ne sait pas dissimuler, *simulationum nescia*. En la voyant assise à la table de l'empereur, impassible et hautaine, on pressent la destinée qui l'attend. « Les femmes elles-mêmes, dit ailleurs Tacite, n'étaient point à l'abri du danger, et comme on ne pouvait les accuser de vouloir usurper l'empire, on incriminait leurs larmes. Vitia, la vieille mère de Tufius, fut tuée pour avoir pleuré la mort de son fils. » Ainsi apparaît l'accusation « pour larmes » *ob lacrymas incusabantur*.

Et les scènes d'intérieur de la famille des Césars! Laquelle choisir, ou Claude continuant son repas et demandant à boire sans s'informer de rien quand on lui apprend que sa femme vient de mourir de mort violente, ou Néron organisant l'assassinat de sa mère? Va pour Néron!

1. *Adolescebat*, mot intraduisible, comme le sont souvent ceux de Tacite.

« Comme sa mère lui était à charge, Néron résolut de la tuer. » *Prægravem ratus, interficere constituit.* — Il s'agissait de la faire périr au moyen d'un naufrage arrangé d'avance. Néron devient aimable et gracieux pour décider sa mère à l'embarquement. « Les dieux donnèrent une nuit tranquille, étincelante d'étoiles, une mer calme, comme pour ôter toute excuse au crime. » Le crime s'accomplit néanmoins ; le navire enfonce, mais Agrippine se sauve. L'empereur est au désespoir : Quel parti prendre ? Il ne reste que l'épée ; Néron envoie un de ses tueurs en titre, Anicetus, et la malheureuse mère prononce alors ce mot, un des mots terribles de l'histoire : « Frappe le ventre, » *ventrem feri.*

La dernière page de ce qui nous reste des *Annales* nous raconte une mort bien différente. Thraséas s'est ouvert les veines par ordre de l'empereur. « Alors, priant le questeur d'approcher et répandant à terre une partie de son sang : « Faisons, dit-il, une libation à Jupiter libérateur. Regarde, jeune homme, et que les dieux détournent de toi ce présage. Au reste, tu es né dans un temps où le courage même a besoin de grands exemples. »

Après Tacite nommerai-je Lucain ? C'était aussi un auteur favori quand j'étais au collége ; notre professeur de rhétorique nous le recommandait beaucoup. Je trouve aujourd'hui qu'il nous le recommandait un peu trop. Il y a pourtant là de nobles accents et la *Pharsale* ne fera pas des esclaves. J'en dirai autant de tous les stoïques, à l'exception de Sénèque, chez lequel l'enflure discrédite parfois la grandeur. Il fait bon entrer en

contact avec ces hommes de devoir, avec ces contempteurs de la douleur. Chez eux, en dépit des erreurs énormes, la note de l'indépendance morale résonne toujours. On sait ce que sont les écrits de Marc-Aurèle. Quant à Épictète, n'est-ce pas lui qui a dit : « Anitus et Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me nuire. » — « Qui n'est pas maître de soi, fût-il maître du monde, est un esclave. »

Les satires de Perse sont animées du même esprit. Dès le premier vers, l'homme libre se révèle. — Son livre n'aura pas de lecteurs! Rome le rejettera! Que répond-il? — « Si cette ville insensée rabaisse quelque chose, il ne faut pas l'en croire. On réforme son jugement en le pesant dans une autre balance et l'on ne va pas se chercher hors de soi-même. » *Nec te quæsiveris extra.*

Voilà bien l'orgueil stoïcien ! En tous cas, ce n'est pas la lâcheté. Ailleurs, Perse invite l'homme à se sonder, à descendre en soi. « Quoi ! personne ne veut descendre en soi-même ! Personne ! et nous n'avons des yeux que pour voir la besace de celui qui nous précède ! »

De là naît la grande servitude, celle du dedans. — « Vous libres, vous soumis à tant de maîtres! non, car il y a bien d'autres maîtres que ceux dont affranchit la baguette..... Si au dedans, si dans le cœur malade il se forme de nouveaux maîtres, votre condition est-elle moins dure que celle de l'esclave qui marche dans la crainte des étrivières ? »

Parmi ces maîtres, Perse aime à dénoncer l'avarice. — « Lève-toi, dit-elle ? — Je ne saurais. — Lève-toi. — Et pourquoi faire ? — Tu le demandes ! Pour chercher à Colchos les anchois... » Et ce qui suit.

« Et pour avoir une fois secoué le joug, pour avoir une fois refusé d'obéir, n'allez pas dire : J'ai brisé mes fers. Vos fers ne sont point brisés. Le chien qui secoue ses liens finit par en rompre un anneau, mais dans sa fuite il traîne à son cou un long bout de chaîne. » *Quum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ.*

Un autre satirique, plus violent, plus grossier, mais d'une âme moins haute et qui n'a point compris comme Perse ce que c'est que de « vendre son âme » aux passions mauvaises, a écrit néanmoins quelques-uns de ces vers énergiques qui demeureront jusqu'à la fin des siècles la flétrissure de certains vices. Juvénal, malgré ses souillures, inspire au lecteur la haine de ce qui est vil ; il fait donc œuvre de liberté.

Tantôt il signale les hypocrites « qui affichent l'austérité des Curius et vivent en bacchantes, » *qui curios simulant et bacchanalia vivunt.* Tantôt il stigmatise les lâchetés de la censure qui épargne les forts et s'acharne sur les êtres sans défense : « La censure ménage les corbeaux et s'attaque aux colombes. » *Dat veniam corvis, vexat censura columbas.*

Ailleurs, il s'en prend à la vaine gloire. « Pesez la cendre d'Annibal, à combien de livres estimez-vous le général illustre ? » C'est bien la peine d'avoir gagné des batailles et menacé Rome, pour aller, fugitif, épier le réveil d'un tyran de Bythinie et pour recevoir la mort, non du glaive, mais d'un petit anneau vengeur de Cannes et de tant de sang versé ! « Va, insensé, gravis les Alpes sévères, afin de plaire aux enfants et de devenir un sujet de déclamation. » *et declamatio fias.* — Alexandre se trouvait à l'étroit dans le monde ; à Babylone il se contentera d'un cercueil ; la mort seule confesse notre

petitesse. « La mort seule avoue » *mors sola fatetur.*

Je m'arrête ; le plaisir de lire et de citer devient aisément une tentation. Je veux y résister. — Pour faire court, je franchis d'une seule enjambée le moyen âge. Ce n'est pas qu'au sein d'une oppression immense il n'ait eu lui aussi ses livres de liberté. Il suffit de nommer Dante. C'est la souffrance pour sa foi patriotique qui chez lui a fait le poëte. Le persécuté, le banni, l'indomptable, voilà ce qu'on rencontre à chaque tercet. Aussi le livre de Dante est-il un monument et un monument de granit. Damnés, bienheureux, tous les personnages y parlent un mâle langage ; la fierté d'âme se gagne en quelque sorte, rien qu'à lire ces fortes et brèves sentences.

La chevalerie a écrit aussi ses poëmes ; plusieurs sont empreints d'une rare noblesse. Qui n'a lu notre *Chanson de Roland?* A côté de maintes pages insipides qui n'en a admiré d'autres toutes frissonnantes d'un sentiment énergique et vrai ? Qui ne s'est ému, par exemple, à la vue des deux preux qui vont mourir ? Olivier voudrait que Roland sonnât du cor et qu'il avertît ainsi Charlemagne : — « Roland, mon compagnon, sonnez votre oliphant. Si le son en arrive à Charles qui passe aux défilés, les Français reviendront, je vous le garantis. » — « A Dieu ne plaise ! répond Roland, que nul homme vivant puisse dire que j'aie corné pour des païens ! » Plus tard, mourant, la bouche ensanglantée, « il cornera », et ce dernier son, ce son lamentable et affaibli, semble nous révéler comme à Charlemagne tout le désastre de Roncevaux.

Mais c'est en Espagne peut-être que la littérature

chevaleresque a joué le plus grand rôle. A vrai dire, elle y occupe toute la place. Et cela s'explique : en Espagne, en Espagne seulement, la croisade a duré du VIIIe siècle au XVe. — Le vieux poëme du *Cid* a un aspect rudement chevaleresque. Le vaillant défenseur de la croix est aussi un peu un aventurier, qui sait s'allier aux Maures dans l'occasion. Son mariage et ses relations avec Chimène ont un caractère de tendresse énergique que n'altèrent encore ni la galanterie ni les fadeurs des siècles raffinés. Tout cela s'ennoblira plus tard ; les romanceros perfectionneront le Cid, adouciront Chimène, inventeront la mort du père ; la chevalerie que nous connaissons se substituera graduellement à la chevalerie telle qu'elle a été. Mais c'est toujours la chevalerie, et l'Espagne lui appartient si bien, que lorsqu'un railleur de génie essaye de réagir, il grave en traits immortels dans son *Don Quichotte* les traits héroïques du chevalier ; nous admirons plus que nous ne rions, et même en riant nous recevons des leçons ineffaçables de dévouement au devoir, c'est-à-dire de liberté.

Je n'hésite pas à placer le livre de Cervantes au nombre de ceux qui fortifient, et je ne sais trop s'il ne serait pas juste de placer à côté de lui presque tous les drames des grands écrivains espagnols, sans oublier les tableaux de l'école espagnole où se continue cette veine du sentiment sérieux et de l'honneur exalté.

A l'autre bout de l'Europe et dans un tout autre milieu j'aperçois un homme qui, même à ne le considérer qu'au point de vue littéraire (c'est le nôtre en ce moment), tient le premier rang parmi ceux qui donnent

le frisson héroïque et qui affranchissent la terre en montrant le ciel. Moins suspect de partialité pour la Réforme, je m'arrêterais plus longtemps à Luther. Je le suivrais aux heures de lutte et de péril, aux heures d'angoisse, aux heures d'abandon ; je le montrerais toujours intrépide, le cœur débordant de foi, les yeux fixés sur l'invisible. Et quel homme de famille ! Et quel poëte ! Rarement l'homme et l'artiste se sont rencontrés à ce point. Malgré quelques défaillances que je sais blâmer, malgré quelques formes grossières qui me blessent et qui tiennent à son temps comme au milieu dans lequel sa jeunesse s'est passée, il a là un des génies les plus francs, les plus sympathiques qui aient paru ici-bas.

La réforme française n'a pas eu de Luther. Elle a beaucoup de martyrs et de héros ; elle a eu aussi de grands écrivains ; mais il ne suffit pas d'être ou un grand écrivain ou un héros, il ne suffit même pas d'être l'un et l'autre pour posséder ce don merveilleux des belles œuvres héroïques. La puissante prose de Calvin n'électrise pas. Les livres des braves La Noue que tous deux, le père et le fils, ont écrits en prison, ne sont remarquables que par un doux reflet de charité qui s'allie aimablement à leur rondeur militaire. Agrippa d'Aubigné lui-même, dont M. Paul de Saint-Victor nous a si bien raconté la forte vie [1], a été, selon moi, un bien médiocre poëte. Tout au plus parvient-on à glaner çà et là dans ses *Tragiques* quelques vers bien frappés où se reflète cette âme indomptable que l'insuccès ne décourage jamais et que le succès ne peut corrompre.

1. *Hommes et Dieux.*

Voyez comme il parle de son livre :

Il me déplut car il plaisait.

Et sa description des infamies de la cour de Henri III : — Un étranger s'informe des services rendus par les favoris. — Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?

A tout fut répondu : Mon jeune homme, je croi
Que vous êtes bien neuf : ce sont mignons du roi.

L'invective devient la forme constante et presque fatigante de cette muse armée de pied en cap et aussi batailleuse que le guerrier qu'elle inspire :

Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style.
Cueillons les fruits amers, desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine déguiser ;
La main peut s'endormir, non l'ame reposer.

Shakespeare, au même moment, a de bien autres soucis. Son âme repose à merveille et aucune préoccupation douloureuse de devoir ou de vérité ne le tourmente. Aussi son œuvre, si splendide soit-elle, ne figurera-t-elle jamais parmi celles qui font des hommes libres. Et pourtant, en vertu des priviléges inexplicables du génie, il a touché plus d'une fois aux grandes questions de conscience et prononcé de ces mots qui réveillent les meilleurs instincts du cœur. Relisez dans *Jules César* la harangue de Brutus :

« S'il est dans cette assemblée quelque ami tendre de César, c'est à lui que je déclare que l'amour de Brutus pour César n'était pas moindre que le sien. » Et plus loin : « Qui est assez lâche ici pour vouloir

être un esclave? S'il en est, qu'il parle, car c'est lui que j'ai offensé. »

Il faudrait citer toute cette scène incomparable, et le discours d'Antoine, et les exclamations du peuple, qui applaudit Brutus, en attendant qu'il aille brûler la maison de Brutus. — Et que de choses il faudrait citer aussi dans *Macbeth!* Comme l'assassin y tremble devant l'assassiné! « Ce n'est pourtant pas la première fois qu'on a répandu le sang..... Un temps fut où, dès qu'un homme avait la tête brisée, il mourait et tout finissait là. Aujourd'hui, ces morts se relèvent de leurs tombeaux..... »

Milton n'a pas de ces cris de l'âme dont l'émotion tragique traversera les siècles; il est trop classique, trop latin. A part quelques pamphlets magnifiques où l'esprit de liberté circule puissamment, il ne me semble avoir rien écrit qui puisse enflammer les nobles enthousiasmes. Il y a de la dissertation et de la déclamation dans le *Paradis perdu.* Mais il y a aussi de pures, de fraîches, d'énergiques peintures. Souvenez-vous du Satan de Milton. Inflexible dans son orgueil, refusant de courber son front foudroyé, conservant encore un reflet de sa grandeur originelle, « dans ses débris on retrouvait l'archange. » Souvenez-vous du ravissant tableau de l'innocence première : « Ainsi passait le couple nu, qui, dans son ignorance du mal, n'évitait le regard ni de Dieu ni des anges. » Souvenez-vous de la chute, et des remords, et de la tendresse sanctifiée. Une lumière d'en haut éclaire véritablement ces scènes matinales de l'humanité, jusqu'à l'heure où le poëme s'achève aux portes mêmes du jardin gardé par les glaives flamboyants. « La main dans la main, à pas

irrésolus et lents, Adam et Ève suivirent à travers Éden leur route solitaire. »

Les libertés de l'Angleterre doivent quelque chose, soyons-en sûrs, à sa littérature chrétienne, au *Paradis perdu* de Milton, au *Voyage du pèlerin* de Bunyan.

Chez nous la figure littéraire qui s'élève au-dessus de toutes les autres lorsqu'il s'agit de grandeur et d'indépendance, c'est évidemment celle de Corneille. Son vers est un vers de fière et haute mine, et son âme n'est pas moins haute que son vers. Comme Rotrou, il donne sa place légitime à la conscience, et l'on ne se lasse pas en vérité de l'entendre raconter les nobles luttes de la passion et du devoir. Honneur castillan, foi chrétienne, fermeté stoïque, il y a de tout cela dans ses tragédies. Je ne m'étonne pas qu'il ait étudié l'Espagne et ses pièces de cape et d'épée. Je ne m'étonne pas non plus que Charlotte Corday, une Romaine, soit née de son sang [1]. En tous cas, voici une lecture qui fait du bien et qui porte aux actions généreuses. Je n'ose citer ce que chacun sait par cœur ; mais qui ne me pardonnera de le rappeler?

Ceci m'a servi de prétexte pour relire le *Cid* et pour m'accorder une de ces fêtes de l'âme dont les joies se prolongent longtemps. Je me dis encore à part moi ces stances un peu précieuses et si vraies pourtant qui expriment les combats livrés au fond du cœur de Rodrigue, les combats, puis la victoire :

1. Voyez dans la *Révolution* de M. Edgard Quinet son admirable interrogatoire. C'est du Corneille tout pur.

Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

Et la scène du dernier acte, où l'aveu de Chimène lui échappe sous une forme héroïque et charmante :

Je dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.
— Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans.

Corneille est cherché, exagéré quelquefois, soit : la note vaillante y est toujours. Vis-à-vis du vieil Horace on s'écrierait volontiers avec l'amant de Camille :

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

On répéterait volontiers les imprécations de Camille; et néanmoins on a reçu du contact de ce rude et haïssable idéal une impression qui n'est pas de celles qui affaiblissent l'âme.

L'Émilie de *Cinna* est bien du pays du vieil Horace. Cinna n'a pas trop tort de lui dire :

Vous faites des vertus au gré de votre haine.
— Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

Telle est la réponse d'Émilie, et Polyeucte tiendrait au besoin le même langage. Polyeucte est encore un de ces Romains de Corneille dont le type un peu con-

ventionnel choque souvent et ne lasse jamais. C'est que l'héroïsme forcé est encore de l'héroïsme, et bénie soit la poésie qui mêle à nos vies souvent vulgaires quelques-unes de ces grandeurs-là !

Lorsque Cléopâtre expirante rassemble toute sa haine, tout son orgueil, et défie encore Rodogune :

> Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds;

lorsque Nicomède, se redressant en face du despotisme de Rome, rend menace pour menace à Flaminius :

> Et si Flaminius en est le capitaine,
> Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène,

on sent passer en soi un frisson.

Notre XVIIe siècle nous offre-t-il d'autres livres de liberté? Deux ou trois noms se présentent à ma pensée : Bossuet, Saint-Simon, Pascal. Encore ne suis-je pas certain que la lecture de Pascal soit toujours fortifiante. Sans doute le Pascal des *Provinciales* nous affranchit, car il tue la casuistique et nous conduit tout droit à la grande morale; mais que dire du Pascal des *Pensées?* Il y a là réellement deux hommes : le croyant qui jette un regard profond sur la destinée humaine et qui découvre en nous des besoins que l'Évangile seul peut satisfaire; le sceptique qui semble emprunter parfois la plume de Montaigne ou celle de La Rochefoucauld, qui fait de toute vertu une ostentation, de tout principe moral une affaire de latitude, « l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine de tel

crime. » Ce sceptique-là est capable à certaines heures de vous dire que, pour croire, le plus sûr est de s'abêtir.

A Dieu ne plaise que le sceptique me cache le croyant, et que je ne sache pas voir le noble cœur, le grand esprit, l'innovateur puissant, le révolutionnaire qui a porté le dernier coup aux méthodes scolastiques! Je dis seulement qu'au point de vue de l'émotion littéraire, la lecture des *Pensées* de Pascal n'est pas de celles qui éveillent d'emblée les généreux instincts.—C'est un effet que le *Misanthrope* produira toujours. Le *Misanthrope* à cet égard vient se placer tout auprès des tragédies de Corneille. Il a la même vigueur de ton :

> Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
> De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme.

En effet, Alceste ne trahira pas son âme, et l'ardeur même de son amour n'altérera pas sa mâle droiture. Souvenez-vous de sa réponse à Acaste, qui vante les perfections de Célimène :

> — De grâces et d'attraits je sais qu'elle est pourvue,
> Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.
> — Ils frappent tous la mienne.

Êtes-vous affaibli? Les tentations du succès vous assaillent-elles? Les servilités mondaines menacent-elles de vous enlacer? Vous sentez-vous descendre? Allez passer une heure avec Alceste.

Depuis le XVIIe siècle, l'Europe a salué l'avénement d'une nouvelle littérature; l'Allemagne a pris le sceptre à son tour, le pays des Niebelungen et de Luther a eu

son Gœthe et son Schiller. Il a eu aussi son Klopstock, son Jean-Paul, son Burger, son Arndt, son Uhland, et tant d'autres.

Parmi les poëtes, car la poésie ici occupe sans contredit le premier rang, je voudrais en signaler deux qui ont écrit, chacun à sa manière, des livres de liberté.

Le premier est Arndt, le simple chansonnier, le patriote chrétien, l'homme dont la voix s'est essayée à chanter des cantiques et qui a fini par entonner des hymnes au bruit desquels l'Allemagne entière s'est levée pour l'indépendance. Arndt n'est peut-être pas un grand poëte : il est mieux que cela, la voix brûlante d'une nation.

« L'homme libre est celui qui fait la volonté de Dieu et qui accomplit ce que Dieu a écrit dans son cœur. Qui tremble est un esclave... Dieu n'habite que les cœurs fiers, et le ciel est trop haut pour les affections basses. »

Vous voyez d'ici quel est le ton de ces *chansons* et que l'inspiration en est autre que celle de Béranger. Il y en a que l'Allemagne chante encore; celle qui commence par ces mots : « Le Dieu qui fait croître le fer, » celle où se reproduit sans cesse cette question : « Qui mérite le nom d'homme? »

On devine ici ce qu'Arndt répond. Partout il s'adresse aux meilleurs sentiments de l'âme; partout il fait jaillir les sources pures; partout il montre le ciel.

« Sus donc, fils guerrier de l'Allemagne, retourne gaiement au combat... Notre sentinelle au-dessus du firmament est à son poste [1]. »

1. J'emprunte cette traduction à un remarquable travail de M. le professeur Monnard sur Arndt.

Mon second poëte est Schiller. Son génie s'élève de cent coudées au-dessus d'Arndt, mais je doute que son action libératrice ait été égale. Elle n'est pas petite cependant; quoiqu'il ne soit qu'un stoïque, Schiller a des divinations morales qui portent l'empreinte austère de l'Évangile. Ce qu'il a surtout, et nous nous occupons précisément de cela, c'est la hauteur d'âme, la noblesse d'allure, l'enthousiasme de conscience, dont le lecteur subit la contagion.

Je viens d'en faire une fois de plus l'expérience. Laissant de côté les déclamations, si brillantes soient-elles, de *Don Carlos,* laissant même le drame si vrai, si frais, si simple, si alpestre de *Guillaume Tell,* je suis allé à ma trilogie favorite, à Wallenstein. J'ai relu; mon cœur bat, mes yeux sont humides, et j'éprouve cette gratitude envers le poëte que nous inspirent ceux-là seuls qui nous font du bien.

Oui, ce que ne saurait produire une lecture agréable ou émouvante, une lecture bienfaisante le produit, elle nous rend reconnaissants. Après avoir assisté aux scènes incomparables qui remplissent le second acte de la troisième partie [1], on remercie l'auteur d'avoir peint sous cette forme vivante et en dehors des conventions du vieux théâtre, l'éternelle lutte de la conscience et de la passion. Quels cris de passion! Et quels cris de conscience! Un moment j'ai songé à traduire; puis la plume m'est tombée des mains. Ce n'est pas moi qui oserai mettre ma prose à la place d'une telle poésie.

Plus tragique que le palais d'Agamemnon à Argos, le palais de Wallenstein à Pilsen ne s'effacera jamais de

1. Intitulée *la Mort de Wallenstein.*

mon souvenir. Poussé par son orgueil et aussi par les manœuvres odieuses de Piccolomini, Wallenstein s'est décidé à trahir l'empereur. En vain Max, le fils de son ennemi, l'amant de sa fille Thécla, le supplie-t-il de placer le devoir avant la fortune, de tomber s'il le faut, de rester digne de lui-même; en vain ses régiments fidèles viennent-ils l'implorer à leur tour, mettant leur épée à son service, prêts à le suivre partout et malgré tout, pourvu que sa résistance ne soit pas une trahison. Le sort en est jeté. Et il faut voir alors comme les deux victimes du devoir, Max et Thécla, sont broyées dans le sauvage conflit des haines et des ambitions! Max est là, éperdu de douleur; il ne peut s'arracher de ce lieu où il laissera tout ce qu'il aime; il reste, mais il ne fléchit pas; la main de Thécla qui tremble dans la sienne lui communique à chaque instant le courage du sacrifice. — Cependant un autre acteur, un acteur terrible, une reproduction moderne et bien supérieure du chœur antique, l'armée elle-même va entrer en scène. Les cuirassiers de Pappenheim sont inquiets; ils craignent qu'on ne retienne Max, leur chef; ils viennent le chercher jusque chez Wallenstein. Ils entrent, toujours plus pressés, l'épée nue, et l'on sent, à mesure que leur nombre augmente, que la nécessité inexorable entre avec eux. Ces deux mains qui se tiennent, tout un monde de violences va les désunir; on entend presque avant qu'il ait éclaté le mot terrible de Wallenstein : « Séparez-vous! » *Scheidet!*

Ce mot a tranché comme le glaive. C'en est fait, il faut partir. Sonnez, trompettes de Pappenheim! Assaillez de partout cette passion vouée au malheur! Que vos sinistres appels redoublent! L'armée réclame

son jeune commandant ; elle l'aura, sonnez ! Oh ! que n'est-ce le signal de la mêlée ! Encore, encore ! Arrivez encore, entassez-vous, serrez vos rangs ; formez peu à peu un poids auquel on ne puisse résister et qui entraîne Max dans l'abîme ! Vous le voulez, le voici. Mais prenez garde, il n'est pas bon d'avoir un désespéré pour chef. Vous l'entendez, c'est lui qui vous le crie : Qui vient avec moi doit être prêt à mourir. » *Wer mi mir geht, der sei bereit zu sterben.*

Et maintenant, nous savons quels rapports il peut y avoir entre l'émotion littéraire et la liberté. Max et Thécla, ces deux sublimes figures, les plus passionnées, les plus touchantes, les plus vivantes, les plus pures que la poésie humaine ait créées peut-être, nous ont fait ressentir, rien qu'en passant près de nous, quelque chose de ce qui fait l'indépendance morale.

CHAPITRE II

LIVRES DE SERVITUDE

Il est étrange, j'en conviens, le cours de littérature que je fais ou plutôt que j'indique ici. Laisser de côté les autres qualités littéraires pour s'attacher à une seule, oublier le charme, la grâce, la poésie, l'imagination, l'esprit (toutes choses que j'apprécie fort), pour ne songer qu'à la vigueur morale, c'est une façon d'agir que les critiques en titre auront quelque peine à me pardonner. Ils me comprendront, au reste, s'ils veulent bien se rappeler le sujet de notre étude. Ce sujet est assez grand pour qu'il me soit permis de n'en pas sortir.

Les livres qui amollissent sont plus nombreux que les livres qui fortifient, et cependant je ne compte m'y arrêter que très-peu. La description détaillée du mal est toujours douloureuse et rarement utile ; ne vaut-il pas mieux peindre le bien, et laisser ensuite à la conscience le soin de compléter le tableau par voie de contraste ? En disant ce que sont les livres de liberté, j'ai dit ce que sont les livres de servitude.

Parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et nous ne parlons que de ceux-là, il en est quelques-uns qui sont réellement empoisonnés : l'âme n'a pas plutôt

goûté à ce breuvage enchanteur, qu'elle se trouble, s'alanguit et court risque de mourir. Il en est beaucoup qui, sans attaquer ainsi les sources mêmes de la vie, nous désenchantent de l'idéal et nous courbent vers la terre. Si nous ne vivons qu'avec ceux-là, nous désapprenons bientôt les sentiments tendres, généreux ou héroïques, nos convictions s'émoussent, nos énergies s'en vont, le sybaritisme intellectuel s'infiltre en nous.

Nous avons ouvert Schiller tout à l'heure ; ouvrez maintenant Gœthe, vous comprendrez ce que je veux dire. Aux beaux enthousiasmes succèdent les fines railleries, les doutes plus froids que glace, les égoïsmes revêtus de poésie.

Rome nous montre auprès de son Tacite un Virgile célébrant Auguste et faisant résonner avec une grâce sans pareille les cordes les plus douces de la lyre. Virgile ne fait point de héros, et j'en dirai autant de Cicéron, dont les périodes n'éveillent guère le souvenir des nerveuses harangues de Démosthènes. Quant à Horace, ceux qui s'en nourrissent (il n'en manque pas chez nous) sont à une école où l'on s'instruit à railler élégamment, à renier les croyances gênantes et les affections indiscrètes, à pratiquer enfin l'épicuréisme des gens d'esprit[1].

Il faudrait citer aussi les corrupteurs proprement dits : un Ovide mettant en vers toutes les débauches, un Suétone assistant en curieux à toutes les infamies et ne voyant que le côté pittoresque des crimes et des

1. On peut aimer passionnément les vers d'Horace et repousser résolûment sa morale. J'en connais des exemples, mais ils sont rares.

vertus. L'Italie de Dante n'a-t-elle pas enfanté l'Arioste, Boccace, Machiavel, et chacun de ces noms ne marque-t-il pas, au point de vue qui nous occupe, un des degrés d'une échelle descendante?

Voilà des livres admirables qui sont des livres de servitude. La France a aussi les siens. Laissez-moi m'y arrêter un instant.

Je prends notre chef d'école, Montaigne. Impossible d'avoir plus d'esprit et de se faire mieux pardonner un scepticisme égoïste, que semblent racheter tant de bon sens, de bonne grâce et de bonhomie. Il y a beaucoup de vérités dans Montaigne : ce qui n'y est pas, c'est un atome de foi à la vérité. Il en résulte qu'il entasse les observations excellentes, et qu'il conseille en même temps de laisser aller le monde comme il l'entend. Lui qui raille si bien certaines coutumes, il arrive à cette conclusion : « La coutume, voilà la règle des règles et générale loi des lois. Que chacun observe celle du lieu où il est né. »

Avec une telle maxime, il y a plaisir à vivre et à ratiociner. Montaigne ne s'en fait faute : il a la curiosité et le calme placide des gens qui ne prennent rien au sérieux. « Nous en valons bien mieux, dit-il, de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde.» — Ne vivons pas trop dans la société, si aimable d'ailleurs, de Montaigne : tout en rejetant son scepticisme comme principe, nous pourrions bien finir par aimer sa douce indifférence et par mettre une forte dose de prudence dans nos vertus.

Je place aussi sans hésiter au nombre des lectures peu saines et dont il ne faut pas abuser celle des

Maximes de La Rochefoucauld. Personnellement loyal, désintéressé, bon ami (Mmes de Sévigné et de La Fayette en témoigneraient), il prend plaisir à nier l'amitié, le désintéressement, la loyauté, tous les sentiments élevés du cœur. Écoutez :

« Toutes nos vertus ne sont qu'un art de paraître honnête. » — « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer. » — « Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. »

Et ainsi de suite. L'amitié est un commerce où notre amour-propre se propose quelque chose à gagner ; le repentir n'est que la crainte du mal qui peut arriver. En un mot, il n'y a, il n'y a eu, il ne peut y avoir chez l'homme que de l'égoïsme.

Grand moyen de faire des égoïstes et des égoïstes contents d'eux-mêmes. A l'impossible nul n'est tenu ; devant l'impossible le découragement nous gagne et nous renonçons à lutter. Or supprimer la lutte, c'est retrancher d'un seul coup tout le grand côté de la destinée humaine.

Sous une autre forme, La Fontaine représente les mêmes tendances. Encore un homme de génie qui a plus contribué qu'on ne l'imagine à nous déshabituer des fortes ambitions morales. Les *Fables*, je suis fâché de le dire, moi qui les aime passionnément, ne sont pas le moins du monde un livre de peuple libre.

Ce n'est pas que la note généreuse n'y éclate quelquefois. J'ai déjà cité le loup qui voit le cou du chien pelé. On pourrait citer encore le loup et l'agneau :

— Tu la troubles, lui dit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?

Rappelez-vous aussi le cheval s'étant voulu venger du cerf. Le voilà esclave, bien traité

Et jusqu'au ventre en la litière.

Rappelez-vous cette merveille, les animaux malades de la peste :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux moindres mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.

Mais, cela dit, nous sommes bien forcé de convenir que la prudence est un peu la divinité de La Fontaine. Il n'enseigne précisément ni l'égoïsme ni la lâcheté; il prêche une morale honnête, avisée, sans idéal et sans élan, la morale des petites gens qui se souviennent qu'il sont des pots de terre et qu'il est dangereux de se heurter aux pots de fer, la morale des roseaux qui ne sont pas des chênes et qui s'en félicitent.

Le chêne rompt, le roseau plie.

La Fontaine, malheureusement, ne s'est pas borné à écrire ses *Fables*, et ici nous rencontrons le fangeux ruisseau qui, de Rabelais à Béranger, en passant par Mathurin Régnier, par l'abbé Prévost et par Voltaire, n'a cessé de couler chez nous. Que de talents souillés! Que de livres où éclate le naïf génie de la Gaule et que nous ne pouvons garder chez nous qu'à la condition d'en déchirer au moins les trois quarts! Ces livres-là

ont accompli en France une œuvre de corruption dont je n'ose pas mesurer la profondeur. Ils ont abaissé nos goûts et flétri nos imaginations; ils ont enfanté toute une littérature où le vice s'étale effrontément. Ils nous ont faits esclaves, car ils nous ont affranchis du devoir.

J'ai nommé Mathurin Régnier. On pleurerait en le voyant se traîner dans la boue, lui qui a naturellement tant de vigueur et qui semble avoir trouvé avant Corneille le style cornélien. Je comprends certes que Musset, qui a trop bien marché sur ses traces, ait dit en parlant de lui :

> L'esprit mâle et hautain dont la sobre pensée
> Fut dans ces libres vers rudement cadencée,
> (Otez votre chapeau), c'est Mathurin Régnier,
> De l'immortel Molière immortel devancier.

Régnier était fait pour écrire un livre de liberté. Je relis les premiers vers de sa seizième satire :

> J'aime les gens hardis, dont l'âme non commune,
> Morguant les accidents, fait tête à la fortune.

Et ailleurs :

> En ce monde il n'est rien d'admirable et de grand
> Que l'esprit dédaignant une chose bien grande,
> Et qui, roi de soi-même, à soi-même commande.

N'est-ce pas, que cela est écrit d'une façon « non commune? » Régnier aurait pu relever les âmes, il les a abaissées. Poëte né pour les fortes pensées et les sentiments virils, il s'est prostitué aux ignominies. Aussi est-il un de ceux auxquels nous devons nous en prendre si nous ne sommes pas plus libres. Voilà bien longtemps qu'on travaille chez nous à cette œuvre de

dépravation, qui a été une œuvre d'asservissement. De nos jours Béranger, Musset, Henri Heine y ont mis la main ; je ne cite que les illustres. Quelle douleur de voir de tels esprits descendre jusqu'où ils sont parfois descendus ! Qui de nous oubliera jamais Heine, brisé et blanchi par les souffrances, consacrant ses dernières forces à persifler le Sauveur et à chanter les joies impures ?

En fait de livres, il faudrait faire une place à part au XVIIIe siècle. Il y a eu de tout dans cette époque troublée où se préparait la Révolution. La morale n'y est souvent pas mieux traitée que l'Évangile, et d'un autre côté on s'aperçoit à certains signes que de grandes idées vont éclore. Ce n'est point là un temps vulgaire : une passion vraie l'agite. Or toute passion vraie a des accents de liberté. J'en trouve chez Rousseau, chez Voltaire, chez Turgot, chez ce Vauvenargue qui disait : « On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. »

Je ne parle pas des orateurs de 89, la révolution est un siècle à part dans le XVIIIe siècle ; mais au sein de l'obscure mêlée qui a précédé, les livres qui démolissent les bases de l'indépendance morale côtoient ceux qui semblent animés d'un autre souffle. Gilbert a des satires d'une étrange vigueur. Chénier, en dépit des langueurs de son génie hellénique, crée un jour ce petit poëme de *la Liberté* où les douleurs de l'esclave, surtout ses haines et l'amertume de son pauvre cœur dévasté, ont trouvé leur expression éloquente.

On calomnie donc le XVIIIe siècle quand on prétend qu'il n'a rien laissé qui puisse aujourd'hui se relire avec battement de cœur. Comment se fait-il cependant qu'un siècle qui a tant écrit, qui a agité sous tant de formes diverses le problème de l'indépendance humaine, nous ait légué si peu de pages marquées du sceau du génie et propres à communiquer une généreuse émotion? Somme toute, il n'a ajouté que bien peu à cette bibliothèque lentement accrue où prennent place les livres de liberté.

DEUXIÈME PARTIE

LES TRADITIONS LATINES

ET LA LIBERTÉ

CHAPITRE PREMIER

LA TRADITION LATINE DANS L'ENSEIGNEMENT

Je ne suis pas l'ennemi du latin, je le suis de la tradition latine. Le latin est un sujet d'étude qu'on remplacerait malaisément comme gymnastique de l'esprit et comme retour aux origines de notre langue, la tradition latine est une vieille méthode instituée par les jésuites et que nous conservons telle quelle, je ne sais pourquoi.

En demandant au nom de la liberté qu'on ose enfin porter la main sur ce fétiche, je suis loin de demander que nous cessions d'interroger une civilisation puissante qui, malgré ce qui lui manque, a marqué l'une des étapes de l'esprit humain et que ses affinités avec notre propre civilisation désignent spécialement à notre attention; mais, au nom du ciel, d'où vient que nous qui

touchons à tout, nous n'osons toucher à nos colléges? Leur système d'études nous est-il tombé du ciel? Un ange nous l'a-t-il apporté? Ou tout au moins des hommes de génie l'ont-ils créé de leurs fortes mains?

Non, l'éducation selon le mode des anciens ordres enseignants a surabondamment fait ses preuves de médiocrité. Il n'importe, c'est l'arche sainte; l'Université, ennemie des ordres religieux, respecte leur œuvre jusqu'à la superstition; nous tremblerions, nous peuple révolutionnaire, à la seule idée d'une révolution scolaire; nous sommes condamnés à venir, génération après génération, nous désaltérer au maigre ruisseau de l'enseignement traditionnel.

Nous lui sommes si bien voués, corps et âme, que la liberté d'enseignement se gardera d'innover. Il est vrai que nous y avons pourvu : le baccalauréat est comme le soleil, il brille pour tout le monde, et toute éducation doit s'accommoder au cadre que nos ancêtres avaient fixé *ne varietur*.

J'avoue que cela me met en colère et que je ferais volontiers la guerre, au nom des anciens, à notre manière d'étudier les anciens. Les anciens, si je ne me trompe, cela signifie la Grèce et Rome. Or notre tradition scolaire a simplement supprimé le premier terme. Nous appartenons au latin seul : nous lui appartenons tellement, que nos meilleurs élèves sortent du collége incapables de lire avec plaisir Eschyle ou Démosthènes. Ne lisant pas le grec avec plaisir, ils ne le lisent plus, et au bout de dix ans il ne se trouve pas parmi nous un homme lettré sur cent, sur mille peut-être, qui sache le grec. Le mot de Vadius

Il sait le grec, madame, autant qu'homme de France,

n'est possible que chez nous, dans notre pays qui célèbre les humanités sur la lyre à dix cordes et qui fait profession de croire que, vivant dans la société habituelle des anciens, notre jeunesse s'initie à tout ce qui est grand, juste et beau. Elle ne vit pas avec les anciens, elle vit avec les Latins, ce qui n'est pas précisément la même chose. D'autres peuples, qui passent pour moins classiques que nous, les Allemands et les Anglais, s'abreuvent bien plus réellement aux sources vives de l'antiquité.

Le génie grec n'était-il pas trop libre aux yeux de ceux qui ont inventé le programme auquel nous sommes encore asservis? Je l'ignore. Toujours est-il qu'Athènes est absente de nos colléges. Rome y trône seule : elle y absorbe tout le temps et toutes les forces. Les grands prix sont des prix de latin, les élèves brillants sont les élèves forts en latin.

Parmi les causes de notre infériorité libérale celle-ci valait la peine d'être mentionnée. Notre vieux plan d'éducation latine ne saurait posséder ce qui manquait à Rome elle-même, le souffle de l'indépendance. Cela est mesquin, routinier, rabougri. Et nous sortons de là, tantôt dégoûtés des anciens, et des lettres par-dessus le marché, tantôt adorateurs de ce faux classique qui a été trop souvent le nôtre, de ce classique qui procède de Rome et n'emprunte presque rien à la Grèce.

De quel droit nous imaginons-nous arriver au classique en nous enfermant dans le commerce exclusif de Virgile, d'Horace et de Cicéron ? La tradition latine n'est pas la tradition classique, et tant que nos écoliers ne seront pas aussi familiers avec les Grecs qu'avec les les Latins, nous pourrons nous dispenser de faire des

phrases sur les merveilles de l'antiquité classique, la seule éducatrice parfaite, car elle a le dépôt complet des idées qui sont essentielles à l'esprit humain.

Le faux classique a faussé bien des choses en nous. Littérairement nous en avons souffert; moralement, politiquement, nous en avons peut-être souffert encore davantage. Rome, quoi qu'on fasse, sera toujours le représentant de la force ; on ne se tourne pas impunément de côté-là. Puis la tradition latine, par cela seul qu'elle est une tradition, enlève à nos colléges ce qu'il y a de plus essentiel dans l'enseignement, la spontanéité, le mouvement, la vie. L'imitation servile, cette forme fatale du faux, s'y introduit de toute part. On apprend à déclamer, à amplifier. Oui, l'amplification, ce mot dit tout, devient un des exercices habituels du collége. Étrange façon de préparer des hommes libres!

La tradition latine, telle que notre rhétorique l'a faite, donne aux mots toute l'importance que perdent les idées. On apprend à cultiver la phrase et la paraphrase. Sur combien de sujets, hélas, ne déclamions-nous pas sur les bancs du collége, sans nous en inquiéter autrement! Parler sans penser, s'échauffer à froid, rien de tel pour estropier l'être moral. L'intelligence, qui vit de vérité, ne se trouve pas mieux que le cœur d'un tel régime.

On aura beau dire, je ne croirai jamais qu'il soit indifférent de mettre la vérité dans l'éducation. La vérité est la condition de la vie. Ou nous serons vrais au collége en attendant que nous le soyons ailleurs,

exprimant des idées et des sentiments qui sont bien les nôtres, ou nous deviendrons des parleurs et des impuissants.

Ici j'adresse un second reproche à notre tradition latine : non-seulement elle fausse l'antiquité classique et ne nous donne réellement pas les anciens, mais encore il y a dans cette prétention de ne nous donner que les anciens une atteinte grave à la vérité. Nous sommes des modernes, en définitive, et nous ne pouvons pas ne pas sentir comme des modernes. Tout est factice, par conséquent, dans un système où le premier principe est de nous transporter en dehors de notre temps.

Encore un coup, je ne veux pas faire la guerre aux Grecs et aux Romains; qu'ils aient une très-grande place dans le plan d'études, rien de mieux. Seulement, qui nous empêche de réussir comme les Anglais et les Allemands à compléter les langues anciennes par les langues vivantes et de joindre aux langues l'histoire, la géographie, la littérature nationale, étudiées à fond et prises au grand sérieux? Une éducation libérale qui se décidera à briser enfin le moule du programme latin, élargira le champ des études sans écraser les intelligences. La vie accomplit des miracles dont la routine ne se doute pas. L'écolier dont les facultés sont en jeu, qui pense, qui agit, qui s'intéresse, apprendra beaucoup sans fatigue. Lorsque j'étais au collége, la masse du temps que nous perdions dans nos salles d'étude, par cela seul que notre âme n'était pas en jeu, dépassait toute imagination. On faisait peu et on se fatiguait beaucoup. Nos professeurs appelaient cela « apprendre à apprendre ; » or la plupart d'entre nous, je l'atteste, n'apprenaient qu'à se

dégoûter de l'étude, et quelques-uns apprenaient à s'abrutir.

Ceux qui échappaient aux conséquences du système, c'étaient ceux qui savaient joindre quelques lectures aux devoirs traditionnels, ceux qui entraient en contact avec ce courant de la civilisation chrétienne qui est la nôtre. Un de nos maîtres, il m'en souvient, encourageait avec beaucoup d'intelligence et de bonté ces efforts du petit nombre et nous instruisait à aimer les vers français en nous enseignant à les bien lire. C'était un révolutionnaire. S'il y en avait eu beaucoup comme lui ; si les lettres chrétiennes avaient pénétré par beaucoup de brèches dans la citadelle des lettres antiques ; si la musique, la gymnastique, que d'autres peuples mettent à leur rang, étaient aussi entrées dans la place ; si nous nous étions trouvés aux prises avec les idées, les émotions, la foi du monde moderne ; si nos poitrines avaient aspiré l'air vif, il serait arrivé ceci, que la tradition latine en serait morte.

Et l'étude de l'antiquité ne s'en serait que mieux portée. Nul esprit intelligent ne souhaite ce progrès à reculons qui, sous prétexte de pratique, supprimerait pour la plupart des hommes la partie *inutile* de l'enseignement, je veux dire la poésie, l'élégance, les idées générales, les humanités en un mot. On aurait beau mettre à la place le français avec l'orthographe, ce qu'il faut de géographie et d'histoire pour faire ses affaires et comprendre son journal, ce qu'il faut d'arithmétique pour tenir ses livres, ce qu'il faut d'anglais pour voyager ; un tel plan d'études, s'il venait à prévaloir, nous ferait regretter assurément notre tradition latine.

Le lecteur m'accordera que nous sommes ici au cœur de la question de liberté. Si la tradition latine nous fait nombre d'intelligences fourbues et faussées, nombre de caractères dépourvus d'initiative et de vigueur, il est clair que notre indépendance morale courra de grands risques. Avec une conviction déjà ancienne et que les années ont mûrie, je réclame le rajeunissement de nos colléges. — Je voudrais d'abord y détruire les deux monopoles, celui des Latins et celui des anciens, mettant les âmes en relations vivantes et réelles, d'une part avec Athènes, de l'autre avec l'Évangile, avec ce développement historique et littéraire qui procède de lui. Je voudrais aussi renverser ces murs de couvents, ces fenêtres grillées qui s'élèvent entre nos élèves et la vie; je voudrais leur donner des champs, des arbres, des exercices physiques, des bateaux (à l'anglaise), de l'air et de la lumière en abondance.

Au delà du Rhin, les gymnases n'ont point d'internes, et ceux des élèves dont les parents sont absents sont aisément placés dans de bonnes familles. Nulle part le régime de la caserne n'est imposé à l'âge qui demande le plus de caresses et de liberté. La caserne combinée avec le latin, voilà un résumé de notre méthode éducative auquel nos descendants refuseront de croire et qui n'explique que trop ce qui nous manque en fait d'initiative individuelle. Quand on a été caserné de si bonne heure, on ne trouve pas trop mauvais d'être enrégimenté plus tard [1].

1. Lisez dans un livre charmant qui vient de paraître, charmant et loyal et respirant d'un bout à l'autre l'indépendance morale, *Souvenirs d'un ex-officier*, la description de ce qu'était en 1812 la réclusion des élèves de Saint-Cyr.

CHAPITRE II

LA TRADITION LATINE DANS LA LITTÉRATURE

Ce que j'ai dit pour l'enseignement, je le répète pour la littérature : il faut distinguer entre le latin et la tradition latine. Renier le latin, ce serait renier nos origines; il y a du latin, et beaucoup, dans les plus vifs écrits appartenant à la veine gauloise. Mais ce latin-là est manié avec une liberté charmante et prime-sautière. Par malheur, un jour est venu où l'imitation des Latins s'est érigée en précepte, où les règles promulguées par les Latins ont reçu force de loi, où le génie latin, ce génie organisateur, administrateur, centralisateur, a réussi à être, en littérature comme en tout, notre propre génie. Les noms de Ronsard, de Malherbe et de Boileau signalent la révolution latine et ultra-classique dont je parle. Adieu la naïveté; on se met alors à *faire de la littérature*. Triste chose que la littérature, quand elle se fabrique ainsi, d'après la formule! Les mots tendent à prendre la place des idées, le convenu, l'artificiel, et par conséquent le vide, le sec, le pompeux, arrivent à la file.

> Franchise du vieux temps, muse de la patrie,
> Où sont ta verte allure et ta sauvagerie?

Un peuple qui a subi le despotisme du style noble s'en ressent plus longtemps qu'on ne croit. Quand on a appris à appeler les hommes des mortels et les chevaux des coursiers, l'esprit lui-même se fausse, il se désaccoutume du simple et du vrai. La poésie, qui vit de vérité, s'enfuit à tire-d'aile devant l'emphase. On en vient à inventer une langue philosophique, algébrique, impersonnelle, vouée aux généralités et aux lieux communs, la langue de ces versificateurs qu'on nommait des poëtes au siècle dernier.

Alors aussi les genres sont étiquetés, nettoyés, rognés, alignés au cordeau. C'est un peu comme le parc de Versailles :

> C'était par là, je le parie,
> Que venait ce roi sans pareil,
> Le soir au coucher du soleil,
> Voir dans la forêt, en silence,
> Le jour s'enfuir et se cacher,
> Si toutefois en sa présence
> Le soleil osait se coucher.

Autant j'admire le vrai classique, autant je déteste le faux ; or c'est le faux qui a trôné bien longtemps chez nous. L'antique n'est ni aride ni conventionnel ; mais l'imitation de l'antique, qu'en dirons-nous ? Étranges imitateurs, qui ne savent pas voir que ce qu'il y a de plus antique et de plus classique, le drame grec est merveilleux de naturel et de fraîcheur ! Il y a au reste une malédiction sur les imitateurs. L'admiration naïve des anciens peut enfanter des chefs-d'œuvre, et la Renaissance est là pour le prouver ; c'est que la Renaissance s'enthousiasmait, elle n'imitait pas.

Quant aux imitateurs, ils ne tardent pas à se préoc-

cuper de la règle plutôt que de la beauté. En suivant ce chemin, on arrive à ne plus comprendre la nature, parce que les anciens ne la sentaient pas, ni le moyen âge, parce qu'il a eu le tort de venir après les anciens. On a une architecture qui copie des temples grecs et qui se croirait perdue si elle regardait un peu du côté de l'Orient. On a une peinture qui copie les Grecs et qui met comme David des statues dans ses tableaux. On a une tragédie dont on peut dire avec Alfred de Vigny qu'elle a presque toujours été « une suite de discours sur une situation donnée, » tragédie banale et déclamatoire qui ne représente aucun pays, aucun temps, aucun homme en particulier. M. Despois parle quelque part du brave M. Briffaut et de son *Don Sanche :* à cause des événements d'Espagne, la censure lui ordonna de changer le sujet; l'auteur transforma *Don Sanche* en *Ninus II, roi d'Assyrie,* et sa pièce n'en fut pas plus mauvaise.

J'ai fait mes réserves en faveur du vrai classique. Si le classique de la *Henriade,* de La Harpe et de la littérature impériale est insupportable, celui de Corneille, de Racine, de Molière, de La Fontaine, de Bossuet et de Pascal est merveilleux. Le classique du XVIIIe siècle n'est pas celui du XVIIe; le classique des Latins, qui imitent déjà, n'est pas celui des Grecs.

Non-seulement j'aime le vrai classique, mais j'aime aussi les vraies règles littéraires. Ils se font une étrange idée de la littérature, ceux qui veulent qu'elle n'ait aucune doctrine et qu'elle soit abandonnée à l'anarchie. S'il n'y a pas de règles, il ne reste qu'à consulter les jouissances ; si les conditions éternelles du beau n'existent pas, la littérature n'a d'autre mission que de

satisfaire la passion plus ou moins grossière du moment. Quiconque aime les lettres sait qu'il ne peut en être ainsi. Le problème du beau se pose et se résout ici-bas comme le problème du bon. Que le beau soit dans Homère ou dans Shakespeare, il nous apparaît revêtu de son caractère souverain. Et, non contents de le discerner, nous reconnaissons en même temps s'il possède cette perfection suprême que produit seule la rencontre du génie et du goût. Là est la supériorité immortelle des Grecs; en vertu de ne sais quelle divination, leurs grands écrivains, à l'égal de leurs grands artistes, ont découvert ces lois de la proportion et de la mesure que les poëmes indous, par exemple, ignorent absolument.

Pas plus en littérature qu'ailleurs je n'aperçois d'antagonisme entre l'ordre et la liberté; la liberté littéraire ne repousse pas les règles du goût. Ce qu'elle repousse, ce sont les règles inventées par la tradition latine. Elle ne consent plus à imiter, à marcher dans l'ornière, à consulter Horace et Boileau pour savoir si elle est au droit chemin, à construire des tragédies, des comédies et des épopées selon les préceptes de l'*Art poétique*, préceptes dont ne se sont souciés ni Dante, ni Cervantes, ni Shakespeare, ni Gœthe. En dépit des lois du Parnasse, elle a quitté l'éternel portique où tout héros et tout confident bien appris se rencontraient jadis à point nommé. Elle maintient vis-à-vis du goût général les droits de l'individu; autant elle croit à des principes, autant elle se défie d'une discipline littéraire.

Les esclaves de la tradition latine avaient la bouche pleine d'autorités; en dehors du siècle d'Auguste et du

siècle de Louis XIV, de la toge et de la perruque, ils ne voyaient rien. La liberté littéraire a l'impertinence de remarquer que le XVIIe siècle sort tout armé du XVIe, que son grand essor précède Louis XIV et Boileau. Peut-être pense-t-elle même que le régime de la centralisation n'est pas sans inconvénients, que nous avons payé un peu cher l'avantage d'avoir une capitale toute-puissante, une cour oracle des beaux esprits, un hôtel de Rambouillet d'abord, une Académie ensuite, rendant des arrêts en matière de goût, l'administration enfin appliquée à l'intelligence comme à toutes choses.

Pour moi, je sais gré à la liberté littéraire d'avoir déclaré la guerre au genre solennel et académique, à cette rhétorique infiniment trop prolongée qui commençait au collége et prétendait s'étendre à la vie entière. « Seigneur, s'écriait Courier, délivrez-nous de la métaphore! » Quand cesserons-nous de déclamer et d'imiter? Quand ferons-nous aux vrais classiques l'honneur de les prendre pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des génies individuels et sincères qui n'ont copié personne et qui ont exprimé leur propre pensée? Si j'écrivais ici une dissertation littéraire au lieu d'une étude sur la liberté, j'aurais à développer ma thèse et à entrer dans bien des détails; j'ai dû me borner à établir que la réaction romantique, dont moins que personne je ne nie ou n'approuve les écarts, a eu beaucoup plus de sérieux et de portée qu'on ne lui en attribue communément. Un affranchissement moral s'est accompli par elle.

C'est un rude esclavage pour l'esprit d'être contraint à vivre d'une vie d'emprunt. Que nous dit la tradition latine? Contemplez les anciens; tenez pour non avenue

la révolution chrétienne; ces pensées, ces sentiments que l'Évangile a apportés à la terre et qui sont partout dans l'air que vous respirez, tâchez de les mettre en oubli; faites-vous une âme à l'antique. Schiller tenait un autre langage lorsqu'il caractérisait ainsi le chant des poëtes de l'Allemagne : « Jaillissant des profondeurs de l'âme, il se raille de la contrainte des règles. »

Eh bien, nous avons voulu nous aussi avoir une littérature et un art qui jaillissent des profondeurs de notre âme. Ce mot dit tout. Auprès de l'art grec et des lettres latines, nous avons cru qu'il y avait une place chez nous pour l'art et la littérature modernes. En devenant modernes, nous sommes devenus familiers et la dignité du cothurne en a souffert. Nous avons osé traiter sur la scène des sujets presque contemporains, comme le faisait Shakespeare, comme le faisait Eschyle lui-même [1]. Je me rappelle qu'en 1830, dans un drame joué à l'Odéon (il était d'Alexandre Dumas, si je ne me trompe), le représentant Gasparin figurait chaque soir avec son grand uniforme et son grand sabre, venant défendre le jeune commandant Bonaparte contre l'ignorance des états-majors et contre les plans du comité de salut public. Cela me paraissait étrange de voir ainsi mon nom sur l'affiche. Le fait est qu'il y avait là un symptôme un peu excessif, ainsi qu'il arrive aux époques révolutionnaires, de l'émancipation immense opérée depuis quelques années dans le domaine de la littérature.

En revenant à la vérité, il était impossible qu'on ne rencontrât pas sur son chemin le sentiment très-

1. Les Perses.

moderne de la nature. Pour mesurer le progrès qui s'est accompli sur ce point, il suffirait de retourner un moment aux paysages de Télémaque.

D'un autre sentiment, très-moderne aussi et qui date de l'Évangile, la noble mélancolie, la conscience de ce qui nous manque à la société et à nous, la douleur de notre plaie secrète, a jailli la poésie lyrique. Vraie poésie, celle-là, qui suffirait à justifier notre révolte et que la tradition latine n'a jamais connue.

Voyez Voltaire, en effet, il confond parfaitement la poésie et les vers; il fait des vers charmants et se croit poëte. D'autres hommes d'esprit et qui font aussi des vers charmants sont restés fidèles aux vieilles doctrines. Tel d'entre eux, armé vaillamment en guerre contre la révolution triomphante qui vient d'affranchir la littérature, mourra s'il le faut pour la bonne cause; les ruines l'écraseront mais ne l'effrayeront pas,

Impavidum ferient ruinæ.

J'ai eu la bonne fortune, assez rare, de rencontrer ici un progrès de la liberté morale accompli chez nous et de notre temps; on comprendra que j'y aie insisté. Je n'éprouve, au reste, aucune haine pour l'antiquité classique et je ne répète pas le vieux cri de bataille : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! » L'ennemi, ce n'est pas le latin, auquel tant de choses nous rattachent et dont le style lapidaire a contribué à la formation de ce que nous avons de mieux, notre prose, si ferme et si nette ; c'est, répétons-le encore, la tradition latine, c'est-à-dire l'imitation.

Partout reparaît le lien qui unit les questions de

vérité et les questions de liberté. Qui imite n'est pas vrai; qui imite n'est pas libre. Une littérature d'emprunt, des idées et des formes qui ne sortent pas spontanément de notre sol, une scolastique en un mot, voilà ce que nous avons rejeté. Ne parlons ni de classiques ni de romantiques, le romantique a déjà ses imitateurs et par conséquent ses esclaves; parlons d'esprits courbés devant les autorités et d'esprits allant droit au beau sans trop s'inquiéter de savoir si ce beau a reçu l'autorisation d'exister.

L'homme est un, l'intelligence et le cœur se tiennent; quand l'intelligence est plus ou moins asservie, il est difficile que le cœur soit tout à fait indépendant. Là est le plus grand côté peut-être de la révolution littéraire à laquelle nous avons assisté et qui a procédé d'un élan moral, d'un besoin de vérité. La tradition latine avait d'autres inconvénients que ses genres réglementés, sa poésie didactique et ses tragédies toutes taillées sur le même patron; elle nous donnait l'habitude du convenu, elle nous détournait de faire nous-mêmes nos affaires et ruinait dans le domaine des lettres les bases du *self government*.

Il y a, je le sais, d'autres despotes que les modèles ou les règlements surannés, et l'on peut être très-fier vis-à-vis des anciens tout en étant très-plat vis-à-vis de l'opinion régnante et du goût du jour : nous avons vu des écrivains qu'on n'accusera pas de servilité classique, fabriquer en vue du succès une pitoyable littérature de commande. Il est certain néanmoins que la liberté générale n'est pas sans rapport avec cette liberté particulière dont je viens de parler; les peuples libres ont rarement connu ces merveilles trop long-

temps vantées, la discipline littéraire, la centralisation littéraire, l'administration littéraire. Elles ne paraissent guère qu'aux époques d'absolutisme, et Rome même ne les a possédées que lorsque, penchant vers le despotisme, elle s'est mise aussi à pencher vers l'imitation des Grecs.

CHAPITRE III

LA TRADITION LATINE DANS LA VIE

Il est plus aisé d'affranchir la littérature que la vie, et, bien que ces deux émancipations suivent la même route, elles n'y marchent point du même pas. Nous nous ressentons encore aujourd'hui, dans nos idées et dans nos habitudes, de l'influence autrefois tyrannique que la tradition latine a exercée chez nous. Je voudrais indiquer cela en quelques mots.

Que nous soyons un peuple latin, que la Gaule chez nous ait été dominée et transformée par Rome, que l'élément franc à son tour ait été absorbé, que la Neustrie ait exclu l'Austrasie, c'est un bien ou un mal, en tous cas c'est un fait. Il serait puéril de ne pas partir de là et d'oublier qu'au XVIe siècle les prédicateurs de la Ligue prêchaient encore à Paris des sermons à moitié latins. Aussi ne s'agit-il pas de répudier nos origines, mais de revendiquer pour nous, sans faire tort à l'histoire, le droit d'être de notre temps. « Les anciens, monsieur, étaient les anciens, et nous sommes les gens d'aujourd'hui. » Cette parole de Molière résume admirablement notre pensée.

Je ne m'indigne pas trop de la séduction qu'exercent

sur nous les anciens (des anciens de fantaisie); je l'ai subie comme un autre. Elle a son côté spartiate qui ne serait pas à dédaigner par le temps qui court. Enfants, nous ne concevions rien de plus beau que Lacédémone : nous aurions eu, nous semblait-il, la passion du brouet noir, et je ne suis pas bien sûr que nous n'ayons parfois souhaité qu'un renard nous mordît un peu, pour avoir occasion de montrer notre insensibilité à la douleur. Ne pas sentir la douleur, c'était alors notre grande affaire; nous mettions des pierres dans nos souliers, afin de nous habituer à souffrir; nous aspirions à devenir très-courageux et très-forts, comme l'étaient les hommes de l'antiquité.

Tout n'est pas faux dans ce roman des anciens, sur lequel notre pays a si longtemps vécu. Les trois cents de Léonidas célébrant leurs funérailles avant de partir, assistant sans pâlir à la retraite de leurs alliés, saluant avec calme une mort qui sera le salut de la Grèce; Régulus craignant, tandis qu'il commande en Afrique, qu'on ne cultive pas son petit champ, seule ressource de sa famille; Cornélie se consacrant à la mémoire héroïque de ses fils et refusant de s'asseoir auprès d'un Ptolémée sur le trône d'Égypte; le sénat allant le lendemain de Cannes au-devant du consul Varron et le remerciant de n'avoir pas désespéré de la république : autant d'actes qui sont marqués au sceau de la vraie grandeur et qui font comprendre qu'à Rome il n'y eut qu'un seul mot, *virtus,* pour le courage et la vertu.

Il est des heures où le dégoût des modernes tels que nous les voyons peut nous donner la passion des anciens tels que nous nous les figurons. Prosternés

depuis des siècles aux pieds de l'antiquité, vivant de sa vie, copiant ses modèles, étudiant ses préceptes, nous sommes parvenus à l'embellir par delà toute croyance. Un effet d'optique, l'illusion de la distance, a complété notre enchantement. Petit à petit, par Plutarque, par Sénèque, par le Moyen âge, par la Renaissance, par l'adoration prolongée de ce qui est ancien, par la tradition latine enfin, nous nous sommes fait une antiquité idéale qui ne ressemble guère à la vraie. Notre Spartiate idéal méprise les richesses, pratique la frugalité, l'égalité et la fraternité ; c'est un héros, c'est le type des citoyens libres. Notre Romain idéal est un homme de Corneille ; rien n'égale son énergie, sa hauteur d'âme, son dévouement au pays, son mépris de la mort. Notre antiquité idéale est une époque grandiose de vaillance et de liberté, auprès de laquelle nous avons à peine la taille des Mirmidons.

Et cette antiquité idéale a presque supprimé pour nous la réalité chrétienne. Parmi les phénomènes historiques, le plus étonnant selon moi, celui qu'on réussit le moins à expliquer, c'est la puissance, la profondeur, la durée, le succès de la réaction païenne qui a suivi de si près la prédication de l'Évangile. Dans le domaine de la religion, dans celui de la morale, dans celui de la littérature, dans celui de la politique, l'empreinte antique, un instant effacée, reprend siècle après siècle son relief et son éclat. Chez les nations latines en particulier, les choses se sont passées ainsi.

Il en résulte un conflit perpétuel entre deux civilisations contraires, celle qui procède de la Grèce et de Rome, celle qu'a enfantée la révolution incomparable

qui date de Jésus-Christ. Laquelle l'emporte? Il serait difficile de le dire. Tantôt les vices de l'antiquité, son orgueil par exemple, ses suicides, son dédain des lois de la chasteté, passent presque pour des vertus ; tantôt nous entrons en révolte contre certains sentiments qui lui paraissaient fort naturels et qui froissent chez nous cet ensemble d'instincts chevaleresques, honneur, délicatesse, poésie du devoir, qui sont une des gloires du monde moderne. On réussirait mal aujourd'hui à nous faire aimer ou même supporter *l'Alceste* d'Euripide : Admète reprochant à son père de n'être pas mort à sa place nous cause un invincible dégoût, que n'éprouvaient à aucun degré les Athéniens ou les Romains.

On aura beau faire, l'Évangile a en soi une force qui finira par l'emporter ; mais n'est-il pas triste de voir son triomphe entravé, retardé par la tradition latine? La famille chrétienne est encore aujourd'hui aux prises avec la famille païenne ; il n'est pas prouvé pour tout le monde que l'antiquité classique n'ait pas eu raison de sacrifier l'homme au citoyen et de réserver au foyer les rebuts de la place publique[1]. Nous avons tant appris, de père en fils, à admirer Brutus condamnant ses enfants et les mères spartiates disant aux leurs quand ils prenaient le bouclier : « Ou avec ou dessus, » que nous ne savons pas bien si cela n'est point sublime.

Nos idées religieuses n'ont pas été moins faussées.

1. Le *pater familias* de la loi latine a laissé plus d'une trace dans notre code civil, si dur et je dirai presque si méprisant pour les femmes. En toute chose on s'aperçoit que notre idéal est à Athènes, à Sparte ou à Rome, et n'est jamais à Jérusalem. Notre tradition nous a détournés des sources vives de l'Ancien et du Nouveau Testament.

A commencer par le pape Léon X, qui invoquait les dieux immortels dans ses bulles, il n'a jamais manqué de gens en Europe pour s'aventurer plus loin qu'on ne l'imagine sous la conduite du style cicéronien. A force de parler des mânes et des ombres et des champs Élyséens, nous nous faisons un catéchisme qui s'écarte étrangement des saines et fortifiantes doctrines de l'Évangile.

Et la liberté, car c'est là qu'il en faut revenir, sous quel aspect est-elle apparue aux yeux des peuples qui sont restés fidèles à l'école des anciens? Encore ici la tradition latine a fait son œuvre. Quiconque a compris le mot de libéralisme, sait qu'il n'y a presque rien de commun entre la liberté véritable et ce que le monde antique appelait de ce nom. L'individu privé de tous ses droits essentiels, la famille dépouillée, la conscience égorgée aux pieds de la grande idole, l'État, voilà le régime abominable qu'on nous a appris à admirer. C'est une admiration qui diminue, mais dont nous nous ressentirons longtemps.

Rappelez-vous ce qui se passa lorsque l'élan de 1789 appela brusquement la France à fonder chez elle la liberté. Quelques esprits supérieurs indiquèrent la voie où l'on aurait dû marcher ; mais la tradition latine montrait une autre voie, et ce fut là qu'on se précipita avec un sincère enthousiasme. La liberté, c'était la Grèce et Rome; donc la liberté c'était la république, et la république c'était le peuple souverain disposant de l'éducation, de la religion, de tout. Les yeux fixés sur le drame romain qui commence avec les luttes du tribunat et qui finit par le despotisme, l'imagination pleine aussi des souvenirs plus ou moins authentiques de La-

cédémone, on se mit à faire de l'antique, et Dieu sait lequel! Les fêtes de la vieillesse, de la vertu et des moissons, les fameux bœufs aux cornes dorées, les scènes allégoriques arrangées par le peintre David, ne sont que le côté puéril d'un phénomène très-grave en lui-même. Derrière ces mises en scène théâtrales, derrière ce sentimentalisme déclamatoire, se montrait tout un ensemble d'idées fausses qui à l'usage se sont trouvées des idées atroces. La tradition latine ne nous avait pas donné seulement une rhétorique, elle nous avait donné un système. La rhétorique s'assied au dernier banquet de la Gironde parmi les convives couronnés de fleurs; le système fournit aux Jacobins leur plan, très-sincère chez la plupart, d'affranchissement par la tyrannie. Rien qu'à lire Mably, on pressent ce qui va se passer : l'enthousiasme de l'antiquité républicaine, la poursuite passionnée d'un idéal où il y a de tout, du spartiate, du romain, du vrai, du faux, du patriotisme, de la cruauté, de tout, excepté de l'Évangile, l'adoration confuse de la grande histoire qui passe par Brutus, par Marius, par Sylla, par les triumvirs, et qui aboutit aux Césars, en voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer non-seulement la Terreur, mais le 18 Brumaire.

La tradition latine a donc fait son œuvre dans la vie aussi bien que dans la littérature et dans l'enseignement. Elle nous a dressés à aimer les triomphes de la force, l'anéantissement de la famille, l'écrasement complet de l'individu et de ses droits; elle nous a habitués au sang. Listes de proscription, massacres politiques, coups de poignard glorieux, rien n'y manque. La superstition latine s'est étendue dans une certaine mesure

aux pays mêmes qui appartiennent à d'autres tendances; lorsqu'un misérable frappe l'illustre et doux Lincoln, il se croit obligé de tuer en latin et son crime s'inspire d'une sentence : *Sic semper tyrannis.*

Le crime et la sentence se tiennent de plus près qu'on ne le croit; la tradition latine, nous l'avons vu, nous dote à la fois d'une rhétorique et d'un système. Comment ne pas déplorer, au nom de l'indépendance et au nom de la morale, cette longue docilité de l'esprit moderne consentant à s'affubler d'un vieil habit, à parler le langage d'une autre époque, à vivre des pensées et des croyances d'une autre civilisation? Véritables métis, moitié Romains et moitié Français, porterons-nous toujours l'empreinte, ineffaçable jusqu'ici, de l'éducation au moins étrange que nous subissons depuis des siècles ? C'est bien la peine d'être nés dix-huit siècles après Jésus-Christ et de connaître les merveilles que l'Évangile a accomplies pendant ce temps! C'est bien la peine d'avoir sous la main la grande morale qui fonde la grande liberté!

TROISIÈME PARTIE

CE QUI MANQUE CHEZ NOUS

A LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

CHAPITRE PREMIER

DES CONDITIONS DE LA LIBERTÉ INTELLECTUELLE

Ces conditions peuvent se résumer en un mot : conscience. Nous n'avons plus à démontrer, je suppose, que la conscience et l'indépendance se donnent la main. Le sens moral est la loi universelle de notre activité ; de quel droit les lettres prétendraient-elles s'y soustraire? Si elles réclament des hommes libres, il faut de toute nécessité qu'elles aient des hommes consciencieux, car la liberté ne se produit pas autrement.

Ce que j'avance là a l'air bien simple, et pourtant rien n'est moins accepté parmi nous. La théorie qui

gagne du terrain aujourd'hui, c'est celle qui dit que le beau est toujours le bien, que tout chef-d'œuvre est moral, qu'un esprit supérieur ne relève que de son génie, que l'art et la conscience ont des domaines séparés. Examinons cette thèse fort accréditée et qui a contribué pour sa bonne part à notre asservissement.

Le beau est toujours le bien! Oui, le beau absolu, car il est sans tache et le vice est une tache. Mais cette thèse qui ne rencontrerait nul contradicteur ne ressemble en rien à celle que l'on soutient : on veut que les chefs-d'œuvre (il n'en manque pas) qui, méconnaissant les conditions du beau absolu, souillés, très-souillés parfois, possédant toutefois une valeur relative suffisante pour leur assurer de grands et durables succès, aient droit à notre respect par cela seul qu'ils ont esthétiquement droit à notre admiration. Tel livre corrupteur, et qui n'est certes pas médiocre, de Montaigne, de La Fontaine, de Boccace, de Machiavel, de Voltaire, de l'abbé Prévost, de Béranger, sera placé, en vertu des priviléges du génie, au-dessus des vulgaires arrêts de la morale. Il y aurait pédantisme et sottise à blâmer au nom de la conscience ce qui est exquis au point de vue de l'esprit.

Si quelqu'un s'avisait de rassembler, d'un bout de l'histoire à l'autre, la mince troupe des grands esprits, est-il certain qu'il eût assemblé une troupe de gens excellents? Serait-ce une véritable élite? J'en doute un peu pour mon compte, et Bacon n'est malheureusement pas le seul exemple de la supériorité intellectuelle associée à l'infériorité morale.

Et il est une autre chose que je mets en doute :

serait-il bien flatteur pour le génie d'être dispensé de l'honnêteté? Cette étrange exception dont on prétend le doter, loin de l'élever au-dessus du niveau commun, le ravalerait au-dessous. Enfermé dans sa spécialité, chargé de charmer, d'arranger des pensées et des images, peintre, chanteur, tout ce qu'on voudra, il lui manquerait d'être homme.

Priez pour les hommes qui chantent,

disait un jour Victor Hugo. A quoi bon, s'ils n'ont ni âme ni responsabilité, s'ils ne sont tenus que de bien chanter, si leur seul crime est de mal chanter, si le talent leur tient lieu de conscience?

A la dispense morale il faudrait joindre, pour être logique, une dispense de vérité; la distinction du vrai et du faux devrait disparaître ici comme celle du bien et du mal. Il importe peu que le génie serve le faux ou le vrai, pourvu qu'il soit le génie et que sa lyre soit harmonieuse; Lucrèce vaut Platon, Horace vaut Tacite.

Elle mène loin, vous pouvez m'en croire, cette indifférence littéraire qui, sous prétexte du beau, nous débarrasse du bien et du vrai. Elle nous replace en plein paganisme; c'est la théorie de l'art grec. Pourvu que la jouissance esthétique existe, le reste ne compte pas.

Mais la grande doctrine de liberté a été prêchée ici-bas, et dès lors il ne nous est plus possible, grâce à Dieu, d'accepter sans remords une pareille théorie de servitude. Quelque chose proteste en nous; de nouveaux besoins sont nés; la conscience, qui s'est glissée

jusque dans nos tableaux et dans nos statues, donnant à la pensée une place auprès de la forme et troublant quoi qu'on fasse la froide sérénité des temps antiques, ne nous permet plus de considérer comme secondaire la question de savoir si un chef-d'œuvre fortifie ou énerve, élève ou dégrade, s'il affermit ou s'il ébranle les fondements de l'indépendance morale.

Depuis l'Évangile la morale est devenue indiscrète; elle se mêle à tout, même à la critique. Elle proteste contre l'aristocratie des gens d'esprit et soutient que l'égalité humaine ne comporte pas le privilége qu'on prétend leur conférer. Elle appelle le mal mal, chez un grand écrivain comme chez un pauvre ignorant; et même, ne la pressez pas trop, elle serait capable de vous dire que le grand écrivain est de beaucoup le plus coupable et que le beau qui n'est pas bon est souverainement mauvais.

En tous cas, il n'est pas suffisamment beau. Nous respectons le beau, bien plus que ceux qui s'en sont constitués les champions. Persuadé des relations intimes qui unissent le bon, le beau et le vrai, convaincu que ce sont là des manifestations diverses d'une seule chose, le bien, qui procède de Dieu, nous éprouvons à la vue des chefs-d'œuvre corrupteurs un sentiment de répugnance indignée. Loin de les absoudre au nom des immunités du génie, nous soutenons qu'ils ne remplissent pas une des conditions essentielles de la supériorité littéraire.

Maintenons envers et contre tous l'unité de la nature humaine; ne souffrons pas qu'on nous partage en je ne sais combien de compartiments, et qu'on nous fabrique deux ou trois morales, morale ordinaire, morale poli-

tique, morale des gens de lettres et des artistes. La dernière tend à se condenser dans cette suprême formule : l'art pour l'art. — En d'autres termes, l'écrivain n'aurait à se préoccuper que de la forme, de l'effet ; il ne serait pas appelé à poursuivre un plus noble but.

« Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. » Ce mot profond de Vauvenargues suffirait à nous rappeler combien est artificielle et fausse la distinction qu'on veut établir entre le domaine de la conscience et le domaine de l'esprit. C'est la conscience qui fait vibrer les cordes généreuses, c'est le feu sacré des idées qui donne au génie ses plus hautes inspirations. Je ne prétends pas qu'il ait toujours quelque chose à prouver, mais il a toujours quelque chose à dire. Il n'écrit pas pour écrire, il ne peint pas pour peindre, il ne chante pas pour chanter. Une conviction le presse, un sentiment est dans son cœur ; une foi quelconque, ne fût-ce que la foi au beau, le pousse dans une voie qui n'est pas celle de l'indifférence soi-disant artistique. L'art pour l'art aurait épouvanté même les sceptiques de jadis qui étaient de grands artistes, un Rabelais ou un Montaigne remuant des montagnes d'idées et écrivant bien parce qu'ils se proposaient autre chose que de bien écrire.

Nous avons dépassé ce scepticisme-là. Mais j'espère que nous saurons nous arrêter en si mauvais chemin. Déjà plus d'une voix émue nous a avertis. Écoutez celle de Ponsard : « Les lettres dégénèrent et meurent quand elles ne sont plus nourries du lait robuste des idées. On est homme avant d'être poëte ; on est une âme avant d'être une voix ; on ne devient même un grand écrivain qu'à la condition de croire à quelque chose.

Le fond seul peut donner de l'ampleur et de la puissance à la forme[1].»

Ponsard a raison, l'art pour l'art n'enfantera jamais une grande littérature, car il ébranle les bases de la liberté morale. Je m'inquiète de voir jusqu'où nous poussons l'adoration de l'esprit. Tout homme de talent nous inspirerait, je crois, une sorte de respect, fût-il au service d'une cause ignoble, fût-il indifférent à toutes les causes, fût-il même dépourvu de cette foi purement littéraire qui fait qu'on poursuit avec une passion sincère la réalisation du beau.

La foi au beau, c'est déjà quelque chose. Je ne prétends pas qu'on ne doive écrire que pour démontrer et je ne suis pas de ceux qui, en face d'un tableau ou d'un poëme, s'écrient : Qu'est-ce que cela prouve ? — Mais j'ai horreur de l'esprit qui n'est que l'esprit, du talent qui n'est que le talent et qui produit son œuvre sans que l'âme soit de la partie, sans que la conscience artistique se soit émue. Ne par-

1. J'emprunte cette citation au digne ami de Ponsard, à M. Jules Janin, qui a abrité sous son toit la longue et douloureuse agonie du poëte. — Victor Hugo a exprimé la même conviction :

Dieu le veut, dans les temps contraires
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par les portes de la cité !

lons, je le veux bien, que de la conscience artistique ; au moins faut-il que celle-là se fasse sentir. Qu'elle soit là, je serai presque tranquille. Le beau a en soi une moralité intrinsèque qui tend à le mettre en rapport avec le bon. Le véritable artiste, qui accomplit sérieusement son œuvre, y apporte d'ordinaire un sentiment de devoir qui est une garantie d'indépendance. Quant aux hommes qui n'ont que du talent ou de l'esprit et qui dépensent cela dans la fabrication courante, produisant les articles demandés, je les redoute et je les plains.

Aimons l'art, la poésie, l'imagination ; personne n'y est plus disposé que moi. Volontiers je m'écrierais avec le poëte :

> Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie,
> De la rive inconnue où les flots l'ont porté?

Un peu de folie, soit ; mais point de mécanisme littéraire ; des idées fausses, mais des idées. La forme sans le fond, l'esprit tout sec, le talent qui se meut dans le vide, le règne des phraseurs qui parlent beaucoup et qui n'ont rien à dire, voilà ce qu'il est urgent, indispensable d'écarter, au nom de la dignité même de l'art, au nom de l'indépendance intellectuelle.

Les grandes littératures, celles qui fortifient et qui élèvent, ont toujours eu une conscience. Elles ont eu quelque chose à dire ; elles ont eu en elles pour les soutenir une inspiration désintéressée, patriotisme, enthousiasme, indignation, que sais-je ? peut-être la simple passion de l'idéal. Quand les choses ne se passent plus ainsi, on déclame, on fait des morceaux à effet comme Sénèque ou des lectures comme Pline le Jeune, l'heure de la

rhétorique a sonné, et d'ordinaire celle de l'esclavage n'est pas loin.

Entendons-nous bien, je ne prétends pas soutenir qu'il suffise d'avoir quelque chose à dire pour le bien dire. La conscience est nécessaire, mais elle ne suffit pas. Le monde est rempli d'écrivains très-consciencieux qui sont en même temps très-médiocres, et il ne manque pas de bons livres auxquels la bonne littérature ne saurait ouvrir ses rangs.

Qu'est-ce à dire? Simplement ceci, qu'il n'existe aucune recette pour faire de bonne littérature. Quant à la liberté intellectuelle, que nous avons seule en vue, elle se rattache de partout à la liberté morale et ressemble en cela aux autres libertés. Aucune réforme de surface ne peut donc nous la donner; il faut que le sentiment du devoir et par conséquent l'indépendance soient dans le cœur. Aussi suis-je loin de souhaiter que nous nous mettions à faire de la littérature vertueuse. Rien ne serait plus misérable que cette morale de parti-pris. Cela rappellerait les préraphaélites qui se donnent pour mission d'avoir de la naïveté et de la candeur, ou les romanciers fort peu chrétiens qui se proposent un beau jour d'éprouver et de peindre des émotions religieuses. Romans dévots et tableaux moyen âge manquent également de la qualité première, la sincérité. La liberté intellectuelle ne se rencontre pas sur un tel chemin.

CHAPITRE II

CES CONDITIONS SONT-ELLES REMPLIES

Je suis fâché de le dire, jamais la conscience n'a joué un si petit rôle dans notre littérature. A part certaines branches, et les moins littéraires de toutes, où circule la libre pensée parce que la séve d'une conviction n'a pas cessé d'y couler, elle languit misérablement.

Ce n'est pas que les talents lui fassent défaut. A aucune époque nous n'avons eu autant d'hommes sachant écrire ; ce qu'il se dépense chaque jour d'habileté dans les journaux, dans les revues et chez les nombreux éditeurs de Paris est à peine croyable. Mais où trouver, si ce n'est chez quelques économistes, chez quelques politiques et quelques historiens, une foi quelconque, la poursuite d'un but sérieux et d'un idéal quelconque ?

C'est chose effrayante de constater à quel point notre littérature actuelle est étrangère au sens moral. Le plus souvent, elle ne le rejette pas, elle l'ignore. Il est tel écrivain remarquable, Balzac par exemple, chez lequel la question de moralité ne se pose jamais à propos de rien. Un adultère peut être une erreur de conduite, il ne sera jamais une cause de remords. Les vieux combats de la passion et du devoir, qui tenaient une si

noble place au temps de Corneille, ont disparu maintenant ou se sont étrangement affaiblis.

Je n'ose pas dire ce qu'on se plaît à nous peindre, ce qu'on étale en détail, ce qui fait la plupart des succès. Notre littérature vraiment populaire, celle du théâtre, des cabinets de lecture et des feuilletons, est devenue inabordable pour quiconque se respecte un peu. J'ai essayé de lire certains romans à la mode; impossible d'aller jusqu'au bout [1]. Il faut demander à d'autres peuples ce que nous ne trouvons plus chez nous. Les Anglais, pour ne citer qu'eux, sont encore le peuple élevé à l'austère école de la Bible, de Bunyan, de Shakespeare „ de Robinson Crusoé. La conscience est partout dans leurs romans. Leurs écrivains ressemblent encore à ce Richardson répondant à ceux qui lui reprochaient d'avoir fait mourir Clarisse Harlowe : « Je n'ai jamais pu lui pardonner d'avoir quitté la maison de son père. »

Nos romanciers, hélas, ne songent guère à pardonner quoi que ce soit à leurs héroïnes.

Si le sens moral tient peu de place dans notre littérature, c'est qu'il tient peu de place dans notre société. La société et la littérature agissent l'une sur l'autre, mais c'est à la première évidemment qu'appartient l'action la plus décisive. On nous fait de ces

1. Une autre expérience semble prouver que le mal s'accroît. Nous lisons ici en automne, entre voisins de campagne, quelques pièces de théâtre. Or la tâche d'en découvrir de lisibles devient plus malaisée de jour en jour. L'an dernier nous n'avions guère trouvé que *le Lion amoureux* : là du moins la conscience dit son mot, on y sent passer une bouffée d'air frais et fortifiant.

livres-là, parce que ce sont ceux-là que nous demandons.

Assurément des auteurs dont l'âme serait indépendante parce qu'elle serait convaincue, et que hanterait le désir de défendre une vérité quelconque, morale ou littéraire, ne s'abaisseraient pas ainsi à travailler sur commande et à servir le public selon ses goûts; mais comment résister au courant quand on ne s'appuie sur rien?

Sans m'arrêter aux exceptions que chacun connaît et pour aller tout droit au fait dominant, n'est-il pas vrai que notre littérature a tous les petits talents qui annoncent que la grande inspiration, c'est-à-dire la conscience, lui manque?

Elle a l'habileté de main; elle nous fabrique des morceaux de style, des pages artistement ciselées, des conversations trop spirituelles qui ont un air d'escrime, dans lesquelles chaque mot semble un coup de fleuret et chaque répartie une parade. Ce n'est pas nous qui ririons du sonnet d'Oronte! La simplicité des grands maîtres est bonne pour les temps où l'idée crée son style et où le fond fait la forme.

Les écrivains qui donnent leur pensée et qui obéissent à un sentiment de devoir ne descendent jamais au métier. Il était réservé aux époques moins pourvues de sens moral de créer la spécialité littéraire. Qui n'aurait compassion de ces pauvres vies faussées et dévastées que remplit en entier une seule chose? N'en faire qu'une, c'est forcément la faire mal : parler toujours littérature, trancher, critiquer, se tenir en dehors des intérêts et des devoirs communs, c'est renoncer à être homme pour devenir écrivain. Qu'en résulte-t-il? On

ne pense pas comme un homme, on ne sent pas comme un homme, on ignore les émotions simples. Et alors on invente tantôt ces types blasés auxquels manque la flamme, tantôt ces types passionnés auxquels manque la liberté morale, car leurs passions sont des passions fatales, irrésistibles, bestiales en quelque sorte, avec lesquelles le vrai cœur n'a rien à débattre.

Pour montrer tous les périls qui menacent notre liberté intellectuelle, je devrais encore signaler l'influence des revues et des journaux.

Je n'ai nulle envie d'en dire du mal : je sais quelle est la grandeur de leur mission. Le malheur est que nous en venons à ne lire plus que cela. Les heures réservées à la lecture (et même chez un *liseur* tel que moi elles ne sauraient être nombreuses) sont absorbées en fait par les revues et par les journaux. Pour peu qu'on en reçoive sept ou huit, et sans chercher bien loin je sais des gens qui en reçoivent le double, comment faire pour ne pas leur appartenir corps et âme? Or ceci est une grande cause d'appauvrissement intellectuel et peut devenir à la longue une cause de servitude. Le journal est une œuvre impersonnelle où figure aussi peu que possible le représentant principal de l'indépendance, l'individu. Tout homme qui se borne à cette littérature enrégimentée et monotone, s'habitue plus qu'il ne l'imagine au régime de l'uniformité et désapprend à penser par lui-même. Même quand il parcourt des journaux de nuances diverses, il rencontre partout cette forme particulière de l'esprit que revêt la pensée disciplinée et collective.

Nous parcourons, nous ne lisons plus, nous ne reli-

sons plus surtout. Or il importe de lire et de relire, d'entrer en contact avec la pensée originale, avec les convictions qui n'ont pas été revues et corrigées par un rédacteur en chef. S'il est vrai que les journaux ont exclu les livres, que les lectures rapides ont chassé les lectures sérieuses, s'il est vrai que le temps de penser nous manque aussi bien que le temps de bien lire, nous passons sous un rude et pesant niveau.

Oui, c'est un nivellement qui s'opère! nous marchons à l'égalité, que dis-je? à l'uniformité des esprits. Qui sait si ce n'est pas aussi à leur médiocrité? Quand tout le monde pense comme tout le monde, quand le talent court les rues et quand les caractères se font rares, quand il y a beaucoup d'écrivains et peu d'hommes, quand l'aristocratie des convictions fortes s'efface petit à petit, qui oserait dire que la liberté intellectuelle soit en progrès?

Elle est attaquée d'un autre côté encore : pour que la grande armée des travailleurs, des prolétaires de l'esprit, manœuvre avec plus d'ensemble, pour que le scandale des originalités et des indépendances se produise le moins possible, la centralisation littéraire achève de s'organiser. Marchant de front avec la centralisation politique, elle attend comme elle son couronnement du principe démocratique auquel appartient évidemment l'avenir.

CHAPITRE III

CE QUE POURRAIT ÊTRE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Qui défendra la liberté intellectuelle contre tant d'ennemis? La conscience. Ni les règlements ni les associations ne feront rien. Aucune réforme extérieure ne sera efficace; ce qu'il nous faut, c'est la réforme du dedans. Que la conscience morale et la conscience littéraire sa proche parente reprennent au milieu de nous leur empire, et je garantis que la noble république des lettres se reconstituera d'elle-même; sinon non.

Laissez-moi supposer un moment (et puisse cette hypothèse se réaliser bientôt!) que notre débilité morale a cessé; croyez-vous que l'affranchissement des âmes n'amènera pas à sa suite l'affranchissement des esprits? Ceux qui en doutent n'ont pas réfléchi à ce grand sujet, l'influence du caractère sur la littérature [1]. Il faut des caractères pour résister aux nivellements; il faut des caractères pour affronter les tenta-

1. Citons encore Victor Hugo : « La poésie c'est l'expression de la vertu. » Il a dit ailleurs : « La poésie est dans les idées; les idées viennent de l'âme. » Voir le charmant livre intitulé : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

tions asservissantes de la vie littéraire actuelle; il faut des caractères pour mettre l'art au-dessus du succès, pour défier les despotismes de la camaraderie et de la critique, pour rester soi, pour garder sa fidélité au bon et au beau.

« Vous cherchez un écrivain, vous trouvez un homme. » Heureux les temps où ce mot de Pascal trouve à s'appliquer souvent! Les hommes libres ont une façon d'écrire qui n'est qu'à eux. On y sent, jusque dans les œuvres les plus étrangères à la démonstration directe, l'action désintéressée de la conviction et du devoir. Croyez-vous que les symphonies de Sébastien Bach seraient ce qu'elles sont, s'il n'avait pas écrit chaque fois ces trois lettres au haut de la page : *S. D. G.* (*soli Deo gloria*)?

A Dieu seul la gloire! La formule de Bach est une formule de liberté. Et qui osera dire qu'elle ne renferme pas le secret des grandes œuvres? Celles-ci seront toujours les œuvres qu'on a accomplies en vue de la vérité, dans la solitude jalouse de la foi, dans le tête-à-tête de la conscience et du génie. Quant aux œuvres nées d'une mode et acclamées par une coterie, elles vivent ce que vivent les modes et valent ce que valent les coteries.

La conscience littéraire, ce brillant reflet de la conscience morale, nous révèle la dignité des lettres et par conséquent leur indépendance. Les écrivains qui respectent les lettres et qui se respectent travaillent pour le vrai, pour le beau, non pour le public. Les yeux fixés sur leur idéal, ils éprouvent ce frisson de l'inspiration vraie qui ressemble par plus d'un côté à l'émotion du devoir.

Au moment du travail, chaque nerf, chaque fibre
Tressaille comme un luth que l'on vient d'accorder.
On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre.
(Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent;)
On ne travaille pas; on écoute, on attend;
C'est comme un inconnu qui vous parle à voix basse;
On reste quelquefois une nuit sur la place
Sans faire un mouvement et sans se retourner.

Lorsque Musset écrivait ces vers émus, nous assistions à une des plus riches floraisons littéraires que le sol de notre France ait portées. C'était un vrai printemps : l'air était chargé de parfums, un souffle de liberté passait sur nous; la séve était en mouvement, séve de conviction et d'espérance. Quel moment, et comme on sentait bien alors que la conscience est la condition d'existence de la littérature et de l'art! Les lettres et l'art avaient un sérieux, une probité, une foi dont les plus légers subissaient la saine influence. On retrouvait chez Musset et chez Béranger une partie de ces hautes inspirations qui nous donnaient une poésie lyrique et qui enfantaient toute une phalange d'orateurs et d'historiens.

Ne désespérons pas de notre siècle. Il a eu Victor Hugo et Lamartine, Chateaubriand et Lamennais, Guizot et Thiers, Cousin et Villemain, Vigny et Nodier, en même temps que Scheffer, Ingres, Delacroix, Horace Vernet et Decamps. Je nomme au hasard, sans la moindre pensée d'épuiser la liste et dans le seul but de montrer ce que devient la république des lettres quand un mouvement d'idées sincères a lieu, quand la conscience se met de la partie et quand par suite la liberté, cette dixième muse, fait entendre ses mâles accents.

La république des lettres! Avez-vous songé à ce que cette expression consacrée nous révèle? Elle nous apprend que la littérature est chose grave et qu'elle ne va pas sans l'indépendance, laquelle ne va pas sans le devoir. Il y a du devoir au fond de toute littérature qui ne se contente pas d'être un jeu d'esprit ou une ciselure de mots. S'il est ridicule de dire que le poëte exerce un sacerdoce et que quiconque tient une plume répand des torrents de lumière sur le genre humain, on n'est que vrai en affirmant que les lettres animées par la conscience ont une sainte mission à accomplir ici-bas. Elles peuvent faire beaucoup de bien; elles peuvent nous aider puissamment dans la conquête de la liberté morale et des autres libertés. Entre la liberté et les lettres, l'alliance est naturelle. Elle renaîtra, j'en suis convaincu ; nous retrouverons ces relations intimes du bien et du beau qui font seules la dignité des écrivains et qui aident plus qu'on ne croit à affranchir les autres hommes. La poésie et la liberté doivent aller ensemble, c'est un poëte qui l'a dit :

> Et nous t'amènerons la jeune poésie
> Guidant la jeune liberté.

LIVRE SIXIÈME

TYRANS, ESCLAVES

ET HOMMES LIBRES

PREMIÈRE PARTIE

TYRANS ET ESCLAVES

CHAPITRE PREMIER

TYRANS

Notre étude est terminée. Après avoir suivi la liberté morale dans l'histoire, dans les doctrines, dans les dispositions du cœur et dans les incidents de la vie, dans la lutte intérieure et extérieure, enfin jusque dans les influences littéraires que nous subissons, il ne nous reste qu'à illustrer en quelque sorte, par un petit nombre d'exemples, les résultats de notre examen. Laissons la théorie de la liberté; essayons de nous représenter ce que sont en fait les tyrans, les esclaves et les hommes libres.

A vrai dire, du reste, il n'y a pas trois classes, il n'y en a que deux. En face des hommes libres je vois la catégorie confuse des tyrans et des esclaves, tyrans qui

ont des âmes d'esclaves, esclaves qui à l'occasion deviendraient volontiers des tyrans. La distinction ici est faite par les circonstances beaucoup plus que par une différence intrinsèque; et, pour me borner aux tyrans, où avez-vous vu un despote qui fût un esprit indépendant? Qui aime la liberté la respecte. Quant aux gens qui n'aiment que *leur* liberté, ne vous hâtez pas de célébrer leur indépendance. C'est leur servitude qu'il faudrait raconter : l'égoïsme, l'étroitesse, les défiances sont là. Et le devoir n'est pas là, le libérateur suprême; qui foule aux pieds le droit ne saurait comprendre le devoir; qui asservit est asservi.

Pensez-vous que j'exagère? Demandez-vous si un homme au cœur libre, un seul, pourrait s'abaisser à la tyrannie. Tout en lui y résisterait; le jour où il s'essayerait à opprimer, un invincible instinct le forcerait à prendre parti contre lui-même. Je ne parle au reste, on le sait, que des tyrannies morales; nous évitons avec soin, dans ce premier traité, d'aborder le sujet qui est réservé au second.

Cela posé, entrons en matière, et, sans entreprendre la monographie fastidieuse du tyran, allons à ces trois manifestations du despotisme, l'esprit despote, l'esprit directeur et l'esprit arrogant.

L'esprit despote se reconnaît à ceci qu'il n'aime à vivre qu'avec des inférieurs. Ne lui parlez ni de supérieurs ni d'égaux; il lui faut des relations commodes où il puisse dominer à son aise, par la position, par l'intelligence ou autrement. Sentiment lâche et qui ne convient qu'à des esclaves. Quels hommes peuvent se former à pareille école? Abondant dans leur sens,

incapables de supporter une contradiction, trônant dans leur superbe, prenant en haine quiconque se permet de ne pas accepter leur domination, hostiles à toute indépendance, ils aboutissent nécessairement à cette médiocrité sans remède qui est l'apanage des enfants gâtés. Le jour où ils rencontrent une résistance, c'est-à-dire la vie réelle, ils se montrent tels qu'ils sont, fiers d'attitude, impuissants de fait.

Irrités, éperdus en face des forts, ils prennent leur revanche avec les faibles. Le monde est pavé des lâchetés que commet l'esprit despote. Vous avez entendu parler de cette caricature : un braconnier assomme un lièvre ; au bas on lit : *C'est le lièvre qui a commencé.* Les lièvres commencent toujours, et les agneaux, on le sait bien, troublent l'eau de messieurs les loups. Depuis les collégiens, chez qui les grands tourmentent trop souvent les petits et qui n'assurent guère aux nouveaux venus la protection dont ils auraient besoin [1], jusqu'aux pauvres femmes qu'écrasent à domicile certaines tyrannies abominables, jusqu'aux minorités, jusqu'aux vaincus sur lesquels tant de gens s'acharnent noblement, les esclaves déguisés en despotes se donnent carrière ici-bas.

Comme il faut être juste avec tout le monde, recon-

1. La première fois que, mon frère et moi, nous allâmes au collége, dans notre costume un peu provincial j'en conviens, et ayant oublié de mettre une casquette ou un chapeau sur nos têtes qui jusqu'alors étaient restées nues selon la méthode de Rousseau, de grands garçons trois fois plus forts que nous n'eurent pas honte de nous attaquer et de nous battre. Leur cri de guerre était : « Ce sont des Gascons ! » La croisade albigeoise avait l'air de recommencer.

naissons que l'esprit despote ne descend pas toujours jusque-là. Dédaignant parfois les actes décidément gnobles, soigneux de lui-même, ménager de son honneur, il se maintient dans de plus hautes régions. C'est alors qu'il devient l'esprit directeur.

Celui-ci a une vocation irrésistible, gouverner. Mme de Maintenon est une gouvernante-née. Je sais des gens qu'on étonnerait fort en leur disant qu'ils ressemblent à la trop fameuse marquise; et pourtant ils font comme elle, ils censurent, ils surveillent, ils dressent incessamment des feuilles de route à l'usage de leur prochain. — Pourquoi ces projets, ces habitudes, ces dépenses, ces travaux? Pourquoi habitez-vous ici et non point là? Pourquoi accomplissez-vous tel devoir et non pas tel autre? L'esprit directeur vous réorganise votre vie, vous règle votre budget; il trouve que vous donnez trop à cette œuvre et pas assez à celle-là; il compare, il blâme, il sait au juste ce que vous devriez faire et ce que vous négligez. Et gare à vous si vous avez un grain d'indépendance! Qui ne se laisse pas dominer et mener par lui est un révolté.

Peut-être ai-je tort, mais je n'ai jamais pu m'enthousiasmer pour Farel sommant Calvin de rester à Genève, sous peine de malédiction. Je ne vois rien de semblable chez les apôtres. Ils nous commandent de « ne pas nous mêler des affaires d'autrui; » sainte réserve, qui sied à la largeur des âmes généreuses. Auprès de ces âmes les libertés s'évanouissent à l'envi, celle des parents, celle des enfants, celle des amis, celle des domestiques, celle des paysans; chacun respire à l'aise. Dans le voisinage d'un esprit directeur, au contraire, il n'y a que raideur, contrainte, craintes d'esclaves. Ceux qui

restent là ont consenti à abdiquer, ceux qui tiennent à garder le gouvernement de leur vie s'écartent bien vite ou lèvent le drapeau de l'insurrection.

L'esprit de domination n'est jamais plus odieux que lorsqu'il s'appuie sur la toute-puissance de l'argent. Voyez ces lourds tyrans qui prétendent régenter à la ronde, parce qu'ils ont un hôtel et un château ! Ici, du reste, le moyen d'action est si grossier, qu'on ne parvient pas à s'intéresser aux victimes, et que ceux qui subissent ce despotisme sont précisément au niveau de ceux qui l'exercent.

Dans une sphère bien différente, la tendance que je dénonce produit des maux irréparables; je veux parler des relations d'amitié. Nulle part la liberté n'est plus nécessaire. Malheur à qui la compromet le moins du monde, cette indépendance des cœurs fidèles qui ne flattent ni ne trahissent et sur lesquels on peut toujours compter ! Toute amitié a pour base une égalité : il faut qu'on se parle à cœur ouvert et qu'on s'avertisse réciproquement; il faut que les âmes mettent en commun non-seulement des jouissances, mais des sincérités, des épanchements que les prétentions dominatrices rendent impossibles.

Il est des hommes qui diraient volontiers avec le Richard III de Casimir Delavigne :

> Le jour où, quand je marche, on me laisse en chemin,
> Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain.

Ces hommes-là s'imaginent avoir des amis! Ils ne sauraient en avoir; où l'esclave arrive, l'ami s'en va. Laissez-moi vous citer un exemple, celui de Jean-Jacques Rousseau. En lisant la correspondance de

Mme d'Épinay, on prend en pitié ce pauvre malade maniaque et susceptible que ses amis gourmandent encore plus qu'ils ne le servent et qui, ballotté entre Grimm, Diderot et *tutti quanti,* a vraiment le droit, dont il abuse, de regimber de temps en temps.

L'esprit directeur se fait aussi inquisiteur au besoin. Parmi les attentats à la liberté morale, je classe sans hésiter ces interrogatoires qui violent brutalement le sanctuaire des consciences, qui froissent la délicatesse et pour ainsi dire la pudeur des sentiments intimes, qui entrent avec effraction dans les âmes et dans les vies.

C'est bien pis encore lorsque notre tyrannie s'adresse de la sorte aux affligés. Certains consolateurs, pareils aux amis de Job, semblent avoir été mis au monde dans le seul but de parachever l'épreuve. Ils s'approchent de l'affligé comme des juges et comme des maîtres : ils épluchent sa vie et pèsent au trébuchet sa douleur ; la plus respectable des libertés, celle des larmes, s'enfuit épouvantée au bruit de leurs sommations. Ils vous commandent d'être joyeux. Pourquoi n'êtes-vous pas joyeux? De quel droit pleurez-vous encore? Ces gens-là nous enseignent les vraies règles de l'affliction, les règles et la durée.

Je ne refuse pas de reconnaître ce qu'il peut y avoir d'honorable chez les inquisiteurs. Plus d'une fois, j'en suis certain, on a persécuté par motif de conscience. Ceci soit dit à la décharge des inquisiteurs, non à celle de l'inquisition. La vraie foi a horreur de la contrainte sous toutes ses formes ; elle est humble, elle se garde de juger; elle croit à la liberté parce qu'elle croit à la vérité.

Il me reste à présenter au lecteur un dernier spécimen de despotisme moral, l'esprit arrogant.

L'insolence gagne chez nous le terrain que perd l'indépendance. Moins il y a d'énergie, plus il y a de morgue. Et c'est tout simple ; les airs de supériorité ont du succès aujourd'hui ; dans un temps où les hommes sont loin d'abonder, on prend volontiers l'allure hautaine pour du caractère et le sans-gêne pour du talent ; enfin on recule devant les gens qui ne reculent devant rien.

Si nous n'y prenons garde, le premier des mérites sera bientôt l'aplomb. Je le trouve partout, même chez les jeunes gens, même chez les femmes. La timidité s'en est allée, avec tout ce qu'elle avait de grâces aimables. C'est une jouissance et une jouissance rare aujourd'hui d'apercevoir un jeune visage qui rougit, de rencontrer un honnête embarras.

Les oracles sont moins rares. Nul n'est un esprit supérieur s'il ne tranche les questions et s'il respecte tant soit peu la liberté de penser différemment. Heureux encore quand l'arrogance ne se fait pas cynique, afin d'assurer son triomphe ! Le moyen est fort employé, car il réussit souvent. Voyez cet homme grossier, qui se pique d'être grossier, qui ne se gêne pour rien et pour personne, qui ignore l'urbanité, le respect des autres et le respect de soi. Il va droit devant lui, libre à sa manière, affranchi des convenances, des égards et des scrupules ; et on l'admire, du moins on le craint.

Elle est dure la tyrannie de la rudesse. Où manque le tact, naît cette oppression d'une nature particulière dont souffrent surtout les natures élevées et délicates.

— Qu'importe! dit l'esprit arrogant, je suis libre, moi! Diogène se croit libre parce qu'il a jeté son écuelle et parce qu'il a dit à Alexandre : « Ôte-toi de mon soleil! » Libre? Et que voit-on percer par les trous de son manteau?

CHAPITRE II

ESCLAVES

Connaissez-vous ces habiles dont la diplomatie est toujours en jeu? Avec eux pas une démarche, pas une parole, pas un geste qui ne soit prémédité et qui n'ait son but. Ils poursuivent toujours quelque dessein; ils tendent leurs toiles, ils préparent l'avenir.

Chez d'autres, la prudence domine moins que la peur : effarés, l'œil fixé sur le danger ambiant et sur le blâme possible, ils ne cessent de consulter. S'ils agissent, c'est à la façon des généraux qui assemblent chaque jour le conseil de guerre. S'ils écrivent, leurs essais sont indéfiniment communiqués et soumis à des révisions, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus rien qui ne soit incolore et médiocre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce sont des esclaves. La première condition de la liberté est de s'appartenir.

Approchez-vous de cette triste meute tremblante et fouaillée de chiens couchants, vous n'en trouverez pas un qui ne soit prêt à lécher les pieds du maître. Le maître pour ces gens-là s'appelle la fortune, la force, le succès, les circonstances. S'accommoder aux circon-

stances, laisser faire les puissants, voilà leur règle. S'ils avaient à choisir parmi les proverbes, ils choisiraient ceux-ci : « La parole est d'argent et le silence est d'or ; » « Il faut se tenir du côté de la cire et des sceaux. » Si vous les consultiez sur nos poëtes, vous trouveriez que leur vers favori est l'exclamation du roi Nicomède :

Ah! ne me brouillez pas avec la république!

à moins que ce ne soit le sage conseil de Mathurin Régnier :

Selon le vent qu'il fait, l'homme doit naviguer.

Et qui sait? Peut-être leur littérature se résume-t-elle dans le sublime refrain d'une chanson bien connue :

Brigadier, vous avez raison.

Il y a là tout un côté de nos servitudes contemporaines. Servitudes anciennes aussi, car Swift y pensait quand, écrivant les pages les plus amères de son *Gulliver,* il nous montrait l'homme, le *yahoo,* esclave impur du cheval.

Est-elle moins amère cette parole de Mme de Staël [1] : « En France, rien ne réussit comme le succès. » Je n'en sais trop rien. Le fait est que la religion de la force se propage aujourd'hui chez nous, et aussi chez nos voisins. L'Europe aime les gens heureux et elle pardonne tout, excepté la défaite. Où le succès cesse, le

1. L'antiquité a eu aussi de ces paroles noblement indignées. Voyez l'*Hercule furieux* d'Euripide : « Résignons-nous à être désormais l'esclave de la fortune. »

blâme naît : nos histoires du premier Empire commencent d'ordinaire à s'apercevoir de l'ambition de l'Empereur le jour où commencent les revers en Espagne et en Russie.

Faut-il discuter cela? Faut-il prouver aux adorateurs du succès que, loin d'être une justification, il est un crime de plus? Le premier crime est d'entreprendre certaines choses, le second est d'y réussir, telle est la croyance des hommes libres. Mais le moment n'est pas venu d'insister là-dessus, nous nous occupons des esclaves.

Une seconde catégorie que je tiens à signaler, c'est celle des fonctionnaires-nés. Qu'on soit fonctionnaire, rien de plus légitime; je serais mal placé pour le trouver mauvais, puisque j'ai été moi-même dans ma jeunesse maître des requêtes au conseil d'État et chef du cabinet au ministère de l'intérieur. Mais mon respect pour les fonctionnaires ne s'étend pas à l'esprit fonctionnaire, à ce tempérament mendiant et passif qui nous porte à tout attendre de l'État. L'homme libre se dispose à travailler, le fonctionnaire-né se prépare à tendre la main. Il y a ainsi des fonctionnaires à perpétuité, des fonctionnaires de famille, qui de père en fils ont compté sur le budget. C'est à eux sans doute que songeait Mme de la Ferronays quand elle demandait avec impatience : Y aura-t-il des carrières au ciel?

Des carrières, voilà la grosse question. Il en faut pour nos enfants, il en faudra pour nos petits-enfants; et comme un bon tiers de la France est dans le même cas, comme ceux qui ne sont pas fonctionnaires aspirent à le devenir, il en résulte un caractère national peu

porté à faire mauvaise mine au succès, car c'est le succès qui donne les places. On voit comment cette seconde classe d'esclaves se relie à la première.

Je parlais de carrières; le fonctionnaire-né a une théorie là-dessus. Tout employé de l'État a une carrière, quiconque émarge est un homme classé; quant aux agriculteurs, aux industriels, et par-dessus tout aux écrivains ou aux savants, on plaint ces pauvres hères, qui n'ont ni ressources assurées ni rang fixé dans la hiérarchie, qui ne touchent point de traitement et qui ne portent point d'uniforme.

A nos portes, à Genève par exemple, les fils des meilleures familles ne croient pas déroger en devenant avocats, médecins, pasteurs, professeurs, négociants, architectes. Les habitudes de liberté qui s'acquièrent ainsi se retrouvent le jour où il faut tenir tête à une tyrannie, fût-elle démocratique.

Je glisse sur ce sujet, très-important et très-vaste, mais qui appartient essentiellement à notre seconde étude. Ce que j'en ai dit suffira, au point de vue de la liberté morale. Le métier de solliciteur, accepté et pratiqué à chaque degré de l'échelle sociale, l'ardeur des places plus brûlante peut-être chez les riches que chez ceux qui pourraient alléguer l'excuse du besoin, la soif d'être fonctionnaire poussée à un point tel que lorsqu'on cesse de l'être on se sent tomber dans le néant, la passion d'être quelque chose, ce qui dispense d'être quelqu'un, la commisération dédaigneuse qu'inspirent ceux qui ne sont ni ministres, ni sénateurs, ni préfets, ni officiers, ni juges, ni receveurs, tout cela ne prépare guère à l'indépendance. Un père qui songe à placer ses enfants est terriblement tenté d'être agréable

et de voter comme il faut. Les plus honnêtes gens se dressent aux courbettes; avec l'esprit fonctionnaire la servilité vient sans qu'on s'en mêle, des quatre coins de l'horizon. Le plus naturellement du monde, on a cessé d'être soi; on s'est mis à vivre, à penser, à sentir en fonctionnaire.

La liberté exige autre chose: elle réclame les saintes énergies. Donnez-lui des hommes qui se font leur carrière au lieu de la recevoir, qui gagnent à la sueur de leur front le pain des occupations indépendantes, qui conquièrent leurs grades un à un sur le champ d'honneur du travail, et qui savent porter avec fierté s'il le faut leur médiocrité noblement acceptée.

Nous en avons de tels, je le sais bien; nous n'en avons pas assez. Notez que, par le temps qui court, il s'agit de se montrer libre vis-à-vis du peuple comme vis-à-vis du prince. La tyrannie démocratique, dont l'ombre projetée en avant gagne déjà notre société, ne sera pas à son heure le moins exigeant des despotes. Alors on verra ce que valent les hommes libres, non-seulement pour l'extension des garanties, mais contre l'invasion des anarchies.

Ne comptez pas en pareille occurrence sur ces courtisans qui se courbent plus bas que les autres et qu'on appelle les courtisans du peuple. Ceux dont le principe est de faire ce que le peuple veut sont sûrs d'aller loin en fait d'abaissements, de platitudes, d'abdication de leur pensée propre et de changements à vue. Ils feront sagement d'avoir plusieurs cocardes dans leur poche. Le dogme hégélien qui ordonne de ne pas se brouiller avec les événements et de se plier aux opi-

nions régnantes est on ne peut plus commode, j'en conviens, quand il est question d'habiller les lâchetés en philosophie et d'être servile avec décorum. En attendant, le métier des serviteurs de la rue ne me semble pas particulièrement fier. Pour tenir tête aux violents, il nous faudra autre chose que des prudents; il nous faudra des Lafayette plutôt que des Sieyès. Les Lafayette aiment la popularité peut-être; néanmoins, en dépit de leurs fautes, ils représentent la grande race des hommes libres, qui ont une conscience et qui ne la faussent pas. Les Sieyès personnifient une tendance moins haute, celle qui se tait et s'accommode, qui baisse la tête pendant l'orage et qui la relève quand le temps est redevenu serein. Aussi, comparez les deux paroles de ces deux hommes. — Qu'avez-vous fait pendant la Terreur? demandait-on à Sieyès. « J'ai vécu. » — Qu'avez-vous fait sous l'Empire? demandait-on à Lafayette. « Je suis resté debout. » Et il était resté debout sous la Terreur comme sous l'Empire.

DEUXIÈME PARTIE

HOMMES LIBRES

CHAPITRE PREMIER

UN HOMME LIBRE

Nous n'avons pas à chercher une transition; les mots que nous venons d'écrire, « rester debout », nous introduisent naturellement dans le sujet que nous avons à traiter en terminant. Sujet admirable et que je n'aborde pas sans un tressaillement de joie : il me semble apercevoir la fraîche oasis où nous allons nous reposer enfin, après avoir traversé le désert des recherches arides et des fatigantes discussions.

Qu'est-ce qu'un homme libre? Je n'ai pas la prétention de peindre cette figure idéale, mais je voudrais esquisser quelques-uns de ses traits.

L'homme libre aime la liberté pour elle-même : il veut la liberté de ses ennemis autant que la sienne, la liberté des doctrines qu'il déteste autant que celle des

doctrines qu'il chérit, la liberté du mal autant que celle du bien. C'est dans la liberté générale et non dans les compromis qu'il cherche la solution des débats politiques ou religieux. Il repousse également et la paix qu'on achète en atténuant ses convictions propres, et celle qu'on obtient en violentant les opinions contraires.

Il discute avec loyauté, ce qui est rare, et avec profit, ce qui est plus rare. La liberté engendrant le respect d'autrui, il n'éprouve aucun besoin de déprécier ses contradicteurs ou de s'inscrire à l'avance contre tout ce qu'ils diront. L'esprit ouvert, prêt à comprendre et à s'approprier ce qui est bon, assez ami du vrai pour l'accepter de toute main, assez fier pour ne pas vouloir d'une victoire mal gagnée, il ne lui arrive jamais de se heurter contre une pensée sincère sans retirer de ce choc quelque lumière, quelque réflexion utile, quelque retour sur lui-même. Un contradicteur convaincu n'est pas à ses yeux un adversaire, car ils s'accordent à chercher la vérité, et dans ce sens il signe des deux mains le paradoxe de Mme Swetchine : « Pour disputer ensemble, il faut être du même avis. »

Il est généreux. Un irrésistible instinct le pousse à la défense des faibles. Les êtres privés d'appui et jusqu'aux plus tristes épaves sociales, les réprouvés, les parias, lui inspirent une profonde compassion. Quand on le lui reproche, il prétend que la compassion a sa place auprès de la justice.

Libre dans les grandes occasions, il ne dédaigne pas de l'être aussi dans les petites. Il l'est quand on le regarde et quand on ne le regarde pas. Il a, vis-à-vis des insolences de la force, l'indépendance éclatante des héros, et il a pour la vie ordinaire l'indépendance en

robe de chambre. On ne peut pas lui reprocher, comme à Rolla, de n'avoir que l'armure des jours de bataille :

> L'armure qu'il portait n'allait point à sa taille.
> Elle était bonne au plus pour un jour de bataille,
> Et ce jour-là fut court comme une nuit d'été.

L'homme libre ne subit le joug ni de son parti, ni de ses ancêtres, ni des circonstances, ni de ses passions, ni de ses intérêts. Il possède cette vaillance morale qui défie la tyrannie des craintes et des désirs. L'heure terrible des découragements le trouve prêt (je peins l'idéal, on s'en souvient). Il a assisté à la défaite du bon droit; la vérité, qui n'a pas cessé d'être vraie, a cessé d'être en faveur; il a vu ses amis se détourner un à un, l'un ici, l'autre là, l'un hier, l'autre aujourd'hui. Le voici seul, et volontiers il se jetterait sous le buisson d'Élie en s'écriant, lui aussi : « Je ne suis pas meilleur que mes pères. » Mais sa foi le préserve de l'accablement. Que l'ombre gagne, que le soleil baisse, que l'âme se remplisse du sentiment mélancolique si bien rendu par le vers de Vinet :

> Voici le tard, le froid, la nuit,

il n'importe, la foi est une voyante, de nuit et de jour elle discerne Dieu, la justice et le devoir.

Sans doute la solitude est lourde à porter; mais l'homme libre est-il jamais seul? On se demande souvent, et nous nous sommes déjà demandé pourquoi le courage civil est plus rare que le courage militaire. Nous venons d'indiquer la réponse : le courage militaire est enrégimenté, le courage civil marche solitaire.

Quand l'homme sait avoir du courage à lui tout seul, alors quelle indépendance, l'indépendance qui dépend de Dieu !

C'est vis-à-vis du tyran du siècle, je veux parler de l'argent, qu'éclate cette indépendance-là. Au milieu des gens qui pensent que la vie n'a qu'un but, faire fortune, assurer sa position et celle de ses enfants, l'homme libre a l'air d'un étranger qui ne comprendrait pas la langue du pays. Il voit spéculer, il assiste à la création des fortunes rapides, il entend les maximes qu'inspirent la passion du bien-être et la soif des vanités ; lui, son ambition est plus haute.

Peut-être est-il resté pauvre ; peut-être est-il devenu pauvre. La ruine le frappe et ne l'abaisse pas. Il sait que, comme le dit le beau proverbe anglais, « Dieu a fait l'épaule pour le fardeau ». Il sait aussi que, quand les difficultés de l'existence augmentent, ce n'est pas le moment de diminuer les efforts. Il possède cette élasticité morale qui rebondit sous les coups ; il ne se décourage pas, il ne s'alanguit pas ; il agit. Vous diriez un des Gaulois dont parle Polybe, qui, blessés, résistaient par l'âme.

Les résistances de l'âme sont sublimes. Approchons-nous, chapeau bas, de ces familles pauvres qui portent fièrement leur pauvreté. Là, dans un humble intérieur, autour de la corbeille à ouvrage, je vois une mère et ses filles, simples, laborieuses, ayant la vraie distinction. Ce sont des grandes dames de droit divin. En tout cas, ce sont des cœurs libres, et vous en chercheriez en vain de tels chez les grossiers richards qui ne savent qu'étaler le luxe stupide des écus.

Il est des vies étroites qui éveillent à l'instant des idées de noblesse et de richesse morale. La dignité dans la gêne est un des grands spectacles d'ici-bas, un spectacle de liberté. Voici des souffrances silencieuses, des habits noirs brossés avec soin et qui ne finissent jamais, des gentilshommes pauvres, des femmes dont les mains délicates ne se lassent pas et qui vont porter leur ouvrage en se cachant. Où avez-vous vu plus de respect de soi, plus de vrai comme il faut? Il y a toujours du soleil dans ces maisons : il y a la candeur, les tendresses mutuelles, la sainte coalition du travail nécessaire à tous, et qui sait? la complicité des bienfaisances silencieuses, la joie de s'associer pour aider des pauvres plus pauvres, le parfum des purs sacrifices qui monte doucement devant Dieu.

Est-il sûr que le bonheur de gagner sa vie, de soutenir les siens, de faire courageusement des économies pour le ménage, ne dépasse pas de bien loin les jouissances les plus enviées de l'opulence? Sans doute, il est des heures douloureuses, heures de tentation, et de délivrance aussi, où l'âme affranchie a besoin de rassembler toutes ses forces, d'en demander à celui qui en donne aux faibles. Tel jeune homme qui se sent chargé de nourrir sa mère et sa sœur implore une occupation quelconque; c'est une question de vie ou de mort; il attend son arrêt, et vous ne surprendrez pas sur son visage la moindre trace de l'angoisse qui le dévore. Telle jeune fille vient s'offrir comme institutrice; elle rencontre peut-être devant elle ces duretés, ces hauteurs, bien plus, ces exploitations de la détresse, qui sont des crimes et des lâchetés ; peut-être se félicite-t-on de prendre au rabais sa grâce et sa dis-

tinction; il n'importe, elle a fait taire son cœur, et, sans s'abaisser, elle se met à sa place nouvelle, elle y demeure, elle y remplit, elle y aime ses devoirs.

Il faut être riche, dit-on, pour se donner le luxe des scrupules! Quel est le butor qui a inventé cette calomnie à deux tranchants, trouvant à la fois le moyen de nier le bien chez les uns et d'en dispenser les autres? L'opulence et l'indigence ont l'une et l'autre leurs tentations de servitude, et je ne me charge pas de dire lesquelles sont les plus dangereuses; je n'affirme qu'une chose, c'est que la question d'argent n'est pas la question de liberté.

Elle n'est aisée à résoudre ni dans les palais ni dans les mansardes. L'homme libre riche m'étonne autant que l'homme libre pauvre; j'ajoute qu'il me charme autant. C'est à égale distance de la pauvreté et de la richesse, au sein de ce tiers état de la destinée humaine, de cette médiocrité qu'on n'a cessé de vanter et de fuir, que l'homme libre, si je ne me trompe, apparaît le plus souvent.

Content de peu, ne désirant rien par delà sa modeste aisance, voyant passer avec un parfait dédain le flot des spéculateurs et la marée des fortunes soudaines, n'enviant la position de qui que ce soit, ne demandant rien à personne, ne sollicitant pas de place, ne recherchant pas de bons partis pour ses enfants, incapable de s'avilir jusqu'à livrer sa fille, un trésor de délicatesse, au premier malotru qui a un nom ou de l'argent, il est plus riche que les riches qui ne se croient pas assez riches, il est plus grand que les grands qui s'efforcent de monter encore. Il est satisfait, donc il est libre. Se suffire, quel mot resplendissant d'indépendance!

Bien des symptômes annoncent, dit-on, un redoutable ébranlement. Est-il aussi près de nous qu'on le suppose parfois? Le despotisme démocratique, socialiste et impie, que semblent prédire les prophéties bibliques et que semblent préparer certains faits contemporains, viendra-t-il fondre sur notre génération ou sur celle qui nous succédera? Je l'ignore. Je sais une seule chose, c'est que le danger, prochain ou lointain, est réel, que, par conséquent, il importe de se tenir prêt, de raffermir contre l'ennemi qui s'avance le rempart un peu délabré des libertés publiques et privées. Aujourd'hui ou jamais le problème de la liberté doit être à l'ordre du jour.

Il n'y a que l'homme libre qui puisse affronter d'un visage serein l'orage qui se forme et peut éclater sur nos têtes. S'il éclate, malheur aux esclaves! Malheur à ceux qui aimeront l'argent par-dessus tout, car la plaie d'argent sera lourde! Malheur à ceux qui n'auront pas la grande indépendance du dedans, car les garanties du dehors seront fauchées et se flétriront comme l'herbe, partout où elles n'auront pas leurs racines dans les mœurs!

Demain donc aussi bien qu'aujourd'hui, et plus qu'aujourd'hui peut-être, nous aurons besoin de caractères fortement trempés, il nous faudra des hommes libres. Et par là je n'entends pas le moins du monde des fanfarons d'indépendance. Il en est des indépendances fastueuses comme de toutes les vertus d'apparat, cela sonne faux. Ne me parlez pas des gens qui font blanc de leur épée. Volontiers ils écriraient sur leur chapeau :

« Je suis un homme libre. » Volontiers ils crieraient : « Regardez-moi. Je traite du haut en bas les gens du pouvoir. » Le véritable homme libre ne fait pas tant d'étalage ; il est libre avec bon goût, sans affectation ni rodomontade. Il l'est simplement, parce qu'il l'est réellement.

Je comprends l'impatience que causent aux esprits sincères certaines modes par trop magnanimes. Un homme qui arbore son indépendance leur fait un peu le même effet qu'une femme qui arbore sa vertu. Si les Brutus de l'histoire sont médiocrement attrayants, que dire des Brutus de contrefaçon qui apparaissent de temps en temps ? Glacés, immuables, solennels, enveloppés de leur orgueil comme d'un manteau, ils défient les tyrans. — Je ne m'y fierais guère. On peut être majestueux sans être très-fort, et je ne vois pas ce que nous gagnerions à avoir beaucoup d'hommes se vénérant eux-mêmes, au point qu'on pourrait dire d'eux ce qu'on a dit d'un écrivain de notre temps : « Personne n'a vécu dans sa familiarité, pas même lui. »

L'indépendance n'est pas si grandiose ; elle ne singe ni Brutus ni le paysan du Danube. Les gens à gros souliers sont parfois très-souples, et l'on n'est pas la terreur des tyrans par cela seul qu'on est mal mis ou mal élevé. L'homme libre est souvent d'une fine trempe, il n'affecte pas d'être rude ou farouche ; il n'affecte rien. Les gens qui provoquent à tout bout de champ les despotes lui font l'effet de ces poltrons qui chantent pour se rassurer.

A son avis, on n'est pas un héros parce qu'on est un homme libre. La liberté, transformée en habitude, lui paraît si simple, qu'il ne lui viendrait pas à la pensée

de s'en vanter. Loin de s'en vanter, il s'humilierait plutôt, car il sait ce qui lui manque. Est-il vraiment libre, lui qui est encore si sensible au blâme, lui qui trouve si douces les approbations? Il se connaît des ambitions, des avidités, des jalousies inavouées, des craintes, des péchés enfin et des servitudes. A ce trait-là plus qu'à tout autre, je le reconnais.

CHAPITRE II

NOTRE CHEVALERIE

Nous voilà rentrés en pleine chevalerie. Elle n'est pas si incompatible qu'on l'assure avec nos mœurs bourgeoises ; elle ne l'est qu'avec la vulgarité de nos cœurs. Tout homme libre est un chevalier, car il a fait vœu de servir la justice. Vous retrouverez chez lui tout le vieil honneur. Vrai gentilhomme, quelle que soit son extraction, redresseur de torts, esclave de sa parole et de son devoir, gardant comme un précieux trésor ces délicatesses de l'âme et, si j'ose parler ainsi, ces élégances de la vie qui nous conservent un peu d'idéal, il ne s'est pas résigné à la prose et repousse avec dégoût cette grosse morale des sociétés affairées qui prétend être la morale de l'avenir.

C'est Bossuet qui l'a dit, je crois, « les âmes sans force ressemblent à une ville sans murailles, ouverte de toutes parts. » Seuls les vaillants sont libres. S'il me fallait découvrir un homme libre sous le règne de Néron, j'irais le chercher dans la prison de Paul. Tel pauvre esclave croyant, doux, courageux, humblement dévoué au bien, tel *oncle Tom*, a été de notre temps un des hommes libres et un des chevaliers de l'Amérique.

Ces chevaliers ont livré sans peur et sans reproche les rudes batailles de la vie, parce qu'ils avaient livré d'abord les batailles de la conscience. Là, dans le sanctuaire des sentiments profonds, ils ont fait l'apprentissage des sacrifices ; et maintenant ils ne déserteront pas, quoi qu'il advienne, le poste de combat que Dieu leur a assigné sur la terre. Chefs brillants ou soldats obscurs, peu importe, ils tiendront ferme ; la liberté morale n'est plus un accident chez eux, elle est devenue une habitude.

Où en serions-nous sans les âmes de combat ? Sans les gens qui luttent, de quelle paix ignoble finirions-nous par nous accommoder ? Sans les intrépides qui s'obstinent à être eux-mêmes, jusqu'où s'étendrait le nivellement des caractères et l'uniformité des vies ? Il est aisé de parler la langue de l'indépendance : — advienne que pourra ! Que tous les autres cèdent, moi, non. *Etiam si omnes, ego non !* On peut prononcer avec Christine de Suède cette parole où semble revivre son noble père : « Mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune. » Le difficile est de conformer sa vie à de telles sentences. Qu'un homme paraisse, un seul, et l'on sent qu'une vertu agit en lui. Entre cet homme qui résiste et la foule qui prétend le dompter, lequel est libre, lequel est fort ? Tous contre un, c'est trop peu ; jamais la force ne vient à bout de la conscience.

Les chevaliers ne rendent pas leur épée, mais ils meurent. Ceci est une autre affaire. Je ne conseille pas à ceux qui craignent les coups de prendre la lance et l'écu. Être un homme libre, cela n'est pas commode et cela ne se pardonne guère. On s'y use, on y devient un

de ces « maigres » que craignait César. Si vous tenez à votre repos, croyez-moi, suivez l'ornière, enrôlez-vous dans une bonne coterie, signez un de ces traités d'assurance mutuelle qui préservent de beaucoup de douleurs. La cavale sauvage de Rolla avait eu le tort de choisir son chemin, son chemin solitaire; elle a lutté, elle est tombée :

Alors elle se couche et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certe il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

Suivre et baisser le front, le procédé est simple. Ceux qui refusent de l'employer inquiètent toujours les servilités et les tyrannies ; ils ne passent pas inutiles sur la terre. Grands hommes, héros, en tous cas chevaliers d'une conviction, ils ont plus influé qu'on ne l'imagine sur nos destinées. On nous fabrique une histoire contre laquelle mon ami M. Laboulaye a protesté avec raison. Dans les annales de l'humanité, il y a des hommes ; elles sont autre chose qu'un enchaînement impersonnel de causes et d'effets, qu'une sorte de dialectique gigantesque.

Il serait intéressant de rechercher quelle influence ont exercé les hommes qui, sans avoir rempli les premiers rôles et sans avoir disposé du pouvoir, ont donné d'illustres exemples de liberté. Dans cette chevalerie que mon imagination voit défiler devant elle, je ne signalerai ni Gustave Vasa, car il a gouverné, ni Gustave-Adolphe, car il a vaincu, ni Louis IX, car il a régné, ni Washington, car il a fondé l'Amérique, ni Lincoln, car il l'a relevée et sauvée. Cherchons d'aussi grandes âmes chez de moindres personnages. Ce stoïcien qui dit à son bourreau : « Tu n'atteins pas l'âme; » tel martyr chrétien des premiers siècles qui répète la parole de l'apôtre : « Nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés; » un Mathieu Molé affrontant les arquebuses et les hallebardes; un Boissy-d'Anglas saluant la tête de Féraud et regardant en face du haut de son fauteuil de président les envahisseurs ensanglantés de la Convention; un Algernon Sidney refusant le bénéfice de l'Acte d'oubli, marchant à son long exil, puis montant un jour sans pâlir sur l'échafaud des Stuarts; un Garrison prenant en main la cause impopulaire des esclaves, commençant seul, poursuivant seul sous la calomnie et sous l'opprobre, achevant dans la joie pure, immense, d'un prodigieux triomphe, autant de chevaliers qui n'ont pas combattu en vain. Si j'osais, j'invoquerais des souvenirs d'affection personnelle, je dirais ce qu'une vie grande et modeste comme celle de Collegno a fait pour l'indépendance de l'Italie[1].

1. Cette noble vie du général de Collegno a été noblement racontée chez nous par M. de Mazade.

Les vrais services sont ceux de l'ordre moral ; tout chevalier fait passer au travers du monde comme un frisson de chevalerie, et cela est d'un prix immense. Que quelques hommes perdus dans les glaces cherchent au péril de leur vie un passage où personne ne passera, ont-ils fait une œuvre de néant ? Non, certes ; écoutez ces accents héroïques qui nous viennent de là-bas. Mac-Clure va se séparer de Miertsching qui doit essayer de gagner le Canada. — « Si vous n'entendez plus parler de moi, soyez certain que toute ma confiance aura été dans mon Sauveur et que je serai mort dans ces déserts glacés avec la joyeuse espérance de la vie éternelle. »

Des marins aux soldats la transition est facile. La guerre, au milieu de ses horreurs sinistres, a ses heures de dévouement, de sacrifice, et ne craignons pas de le dire, de vertu, qui élèvent l'âme bien au-dessus des notions vulgaires de courage ; elle resplendit alors d'un éclat moral. Lorsque d'Houdetot, à Hambourg, se charge de traverser l'armée assiégeante pour porter au commandant d'une division française un ordre de Davoust, lorsqu'il amène ses deux ordonnances en vue de l'ennemi, qu'il leur prescrit simplement de le suivre des yeux et, s'ils le voient tomber sous la grêle des balles, d'aller avertir le maréchal, d'Houdetot n'est pas seulement courageux ; ou, si vous voulez, il l'est à la façon de d'Assas.

Si la guerre a fait ses chevaliers, la révolution et la la persécution ont fait aussi les leurs. Qui n'a admiré les fières morts des lords royalistes condamnés par la République anglaise ? Qui ne s'est approché avec respect des victimes de la Terreur ? Qui n'a contemplé dans leurs misères dignement supportées l'énergie de

nos émigrés ? D'autres émigrés, laissant des fils sur les galères de Louis XIV, laissant des filles au fond des couvents et des cachots, mais ayant arrêté en eux-mêmes de souffrir plutôt que de fléchir, sont venus abriter chez les peuples voisins de la France leur vie de travail de foi, d'indépendance chèrement achetée et d'inénarrable douleur. Ne sont-ils pas aussi des chevaliers, ceux-là ? Ils ont pris rang dans cette vaillante armée des martyrs, qui a enrôlé sous son drapeau tant de catholiques et de protestants.

Je me fais violence pour ne pas m'attarder en si belle compagnie ; ces âmes indomptables nous retiendraient trop longtemps, nous trouverions trop de plaisir à recevoir d'elles des leçons de liberté. — Un seul mot encore : à côté de ceux qui savent mourir il ne faut pas oublier ceux qui savent vivre, à côté des chevaliers dont l'histoire parle il ne faut pas oublier ceux dont elle ne dit rien.

Ceux-ci sont les plus nombreux et ne sont pas les moins braves. Pas une épidémie qui n'ait ses obscurs dévouements ; pas un quartier infect que la charité ne visite. Encore est-ce là de l'extraordinaire, et les chevaliers de la vie commune se trouvent ailleurs. Ceux-ci n'ont rien de sublime, ils se contentent de remplir extraordinairement bien les devoirs ordinaires. J'ai souvent admiré l'humble héroïsme qui se dépense ainsi : des natures indépendantes aux prises avec les difficultés extrêmes et chez lesquelles aucune lâcheté n'a trouvé accès, des êtres débiles qu'un trait cruel a atteints et qui, rassemblant leurs forces, la main sur leur plaie, font si bonne contenance, qu'on ne les sait blessés

qu'en les voyant morts. Ainsi l'oiseau sublime que Monneron a chanté et qui, frappant l'air des derniers battements de ses ailes,

> Mourut dans la céleste voûte,
> Mourut, mais ne descendit pas.

CHAPITRE III

LES LIBÉRATEURS

Les libres délivrent. Près de ces âmes fières auxquelles il ne suffit pas qu'une opinion soit admise si elle n'est juste, près de ces indisciplinés et de ces inflexibles qu servent leur cause mais ne reçoivent pas de mot d'ordre, près de ces hommes étranges qui sont en révolte contre toutes les iniquités et contre toutes les tyrannies, je sens comme une contagion d'indépendance. Si la servilité se communique, l'indépendance se communique aussi. Je m'affaiblis par le fait seul de vivre avec des esclaves, de les voir courber la tête, se conformer, s'accommoder, mendier des approbations, trembler à l'idée des qu'en dira-t-on et s'appuyer sans cesse pour ne pas tomber ; je me fortifie par le fait seul de contempler une vie où les principes tiennent plus de place que les calculs. La liberté se gagne, le courage se gagne. Vous savez que l'amiral Drake animait de son intrépidité le bois même de ses navires. « Cette frégate, disait un mousse, n'a pas besoin de matelots pour aller au feu. Que l'amiral lui dise : Va ! et elle ira. » Il n'y eut jamais de poltrons avec lui.

Le même prodige se reproduirait chez nous, soyons-

en sûrs, pour peu qu'il se rencontrât quelques Drakes sur notre chemin. Le pouvoir d'un ferme cœur est immense : ne l'avez-vous jamais éprouvé ? Ne vous est-il jamais arrivé de passer à côté d'un libérateur? Ceci est un événement qui compte dans l'existence. Jusqu'alors on avait suivi le courant, on avait toléré des injustices, tiré des moyennes, manœuvré pour éviter les écueils; on avait admis qu'il faut tolérer un peu de mal dans l'intérêt du bien et un peu de mensonge dans l'intérêt de la vérité ; on s'était dit que la force est la force et qu'il est insensé d'entrer en lutte avec elle; on avait brûlé quelques grains d'encens devant les idoles du jour, le nombre et le succès. Tout à coup, on entrevoit une autre règle, une autre vie, je dirais volontiers un autre monde, le monde de la conscience; le brouillard s'est déchiré et le soleil a paru. Que c'est beau, et qu'il ferait bon vivre dans cette atmosphère salubre imprégnée de lumière et de chaleur !

D'une impression à une résolution il y a loin, je le sais ; cependant une impression c'est quelque chose. Pour mon compte, je dois beaucoup, beaucoup, à ceux qui ont offert à mes yeux cet idéal ravissant de la liberté. L'Évangile des hommes libres est celui qui m'a pris le cœur : tant que j'aurai un souffle, je rendrai grâce à mon Père céleste d'avoir placé sur mon chemin des hommes qui possédaient dans sa plénitude la liberté des enfants de Dieu, liberté vis-à-vis du mal, liberté vis-à-vis de l'opinion, liberté vis-à-vis des mauvaises bonnes œuvres, liberté vis-à-vis de la fausse autorité, liberté vis-à-vis de tous les formalismes quels qu'ils soient. Ces hommes, profondément pieux, dont

la vie débordait d'amour, de dévouement et de consécration, ces hommes profondément sérieux et véritablement austères, ces hommes altérés de sainteté et qui luttaient jour et nuit contre leurs mauvais penchants, ces hommes étroits de l'étroitesse du Christ, qui n'auraient diminué à aucun prix ni l'autorité de l'Écriture ni le scandale de la croix, ces hommes qui avaient rompu sans retour avec le monde, qui trouvaient leur joie à remplir tous les devoirs et à ne reculer devant aucun sacrifice, ces hommes qui avaient fait leur compte de se renoncer eux-mêmes et d'avoir leur trésor en haut, ils avaient en même temps une largeur, une indépendance d'âme et d'esprit, un libéralisme chrétien dont l'attrait était puissant.

Ils marchaient avec leurs frères, mais ils ne s'enrégimentaient pas ; je ne leur ai jamais vu d'uniforme. Ils refusaient d'être sobres dans leurs affections et roides dans leurs attitudes. Ils consentaient à être blâmés, plutôt que de s'associer à une injustice collective. Ils demeuraient libres (chose difficile) vis-à-vis des bons comme vis-à-vis des méchants.

Ils avaient horreur du convenu, de l'empesé, du ton particulier qu'on prend pour parler des choses saintes. Ils ne croyaient pas que la Bonne Nouvelle fût lamentable et que la joie fût contraire à la sainteté. L'âme largement ouverte aux nobles jouissances que Dieu a mises ici-bas, enthousiastes des lettres et des arts, ardents défenseurs des bonnes causes, citoyens utiles et zélés, persuadés que l'Évangile transforme tout et n'estropie rien, ils n'avaient garde de maudire cette terre où nous pouvons faire du bien et où commence l'éternité.

La vie, la joie, l'entrain, la passion n'encouraient pas leurs anathèmes. Ils ne proscrivaient que la légèreté qui ne sait ni sentir, ni se recueillir, ni pleurer. Que de douleurs chez ces heureux! Quelles sympathies pour les misères des autres! Quelle lutte courageuse, sanglante, contre leurs propres péchés! Comme ils marchaient bien ici-bas à la manière de ceux qui savent que le mal est partout, que le chagrin est partout, que le train de guerre est partout! Ils le savaient, mais ils savaient aussi que les grâces de Dieu sont partout, que partout il a mis des fleurs sur notre route et un ciel au-dessus de nos têtes, que les plus reconnaissants ne sont pas les moins sérieux.

Avez-vous lu la chanson, si mélancolique au fond, de M. Juste Olivier, dont chaque couplet se termine par ce refrain : *Soyons gai* [1]? Il y dénonce les gaietés grossières, mais il sait qu'il en est une autre. Oui, il en est une autre, et les hommes libres dont je parle, ces libérateurs que j'ai éprouvé le besoin de remercier, l'ont toujours tenue en grande estime. Amenez-leur un chrétien candide et vrai, qui sait rire, et pleurer, et prier, et agir, ce n'est pas eux qui se voileront la face. Demandez-leur ce qu'ils pensent d'un livre sincère et franc du collier, où le sérieux et la gaieté se coudoient comme dans la vie, où les naïfs élans de l'esprit donnent la main aux effusions de la foi sans que les intervalles soient maintenus selon l'ordonnance, ils ne s'en scan-

1. C'est à son frère, M. Urbain Olivier, que nous devons quelques-uns des plus jolis volumes de cette littérature simple, vraie, fortifiante, sérieuse sans pédanterie et chrétienne sans étroitesse, que réclament à mains jointes nos familles pour leurs soirées de lecture.

daliseront point. C'est l'ordre habituel des choses ; entre le beau temps et l'orage, entre les biens et les maux la transition n'est pas mieux ménagée d'ordinaire ; au fond de nos âmes les éclats de félicité du pécheur pardonné et les mélancolies du pécheur mal sanctifié se succèdent non moins brusquement.

Que cela fait de bien de voir pratiquer ainsi la liberté dans l'Évangile ! Ils sont vraiment des libérateurs ceux qui, ne se doutant guère en général de la grandeur de leur rôle, vont relevant les enthousiasmes contristés, les poésies atteintes et convaincues d'indiscipline, les originalités suspectes.— Les originalités, respectons-les, disent-ils, elles sont une des formes de la liberté. Les poëtes, que Dieu nous en donne, car l'imagination a droit de cité dans le royaume de Dieu. La vérité, le naturel, appelons-les à grands cris, et puissions-nous renoncer une bonne fois au ton convenu, aux patrons sur lesquels chacun doit tailler son œuvre, aux raideurs du style hiératique ! Que l'indépendance nous amène la simplicité, la bonhomie, les francs rires, les cris de piété venant droit du cœur !

*
* *

Tel est le langage de ces libérateurs. Ils ont une fonction ici-bas ; mieux que personne ils nous conduisent vers le grand libérateur. Ils nous encouragent à vivre ; ils nous montrent les côtés radieux de notre destinée ; ils nous montrent comment on s'y prend pour ouvrir ses ailes et pour s'élancer dans le ciel ; ils nous apprennent à aimer pleinement ce qui est bon en nous montrant que ce qui est bon est aussi ce qui est beau, qu'il n'y a pas une jouissance élevée, pas un devoir, pas un progrès, pas un développement de l'es-

prit, pas une tendresse du cœur qui n'ait sa place marquée au sein de la « la loi de liberté [1]. »

Mais ils nous instruisent à leurs dépens; leur métier est rude autant qu'il est glorieux. Pour prendre en main les causes qui compromettent, pour soutenir les gens qui ne sont pas en crédit, pour se brouiller avec les oracles, pour se refuser aux petites servitudes courantes, il faut avoir pris son parti à l'avance de beaucoup de douleurs et d'injustices. Un homme libre, c'est l'ennemi ; à son aspect notre moutonnerie s'alarme et nos camaraderies menacées s'apprêtent au combat. Que deviendront et les traditions, et les habitudes, et le pharisaïsme immortel, et la forme qui dispense plus ou moins de fond, si nous permettons à la liberté d'accomplir son œuvre révolutionnaire en compagnie de la vérité?

Tout libérateur livre bataille; il est attaqué de droite et de gauche par ceux qui le trouvent trop étroit et par ceux qui le trouvent trop large. On ne veut pas de lui, et l'on ne saurait s'en passer. Sans ces importuns remueurs d'idées, nous courrions le risque de voir le christianisme lui-même se cristalliser dans les rites et dans les églises : la grande doctrine libérale, si vivante, si préoccupée de l'individu, irait se pétrifiant peu à peu; elle deviendrait peut-être de la dévotion légale, de la casuistique, de la direction.

1. Nous avons déjà remarqué cette expression significative de l'apôtre Jacques.

CHAPITRE IV

LES VIES TRANSFIGURÉES

J'ai dit les douleurs de la liberté; pourquoi ne dirais-je pas ses joies? Être entré en possession de l'existence dans son ampleur et dans sa beauté, avoir secoué le joug des passions mauvaises et des égoïsmes, posséder le privilége des passions fortes, des amours tendres, des enthousiasmes, avoir déchiré les liens et les toiles d'araignée, marcher en pleine lumière vers un but splendide et par un droit chemin, sentir qu'on a là devant soi des intérêts élevés, des causes généreuses, de l'ouvrage enfin de quoi défrayer vingt existences, mettre si haut son idéal que chaque progrès enfante la nécessité d'un progrès nouveau, et que les exigences insatiables du cœur régénéré ne laissent jamais place à cette abdication béate qu'on nomme le contentement de soi, marcher, marcher encore, ne rester étranger à rien de ce qui est grand, de ce qui est beau, porter tous ses chagrins à Dieu, ne haïr personne, n'envier personne, ne craindre personne, qu'est-ce que cela, sinon le bonheur?

Liberté, bonheur, devoir, sainteté, sublimes synonymies de l'âme que les esclaves ne connaissent pas. Je

n'essayerai pas de le décrire, moi qui le pressens plus que je ne le sens encore, le ravissement sans nom de l'indépendance morale. C'est une véritable transfiguration : la vie libre est une autre vie, la mort libre est une autre mort; l'éternité, cette souveraine libératrice, est entrée de partout dans les affections, dans les douleurs et dans les joies.

La liberté et le bonheur ont leur source sur les mêmes hauteurs, vers les cimes vierges et pures, tout près du ciel. Impossible d'être heureux sans être libre, sans être soi, sans obéir à sa conscience, sans être l'esclave de la vérité et du devoir. Calculez ce que renferme de bonheur la devise des hommes libres : *Quoi qu'il advienne!* C'est un défi jeté à la fois à la tyrannie et à l'imposture. Vous m'approuverez ou non, je réussirai ou non ; ma récompense est ailleurs, mon succès est ailleurs, mon trésor est ailleurs, mon bonheur est ailleurs. Il est au-dessus de l'atteinte des hommes et du choc des événements.

Quelqu'un l'a dit, « le fort fait ses événements, le faible subit ceux que la destinée lui impose. » Voilà une différence de rang qui est un peu plus importante je pense, que celle qui résulte du taux de nos revenus de l'éclat de notre nom, des fonctions dont nous sommes revêtus, ou des décorations qui couvrent notre poitrine. Ah! l'échelle des grandeurs, qu'elle nous surprendrait si nous l'apercevions un seul moment telle qu'elle est! Échelle des grandeurs, échelle des bonheurs, échelle des indépendances, c'est tout un, nous le savons déjà. Quel est le rang de certains grands hommes et de certains grands souverains, d'un Louis

le Grand, d'un Pierre le Grand, d'un Frédéric le Grand, d'une grande Catherine? Quel est le rang des pauvres grands esprits esclaves? Je me borne à poser la question.

Il est des heures où la réalité nous apparaît tout à coup. Colbert mourant prend en dégoût son pouvoir, sa renommée, sa faveur, et son roi par-dessus le marché. « Qu'on ne me parle plus de cet homme! » Il vaudrait mieux s'apercevoir de cela un peu plus tôt et découvrir à temps que les hautes ambitions sont celles de l'âme et que tout le reste auprès est étrangement mesquin.

Quiconque a examiné de près quelques-unes de ces vies sur lesquelles la liberté morale a mis son glorieux sceau, aura été émerveillé de voir ce que, dans la situation même la plus humble, un seul homme parvient à accomplir de bien et à exercer d'influence, lorsqu'il a un but, des convictions et du courage. On ne saura jamais assez quelle est la puissance des vrais honnêtes gens et ce dont sont capables ici-bas la bonté, le désintéressement, la droiture, la dignité, en un mot l'indépendance.

En vérité, nos désirs ne sont pas assez vastes, nos aspirations sont trop bornées, notre soif de succès est trop faible, nous visons trop bas en fait de grandeur comme en fait de bonheur. Que ceux qui veulent des grandeurs viennent : il y en a ici pour tout le monde, et le privilége n'en est réservé ni aux situations hors ligne, ni aux éducations exceptionnelles, ni aux natures d'élite. Rien d'aussi démocratique que la liberté morale; elle offre aux plus déshérités une opulence, aux plus opprimés une puissance, aux plus misérables une féli-

cité, à tous des gouvernements, des souverainetés, des conquêtes, la possession de soi au dedans, l'énergie et la dignité au dehors. Elle fait des citoyens de là-haut qui sont aussi d'ici-bas. Elle nous apprend à traverser sans fléchir les épreuves de la destinée terrestre, en attendant que l'au-delà s'ouvre devant nous.

Quand nous aurons enfin des ailes,
Que nous puissions nous poser là,
Au delà!
Au delà!

CONCLUSION

Dans la mesure de mes forces, j'ai parcouru le vaste champ où nous sommes entrés. A chaque pas que nous avons fait nous avons mieux vu cette vérité fondamentale : il y a une chose plus funeste que la servitude, l'esprit de servitude ; il y a une chose plus précieuse que la liberté, l'esprit de liberté. En dehors de l'esprit de liberté, aucune liberté ne vivra jamais.

Phraseurs que nous sommes, nous proclamons et nous déclamons incessamment des recettes infaillibles de liberté. Il en est une demi-douzaine à ma connaissance que nous avons entendu vanter de nos jours : affranchissement par la science, affranchissement par les machines, affranchissement par l'économie politique, affranchissement par les institutions.—Je respecte fort la science ; l'indépendance vit de lumière et appelle la lumière. Je tiens en grande estime les machines ; elles peuvent aider puissamment à reconstituer la fa-

mille ouvrière, après avoir aidé à la démolir. J'aime l'économie politique en vieil adepte d'Adam Smith ; mieux que les congrès de la paix, elle réussira peut-être à libérer ces millions d'hommes que nous tenons au port d'armes et elle servira la cause libérale en afi faiblissant les antagonismes nationaux. Enfin, je n'a pas la sottise de traiter les institutions avec dédain ; si elles ne peuvent pas tout, elles peuvent énormément, soit pour activer, soit pour ralentir les progrès de la liberté.

Mais ceux-ci dépendent de causes bien plus profondes. Avec les meilleures institutions de la terre, quand les âmes sont médiocres et quand les caractères sont abaissés, la liberté, quoi qu'on fasse (et on aura raison de faire beaucoup), ne subsistera pas longtemps. Quand, au contraire, la liberté intérieure est là, la liberté extérieure vient bientôt à son tour, quoi qu'on fasse aussi ; tout ce qu'on entassera devant elle afin de l'arrêter, les lois et les décrets, les forteresses et les régiments, tout ploiera sous sa marche victorieuse.

Parmi les faits qui se produisent aujourd'hui, un seul me fait peur, l'affaiblissement de la conscience publique ; le reste n'est rien en comparaison ; là est le mal, là doit être appliqué le remède. Que les amis de la liberté se le disent ; en présence de la crise qui s'approche et dont nul ne contestera la gravité, si nous voulons que le despotisme ne prévale pas, il faut que nous cultivions les forces de l'âme. Ayons des consciences, et nous aurons des indépendances ; ayons

des hommes libres, et nous aurons des peuples libres.

On voit par quel étroit lien l'étude que nous venons d'achever se rattache à celle que nous entreprendrons plus tard et à laquelle je vais maintenant me consacrer tout entier.

FIN.

TABLE

LIVRE TROISIÈME

Pages.

QUELQUES DOCTRINES DE SERVITUDE. 1

PREMIÈRE PARTIE. — *De la négation en matière morale.* 3

CHAPITRE I. — Négation de la conscience. 3
— II. — Négation de la vérité. 10
— III. — Négation du libre arbitre. 18
— IV. — Négation de la liberté divine. 35
— V. — Le fatalisme historique 45
— VI. — Le fatalisme personnel. 69
— VII. — L'utilitarisme. 75
— VIII. — L'épicuréïsme 80

DEUXIÈME PARTIE. — *De la négation en matière religieuse.* 87

CHAPITRE I. — La science indépendante 87
— II. — La morale indépendante. 135

LIVRE QUATRIÈME

LES CAUSES DE SERVITUDE ET LES CAUSES DE LIBERTÉ. 14

PREMIÈRE PARTIE. — *Les causes de servitude.* 151

CHAPITRE I. — Source profonde des servitudes. 151
— II. — L'égoïsme. 158
— III. — La dureté. 163
— IV. — La recherche passionnée des bienveillances. 168

Pages.

CHAPITRE V. — La soif du succès 172
— VI. — La vénération des coteries. 184
— VII. — Le respect des idées reçues. 192
— VIII. — La soumission à l'influence des milieux. 199
— IX. — La peur. 204
— X. — L'inquiétude, le découragement et l'ennui. 213
— XI. — L'esprit critique. 226
— XII. — Les idoles. 230
— XIII. — L'amour de l'argent. 234
— XIV. — L'ambition. 244
— XV. — La dévotion servile. 256
— XVI. — La mondanité. 262
— XVII. — Remarques générales sur notre temps. . 271

COMPLÉMENT DE LA PREMIÈRE PARTIE. 281

CHAPITRE I. — Des servitudes par situation. 281
— II. — Les fausses positions. 283
— III. — Les misérables 286
— IV. — Les ouvriers des manufactures. 292
— V. — Les enfants des mauvaises familles. . . 295
— VI. — Servitudes parisiennes. 301

DEUXIÈME PARTIE. — *Les causes de liberté*. 311

CHAPITRE I. — Dieu. 311
— II. — Le devoir. 319
— III. — La conviction. 326
— IV. — La lutte intérieure. 335
— V. — Le respect de soi. 342
— VI. — Les séductions de la défaite. 348
— VII. — La famille. 353
— VIII. — Les affections éternelles. 359
— IX. — La bonté. 371
— X. — Le travail. 381
— XI. — Le recueillement. 391
— XII. — La liberté dans l'éducation. 397

LIVRE CINQUIÈME

Pages.

LES INFLUENCES LITTÉRAIRES EN MATIÈRE DE LIBERTÉ. 407

PREMIÈRE PARTIE. — *Les livres de liberté et les livres de servitude*. 409

CHAPITRE I. — Livres de liberté. 409
— II. — Livres de servitude. 438

DEUXIÈME PARTIE. — *Les traditions latines et la liberté*. 447

CHAPITRE I. — La tradition latine dans l'enseignement. 447
— II. — La tradition latine dans la littérature. . . 454
— III. — La tradition latine dans la vie. 463

TROISIÈME PARTIE. — *Ce qui manque chez nous à la république des lettres*. 471

CHAPITRE I. — Des conditions de la liberté intellectuelle. 471
— II. — Ces conditions sont-elles remplies ?. . . . 479
— III. — Ce que pourrait être la république des lettres 484

LIVRE SIXIÈME

TYRANS, ESCLAVES ET HOMMES LIBRES. 489

PREMIÈRE PARTIE. — *Tyrans et esclaves*. 491

CHAPITRE I. — Tyrans. 491
— II. — Esclaves. 499

DEUXIÈME PARTIE. — *Hommes libres*. 505

CHAPITRE I. — Un homme libre. 505
— II. — Notre chevalerie. 514
— III. — Les libérateurs 521
— IV. — Les vies transfigurées. 527

CONCLUSION 531

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LIBRARY OF CONGRESS
0 027 261 354 0